Les Quatre Branches du *Mabinogi*

et autres contes gallois du Moyen Âge

TRADUIT DU MOYEN GALLOIS,
PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ
PAR PIERRE-YVES LAMBERT



GALLIMARD

AVANT-PROPOS

Cette nouvelle publication des contes gallois du Moyen Âge, quatre-vingts ans après la traduction de Joseph Loth, se justifie moins par le besoin de corriger ou d'améliorer sa traduction que par la nécessité de mettre à jour ses notes et commentaires.

Joseph Loth était trop dépendant de la tradition philologique du XIXe siècle gallois; son commentaire, qui se voulait à la fois historique et linguistique, a en particulier l'inconvénient d'utiliser trop largement les documents inventés par Iolo Morganwg [1] au début du XIXe siècle. S'il a su faire jouer la méthode critique par rapport à la traduction qui l'avait précédé (celle de Lady Guest, d'ailleurs trop édulcorée), il n'a pas pu exercer la même critique sur les documents pseudo-historiques du génial faussaire de Glamorgan.

Mais c'est surtout sur le plan de l'interprétation mythologique que la méthode hypercritique de Joseph Loth se révèle assez décevante. Il se défiait des interprétations mythologiques (celles de John Rhys [2], de Frazer) et il n'en fait pas état dans

1. Edward Williams, dit Iolo Morganwg (1747-1826), maçon de son état, mais aussi poète, copiste et collectionneur de manuscrits, et faussaire génial. Il forgea tout un supplément à l'œuvre poétique de Dafydd ap Gwilym, inventa des triades, des textes de lois, des généalogies, créa de toutes pièces l'œuvre de bardes médiévaux (auxquels il donnait des noms), simplement pour illustrer son Glamorgan natal. Il fut l'un des trois éditeurs de la *Myfyrian Archeology* (1803-1807). Dans ce recueil, une partie des Triades, des poèmes et les Lois dites « de Moelmud » sont falsifiées. Entre autres passions, il s'activa pour démontrer que Madog avait découvert l'Amérique, et il organisa le premier Gorsedd néodruidique (Londres, 1792). Joseph Loth cite fréquemment le recueil des *Iolo Manuscripts* (posthume, 1848), qui mêle traditions authentiques et inventions.

2. Voir John Rhys, *Lectures on the Origin and Growth of Religion as Illustrated by Celtic Heathendom* (Hibbert lecture), 1888. John Rhys admet des schémas généraux pour expliquer l'histoire des religions : les figures mythologiques s'inspirent du cycle annuel de la végétation, les héros sont tous solaires, etc.

ses commentaires. Plus tard, il n'accepta pas non plus les intuitions extraordinaires – mais parfois aussi, extravagantes – de W. J. Gruffydd dans ce qu'il appelait la « celto-mythologie [1] ». Il semblait plus disposé à admettre une analyse historiciste ou folkloriste : les thèmes des contes gallois étaient tirés soit d'influences littéraires extérieures, soit d'un fonds populaire international.

En revendiquant ces contes aristocratiques comme l'expression de leur propre culture, les celtisants du XXe siècle ont cherché à retrouver à travers eux des mythes celtiques hérités; leur préoccupation rejoint celle des indo-européanistes comme Georges Dumézil, qui travaillent sur les différents mythes des peuples indo-européens en tant que reflets des structures archaïques de leur société [2].

Si donc les innovations apportées dans notre traduction sont très limitées, il nous a paru nécessaire de renouveler le commentaire historique et linguistique dans les notes, et une interprétation des contes, en tant que mythes traditionnels, a été proposée dans l'introduction à chaque texte.

Cette introduction est inspirée généralement par une analyse structurale de la signification du conte, dans ses éléments, son organisation et sa finalité. Au-delà de la signification directe, synchronique, nous rappelons les principales hypothèses de reconstitution mythologique, établies par comparaison avec d'autres corpus de mythes. Cette introduction est donc destinée à rappeler au lecteur, d'une part qu'il y a eu, à propos de chaque conte, toutes sortes d'interprétations (interprétation comme mythes celtiques ou indo-européens, comme légendes ayant un fondement historique, comme contes populaires internationaux, et parfois aussi comme contes aristocratiques empruntés à l'Irlande), et d'autre part que ces contes d'origine obscure ou confuse ont encore un sens pour leur auditoire médiéval, sans qu'il soit besoin pour cela de corriger ou de reconstruire un état antérieur.

1. Cf. la critique virulente de Joseph Loth contre le livre de W. J. Gruffydd *Math vab Mathonwy* dans « Le Mabinogi de Math vab Mathonwy d'après W. J. Gruffydd et la méthode en celto-mythologie », *Revue Celtique*, XLVI, 1929, 272-300.

2. Cette direction de recherche a été suivie par plusieurs celtisants, en particulier Proinsias Mac Cana (*Branwen Daughter of Llyr*, 1958; *The Mabinogi*, Cardiff, 1977, rééd. 1992), les frères Rees (Brynley Rees, Alwyn Rees, *Celtic Heritage*, London, 1961) et, en France, Françoise Le Roux et Christian Guyonvarc'h.

Comme Lady Guest, nous avons joint à cette édition la traduction du conte de Taliesin, un texte beaucoup plus court, que Joseph Loth n'avait pas inclus à cause de la date tardive des manuscrits.



INTRODUCTION

I. LES CONTES GALLOIS DU MOYEN ÂGE

1. *Les manuscrits*

La collection de ce que Joseph Loth (à la suite de Lady Guest) appelait les *Mabinogion* est contenue dans deux manuscrits principaux, le Livre Blanc de Rhydderch et le Livre Rouge de Hergest. Quelques mots sont nécessaires ici à propos de ces deux documents.

Le Livre Rouge, copié par plusieurs scribes entre 1380 et 1410, paraît être postérieur d'une génération au Livre Blanc, qui daterait d'environ 1350. Leurs textes sont très proches, et l'on est sûr que l'un des scribes du Livre Rouge a utilisé le Livre Blanc, au moins pour des révisions.

La relation exacte entre les deux manuscrits est encore l'objet de discussions. Certains croyaient le Livre Rouge complètement copié sur le Livre Blanc, avec ici et là des modernisations de langue, des omissions ou au contraire des additions faisant appel à une autre version traditionnelle. D'autres pensent que le Livre Rouge présente simplement une transcription indépendante des mêmes traditions orales, mais avec une révision sur le modèle du Livre Blanc. La relation des deux manuscrits peut avoir été différente pour chaque conte ou ensemble de contes. Quoi qu'il en soit, les deux manuscrits présentent la somme des contes et romans traduits sous le titre de *Mabinogion* par Lady Guest et Joseph Loth (à l'exception de « L'histoire de Taliesin »).

Les deux manuscrits ne se présentent pas sous le même aspect. Le Livre Rouge est un volume très important qui contient beaucoup d'autres textes en plus des *Mabinogion,* notamment un corpus exceptionnel de poésie. Le Livre Blanc, quant à lui, comporte aussi quelques autres histoires en prose; son texte des *Mabinogion* est incomplet, à cause de nombreuses lacunes, et on n'y trouve pas, par exemple, « Le songe de Rhonabwy ». Certains textes ont été conservés en plus dans d'autres manuscrits comme Peniarth 6, un manuscrit assez ancien (1225 environ), qui contient deux fragments des Quatre Branches (un morceau de « Branwen » et un de « Manawydan »).

2. *Le terme de* « Mabinogi »

Le pluriel *Mabinogion* pour désigner cet ensemble de contes, écrits en moyen-gallois, est certainement un faux-sens des interprètes modernes. Sans doute trouve-t-on le pluriel *Mabynnogyon* à la fin du conte de « Pwyll », mais c'est dans la phrase : « C'est ainsi que se termine cette branche des *Mabinogi-on* [1] » — une terminaison de pluriel peut-être inspirée par un mot en *-ion* dans la phrase précédente. Les autres contes du même cycle ont régulièrement la formule initiale ou finale : « Voici la Deuxième (Troisième, Quatrième) Branche du *Mabinogi.* » Depuis l'édition des Quatre Branches du *Mabinogi* par Ifor Williams, on admet que le terme de « *Mabinogi* » désignait exactement le cycle des quatre contes intitulés « Pwyll », « Branwen », « Manawydan » et « Math ».

Un essai d'interprétation préscientifique du mot *mabinogi* a consisté à imaginer qu'il désignait précisément la tradition orale des bardes : on a supposé que *mabinog* (*mebinog*) signifiait « apprenti barde ». Cette hypothèse ne repose sur aucun texte. Pour l'appuyer, Iolo Morganwg a même inventé différents degrés de formation : *Mebinog Ysbyddaid, Mebinog Gorddyfnaid, Mebinog Braint* [2]. Cette théorie n'a aucune base

1. « *Ac yuelly y teruyna y geing hon yma o'r Mabynnogyon* ». PKM 27.27-8. Il est clair que ce pluriel signifie « l'ensemble des Quatre Branches ».

2. *Iolo Manuscripts*, 211-213. Ce sont des grades différents qui sont attestés dans les « statuts » attribués à Gruffudd ap Cynan. Cf. *The Bulletin of the Board of Celtic Studies*, V, 25-33, et G.J. Williams, *Gramadegau 'r Penceirddiaid*, Caerdydd, 1934, ci.

solide. Elle était néanmoins adoptée jusqu'au début du XXe siècle par des savants comme Alfred Nutt et Joseph Loth.

Mais il est vrai que, dès le Moyen Âge, le mot a reçu un emploi de nom commun, avec le sens d' « exploits d'enfance », les « enfances » d'un héros, par exemple dans le titre de la traduction d'un apocryphe, *Llyma Vabinogi Iesu Grist* (« Voici les enfances de Jésus-Christ »). Comme la connexion s'imposait entre *mabinogi* et le gallois *mab* (« jeune garçon »), on pensait, au XIXe siècle, que *mabinogi* signifiait « contes pour la jeunesse » (cf. le dictionnaire d'Owen Pughe). C'est sans doute la même étymologie populaire qui justifie le sens d' « exploits d'enfance » au cours du Moyen Âge.

Ifor Williams y voyait l'interprétation la plus probable de *Mabinogi* : le terme se serait d'abord appliqué aux trois premières Branches, où l'on peut suivre effectivement les « exploits d'enfance » de Pryderi (sa naissance et sa petite enfance dans « Pwyll », l'expédition militaire en Irlande dans « Branwen », les difficultés de gouvernement dans « Manawydan »). La Quatrième Branche, provenant d'un autre cycle royal, comme on le verra, aurait été rattachée à celui-ci postérieurement, par l'insertion de l'épisode de la mort de Pryderi.

Le problème posé par cette interprétation, c'est que les Quatre Branches ne sont pas désignées comme le « *Mabinogi Pryderi* » (les « enfances de Pryderi »), comme on s'y attendrait, mais seulement par le terme de « *Mabinogi* ». Si bien que l'on est en droit de penser que c'est le titre d'une légende particulière, dérivé du nom du héros principal, tout comme l'*Odyssée* (gr. *Odusseus* = Ulysse), l'*Énéide* (Énée), etc. À la suite de divers essais étymologiques (par J. Lloyd-Jones et T.F. O'Rahilly), et en s'appuyant sur l'analyse mythologique de W.J. Gruffydd, le professeur Eric Hamp a supposé que *Mabinogi* était le nom de la légende de Mabon – en restituant *Mabyniogi*, de **maponiăka*. Mabon est un héros mythologique absent des Quatre Branches, mais qui apparaît dans « Kulhwch » comme une sorte de demi-dieu, intermédiaire entre les hommes et les puissances surnaturelles. Son destin aurait été comparable à celui de Pryderi, ou à celui de Lleu, deux héros des Quatre Branches qui connaissent des aventures comparables (ainsi, l'exercice du métier de cordonnier sur cuir doré). Nous le retrouvons en Irlande, dans le « cycle mythologique », sous le nom de Mac ind Óc, fils de la Boänd et

du dieu suprême, le Dagda [1]; on a trouvé quelques documents attestant sa présence en Gaule sous le nom de Maponos [2].

Les contes gallois ici présentés sont donc de nature et d'origine diverses : on trouvera d'abord les Quatre Branches du *Mabinogi*, puis quelques contes reliés de près ou de loin à la légende d'Arthur ou à d'autres légendes royales (« Maxen », « Lludd »), les trois romans arthuriens, et enfin le conte populaire attaché au nom du poète Taliesin.

3. Les contes et les conteurs dans la société médiévale galloise

Les contes traduits ici sont désignés de différents noms : *cyfranc* (« rencontre » ou « combat »), *chwedl* (« conte », « dit »), *hystoria* (« histoire »). Les différentes Branches du *Mabinogi* sont aussi qualifiées de *chwedl* (« conte »). Le conte se dit encore *cyfarwyddyd*, de *cyfarwydd* (le nom du « conteur ») : ce mot signifie « information, connaissance » et qualifie bien le conteur comme un guide, un instructeur. Comme en Irlande, c'était la classe des poètes gallois qui était chargée de garder en mémoire les contes traditionnels; ce fait doit être expliqué, car il permet de comprendre la valeur sociale du conte, et son style plus aristocratique que populaire.

Pour l'Irlande, on dispose d'un très grand nombre de légendes, et nous avons des textes de lois et des règlements poétiques qui détaillent le déroulement de la formation du poète. D'après certains de ces textes, le poète devait apprendre deux cent cinquante légendes durant sa formation. Certaines listes de légendes ont été conservées, où les titres sont classés par genres : les « Conceptions », les « Recherches en mariage », les « Morts violentes », les « Batailles », les « Sièges », les « Visions », les « Aventures dans l'Autre Monde », etc.

Pour le Pays de Galles, il devait en être de même : on verra dans la Quatrième Branche que Gwydyon, en tant que *penkerdd* (barde en chef), doit dire un conte le premier soir qu'il passe en

1. *Mac ind Oc* serait une réinterprétation de *Maccan Oc*, « Maccan le Jeune », où Maccan est le correspondant irlandais de Maponos (T.F. O'Rahilly, *Early Irish History and Mythology*, 517).

2. Ce nom de dieu a été retrouvé récemment sur une tablette magique gauloise, dans une fontaine sacrée, à Chamalières (Puy-de-Dôme). Voir entre autres *Études Celtiques*, XV, 2, 1978, 173 s., et XVI, 1979, 141s.

visite chez Pryderi. Cela impliquerait peut-être qu'en temps normal la récitation du conte était laissée à un barde de grade inférieur... Mais les textes de lois ne nous renseignent que sur les différents grades du métier poétique, sur les principaux poèmes que doivent composer les poètes attachés à une cour (*penkerdd* ou *bardd teulu*), et sur les redevances qui leur sont dues en retour.

Cependant, il y a des textes bardiques qui confirment la présence de contes dans la mémoire des poètes, telles les Triades de poésie (dans la grammaire bardique de Simwnt Vychan, XVIe siècle [1]) :

> « Trois choses appartenant à celui qui pratique le métier de belle langue : la poésie, la mémoire, la tradition (*cyfarwyddyd*). »
>
> « Les trois branches de la poésie : les *cywydd* (couplets), les *englyn* (épigrammes) et les *awdl* (strophes). »
>
> « Les trois mémoires sont : les généalogies, les armoiries, les divisions géographiques. »
>
> « Les trois traditions sont : la poésie archaïque, les contes (*ystoriau*) et la poésie bardique. »

Enfin, ce sont les lettrés qui nous ont conservé un certain nombre de textes manuscrits relatifs aux traditions légendaires : « Les treize joyaux de l'île de Bretagne », « Les vingt-quatre meilleurs chevaliers de la cour d'Arthur », etc., et surtout les Triades [2], qui sont un classement, trois par trois, de personnages mythologiques ou légendaires. Ces Triades font référence à de nombreuses légendes qui ne nous sont pas connues, ou dont on a seulement un écho indirect dans les *Histoires* de Nennius et de Geoffroy de Monmouth ou dans l'hagiographie.

Les quelques légendes conservées ne représentent certainement qu'une toute petite partie de ce corpus. La disparition d'un grand nombre de légendes tient à plusieurs raisons : elles constituaient essentiellement une tradition *orale* et *bardique*; mais les bardes ont sans doute préféré procéder à la transcription de leurs compo-

1. G.J. Williams, E.D. Jones, *Gramadegau 'r Penceirddiaid*, Caerdydd, 1934, p. XCI.
2. Voir Rachel Bromwich, *Trioedd Ynys Prydein – The Welsh Triads*, Cardiff, 1961. Ce livre comporte un index très riche de tous les personnages cités. « Les vingt-quatre chevaliers d'Arthur » sont étudiés p. 250s. Pour les « Treize joyaux », cf. P.C. Bartrum, *Études Celtiques*, X, 2, 1963, 434 s.

sitions poétiques, plutôt que de fixer des traditions légendaires communes à toute la profession.

4. *Les* Mabinogion *au* XIX*e siècle*

Ces contes devaient être connus de façon très large, et nous pouvons supposer que les poètes n'étaient pas seuls à les réciter, même si, durant le Moyen Âge, ils semblent en être les dépositaires attitrés. La composition poétique étant de toute façon leur attribution essentielle, ils devaient se décharger de la récitation des légendes sur les apprentis bardes, ou sur les *clêr* (sorte de poètes errants, à demi ménestrels, à demi baladins). La profession de poète a beaucoup évolué au cours du Moyen Âge, en particulier quand les grands princes indépendants ont été défaits par la montée en puissance de la monarchie anglo-normande, à la fin du XIIIe siècle. À partir de cette époque, les poètes ne trouvaient comme mécènes que de petits seigneurs.

Lorsque l'on commença à imprimer le gallois, ce sont les poèmes anciens, exclusivement, que l'on confia aux presses, au cours des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Le grand antiquaire Edward Lhuyd exprime bien le mépris général où l'on tenait ces contes : ce sont, d'après lui, « quelques historiettes affabulantes » (« *fabulosas quasdam historiolas* [1] »). Les sociétés littéraires fondées au XVIIIe siècle, comme les Cymmrodorion ou les Gwyneddigion, ne s'intéressent pas à ces contes. D'ailleurs, la religion méthodiste, qui prend alors son essor, déconseille d'entretenir ce type de littérature.

Au début du XIXe siècle, les trois auteurs de la *Myvyrian Archaeology* [2] avaient prévu un tome consacré aux *Mabinogion*, qui auraient été édités par le lexicographe William Owen Pughe, d'ailleurs célèbre pour l'invention de nombreux néologismes. Il mourut cependant avant d'avoir mené à bien l'entreprise.

La première publication des *Mabinogion* est faite sous la forme d'une traduction anglaise, par Lady Guest, en 1838-1840-1849 (3 vol.). Cette dame, mariée à un industriel du sud du Pays de

1. Edward Lhuyd, *Archaeologia Britannica*, Oxford, 1707, 710.

2. Publication de textes gallois anciens en trois volumes, 1802-1807 (rééd. 1870), à l'initiative d'Owein Jones, dit « Myfyr », assisté d'Owen Pughe et de Iolo Morganwg (cf. p. 7, n. 1). Ce recueil a fait date dans la redécouverte de la littérature ancienne. Il est néanmoins farci de textes inventés par Iolo Morganwg, dans les Triades, les Lois « de MoelMut », etc.

Galles, était sincèrement attachée à la culture galloise, et elle fit l'étude de la langue ancienne avec le clergyman Thomas Price et les poètes John Jones (Tegid) et Gwalter Mechain. En dédiant sa traduction à ses enfants, elle indique la conception que l'on avait des *Mabinogion* à cette époque : c'étaient des contes pour enfants. Par conséquent, il fallait les expurger de tout passage jugé scabreux. C'est le principal reproche que l'on peut faire à cette traduction, très édulcorée, mais relativement exacte pour l'époque.

La traduction de Lady Guest resta largement ignorée en France, sauf pour les trois romans arthuriens, qui furent traduits en français par Th. Hersart de La Villemarqué : sa traduction, publiée en 1842, dépendait largement de celle de Lady Guest, bien que cela ne fût pas mentionné [1].

La publication du texte des manuscrits suscita successivement les deux éditions de la traduction de Joseph Loth : John Rhys fit paraître en 1887 le texte des *Mabinogion* tiré du Livre Rouge de Hergest, et, deux ans plus tard, Joseph Loth en publia une traduction française (dans la série du *Cours de littérature celtique* publié par d'Arbois de Jubainville); puis le texte de l'autre manuscrit, le Livre Blanc de Rhydderch, fut publié en 1907, et Joseph Loth publia en conséquence une nouvelle édition de sa traduction, considérablement développée, en 1913.

II. LES QUATRE BRANCHES DU *MABINOGI*

1. *Problèmes de composition*

Compte tenu de ce qui a été dit de la littérature orale galloise, on doit admettre que les contes qui nous ont été conservés principalement dans les deux manuscrits du XIVe siècle, le Livre Blanc et le Livre Rouge, ont d'abord eu une existence orale assez longue avant d'être transcrits pour la première fois, à une date que l'on peut tenter de déterminer. Parmi ces contes, les Quatre Branches forment un ensemble à part, manifestement rédigé par un même lettré.

1. R. Bromwich, « The " Mabinogion " and Lady Charlotte Guest », *Transactions of the Honourable Society of Cymmrodorion*, 1986, 127-141.

Il n'est pas difficile de souligner l'unité des Quatre Branches entre elles. Certains thèmes reviennent d'une branche à l'autre, tels l'homme enfermé dans le sac (« Pwyll », « Branwen », une souris dans « Manawydan »), la princesse soumise à pénitence après son mariage (« Pwyll », « Branwen »), les deux cordonniers travaillant le cuir doré (« Manawydan », « Math »). Il y a une continuité chronologique immédiate entre la fin de « Branwen » et le début de « Manawydan ». Le style, quant à lui, est uniforme. Les différents contes ont, de plus, un fil connecteur dans le destin de Pryderi (bien que son rôle soit très effacé dans la Quatrième Branche).

Certains, comme W.J. Gruffydd, E. Anwyl ou I. Williams, se sont demandé si, dans son travail de rédaction ou de compilation, l'auteur n'avait pas utilisé plusieurs cycles. En effet, les différentes branches ont chacune pour personnage principal un roi ou une reine dont la famille est connue et dont la cour est bien localisée. Il s'agirait donc de légendes royales, ou d'anciens mythes de fondation, destinés à légitimer certaines dynasties galloises. Pwyll est roi de Dyfed (sud-ouest du Pays de Galles), de même que son fils Pryderi et son frère Manawydan (Première et Troisième Branche) ; Branwen est la sœur du roi Bran-le-Béni, dont la cour est à Aberffraw, dans l'île de Môn (Anglesey) – mais il est roi de toute l'île de Bretagne et est accompagné dans son expédition en Irlande par Manawydan et Pryderi ; Math, enfin, est seigneur de Gwynedd et sa cour est à Caer Dathyl, en Arvon (= comté de Carnarvon).

La récurrence du même thème, par exemple celui des deux cordonniers (Manawydan et Pryderi dans la Troisième Branche, puis Lleu et Gwyddion dans la Quatrième Branche), pourrait alors représenter deux versions locales d'une même légende héritée. À la limite, la Première Branche elle-même pourrait être la « conflation » de deux cycles, l'un de Dyfed, l'autre de Gwent, puisque Pryderi a d'abord été élevé dans le Gwent sous le nom de Gwri, avant de retrouver son père en Dyfed, où il termine sa formation sous le nom de Pryderi.

En fait, le rédacteur a laissé lui-même des traces patentes de son travail d'arrangeur et de compilateur. La fin des Deuxième et Troisième Branches indique même les titres des contes traditionnels utilisés, ce qui montre que le rédacteur était lui-même un conteur, se sachant libre de combiner plusieurs éléments de

contes, mais soucieux aussi de respecter les règles de l'art, notamment en citant ses sources.

Que ces sources orales soient très anciennes, il n'y a pas à en douter. Sans doute, le seul personnage historique qui soit cité, Caswallawn, un chef breton de l'époque de Jules César (Cassivellaunus), aurait sans doute pu être redécouvert dans le texte des historiens latins. On a tenté aussi de retrouver un personnage historique de la même époque dans Manawydan, ce qui est beaucoup moins probant. Mais l'ancienneté des contes n'est pas celle que l'on pense : il ne s'agit pas d'une mémoire historique. La véritable antiquité des Quatre Branches est dans la conservation d'une mythologie celtique et même indo-européenne. On verra dans les introductions aux différents contes quels sont les rapprochements possibles avec la mythologie irlandaise.

Les Quatre Branches trouvent d'ailleurs leur cohésion dans la complémentarité des thèmes, que l'on pourrait schématiser de la façon suivante :

– la souveraineté et la succession royale (« Pwyll »), ou comment un roi doit révérer les dieux de l'Autre Monde, épouser une reine et avoir un rejeton;

– l'alliance, puis la guerre, avec le pays voisin, l'Irlande (« Branwen »);

– l'exercice de métiers artisanaux en cas de besoin, ou peut-être les conséquences d'un mauvais règne (« Manawydan »);

– les rapports du magicien (du prêtre) avec son roi et avec la société (« Math »), et son importance capitale dans l'éducation du futur roi.

Dans la réalité, le contenu de chaque branche est plus complexe que cela, mais il apparaît clairement que ce sont les trois fonctions de la société indo-européenne selon Georges Dumézil qui sont ainsi éclairées dans leurs rapports réciproques.

Le rédacteur a opéré un véritable miracle. Les faits les plus révoltants, pour la morale chrétienne qui est la sienne, ont été conservés pratiquement sans modification. Il est lui-même conscient de l'ancienneté des traditions qu'il rapporte : il évoque « le baptême qu'ils avaient à cette époque », comme s'il s'agissait d'un baptême préchrétien. Toute référence à la religion chrétienne est évitée, et les rares allusions qui lui sont faites sont négatives, par exemple lorsqu'un magicien se déguise en prêtre puis en évêque (« Manawydan »), ou lorsque Gronw Pebyr forge

un fer de lance durant l'élévation de la messe du dimanche (« Math »).

Cependant, plusieurs épisodes portent la trace d'une christianisation, par exemple par l'emploi du concept de pénitence (celles de Rhiannon et de Branwen). La morale chevaleresque du Moyen Âge est aussi omniprésente : fidélité à la parole donnée, loyauté envers le suzerain, générosité envers les vassaux, héroïsme du champion, fair-play dans les combats singuliers, courtoisie à l'égard des femmes, etc., mais un grand nombre de ces valeurs médiévales étaient aussi celles des sociétés archaïques précédentes.

2. Date de composition

Pour la date de la composition des Quatre Branches, différents types d'arguments ont pu être utilisés. Certains ont cherché à la déterminer dans l'absolu, à partir des coutumes décrites ou d'épisodes inspirés par la vie politique du temps; d'autres ont tenté d'établir des datations relatives (par comparaison avec d'autres textes), par exemple à partir du nombre d'emprunts au français.

Les emprunts au français ont été très abondants durant le règne de la dynastie anglo-normande, mais surtout après la guerre de Cent Ans (à laquelle beaucoup de Gallois ont participé). Ils sont peu nombreux dans les textes les plus anciens. Cette étude est néanmoins difficile : la thèse de Morgan Watkin sur les traits de civilisation française dans les *Mabinogion* n'a pas été assez exigeante dans la sélection des emprunts français authentiques, et si un texte comme « Le songe de Rhonabwy » contient manifestement une proportion beaucoup plus grande d'emprunts français, sa date absolue est encore discutée. Quoi qu'il en soit, ces emprunts sont encore rares dans les Quatre Branches, et concernent surtout des objets de luxe (*pali, cordwal, llassar*).

Les traits linguistiques et orthographiques sont difficiles à utiliser pour la datation : ils sont susceptibles d'avoir été rajeunis ou homogénéisés par les derniers scribes. La langue est celle du moyen gallois, avec peut-être quelques traits caractéristiques du sud du Pays de Galles (ainsi l'absence, assez fréquente, de *-y-*

consonne après une autre consonne). L'orthographe ne comporte pas d'archaïsmes.

Quant aux usages pratiqués dans les Quatre Branches, ils pourraient révéler non pas la date de composition, mais plutôt l'archaïsme que le compositeur a choisi de donner aux épisodes racontés. Ainsi l'institution du *kylch* (« tournée » que fait le roi accompagné de sa cour, chez ses vassaux, pendant l'hiver) : du fait qu'on n'en parle pas dans les Lois galloises, qui ont été transcrites à partir de 1200 environ Ifor Williams supposait que le *kylch* n'était déjà plus qu'un souvenir à l'époque de la composition, qu'il situe entre 1050 et 1100. En fait, pour être exact, il faut préciser que les Lois signalent encore le *kylch* de la *reine* et de la cour (*rhiain-gylch*), et que c'est à peu près la situation qui est décrite dans « Math », où ce sont des membres de la maison royale, Gwydion et Eveydd, qui sont chargés de bénéficier de ces privilèges royaux.

Les points de contact entre les Lois galloises et les Quatre Branches sont très nombreux, et montrent la culture juridique du compositeur, sa connaissance de la tradition de jurisprudence galloise. Car certains épisodes sont, à la limite, des cas exemplaires qui devaient être cités par les juges : ainsi la réparation offerte à Matholwch pour la mutilation de ses chevaux, la contestation entre deux chasseurs devant un cerf aux abois, etc.

Enfin, on a tenté de retrouver les événements politiques qui auraient pu inspirer tel ou tel épisode. Alfred Nutt explique l'intrigue de « Branwen » par les relations établies entre le Pays de Galles et Dublin sous le règne de Gruffudd ap Cynan (1075-1137). Ifor Williams, considérant que les Quatre Branches réunissent des traditions de trois provinces distinctes, Dyfed, Gwent (d'où vient Teirnon, à la fin de la Première Branche) et Gwynedd, suppose que la composition date de l'époque où justement ces trois provinces ont été réunies sous la domination d'un seul prince : Gruffudd ap Llywelyn (à la tête de ces trois pays de 1055 à 1063).

D'autres arguments du même type ont été utilisés récemment par Saunders Lewis, puis par Th. Charles-Edwards. Se fondant principalement sur la Deuxième Branche, où il est dit que les Irlandais arrivent du sud de l'Irlande, Saunders Lewis a supposé que cela était une allusion au voyage du roi de Leinster exilé, Diarmait mac Murchada, qui vint rendre hommage à Henri II

en août 1166. Mais pour Th. Charles-Edwards, cela indiquerait plutôt une époque où le sud de l'Irlande (Munster-Leinster) exerçait l'hégémonie, c'est-à-dire avant 1116. De même, la maison construite en Irlande pour accueillir Bran serait inspirée, d'après Saunders Lewis, par le pavillon de toile que les Dublinois dressèrent pour recevoir Henri II en 1171. En fait, il est douteux qu'on puisse réellement retenir ces comparaisons.

On ne peut donc qu'enregistrer le désaccord des spécialistes : les Quatre Branches dateraient du XIᵉ ou du XIIᵉ siècle. On peut de toute façon admettre comme terminus post quem la date du plus ancien manuscrit : 1225 (les deux fragments de Peniarth 6).

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

1. PRINCIPAUX MANUSCRITS (ÉDITIONS DIPLOMATIQUES ET ÉTUDES)

a) Livre Rouge de Hergest

John RHYS, J. Gwenogvryn EVANS : *The Text of the Mabinogion and other Welsh Tales from the Red Book of Hergest*, Oxford, 1887. Ce manuscrit, appartenant à Jesus College, Oxford, est maintenant conservé à la Bibliothèque Bodléienne, Oxford; cote : Jesus College, nº 1. Manuscrit commandité par Hopcyn ap Tomas de Ynys Dawy, un mécène important du comté de Glamorgan. L'un des possesseurs du manuscrit, plus tard, habita Hergest (Hereford).

J. Gwenogvryn EVANS : *Report on Manuscripts in the Welsh Language*, Vol. II, Part I, 1902, p. 6-7.

G.J. WILLIAMS : *Traddodiad Llenyddol Morganwg*, Caerdydd, 1948 (9-14, etc.).

Gifford CHARLES-WILLIAMS : « The Scribes of the Red Book of Hergest », *Journal of the National Library of Wales*, XXI 1980, 250.

b) Livre Blanc de Rhydderch

J. Gwenogvryn EVANS : *The White Book Mabinogion : Welsh Tales and Romances reproduced from the Peniarth Manuscripts*, Pwllheli, 1907. White Book of Rhydderch = Peniarth 4 et 5; le même donne le texte des autres manuscrits de la même collection, en particulier Peniarth 6. La collection Peniarth est maintenant à la Bibliothèque nationale de Galles, Aberystwyth.

Réédité avec une introduction nouvelle par R.M. JONES : *Llyfr Gwyn Rhydderch : Y Chwedlau a'r Rhamantau*, Cardiff, Univ. of Wales Press, 1973.

Daniel HUWS : « Llyfr Gwyn Rhydderch », *Cambridge Medieval Celtic Studies*, 21, Summer 1991, 1-37 : description codicologique. Le commanditaire du manuscrit a dû être Rhydderch ap Ieuan Llwyd ab Ieuan, un descendant du prince Rhys (qui fut l'un des derniers grands princes gallois et le fondateur de l'abbaye de Strata Florida, Ystrad Fflur). Rhydderch était un seigneur important du comté de Cardigan, qui protégea plusieurs poètes, dont Iolo Goch. Le manuscrit fut probablement écrit à l'abbaye de Strata Florida vers 1350 : parmi les cinq scribes, on reconnaît la main de l'anachorète de Llanddewivrewi, qui exécuta un autre manuscrit (composé uniquement de textes religieux).

2. PRINCIPALES TRADUCTIONS

Joseph LOTH : *Les Mabinogion du Livre Rouge de Hergest avec les variantes du Livre Blanc de Rhydderch,* traduits du gallois [...], édition entièrement revue, corrigée et augmentée, Paris, Fontemoing, 1913, 2 tomes.

G. JONES, T. JONES : *The Mabinogion,* London, Everyman, 1949.

Patrick K. FORD : *The Mabinogi and other Medieval Welsh Tales,* Berkeley-Los Angeles, 1977.

3. ÉDITIONS DU TEXTE DES QUATRE BRANCHES

L. MÜLHAUSEN a produit une édition allemande (Halle, 1925), maintenant sans intérêt.

Ifor WILLIAMS : *Pedeir Keinc Y Mabinogi, allan o Lyfr Gwyn Rhydderch,* Caerdydd, Gwasg Pryfysgol Cymru, 1930.

4. ÉTUDES

ANNWYL Edward : « The Four Branches of the Mabinogi », *Zeitschrift für Celtische Philologie,* I 1897, 277s., II 1899, 124s., III 1901, 123s.

BOLLARD, J.K. : « The Structure of the Four Branches of the Mabinogi », *Transactions of the Honourable Society of Cymmrodorion,* 1974-1975 (1975), 250-276.

BOLLARD, J.K. : « The Role of Myth and Tradition in The Four Branches of the Mabinogi », *Cambridge Medieval Celtic Studies,* 6, Winter 1983, 67-86.

CHARLES-EDWARDS, Thomas M. : « The Date of the Four Branches of the Mabinogi », *Transactions of the Honourable Society of Cymmrodorion,* 1970, 2 (1971), 263-298.

FORD, Patrick K. : « Prolegomena to a Reading of the Mabinogi : " Pwyll " and " Manawydan " », *Studia Celtica,* XVI/XVII, 1981-1982, 110-125.

GRUFFYDD, W.J. : « Mabon ab Modron », *Revue Celtique,* XXXIII, 1912, 452-461.

GRUFFYDD, W.J. : « Mabon vab Modron », *Y Cymmrodor* XLII, 1931, 129-147.

GRUFFYDD, W.J. : *Folklore and Myth in the Mabinogion,* Cardiff, 1958. (Voir aussi ses livres intitulés *Rhiannon* et *Math vab Mathonwy,* cités p. 34 et 98.)

HAMP, Eric P. : « On Dating and Archaism in the Pedeir Keinc », *Transactions of the Honourable Society of Cymmrodorion,* 1972-1973 (1974), 95-103.

HAMP, Eric P. : « Mabinogi », *Transactions of the Honourable Society of Cymmrodorion,* 1974-1975 (1975), 243-249.

JACKSON, Kenneth H. : *The International Popular Tale and Early Welsh Tradition,* Cardiff, 1961.

JARMAN, A.O.H. : « Pedair Cainc y Mabinogi », in : *Y Traddodiad Rhyddiaith yn yr Oesau Canol,* gol. Geraint Bowen, Llandysul, 1974, 83-142.

MAC CANA, Proinsias : *The Mabinogi,* Cardiff, Univ. of Wales Press, 1992 [2].

REES, Brinley : *Ceinciau'r Mabinogi,* Llandysul, 1975.

SIMS-WILLIAMS, Patrick : « The Submission of Irish Kings in Fact and Fiction : Henry II, Bendigeitfran, and the Dating of *The Four Branches of the Mabinogi* », *Cambridge Medieval Celtic Studies,* 22, Winter 1991, 31-61.

WATKIN, Morgan : *La Civilisation française dans les Mabinogion,* Paris, Didier, 1962.

WELSH, Andrew : « The Traditional Narrative Motifs of *The Four Branches of the Mabinogi* », *Cambridge Medieval Celtic Studies,* 15, Summer 1980, 51-62.

NOTE SUR LA PRÉSENTE TRADUCTION

Nous avons utilisé, en ce qui concerne les Quatre Branches, le texte du Livre Blanc tel qu'il a été édité par Ifor Williams en 1930; cette édition est accompagnée d'une introduction magistrale et de nombreuses notes philologiques.

Les expressions courantes dans la conversation n'ont pas été complètement « banalisées » dans la traduction française, mais leur retour fréquent permettra au lecteur de se faire une idée de leur force réelle. Les mots dénotant des institutions proprement galloises ont en général été conservés en gallois.

Toute différence importante avec la traduction de Joseph Loth ou avec les traductions anglaises récentes est justifiée par une note.

Toutes les notes ont été regroupées en fin d'ouvrage, p. 353. On y trouvera aussi un index des noms propres (p. 405) et un index des termes gallois remarquables.

Les phrases entre parenthèses sont des apartés du conteur. Celles entre guillemets français simples (< ... >) sont manquantes dans le manuscrit de référence. Les précisions entre crochets, les intertitres entre crochets et les blancs sont du traducteur.

ORTHOGRAPHE ET PRONONCIATION DU GALLOIS

Nous avions le choix entre la transcription systématique des noms propres gallois selon l'orthographe moderne (système habituellement pratiqué aujourd'hui par nos collègues gallois, et l'usage s'en est étendu à tous les celtisants) et la transcription pratiquée par Joseph Loth, qui s'inspire beaucoup plus des graphies médiévales (transcription adoptée par la plupart des romanistes français). Nous avons conservé cette dernière, en y apportant quelques corrections occasionnelles.

Pour le son /v/, le gallois moyen emploie *-u-*, transcrit *v* par Loth, mais le gallois moderne emploie le *f* simple (/f/ étant noté par double *ff*). Ainsi, le nom de province « Dyved » est écrit aujourd'hui « Dyfed », et le nom de l'Autre Monde, « Annwvyn », est écrit aujourd'hui « Annwfn ».

Pour le son /k/, le gallois moyen emploie souvent *k* à l'initiale. Ainsi, *Kei, Kigva, Kaer* s'écrivent maintenant *Cei* (ou mieux *Cai*), *Cigfa, Caer*. Nous avons généralisé *K* initial devant *e, i, y*.

Dans les cas où la forme du gallois moyen a subi une altération phonétique en gallois moderne, nous avons généralement gardé la forme ancienne, en signalant en note la forme moderne. Ainsi pour Cardiganshire : gall. moy. *Keredigiawn*, mod. *Ceredigion*. Ces altérations sont très limitées.

L'index des noms propres donne, entre parenthèses, la transcription courante en gallois moderne.

Prononciation :

-e- se prononce toujours comme en français *é*.

-w- peut être voyelle (/u/, c'est-à-dire français *ou*). Autrement il permet de noter des diphtongues (wy = /ui/, aw = /au/, etc.) et il a la valeur consonantique comme en anglais.

-y- a deux prononciations : « prononciation claire », équivalente à un *i* central = /ɨ/ (encore prononcé comme tel dans le gallois du Nord, mais passé à i simple dans le gallois du Sud), lorsqu'il se présente dans la dernière syllabe, sous l'accent, et « prononciation obscure », plus ou moins comme un *-eu-* français (bref), dans les autres syllabes et dans la plupart des monosyllabes inaccentués. Prononciation non syllabique (ə) dans *Annwvyn, Caer Dathyl* (écrits en gall. mod. *Annwfn, Caer Dathl*).

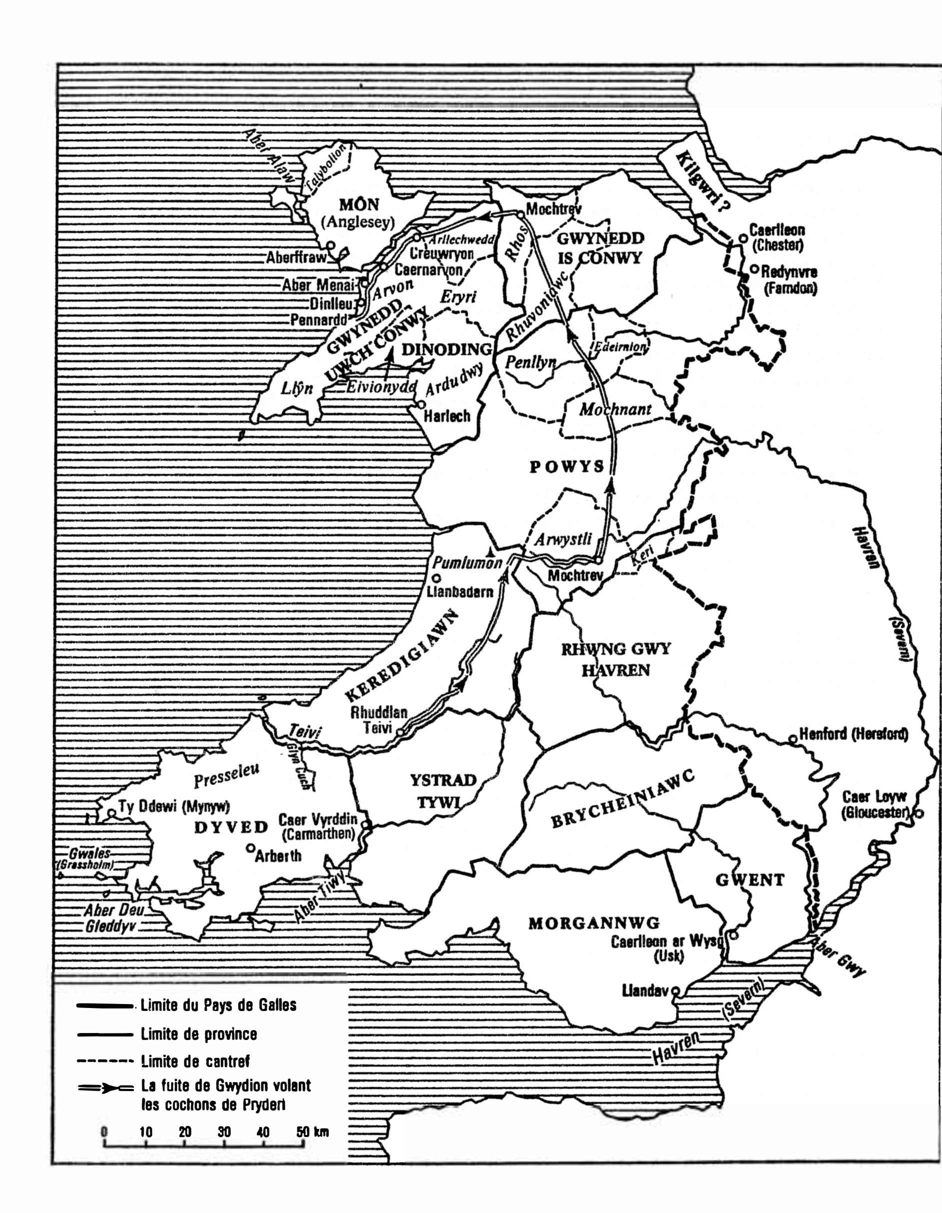
-u- était encore distinct du *-y-* clair en moyen gallois (il valait certainement notre *u* français, /ü/) ; l'usage s'est imposé de le prononcer, aujourd'hui, comme le *y* clair (c'est-à-dire *i* central au Nord, i simple au Sud) ; il entre dans la formation de la diphtongue /eü/.

ch se prononce comme une spirante /x/, comme en allemand *acht*.

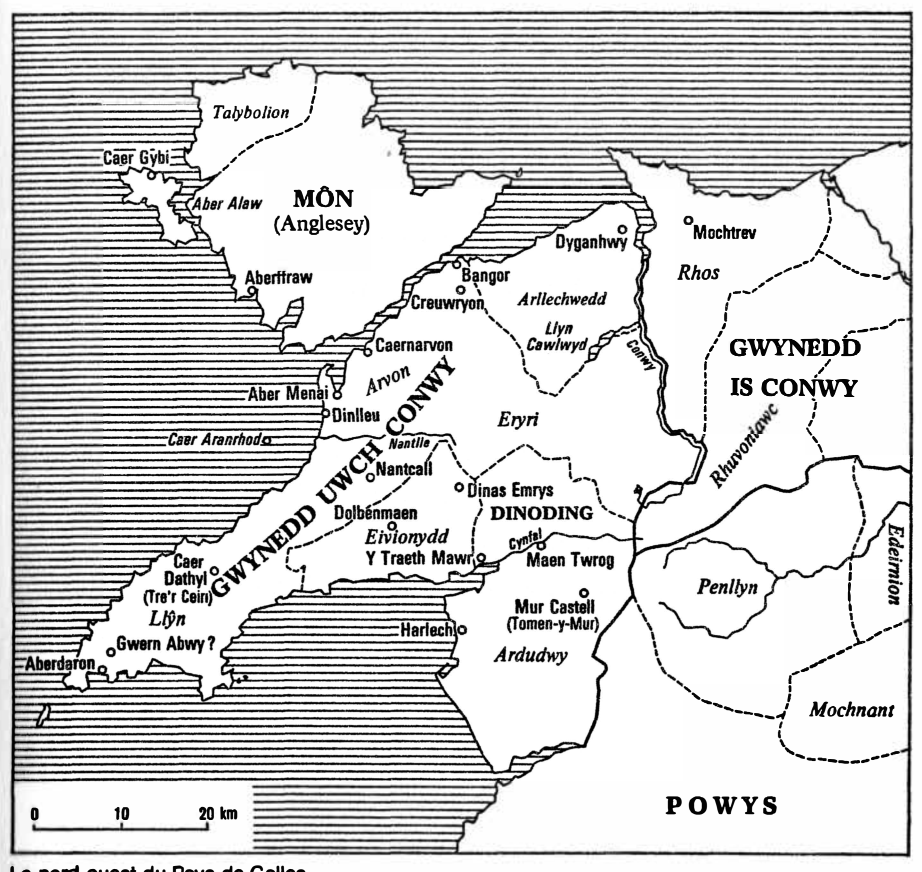
th se prononce aussi comme une spirante /θ/, comme dans l'anglais *thin, thick*.

dd note la spirante dentale sonore /ð/.

Le double *ll* est une latérale, avec passage d'un souffle sourd accompagnant l'articulation du *l*.



Aber Alaw
Talybolion
MÔN
(Anglesey)
Aberffraw
Arllechwedd
Creuwryon
Caernarvon
Aber Menai
Arvon
Dinlleu
Pennardd
Eryri
GWYNEDD
UWCH CONWY
DINODING
Llŷn
Eivionydd
Ardudwy
Harlech
Mochtrev
Rhos
GWYNEDD
IS CONWY
Rhuvoniawc
Kilgwri ?
Caerlleon
(Chester)
Redynvre
(Farndon)
Edeirnion
Penllyn
Mochnant
POWYS
Arwystli
Pumlumon
Mochtrev
Keri
Llanbadarn
KEREDIGIAWN
RHWNG GWY
HAVREN
Havren
(Severn)
Rhuddlan
Teivi
Teivi
Glyn Cuch
Presseleu
YSTRAD
TYWI
Henford (Hereford)
BRYCHEINIAWC
Caer Loyw
(Gloucester)
Ty Ddewi (Mynyw)
DYVED
Caer Vyrddin
(Carmarthen)
Arberth
Gwales
(Grassholm)
Aber Deu
Gleddyv
Aber Tywy
GWENT
MORGANNWG
Caerlleon ar Wysg
(Usk)
Aber Gwy
Llandav
Havren
(Severn)
Limite du Pays de Galles
Limite de province
Limite de cantref
La fuite de Gwydion volant
les cochons de Pryderi
0
10
20
30
40
50 km



Le nord-ouest du Pays de Galles
(voir Quatrième Branche du *Mabinogi*)



LES QUATRE BRANCHES DU *MABINOGI*

I. Pwyll, prince de Dyved
II. Le *Mabinogi* de Branwen
III. Manawydan fils de Llyr
IV. Math fils de Mathonwy



PWYLL, PRINCE DE DYVED

La Première Branche du Mabinogi *s'intitule « Pwyll ». Personne ne peut contester que Pwyll, prince de Dyved, en est le personnage central ; c'est néanmoins le rôle même de roi qui est le sujet de ce conte : il s'agit en effet d'une « légende royale », attachée à rappeler les origines d'une dynastie (les princes de Dyved), et en même temps un mythe fondateur, destiné à rappeler au prince, comme à ses sujets, quels sont les principes de conduite à respecter. Ce conte s'attache à défendre la légitimité des descendants de Pwyll, et en même temps les principes de la petite monarchie de Dyved.*

Les deux premiers épisodes opposent Pwyll, d'abord à un roi de l'Autre Monde, Arawn, puis à une cavalière surnaturelle, Rhiannon, qui deviendra sa femme. L'ordre des deux épisodes peut surprendre : c'est normalement le mariage qui qualifie pleinement le roi celtique dans tous ses pouvoirs. Or, dès le premier épisode, Pwyll est déjà en possession du Dyved (en tant que Pendeuic, *« chef ») ; l'échange de terres qui a lieu avec Arawn aurait dû logiquement être accompagné d'un échange des épouses.*

*Le premier épisode est néanmoins essentiel pour fonder en principe le pouvoir royal. Cette alliance avec un roi de l'Autre Monde, quelles que soient les circonstances qui y ont conduit, a tous les traits d'une légende mythologique : le roi de Dyved a la confiance du dieu de la royauté, un dieu varunien qui lui propose une alliance de « compagnonnage » (*kydymdeithas*). C'est donc bien un contrat qui fait du roi terrestre l'égal de son homologue divin. Contrat contraignant : Pwyll accepte l'épreuve de chasteté qui lui est proposée. Mais échange bénéfique pour les deux parties, et l'on sourit de lire que les sujets de Pwyll sont tellement satisfaits de la justice et de la généro-*

sité nouvelles de leur maître. Pwyll tire de cette alliance un nom nouveau, c'est-à-dire une nouvelle qualification, d'après l'idéologie des contes. Il sera « chef de l'Annwvyn », ce qui matérialise en quelque sorte le caractère sacré de sa royauté (et peut-être, du même coup, une certaine confusion des fonctions royales et sacerdotales).

Le deuxième épisode est la cour faite à Rhiannon, qui relève du genre appelé tochmarc (« recherche en mariage ») dans la littérature irlandaise ancienne. Les caractères divins de Rhiannon (dont le nom signifie « la grande reine », *rigant-onā) sont bien évidents. Son association avec le cheval a permis de lui comparer la déesse gauloise Épona, mais il n'est pas sûr que cette dernière ait été, elle aussi, associée à la souveraineté. Ce récit de recherche en mariage comporte beaucoup d'éléments relevant de l'idéologie médiévale de la courtoisie ou encore du folklore populaire (le « blaireau dans le sac » ne rappelle-t-il pas tous les diables enfermés dans des sacs par nos conteurs ?), et il est plus difficile ici de retracer un ancien mythe celtique. L'élimination de l'autre prétendant, Gwawl, doit se faire beaucoup plus par la ruse que par le courage : c'est d'ailleurs Rhiannon qui prend les choses en main et qui mène le jeu, puisque son préféré, Pwyll, est assez lent d'esprit pour être berné une première fois. On évolue ici de banquet en banquet, chez le futur beau-père (Eveydd le Vieux), la jeune femme étant successivement promise à différents prétendants. Ces derniers n'ont pas, comme c'est l'habitude, à se soumettre à des épreuves, mais ils doivent faire preuve de perspicacité le jour où ils se croient le plus proche de la victoire... Si Rhiannon est bien la déesse de souveraineté que nous croyons, il est normal qu'elle soit convoitée par de nombreux prétendants ; il est prévisible aussi qu'elle fera gagner l'homme qu'elle a choisi, et ce en utilisant tous les moyens que peut se permettre une femme.

Un thème secondaire de cet épisode est le devoir de « générosité » du prince : il doit couvrir de cadeaux tous ses subordonnés le jour de son mariage (c'est-à-dire, en fait, le jour de son inauguration comme roi), afin de faire d'eux ses « obligés ». La marque de la supériorité politique est précisément dans la capacité de pouvoir faire des cadeaux plus somptueux, de telle façon que les vassaux ne pourront jamais rendre la pareille et se dégager de leur devoir de reconnaissance.

Ces deux premiers épisodes illustrent donc les fondements de la royauté : sa prospérité est fondée sur la justice et le respect du

contrat divin; l'accession à la royauté se produit par l'union avec la déesse de souveraineté, qui incarne tout à la fois la terre et la royauté. Ensuite viennent la pénible histoire de la pénitence de Rhiannon et le récit fantastique des premières années de son fils Pryderi. Ces deux derniers épisodes concernent donc encore un aspect important de la souveraineté, le problème de la succession royale ou, concrètement, la nécessité d'une progéniture et son éducation.

La pénitence de Rhiannon nous paraît être un récit violent et cru : la fausse accusation d'infanticide lancée contre elle, la mise en scène atroce inventée par ses suivantes, toutes ces horreurs sont traitées par le rédacteur avec un art consommé de la mesure, et surtout avec des intentions morales explicites, manifestes dans la psychologie des personnages et dans les belles paroles de Rhiannon. L'influence du christianisme se révèle ici encore dans le traitement des institutions traditionnelles : plutôt que de s'en remettre à une justice archaïque et brutale, où seul compte le nombre des serments qui sont prêtés pour ou contre le prévenu, Rhiannon s'en remet à une « pénitence » de type chrétien (les pénitentiels celtiques, que l'on trouverait aujourd'hui très inhumains, avaient au moins l'avantage d'exclure la peine de mort). Mais la pénitence chrétienne est stipulée de façon à inclure tous les attributs de la déesse déchue : elle qui était associée au cheval, elle devient la monture du premier venu.

La même association apparaît à l'évidence dans l'histoire de son fils. Les « enfances » de Pryderi, après le récit mouvementé de sa « conception » (pour reprendre des titres de légendes courants dans la littérature irlandaise), se fondent encore sur le thème d'une association animale : arrivé en même temps qu'un beau poulain, il fait son apparition de façon miraculeuse dans une famille sans enfants. Il est aimé par ses parents d'adoption, qui lui donnent le poulain qui a été son double, son jumeau. Sur la foi d'une ressemblance physique, le père adoptif finit par reconnaître en lui le fils disparu de son suzerain. Une fois rendu à sa mère, il reçoit d'elle son nom définitif, Pryderi, « souci » (nom comparable à celui du père, Pwyll, « sagesse »), tandis que son père naturel va le confier à un second père nourricier, Pendaran. Pryderi se développe à la satisfaction de tous, mais son départ fait le chagrin de sa première mère nourricière.

Ce dernier épisode n'était vraiment requis que dans une rédaction du conte destinée à s'insérer dans la série des Quatre Branches, dont le personnage central est justement Pryderi. Si, comme il est probable, le Mabinogi *était à l'origine le cycle légendaire concernant*

un héros appelé Mabon (le double de Pryderi, qui n'apparaîtrait que dans la Quatrième Branche), les trois premiers épisodes ne sont que des récits introductifs à la geste principale qui commence ici. Mais si nous lisons ce dernier épisode dans la logique du conte, nous pouvons y trouver encore toutes les caractéristiques des épisodes précédents : la portée morale et sociale du mythe, incarné dans ses particularités institutionnelles celtiques ou galloises. Il est question du « baptême qu'il y avait en ce temps-là ». Il y a la fameuse « mise en nourriture » par laquelle un enfant noble est élevé dans une autre famille que la sienne, ce qui crée un lien de parrainage extrêmement fort. Il y a l'obligation pour un jeune roi de faire des conquêtes... Pryderi est donc « campé » comme tous les héros celtiques : quittant le monde des nourrices, il a reçu son nouveau nom ; il aura une bonne éducation, et succédera à son père.

On peut donc considérer que cette Première Branche a été sciemment composée de façon à illustrer les principales facettes de la souveraineté galloise : ses principes de fonctionnement (un contrat divin) et ses processus de transmission (l'accession au trône du héros fondateur et les problèmes de succession). Cette souveraineté est donc fondée sur un contrat divin, qui assure la prospérité du royaume dans la justice : le roi est l'ami du dieu-roi, et il doit continuer son œuvre de justice sur la terre. C'est le caractère sacré de la royauté qui est d'abord affirmé. Puis est abordé le problème de l'accession à la royauté pour le fondateur de la dynastie : c'est une femme qui rend cette accession possible. Sans doute, un roi doit se conduire comme tous les hommes en épousant une femme. Mais il y a plus : Rhiannon représente la « déesse de souveraineté », apportant en dot un royaume. Ce trait n'est plus clairement visible dans la rédaction actuelle du conte : l'aspect divin de Rhiannon est complètement occulté ; il n'en reste que son association au cheval et la bizarre « pénitence » qui lui est infligée.

BIBLIOGRAPHIE

FORD, Patrick K. : « Prolegomena to a Reading of the Mabinogi : " Pwyll " and " Manawydan " », *Studia Celtica*, XVI/XVII, 1981-1982, 110-125.

GRUFFYDD, W. G. : *Rhiannon, An Inquiry into the First and Third Branches of the Mabinogi*, Cardiff, 1953.

HANSON-SMITH, E. : « Pwyll Prince of Dyfed : The Narrative Structure », *Studia Celtica*, XVI/XVII, 1981-1982, 126-134.

McKENNA, Catherine A. : « The Theme of Sovereignty in Pwyll », *The Bulletin of the Board of Celtic Studies*, XXIX, 1, November 1980, 35-52.
Ó COILEÁIN, Seán : « A Thematic Study of the Tale Pwyll Pendeuic Dyuet », *Studia Celtica*, XII/XIII, 1977-1978, 78-82.
THOMSON, Robert S. : *Pwyll Pendeuic Dyuet, The First of the Four Branches of the Mabinogi*, Dublin, 1947. (Texte original avec introduction et notes.)
WELSH, Andrew : « Traditional Tales and the Harmonizing of Story in *Pwyll Pendeuic Dyuet* », *Cambridge Medieval Celtic Studies*, 17, Summer 1989, 15-41.

Pwyll, prince de Dyved [1], régnait sur les sept cantrefs [2] de Dyved. Un jour, comme il séjournait à Arberth – sa cour principale –, il lui vint l'idée et l'envie d'aller à la chasse. L'endroit de ses domaines où il voulait chasser était Glynn Cuch. Il partit le soir même d'Arberth, et alla jusqu'à Penn Lwyn Diarwya, où il passa la nuit. Le lendemain, à la jeunesse du jour, il se leva et se rendit à Glynn Cuch pour lâcher ses chiens sous les bois. Et il sonne du cor, donne le signal de commencer la chasse, part à la suite des chiens et perd ses compagnons.

Tandis qu'il écoutait les aboiements de sa meute, voici qu'il entendit les cris d'une autre meute, qui n'aboyait pas de la même façon, et qui arrivait à la rencontre de ses propres chiens. Il vit alors dans le bois une clairière, un terrain plat, et lorsque sa meute atteignit la lisière de la clairière, il aperçut un cerf fuyant devant l'autre meute. Vers le milieu de la clairière, la meute qui le poursuivait le rattrapa et le fit tomber à terre.

Alors il regarda la couleur de ces chiens, sans plus songer à regarder le cerf. Or, de tous les chiens de chasse qu'il avait pu connaître, il n'en avait jamais vu de cette couleur. Ils étaient d'un blanc brillant et lustré, leurs oreilles étaient rouges : le blanc de leurs corps luisait autant que le rouge de leurs oreilles [3]. Pwyll, alors, s'approcha des chiens, écarta la meute qui avait tué le cerf, et distribua le cerf à sa propre meute, à la curée.

Tandis qu'il était occupé à nourrir ses chiens, il vit un cavalier qui venait chercher l'autre meute; il montait un grand cheval gris pommelé, portait un habit de chasse en laine grise, et avait

un cor de chasse pendu autour du cou. Ce cavalier s'avança vers lui et lui parla ainsi :

« Seigneur, dit-il, je sais qui tu es, et je ne te souhaite pas le bonjour.

– Oui, répondit Pwyll, tu es peut-être d'un rang si élevé que la chose serait inconvenante.

– Dieu sait, dit-il, ce n'est pas l'élévation de mon rang qui m'en empêche.

– Seigneur, qu'est-ce donc?

– Entre moi et Dieu, dit-il, c'est ta mauvaise éducation et ton impolitesse.

– Quelle impolitesse, seigneur, avez-vous à me reprocher?

– Je ne connais pas de plus grave manquement à la courtoisie, dit-il, que de chasser la meute qui a tué un cerf, pour donner la curée à sa propre meute [4]. Cela, dit-il, était tout à fait discourtois. Même si je ne cherche pas à me venger de toi, entre moi et Dieu, dit-il, je te ferai une mauvaise réputation pour la valeur de cent cerfs.

– Seigneur, dit Pwyll, si je t'ai fait du tort, je paierai le prix pour faire la paix avec toi.

– De quelle manière paieras-tu cela?

– Ce sera selon ta dignité [5], mais je ne sais pas qui tu es.

– Je suis un roi couronné dans le pays d'où je viens.

– Prince, je te salue, dit Pwyll; de quel pays viens-tu?

– D'Annwvyn [6], dit-il. Je suis Arawn roi d'Annwvyn.

– Prince, dit Pwyll, de quelle façon ferai-je la paix avec toi?

– Voici comment : il y a quelqu'un dont le royaume est en face du mien et qui me fait continuellement la guerre. C'est Havgan roi d'Annwvyn. Si tu me protèges de ses attaques – ce que tu peux faire aisément –, tu obtiendras ma paix et mon alliance.

– Je le ferai volontiers, dit Pwyll. Explique-moi comment je dois m'y prendre.

– Eh bien voici : nous allons faire tous les deux un pacte d'alliance [7] solide. Moi, je te donnerai ma place dans l'Annwvyn, je te laisserai la plus belle femme qu'on ait jamais vue pour dormir avec toi chaque nuit, et tu auras ma forme et mon apparence, si bien que pas un seul valet de chambre, ni aucun officier, ni aucun de ceux qui ont jamais fait partie de ma suite, ne pourra savoir que tu n'es pas moi. Et cela, dit-il, jusqu'à la fin de l'année, à partir de demain. Notre prochaine rencontre se tiendra alors ici même.

– Bon, dit Pwyll. Si je demeure là-bas pendant un an, avec quelles instructions pourrai-je trouver l'ennemi dont tu as parlé?

– Dans un an à compter de ce soir, dit-il, nous avons rendez-vous, lui et moi, sur le gué. Tu y seras à ma place, sous mon apparence. Tu devras lui donner un seul coup; il n'y survivra pas. S'il te demande de donner un autre coup, n'en fais rien, même s'il t'en supplie. Moi, malgré tous les coups que je lui donnais en plus, il revenait le lendemain aussi frais que jamais pour se battre avec moi.

– Bon, dit Pwyll, qu'est-ce que je ferai de mon royaume?

– Je vais faire en sorte, dit Arawn, que personne, homme ni femme, dans ton royaume, ne sache que je ne suis pas toi : c'est moi qui prendrai ta place.

– Parfait, dit Pwyll, je vais prendre la route.

– Ton voyage sera sans encombres, et rien ne te fera obstacle jusqu'à ce que tu arrives dans mon royaume : car c'est moi qui te servirai de guide. »

Il le guida jusqu'à ce qu'il pût voir la cour et des maisons. « Voici, dit-il, prends possession de la cour et du royaume. Entre dans la cour, il n'y a là personne qui ne te reconnaisse; à la façon dont tu verras se faire le service, tu connaîtras les usages de la cour. »

Pwyll se rendit à la cour. Et dans la cour il vit des dortoirs [8] et de grandes salles, et des chambres, et la décoration la plus belle qu'on ait jamais vue sur des constructions. Il gagna la grande salle pour se déchausser. Il arriva des pages et de jeunes écuyers pour le déchausser, et chacun d'eux le salua en arrivant. Deux chevaliers vinrent le débarrasser de son habit de chasse, et l'habiller d'un vêtement de paile [9] d'or.

Puis on prépara la salle [pour le repas]. Il vit entrer alors les familiers de la cour et la foule, la troupe la plus belle et la mieux équipée qui se fût jamais vue, et parmi eux la reine, la plus belle femme qu'on ait jamais vue, portant un habit de paile d'or, lustré. Puis ils allèrent se laver, et gagnèrent les tables. Voici comment ils s'assirent : il avait à son côté la reine, et de l'autre le comte (à ce qu'il supposait).

Il se mit à converser avec la reine. Et dans cette conversation, il s'aperçut que c'était une femme des plus intelligentes, de la nature et du langage les plus nobles. Ils consommèrent boissons et nourritures, avec les agréments de la musique et du festin. De

toutes les cours qu'il avait vues sur la terre, c'était la mieux fournie en boisson et nourriture, en vaisselle d'or et joyaux princiers.

Lorsque arriva l'heure d'aller dormir, la reine et lui allèrent se coucher. Dès qu'ils furent au lit, il lui tourna le dos, et garda le visage tourné vers le bord du lit. Il ne lui dit pas un seul mot jusqu'au lendemain.

Le lendemain, ils eurent entre eux des paroles tendres et d'aimables conversations. Mais quelle que fût l'amitié entre eux pendant la journée, il n'y eut pas une seule nuit pendant toute l'année qui ne se passât comme la première.

Il passa toute l'année dans les chasses, les concerts, les banquets, l'amitié et la conversation avec sa compagnie, jusqu'au soir fixé pour la rencontre.

Ce soir-là, même les habitants des contrées les plus reculées du royaume avaient une pensée pour le duel. Il vint au rendez-vous accompagné des nobles du royaume. Lorsqu'il arriva au gué, un chevalier se leva et parla ainsi :

« Nobles guerriers, dit-il, écoutez bien : cette rencontre oppose les deux rois, et tout se passera entre leurs deux corps seulement. Chacun d'entre eux a une réclamation contre l'autre, pour des terres et des domaines. Vous pouvez tous rester en sécurité, à condition de laisser l'affaire se régler entre eux seuls. »

Là-dessus, les deux rois s'approchèrent l'un de l'autre au milieu du gué, et s'empoignèrent. Du premier coup, celui qui remplaçait Arawn frappa Havgan au milieu de l'umbo de son bouclier, si bien qu'il le fendit en deux, et brisa toutes ses armes; il jeta Havgan par terre derrière la croupe de son cheval, à une distance égale à la longueur de son bras et de sa lance; l'autre avait été frappé d'un coup mortel.

« Seigneur, dit Havgan, quelle obligation avais-tu de me mettre à mort? Je ne te réclamais rien. Je ne sais pas non plus quelle raison tu avais de me tuer; pour l'amour de Dieu, dit-il, puisque tu as commencé de me tuer, achève ton œuvre.

– Seigneur, dit-il, je pourrais bien regretter d'avoir fait ce que je t'ai fait. Cherche un autre pour t'achever; moi, je ne le ferai pas.

– Mes fidèles guerriers, dit Havgan, emportez-moi d'ici; ma dernière heure est arrivée. Je ne suis plus en état de vous défendre.

– Mes fidèles guerriers, dit celui qui remplaçait Arawn, prenez vos informations pour savoir qui peut devenir mon vassal.

– Seigneur, dirent les nobles guerriers, ils le peuvent tous, car il n'y a plus d'autre roi que toi sur tout l'Annwvyn.

– Oui, dit-il, il est juste d'accepter ceux qui viendront se soumettre. Ceux qui n'obéiront pas, on les y contraindra par la force de l'épée. »

Il reçut aussitôt l'hommage des guerriers et commença à prendre possession du pays. Vers l'heure de midi, le lendemain, les deux royaumes étaient en son pouvoir.

Puis il se rendit à l'entrevue, à Glynn Cuch. Lorsqu'il arriva, il trouva Arawn roi d'Annwvyn qui l'attendait. Chacun d'eux fut heureux de revoir l'autre.

« Eh bien, dit Arawn, que Dieu te récompense, j'ai su que tu avais été un bon allié.

– Oui, dit Pwyll, lorsque tu retourneras dans ton royaume, tu verras ce que j'ai fait pour toi.

– Ce que tu as fait pour moi, dit Arawn, Dieu te le rendra. »

Puis Arawn rendit à Pwyll, prince de Dyved, sa forme et son aspect, et il reprit lui-même sa forme et son aspect.

Puis il marcha vers sa cour en Annwvyn, et il eut le plaisir de revoir ses familiers et sa compagnie, car il ne les avait pas vus depuis un an. Eux, cependant, ne s'étaient pas aperçus de son absence, et son entrée ne leur parut pas plus extraordinaire que d'habitude. Il passa cette journée dans la joie et la gaieté, assis, conversant avec sa femme et ses guerriers.

Lorsque arriva l'heure où l'on préfère dormir plutôt que boire, ils allèrent se coucher. Le roi se mit au lit, sa femme alla le rejoindre. Il commença par lui parler, puis se livra avec elle à des ébats amoureux. Or elle n'y était plus habituée depuis un an, ce qui la fit réfléchir. « Dieu, se dit-elle, pourquoi a-t-il conçu ce soir des pensées différentes de ce qu'il a connu depuis un an? » Et elle y pensa longtemps.

Cependant, il se réveilla et lui dit une parole, puis une autre, et une autre encore; et il ne pouvait obtenir d'elle aucune réponse.

« Pour quelle raison, dit-il, ne me parles-tu pas?

– Je vais te le dire : je ne t'ai jamais autant parlé depuis un an, en un lieu de ce genre.

– Comment? dit-il, mais nous avons parlé de bien des choses.

– Honte sur moi, dit-elle, si, de toute cette année jusqu'à hier soir, quand nous sommes entrés dans les plis de ces draps, nous

avons jamais eu, entre nous, ébats et conversation et si tu as tourné le visage vers moi une seule fois – sans parler de choses plus importantes. »

Alors il songea : « Ô Seigneur Dieu, c'est l'homme le plus solide qui soit dans son alliance, et le plus fidèle, celui que j'ai trouvé comme allié. » Il dit alors à sa femme :

« Princesse, ne me fais aucun reproche. Entre moi et Dieu, ce n'est pas moi qui ai dormi avec toi, qui me suis étendu à ton côté depuis un an hier soir. » Et il lui raconta toute l'histoire.

« Je le confesse devant Dieu, dit-elle, tu as réussi à tenir solidement ton allié [10], pour ce qui est de combattre les tentations de la chair, et de garder sa foi et sa fidélité à ton égard.

– Princesse, dit-il, c'est justement ce à quoi je pensais, tandis que je t'écoutais.

– C'était tout à fait normal », dit-elle.

De son côté, Pwyll, prince de Dyved, retourna dans son domaine et son pays. Il commença par demander aux nobles du royaume ce qu'ils pensaient de sa façon de commander cette année-là en comparaison de ce qui s'était passé antérieurement.

« Seigneur, dirent-ils, ta perspicacité n'a jamais été aussi bonne ; tu n'as jamais été aussi aimable ; jamais tu n'as dépensé ton bien avec autant de facilité ; jamais ta façon de gouverner n'a été aussi bonne que cette année-là.

– Entre moi et Dieu, répondit-il, il serait juste d'en rendre grâces à celui qui a été avec vous, voici toute l'histoire telle qu'elle s'est passée. » Et Pwyll raconta tout.

« Vraiment, seigneur, dirent-ils, rendons grâces à Dieu de t'avoir fait faire cette alliance ; mais l'administration que nous avons connue cette année, qui sait, tu ne nous la reprendras pas ?

– Je ne la modifierai pas, entre moi et Dieu », dit Pwyll.

À partir de ce moment, ils se mirent à renforcer leur alliance, ils s'envoyèrent l'un à l'autre des chevaux, des lévriers, des faucons, et toutes sortes d'objets précieux, tels que chacun pensait pouvoir plaire à l'autre. À cause de son séjour d'un an dans l'Annwvyn, et parce qu'il avait gouverné là-bas avec autant de succès, et qu'il avait réuni les deux royaumes par sa vaillance et sa valeur guerrière, le titre de « Prince de Dyved » tomba en désuétude pour Pwyll, et il fut dès lors appelé Pwyll Prince d'Annwvyn.

Un jour, il se trouvait à Arberth, sa cour principale [11], où un festin avait été préparé; il était au milieu d'une nombreuse compagnie. Après le premier repas, Pwyll se leva pour aller se promener, et il gagna le sommet d'un tertre qui surplombait la cour, et qu'on appelait Gorsedd Arberth (« le Siège d'Arberth [12] »).

« Seigneur, dit quelqu'un de la cour, la vertu particulière de ce tertre, c'est que tout noble qui s'y assoit ne s'en ira pas sans être brisé de coups ou gravement blessé, ou bien sans avoir vu un prodige.

– Je n'ai pas peur d'être frappé ou blessé, au milieu d'une si nombreuse compagnie. Quant au prodige, je serais heureux de le voir. Je vais m'asseoir sur le tertre. »

Il alla donc s'asseoir sur le tertre.

Comme ils étaient assis, ils virent arriver, sur la grand-route qui passait à côté du tertre, une femme montée sur un cheval blanc pâle, gros et très grand, et vêtue d'un habit de paile doré et lustré. Le cheval avançait d'un pas lent et régulier, c'était du moins l'impression de ceux qui le voyaient. Il arriva à la hauteur du tertre.

« Hommes, demanda Pwyll, en est-il un, parmi vous, qui connaisse cette femme à cheval?

– Non, seigneur, répondirent-ils.

– Que quelqu'un aille à sa rencontre pour savoir qui elle est. »

Quelqu'un se leva, et, lorsqu'il arriva à la route pour la croiser, elle l'avait déjà dépassé. Il la poursuivit du pas le plus rapide possible pour un homme à pied, mais plus il se pressait, plus elle s'éloignait de lui. Quand il vit qu'il n'arriverait pas à la rattraper, il revint trouver Pwyll et lui dit :

« Seigneur, aucun homme à pied ne réussira à la rattraper.

– Eh bien, dit Pwyll, va à la cour, prends le cheval le plus rapide que tu verras, et pars à sa poursuite. »

L'autre prit le cheval et partit. Lorsqu'il fut sur terrain plat, il toucha le cheval de ses éperons. Plus il piquait son cheval, plus elle s'éloignait de lui. Pourtant il avait la même allure que celle avec laquelle elle avait commencé. Son cheval à lui faiblissait; quand il s'aperçut que son cheval faiblissait, il revint là où était Pwyll.

« Seigneur, dit-il, personne n'arrivera à rattraper cette dame là-bas. Je ne connais pas dans le pays de cheval plus rapide que celui-ci, et pourtant je n'ai pas réussi à la rattraper.

– Certes, dit Pwyll, il y a là quelque histoire de magie. Rentrons à la cour. »

Ils rentrèrent à la cour, et y passèrent la journée.

Le lendemain, après le lever, ils passèrent la journée à la cour jusqu'à ce qu'il fût l'heure d'aller manger. Et, après le premier repas, Pwyll dit :

« Eh bien, nous allons retourner au sommet du tertre, nous tous qui y avons été hier. Quant à toi, dit-il à l'un des pages [13], amène dans la plaine le cheval le plus rapide que tu connaisses. »

Le page s'exécuta. Ils gagnèrent le tertre, avec le cheval. Et comme ils étaient assis, ils virent venir la femme montée sur le même cheval, avec le même vêtement, arrivant par la même route.

« Voici la cavalière d'hier, dit Pwyll. Sois prêt, mon garçon, à aller lui demander qui elle est.

– Seigneur, répondit-il, j'obéirai volontiers. »

À ce moment, la cavalière passait à leur hauteur. Le page alors monte à cheval, mais, avant qu'il n'ait fini de se mettre en selle, elle l'avait déjà dépassé, et d'une bonne longueur. Elle ne paraissait pas avoir une allure plus rapide que le jour précédent. Il mit son cheval au trot, pensant que l'autre était assez lent pour qu'il pût la rattraper. Mais il n'y arrivait pas. Alors il lança son cheval à toute bride : mais il ne pouvait pas plus se rapprocher d'elle, que s'il avait été au pas. Plus il éperonnait son cheval, plus elle s'éloignait de lui, bien que son allure à elle ne fût pas plus rapide qu'avant. Voyant que sa poursuite échouait, il tourna bride et revint auprès de Pwyll.

« Seigneur, dit-il, le cheval ne peut faire davantage que ce que tu as vu.

– Je l'ai vu, dit-il, personne ne réussit à la poursuivre. Entre moi et Dieu, elle doit avoir affaire avec ceux de cette plaine – si seulement son obstination ne l'empêchait pas de le dire. Rentrons à la cour. »

Ils retournèrent à la cour, et ils passèrent la soirée avec la musique et les boissons, à satiété.

Le lendemain, ils occupèrent leur temps agréablement jusqu'à l'heure d'aller manger. Lorsque le repas fut terminé, Pwyll dit :

« Où sont tous ceux qui étaient avec moi, hier et avant-hier, au sommet du tertre?

– Nous voici, seigneur, dirent-ils.

– Allons nous asseoir sur le tertre, dit-il, et toi, dit-il en s'adressant à l'écuyer, selle bien mon cheval, pars avec lui sur la route, et apporte mes éperons. »

Le garçon s'exécuta.

Ils allèrent jusqu'au tertre et s'assirent. Ils étaient à peine installés qu'ils virent la femme venir à cheval sur la même route, avec le même aspect et la même allure.

« Écuyer, dit Pwyll, j'aperçois la cavalière. Donne-moi mon cheval. »

Pwyll monta sur son cheval, et il n'était pas plus tôt monté à cheval, qu'elle le dépassa. Il tourna bride à sa poursuite, et lâcha les rênes à son cheval impétueux, fougueux. Il croyait pouvoir la rattraper au deuxième ou au troisième bond. Pourtant, il ne se rapprochait pas d'elle. Il força son cheval à courir aussi vite qu'il pouvait. Et il constata qu'il ne pouvait pas la poursuivre.

Alors Pwyll cria :

« Jeune fille, pour l'amour de celui que tu aimes le plus, attends-moi.

– Je t'attendrai volontiers, dit-elle, il aurait été préférable pour le cheval que tu aies fait cette demande un peu plus tôt. »

La jeune fille s'arrêta et l'attendit. Elle se débarrassa de la partie de son voile qui couvrait son visage, l'observa longuement, et engagea la conversation.

« Princesse, dit Pwyll, d'où viens-tu et quel est le but de ton voyage?

– Je m'en vais à mes affaires, dit-elle, et je suis heureuse de te rencontrer.

– Sois la bienvenue », dit-il.

À ce moment, il s'aperçut que les filles et les femmes qu'il avait vues auparavant n'avaient plus aucun charme pour lui, en comparaison de sa beauté à elle.

« Princesse, dit-il, me diras-tu un mot de tes affaires?

– Oui, entre moi et Dieu, dit-elle, ma principale affaire était de chercher à te voir.

– Voilà pour moi la meilleure affaire pour laquelle tu sois venue. Peux-tu me dire qui tu es?

– Oui, seigneur : je suis Rhiannon [14], la fille d'Eveydd [15] le

Vieux. On allait me donner à un homme contre ma volonté. Mais je ne voulais épouser personne, et cela par amour pour toi. Et je repousserai encore les autres unions, sauf si tu me refuses. C'est pour connaître ta réponse là-dessus que je suis venue.

– Entre moi et Dieu, répondit Pwyll, voici ma réponse : si j'avais le choix entre toutes les filles et les femmes du monde, c'est toi que je choisirais.

– Bien, dit-elle, si telle est ton intention, fixe-moi un rendez-vous avant que l'on ne me donne à un autre homme.

– Pour moi, dit Pwyll, le plus tôt sera le mieux; fixe le rendez-vous à l'endroit que tu voudras.

– Très bien, seigneur : dans un an ce soir, à la cour d'Eveydd. Je ferai préparer un festin, exprès pour ton arrivée.

– D'accord, dit-il, j'y serai à l'heure dite.

– Seigneur, reste en bonne santé, et souviens-toi de garder ta promesse; je vais partir. »

Ils se quittèrent; Pwyll rejoignit ses familiers et sa suite. Quelles que fussent leurs questions à propos de la jeune fille, lui il passait à d'autres sujets. Ils passèrent l'année [à Arberth], et le moment fixé arriva.

Pwyll s'équipa pour la route, accompagné de cent chevaliers [16]. Il alla jusqu'à la cour d'Eveydd le Vieux, et entra. On lui fit bon accueil : ce fut un grand rassemblement, grande liesse et grands préparatifs pour l'accueillir. On employa toutes les ressources de la cour pour lui plaire. La grande salle fut garnie, et ils se mirent à table. Voici comment ils étaient assis : Eveydd le Vieux d'un côté de Pwyll, et Rhiannon de l'autre côté. Et puis ensuite, tous les autres selon leur dignité. Ils se mirent à manger, à boire et à converser.

Lorsque après manger ils se mirent à boire, ils virent entrer un grand garçon châtain, d'allure noble, vêtu de paile. Quand il atteignit le seuil de la salle, il salua Pwyll et ses compagnons :

« La bienvenue de Dieu à toi, mon âme, viens t'asseoir, dit Pwyll.

– Non, dit-il, j'arrive avec une requête, et je vais la formuler.

– Fais-le, c'est d'accord, dit Pwyll.

– Seigneur, dit l'autre, c'est à toi que j'ai affaire, et c'est pour te faire cette demande que je suis venu.

– Quelle que soit ta demande, tu l'auras, dans la mesure où je pourrai l'obtenir.

— Hélas, dit Rhiannon, pourquoi fais-tu pareille réponse?

— Il l'a bien faite, princesse, dit l'autre, en présence de nobles guerriers.

— Mon âme, dit Pwyll, quelle est ta requête?

— Tu devais coucher cette nuit avec la femme que j'aime le plus au monde. C'est elle que je suis venu te demander, ainsi que les préparatifs et les provisions de la noce qui sont ici. »

Pwyll garda le silence, car il ne savait que répondre.

« Tais-toi tant que tu voudras, dit Rhiannon, il n'y a jamais eu d'homme aussi lent d'esprit que tu l'as été.

— Princesse, je ne savais pas qui il était.

— C'est lui l'homme à qui l'on voulait me donner contre mon gré : Gwawl fils de Clud [17], un homme qui a beaucoup d'armées et de terres. Maintenant que tu as dit ce que tu as dit, donne-moi à lui pour t'éviter la honte.

— Princesse, dit-il, je ne sais quelle sorte de réponse est celle-ci; je ne pourrai jamais m'obliger à faire ce que tu dis.

— Donne-moi à lui, dit-elle, je ferai en sorte qu'il ne m'aura jamais.

— Comment se pourrait-il? dit Pwyll.

— Je te donnerai un petit sac, dit-elle, que tu devras bien garder avec toi. Il va demander le festin, les préparatifs et les provisions, mais cela ne t'appartient pas. Moi, je vais donner le festin aux familiers et aux habitants de la cour, et c'est comme cela que tu devras répondre à ce sujet. Pour ce qui me concerne, dit-elle, je vais lui donner rendez-vous, dans un an ce soir, pour dormir avec moi; et au bout de l'année, dit-elle, tu devras venir avec ce petit sac, accompagné de cent cavaliers, dans le verger qui est au-dessus. Lorsqu'il sera en plein festin, en train de boire, tu entreras à ton tour, vêtu comme un mendiant, avec ton sac à la main, et tu ne demanderas rien d'autre que de la nourriture plein le sac. Quand bien même on y mettrait tout ce qu'on trouverait à boire et à manger dans ces sept cantrefs, le sac ne sera pas plus rempli qu'avant, j'y veillerai. Lorsqu'on y aura fourré beaucoup de choses, il te demandera : " Ton sac sera-t-il jamais plein? ", et tu diras : " Non, jamais, à moins qu'un noble, très riche, ne se lève pour tasser du pied la nourriture dans le sac, en disant : ' On a mis assez de choses là-dedans. ' " Je lui demanderai d'aller fouler aux pieds le sac de nourriture. Lorsqu'il arrivera, tu retourneras le sac de telle sorte qu'il disparaisse dedans jusqu'à la tête. Puis tu

feras un nœud avec les lacets du sac. Tu auras un cor suspendu au cou, et, lorsqu'il sera enfermé dans le sac, tu sonneras du cor, ce qui sera le signal convenu avec tes chevaliers : lorsqu'ils entendront sonner ton cor, ils se précipiteront vers la cour.

– Seigneur, dit Gwawl, il est temps qu'on me donne une réponse pour ce que j'ai demandé.

– Tout ce que tu as demandé de ce qui est en ma possession, dit Pwyll, tu l'auras.

– Mon âme, dit Rhiannon, pour ce qui est du festin et des provisions qui sont ici, je les ai donnés aux hommes de Dyved et aux familiers et aux troupes qui sont ici. Je ne permettrai pas qu'on les donne à personne d'autre. Dans un an ce soir, un festin sera préparé pour toi dans cette cour, mon âme, lorsque tu viendras pour dormir avec moi. »

Gwawl regagna son domaine. Pwyll alla de son côté en Dyved. Et ils passèrent cette année-là, jusqu'au terme fixé pour le banquet à la cour d'Eveydd le Vieux.

Gwawl fils de Clud se rendit au festin préparé à son intention; il entra dans la cour et fut bien accueilli. Pwyll prince d'Annwvyn pendant ce temps alla dans le verger avec cent chevaliers [18], comme Rhiannon le lui avait recommandé, et il apporta aussi le sac. Il s'habilla de haillons encombrants et mit de grosses chaussures [19] à ses pieds. Quand il sut que l'on avait fini de manger et que l'on s'était mis à boire, il alla vers la grande salle; arrivé sur le seuil, il adressa un salut à Gwawl fils de Clud, ainsi qu'à toute sa compagnie, hommes et femmes.

« Dieu te fasse du bien, répondit Gwawl, sois le bienvenu en son nom.

– Seigneur, dit Pwyll, que Dieu te le rende. Je suis venu te soumettre une requête.

– J'accepte volontiers ta requête, dit-il; si c'est une demande raisonnable que tu me fais, je te l'accorderai avec joie.

– C'est raisonnable, seigneur, car je ne quémande que par besoin. Tout ce que je demande, c'est de la nourriture plein le petit sac que voici.

– C'est là une requête très mesurée, je te l'accorde volontiers. Apportez-lui de la nourriture », dit-il.

Un grand nombre de serviteurs se levèrent, et ils commencèrent à remplir le sac. Malgré tout ce qu'on y mettait, le sac n'était pas plus rempli qu'au début.

« Mon âme, dit Gwawl, ton sac ne sera-t-il jamais rempli?

– Non, entre moi et Dieu, répondit Pwyll, il ne le sera pas, quoi qu'on y mette, à moins qu'un noble, ayant des terres et un domaine, ne se lève pour tasser la nourriture dans le sac avec ses pieds, en disant : " On y a mis assez. "

– Champion, dit Rhiannon à Gwawl fils de Clud, lève-toi vite!

– J'y vais », dit Gwawl.

Il se leva, et mit les deux pieds sur le sac. Pwyll retourna le sac de façon à y faire disparaître Gwawl jusqu'à la tête, et très vite il ferma le sac et fit un nœud avec les lacets. Puis il sonna du cor. Sa troupe alors fondit sur la cour et arrêta tous ceux qui étaient venus avec Gwawl, et les mit aux fers. Pwyll rejeta les haillons, les grosses chaussures et la dépouille malpropre dont il s'était déguisé.

Chaque homme de sa troupe, en entrant, donnait un coup dans le sac en disant : « Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? » et tous répondaient : « Un blaireau! » Et ils inventèrent une sorte de jeu, où chacun donnait un coup dans le sac, avec le pied ou une trique. C'est comme cela qu'ils jouaient avec le sac. Tous ceux qui arrivaient demandaient : « À quel jeu jouez-vous ainsi? » Et ils répondaient : « Au jeu du blaireau dans le sac. » C'est à cette occasion qu'on joua pour la première fois au « blaireau dans le sac [20] ».

« Seigneur, dit l'homme dans le sac, si tu consentais à m'écouter – ce n'est pas une mort convenable pour moi, que d'être tué dans un sac.

– Seigneur, reprit Eveydd le Vieux, il dit vrai. Tu dois l'écouter : ce n'est pas une mort digne de lui.

– Oui, dit Pwyll, je vais suivre ton avis à son sujet.

– Voici ce que tu devrais faire, dit alors Rhiannon. Tu es dans une situation où il te faut satisfaire les solliciteurs et les musiciens. Impose-lui d'accéder à chaque requête à ta place, et prends de lui des gages [21] pour t'assurer qu'il n'y aura jamais de réclamation ni de vengeance de sa part. Ce sera une punition suffisante pour lui. »

L'homme du sac déclara qu'il était d'accord.

« J'accepterai aussi, dit Pwyll, si c'est bien l'avis d'Eveydd et de Rhiannon.

– C'est bien notre avis, répondirent-ils.

– Je l'accepte, dit Pwyll. Trouve-toi des cautions [dit-il à Gwawl].

– Nous nous porterons garants pour lui, dit Eveydd, jusqu'à ce que soient libérés ceux qui doivent être ses cautions [22]. »

Après quoi, on le laissa sortir du sac et on libéra ses nobles compagnons.

« Maintenant, demande à Gwawl ses cautions, dit Eveydd. Nous connaissons tous ceux que l'on doit accepter de lui. » Eveydd énuméra les cautions.

« Formule toi-même les termes du pacte, dit Gwawl.

– Je suis satisfait des termes qu'a énoncés Rhiannon », dit Pwyll.

Les cautions s'engagèrent sur ce pacte.

« Eh bien, seigneur, dit Gwawl, je suis contusionné, j'ai reçu une longue bastonnade, il me faut prendre un bain : j'irai mon chemin, avec ta permission. Je laisserai des nobles à ma place, pour répondre à tous ceux qui te feront une requête.

– Très bien, dit Pwyll, fais comme cela. »

Gwawl s'en alla dans ses domaines.

On prépara la salle pour Pwyll et sa compagnie, et pour tous ceux de la cour en plus. Ils allèrent s'asseoir à table, et chacun prit la place qu'il avait eue un an auparavant le même soir. Ils mangèrent et burent, jusqu'à l'heure d'aller dormir. Alors Pwyll et Rhiannon gagnèrent la chambre, et passèrent cette nuit dans les jeux et les plaisirs.

Le lendemain, à la jeunesse du jour, Rhiannon dit :

« Seigneur, lève-toi, et donne satisfaction aux musiciens, tu ne dois aujourd'hui refuser à personne ce qu'il te demandera.

– Je vais le faire, et de bon gré, dit Pwyll, aujourd'hui et tous les jours que durera ce banquet. »

Il se leva, fit faire une proclamation pour demander à tous les solliciteurs et à tous les musiciens de se présenter, en déclarant que chacun d'entre eux recevrait satisfaction, selon son désir et sa fantaisie. Cela fut mis en œuvre. On continua de banqueter, et tant que cela dura, personne n'essuya de refus.

Quand le banquet fut terminé, Pwyll dit à Eveydd :

« Seigneur, avec ta permission, je partirai demain pour le Dyved.

– Bien, dit Eveydd, que Dieu facilite ton voyage ; fixe l'heure et le moment où Rhiannon ira te rejoindre.

– Entre moi et Dieu, répondit Pwyll, nous partirons d'ici ensemble.

– Est-ce bien ton intention, seigneur? dit Eveydd.

– Oui certes, entre moi et Dieu », dit Pwyll.

Ils partirent pour le Dyved le lendemain, et ils arrivèrent à la cour d'Arberth, où un festin leur avait été préparé. Tout le pays et le royaume s'étaient rassemblés pour les accueillir, toutes les nobles dames et les nobles seigneurs. Rhiannon ne laissa aucun d'eux repartir sans lui donner un présent considérable, un collier, un anneau ou une pierre précieuse.

Ils gouvernèrent le royaume de façon prospère pendant cette année-là, et une autre encore.

Mais, la troisième année, les habitants du pays commencèrent à s'inquiéter en voyant qu'un homme aussi aimé, leur seigneur et leur frère de lait, restait sans héritier; ils lui demandèrent une entrevue. L'assemblée eut lieu à Presseleu [23] en Dyved.

« Seigneur, dirent-ils, nous savons que tu ne vivras pas aussi vieux que certains des habitants de ce royaume [24], et nous craignons que tu ne reçoives aucun héritier de la femme qui est avec toi. Pour cette raison, tu devrais prendre une autre femme, dont tu aurais un enfant. Tu ne dureras pas toujours, dirent-ils, et si jamais tu voulais laisser les choses en l'état, nous ne te le permettrions pas.

– Bon, dit Pwyll, il n'y a pas longtemps encore que nous sommes ensemble. Il peut se produire bien des choses. Donnons-nous rendez-vous dans un an; dans un an, nous nous rencontrerons de nouveau, et je me rendrai à votre avis. »

Ils acceptèrent ce délai.

À la fin de ce délai, il lui naquit un fils, à Arberth. La nuit de sa naissance, des femmes du pays vinrent s'occuper du fils et de la mère. Ces femmes s'endormirent, ainsi que la mère, Rhiannon. Les femmes étaient au nombre de six. Elles veillèrent une partie de la nuit, mais dès avant minuit, chacune d'entre elles s'était endormie, et elles ne se réveillèrent qu'avec le chant du coq.

Lorsqu'elles s'éveillèrent, elles regardèrent l'endroit où elles avaient placé l'enfant, mais il avait disparu.

« Malheur, dit l'une des femmes, l'enfant est perdu.

– Oui, dit une autre, la plus petite punition sera de nous brûler, ou de nous exécuter à cause de l'enfant.

– N'y a-t-il aucun moyen de résoudre cela? dit une autre.

– Si, je vois une solution, dit une autre.

– Quelle est-elle? dirent-elles.

– Il y a ici une chienne de chasse qui a eu des petits. Tuons quelques-uns des chiots, barbouillons de leur sang les mains et le visage de Rhiannon, plaçons les os à côté d'elle et accusons-la d'avoir détruit son fils. [Notre serment à nous six l'emportera sur son affirmation à elle seule[25].] »

Elles s'arrêtèrent à ce projet.

Le jour venu, Rhiannon se réveilla et dit :

« Femmes, où est l'enfant?

– Princesse, dirent-elles, ne nous demande rien à propos de ton fils. Nous ne sommes que plaies et bosses, après la lutte que nous avons soutenue contre toi ; assurément nous n'avons jamais vu autant de fureur chez une femme. Il ne nous a servi à rien de te résister. Tu as toi-même détruit ton enfant, ne nous le demande pas.

– Malheureuses, dit Rhiannon, au nom du Seigneur Dieu qui sait tout, ne lancez pas contre moi une fausse accusation. Dieu, qui sait tout, sait bien que c'est un mensonge contre moi. Si c'est la peur qui vous fait agir ainsi, j'en donne ma foi à Dieu, je vous protégerai.

– Dieu sait, dirent-elles, nous n'allons pas risquer d'être punies pour une autre, qui qu'elle soit.

– Malheureuses, dit-elle, vous ne courrez aucun risque à dire la vérité. »

Malgré tout ce qu'elle put leur dire de beau ou d'émouvant, elle eut toujours la même réponse des femmes.

Là-dessus, Pwyll prince d'Annwvyn se leva, ainsi que ses familiers et sa troupe, et on ne put leur cacher la catastrophe. La nouvelle se répandit dans le pays, et tous les nobles l'apprirent. Ils se réunirent et envoyèrent des messagers à Pwyll pour lui demander de se séparer de sa femme, à cause du crime si horrible qu'elle avait commis. Pwyll dit en réponse :

« Ils n'avaient auparavant aucune raison de me demander de quitter ma femme, si ce n'est qu'elle n'avait pas d'enfant. Or je sais qu'elle a un enfant, je ne la quitterai donc pas. Si elle a fait une faute, qu'elle en soit punie par une pénitence. »

De son côté, Rhiannon manda des professeurs et des docteurs. Il lui parut plus convenable d'accepter une pénitence que d'opposer sa dénégation aux femmes; elle accepta donc une pénitence [26].

La pénitence qu'on lui imposa était de rester dans la cour d'Arberth pendant sept ans; elle devait chaque jour s'asseoir près de la pierre servant de montoir aux cavaliers, à l'extérieur des portes d'entrée, elle devait raconter toute l'histoire aux passants qui lui paraîtraient l'ignorer, et elle devait proposer aux hôtes et aux étrangers – s'ils le permettaient – de les porter sur son dos jusqu'à la cour. Il était rare que quelqu'un se laissât porter par elle. Elle passa ainsi une partie de l'année.

À cette époque, le seigneur de Gwent-Is-Coed [27] s'appelait Teirnon Twrv Vliant [28]; c'était le meilleur homme du monde. Il avait chez lui une jument : il n'y avait pas de cheval ni de jument plus beaux dans tout le royaume. Tous les ans, la nuit précédant le 1er mai, elle mettait bas, mais personne n'avait jamais de nouvelles de son poulain. Un soir, Teirnon en discuta avec sa femme :

« Femme, dit-il, nous sommes bien négligents de laisser perdre chaque année le petit de notre jument, sans en conserver un seul.

– Que peut-on y faire? dit-elle.

– C'est ce soir la veille du 1er mai, que la punition divine s'abatte sur moi, si je n'arrive pas à savoir quel genre de fléau emporte nos poulains. »

Il fit conduire la jument dans une maison, revêtit son armure et monta la garde. Et, au début de la nuit, la jument mit bas un poulain grand et bien fait, qui fut tout de suite debout. Teirnon se leva et considéra la beauté du cheval.

À ce moment, il entendit un grand vacarme; après ce bruit, une grosse griffe entra par la fenêtre et saisit le poulain par la crinière. Teirnon tira son épée, et coupa le bras à l'articulation du coude, si bien que l'extrémité du bras et le poulain restèrent avec lui à l'intérieur. Là-dessus, il entendit tumulte et vacarme. Il ouvrit la porte et se rua en direction du bruit : il n'en voyait pas la cause car la nuit était obscure. Mais il se précipita à la poursuite. Puis il se souvint qu'il avait laissé la porte ouverte, et il revint sur ses pas.

Contre la porte, dans le coin, il trouva un petit enfant emmail-

loté dans une étoffe de paile. Il le souleva : c'était un garçon déjà fort pour l'âge qu'il avait.

Il ferma la porte, et gagna la chambre où se trouvait sa femme.

« Princesse, dit-il, dors-tu?

– Non, seigneur, dit-elle. Je dormais, mais je me suis réveillée quand tu es entré.

– Voici un fils pour toi, dit-il, si tu en veux bien un, toi qui n'en as jamais eu.

– Seigneur, dit-elle, que s'est-il passé?

– Voici toute l'histoire », dit Teirnon, et il lui raconta tout.

« Eh bien, seigneur, dit-elle, quelle sorte de vêtement porte le garçon?

– Une étoffe de paile, dit-il.

– C'est le fils de nobles personnes, dit-elle. Seigneur, il pourrait être mon bonheur et ma consolation; si tu veux bien, je ferai venir des femmes pour m'entendre avec elles, et je ferai dire que je suis enceinte.

– Je suis entièrement d'accord avec toi là-dessus », dit-il.

Ainsi fut fait. Ils firent baptiser le garçon avec le baptême qu'ils pratiquaient à cette époque. On lui donna le nom de Gwri Wallt Euryn [29] car ce qu'il avait de cheveux sur la tête était aussi jaune que l'or.

Le garçon fut nourri à la cour jusqu'à l'âge d'un an. Dès avant l'âge d'un an, il marchait solidement et il était plus gros qu'un garçon de trois ans – qui aurait été de grande taille et de bonne croissance. Et après deux ans d'éducation, il était aussi gros qu'un garçon de six ans. Avant la fin de sa quatrième année, il cherchait à acheter les valets d'écurie pour qu'ils lui permissent de conduire les chevaux à l'abreuvoir.

Sa femme dit à Teirnon :

« Seigneur, où est le poulain que tu as sauvé la nuit où tu as trouvé le garçon?

– Je l'ai confié aux valets de l'écurie, dit-il, et je leur ai demandé de bien s'en occuper.

– Ne ferais-tu pas bien, dit-elle, de le faire dresser et de le donner à l'enfant, puisque c'est la même nuit que tu as trouvé l'enfant, que le poulain est né, et que tu l'as sauvé.

– Je n'irai pas contre cette idée, dit Teirnon, je te permets de le lui donner.

– Seigneur, Dieu te le rende, je vais le lui donner. »

Le cheval fut donné au garçon, la dame se rendit auprès des palefreniers et des valets d'écurie, elle leur commanda de veiller sur le cheval, afin qu'il fût bien dressé quand son fils commencerait à monter à cheval, et à s'en occuper.

Sur ces entrefaites, ils entendirent parler de Rhiannon et de sa punition. Teirnon, à cause de la trouvaille qu'il avait faite, s'intéressa à cette nouvelle et s'informa constamment à ce sujet, et il entendit des foules de gens venant de la cour, tous plaignant Rhiannon de son malheur et de sa pénitence. Teirnon réfléchit à cela et observa l'enfant attentivement. Il s'aperçut alors qu'il n'avait jamais vu père et fils aussi ressemblants, pour l'aspect extérieur, que le garçon et Pwyll prince d'Annwvyn. Le physique de Pwyll lui était bien connu, car il avait été à son service autrefois.

Après cela, l'inquiétude s'empara de lui, car il se sentait en tort de retenir le garçon, en sachant qu'il était le fils d'un autre. Sitôt qu'il trouva l'occasion de s'entretenir avec sa femme, il lui expliqua qu'ils n'avaient pas le droit de retenir l'enfant chez eux, en laissant, de cette façon, une femme aussi noble que Rhiannon souffrir une si grande peine, alors que le garçon était le fils de Pwyll prince d'Annwvyn.

De son côté, la femme de Teirnon fut d'accord pour renvoyer l'enfant à Pwyll. « Nous en tirerons trois bénéfices, dit-elle. D'abord, des remerciements [30] pour avoir fait libérer Rhiannon de la punition qu'elle subissait ; et la reconnaissance de Pwyll pour avoir élevé son fils, et le lui avoir rendu. Troisièmement, puisque l'enfant est noble, il sera notre " fils nourri ", et il nous traitera toujours du mieux qu'il pourra. » C'est donc ce qu'ils décidèrent de faire.

Pas plus tard que le lendemain. Teirnon s'équipa avec deux autres cavaliers, ainsi que le garçon, quatrième dans le groupe, monté sur le cheval que Teirnon lui avait donné. Ils partirent en direction d'Arberth. Ils ne tardèrent pas à y arriver. Lorsqu'ils approchèrent de la cour, ils aperçurent Rhiannon assise à côté du montoir de pierre.

Quand ils furent à sa hauteur, elle déclara :

« Seigneurs, n'allez pas plus loin. Je vais porter chacun d'entre vous jusqu'à la cour. C'est la pénitence que je dois accomplir pour avoir tué mon fils moi-même, et l'avoir détruit.

– Noble dame, dit Teirnon, je ne crois pas qu'un seul de ces hommes aille sur ton dos.

– Que les autres fassent ce qu'ils voudront, dit le garçon, moi je n'irai pas.

– Dieu sait, mon âme, dit Teirnon, nous n'irons pas non plus. »

Ils entrèrent dans la cour, où on les accueillit avec la plus grande joie. On commençait justement un banquet : Pwyll venait de rentrer d'une visite [31] en Dyved. Ils allèrent dans la grande salle, et se lavèrent. Pwyll fit bon accueil à Teirnon. Ils s'assirent à table de la façon suivante : Teirnon entre Pwyll et Rhiannon, les deux compagnons de Teirnon au-dessus de Pwyll, et le garçon entre eux.

Après avoir mangé, ils se mirent à boire, et à faire la conversation. Alors Teirnon raconta toute l'histoire de la jument et du garçon, comment lui et sa femme avaient reconnu le garçon comme le leur, et comment ils l'avaient élevé.

« Regarde, c'est ton fils, princesse, dit Teirnon à Rhiannon. Tous ceux qui ont menti en t'accusant ont fait un crime. Quand j'ai su quel chagrin était le tien, j'ai eu de la peine et de la douleur pour toi. Je crois que dans la compagnie ici présente, il n'y a personne qui ne reconnaisse que le garçon est fils de Pwyll.

– Non, dit chacun, il n'y a personne qui n'en soit convaincu.

– Entre moi et Dieu, dit Rhiannon, ce serait la délivrance de mon inquiétude, si cela était vrai.

– Princesse, dit Pendaran Dyved [32], tu as bien nommé ton fils, Pryderi (« Souci [33] »). C'est le nom qui lui ira le mieux, Pryderi fils de Pwyll, prince d'Annwvyn.

– Prenez garde, dit Rhiannon, que son propre nom ne soit le meilleur.

– Quel est son nom? dit Pendaran.

– Nous lui avions donné le nom de Gwri Wallt Euryn, dit Teirnon.

– Il s'appellera Pryderi, dit Pendaran.

– Il n'est rien de plus juste, dit Pwyll, que de l'appeler du mot qu'a dit sa mère lorsqu'elle a eu la joie d'avoir de ses nouvelles. »

On s'arrêta à cette décision.

« Teirnon, dit Pwyll, que Dieu te récompense pour avoir élevé ce garçon jusqu'aujourd'hui. Puisqu'il est noble, il est juste qu'il te paie son éducation [34].

– Seigneur, dit Teirnon, il n'est pas au monde de chagrin plus grand que celui de la femme qui l'a élevé, depuis qu'il est parti. Il est juste qu'il se souvienne de moi, et de cette femme, pour tout ce que nous avons fait pour lui.

– Entre moi et Dieu, dit Pwyll, tant que je vivrai, je te défendrai toi et ton domaine, aussi longtemps que je pourrai me défendre moi-même et les miens. Quand il sera roi à son tour, il aura encore plus que moi le devoir de te défendre. Si tu es d'accord, et si c'est aussi l'avis des nobles, puisque tu l'as nourri jusqu'à ce jour, nous le donnerons à élever, désormais, à Pendaran Dyved [35]. Vous serez compagnons, tous les deux, et tous deux ses pères nourriciers.

– C'est une décision juste », dit chacun.

Puis on confia l'enfant à Pendaran Dyved, et les nobles du pays s'en allèrent avec lui. Teirnon Twrv Vliant retourna avec ses compagnons dans son fief et son domaine, au milieu de l'allégresse et de l'amitié. Il ne partit pas sans qu'on lui eût offert les joyaux les plus beaux, les chevaux les meilleurs et les chiens les plus enviables, mais il ne voulut rien prendre.

Puis ils vécurent dans leurs domaines; Pryderi fils de Pwyll prince d'Annwvyn fut élevé avec soin, comme il convenait, et il devint le jeune homme le mieux formé, le plus beau, le plus accompli en toute prouesse qu'il y eût dans le royaume.

Ils passèrent ainsi des années et des années, jusqu'à ce que la vie de Pwyll arrivât à son terme. Il mourut. Et Pryderi gouverna à son tour les sept cantrefs de Dyved, de façon prospère, aimé de ses sujets et de tout le monde alentour.

Plus tard, il conquit les trois cantrefs d'Ystrad Tywi et les quatre cantrefs de Keredigiawn [36] : ils forment ce qu'on appelle les sept cantrefs de Seisyllwch.

Pryderi fils de Pwyll prince d'Annwvyn s'occupa de ces conquêtes, après quoi il conçut l'envie de prendre femme. Il choisit pour épouse Kigva, fille de Gwynn Gohoyw, fils de Gloyw Walltlydan, fils de Casnar Wledic, de la famille royale de cette île.

C'est ainsi que se termine cette branche des *Mabinogi*.

II

LE *MABINOGI* DE BRANWEN

La Deuxième Branche du Mabinogi *est centrée autour du thème des « relations étrangères », relations le plus souvent hostiles. Il est donc question de guerre et de paix avec les pays d'outre-mer, essentiellement l'Irlande. Les frères celtes arrivent en alliés au début du conte ; il se produit effectivement une union entre Branwen, sœur du roi Bran-le-Béni, et Matholwch roi d'Irlande. Le mariage entre deux royaumes vaut une alliance, mais la moindre provocation suffit à la mettre en péril. Evnissyen intervient deux fois dans ce sens, d'abord dans l'île de Môn en mutilant les chevaux de l'allié irlandais, ensuite en Irlande, au moment où les deux rois vont se réconcilier, quand il jette dans le feu un garçon de son propre sang, qui était le fruit du mariage d'alliance.*

On ne compte pas les souffrances, les pièges atroces, les massacres gratuits qui peuplent ce conte. Sa portée morale est probablement dans la défiance générale qu'il faut entretenir à l'égard des étrangers, dans le destin malheureux qui attend les princesses unies à des rois étrangers, dans le sort hasardeux et catastrophique qui mène toute entreprise militaire. Mais, à dire vrai, ce conte a-t-il vraiment une portée morale ? Le destin du provocateur Evnissyen se termine en apothéose, lorsqu'il se sacrifie en détruisant le chaudron de résurrection qui constituait un atout majeur pour le camp ennemi. Cet ennemi de la paix termine sa vie en héros. Et combien de personnages meurent le cœur brisé, ou victimes de procédés déloyaux, maison de fer chauffée de l'extérieur, lance empoisonnée, ennemi invisible ? Il ne fait pas de doute que ce conte glorifie la guerre et les vertus militaires, au point que l'on peut se demander si le mythe sous-jacent

n'est pas, justement, celui d'un dieu guerrier (comme l'a proposé Patrick K. Ford).

Bran-le-Béni, géant que ne peut contenir aucun navire, aucune maison, porte le nom du corbeau (le grand corbeau, Corvus Corax), un animal qui, dans le monde celtique, incarne la divinité de la guerre, car il se repaît du sang des guerriers morts au combat. Son épithète de « Béni » n'a, en elle-même, aucune connotation divine : elle est associée à son rôle de fondateur de dynastie, à sa fonction royale – un rôle qui, à la limite, lui conférerait seulement un statut de demi-dieu. Il contribue à fonder la dynastie de Londres : sa tête est finalement enterrée de façon à empêcher, par « apotropaïsme », l'invasion des ennemis (c'est une tradition populaire de nature comparable qui a conduit la dynastie anglaise à entretenir des grands corbeaux sur la tour de Londres). Les exploits de Bran, chef de guerre, sont clairement ceux d'un surhomme : il passe à gué la mer d'Irlande, il fait de son corps allongé un pont pour le passage de la Llinon... C'est lui qui permet, physiquement, le passage en pays ennemi et le début des opérations militaires.

Bran est un géant, mais qui est finalement blessé par une lance empoisonnée. Son destin est celui de tous les guerriers celtiques : il faut lui couper la tête pour qu'elle ne tombe pas aux mains des ennemis. Le culte des têtes coupées est abondamment attesté en Gaule et en Irlande : la victoire n'est complète que si l'on peut rapporter comme trophée (et talisman) la tête de son adversaire. Mais la tête de Bran est un talisman extraordinaire, qui promet à ses guerriers un paradis semblable au Wallhala des Germains. Elle va être d'une compagnie agréable pour les sept survivants ; elle leur permet de goûter un festin « hors du temps » sur le site de Gwales : là, vingt-quatre années s'écoulent sans qu'ils s'en aperçoivent.

Les deux sites gallois où s'arrête le groupe des sept – Harddlech et Gwales –, tous deux au bord de l'océan, sont peut-être associés, par un conteur soucieux de réunifier différentes formes du culte de Bran, d'un côté à l'observation des « oiseaux de Rhiannon », de l'autre à une structure à trois portes qui pourrait évoquer un temple, ouvert ou fermé, comme le temple de Janus à Rome (Janus est un nom qui signifie certainement le « passage », cf. irl. áth, *« gué »). Le fait que Bran n'ait jamais pu être contenu dans une maison évoque bien sûr les sites sacrificiels à ciel ouvert, décrits par Lucain, et qu'on pourrait peut-être retrouver dans les sanctuaires gaulois avec charnier (Gournay et Ribemont, en Picardie).*

*Parmi les nombreux thèmes du récit – l'océan, les chevaux, le chaudron de résurrection qui est l'objet d'un récit dans le récit, les nombreux festins –, il y en a qui sont clairement associés à l'Irlande. Ainsi, le chaudron de résurrection, qui se retrouve dans la deuxième bataille de Mag Tuired, est de nouveau associé à un Irlandais, Diwrnach, dans le conte gallois de « Kulhwch et Olwen ». L'expédition en Irlande suppose de toute façon quelques connaissances du pays : le nom de rivière « Llinon » est apparemment le produit d'une contamination de « Liffey » et de « Shannon »... les claies ou treillis (*clwydeu*), dont on recouvre le corps allongé de Bran qui sert de pont, évoquent le nom irlandais de Dublin, « la ville du gué aux claies » (*Baile Átha Cliath*). Le professeur Mac Cana a noté aussi que le dernier épisode – l'établissement de cinq royaumes indépendants en Irlande – trouve son pendant à la fin du récit irlandais de « La destruction du manoir de Da Derga ».*

Mais les correspondances vont bien plus loin dans le cas du « récit dans le récit », qui donne l'étiologie du chaudron de résurrection. L'histoire de la maison de fer, où l'on invite traîtreusement des alliés pour ensuite les rôtir vivants, est manifestement empruntée aux légendes irlandaises. On en a l'exact parallèle dans « L'ivresse des Ulates », version du Livre de la Vache Brune. C'est un thème qui se retrouve dans d'autres légendes irlandaises (comme « La destruction de Dind Ríg »). À la limite, c'est une fiction inspirée par la réalité, car il n'était pas rare que les Irlandais, comme les Vikings, missent le feu à la maison de leurs invités au cours d'un banquet (par exemple en 1046, Muiredach fils de Flaithbbertach Ua Néill est brûlé vif dans sa maison par Cú Ulad fils de Congalach).

Une autre réalité historique qu'il faut rappeler pour comprendre le conte, ce sont les incursions permanentes des Irlandais sur les côtes de la Grande-Bretagne jusqu'à l'arrivée des Vikings. Les Irlandais venaient piller, faire des prisonniers (c'est ce qui entraîna saint Patrice en Irlande). Ils fondaient parfois des royaumes assez stables – comme dans la péninsule de Llyn (au Pays de Galles) et dans le Pembroke ; un royaume irlandais célèbre est celui des Dál Riata, qui se développa aux dépens des Pictes en Écosse, et qui entraîna une colonisation importante de cette région par les Irlandais. Du passage des Irlandais au Pays de Galles, il est resté quelques inscriptions ogamiques, certaines bilingues (irlandais-latin). Les Irlandais et les Gallois sentaient confusément qu'ils avaient des traditions communes (bien qu'ils ignorassent le nom de « Celte »), et leurs let-

trés étaient en contact les uns avec les autres. Mais les relations devaient être beaucoup plus souvent hostiles que pacifiques, et c'est peut-être sous la pression des pirates irlandais que les Bretons de Grande-Bretagne ont commencé à émigrer en Armorique (d'après L. Fleuriot).

*Ce conte, moins élaboré que la Première Branche, porte des traces de « ravaudage », si l'on peut dire. Le conteur, nouveau rhapsode, indique clairement quels sont les différents éléments narratifs qu'il a réussi à combiner : la gifle donnée à Branwen, la mutilation de Bran, le chant des oiseaux de Rhiannon, l'hospitalité de la tête. Au cours du récit, il rappelle (dans la version écrite) où commençait tel épisode qui s'achève. Il a soin d'inclure de nombreuses traditions externes, qui doivent décorer et même confirmer son récit : les citations de triades ou de dictons, une strophe d'*englyn*, un récit étiologique... La méthode du conteur, ici, est celle d'un dépositaire de traditions, qui par prudence veut indiquer ses sources. La langue elle-même, avec une abondance inouïe de verbes impersonnels (« telle chose fut faite ») et de noms verbaux (infinitifs), semble renforcer cette impression de désengagement : le conteur rapporte les faits qui lui sont transmis sans impliquer sa responsabilité, car il est déconcerté par ce que la tradition lui fait dire. Le même décalage entre les actes rapportés et l'expression raisonnée qu'on en donne transparaît dans cette réflexion prêtée à Evnissyen, au moment où il commet le pire des forfaits : « Je le confesse à Dieu, le crime que je vais commettre sera inattendu pour toute la compagnie. » Étranger à ce monde de fureur guerrière dont il devait parler, le conteur a pris ses distances avec la narration autant qu'il le pouvait.*

BIBLIOGRAPHIE

FORD, Patrick K. : « Branwen, A Study of the Celtic Affinities », *Studia Celtica*, XXII/XXIII, 1987-1988, 29-41.

KOCH, John T. : « Brân, Brennos, An Instance of Early Gallo-Brittonic History and Mythology », *Cambridge Medieval Celtic Studies*, 20, Winter 1990, 1-20.

MAC CANA, Proinsias : *Branwen, Daughter of Llyr, A Study of the Irish Affinities*, Cardiff, 1958.

NEWSTEAD, H. : *Bran The Blessed in Arthurian Romance*, New York, 1939.

THOMSON, Derick S. : *Branwen Uerch Lyr*, Dublin Institute, 1961 (texte avec notes philologiques) = Mediaeval and Modern Welsh Series, vol. II.

Bran-le-Béni [1], fils de Llyr, était roi couronné de cette île, arborant en particulier [2] la couronne de Londres. Un après-midi, il se trouvait à Harddlech [3], en Ardudwy, là où était sa cour. Ils étaient assis sur le rocher de Harddlech, au-dessus de l'océan, lui et son frère, Manawydan fils de Llyr, ainsi que deux demi-frères nés de la même mère que lui, Nissyen et Evnissyen [4], avec toute une noble compagnie autour d'eux comme il sied à un roi. Ses demi-frères avaient pour père Eurosswyd, et leur mère à tous était Penardun, fille de Beli [5], fils de Mynogan. Le premier des deux était un gentil garçon : il pouvait rétablir la paix entre deux factions quand elles étaient le plus excitées. Il s'appelait Nissyen. L'autre pouvait susciter la querelle entre deux frères lorsqu'ils se chérissaient le plus.

Tandis qu'ils étaient assis là, ils virent treize navires arrivant du sud de l'Irlande et faisant route de leur côté; ils avaient une allure aisée et rapide, avec vent arrière, et ils se rapprochaient très vite. Le roi dit :

« Je vois là-bas des navires qui s'approchent hardiment de la côte. Demandez aux hommes de la cour de s'habiller et d'aller voir quelles sont leurs intentions. »

Les hommes se mirent en tenue et descendirent sur le rivage pour s'approcher d'eux. Après avoir vu les navires de plus près, ils eurent la conviction qu'ils n'avaient jamais vu, jusque-là, des navires mieux équipés. Ils avaient de jolies enseignes en soie, dignes de champions.

Là-dessus, voici que l'un des navires s'avance devant les autres; ils aperçurent qu'on levait un bouclier au-dessus du pont

de ce navire, avec la pointe inférieure [6] du bouclier orientée vers le haut en signe de paix. Les occupants du navire s'approchèrent d'eux, pour pouvoir s'entendre et discuter. Les autres mirent à l'eau des embarcations, gagnèrent la terre ferme et présentèrent leur salut au roi. Le roi en effet pouvait les entendre de là où il était, sur le rocher qui les surplombait.

« Dieu vous fasse du bien, dit-il, soyez les bienvenus. À qui appartient toute cette flotte, et qui est le chef de ces navires?

– Seigneur, répondirent-ils, c'est Matholwch [7], roi d'Irlande qui arrive ici, et c'est à lui qu'appartiennent les navires.

– Que désire-t-il? demanda le roi. Est-ce qu'il souhaite descendre à terre?

– Non, seigneur, dirent-ils, il est venu en mission auprès de toi, il ne descendra que s'il obtient l'objet de sa mission.

– Quel genre de mission est la sienne? demanda le roi.

– Il désire s'allier à toi, seigneur. Il est venu demander la main de Branwen fille de Llyr, et si tu acceptes, il veut unir l'île des Forts [8] avec l'île d'Irlande, de telle sorte qu'elles soient encore plus fortes.

– D'accord, dit le roi, qu'il vienne à terre et nous allons délibérer tous les deux de cette question. »

Sa réponse fut rapportée à Matholwch : « Je vais descendre à terre avec joie », dit-il. Il descendit à terre, on lui fit bon accueil, et il y eut un grand rassemblement dans la cour ce soir-là, avec sa propre compagnie et celle de la cour.

Puis, le lendemain, on tint conseil. Il fut décidé finalement de donner Branwen en mariage à Matholwch (Branwen était l'une des trois premières filles de l'île [9] : c'était la plus belle du monde); on devait se donner rendez-vous à Aberffraw pour la noce, et ensuite se séparer. Toutes les troupes présentes s'ébranlèrent pour aller à Aberffraw, Matholwch et sa suite dans leurs navires, Bran-le-Béni et sa compagnie par voie de terre; ils se retrouvèrent à Aberffraw [10].

À Aberffraw, on commença le festin de noce en s'asseyant. Voici comment ils étaient assis : le roi de l'île des Forts avait Manawydan fils de Llyr à son côté, et Matholwch de l'autre côté; Branwen fille de Llyr était avec eux. Ils n'étaient pas à l'intérieur d'une maison, mais sous des tentes : Bran-le-Béni n'aurait jamais trouvé place dans une maison.

Et ils commencèrent le banquet, qu'ils prolongèrent avec les

conversations. Et quand ils sentirent qu'ils préféreraient prendre du repos plutôt que de continuer à boire, ils allèrent dormir. Cette nuit-là, Matholwch dormit avec Branwen.

Le lendemain, tous ceux de la cour se levèrent, et les officiers s'occupèrent à loger les chevaux et les valets : ils les logèrent dans tous les villages jusqu'à la mer. Or, un peu plus tard, Evnissyen, l'ennemi de la paix dont nous avons parlé plus haut, découvrit le logement attribué aux chevaux de Matholwch, et il demanda [aux valets] à qui étaient ces chevaux.

« Ceux-là sont les chevaux de Matholwch, le roi d'Irlande, dirent-ils.

– Que font-ils là? dit-il.

– Le roi d'Irlande est ici, il vient d'épouser Branwen ta sœur : ces chevaux sont les siens.

– Comment ont-ils pu agir ainsi avec une jeune fille d'un rang aussi élevé, et qui était ma sœur! La marier sans ma permission! Il n'y avait pas pire injure qu'on pût me faire. »

Puis il s'attaqua aux chevaux, leur coupa les lèvres au niveau des dents, les oreilles au niveau de la tête, et la queue au niveau de la croupe, et là où il pouvait attraper les paupières, il les coupait au niveau de l'os. Il rendit les chevaux complètement difformes, si bien qu'on ne pouvait plus s'en servir.

La nouvelle fut rapportée à Matholwch : on lui apprit que ses chevaux avaient été abîmés et rendus à ce point difformes qu'on n'en pouvait plus tirer aucun usage.

« Oui, seigneur, dit quelqu'un, on t'a fait un affront, et cela de propos délibéré.

– Dieu sait, si on voulait me faire cet affront, je trouve étrange qu'on m'ait donné une jeune fille d'un rang si haut, si noble et autant aimée de sa famille que celle qui m'a été donnée.

– Seigneur, dit un autre, tu peux constater que c'est [un affront] manifeste. Il n'y a plus rien d'autre à faire, pour toi, qu'à regagner tes vaisseaux. »

Sur ce, il rejoignit ses vaisseaux.

On apprit à Bran-le-Béni que Matholwch quittait la cour sans prendre congé. Des envoyés allèrent lui demander ses raisons. Ces envoyés étaient Iddic fils d'Anarawc et Eveydd le Long. Ils le rattrapèrent et lui demandèrent quels étaient ses projets et pour quelle raison il repartait au loin.

« Dieu sait, dit-il, si j'avais su je ne serais pas venu jusqu'ici.

C'est un affront complet qui m'a été infligé. Personne n'a jamais mené une expédition aussi désastreuse que celle que j'ai faite ici. Mais il m'est arrivé aussi quelque chose d'étrange.

– Qu'est-ce que c'est? dirent-ils.

– C'est que l'on m'a donné en mariage Branwen fille de Llyr, l'une des trois premières filles de cette île, et la propre fille du roi de l'île des Forts, et que l'on m'ait insulté après que j'ai dormi avec elle. Je trouve surprenant que l'on ne m'ait pas fait cet affront *avant* de me donner une jeune fille aussi noble qu'elle.

– Dieu sait, seigneur, ce n'est pas par la volonté de celui qui règne dans cette cour, ni d'aucun de ses conseillers, que cet affront t'a été infligé. Et si c'est un affront pour toi, l'insulte et le mauvais coup sont un outrage encore plus grand pour Bran-le-Béni.

– Oui, dit-il, je comprends bien. Et pourtant il ne pourra effacer l'outrage qui m'a été fait. »

Les envoyés s'en retournèrent à l'endroit où se trouvait Bran-le-Béni et ils lui rapportèrent tout ce qu'avait répondu Matholwch.

« Oui, dit-il, il n'y a pas moyen de l'empêcher de partir rempli d'intentions hostiles, mais je ne l'aurai pas laissé faire [11].

– Eh bien, seigneur, dirent-ils, envoie encore des messagers pour le rattraper.

– Je vais le faire, dit-il. Préparez-vous, Manawydan fils de Llyr, Eveydd le Long et Unic au Brillant Bouclier : partez le rejoindre, expliquez-lui qu'il recevra un cheval intact pour chacun de ceux qui ont été endommagés; en plus, comme prix de l'honneur [12], il recevra une baguette d'argent aussi grosse que son petit doigt, et aussi grande que lui-même, et une plaque d'or aussi large que son visage; expliquez-lui quel genre d'individu a commis ce forfait et comment cela s'est produit contre ma volonté; dites-lui que c'est mon demi-frère (né de la même mère que moi) qui est le coupable, et qu'il m'est difficile de le tuer ou de le supprimer; qu'il vienne me retrouver, dit-il, et je ferai la paix aux conditions qu'il souhaitera lui-même. »

Les messagers rejoignirent Matholwch et lui transmirent ce discours en termes amicaux. Il les écouta. « Hommes, répondit-il, nous allons tenir conseil. » Il se réunit avec ses conseillers, et leur opinion fut que, s'ils refusaient cette proposition, au lieu de recevoir un dédommagement plus important, ils tomberaient

probablement dans une honte plus grande encore. Ils se mirent d'accord pour accepter ce qui était offert, et ils retournèrent à la cour avec des intentions de paix.

On arrangea pour eux les tentes et les pavillons selon la disposition d'une grande salle de château, et tous se mirent à table. Ils s'assirent alors à la place où ils étaient au début du festin de noce.

Matholwch et Bran-le-Béni commencèrent à parler, et cet entretien qu'il avait avec Matholwch, Bran le trouvait ennuyeux et triste, alors que Matholwch avait montré jusqu'ici une gaieté inaltérable. À la réflexion, il se dit que la tristesse du prince venait du peu de réparation qu'il avait obtenu.

« Prince, lui dit Bran-le-Béni, tu n'es pas aussi bon causeur ce soir que les autres soirs. Si c'est parce que tu trouves trop mince la réparation qui t'a été proposée, elle va être augmentée à la mesure de tes souhaits, et dès demain tes chevaux te seront remplacés.

– Seigneur, répondit l'autre, que Dieu te le rende!

– Je veux aussi parachever la réparation qui t'est donnée, dit Bran. Je vais te donner un chaudron, dont voici la propriété : si tu perds un homme au combat aujourd'hui, et qu'on le jette dans ce chaudron, dès demain il sera dans la forme la meilleure qu'il ait jamais connue, sauf qu'il ne pourra plus parler. »

L'autre le remercia de ce cadeau, et Bran en tira une vive satisfaction.

Le lendemain, on lui remplaça ses chevaux, dans la mesure où l'on trouva des chevaux dressés. Ensuite, on alla en chercher avec lui dans un autre district, et on lui donna en paiement des poulains jusqu'à ce que son dommage lui fût entièrement remboursé. C'est pour cette raison que le district s'appelle, depuis lors, Tal-Ebolion (« le Paiement de Poulains [13] »).

Le deuxième soir, ils s'assirent l'un à côté de l'autre. Matholwch dit à Bran :

« Seigneur, d'où te vient le chaudron que tu m'as donné?

– Il m'est venu d'un homme qui était de ton pays. J'ignore si c'est là-bas qu'il l'avait trouvé.

– Qui était-ce? dit l'autre.

– C'était Llassar Llaes Gyvnewid, dit Bran. Il arrivait d'Irlande avec son épouse Kymidei Kymeinvoll : ils s'étaient échappés de la maison de fer qui avait été chauffée à blanc

autour d'eux, oui ils s'étaient sauvés de là. Mais il serait surprenant que tu ne saches rien de cette histoire.

– Si, je la connais, seigneur, et je vais te raconter tout ce que j'en sais. J'étais un jour en train de chasser en Irlande, au sommet d'un tertre, au-dessus d'un lac qui se nomme Llyn y Peir (« le lac du Chaudron »). Je vis venir du lac un homme aux cheveux blond-roux, grand, portant un chaudron sur son dos. C'était un homme horrible, avec la mine d'un brigand. Une femme le suivait : s'il était grand, sa femme l'était deux fois plus que lui. Ils s'approchèrent de moi et me saluèrent.

« " Eh bien, leur dis-je, quelle est l'affaire qui vous appelle?

« Ce qui nous fait voyager, seigneur, c'est que cette femme-ci va accoucher dans un mois et demi, et que le fils qui naîtra de cette grossesse sera, au bout d'un mois et demi, un guerrier complètement armé. "

« Je les retins chez moi pour les loger; ils restèrent un an avec moi. Durant une année je ne les trouvai pas encombrants; mais ensuite je fus gêné. Avant la fin du quatrième mois, ils s'étaient rendus odieux dans le pays, ils multipliaient les outrages, importunant et tourmentant les hommes et les femmes de la noblesse. Dès lors mon royaume se souleva pour me demander de me séparer d'eux : on me demanda de choisir entre la royauté ou eux.

« Je délibérai avec les conseillers du trône pour savoir ce qui devait être fait à leur propos : ils ne partiraient pas de leur plein gré, et ils ne pouvaient être forcés à partir contre leur gré, [c'est-à-dire] par le combat. C'est alors que l'on conçut l'idée, dans ce conseil restreint, de construire une salle tout en fer [14]; quand la salle serait prête, de faire venir là tout ce que l'Irlande comptait de forgerons – tous ceux qui avaient des tenailles et des marteaux – et d'entasser du charbon autour de la salle jusqu'à la hauteur du faîte, et de leur servir à tous, à l'intérieur – c'est-à-dire à la femme, à l'homme et à leurs enfants –, des nourritures et des boissons en abondance. Et lorsqu'on sut qu'ils étaient ivres, on se mit à mêler des braises avec le charbon au sommet de la salle, et à actionner les soufflets qui avaient été disposés autour de la maison – il y avait un homme pour s'occuper de deux soufflets –, et l'on continua à actionner les soufflets jusqu'à ce que la maison fût chauffée à blanc autour d'eux. À ce moment-là, les occupants, eux, tenaient conseil au centre exact de la salle, et ils

restèrent là jusqu'à ce que la paroi de fer fût chauffée à blanc. Puis, à cause de la chaleur écrasante, l'homme frappa la paroi de son épaule et s'échappa par la brèche, suivi de sa femme. Personne d'autre que lui et sa femme n'en réchappa.

« C'est alors, à mon avis, seigneur, dit Matholwch à Bran-le-Béni, qu'il fit la traversée jusqu'à toi.

– C'est bien à ce moment-là qu'il est arrivé, Dieu en est témoin, dit l'autre, et c'est alors qu'il m'a donné le chaudron.

– Comment les as-tu reçus, seigneur?

– Je les ai répartis à travers tout le royaume, ils se multiplient et prospèrent en chaque endroit, et ils fortifient les lieux où ils se trouvent, avec des guerriers et des armes d'une valeur inouïe. »

Ils poursuivirent leur conversation ce soir-là aussi longtemps qu'ils le voulurent, avec de la musique et des boissons. Quand ils sentirent qu'il leur serait plus profitable d'aller se coucher que de rester assis plus longtemps, ils allèrent dormir. Et ainsi, ils passèrent agréablement le temps durant ce festin de noce.

À la fin, Matholwch partit pour retourner en Irlande, en emmenant Branwen avec lui. Treize navires mirent alors les voiles au départ d'Aber Menai [15], pour faire la traversée jusqu'en Irlande.

En Irlande, on les accueillit avec beaucoup de joie. Tous les gentilshommes, toutes les nobles dames d'Irlande qui venaient rendre visite à Branwen recevaient de sa part une broche, une bague ou un précieux bijou princier, que l'on voyait sur eux lorsqu'ils partaient. Au milieu de tout cela, Branwen passa cette année-là dans la gloire, et elle réussit parfaitement à atteindre la célébrité et à se faire des amis.

Ce qui lui arriva ensuite, c'est qu'elle tomba enceinte, et qu'après avoir attendu la période nécessaire, elle mit au monde un fils. On l'appela Gwern fils de Matholwch. On mit le garçon en nourrice dans la région d'Irlande où les hommes étaient les plus sains.

La deuxième année, voici qu'on murmure en Irlande à cause de l'insulte que Matholwch avait reçue au Pays de Galles, et du mauvais tour qu'on lui avait joué en endommageant ses chevaux. Ses propres frères de lait et ses amis les plus proches faisaient de cela grief à Matholwch, et sans le cacher. L'Irlande se mobilisa si

bien qu'il n'aurait pu rétablir le calme s'il n'obtenait d'abord de venger l'insulte.

La vengeance qu'ils trouvèrent fut de chasser Branwen de la chambre de son mari, de la forcer à faire la cuisine dans la cour, tandis que le cuisinier, après avoir coupé la viande, viendrait lui donner une gifle chaque jour. Telle fut la peine qu'elle dut subir.

« Seigneur, dirent ses hommes à Matholwch, fais désormais interdire les navires, les barques et les coracles [16], que personne n'aille au Pays de Galles; et s'il vient des Gallois ici, fais-les emprisonner et ne les laisse pas repartir, de peur qu'on n'apprenne cela. » Et ils décidèrent d'agir ainsi.

Cette situation se prolongea pendant pas moins de trois ans. Pendant ce temps, Branwen éleva un petit étourneau, à côté d'elle, sur le bord du pétrin, et elle lui apprit à parler. Elle dit à l'étourneau à quoi ressemblait son frère. Et elle fit une lettre de tous ses malheurs et de l'infamie qui lui était infligée. Elle attacha la lettre sous les ailes de l'oiseau et l'envoya dans la direction du Pays de Galles.

L'oiseau arriva dans cette île. Il trouva Bran-le-Béni à Caer Seint, en Arvon [17], un jour où il tenait une réunion. L'oiseau se posa sur son épaule, et il ébouriffa ses plumes pour qu'on vît la lettre et qu'on sût qu'il avait été dressé en un lieu habité.

La lettre fut alors prise et examinée. Et quand on en eut fait la lecture, Bran fut très chagrin d'apprendre la peine infligée à Branwen, et il commença sur-le-champ à expédier des messagers pour mobiliser toute l'île. Il fit venir à lui le ban et l'arrière-ban de cent cinquante-quatre royaumes, tandis qu'il se lamentait de son côté sur les souffrances de sa sœur.

Puis il tint conseil. On y décida d'envahir l'Irlande en laissant ici seulement sept hommes – sept princes, avec à leur tête Caradawc [18] fils de Bran; les sept étaient chevaliers. On laissa ces hommes dans le cantref d'Edeirnon, et pour cette raison le village porte le nom de Seith Marchawc (« les Sept Chevaliers »). Les sept princes s'appelaient Caradawc fils de Bran, Eveydd le Long, Unic au Brillant Bouclier, Iddic fils d'Anarawc aux Cheveux Coupés, Podor fils d'Ervyll, Wlch aux Petits Os, Llassar fils de Llaessar, Llaesgyngwydd, et Pendaran Dyved pour leur servir d'écuyer. Ces sept hommes-ci restèrent en qualité de lieute-

nants [19] pour veiller sur cette île, avec Caradawc fils de Bran à leur tête.

Bran-le-Béni, avec les armées que nous avons dites, partit pour l'Irlande : à l'époque, la mer n'était pas grande, Bran passa à gué. Il n'y avait que deux rivières, qu'on appelait Lli et Archan. Plus tard, la mer a grandi en submergeant des royaumes. Mais, à cette époque, il put passer à pied avec tous les harpistes [20] sur le dos, et il gagna le pays d'Irlande.

Or les porchers de Matholwch étaient alors sur le rivage, en train de garder les cochons. Le spectacle qu'ils virent sur la mer les frappa au point qu'ils allèrent immédiatement trouver Matholwch.

« Seigneur, dirent-ils, salut à toi!

– Dieu vous le rende, dit-il, avez-vous des nouvelles?

– Seigneur, dirent-ils, nous avons une étrange nouvelle. Nous avons vu une forêt sur la surface de la mer, là où nous n'avions jamais vu un seul arbre.

– Voilà une chose surprenante, dit-il. Mais n'avez-vous rien vu d'autre?

– Seigneur, nous avons vu une grande montagne qui avançait à côté de la forêt; la montagne présentait un à-pic élevé, et un étang de part et d'autre de l'à-pic; la forêt, la montagne et tout le reste avançaient sur l'eau.

– Eh bien, dit-il, personne ici ne pourra nous dire ce que c'est, en dehors de Branwen. Allez le lui demander. »

Des messagers allèrent trouver Branwen.

« Noble dame, dirent-ils, que penses-tu que ce soit?

– Je ne suis pas traitée comme une dame, dit-elle, mais je sais ce que c'est : ce sont les hommes de l'île des Forts qui font la traversée, parce qu'ils ont appris quels étaient mes souffrances et mon déshonneur.

– Qu'est-ce que cette forêt que l'on a vue sur la surface de la mer? demandèrent-ils.

– Les vergues et les mâts des navires, dit-elle.

– Las, dirent-ils, et qu'est-ce c'était que la montagne qu'on a vue à côté des navires?

– C'était Bran-le-Béni, mon frère, dit-elle, et il passait à pied. Il n'y a pas de navire assez grand pour le contenir.

– Qu'est-ce que c'était que l'à-pic élevé et les deux étangs de part et d'autre?

– C'est lui, dit-elle, qui regarde cette île d'un regard furieux. Les deux étangs de chaque côté du relief sont ses deux yeux de part et d'autre du nez. »

Alors on procéda à la mobilisation de tous les soldats d'Irlande, rapidement, ainsi que des régions maritimes; et l'on tint conseil.

« Seigneur, dirent les princes à Matholwch, il n'y a qu'une décision à prendre, c'est de faire retraite de l'autre côté de la Llinon [21] (c'est une rivière qui est en Irlande), de mettre la Llinon entre toi et lui, et de détruire le pont sur la rivière. Il y a des écueils au fond de la rivière [22], aucun bateau ni aucune barque ne pourra la traverser. »

Ils firent retraite de l'autre côté de la rivière, et détruisirent le pont.

Bran-le-Béni aborda en Irlande, accompagné de toute la flotte. Il arriva au bord de la rivière.

« Seigneur, lui dirent ses officiers, tu connais la particularité de cette rivière, personne ne peut la traverser. Et il n'y a plus de pont pour l'enjamber. Que penses-tu de construire un pont?

– Il n'y a qu'à " faire un pont de ce chef [23] ". C'est moi qui servirai de pont », dit-il. C'était la première fois qu'on employait l'expression, et elle est restée un dicton jusqu'aujourd'hui.

Alors il se coucha en travers de la rivière, on posa des treillis sur lui, et les armées passèrent par-dessus lui.

Là-dessus, juste lorsqu'il se relevait, voici qu'arrivent des envoyés de Matholwch : ils se présentent, le saluent, et lui transmettent les meilleurs vœux de Matholwch, son allié par mariage. Ils expliquent que, s'il n'avait tenu qu'à Matholwch, il ne serait arrivé que du bien à Bran-le-Béni [24]. « Et Matholwch est prêt à donner le royaume d'Irlande à Gwern fils de Matholwch, ton neveu, le fils de ta sœur, et à lui conférer la royauté en ta présence, pour réparer le tort et le dommage qui ont été faits à Branwen. Matholwch se remet à toi pour son entretien, là où tu voudras le placer, soit ici, soit dans l'île des Forts.

– Eh bien, dit Bran-le-Béni, si je ne peux pas avoir la royauté pour moi-même, je dois peut-être prendre conseil à propos de votre ambassade. En attendant d'autres propositions, je ne vous donnerai pas de réponse.

– Bon, dirent-ils, nous allons revenir avec la réponse la meilleure que nous puissions obtenir; attends notre message.

– J'attendrai, dit-il, à condition que vous reveniez sans retard. »

Les messagers s'en furent trouver Matholwch.

« Seigneur, dirent-ils, prépare un message meilleur pour Bran-le-Béni. Il n'a pas voulu écouter la proposition que nous lui avons faite.

– Hommes, dit Matholwch, quelle est votre opinion à vous?

– Seigneur, tu n'as qu'une seule chose à faire. Il n'a jamais pu trouver place dans une maison. Pour l'honorer, tu vas faire construire une maison telle qu'il trouvera place, lui et les hommes de l'île des Forts, dans une partie de la maison, et toi et ta troupe dans l'autre partie. Remets ta royauté à son bon plaisir, fais-lui ton hommage. L'honneur de recevoir une maison – alors qu'il n'en a jamais trouvé une où il pût tenir –, cela le conduira à faire la paix avec toi. »

Les messagers revinrent auprès de Bran-le-Béni avec cette proposition; et il tint conseil. Il décida d'accepter ce qui lui était proposé; tout cela avait été suggéré par Branwen, qui craignait la dévastation de son pays.

On arrangea les termes de la paix, et l'on construisit une vaste et belle maison. Mais les Irlandais préparèrent un piège. Ce piège consistait à fixer un crochet de chaque côté des cent colonnes qui entouraient la maison, à placer un sac de cuir sur chaque crochet, et à cacher un homme en armes dans chacun des sacs.

Or Evnissyen entra à l'intérieur avant l'armée de l'île des Forts et jeta un regard féroce et impitoyable à travers la maison. Il aperçut les sacs de cuir sur la hauteur des poteaux.

« Qu'est-ce qu'il y a dans ces sacs? demanda-t-il à l'un des Irlandais.

– De la farine, mon ami », dit l'autre.

Evnissyen tâta le sac, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la tête, puis il écrasa la tête jusqu'à ce que ses doigts se rejoignissent dans la cervelle, en traversant l'os du crâne. Puis il le laissa, mit la main sur un autre sac et demanda :

« Qu'est-ce qu'il y a là-dedans?

– De la farine », dit l'Irlandais.

Evnissyen répéta le même jeu avec chacun des sacs, jusqu'à ce qu'il ne restât plus qu'un seul homme vivant des deux cents hommes cachés dans les sacs. Il arriva auprès de celui-là et demanda :

« Qu'est-ce qu'il y a là-dedans?
– De la farine, mon ami », dit l'Irlandais.

Il le tâta jusqu'à ce qu'il trouvât la tête, et tout comme il avait écrasé la tête des autres, il écrasa la tête de celui-là. Mais il sentait des armes autour de cette tête. Il ne le lâcha pas avant de l'avoir tué. Puis il chanta une strophe [25] :

« Il y a dans ce sac une curieuse farine.
« Des champions, des guerriers, des combattants,
« Prêts à se battre contre les soldats. »

Là-dessus, les troupes entrèrent dans la maison. Les hommes de l'île d'Irlande allèrent d'un côté de la maison, et les hommes de l'île des Forts de l'autre côté. Aussitôt qu'ils furent assis, ils se mirent d'accord entre eux, et la royauté fut conférée au fils.

Ensuite, la paix étant faite, Bran-le-Béni appela le garçon auprès de lui. De là, le garçon alla ensuite auprès de Manawydan; tous ceux qu'il approchait le prenaient en affection. Après Manawydan, ce fut Nissyen fils d'Eurosswyd qui appela le garçon auprès de lui. Le garçon alla gentiment le trouver.

« Pourquoi, dit Evnissyen, mon neveu, le fils de ma sœur, ne vient-il pas auprès de moi? Quand bien même il ne serait pas roi d'Irlande, j'aimerais bien lui montrer mon affection.
– Qu'il vienne à toi, de bon cœur », dit Bran-le-Béni.

Le garçon vint auprès de lui, de bon cœur.

« Je le confesse à Dieu, dit l'autre en son for intérieur, ce que je vais faire à présent, c'est un crime inattendu pour toute la compagnie. »

Il se leva, prit le garçon par les pieds et sans délai, sans que personne dans la maison n'ait pu le retenir, voilà qu'il jette le garçon dans le brasier, la tête la première.

Lorsque Branwen vit son fils brûler dans le feu, elle pensa sauter dans le feu, depuis l'endroit où elle était, entre ses deux frères. Mais Bran-le-Béni la retint d'une main, tandis qu'il tenait son bouclier de l'autre main. Tout le monde se leva soudain dans la maison. Ce fut le vacarme le plus grand qu'on ait jamais entendu dans une maison, tout le monde prenait ses armes. C'est alors que Morddwyd Tyllion [26] a dit : « Chiens de Gwern [27],

faites attention à Morddwyd Tyllyon. » Tandis que chacun allait chercher ses armes, Bran-le-Béni retint Branwen entre son bouclier et son épaule.

Les Irlandais commencèrent à allumer le feu sous le chaudron de résurrection. Ils jetaient les cadavres dans le chaudron jusqu'à ce qu'il fût plein, et ils se relevaient le lendemain matin sous forme de combattants aussi bons qu'avant, mis à part le fait qu'ils ne pouvaient parler.

Or, quand Evnissyen vit que les cadavres des guerriers de l'île des Forts ne trouvaient place nulle part, il se dit en lui-même : « Hélas, mon Dieu, dit-il, malheur à moi qui suis la cause de cet entassement funèbre des hommes de l'île des Forts ; honte à moi, dit-il, si je ne trouve pas un moyen d'y remédier. »

Il se faufila en rampant entre les cadavres des Irlandais ; deux Irlandais en chemise vinrent le prendre et le jetèrent dans le chaudron en le prenant pour un Irlandais. Alors il s'étira complètement dans le chaudron, si bien qu'il le brisa en quatre morceaux, et qu'il se brisa le cœur en même temps.

Pour cette raison, les hommes de l'île des Forts eurent la survie qu'ils eurent : il n'y eut que sept hommes qui réchappèrent, mais Bran-le-Béni fut blessé au pied, avec une lance empoisonnée. Les sept qui réchappèrent furent Pryderi, Manawydan, Gliuieu Eil Taran, Taliesin, Ynawc, Gruddyeu fils de Muryel, Heilyn fils de Gwyn Hen.

Bran-le-Béni ordonna qu'on lui coupât la tête.

« Prenez ma tête, dit-il, emportez-la jusqu'à la Colline Blanche (Y Gwynvryn) à Londres, et enterrez-la avec la face tournée vers la France. Vous allez faire route pendant longtemps ; pendant sept ans vous resterez festoyer à Harddlech, tandis que les oiseaux de Rhiannon chanteront pour vous. Ma tête sera pour vous une compagnie aussi agréable que lorsque vous l'avez connue, au mieux de sa forme, sur mon corps. Vous resterez vingt-quatre ans à Gwales [28] en Pembroke. Jusqu'à ce que vous ouvriez la porte du côté de l'Aber Henvelen [29], en direction de Cornouailles, vous pourrez rester là sans que la tête ne se corrompe. Mais sitôt que la porte sera ouverte, vous ne pourrez plus rester là. Vous gagnerez Londres pour y enterrer la tête, puis vous continuerez votre chemin de l'autre côté. »

Alors on lui coupa la tête, et les sept rescapés s'en allèrent en emportant la tête, avec Branwen comme huitième personne. Ils

abordèrent à Aber Alaw (« l'estuaire de l'Alaw »), dans le cantref de Tal Ebolyon. Là, ils s'assirent et se reposèrent.

Branwen, quant à elle, regarda l'Irlande, puis l'île des Forts – ce qu'elle en voyait. « Hélas, ô fils de Dieu, dit-elle, quel malheur que je sois venue au monde. Ce sont deux bonnes îles qui ont été dévastées à cause de moi. » Elle eut un grand soupir, et son cœur se brisa. On lui fit une tombe à quatre côtés, et elle fut enterrée là, à Glan Alaw.

Puis les sept guerriers marchèrent vers Harddlech en emportant la tête. Comme ils s'avançaient, ils rencontrèrent une troupe d'hommes et de femmes :

« Avez-vous des nouvelles? leur demanda Manawydan.

– Non, répondirent-ils, si ce n'est que Caswallawn, fils de Beli, a investi l'île des Forts, et qu'il est maintenant roi couronné à Londres.

– Qu'est-il arrivé, dirent-ils, à Caradawc fils de Bran, et aux sept hommes qui avaient été laissés avec lui à la tête de cette île?

– Caswallawn les a attaqués, il a tué les six, et Caradawc a eu le cœur brisé par la surprise, en voyant l'épée tuer les hommes, sans pouvoir savoir qui donnait les coups. Caswallawn avait revêtu un habit magique, si bien que personne ne pouvait le voir frapper les hommes – on ne voyait que l'épée. Caswallawn n'avait pas voulu le tuer, car il était son neveu, fils de son cousin. Caradawc fut l'un des trois hommes qui eurent le cœur brisé par la surprise. Pendaran [30] Dyved, le jeune écuyer qui accompagnait les sept, s'était enfui dans les bois », dirent-ils.

Puis ils gagnèrent Harddlech, s'installèrent à table et commencèrent à se servir de boissons et de nourritures. Comme ils se mettaient à boire et à manger, il arriva trois oiseaux qui chantèrent pour eux une sorte de musique – toutes les musiques qu'ils avaient pu entendre jusque-là n'avaient aucun agrément en comparaison de celle-ci. Et de les voir dehors, au-dessus de l'océan, leur donnait une vision nette du lointain : les oiseaux au loin leur apparaissaient aussi clairement que s'ils avaient été près d'eux. C'est ce genre de festin qui les occupa pendant sept ans.

Au bout de la septième année, ils partirent pour Gwales en Pembroke. Là, les attendait une belle et royale demeure, au-dessus de l'océan; c'était une grande salle, où ils entrèrent. Ils virent que deux portes étaient ouvertes, mais la troisième restait fermée, celle qui donnait du côté de la Cornouailles. « Voyez-

vous, là-bas, dit Manawydan, c'est la porte que nous ne devons pas ouvrir. » Ils passèrent cette nuit-là dans l'abondance et les divertissements. Malgré toutes les souffrances dont ils avaient été témoins, et celles qu'ils avaient subies eux-mêmes, aucun souvenir ne leur en revenait, ni de cela ni d'aucun chagrin au monde. Ils passèrent ainsi vingt-quatre années, au point qu'ils n'auraient jamais pu passer le temps plus agréablement ni plus heureusement. Rien ne perdait son agrément depuis qu'ils étaient arrivés – et aucun d'entre eux ne percevait sur ses compagnons le passage du temps. La tête était pour eux une compagnie aussi agréable que si Bran-le-Béni avait été vivant au milieu d'eux. C'est à cause de ces vingt-quatre ans qu'on appelle [cet épisode] « L'honorable hospitalité de la tête [31] ». (« L'hospitalité de Branwen et de Matholwch » est celle qui s'est produite en Irlande.)

Mais, un jour, Heilyn fils de Gwyn déclara :

« Honte sur ma barbe, dit-il, si je n'ouvre pas cette porte, pour voir si ce qu'on en dit est vrai. »

Il ouvrit la porte, et regarda la Cornouailles ainsi que l'Aber Henvelen. Lorsqu'il jeta ce regard, ils eurent claire conscience de toutes les pertes qu'ils avaient subies, de tous les parents et compagnons qu'ils avaient perdus, et de tous les malheurs qui leur étaient survenus – comme si c'était à cet instant que c'était arrivé. Et ils regrettèrent par-dessus tout la mort de leur seigneur. À partir de ce moment-là, ils n'eurent de répit qu'ils aient atteint la cité de Londres avec la tête.

Si longue que fût la route, ils finirent par arriver à Londres, et ils enterrèrent la tête sur la Colline Blanche.

Lorsqu'elle fut ensevelie, ce fut l'un des trois ensevelissements de bon augure, et lorsqu'elle fut déterrée, ce fut l'une des trois néfastes exhumations; car aucun fléau d'outre-mer n'atteignit cette île tant que la tête resta enterrée ainsi. Voilà tout ce que dit le conte. Leur aventure s'appelle « Les hommes revinrent d'Irlande [32] ».

En Irlande, il ne restait personne de vivant en dehors de cinq femmes enceintes, réfugiées dans une caverne, dans un lieu désert. Ces cinq femmes mirent au monde cinq fils au même moment. Elles nourrirent leurs cinq fils jusqu'à ce qu'ils devinssent de grands garçons – ils pensèrent alors aux femmes, et conçurent l'envie d'en trouver. Chacun d'eux dormit avec la mère de l'autre, côte à côte; ils dominèrent et occupèrent le pays

en le partageant entre eux. C'est à cause de ce partage que l'on parle encore aujourd'hui des cinq provinces d'Irlande [33]. Ils prospectèrent le pays là où il y avait eu les massacres, et trouvèrent de l'or et de l'argent si bien qu'ils devinrent riches.

Ainsi se termine cette branche du *Mabinogi*, à propos de la Gifle de Branwen [34], qui fut l'une des trois malheureuses gifles de cette île; à propos de la Blessure de Bran [35], lorsque les troupes de cent cinquante-quatre pays envahirent l'Irlande pour venger la gifle de Branwen; et sur le Festin de Harddlech, qui dura sept ans, et sur le Chant des oiseaux de Rhiannon, et sur l'Hospitalité de la tête, pendant vingt-quatre ans.

III

MANAWYDAN FILS DE LLYR

Il serait possible de dire que la Troisième Branche illustre (partiellement) le fonctionnement de la troisième fonction dumézilienne. Comment se nourrir, quel métier pratiquer dans la société, tels sont les problèmes qui se posent à Manawydan et à Pryderi. Un autre aspect de la troisième fonction, la fécondité des animaux et des hommes, semble avoir été réservé pour la Quatrième Branche. Comme la Première Branche traitait de la royauté et la Deuxième de la guerre, il est difficile de ne pas reconnaître une organisation consciente des trois premiers contes autour des trois fonctions de la société indo-européenne.

Ce sont donc les questions matérielles qui préoccupent le héros principal, Manawydan. D'abord se trouver un toit et une terre : son neveu y pourvoit, en lui cédant l'usufruit de son royaume de Dyved. Avec la terre, il reçoit la main de Rhiannon, qui, devenue maintenant une reine mère, ne peut plus conférer la royauté : elle est néanmoins liée à la terre dont il va prendre possession, et où elle l'accueille par un festin. Nous sommes dans le monde de la troisième fonction : on se marie quand une terre, une maison est libre, et peu importe qui est le propriétaire ; le mariage est réglé par un accord entre l'oncle et le neveu, et il est conclu de façon expéditive à la première occasion, au cours du festin de noces, lorsque les deux promis se sont appréciés.

Il n'est d'abord question que de festins et de chasse. La prospérité et la jouissance sont les seules préoccupations de nos deux héros et de leurs femmes. Cet âge d'or ne connaît que des activités de prédateurs : on pêche, on chasse, on recueille le miel ; le bétail est désigné comme un objet de proie. L'agriculture en elle-même n'est pas men-

tionnée : on ne parle que d'« habitations » (anhedd), *ce sont bien sûr des fermiers dont on va régulièrement prélever une part des produits (par l'institution du* kylch*).*

La découverte du travail et des différentes activités humaines se fait d'abord à l'étranger, quand un sort magique a soudain vidé le Dyved de ses habitants. Ces différentes épreuves ont pu être comparées aux errances de Râma dans le Râmâyana *: même couple d'hommes explorant un monde hostile. Les quatre personnes vont vivre en Angleterre et, à l'initiative de Manawydan (dont le nom est dérivé du nom de l'alène,* mynawyd*), ils pratiquent la couture du cuir, en produisant successivement des selles, des targes et des souliers à boucle dorée. Le travail manuel n'est pas présenté comme honorable : les quatre nobles y ont recours par nécessité, et seul Manawydan se montre satisfait. Le choix du métier de cordonnier est d'ailleurs inspiré par l'idée que les cordonniers seraient trop lâches pour se révolter contre leur intrusion. On retrouve en Bretagne armoricaine le même mépris pour les hommes qui ont un métier d'aiguille, notamment les tailleurs* (kemenerien).

Mais, contrairement à leur attente, ils doivent céder aux pressions de corporations jalouses, qui les forcent à repartir en errance, Manawydan se refusant à verser le sang de ses rivaux. Par son refus de la violence, Manawydan illustre très bien le principe d'exclusion entre la deuxième et la troisième fonction.

Plus tard, Manawydan s'essaie à l'agriculture, avec le même succès technique. Cette fois, il ne recule pas devant l'obstacle : il prend les armes, mais pour frapper des souris, un animal indigne d'être frappé, comme il est rappelé plusieurs fois. Même le commerce est présent dans le conte, puisque Manawydan montre comment il sait marchander la vente d'une souris avec trois acheteurs successifs.

Il est clair que ce conte sur la troisième fonction est en fait d'inspiration aristocratique, et vise à caractériser les artisans ou les paysans comme des gens de peu, sales et impurs. D'après le conte, on ne s'abaisse à ces activités que temporairement, et par nécessité. Mais il s'y mêle aussi des éléments traditionnels propres à ces « castes », susceptibles d'en défendre les valeurs, et qui ont été plusieurs fois transformés. On trouve ici des traces de cultes de troisième fonction. Le personnage de Rhiannon, par exemple, une femme d'âge mûr qui brille surtout par la « conversation », se présente comme une déesse de l'abondance : elle a un festin tout prêt pour l'arrivée de son futur époux. Le vocabulaire employé (darmerth, *« provisions, prépara-*

tifs ») *permet de la comparer directement à la déesse gauloise* Rosmerta, *ou* Cantismerta, *déesse de la prospérité.*

Le personnage de Manawydan présente, quant à lui, des apparentements complexes. Il est sans doute inséparable de l'Irlandais Manannân, un personnage mythologique associé à la navigation, au commerce, mais aussi au festin d'abondance dans l'Autre Monde païen. Mais, par son habileté manuelle, sa maîtrise des techniques artisanales, il fait penser au dieu irlandais Lug, surnommé le « Polytechnicien », capable de remplacer au pied levé tout artisan. L'analogie va plus loin : une dédicace latine d'Espagne (Osma, en Celtibérie) enregistre une offrande faite par la corporation des cordonniers (sutores) *aux* Lugouibus – *c'est-à-dire probablement aux deux Lug. Or il n'est pas rare de voir, comme dans notre conte, les patrons des cordonniers aller par paire (on pense bien sûr aux saints Crépin et Crépinien, mais il y a encore d'autres cas). D'autre part, la fréquence du culte du dieu gaulois Lugus (qui se traduit dans la multiplicité des « Lugudunum ») confirme sans doute ce que disait César du Mercure gaulois – inventeur de tous les arts, et le plus grand de leurs dieux. Si c'est bien le dieu des artisans, il était normal qu'il fût honoré dans de nombreuses villes.*

Manawydan n'a cependant pas la valeur militaire du Lug irlandais, qui se fait chef de guerre durant la seconde bataille de Moyturra ; si dans cette paire de cordonniers il fallait identifier le correspondant de Lug, ce serait plutôt Pryderi, qui ne craint pas d'employer les armes quand il le faut. On retrouvera d'ailleurs le nom de Lugus, sous la forme de Lleu, appliqué à un cordonnier, dans la Quatrième Branche.

Comme on l'a dit, la non-violence constitue la principale caractéristique de Manawydan, et elle explique son nom (qui l'assimile à un cordonnier !). C'est ce que lui reproche son neveu, au début du conte : « Tu es l'un des trois princes impuissants de l'île de Bretagne », « si tu avais voulu demander un royaume, tu aurais peut-être reçu celui-ci ». Il critique sa passivité, sa démission permanente. Pryderi lui offre généreusement l'usufruit du royaume, mais il garde personnellement le titre de roi, car Manawydan n'en est pas digne.

Cependant, celui-ci révèle peu à peu les qualités de ses défauts : patient et habile de ses doigts, prudent et refusant l'affrontement armé, mais rusé et habile dans les négociations. Tandis que Pryderi se laisse abuser, il se montre capable de déjouer l'ensorcellement qui frappe le pays. Dans cette occurrence, les femmes ne lui sont d'aucun

secours : l'une tombe dans le même piège que Pryderi, l'autre cherche à le tromper. Il réussit finalement à mettre fin au charme magique, et sauve les deux personnes qui l'avaient recueilli au début de l'aventure. Cet antihéros, proche du lecteur moderne, propose un modèle de résistance patiente et solitaire.

*Plusieurs tentatives ont été faites pour « reconstruire » un état plus ancien du conte. Ainsi John Koch a supposé que, puisque le roi Caswallawn est probablement le Cassivellaunus historique qui organisa la résistance bretonne contre César en 54 av. J.-C., de même Manawydan devait représenter un personnage historique contemporain de Cassivellaunus, Mandubracius fils d'Imanuuetius, un allié de César. Mandubracius reçut son royaume des mains de César : de même Manawydan (correspondant au nom Imanuuetius, déformé pour *Manuuetius) n'est pas capable de devenir roi sans l'aide de son neveu. Mais John Koch doit faire intervenir de nombreuses confusions, notamment entre la Deuxième et la Troisième Branche, pour trouver des parallèles aux épisodes de la guerre entre Cassivellaunus et César. Il identifie, avec raison, Manawydan comme un « anti-roi », qui montre son indignité en acceptant des tâches dégradantes, et dont le règne provoque toutes les calamités possibles sur son royaume : ici, la désertification du Dyved. Dans ces conditions, il est probable que l'élément d'ensorcellement et de vengeance, qui relie cette Branche à la Première (avec le retour du prétendant éconduit, Gwawl), est une addition tardive, destinée à tisser des liens entre les différentes parties du* Mabinogi. *On peut admettre que Gwawl ait été un personnage plus positif dans un premier état du conte, et qu'il ait été responsable non pas de la dévastation du royaume, mais du rétablissement de la prospérité.*

BIBLIOGRAPHIE

FORD, Patrick K. : « Prolegomena to a Reading of the Mabinogi : " Pwyll " and " Manawydan " », *Studia Celtica,* XVI/XVII, 1981-1982, 110-125.

KOCH, John T. : « A Welsh Window on the Iron Age : Manawydan, Mandubracios », *Cambridge Medieval Celtic Studies,* 14, Winter 1987, 17-52.

VENDRYES, J. : « Manannán Mac Lir », *Études Celtiques,* VI, 2, 1953-1954, 239-254.

Lorsque les sept hommes dont nous avons parlé plus haut eurent enterré la tête de Bran-le-Béni sur la Colline Blanche, à Londres, avec la face tournée vers la France, Manawydan regarda la ville de Londres, puis ses compagnons, et il poussa un grand soupir en éprouvant beaucoup de regret et de chagrin.

« Las, ô Dieu tout-puissant, que je suis malheureux! dit-il. Il n'est personne qui n'ait un endroit à lui ce soir, excepté moi.

— Seigneur, dit Pryderi, tu ne dois pas avoir autant de peine. C'est ton cousin qui règne sur l'île des Forts, et loin qu'il t'ait fait du tort, dit-il, c'est toi qui n'as jamais revendiqué des terres et des champs. Tu es l'un des trois princes impuissants [1].

— Oui, dit-il, bien que celui-ci soit un de mes cousins, je trouve plutôt attristant de voir un autre à la place de mon frère Bran-le-Béni, et je ne pourrai jamais me sentir heureux sous le même toit que lui.

— Ne voudrais-tu pas suivre un autre avis? dit Pryderi.

— J'aurais besoin de conseils, en effet, dit-il; qu'est-ce que tu me proposes?

— Les sept cantrefs de Dyved qui m'ont été légués, et la main de Rhiannon ma mère, qui est là-bas. Je te la donne, avec le gouvernement des sept cantrefs. Même si tu n'as que ces sept cantrefs pour tout royaume, il n'y en a pas de meilleurs. C'est Kigva, la fille de Gwyn Gloyw, qui est ma femme, dit-il. Tu auras la jouissance du royaume, toi et Rhiannon, tandis que j'aurai la royauté de nom. D'ailleurs si tu avais voulu demander un royaume, tu aurais peut-être reçu celui-ci [2].

– Je ne le demande pas, dit l'autre, mais que Dieu te récompense pour ton amitié.

– Le meilleur témoignage d'amitié que je puisse t'offrir, le voilà, si tu en veux bien.

– J'en veux bien, mon âme, dit-il. Que Dieu te le rende. Je vais aller avec toi voir Rhiannon et visiter ce royaume.

– Tu feras bien, dit l'autre. Je suis sûr que tu n'as jamais entendu une femme dont la conversation ait plus de charme. Depuis l'époque où elle a atteint son printemps [3], il n'y a pas eu de femme plus parfaite, et même aujourd'hui tu ne seras pas déçu par sa beauté. »

Ils se mirent en route. Si long que fût le voyage, ils finirent par arriver en Dyved. Un festin avait été préparé pour leur arrivée, à Arberth : c'étaient Rhiannon et Kigva qui l'avaient organisé.

Manawydan et Rhiannon s'assirent alors l'un auprès de l'autre, et ils commencèrent à se parler ; sous l'effet de cette conversation, son esprit et sa pensée s'adoucirent devant elle, et il songeait qu'il n'avait jamais vu une femme dont la beauté et la perfection fussent plus séduisantes.

« Pryderi, dit-il, je ferai comme tu as dit.

– Qu'est-ce qui a été dit entre vous? demanda Rhiannon.

– Noble dame, dit Pryderi, je t'ai donnée pour épouse à Manawydan fils de Llyr.

– J'accepte cela avec joie, dit Rhiannon.

– Toute la joie est pour moi, dit Manawydan, et que Dieu récompense celui qui m'offre une amitié aussi solide. »

Avant la fin du festin, il coucha avec elle.

« Consommez ce qui reste du festin, leur dit Pryderi. Quant à moi, je vais en Angleterre donner mon hommage [4] à Caswallawn fils de Beli.

– Seigneur, dit Rhiannon, Caswallawn se trouve dans le Kent, tu peux terminer ce festin avec nous en attendant qu'il se rapproche.

– Nous allons l'attendre », dit-il.

Et ils terminèrent le festin.

Puis ils se mirent à faire la tournée du Dyved, s'adonnant à la chasse et aux divertissements.

En courant les chemins, ils constataient qu'ils n'avaient jamais vu un pays aussi peuplé [5], et un terroir aussi riche en gibier, en

miel et en poissons. Pendant ce temps, l'amitié grandissait entre eux quatre, si bien qu'aucun d'eux ne voulait quitter ses compagnons, de nuit comme de jour.

Sur ces entrefaites, Pryderi alla trouver Caswallawn à Oxford pour lui faire son hommage. Là il y eut de grandes réjouissances pour l'accueillir, et on le remercia d'avoir prêté serment d'homme lige à Caswallawn.

Après son retour, Pryderi et Manawydan reprirent leurs festins et leur agréable train de vie.

Ils eurent leur premier festin à Arberth, car c'était la cour principale, et c'était là que commençait tout honneur [6]. Après le premier service, ce soir-là, tandis que les serviteurs mangeaient à leur tour, ils se levèrent pour sortir et gagnèrent tous les quatre le tertre d'Arberth, avec un certain nombre de courtisans.

Comme ils étaient assis sur le tertre, voilà un coup de tonnerre, et avec le tonnerre, il tombe une nuée si épaisse qu'ils ne pouvaient plus se voir les uns les autres. Après le passage de la nuée, voici que la lumière revient partout. Et dans tous les lieux où ils avaient vu auparavant des troupeaux, du bétail [7] et des habitations, ils ne voyaient maintenant plus rien, ni maison, ni bête, ni feu, ni fumée, ni aucune habitation humaine excepté les bâtiments de la cour, qui étaient vides, déserts, abandonnés, sans aucun être humain ni aucun animal; même leurs compagnons avaient disparu sans qu'on pût rien savoir à leur sujet; il n'y avait plus qu'eux quatre.

« Las, Seigneur Dieu, dit Manawydan, où sont passés les habitants de la cour, où sont tous nos autres compagnons? Allons voir de plus près. »

Ils allèrent dans la grande salle : il n'y avait personne. Ils allèrent dans la chambre et dans le dortoir : ils ne virent personne. Le cellier, la cuisine, tout était désert.

Ils allèrent reprendre leur banquet tous les quatre; puis ils allèrent chasser et se divertir. Chacun d'eux se mit à sillonner le pays et le royaume à la recherche d'une maison ou d'une habitation, mais ils ne trouvèrent rien que des animaux sauvages. Lorsqu'ils eurent consommé leur festin et toutes leurs provisions, ils vécurent de venaison, de pêche et d'essaims sauvages [8].

Ils passèrent ainsi agréablement une année, puis une autre encore. Mais à la fin ils en furent dégoûtés.

« Dieu sait, dit Manawydan, nous ne resterons pas vivre dans

ces conditions. Allons en Angleterre, et essayons un métier qui puisse nous nourrir. »

Ils entrèrent en Angleterre, et gagnèrent Henford [9]. Ils adoptèrent le métier de sellier. Manawydan se mit à façonner des pommeaux, et à les colorer avec de l'émail azuré comme il avait vu faire par Llassar Llaes Gygnwyt, et il réussit à faire de l'émail bleu aussi bien qu'un autre. On l'appelait l'émail azuré (*calch lassar*) parce qu'il avait été inventé par Llassar Llaes Gygnwyt [10].

Ce produit-là, tant qu'on pouvait l'obtenir chez Manawydan, on n'en achetait à aucun sellier de tout Henford – qu'il s'agisse de selle ou de pommeau –, et chacun des selliers s'aperçut qu'il perdait ses bénéfices et qu'on ne lui achetait plus rien, sauf ce que l'on n'avait pas trouvé chez Manawydan. Aussitôt ils se rassemblèrent et se mirent d'accord pour le tuer, lui et son compagnon.

Les deux hommes furent avertis; ils se consultèrent pour savoir s'ils devaient quitter la ville.

« Entre moi et Dieu, dit Pryderi, je ne suis pas d'avis de quitter la ville, mais de tuer tous ces manants [11].

– Non, dit Manawydan, si nous nous battions avec eux, cela nous ferait une mauvaise réputation, et on nous mettrait en prison. Il vaut mieux pour nous que nous allions nous installer dans une autre ville pour gagner notre vie. »

Ils gagnèrent tous les quatre une autre ville.

« Quel métier allons-nous prendre? dit Pryderi.

– Fabriquons des boucliers, dit Manawydan.

– Mais est-ce que nous savons quoi que ce soit de ce métier? dit Pryderi.

– Nous allons essayer », dit l'autre.

Ils se mirent à fabriquer des boucliers, ils les façonnaient à la manière des boucliers qu'ils avaient vus, et ils les coloriaient de la couleur qu'ils avaient utilisée pour les selles.

Cette production leur réussit si bien que l'on n'achetait plus de boucliers aux autres dans la ville, sauf si on n'avait pas pu en trouver chez eux. Leur production était rapide et abondante, tant et si bien que leurs concitoyens furent en colère contre eux et se mirent d'accord pour essayer de les tuer.

On leur envoya un avertissement; ils apprirent que les citadins avaient l'intention de leur retirer la vie.

« Pryderi, dit Manawydan, ces hommes veulent nous détruire.
– Nous n'allons pas nous laisser faire par ces manants. Allons les attaquer et les tuer.
– Non, dit l'autre, Caswallawn et ses hommes pourraient l'apprendre et nous serions ruinés. Nous n'avons qu'à aller ailleurs. »

Ils s'en allèrent dans une autre ville.

« Quel métier allons-nous embrasser? dit Manawydan.
– Celui que tu voudras, de ceux que nous connaissons déjà, dit Pryderi.
– Non, dit l'autre, faisons-nous cordonniers. Les cordonniers n'auront pas le courage de se battre contre nous ni de se révolter.
– Mais je ne connais rien de ce métier, dit Pryderi.
– Moi, je le connais, dit Manawydan. Je vais t'apprendre à coudre le cuir; nous n'allons pas nous occuper de préparer le cuir : nous l'achèterons tout prêt, et notre travail sera de le façonner. »

Et il se mit à acheter le plus beau cuir de Cordoue [12] que l'on pût trouver dans la ville, et il n'achetait pas d'autre cuir, sauf pour les semelles. Il s'associa avec les meilleurs orfèvres de la ville, il leur fit produire des boucles pour les chaussures et il leur demanda de les dorer : il les regarda faire et apprit leur technique. Pour cette raison il fut appelé « l'un des trois fabricants de chaussures dorées [13] ».

Tant qu'on pouvait les trouver chez lui, les chaussures et les bottes n'étaient plus jamais achetées chez les cordonniers de la ville. Les cordonniers s'aperçurent que leurs revenus tarissaient; en effet, tandis que Manawydan façonnait les pièces, Pryderi les cousait. Les cordonniers se réunirent pour tenir conseil; après délibération, ils tombèrent d'accord pour les tuer.

« Pryderi, dit Manawydan, les hommes veulent nous tuer.
– Pourquoi nous laisser faire par de vils manants, dit Pryderi, plutôt que de les tuer tous?
– Non, dit Manawydan, nous ne nous battrons pas avec eux. Nous ne resterons pas plus longtemps en Angleterre. Retournons en Dyved, allons revoir notre pays. »

Si longue que fût la route, ils arrivèrent finalement en Dyved, et ils gagnèrent Arberth. Ils allumèrent un feu, se nourrirent,

chassèrent et passèrent ainsi un mois; puis ils réunirent leurs chiens, chassèrent et vécurent ainsi pendant un an.

Un matin, Pryderi et Manawydan se levèrent pour aller à la chasse; ils préparèrent leurs chiens et sortirent de la cour. Certains de leurs chiens coururent en avant et allèrent vers un petit hallier qui était tout près. Mais, comme ils entraient dans les fourrés, ils rebroussèrent chemin très rapidement, avec le poil hérissé par la peur, et ils revinrent près des chasseurs.

« Approchons-nous du hallier, dit Pryderi, nous allons voir ce qui s'y trouve. »

Ils s'en approchèrent, et juste à ce moment, voilà qu'un sanglier blanc et brillant débouche du hallier. Les chiens l'attaquèrent, encouragés par les cris des chasseurs. Le sanglier, quant à lui, quitta le hallier et recula pour s'éloigner un peu des chasseurs; puis il fit face aux aboiements des chiens, sans leur céder le terrain, jusqu'à ce que les hommes se fussent rapprochés; mais lorsque les chasseurs étaient là, il faisait de nouveau retraite, ce qui arrêtait les aboiements [14].

Ils coururent à la poursuite du sanglier, jusqu'à ce qu'ils vissent une grande cité, élevée, toute neuve, dans un endroit où ils n'avaient jamais vu de pierre ni d'édifice.

Le sanglier s'en alla promptement vers la citadelle avec les chiens à ses trousses. Lorsque le sanglier et les chiens furent entrés dans la cité, ils s'étonnèrent de voir une cité en cet endroit, où ils n'avaient jamais vu d'édifice auparavant; ils regardèrent et écoutèrent du haut d'un tertre. Mais ils eurent beau guetter longtemps, ils n'entendaient aucun des chiens, ni aucun bruit venant de leur part.

« Seigneur, dit Pryderi, je vais entrer dans la citadelle pour avoir des nouvelles de nos chiens.

– Dieu sait, dit Manawydan, ton idée d'aller dans la citadelle n'est pas bonne : c'est une cité que nous n'avons jamais vue ici [15]. Si tu veux bien suivre mon conseil, tu n'y entreras pas. Celui qui a jeté un sort sur le royaume, c'est aussi lui qui a suscité par magie cette cité.

– Dieu sait, dit Pryderi, je ne veux pas laisser perdre mes chiens. »

Malgré les conseils que lui donnait Manawydan, Pryderi se dirigea vers la citadelle. Lorsqu'il y fut entré, il ne vit rien ni personne, aucun animal, ni sanglier, ni chiens, ni aucune maison ou

habitation. Vers le centre de la cité, il trouva une fontaine entourée d'un ouvrage de marbre. Sur le bord de la margelle, il y avait une coupe d'or suspendue par quatre chaînes, et tout cela au-dessus d'une plaque de marbre; les chaînes s'élevaient dans les airs sans qu'on pût en voir la fin.

Il se réjouissait d'avoir trouvé une coupe dont l'or était aussi épais, et dont le travail était aussi bien fait. Il se dirigea vers la coupe et la saisit. Mais, au moment où il se saisissait de la coupe, ses deux mains collèrent à l'objet, et ses deux pieds collèrent à la pierre sur laquelle il se tenait, et la parole lui fut enlevée si bien qu'il ne pouvait plus prononcer un mot. Il dut rester à cet endroit, debout.

Manawydan l'attendit jusque vers la fin de la journée. À la fin de l'après-midi, lorsqu'il fut convaincu qu'il n'aurait plus de nouvelles de Pryderi ni des chiens, il s'en retourna à la cour. Quand il rentra, Rhiannon le regarda :

« Où est ton compagnon, dit-elle, et où sont tes chiens?

– Voici notre histoire », dit-il, et il lui rapporta ce qui était arrivé.

« Dieu sait, dit Rhiannon, tu as été un mauvais compagnon, et c'est un bon compagnon que tu as perdu. »

Sur ces mots, elle sortit et s'en alla dans la direction où il lui avait dit que se trouvaient la citadelle et Pryderi.

Elle trouva les portes de la citadelle ouvertes; on ne l'empêcha pas d'entrer. Elle y pénétra, et elle aperçut aussitôt Pryderi, qui prenait une coupe. Elle vint à lui en disant :

« Las, mon seigneur, qu'est-ce que tu fais ici? »

Et elle prit sa coupe. Aussitôt ses deux mains collèrent à la coupe, ses deux pieds collèrent à la pierre, et elle ne put prononcer une seule parole.

Puis, comme la nuit tombait, il y eut des coups de tonnerre, il tomba une nuée et la citadelle disparut, et ils disparurent aussi tous les deux.

Lorsque Kigva, la fille de Gwyn Gloyw, la femme de Pryderi, vit qu'il ne restait plus qu'elle et Manawydan à la cour d'Arberth, elle fut très affligée au point de se demander s'il n'était pas préférable de mourir plutôt que de vivre ainsi. Manawydan s'en aperçut :

« Dieu sait, dit-il, tu te trompes, si c'est par peur de moi que tu t'affliges ainsi. Je te donne Dieu pour caution que tu n'auras

pas de compagnon plus honnête que moi, aussi longtemps que Dieu nous maintiendra dans cette situation. Entre moi et Dieu, quand bien même je serais dans la fleur de ma jeunesse, je garderai ma foi envers Pryderi, et je la garderai même pour toi. Tu n'as rien à craindre, dit-il. Entre moi et Dieu, tu auras avec moi la compagnie que tu souhaites, pour autant qu'il est en mon pouvoir, aussi longtemps que Dieu nous verra dans cette épreuve et cette affliction.

– Que Dieu te le rende! C'est ce que j'attendais de toi. »

Dès lors, la jeune femme fut souriante et délivrée de ses peurs.

« Oui, mon âme, dit Manawydan, ce n'est pas le moment de rester ici. Nous avons perdu nos chiens et nous ne pouvons plus nous nourrir. Allons en Angleterre. Il nous sera très facile de gagner notre vie là-bas.

– Je suis d'accord, seigneur, dit-elle, nous allons y aller. »

Ils firent route ensemble vers l'Angleterre.

« Seigneur, dit-elle, quel métier vas-tu adopter? Prends quelque chose de propre.

– Non, dit-il, je n'embrasserai que le métier de cordonnier, comme je l'ai déjà fait.

– Seigneur, pour la propreté, un tel métier ne convient pas à un homme aussi sage et aussi honorable que toi.

– Je vais tout de même l'adopter », dit-il.

Il se mit à exercer la cordonnerie, et façonna les pièces dans le cuir de Cordoue le plus beau qu'il pût trouver dans la ville. Et comme ils avaient fait ailleurs, il fabriqua des boucles dorées pour les chaussures, au point que la production de tous les autres cordonniers paraissait médiocre et inutile en comparaison de la sienne. Tant qu'on pouvait trouver ses chaussures et ses bottes chez lui, on n'achetait rien aux autres.

Un an se passa dans ces conditions, jusqu'au jour où les cordonniers devinrent jaloux de lui et complotèrent : on lui expédia un avertissement, disant que les cordonniers s'étaient mis d'accord pour le tuer.

« Seigneur, dit Kigva, pourquoi souffrir cela de ces manants?

– Non, dit-il, nous allons revenir en Dyved. »

Ils revinrent en Dyved. Lorsque Manawydan partit, il emporta une charge de froment avec lui. Ils atteignirent Arberth et s'y installèrent. Il ne trouvait rien de plus beau que de voir Arberth et la campagne où il avait été chasser, autrefois, lorsque Rhiannon et Pryderi étaient encore avec eux.

Il prit l'habitude de pêcher les poissons et de capturer les animaux sauvages dans leurs terriers [16]. Puis il se mit à bêcher la terre, et il ensemença un champ, puis un autre, et un troisième. Et le froment poussa le mieux du monde, les trois champs prospéraient d'une même croissance, si bien que personne n'avait jamais vu un plus beau froment.

Les saisons de l'année se succédèrent. Arriva l'automne. Manawydan alla voir l'un de ses champs : il était mûr. « Je dois moissonner celui-ci demain », se dit-il. Il rentra chez lui à Arberth, ce soir-là.

Le lendemain au petit matin [17], il partit dans l'intention de moissonner le champ. Mais quand il y arriva, il n'y avait plus que les chaumes, dépouillés, tous cassés à l'endroit où la tige rejoint l'épi : tous les épis avaient disparu, il ne restait que le chaume, dépouillé. Il fut très étonné de cela, et s'en alla voir le deuxième champ : celui-ci était mûr. « Dieu sait, dit-il, je dois moissonner celui-ci demain. »

Et le lendemain, il revint dans l'intention de le moissonner. Mais lorsqu'il y arriva, il ne restait plus que le chaume, dépouillé.

« Las, Seigneur Dieu, dit-il, qui est en train d'accomplir ma ruine? Je le sais : celui qui a entrepris ma ruine, c'est celui-là qui va l'achever, c'est le même qui a déjà dévasté le pays. »

Il alla voir le troisième champ. Personne n'avait jamais vu un plus beau froment, il était mûr.

« Honte sur moi, dit-il, si je ne veille pas cette nuit. Celui qui a volé le blé des autres champs viendra voler aussi celui-ci. Je vais savoir qui c'est. »

Il prit ses armes, et partit pour monter la garde dans le champ. Il informa Kigva de tout cela.

« Eh bien, dit-elle, qu'as-tu l'intention de faire?

– Je vais surveiller le champ cette nuit », dit-il.

Il alla garder le champ. Comme il montait la garde, vers minuit survint le plus grand vacarme du monde. Il regarda ce qui se produisait : c'était une invasion [18] de souris, on ne pouvait

les compter ni les évaluer. Il n'avait pas encore compris, qu'elles avaient déjà fondu sur son champ, chacune grimpait le long d'une tige, la courbait, coupait l'épi et l'emportait en laissant le chaume. Il ne pouvait voir une seule tige sur laquelle il n'y eût une souris. Ensuite elles repartaient en emportant les épis.

Rempli de fureur et de colère, il donna des coups dans le tas de souris, mais il n'en atteignait aucune, pas plus que s'il avait frappé des moucherons ou des oiseaux dans l'air.

Cependant il en aperçut une, assez lourde, dont on aurait dit qu'elle ne pouvait pas marcher. Il la poursuivit, la captura et l'enferma dans son gant; il ferma l'ouverture du gant avec un fil noué et regagna la cour en conservant le gant.

Il entra dans la chambre où se trouvait Kigva, alluma le feu et accrocha le gant, par son fil, à un crochet.

« Qu'est-ce qu'il y a là-dedans, seigneur? demanda Kigva.

– Un voleur, dit-il, que j'ai surpris en train de me voler.

– Quelle sorte de voleur, seigneur, peux-tu mettre dans ton gant? demanda-t-elle.

– Voici toute l'histoire », dit l'autre. Et il raconta comment ses champs avaient été pillés et dévastés, et comment les souris avaient envahi le dernier en sa présence. « L'une d'entre elles était très lourde : je l'ai attrapée et elle est maintenant dans le gant. Je la pendrai demain. Je le confesse devant Dieu, si je pouvais les attraper, je les pendrais toutes.

– Seigneur, dit-elle, cela n'est pas surprenant. Mais il n'est tout de même pas seyant de voir un homme de ton rang, de ta naissance, pendre ce genre d'animal. Si tu voulais bien faire, tu ne toucherais pas à cet animal et tu le relâcherais.

– Honte sur moi, dit-il, si je ne pends pas toutes celles que je pourrai attraper. Celle que j'ai prise, je vais la pendre.

– Bien, seigneur, dit-elle, je n'ai pas de raison de venir en aide à cet animal, si ce n'est pour t'éviter un acte déshonorant. Agis selon ta volonté, seigneur.

– Si je savais seulement le motif pour lequel tu devais lui venir en aide, j'aurais suivi ton avis à ce sujet; mais puisque je l'ignore, ma dame, j'ai l'intention de la détruire.

– Détruis-la, je le veux bien », dit-elle.

Puis il se dirigea vers le tertre d'Arberth [19] en emportant la souris, et il planta deux fourches au sommet du tertre.

Sur ces entrefaites, il vit venir à lui un clerc, vêtu d'un vieil

habit pauvre et usé. Or il y avait sept ans qu'il n'avait vu personne, ni homme ni bête, sauf les quatre qui étaient restés ensemble, jusqu'à ce que deux d'entre eux aient encore disparu.

« Seigneur, dit le clerc, bonjour à toi!

– Dieu te donne le bonheur, sois le bienvenu, dit-il. D'où viens-tu, clerc?

– D'où je viens? D'Angleterre, où j'ai été chanter. Pourquoi me poses-tu cette question, seigneur? dit-il.

– C'est que je n'ai vu personne ici depuis sept ans, excepté quatre personnes coupées du monde, plus toi aujourd'hui.

– Oui, seigneur, dit-il, je traverse aujourd'hui ce pays pour rejoindre mon propre pays. Quel genre de travail t'occupe actuellement, seigneur?

– La pendaison d'un voleur que j'ai surpris en train de me voler, dit-il.

– Quel genre de voleur, seigneur? dit-il. Je vois dans ta main un animal qui ressemble à une souris. Il convient mal à un homme de ton rang de toucher un animal de cette espèce-là. Relâche-le.

– Non, entre moi et Dieu, je ne le relâcherai pas, dit-il. Je l'ai surpris en train de voler, et je vais lui appliquer la loi des voleurs, c'est-à-dire le pendre.

– Seigneur, dit l'autre, pour ne pas voir un homme de ton rang accomplir cette action, je vais te donner la livre que j'ai gagnée en demandant l'aumône, mais relâche cet animal.

– Non, entre moi et Dieu, je ne le relâcherai pas, je ne le vendrai pas.

– Comme tu veux, seigneur, dit-il. S'il n'était pas ignoble de voir un homme de ton rang toucher cette sorte d'animal, peu m'importerait. »

Et le clerc s'en alla.

Comme il allait mettre la barre transversale sur les fourches, voici qu'arrive vers lui un prêtre, sur un cheval tout équipé.

« Seigneur, bonjour à toi, dit-il.

– Dieu te donne le bonheur, dit Manawydan, donne-moi ta bénédiction.

– Dieu te bénisse. Qu'est-ce que tu es en train de faire, seigneur? dit-il.

– Je vais pendre un voleur que j'ai surpris en train de me voler, dit-il.

– Quel genre de voleur, seigneur? dit l'autre.

– C'est un animal de la forme d'une souris; elle a commis un vol chez moi et je vais lui infliger la mort des voleurs.

– Seigneur, pour ne pas te voir toucher cet animal, je vais te l'acheter. Relâche-le.

– Je le confesse à Dieu, je ne vais ni le vendre ni le relâcher.

– C'est vrai, seigneur, cet animal est sans valeur. Pour ne pas te voir souillé par cet animal, je vais te donner dix livres, et tu le relâches.

– Non, entre moi et Dieu, dit Manawydan, je ne veux aucun échange, je ne veux pour lui que ce qu'il mérite, c'est-à-dire la pendaison.

– Très bien seigneur, fais à ta guise. »

Le prêtre s'en alla.

Lui, il commença à nouer le fil autour du cou de la souris. Et comme il commençait à la tirer en l'air, il vit arriver un train d'évêque avec des bêtes de somme[20] et toute une troupe; l'évêque lui-même se dirigeait vers lui. Il arrêta son geste.

« Seigneur évêque, dit-il, donne-moi ta bénédiction.

– Dieu te bénisse, dit-il. Qu'est-ce que tu es en train de faire?

– Je pends un voleur que j'ai surpris en train de me voler, dit-il.

– N'est-ce pas une souris que je vois dans ta main? dit l'autre.

– Oui, dit-il, c'est elle qui m'a volé.

– Eh bien, dit l'autre, puisque j'arrive avant que cet animal ne soit exterminé, je vais te l'acheter. Je t'en donne sept livres, pour qu'un homme de ton rang ne détruise pas un animal aussi vil; relâche-le et tu recevras l'argent.

– Entre moi et Dieu, je ne le relâcherai pas, dit-il.

– Puisque tu ne le relâches pas pour cette somme, je vais te donner vingt-quatre livres d'argent fin, et tu vas le relâcher.

– Je le confesse à Dieu, je ne le relâcherai pas, même pour le double, dit-il.

– Puisque tu ne le relâches pas pour cette somme, dit-il, je te donnerai tous les chevaux que tu vois dans cette plaine, et les sept coffres qui sont ici, avec les sept chevaux sur lesquels ils sont.

– Entre moi et Dieu, je n'en veux pas, dit-il.

– Si tu ne veux pas de cela, dis ton prix.

– D'accord, dit-il, je veux la libération de Rhiannon et de Pryderi.

– Tu l'auras.

– Ce n'est pas tout, entre moi et Dieu.

– Que veux-tu d'autre?

– Délivrer les sept cantrefs de Dyved de l'ensorcellement.

– Tu l'obtiendras aussi, mais relâche la souris.

– Je ne la relâcherai pas, entre moi et Dieu, dit-il. Je veux savoir qui est la souris.

– C'est ma femme; s'il en était autrement je ne chercherais pas à la délivrer.

– Comment est-elle venue jusque chez moi?

– C'était pour piller, dit-il. Je suis Llwyd fils de Kil Coed, c'est moi qui ai jeté un sort sur les sept cantrefs de Dyved; c'était pour venger Gwawl fils de Clud, par amitié pour lui; et sur la personne de Pryderi, j'ai vengé le jeu du blaireau dans le sac qui avait été infligé à Gwawl par Pwyll prince d'Annwvyn, de propos délibéré, à la cour d'Eveydd le Vieux. Lorsqu'ils surent que tu t'étais installé dans le pays, mes hommes vinrent me trouver et me demandèrent de les transformer en souris pour détruire ton blé. La première nuit, ils y allèrent eux-mêmes. Ils retournèrent la deuxième nuit, et dévastèrent les deux champs. La troisième nuit, ma femme et les femmes de la cour vinrent me trouver pour me demander de les transformer, ce que j'ai fait. Mais ma femme était enceinte : si elle ne l'avait pas été, tu n'aurais pas pu la rattraper. Mais puisqu'il en a été ainsi et qu'elle a été capturée, je vais te rendre Pryderi et Rhiannon, et je vais délivrer le Dyved de l'ensorcellement. Je t'ai expliqué qui elle est, maintenant relâche-la.

– Je ne la relâcherai pas, entre moi et Dieu, dit-il.

– Que veux-tu de plus? dit-il.

– Ce que je veux, dit-il, c'est qu'il n'y ait plus jamais d'ensorcellement sur les sept cantrefs de Dyved, et qu'on ne puisse pas jeter de sort sur eux.

– Tu l'obtiendras, dit-il, mais relâche-la.

– Entre moi et Dieu, dit-il, je ne la relâcherai pas.

– Que veux-tu encore? dit-il.

– Ce que je veux, dit-il, c'est qu'il n'y ait jamais de représailles pour tout cela contre Pryderi ni contre Rhiannon, ni contre moi non plus.

– Tu auras tout cela. Dieu sait, tu as touché juste, dit l'autre. Si tu n'avais pas soulevé la question, tous les malheurs seraient revenus sur toi en entier.

– C'est pour cela que je l'ai mentionné.

– Délivre ma femme maintenant.

– Entre moi et Dieu, je ne la libérerai pas avant de voir Pryderi et Rhiannon libres, à côté de moi.

– Ne les vois-tu pas arriver ici? » dit-il.

Aussitôt, voici Pryderi et Rhiannon qui sont là. Il se leva pour les accueillir et les saluer, et ils s'assirent ensemble.

« Noble homme, libère ma femme maintenant, tu as eu tout ce que tu as demandé.

– Je vais la relâcher bien volontiers », dit-il.

Alors il la libéra. L'autre la frappa avec une baguette magique et elle se transforma en une jeune femme, la plus belle qu'on ait jamais vue.

« Regarde le royaume autour de toi, dit-il, tu verras toutes les habitations et les installations, dans le meilleur état qu'elles aient jamais eu. »

Il se leva et regarda : il vit tout le royaume couvert d'habitations, bien fourni en troupeaux et en fermes.

« Quelle a été la servitude imposée à Pryderi et à Rhiannon? demanda-t-il.

– Pryderi portait au cou le marteau de porte du porche de ma cour, et Rhiannon portait au cou les colliers des ânes, lorsqu'ils avaient tiré les charrettes de foin. Telle a été leur captivité. »

C'est à cause de cette captivité que ce conte a été appelé « Le *Mabinogi* du collier et du marteau de cou [21] ». Ainsi se termine cette branche du *Mabinogi*.

IV

MATH FILS DE MATHONWY

Il est tentant de chercher à réduire ce récit à tel ou tel aspect psychologique qui pourrait séduire le lecteur par sa « modernité ». On a bien sûr soumis Gwydion à une analyse psychanalytique : le récit entier a été présenté comme une œuvre misogyne, où les femmes seraient confinées à des rôles passifs ou franchement négatifs (cf. l'étude de Roberta Valente). Mais ce serait négliger les conditions mêmes du travail de conteur : le conteur est un homme, qui parle le langage masculin (par opposition au langage féminin de Blodeuwedd, qui parle de « chèvres » et ose à peine prononcer le mot de « boucs »). D'autre part, le rôle des femmes n'est pas si négatif qu'il paraît, comme l'a montré Dumézil à propos d'Aranrhod, véritable déesse de fécondité, mère du personnage suprême Lleu Llaw Gyffes.

La première femme du récit est une vierge, Goewin, dont le contact est nécessaire au roi Math. Comme l'a écrit Dumézil, la prospérité du royaume, en temps de paix, est associée à cette réserve de fécondité confiée à la garde du roi. Cette tradition mythique est particulièrement intéressante. Les civilisations celtiques anciennes confient au roi la défense des vierges : un règne juste et prospère se traduit notamment par la sécurité des jeunes filles. Sans doute, au niveau des légendes tardives, ce thème est-il souvent déformé : du roi qui contrôle les mariages, on passe au roi qui les empêche (Conchobar et Deirdre, dans « L'exil des fils d'Uisnech »).

Georges Dumézil a mis en valeur la trifonctionnalité des principaux personnages : le roi Math s'occupe de la fécondité et de la prospérité (il cherche à obtenir les porcs de l'Autre Monde), tout comme il s'occupe de guerre le cas échéant (notamment dans l'éducation des trois garçons aux noms d'animaux), tout comme il pratique la magie

(fonction religieuse). La famille des enfants de Dôn, la sœur de Math, se répartit de la même façon entre les différentes fonctions : il y a le cultivateur (Amaethon) et le forgeron (Govannon), le magicien (Gwydion) et le représentant de l'autorité (Gilvaethwy durant le kylch).

Le conte s'organise en quelque sorte autour de deux couples oncle-neveu. C'est d'abord l'antagonisme de deux magiciens, le roi Math et son neveu Gwydion (caractérisé comme le meilleur conteur). C'est ensuite la relation initiatique et formatrice entre Gwydion et son neveu Lleu. Au premier niveau, on pouvait en tirer un enseignement sur les bons et les mauvais usages de la magie, et sur ses rapports avec le pouvoir royal.

La première partie, qui a été parfaitement commentée par Dumézil, raconte la rébellion des deux neveux de Math, Gwydion et Gilvaethwy. Pour permettre à son frère de satisfaire ses instincts, c'est-à-dire posséder la jeune fille que protège le roi Math, Gwydion provoque une guerre avec le royaume de Pryderi, de façon à éloigner le roi de sa cour. La magie est mise au service des désirs brutaux. Elle est même utilisée contre les règles de l'honneur guerrier, lorsque Gwydion l'emploie dans son duel avec Pryderi.

Le châtiment imposé par le roi Math est lui aussi « magique », ce qui implique que le roi indo-européen avait aussi une certaine autorité religieuse (rappelons que la royauté est une forme de sacerdoce dans la théorie de Dumézil, prêtres et rois relevant tous de la première fonction). Les transformations animales imposées comme des « pénitences » aux deux fauteurs de guerre leur font connaître une véritable initiation guerrière, dont les caractéristiques correspondent sans doute à des usages anciens (ainsi la vie sauvage, l'homosexualité passagère, peut-être le culte de totems animaux).

Aranrhod et Blodeuwedd sont les deux personnages féminins qui, de façon assez négative, interviennent dans le destin de Lleu. L'une est sa mère, qui refuse de le reconnaître ; l'autre est sa femme, infidèle, qui poussera la traîtrise jusqu'à ourdir la mort de son mari. Aranrhod subissant l'épreuve de virginité laisse tomber deux fils successivement, donc deux jumeaux. L'un sera Dylan eil Ton, « le fils de la vague » ; l'autre, d'abord passé inaperçu, est entièrement élevé par son oncle Gwydion.

Le développement exceptionnel de Lleu est comparable à celui de Pryderi. Il sera comme lui associé à son oncle dans la fabrication de souliers dorés : il y a donc des « doublets », si l'on peut dire. La geste

de Gwynedd donne à Lleu le rôle qu'occupait Pryderi dans la geste de Dyved. D'après W.J. Gruffydd, d'ailleurs, l'un et l'autre seraient des avatars de Mabon fils de Modron, le « jeune dieu », qui va séjourner provisoirement aux enfers pour remplacer un autre (son jumeau peut-être, comme dans le cas de Castor et Pollux). Mais si l'interprétation de Gruffydd se révèle ici acceptable, elle comporte aussi bien des hypothèses indémontrées concernant la genèse du Mabinogi.

Derrière le refus d'Aranrhod de donner un nom, des armes et une femme à son fils, et derrière la création, ex nihilo, de Blodeuwedd, il y a un hommage indirect à l'importance des femmes, au pouvoir incontournable de la mère, au besoin d'obtenir une épouse pour arriver à la qualification d'homme adulte et de roi. Gwydion le sait et il agit en conséquence : sa riposte ne consiste pas à contrer directement sa sœur, mais à la faire s'exécuter de telle sorte qu'elle donne elle-même un nom et des armes à son fils. Pour la création magique de Blodeuwedd, il doit recourir à l'aide d'un magicien plus puissant, son oncle Math.

Le destin dramatique de Lleu, trahi par sa femme adultère, assassiné par l'amant de sa femme, survivant sous la forme d'un aigle décharné et ne revenant dans le monde que sous l'effet d'une invocation poétique de Gwydion, ressemble à une nouvelle initiation, celle qui inclut le passage de vie à trépas et un séjour dans l'Autre Monde. De ce point de vue, il est possible d'identifier Lleu et Mabon, qui est retenu prisonnier en un lieu surnaturel.

Comme l'a dit Dumézil, Lleu est certainement le dieu suprême, suprafonctionnel, des Celtes : c'est le Lugus des Gaulois, à la fois dieu artisan, dieu royal et dieu guerrier. Contrairement à son oncle Gwydion, il est parfaitement qualifié pour un destin royal, et c'est lui qui succède finalement à Math sur le trône de Gwynedd.

Gwydion, quant à lui, présente un personnage typique de « druide ». Comme les druides, il est chargé de l'éducation des jeunes princes (c'est lui qui s'occupe de Lleu depuis sa naissance). Il conseille le roi, quand Math lui demande son avis. Il est poète, conteur et magicien : c'est dans sa mémoire qu'il garde les traditions mythiques, et il peut proférer des strophes poétiques aux effets magiques. En tant que druide, il détient de larges pouvoirs, mais le roi (Math) est plus puissant que lui. En un mot, même si la langue galloise n'a pas conservé le nom du druide, le souvenir en est resté presque intact dans cette légende.

BIBLIOGRAPHIE

DUMÉZIL, Georges : La Quatrième Branche du Mabinogi et la théologie des trois fonctions, *Rencontres de religions, Actes du colloque du Collège des Irlandais (juin 1981)*, Paris, Belles-Lettres, 1986, p. 25-38. (Paru aussi dans *L'Oubli de l'homme et l'honneur des dieux, Esquisses de mythologies*, Paris, Gallimard, 1985, p. 56-75.)

GRUFFYDD, W. J. : *Math vab Mathonwy, An Inquiry into the Origin and Development of the Fourth Branch of the Mabinogi*, Cardiff, 1928.

VALENTE, Roberta : « Gwydion and Aranrhod : crossing the borders of gender in *Math* », *The Bulletin of the Board of Celtic Studies*, XXXV, 1988, 1-9.

Math fils de Mathonwy était le seigneur de Gwynedd, et Pryderi fils de Pwyll régnait sur vingt et un cantrefs dans le Sud. C'étaient les sept cantrefs de Dyved, les sept de Morgannwg, les quatre de Keredigiawn et les trois d'Ystrad Tywi [1]. À cette époque, Math fils de Mathonwy ne pouvait vivre que s'il avait les deux pieds dans le giron d'une jeune fille [2] – à moins que les troubles de la guerre ne l'en empêchassent. La jeune fille qui lui tenait compagnie était Goewin fille de Pebin, de Dol Pebin en Arvon [3] : c'était la plus belle jeune fille que l'on connût de sa génération.

Sa demeure permanente était à Caer Dathyl, en Arvon [4]. Il ne pouvait pas faire lui-même la tournée (*kylch* [5]) dans le royaume, mais Gilvaethwy fils de Don et Eveydd fils de Don [6], ses neveux, nés de sa sœur [7], faisaient la tournée du royaume à sa place, accompagnés de l'entourage royal.

La jeune fille restait constamment avec Math. Or Gilvaethwy fils de Don s'éprit de cette fille, et il en devint tellement amoureux qu'il se demandait ce qu'il devait faire. L'amour lui altéra le teint, l'aspect et la forme, au point qu'il était difficile de le reconnaître.

Son frère Gwydion [8] l'observa un jour attentivement.

« Mon garçon, dit-il, que t'arrive-t-il?

– À quel propos? dit l'autre, qu'est-ce que tu me trouves?

– Je trouve que tu perds ta forme et ta couleur, qu'est-ce qu'il t'arrive?

– Seigneur mon frère, dit-il, il ne me servira à rien de révéler à qui que ce soit la chose qui m'arrive.

– Qu'est-ce que c'est, mon âme? dit-il.

– Tu connais le don particulier de Math fils de Mathonwy, dit l'autre, tous les murmures, les plus petits soient-ils, qui s'échangent entre les hommes, dès lors que le vent les a rencontrés il les connaît [9].

– Oui, ne parle pas davantage, dit Gwydion. Je devine ta pensée : tu es amoureux de Goewin. »

Alors l'autre, voyant que son frère avait deviné son état d'âme, poussa le soupir le plus profond du monde.

« Mon âme, arrête tes soupirs, dit-il, ce n'est pas comme cela que l'on aura le dessus. Puisqu'on ne peut faire autrement, je vais provoquer l'entrée en guerre du Gwynedd, du Powys [10] et du Deheubarth [11], afin d'aller prendre la jeune fille [pendant ce temps]; ne sois plus triste, je te la procurerai. »

Puis ils allèrent trouver Math fils de Mathonwy.

« Seigneur, dit Gwydion, j'ai appris qu'il était arrivé en Dyved une espèce d'animal qui n'était encore jamais entrée dans cette île.

– Comment s'appellent-ils? dit-il.

– Des porcs (*hobeu*), seigneur.

– Quel genre d'animaux est-ce là?

– Des animaux petits, dont la viande est meilleure que celle du bœuf [12]. Ils sont en train de changer de nom : on les appelle maintenant des cochons (*moch*).

– À qui appartiennent-ils?

– À Pryderi fils de Pwyll; ils lui ont été envoyés de l'Annwvyn par Arawn, roi d'Annwvyn. » (Et le vieux nom se conserve encore aujourd'hui dans l'expression « moitié de porc, moitié de cochon » – *hannerhwch, hannerhob* [13].)

« Eh bien, dit Math, de quelle façon pourra-t-on les obtenir de lui?

– Je vais aller le trouver, seigneur, avec onze autres [14], tous déguisés en bardes, pour lui demander les cochons.

– Il peut très bien vous opposer un refus, dit Math.

– J'ai des ressources d'ingéniosité, seigneur, dit-il. Je ne reviendrai pas sans les porcs.

– Parfait, dit l'autre, tu peux partir. »

Il partit avec Gilvaethwy et dix autres pour le Keredigiawn, vers l'endroit qu'on appelle aujourd'hui Ruddlan Teivi [15]; Pryderi avait là une résidence. Ils arrivèrent déguisés en bardes. On

leur fit bon accueil. Ce soir-là, au dîner, Gwydion fut placé à côté de Pryderi.

« Eh bien, dit Pryderi, nous aimerions écouter une histoire de l'un des jeunes gens que voici.

– Nous avons une coutume, seigneur, dit Gwydion, que le premier soir où l'on vient chez un grand, ce soit au chef des bardes [16] de prendre la parole. Je vais donc avoir le plaisir de vous dire un conte. »

Or Gwydion était le meilleur conteur au monde. Ce soir-là, il se mit à distraire la cour avec des histoires amusantes et un conte; il fut très apprécié de tous, et Pryderi trouva sa conversation attrayante.

Après quoi, il dit à Pryderi :

« Seigneur, dit-il, qui pourrait mieux que moi te faire part de ma mission?

– Personne, dit l'autre.

– Ta langue ne dit que le bien [17]. Voici ma mission, seigneur : te demander, en grâce, de donner les animaux qui t'ont été envoyés d'Annwvyn.

– Eh bien, dit Pryderi, il n'y aurait rien au monde de plus facile, s'il n'y avait pas un accord à leur sujet entre mon royaume et moi : il a été convenu que je ne m'en séparerais pas jusqu'à ce qu'ils se soient multipliés par trois dans le royaume.

– Seigneur, dit Gwydion, je peux te libérer de cette parole. Voici comment : ce soir, tu ne me les donneras pas, mais tu ne me diras pas non. Demain, je te montrerai un échange possible pour les remplacer. »

Cette nuit-là, il se retira avec ses compagnons dans leur logis et ils tinrent conseil.

« Hommes, dit-il, nous n'obtiendrons pas les cochons en les demandant.

– Eh bien, par quel stratagème allons-nous les avoir? dirent-ils.

– Je vais trouver un moyen de les avoir », dit Gwydion.

Puis il mit en œuvre tous ses artifices et entreprit de montrer son pouvoir magique : il fabriqua par magie douze étalons, douze lévriers, tous noirs, et avec la poitrine blanche, chacun avec son collier et sa laisse – tout homme qui les voyait croyait qu'ils étaient en or; il y avait une selle sur chaque cheval, et tout ce qui aurait dû être en fer paraissait être en or plein; les freins étaient du même style.

Il alla trouver Pryderi avec ces chevaux et ces chiens.

« Bonjour à toi, seigneur, dit-il.

– Dieu te donne le bonheur, dit-il, sois le bienvenu.

– Seigneur, dit-il, voici le moyen de te libérer de la promesse que tu rappelais hier soir à propos des porcs, que tu ne pourrais ni les donner, ni les vendre. Tu peux très bien les échanger contre quelque chose de mieux. Je te donne ces douze chevaux tels qu'ils sont harnachés, avec leurs selles et leurs freins, et ces douze lévriers avec leurs colliers et leurs laisses, comme tu vois, et les douze boucliers dorés que tu vois là-bas » (il avait fabriqué ces derniers avec des champignons [18]).

« Bon, dit l'autre, nous allons prendre conseil. »

Au conseil, il fut décidé de donner les porcs à Gwydion, et d'accepter de lui les chevaux, les chiens et les boucliers.

Puis ils prirent congé, et partirent avec les porcs.

« Guerriers, dit Gwydion, il nous faut presser le pas. Le charme magique ne dure que vingt-quatre heures. »

Ce soir-là, ils marchèrent jusqu'au point culminant du Keredigiawn, à l'endroit qui, depuis, porte le nom de Mochtrev (« le village des Porcs »). Le lendemain, ils reprirent la route et traversèrent Elenid [19]. Le soir, ils s'arrêtèrent à la frontière entre Keri et Arwystli [20], à l'endroit qui depuis s'appelle Mochtrev. De là, ils continuèrent à cheminer et arrivèrent le soir dans un district (*kymwt*) de Powys, que l'on appelle encore aujourd'hui Mochnant (« la vallée des Porcs [21] ») à cause de cela. C'est là qu'ils passèrent la nuit. De là, ils marchèrent jusqu'au cantref de Rhos [22], et ils y passèrent une nuit, dans le village qui s'appelle encore Mochtrev.

« Hommes, dit Gwydion, nous allons emmener ces animaux dans la " forteresse " du Gwynedd. Nos poursuivants ont réussi à se rapprocher. »

Ils gagnèrent le village le plus élevé d'Arllechwedd [23], et construisirent une soue pour les porcs – c'est pour cette raison que l'endroit s'appelle Creu-wryon (« la Soue de Gwryon [24] »).

Après avoir construit cet abri, ils allèrent trouver Math fils de Mathonwy, à Caer Dathyl. En arrivant, ils trouvèrent le pays en pleine mobilisation.

« Quelles sont les nouvelles, ici? demanda Gwydion.

– C'est la levée en masse, dirent-ils. Pryderi arrive à votre poursuite avec ses vingt et un cantrefs. Il est étrange que vous

ayez avancé aussi lentement. Et où sont les animaux que vous étiez aller chercher?

– On leur a construit une étable dans l'autre cantref [25], au Sud », dit Gwydion.

À ce moment, ils entendirent les sonneries de trompettes et le rassemblement des troupes. Ils s'armèrent à leur tour et allèrent jusqu'à Pennardd [26] en Arvon.

Mais, le soir même, Gwydion fils de Don et Gilvaethwy son frère retournèrent à Caer Dathyl : Gilvaethwy et Goewin fille de Pebin furent placés dans le lit [27] de Math fils de Mathonwy pour coucher ensemble, les femmes de chambre furent expulsées sans ménagement, et il s'unit à elle, cette nuit-là, malgré elle.

Lorsqu'ils virent le jour levé, le lendemain, ils partirent rejoindre Math fils de Mathonwy et son armée.

Comme ils arrivaient, ces hommes allaient se réunir pour décider de l'endroit où ils attendraient l'attaque de Pryderi et des hommes du Sud. Les deux frères se joignirent à la réunion. Il fut décidé de rester dans la « forteresse » du Gwynedd, en Arvon. C'est au milieu entre les deux Maenawr qu'ils attendirent – Maenawr Bennardd et Maenawr Coed Alun [28].

C'est là que Pryderi les rejoignit : là fut la bataille, et ce fut un grand massacre de part et d'autre; les hommes du Sud durent faire retraite. Ils reculèrent jusqu'à l'endroit qu'on appelle encore Nant Call [29]. Ils furent poursuivis jusque-là, et il y eut en ce lieu un énorme carnage. Puis ils se retirèrent jusqu'à l'endroit appelé Dol Penmaen [30], et là les hommes du Sud se regroupèrent, et demandèrent une trêve; pour l'obtenir, Pryderi donna en otages Gwrgi Gwastra, et vingt-trois autres jeunes gens de noble famille.

Ensuite, ils marchèrent, protégés par la trêve, jusqu'à Traeth Mawr [31]; mais, comme ils allaient jusqu'à Melen Rhyd [32], on ne put empêcher la piétaille de leur lancer des flèches; Pryderi envoya des messagers pour demander d'épargner les deux armées [33] : il demandait qu'on laissât l'affaire à décider entre lui et Gwydion fils de Don, puisque c'était ce dernier qui avait tout causé. Les messagers se présentèrent devant Math fils de Mathonwy.

« Eh bien, répondit Math, entre moi et Dieu, si Gwydion fils de Don l'accepte, je le laisserai faire volontiers. Mais je ne contraindrai personne à se battre pour faire ce que nous pourrions faire tous ensemble.

– Dieu sait, dirent les messagers, il serait juste, a dit Pryderi, que l'homme qui lui a causé tant de tort s'opposât à lui dans un corps à corps [34], de façon à laisser les deux armées en sécurité.

– Je le confesse à Dieu, {dit Gwydion [35]}, je ne demanderai pas aux hommes de Gwynedd de combattre pour moi, quand je peux moi-même me battre seul à seul avec Pryderi. J'accepte d'opposer mon corps au sien. »

Cette réponse fut envoyée à Pryderi.

« Eh bien, dit Pryderi, moi, je ne demanderai à personne de défendre mon droit à ma place. »

Les deux hommes furent isolés en champ clos, ils revêtirent leurs armes, et s'affrontèrent. Ayant l'avantage de la force et de la ruse, de la magie et de l'ensorcellement, Gwydion fut vainqueur, et Pryderi fut tué. Il fut enterré à Maen Tyvyawc [36], au-dessus du Melen Rhyd; c'est là que se trouve aujourd'hui sa tombe.

Les hommes du Sud repartirent dans leur pays en chantant un chant funèbre. Ce n'était pas surprenant : ils avaient perdu leur seigneur, et un grand nombre de leurs nobles, et leurs chevaux et leurs armes pour la plupart.

Les hommes de Gwynedd s'en retournèrent joyeux et enchantés.

« Seigneur, dit Gwydion à Math, ne serait-il pas juste que nous rendions aux hommes du Sud leur noble qu'ils nous avaient donné en otage en échange de la trêve? Nous n'avons pas le droit de le garder captif.

– Qu'il soit libéré », dit Math.

Le jeune homme fut relâché, ainsi que tous les otages qui l'accompagnaient, pour qu'ils pussent rejoindre les hommes du Sud.

Quant à Math, il revint à Caer Dathyl. Gilvaethwy, et tous ceux de la maison princière qui l'accompagnaient auparavant, partirent pour faire la tournée de Gwynedd, comme ils en avaient l'habitude, sans même passer par la cour. Math entra dans sa chambre, et se fit préparer un coin où il pût s'allonger, accoudé, et mettre ses pieds dans le giron de la jeune fille.

« Seigneur, dit Goewin, cherche une autre fille pour être sous tes pieds désormais. Je suis devenue femme.

– Qu'est-ce que cela signifie?

– On m'a attaquée, seigneur, et cela en cachette, mais je ne suis pas restée sans crier. Il n'était personne à la cour qui ne fût

au courant. Ce sont tes neveux qui m'ont attaquée, seigneur, les fils de ta sœur, Gwydion fils de Don et Gilvaethwy fils de Don. Ils m'ont fait violence et ils t'ont apporté la honte; on a couché avec moi, et cela dans ta chambre et dans ton lit.

– Eh bien, dit-il, je vais faire ce que je pourrai. Je vais d'abord réparer le tort qui t'a été fait, et je chercherai ensuite la réparation qui m'est due. Je vais te prendre pour épouse, et remettre en ta main l'autorité sur mes domaines. »

Pendant ce temps, les deux frères n'approchaient pas de la cour, mais continuaient leur tournée dans le royaume, jusqu'au moment où il arriva l'ordre de leur refuser le boire et le manger. D'abord ils n'osaient pas s'approcher de lui. Puis ils vinrent trouver Math :

« Seigneur, dirent-ils, bonjour à toi!

– Eh bien, leur dit-il, est-ce pour me donner satisfaction que vous êtes venus?

– Seigneur, nous nous remettons à tes volontés.

– Si mes volontés avaient été suivies, je n'aurais pas perdu autant d'hommes et d'armes. Vous ne pourrez pas réparer la honte qui m'a été faite, sans parler de la mort de Pryderi. Mais puisque vous êtes venus vous livrer à mes volontés, je vais entreprendre de vous punir. »

Il prit alors sa baguette magique et d'un coup transforma Gilvaethwy en une biche assez grande; il bloqua l'autre aussitôt – alors qu'il tentait de s'échapper – et il le frappa de la même baguette magique en le transformant en cerf.

« Puisque vous êtes liés l'un à l'autre [37], je vais vous faire marcher ensemble, et vivre ensemble comme mari et femme; vous aurez la nature des animaux sauvages dont vous avez la forme, et à la saison où ils ont d'habitude un petit, vous en aurez un vous aussi. Revenez me voir dans un an à compter d'aujourd'hui. »

Au bout d'un an, le même jour, on entendit du vacarme sous les murs de la chambre, et les aboiements des chiens de la cour s'ajoutèrent au vacarme.

« Allez voir, dit Math, ce qui se passe dehors.

– Seigneur, dit un serviteur, j'y suis allé. Il y a un cerf, une biche et aussi un faon. »

Alors il se leva et sortit. Dehors, il vit les trois animaux : c'étaient un cerf, une biche et un faon vigoureux. Il leva sa baguette magique :

« Celui d'entre vous qui a été une biche l'an passé, qu'il soit cette année un sanglier des bois. Celui qui a été un cerf l'an passé, qu'il soit cette année une laie. »

Puis il les frappa de sa baguette magique.

« Cependant je garde le fils, que je ferai élever et baptiser. » Le nom qui lui fut donné était Hyddwn (« Petit Cerf »).

« Quant à vous, partez, vivez sous la forme d'un sanglier pour l'un, et d'une laie pour l'autre. Vous aurez la nature propre aux cochons sauvages. Dans un an, jour pour jour, revenez ici sous ce mur, accompagnés de votre progéniture. »

À la fin de l'année, voici qu'on entend les aboiements des chiens sous le mur de la chambre; toute la cour alla voir de quoi il retournait. Math se leva et sortit. Dehors il vit trois animaux : un sanglier, une laie et un beau petit, déjà fort pour son âge [38].

« Eh bien, dit-il, celui-là je le garde et je le ferai baptiser. » Il le frappa de sa baguette magique, ce qui le transforma en un grand garçon, bien fait, aux cheveux châtain. Il fut appelé Hychdwn (« Petit Porc »).

« Quant à vous, que celui d'entre vous qui a été un sanglier l'an passé soit cette année une louve, que celui qui a été une laie soit cette année un loup. » D'un coup de sa baguette magique, ils devinrent un loup et une louve. « Vous aurez la nature des animaux dont vous avez la forme. Dans un an, jour pour jour, revenez ici au pied de ce mur. »

Un an plus tard, le même jour, voici qu'on entend du vacarme et des aboiements sous le mur de la chambre. Math sortit, et dehors il vit un loup, une louve et un louveteau [39] plein de santé.

« Lui, je le prends et je le ferai baptiser, dit-il, j'ai un nom tout prêt pour lui, Bleiddwn (« Petit Loup »). Les trois sont vos fils, ce sont

> « Les trois fils du malhonnête Gilvaethwy,
> « Trois champions [40] fidèles,
> « Bleiddwn, Hyddwn, et Hychdwn le Long [41]. »

Puis il les frappa tous les deux de sa baguette magique pour les ramener dans leurs propres corps.

« Hommes, dit-il, si vous m'avez fait du tort, vous avez été suffisamment punis, car vous avez reçu un grand déshonneur en vous donnant un enfant l'un à l'autre. Préparez-leur un bain,

lavez-leur la tête, et donnez-leur un équipement. » Ce qui fut fait.

Lorsqu'ils se furent équipés, ils revinrent auprès de lui.

« Hommes, dit-il, vous avez fait la paix avec moi, vous aurez même mon alliance [42]. Donnez-moi un conseil : quelle jeune fille puis-je faire quérir pour mon service?

– Seigneur, dit Gwydion fils de Don, le conseil est facile à donner : fais quérir Aranrhod [43] fille de Don, ta nièce, la fille de ta sœur. »

On alla la chercher. La jeune fille entra.

« Jeune fille, dit Math, es-tu vierge?

– Je ne suis rien d'autre, à ma connaissance », dit-elle.

Il prit alors sa baguette magique et la recourba.

« Fais un pas par-dessus cette baguette, dit-il, je saurai alors si tu es vierge. »

Elle fit un pas par-dessus la baguette, et au même moment elle laissa derrière elle un garçon grand et blond. L'enfant poussa un cri aigu. Après ce cri, elle gagna la porte, mais elle laissa encore quelque chose derrière elle. Avant que quiconque ait pu la regarder deux fois, Gwydion prit la chose, l'enveloppa dans un drap de paile, et la cacha dans un petit coffret au pied de son lit.

« Eh bien, dit Math fils de Mathonwy, je vais faire baptiser celui-là », en parlant du gros garçon blond. « Je lui donnerai le nom de Dylan. »

L'enfant fut baptisé, et, aussitôt qu'il fut baptisé, il gagna la mer. En entrant dans la mer, il reçut immédiatement la nature de la mer; il nageait aussi bien que les poissons les plus agiles, et pour cette raison on l'appela Dylan fils de la Vague. Jamais aucune vague ne se brisa sous lui. Le coup qui provoqua sa mort fut donné par son oncle Govannon. Ce fut l'un des trois coups funestes [44].

Un jour, comme Gwydion se reposait sur son lit, éveillé, il entendit des cris venant du coffre, au pied de son lit. Bien que les cris ne fussent pas très forts, ils étaient assez hauts pour qu'il les entendît. Il se leva en toute hâte et ouvrit le coffre. En l'ouvrant, il vit un petit garçon qui agitait les bras dans les plis du drap et s'en dégageait. Il prit l'enfant dans ses mains et l'emporta à la ville, dans un lieu où il savait qu'il y avait une femme pouvant

allaiter. Il négocia avec elle la mise en nourrice du garçon. On le garda en nourrice un an.

Quand il eut un an, on aurait admiré sa force s'il avait eu deux ans. À deux ans, c'était un grand garçon, qui pouvait aller tout seul à la cour. Quand il fut à la cour, ce fut Gwydion lui-même qui s'occupa de lui. L'enfant s'habitua à lui et l'aima plus que quiconque. Il fut élevé à la cour jusqu'à l'âge de quatre ans. On aurait alors admiré un enfant de huit ans qui aurait eu sa force.

Un jour, il suivit Gwydion en promenade, à l'extérieur. Gwydion se dirigea vers le château d'Aranrhod [45]. Lorsqu'il arriva à la cour, Aranrhod se leva à sa rencontre pour le saluer et lui souhaiter la bienvenue.

« Dieu te donne le bonheur, dit-il.

– Quel est ce garçon qui te suit? demanda-t-elle.

– Ce garçon, c'est ton fils, dit-il.

– Homme, dit-elle en gémissant, qu'est-ce qui t'a pris de me déshonorer ainsi, en recueillant ma honte et en la conservant aussi longtemps?

– Si c'est en élevant un fils aussi beau que je t'ai fait honte, alors ta honte n'est pas bien grande.

– Quel est le nom de ton protégé? dit-elle.

– Dieu sait, dit-il, il n'a pas encore reçu de nom.

– Eh bien, dit-elle, je lui jette un sort [46], par lequel il ne pourra pas avoir de nom s'il ne le reçoit de moi.

– Je le confesse à Dieu, dit-il, tu es une femme perverse; le garçon aura un nom, même si cela te déplaît. Toi, telle que tu es, si contrariée que tu sois de ne plus être appelée vierge, de toute façon tu ne seras plus jamais appelée vierge, désormais. »

Sur ces mots, il sortit en colère, et regagna Caer Dathyl, où il passa la nuit.

Le lendemain, il se leva, prit l'enfant avec lui et alla se promener au bord de la mer, sur le chemin d'Aber Menai [47]. Là où il trouva des algues et du varech [48], par sa magie il en fit un navire; avec le varech et le goémon, il fit du cuir de Cordoue en grande quantité, et il le colora si bien qu'on n'avait jamais vu un plus beau cuir. Puis il adapta une voile au navire, et, dans ce navire, il se rendit à la porte du château d'Aranrhod, accompagné du garçon. Puis il entreprit de façonner des chaussures et de les coudre. On les aperçut du château.

Lorsqu'il sut qu'on les regardait du château, il changea ses traits et ceux de l'enfant pour qu'on ne pût les reconnaître.

« Quels hommes sont à bord du navire? demanda Aranrhod.

– Des cordonniers, lui répondit-on.

– Allez voir quelle sorte de cuir ils ont, et quel genre de travail ils font. »

On alla les voir, et on le trouva en train de colorer du cuir de Cordoue en doré. Les messagers revinrent en informer Aranrhod.

« Eh bien, dit-elle, apportez au cordonnier la mesure de mon pied et demandez-lui de me faire des chaussures. »

Gwydion façonna des chaussures, et ne les fit pas à la bonne mesure, mais plus grandes. On lui apporta les chaussures [à Aranrhod] : elles étaient trop grandes.

« Celles-là sont trop grandes, dit-elle. Elles lui seront payées, mais qu'il en fasse d'autres plus petites. »

Il en fit d'autres, bien plus petites que son pied, et les lui envoya.

« Dites-lui qu'aucune de ces chaussures ne me va », dit-elle, et cela lui fut répété.

« Eh bien, dit-il, je ne façonnerai plus de chaussures pour elle tant que je ne verrai pas ses pieds. » Cela lui fut répété.

« Eh bien, dit-elle, je vais aller jusqu'à lui. »

Puis elle se rendit au navire. Quand elle arriva, il était en train de façonner les pièces, et le garçon les cousait.

« Ma dame, dit-il, bonjour à toi.

– Dieu te donne le bonheur, dit-elle. Je m'étonne que tu ne puisses réussir à faire des chaussures sur mesure.

– Je n'ai pas pu jusqu'ici, dit-il, mais maintenant je le pourrai. »

À cet instant, un roitelet se dressa sur le pont du navire. Le garçon le frappa et l'atteignit entre le tendon et l'os de la patte. Cela la fit rire :

« Dieu sait, dit-elle, c'est d'une main sûre que le " petit " l'a atteint [49].

– Oui, dit l'autre, que Dieu ne te récompense pas [50], il a enfin trouvé un nom, et c'est un nom assez bon : il s'appellera désormais Lleu Llaw Gyffes (« Lleu à la Main Sûre [51] »). »

Aussitôt tout son ouvrage se transforma en varech et en goémon. Et il ne continua pas plus longtemps ce travail, pour lequel il a été appelé « l'un des trois fabricants de souliers dorés [52] ».

« Dieu sait, dit-elle, tu ne seras pas plus avancé de m'avoir offensée.

– Mais nous ne t'avons pas encore offensée », dit-il.

Alors il rendit sa forme première à son fils, et il reprit lui-même ses propres traits.

« Eh bien, dit-elle, je jette sur ce garçon un sort par lequel il ne pourra jamais recevoir d'armes, si ce n'est pas moi qui les lui donne.

– Entre moi et Dieu, dit-il, cela vient de ta perversité ; mais il aura des armes. »

Puis ils se dirigèrent vers Dinas Dinlleu [53]. Là, Lleu Llaw Gyffes fut éduqué jusqu'à ce qu'il pût chevaucher n'importe quel cheval, et qu'il fût un homme achevé, d'aspect, de taille et de corpulence. Gwydion s'aperçut alors qu'il était triste d'être privé d'armes et de chevaux, et il l'appela auprès de lui.

« Mon garçon, dit-il, nous allons partir en mission demain, toi et moi. Sois donc plus heureux que cela.

– Je le serai », dit le garçon.

Le lendemain, ils se levèrent dans la jeunesse du jour, et ils remontèrent la région côtière jusqu'à Bryn Arien [54]. Arrivés au sommet de Kevyn Cludno [55], ils se préparèrent sur des chevaux, et se dirigèrent vers le château d'Aranrhod. Alors ils changèrent leurs traits et se présentèrent à la porte sous la forme de deux jeunes gens, sauf que Gwydion avait un aspect plus sérieux que celui de Lleu.

« Portier, dit-il, rentre à l'intérieur, et dis qu'il y a ici des bardes de Morgannwg. »

Le portier alla porter le message.

« Qu'ils soient les bienvenus, par la croix de Dieu, dit-elle, laisse-les rentrer. »

On leur fit un excellent accueil. On prépara la grande salle, et on se mit à table. Quand on eut fini de manger, elle s'entretint avec Gwydion de contes et d'histoires. Gwydion était un bon conteur. Quand ce fut le moment d'arrêter de boire, on leur prépara une salle, et ils allèrent dormir.

Gwydion se leva avant le chant du coq, et puis il fit appel à tous ses pouvoirs magiques. Aux premières lueurs du jour, on entendit dans le pays un bruit de rassemblement, un concert de sonneries de cors et de cris. Quand le jour se leva, ils entendirent frapper à la porte, et Aranrhod demander qu'on lui ouvrît. Le

jeune homme se leva et lui ouvrit. Elle entra, accompagnée d'une jeune fille.

« Nobles invités, dit-elle, nous sommes en mauvaise posture.

– Eh bien, dit-il, nous entendons des sonneries de cors et des clameurs, de quoi s'agit-il à ton avis?

– Dieu sait, dit-elle, nous ne voyons même plus la couleur de l'océan tellement il y a de navires, coque contre coque. Ils se dirigent vers la terre aussi vite qu'ils peuvent. Que pourrons-nous faire? dit-elle.

– Ma dame, dit Gwydion, la seule chose à faire, d'après nous, c'est de fermer toutes les portes du château, et de le défendre du mieux que nous pourrons.

– Eh bien, dit-elle, Dieu vous le rende! Organisez la défense; vous trouverez suffisamment d'armes ici. »

Sur ces mots, elle alla chercher des armes. Elle revient avec deux jeunes filles, portant l'armement de deux hommes.

« Ma dame, dit-il, revêts son armure à ce jeune homme. Moi, je vais m'équiper avec l'aide des jeunes filles. J'entends le tumulte des hommes qui viennent.

– Je le ferai volontiers. »

Et, de son plein gré, elle le revêtit d'une armure complète.

« A-t-on terminé d'équiper ce jeune homme? demanda-t-il.

– C'est terminé, dit-elle.

– J'ai terminé moi aussi, dit-il. Ôtons maintenant nos armures; nous n'en avons plus besoin.

– Oh! pourquoi? dit-elle, il y a une flotte autour de la maison.

– Femme, il n'y a aucune flotte ici.

– Oh! mais quel était ce rassemblement? dit-elle.

– C'était un rassemblement organisé juste pour rompre le sort que tu as jeté sur ton fils, et pour lui obtenir des armes. Il a enfin reçu des armes, sans qu'il ait à t'en remercier.

– Entre moi et Dieu, dit-elle, tu es un homme méchant. Beaucoup de jeunes gens auraient pu perdre leur vie dans le rassemblement militaire que tu as provoqué aujourd'hui dans ce cantref. Je vais lui jeter un sort, dit-elle, par lequel il ne trouvera jamais de femme, de l'espèce qui vit sur cette terre à présent.

– Eh bien, dit-il, tu as toujours été une femme perverse, personne ne devrait t'aider [56]. Il aura une femme malgré tout. »

Ils allèrent tous deux trouver Math fils de Mathonwy, et ils se

plaignirent d'Aranrhod avec la plus grande énergie. Gwydon lui raconta comment il avait réussi à procurer des armes au jeune homme.

« Eh bien, dit Math, employons, tous les deux, notre magie et notre sorcellerie, pour lui créer une femme à partir de fleurs [57]. »

Il avait alors la taille d'un homme et c'était le jeune homme le plus accompli qu'on eût jamais vu.

Ils prirent alors des fleurs de chêne, de genêt et de reines-des-prés [58], et avec cela suscitèrent [59], par magie, la fille la plus belle et la plus parfaite du monde. On la baptisa selon le baptême qu'on pratiquait à l'époque, et on l'appela Blodeuwedd (« Aspect de Fleurs [60] »).

Lorsqu'ils eurent couché ensemble, pendant le festin, Gwydion dit :

« Il n'est pas facile de se maintenir pour un homme qui n'a pas de royaume.

– Eh bien, dit Math, je vais lui donner le meilleur cantref qu'un jeune homme puisse avoir.

– Seigneur, dit-il, quel est ce cantref?

– Le cantref de Dinoding », dit Math. C'est celui qu'on appelle aujourd'hui Eivynydd [61] et Ardudwy.

On lui aménagea une cour dans un endroit du cantref appelé Mur Castell [62], dans les hauteurs d'Ardudwy. C'est là qu'il s'installa pour régner. Tout le monde l'accepta, et accepta son autorité.

Un jour, il se rendit à Caer Dathyl pour rendre visite à Math fils de Mathonwy. Ce jour où il fut parti, la jeune femme se promena à l'intérieur de la cour. Soudain elle entendit le son d'un cor, et aussitôt après elle vit passer un cerf fatigué, poursuivi par des chiens et des chasseurs. Derrière les chiens et les chasseurs, marchait une troupe d'hommes à pied.

« Envoyez un valet, dit-elle, pour savoir à qui est cette troupe. »

Un valet partit leur demander à qui ils appartenaient.

« C'est la troupe de Gronw Pebyr [63], dirent-ils, le seigneur de Penllyn [64]. »

Le valet lui rapporta ces paroles. Mais Gronw continua à poursuivre le cerf. Il le rattrapa sur le bord de la rivière Kynvael [65] et

le tua. Il s'occupa ensuite à l'écorcher et à donner la curée aux chiens, jusqu'à ce que la nuit se refermât sur lui. Au moment où le jour faiblissait et où la nuit approchait, il passa devant le porche de la cour.

« Dieu sait, dit-elle, nous nous ferons critiquer par ce seigneur si nous le laissons aller ailleurs à cette heure, au lieu de l'inviter.

– Dieu sait, ma dame, dirent-ils, il est plus juste de l'inviter. »

Des messagers allèrent alors à sa rencontre pour l'inviter. Il accepta volontiers, et entra dans la cour. Elle s'avança à sa rencontre pour l'accueillir et lui souhaiter la bienvenue.

« Ma dame, Dieu te récompense pour ce bon accueil », dit-il.

Il ôta son équipement, et ils allèrent s'asseoir. Blodeuwedd le regarda, et à l'instant même il n'y eut plus une parcelle d'elle-même qui ne fût remplie d'amour pour lui. Il la considéra lui aussi, et fut envahi de la même passion qu'elle. Il ne put dissimuler son amour, et il le lui avoua. Elle en éprouva une immense joie. Leur conversation ce soir-là eut pour seul sujet l'amour et la passion qu'ils avaient conçus l'un pour l'autre. Ils ne tardèrent pas à s'unir : dès cette nuit-là, ils couchèrent ensemble.

Le lendemain, il voulut prendre congé.

« Dieu sait, dit-elle, tu ne me quitteras pas ce soir. »

Cette nuit-là, ils furent de nouveau ensemble. Et ils se concertèrent pour savoir comment ils pourraient vivre ensemble.

« Je ne vois qu'une chose à faire, dit-il, tu devras chercher à savoir de lui comment il pourrait mourir, et cela sous prétexte d'être inquiète pour lui. »

Le lendemain, il voulut prendre congé.

« Dieu sait, à mon avis tu ne devrais pas me quitter aujourd'hui.

– Dieu sait, puisque c'est ton sentiment, je ne m'en irai pas, dit-il. Je dois tout de même te dire que le seigneur à qui appartient la cour risque de rentrer.

– Eh bien, dit-elle, demain je te laisserai partir. »

Le lendemain, il voulut prendre congé, et elle ne s'y opposa pas.

« Souviens-toi, dit-il, de ce que je t'ai dit; tu devras lui parler avec insistance, sous prétexte d'obéir à un excès d'amour [66] pour lui. Cherche à tirer de lui par quel moyen sa mort pourrait se produire. »

Lleu revint chez lui ce soir-là. Ils passèrent le temps dans les conversations, la musique, le banquet. Ils allèrent coucher ensemble cette nuit-là. Il lui adressa la parole une fois, deux fois, mais n'obtenait pas de réponse.

« Que t'arrive-t-il? demanda-t-il, es-tu malade?

– Je pense à toi, dit-elle, comme toi tu ne penserais jamais à moi : je m'inquiète en pensant à ta mort, si jamais tu t'en allais avant moi.

– Oh, que Dieu te récompense de ta sollicitude, dit-il, mais à moins que Dieu n'y mette la main, il n'est pas facile de me tuer.

– Pour l'amour de Dieu, et pour moi-même, ne voudrais-tu pas m'expliquer de quelle façon tu pourrais être tué? Car je me souviendrai mieux que toi de ce qu'il faut éviter.

– Je te le dirai volontiers, dit-il. Il n'est pas facile de me tuer par un coup : il faudrait passer un an à fabriquer la lance avec laquelle je serai frappé, en y travaillant seulement lorsque l'on procède à l'élévation [67], pendant la messe du dimanche.

– Cela est-il certain? dit-elle.

– Certain, oui, Dieu le sait, dit-il. On ne peut me tuer à l'intérieur d'une maison, dit-il, ni à l'extérieur; on ne peut me tuer quand je suis à cheval, ni quand je suis à pied.

– Eh bien, dit-elle, de quelle façon pourrais-tu être tué?

– Je vais te le dire : on devrait me préparer un bain au bord d'une rivière, placer un treillis [68] voûté au-dessus de la cuve, et le couvrir de chaume de façon bien imperméable. Il faudrait amener un bouc, le placer tout près de la cuve; je devrais mettre un pied sur le dos du bouc et l'autre sur le bord de la cuve. Quiconque me frapperait dans cette position provoquerait ma mort.

– Eh bien, dit-elle, je rends grâces à Dieu : on pourra facilement éviter cela. »

Elle n'eut pas plutôt obtenu cette réponse qu'elle la communiqua à Gronw Pebyr. Gronw travailla à la fabrication de la lance, et un an plus tard, jour pour jour, elle était prête. Le même jour, il le fit savoir à Blodeuwedd.

« Seigneur, dit-elle à Lleu, je me demande comment pourrait se produire tout ce que tu m'as dit naguère. Pourrais-tu me montrer comment tu te tiendrais à la fois sur le bord d'une cuve et sur un bouc, si je prépare moi-même le bain?

– Oui, je te le montrerai », dit-il.

Elle envoya un message à Gronw, pour lui demander de se

cacher à l'ombre de la colline qu'on appelle aujourd'hui Bryn Kyvergyr [69], sur le bord de la rivière Kynvael. Elle fit rassembler toutes les chèvres qu'elle put trouver dans le cantref, et les fit passer de l'autre côté de la rivière, en face de Bryn Kyvergyr.

Le lendemain, elle dit à Lleu :

« Seigneur, j'ai fait préparer le bain, et le treillis pour l'abriter, ils sont prêts.

– Eh bien, dit-il, allons les voir. »

Ils allèrent [le lendemain] voir le bain.

« Veux-tu aller dans le bain, seigneur? demanda-t-elle.

– Volontiers », répondit-il.

Il entra dans le bain, et se baigna.

« Seigneur, dit-elle, voilà les animaux dont tu as dit qu'ils s'appelaient des " boucs [70] ".

– Eh bien, dit-il, fais-en prendre un, et fais-le amener ici. »

Le bouc fut amené. Lleu sortit alors de son bain, mit ses braies et plaça un pied sur le bord de la cuve, et l'autre sur le dos du bouc.

Alors Gronw surgit de la colline appelée Bryn Kyvergyr, il s'appuya sur un genou, et lui lança la lance empoisonnée. Il l'atteignit dans le flanc avec une telle force que la hampe sauta, et le fer de lance resta planté dans sa chair. Lleu s'envola aussitôt sous la forme d'un aigle, en poussant un cri horrible. On ne put désormais le voir nulle part.

Aussitôt qu'il eut disparu, ils se rendirent à la cour, tous les deux, et ils couchèrent ensemble cette nuit-là. Le lendemain, Gronw se leva et prit possession d'Ardudwy. Après avoir pris possession du pays, il y régna, si bien qu'il possédait à la fois Penllyn et Ardudwy.

La nouvelle parvint à Math fils de Mathonwy. Math en conçut une grande tristesse et du chagrin, mais Gwydion bien plus encore que lui. « Seigneur, dit Gwydion, je ne prendrai plus de repos tant que je n'aurai pas de nouvelles de mon neveu.

– Eh bien, dit Math, Dieu soit ta force. »

Gwydion partit et se mit à cheminer; il sillonna le Gwynedd, puis le Powys dans toute son étendue. Après être passé partout, il arriva en Arvon, dans le Maenawr Bennardd, devant la maison d'un vilain [71].

Il descendit dans la maison, pour y passer la nuit. L'homme de la maison et sa famille rentrèrent, le porcher arrivant le dernier. Le maître des lieux dit au porcher :

« Valet, ta truie est-elle rentrée ce soir?
– Oui, dit-il, à présent elle est revenue auprès des porcs.
– Quelle sorte de trajet fait cette truie-ci? demanda Gwydion.
– Tous les jours, lorsqu'on ouvre l'étable, elle sort, on ne peut la suivre des yeux, et on ne sait quel chemin elle prend, pas plus que si elle rentrait sous terre.
– Veux-tu me rendre un service? dit Gwydion. Tu n'ouvriras pas l'étable avant que je ne sois auprès de toi, à côté de l'étable.
– Volontiers », dit l'autre.
Ils allèrent dormir.
Lorsque le porcher vit apparaître la lumière du jour, il réveilla Gwydion, lequel se leva, s'habilla, sortit avec lui et se posta auprès de l'étable. Le porcher ouvrit l'étable. Aussitôt, la truie s'élança dehors et partit à bonne allure, tandis que Gwydion la suivait. Elle remonta la rivière, et gagna une vallée qu'on appelle Nantlleu [72]; là elle s'arrêta et se mit à paître [73].
Gwydion vint sous l'arbre, et regarda ce que la truie était en train de manger. Il vit que la truie mangeait des vers et de la chair décomposée. Il regarda le haut de l'arbre : il vit un aigle au sommet. Lorsque l'aigle se secouait, il laissait tomber des vers et de la chair décomposée, que mangeait la truie. Or Gwydion pensa que l'aigle était Lleu et il chanta cet *englyn* :

« Un chêne pousse entre deux vallées [74],
« L'air et le vallon s'assombrissent [75],
« Si je ne me trompe pas,
« Cela vient du printemps [76] de Lleu. »

L'aigle, alors, se laissa aller jusqu'à mi-hauteur de l'arbre. Gwydion chanta un deuxième *englyn* :

« Un chêne pousse sur le haut plateau,
« La pluie ne le mouille pas, mais il fond en eau [77],
« Vingt magies ont fait son éducation,
« Au sommet se trouve Lleu Llaw Gyffes. »

L'aigle se laissa descendre jusqu'à la branche la plus basse de l'arbre. Puis Gwydion lui chanta un autre *englyn* :

« Un chêne pousse sur la pente
« Asile d'un fier seigneur [78]

« Si je ne me trompe pas,
« Lleu va descendre dans mon giron. »

Il tomba alors sur les genoux de Gwydion, qui le frappa de sa baguette magique et le ramena dans sa forme première. Personne n'avait jamais vu un homme d'aspect plus misérable. Il n'avait plus que la peau et les os [79].

Gwydion revint à Caer Dathyl avec lui, et on fit venir auprès de lui tout ce qu'on put trouver de bons médecins en Gwynedd. Avant la fin de l'année, il était parfaitement guéri.

« Seigneur, dit-il à Math fils de Mathonwy, il serait grand temps que j'aie satisfaction de l'homme qui m'a fait tant souffrir.

– Dieu sait, dit-il, il ne pourra pas se maintenir sans te rendre satisfaction.

– Eh bien, dit Lleu, pour que justice me soit accordée, le plus tôt sera le mieux. »

Ils mobilisèrent tout le Gwynedd, et entrèrent en Ardudwy. Gwydion marchait en tête. Il se dirigea vers Mur Castell.

Quand Blodeuwedd apprit qu'ils arrivaient, elle prit ses suivantes avec elle et gagna les collines; passant de l'autre côté de la rivière Kynvael, elles voulurent rejoindre une cour qui était dans les collines. Mais elles ne pouvaient marcher qu'en regardant derrière elles, tellement elles avaient peur. Et, sans s'en rendre compte, elles tombèrent dans l'étang et se noyèrent toutes [80], sauf la seule Blodeuwedd.

Gwydion la rattrapa et lui dit :

« Je ne te tuerai pas. Je te ferai bien pis : je te laisserai partir sous forme d'oiseau. En souvenir de la honte que tu as faite à Lleu Llaw Gyffes, tu n'oseras plus jamais montrer ta face à la lumière du jour, par peur des autres oiseaux. Tous les autres oiseaux seront tes ennemis; ils seront naturellement portés à te molester et à t'outrager partout où ils te trouveront. Tu ne perds pas ton nom, tu t'appelleras toujours Blodeuwedd. » (Blodeuwedd, c'est la « chouette » dans la langue d'aujourd'hui.)

C'est à cause de cela que tous les oiseaux haïssent la chouette, que l'on appelle encore aujourd'hui « Blodeuwedd [81] ».

Quant à Gronw Pebyr, il regagna Penllyn, d'où il envoya des messagers. Dans son message, il demandait à Lleu Llaw Gyffes s'il voulait des terres, des domaines, de l'or ou de l'argent en réparation de son Poutrage.

« Je n'accepte pas ce genre de réparation, je le confesse à Dieu,

dit-il. Voici le minimum que je puisse accepter de lui : qu'il aille à l'endroit où j'étais quand il m'a donné le coup de lance, et que je sois à la place où il était; et qu'il me laisse le frapper d'un coup de lance. Voilà le minimum que j'accepterai de lui. »

On en informa Gronw Pebyr.

« Eh bien, dit-il, je suis obligé de m'exécuter. Mes fidèles nobles, mes parents, mes frères de lait, n'y a-t-il pas parmi vous quelqu'un qui accepterait de recevoir le coup à ma place?

– Non, personne, Dieu le sait », dirent-ils [82].

Et parce qu'ils refusèrent de subir un coup à la place de leur seigneur, ils ont été appelés depuis lors « la troisième armée déloyale [83] ».

« Eh bien, dit-il, c'est moi qui recevrai le coup. »

Ils allèrent tous deux le long de la rivière Kynvael. Gronw Pebyr se tint à l'endroit où était Lleu Llaw Gyffes quand il l'avait frappé, et Lleu se mit à la place où avait été Gronw. Gronw Pebyr dit alors à Lleu :

« Seigneur, dit-il, puisque c'est à cause des intrigues d'une femme que je t'ai fait ce que je t'ai fait, je te prie au nom de Dieu de me laisser mettre, entre moi et le coup, la pierre plate que je vois au bord de la rivière [84].

– Dieu sait, dit Lleu, je ne te refuserai pas cela.

– Eh bien, dit l'autre, Dieu te le rende. »

Gronw prit alors la pierre et la plaça entre lui et le coup. Lleu le frappa de sa lance, qui traversa la pierre de part en part, et transperça Gronw de même, en lui brisant l'échine. Ainsi fut tué Gronw Pebyr. La pierre est encore là, percée d'un trou, au bord de la rivière Kynvael; on l'appelle encore aujourd'hui « la Pierre de Gronw [85] ».

Lleu Llaw Gyffes reprit possession de son royaume, et il eut un règne prospère. D'après ce que dit le conte, il devint ensuite seigneur de Gwynedd.

Ainsi se termine cette branche du *Mabinogi*.

LES AUTRES CONTES

Kulhwch et Olwen
Le songe de Maxen
Le conte de Lludd et de Lleuelys
Le songe de Rhonabwy



KULHWCH ET OLWEN

« Kulhwch et Olwen », l'un des contes les plus archaïques de ce recueil, est aussi l'un des plus composites. On y retrouve la légende arthurienne, sous une forme assez originale ; mais aussi des mythes indo-européens anciens, notamment à propos de Mabon fils de Modron et de Gwynn fils de Nudd ; et le tout se présente comme un conte populaire, où les thèmes internationaux sont facilement reconnaissables. La richesse de ce texte est exceptionnelle ; c'est en même temps un témoignage linguistique important pour les débuts du moyen-gallois.

Conte populaire, « Kulhwch et Olwen » est centré autour de thèmes internationaux dont le principal est « La fille du Géant », ou « Six s'en vont par le monde » (classification Aarne-Thomson 513A). Le héros veut épouser la fille du Géant, et ce dernier, sachant qu'il doit mourir le jour où sa fille se mariera, impose au futur gendre une série d'épreuves, pour lesquelles le héros reçoit l'aide de quelques personnes à qui il avait rendu service. Accessoirement, surviennent des thèmes secondaires, comme la marâtre jalouse (qui lance un sort sur son beau-fils, de façon qu'il soit obligé de rechercher la fille du Géant), ou la quête des animaux les plus anciens du monde, qui peuvent révéler au héros des informations capitales (ici, ils apprennent à Kulhwch où se trouve Mabon, un dieu celtique dont l'intervention est cruciale dans la chasse au Twrch Trwyth).

Le texte porte les traces évidentes d'une composition orale, dont l'esthétique et les normes sont étrangères à l'écrit. Par exemple, on n'hésite pas à nous donner de longues listes : la liste des guerriers de la cour d'Arthur, qui promettent tous d'apporter leur aide à

Kulhwch, ou encore la liste des épreuves imposées par le géant Yspaddaden, liste de quarante objets, animaux ou personnes qui seront difficiles à obtenir. La liste elle-même annonce un récit bien plus long, où l'on racontera la quête et l'obtention des êtres et des objets demandés. Mais, en fait, la narration qui suit ne concerne que le quart des objets demandés. C'est donc une composition assez souple, où les listes sont manifestement des morceaux de bravoure qui ont été développés à plaisir, parce que cela correspondait au goût de l'auditoire. Quant à la liste des guerriers d'Arthur, elle a été conçue plus ou moins comme un répertoire mnémotechnique où le conteur énumère tous les personnages légendaires qu'il connaît, en ajoutant quelques noms de fantaisie pour faire nombre.

Les schémas de développement (les thèmes d'épisodes) sont caractéristiques des légendes celtiques anciennes. Après la naissance et les enfances de Kulhwch, on raconte son arrivée à la cour du roi Arthur : ici s'insère la description détaillée du héros. Puis s'engage un dialogue entre le portier et lui, thème classique dans les légendes celtiques et qui est réemployé dans le cours même du conte lorsque les héros arrivent à la forteresse d'Wrnach le Géant (ce dernier épisode est aussi le sujet d'un chant du Livre Noir de Caerfyrddin). Ce type de dialogue marque l'irruption d'un personnage qui va déranger les habitudes royales (comme le remarque fort bien Kei) ; il rehausse le pouvoir du roi aussi bien que la valeur du héros. De nombreuses coutumes intéressantes sont évoquées : l'étiquette de la cour féodale, d'une part, mais aussi des coutumes proprement celtiques, comme le fait de couper les cheveux de celui qu'on reconnaît comme un parent, ou le cadeau de vassalité dont l'acceptation scelle la reconnaissance du lien de dépendance.

Lorsque la coopération d'Arthur et de ses guerriers est acquise, il faut d'abord envoyer des éclaireurs pour déterminer où se trouve Olwen, et ensuite pratiquer une marche d'approche jusqu'au monstrueux géant. C'est une succession d'épisodes qui fait penser à une descente aux enfers. Kulhwch rencontre des êtres de plus en plus étranges et monstrueux, avant d'affronter leur chef Yspaddaden, qui lui lance traîtreusement des pierres de lance (llechwayw) *à chacune de ses visites. Lorsque le géant consent enfin à formuler les épreuves requises en échange de la main de sa fille, il mentionne soit des objets nécessaires au festin de noces (certaines graines pour la fabrication de l'hydromel, certaines barriques de grande dimension), soit des objets nécessaires à sa propre toilette le jour des noces. Nul doute*

que le rasoir demandé (une défense de sanglier) ne devienne une arme redoutable entre ses mains. Il lui faut les ciseaux et le peigne qui se trouvent entre les oreilles du sanglier Twrch Trwyth. Ce sanglier ne pourra être chassé qu'avec l'aide de certains personnages comme Mabon ou Gwynn, qui devront utiliser certains chevaux, certains chiens, les tenir avec certaines laisses, etc. La chasse au Sanglier devient donc le thème principal de la fin du conte. Elle se dédouble dans la mesure où deux sangliers merveilleux sont mentionnés (il y a aussi Ysgithrwyn Chef des Sangliers). La chasse est organisée par Arthur; il dépêche un certain nombre de guerriers dans la quête des objets accessoires.

Mais l'essentiel de ces préliminaires consiste à retrouver le dieu prisonnier Mabon fils de Modron. Cette figure divine, connue par des textes antiques et médiévaux, semble assurer une intercession au nom des hommes; peut-être demi-dieu (il est présenté ici comme le plus ancien des hommes), il paraît avoir été à cheval sur les mondes humain et divin. Il en va peut-être de même pour Gwynn fils de Nudd, bien que ce dernier personnage soit plus difficile à définir; il semble correspondre à l'Irlandais Finn mac Cumhail, guerrier, poète, prophète et magicien. Nous n'avons dans le conte de Kulhwch que des allusions fugitives à ces légendes mythologiques.

Parmi ces thèmes légendaires, « Kulhwch et Olwen » exploite surtout ceux qui sont relatifs aux porcs. Sans parler de totémisme, il est possible au moins de souligner la valeur symbolique constante du sanglier, tout au long du texte. Kulhwch, né dans une porcherie, porte le nom du porc. Il devra son salut au sanglier merveilleux appelé le Twrch Trwyth, le « Sanglier Royal » – un ancien roi transformé en sanglier pour ses péchés, nous dit-on. La chasse au Sanglier est réglée comme une bataille épique, où l'on respecte l'adversaire. Le Sanglier d'ailleurs sera finalement épargné, il aura suffi de le vaincre et de lui enlever les objets merveilleux.

La cour d'Arthur est ici située à Kelliwig, près de Land's End, en Cornouailles anglaise. La chasse au sanglier nommé Twrch Trwyth se situe principalement dans la Cornouailles et le sud du Pays de Galles. L'auteur venait donc probablement de cette région. R. Bromwich et D. Simon Evans ont même suggéré qu'il pouvait appartenir à un centre monastique situé sur la route du Twrch Trwyth, peut-être dans la région de Carmarthen. Il connaît beaucoup de traditions historiques galloises, comme les généalogies des saints, la Vie de saint Cadoc *par Lifris de Llancarfan et la* Vie de saint David

par Rhigyfarch de Llanbadarn, ainsi que la Vie ancienne de saint Gildas *composée à Rhuys en Bretagne : de ce fait, on peut dater la première rédaction de la fin du* XIe *siècle. Mais il y a eu probablement des additions postérieures. Les deux manuscrits qui le conservent sont du* XIVe *siècle : on a suivi le texte du Livre Blanc puis, pour combler une lacune à partir de l'épisode de la libération d'Eidoel, le texte du Livre Rouge.*

BIBLIOGRAPHIE

BROMWICH, Rachel - EVANS, D. Simon : *Culhwch and Olwen, An Edition and Study of the Oldest Arthurian Tale*, Univ. of Wales Press, Cardiff, 1992.

EDEL, Doris : *Helden auf Freiersfüssen : « Tochmarc Emire » und « Mal y kavas Kulhwch Olwen »*, Amsterdam, 1980.

EDEL, Doris : « The Catalogues in *Culhwch ac Olwen* and Insular Celtic Learning », *The Bulletin of the Board of Celtic Studies*, XXX, 1983, 253-267.

FORD, Patrick K. : « On the Significance of Some Arthurian Names in Welsh », *The Bulletin of the Board of Celtic Studies*, XXX, 1983, 268-273.

FOSTER, Idris L. : chap. IV d'*Arthurian Literature in the Middle Ages* (ed. R.S. Loomis, 1959).

GRUFFYDD, W.J. : « Mabon fab Modron », *Revue Celtique*, XXXIII, 1912, 452-460.

GRUFFYDD, W.J. : « Mabon fab Modron », *Transactions of the Honourable Society of Cymmrodorion*, XLII, 1930, 129-147.

HENRY, P.L. : « Culhwch ac Olwen : Some Aspects of Style and Structure », *Studia Celtica*, III, 1968, 30-38.

JACKSON, K. : « Some Popular Motifs in Early Welsh Tradition », *Études Celtiques*, XI, 1964-1965, 83-99.

NÍ CHATHÁIN, P. : « Swineherds, Seers and Druids », *Studia Celtica*, XIV/XV, 1979-1980, 200-211.

RADNER, Joan : « Interpreting Irony in Medieval Celtic Narrative : The Case of Culhwch ac Olwen », *Cambridge Medieval Celtic Studies*, 16, Winter 1988, 41-59.

ROBERTS, Brynley F. : « Culhwch ac Olwen, The Triads, Saints' Lives », *in* R. Bromwich-A.O.H. Jarman-Brynley F. Roberts : *The Arthur of the Welsh, The Arthurian Legend in Medieval Welsh Literature*, Cardiff, 1991, 73-95.

RHYS, J. : « Notes on the Hunting of Twrch Trwyth », *Transactions of the Honourable Society of Cymmrodorion*, 1894-1895, 1-34, 146-148.

SIMS-WILLIAMS, P. : « The Significance of the Irish Personal Names in Culhwch ac Olwen », *The Bulletin of the Board of Celtic Studies*, XXIX, 1982, 600-620.

Kilydd fils de Kyleddon Wledic [1] désirait une femme du même âge que lui. Cette femme qu'il épousa, ce fut Goleudydd [2], fille d'Anlawdd Wledic [3]. Après qu'il eut couché avec elle, tout le pays se mit en prières pour qu'ils eussent des enfants.

Ils eurent un fils grâce aux prières du royaume. Mais sitôt qu'elle fut enceinte, sa femme devint une folle sauvage [4] qui refusait de rester dans une maison. Lorsque son temps fut arrivé, elle retrouva ses esprits. L'accouchement survint dans un endroit où un porcher gardait un troupeau de porcs : la frayeur qu'elle éprouva devant les animaux précipita l'accouchement.

Le porcher recueillit le petit garçon et l'apporta à la cour. Là il fut baptisé et on l'appela Kulhwch [5] parce qu'il avait été trouvé dans un parc à cochons. Mais l'enfant était de bonne naissance : c'était un cousin germain d'Arthur. On le mit en nourrice.

Plus tard, la mère de l'enfant, Goleudydd fille d'Anlawdd Wledic, tomba malade. Elle appela son époux auprès d'elle et lui dit :

« Je vais mourir de cette maladie, et tu voudras prendre une autre femme. Et les femmes à présent apportent des biens. Cependant il serait mal de ta part de léser ton fils. Je te demande de ne pas te remarier avant que tu n'aies vu une ronce à deux têtes au-dessus de ma tombe. »

Il le lui promit. Elle appela son clerc [6] et lui demanda de nettoyer la tombe chaque année de façon que rien ne poussât par-dessus.

La reine mourut. Dès lors le roi envoya chaque matin un serviteur pour voir s'il ne poussait rien sur la tombe.

Au bout de sept ans, le clerc oublia ce qu'il avait promis à la reine. Comme le roi était un jour à la chasse, il se rendit au cimetière, désireux de voir la tombe, si jamais il pouvait se marier. Il vit la ronce. Et aussitôt il réunit son conseil pour savoir comment se remarier.

L'un des conseillers lui dit :

« Je connais une femme qui te conviendrait très bien. C'est la femme du roi Doged[7]. »

Ils décidèrent au conseil d'aller la prendre. Ils tuèrent le roi, et ramenèrent sa femme, qui avait avec elle une fille. Ils prirent possession aussi du royaume du roi Doged.

Un jour que la dame était sortie se promener, elle tomba sur la maison d'une vieille qui habitait l'endroit, une vieille complètement édentée.

La reine lui dit :

« Ô vieille, pourrais-tu répondre à ma question, pour l'amour de Dieu? Où sont les enfants de l'homme qui m'a enlevée par violence? »

La vieille répondit :

« Il n'a pas d'enfants. »

La reine dit :

« Malheur à moi, j'ai un mari stérile. »

La vieille répondit :

« Tu as tort de dire cela. Il lui a été prédit qu'il aurait une descendance; c'est donc de toi qu'il la recevra, s'il ne l'a pas reçue d'une autre. D'ailleurs, ne t'afflige pas : il a un fils. »

La dame rentra chez elle heureuse; elle dit à son époux :

« Quelle raison as-tu de me cacher tes enfants? »

Le roi répondit :

« Je ne les cacherai pas [plus longtemps]. »

Il envoya chercher son fils, et celui-ci arriva à la cour. Sa belle-mère lui dit :

« Il serait bon pour toi de prendre femme, mon fils. J'ai une fille qui est digne de tout homme noble au monde. »

Le garçon répondit :

« Je n'ai pas encore l'âge de prendre femme. »

Elle dit alors :

« Je te jette un sort : ton côté ne pourra jamais toucher une femme, avant que tu n'aies obtenu Olwen, la fille d'Yspaddaden Chef des Géants. »

Le jeune homme changea de couleur, et tous ses membres furent saisis de l'amour de la jeune fille, bien qu'il ne l'eût encore jamais vue. Son père lui dit :

« Mon fils, pourquoi es-tu pâle! Qu'est-ce qui ne va pas?

— Ma belle-mère m'a jeté un sort, comme quoi je ne pourrai jamais trouver une femme tant que je n'aurai pas obtenu Olwen fille d'Yspaddaden Chef des Géants.

— Il te sera possible de l'obtenir, mon fils, lui dit son père. Arthur est ton cousin : va demander à Arthur de couper tes cheveux [8], et demande-lui cela en gage de soumission [9]. »

Le jeune homme s'en alla sur un palefroi vieux de quatre hivers, à la tête gris clair, à la fourche bien arquée, aux sabots ronds comme des coquillages, il avait des freins en or, avec un mors tubulaire. Sous lui, une selle précieuse de cuir doré; dans sa main, deux javelines argentées et colorées; à l'autre main, un glaive de la longueur de l'avant-bras d'un homme adulte, de la bouterolle à la pointe. Ce glaive aurait tiré du sang du vent lui-même; il était plus rapide que la première goutte de rosée qui tombe du roseau sur le sol, lorsque la rosée est la plus abondante, au mois de juin. Sur sa cuisse il avait une épée à poignée d'or, avec une lame dorée; il portait un bouclier rehaussé d'or, de la couleur d'un éclair céleste, avec une bosse en ivoire [10]. Devant lui couraient deux lévriers à la poitrine blanche, à l'échine tavelée, chacun portant au cou un torque d'or rouge qui allait de la saillie de l'épaule jusqu'à l'oreille. Celui qui était à droite allait à gauche, et celui qui était à gauche allait à droite, comme deux hirondelles de mer jouant autour de lui. Les quatre sabots du palefroi envoyaient à chaque instant quatre mottes de terre qui volaient dans l'air au-dessus de lui comme des hirondelles, tantôt au-dessus de lui, tantôt au-dessous. Il portait un manteau pourpre à quatre coins, chaque coin étant décoré d'une pomme d'or rouge. Chaque pomme avait la valeur de cent vaches. Ses guêtres et ses étrivières [11] en or précieux avaient la valeur de trois cents vaches; elles montaient des doigts de pied jusqu'au genou. Aucun de ses cheveux [12] ne bougeait, tellement l'allure de sa monture était régulière, en se rendant à la porte de la cour d'Arthur.

Le jeune homme dit :

« Y a-t-il un portier?

— Oui. Et toi, tu as perdu la tête, pourquoi poses-tu la ques-

tion? Je suis le portier [13] d'Arthur chaque année le jour des Calendes de janvier, et, le reste de l'année, ce sont mes serviteurs qui me remplacent, c'est-à-dire Huandaw, Gogigwr, Llaesgemyn et Penpingyon, celui qui marche sur la tête pour économiser ses pieds, sans toucher terre ni ciel, comme une pierre qui roule sur le sol de la cour.

– Ouvre la porte.

– Je ne l'ouvrirai pas.

– Pourquoi ne pas l'ouvrir?

– Le couteau est entré dans la nourriture, la boisson a été versée dans la corne, la foule est entrée dans la grande salle d'Arthur. On ne laisse plus entrer personne, à moins que ce ne soit le fils d'un roi – d'un roi légitime [14] –, ou un artiste apportant son art [15]. On donnera la pâtée à tes chiens, et des céréales à ton cheval, tu auras des tranches de viande cuites et poivrées, du vin à ras bord et des divertissements musicaux. La nourriture de trente hommes te sera apportée dans la maison d'hôtes. C'est là que mangent les étrangers, les hommes venant d'autres pays qui n'ont pas eu accès à la cour d'Arthur. Là tu seras traité aussi bien que si tu avais été dans la cour d'Arthur. Tu auras une femme pour dormir avec toi, tu auras des divertissements musicaux devant les genoux. Demain, à l'heure de prime [16], lorsqu'on ouvrira la porte à tous ceux qui sont arrivés ici aujourd'hui, c'est devant toi le premier qu'on ouvrira, et tu pourras t'asseoir à la place que tu auras choisie dans la grande salle, du bas jusqu'en haut. »

Le jeune homme répondit :

« Je ne ferai rien de tout cela. Si tu ouvres la porte, très bien. Mais si tu ne l'ouvres pas, j'attirerai le déshonneur sur ton maître, et je te ferai une mauvaise réputation. Je lancerai trois cris [17] à la porte de cette poterne, des cris tels qu'il n'y en a pas eu de plus assourdissants [18] au cap de Penwith [19] en Cornouailles, ni au fond de Dinsol [20] dans le Nord, ni à Esgeir Oervel [21] en Irlande. Toutes les femmes qui sont enceintes dans cette cour avorteront, et toutes les femmes qui ne le sont pas auront le cœur tellement retourné et accablé qu'elles ne pourront plus jamais concevoir. »

Glewlwyd Gavaelvawr [22] lui répondit :

« Quand bien même tu crierais contre les règlements de la cour d'Arthur, on ne te laissera pas entrer avant que je n'aie été en parler tout d'abord à Arthur. »

Glewlwyd se rendit à la grande salle. Arthur lui dit :

« Y a-t-il du nouveau à la porte?

– Oui. Les deux tiers de mon temps sont passés, et il en est de même pour toi. J'ai été jadis à Caer Se et à Caer Asse, à Sach et à Salach, à Lotor et à Fotor; j'ai été jadis dans la Grande Inde et dans la Petite [23]; j'ai été jadis à la bataille des deux Ynyr, lorsqu'on emmena douze otages de Norvège; j'ai été en Europe, en Afrique, dans les îles de Corse, à Caer Brythwch, à Caer Brythach et à Caer Nerthach; j'étais présent lorsque tu as tué la famille de Cleis fils de Merin, et lorsque tu as tué Mil Du [24] fils de Ducum. J'étais là lorsque tu conquis la Grèce, dans les régions d'Orient; j'ai été jadis à Caer Oeth et Anoeth [25], j'ai été dans le Caer de Nevenhyr Naw Nant [26] : nous avons vu là-bas de beaux seigneurs – eh bien, je n'ai jamais vu, de ma vie, un homme aussi bien fait que celui qui est à la porte de la poterne en ce moment. »

Arthur dit :

« Si tu es venu au pas, repars en courant. Que tous ceux qui voient la lumière, qui ouvrent les yeux et les ferment, soient à mes ordres [27]. Que les uns le servent avec des cornes au rebord doré, et d'autres avec des tranches de viandes cuites et poivrées, de telle sorte qu'on arrange pour lui un abondant service de nourriture et de boisson. Il serait malheureux de laisser sous la pluie et le vent un homme tel que tu dis. »

Kei dit :

« Par la main de mon compagnon, si on suivait mon conseil, on ne violerait pas les règlements de la cour pour lui.

– Tu te trompes, cher Kei, dit Arthur. Nous sommes nobles dans la mesure où nous sommes sollicités. Plus grand sera notre cadeau de suzerain, plus grande sera notre noblesse, notre influence [28], notre gloire. »

Glewlwyd se rendit à la poterne et ouvrit la porte au jeune homme. Il ne fit pas ce que tout le monde faisait, c'est-à-dire descendre de cheval à l'entrée, sur le montoir de pierre, mais il entra sur son palefroi. Kulhwch dit :

« Salut à toi, chef des seigneurs de cette île. Qu'il en soit de même pour le bas et pour le haut de ta maison. Que mon salut aille aussi bien à tes nobles, à ta suite, à tes lieutenants. Que tout le monde en ait sa part. Et, comme j'ai fait des souhaits complets pour ton bien, que ta prospérité, ta puissance et ta gloire soient entières dans cette île.

– Que ce soit la vérité de Dieu [29], seigneur. Salut à toi-même. Assieds-toi entre deux de mes guerriers, tu auras des divertissements musicaux et tu recevras les honneurs dus à un prince royal (héritier de la couronne [30]) aussi longtemps que tu resteras à la cour. Lorsque je distribuerai mes cadeaux aux hôtes et aux étrangers, ce sera par toi que je commencerai, dans cette cour. »

Le jeune homme répondit :

« Je ne suis pas venu ici pour qu'on gaspille de la nourriture et de la boisson. Si j'obtiens le présent de vassalité que je veux, je saurai l'apprécier et le louer. Mais si je ne l'obtiens pas, j'attaquerai ton honneur aussi loin qu'est allée ta gloire, jusqu'aux quatre coins du monde.

– Même si tu ne restes pas ici, seigneur, dit Arthur, tu auras le présent que ta langue et ta tête auront indiqué, aussi loin que sèche le vent et que mouille la pluie, aussi loin que coure le soleil et qu'enveloppe la mer, aussi loin que s'étende la terre, en exceptant mon bateau et mon manteau, Caledvwlch mon épée, Rongomynyat ma lance, Wyneb Gwrthucher mon bouclier, Carnwenhan mon couteau et Gwenhwyvar ma femme [31].

– La vérité de Dieu sur tes paroles?

– Tu l'auras, je l'accepte. Dis ce que tu veux.

– Je te le dirai : je veux que tu tailles ma chevelure.

– C'est accordé. »

Arthur prit un peigne d'or, des ciseaux avec des anneaux d'argent, et il lui peigna la tête. Puis il lui demanda qui il était :

« Mon cœur s'attendrit envers toi : je comprends que tu es issu de mon sang. Dis-moi qui tu es.

– Je te le dirai : je suis Kulhwch, le fils de Kilydd, fils de Kelyddon Wledic, et de Goleudydd, ma mère, la fille d'Anlawdd Wledic.

– Tout cela est vrai, tu es donc l'un de mes cousins germains. Dis ce que tu veux, tu obtiendras tout ce que mentionneront ta tête et ta langue.

– Aurai-je la vérité de Dieu sur ces paroles [32], et la vérité de ton pouvoir?

– Je te l'accorderai volontiers.

– Je te demande d'obtenir pour moi la main d'Olwen [33] la fille d'Yspaddaden Chef des Géants; je la réclamerai aussi à tes guerriers. »

[Kulhwch réclame son présent aux membres de la cour d'Arthur[34]*]*

Il réclama son présent : à Kei, Bedwyr, Greidawl Galldovydd[35], Gwythyr fils de Greidawl, Greid fils d'Eri, Kynddelic le Guide, Tathal Twyll Goleu[36], Maelwys fils de Baeddan, Cnychwr fils de Nes, Cubert fils de Daere, Fercos fils de Poch, Lluber Beuthach, Conul Bernach[37];

à Gwyn fils d'Esni, Gwynn fils de Nwyvre, Gwynn fils de Nudd[38], Edern fils de Nudd, Cadwy[39] fils de Gereint, Fflewdwr Fflam[40] Wledic, Ru[v]awn Pebyr[41] fils de Dorath, Bratwen fils de Moryen Mynawc[42], Moren Mynawc lui-même, Dalldav fils de Kunin[43] Cov;

au fils d'Alun de Dyved, au fils de Saidi, au fils de Gwryon, à Uchdryt Ardwyat Kat[44], Kynwas Kwrvagyl[45], Gwrhyr Gwarthegvras[46], Isperyr Ewingath[47], Gallcoyt Govynnyat[48], Duach, Brathach et Nerthach les fils de Gwawrdur Kyrvarch – originaires des hauteurs de l'enfer;

à Kilydd Canhastyr, Canhastyr Canllaw, Cors Cant Ewin[49], Esgeir Kulhwch Govynkawn, Drustwrn Hayarn[50], Glewlwyd Gavaelvawr, Lloch Llawwynnyawc[51], Annwas Edeinawc[52], Sinnoch fils de Septime[53], Watu fils de Septime, Nav fils de Septime, Gwenwynwyn fils de Nav fils de Septime, Bedyw fils de Septime;

à Gobrwy fils d'Echel à la Forte Cuisse, Echel[54] à la Forte Cuisse lui-même, Mael fils de Roycol, Dallweir Dallpenn[55], Garwyli fils de Gwythawc Gwyr, Gwythawc Gwyr lui-même, Gormant fils de Ricca, Menw fils de Teirgwaedd[56], Digon fils d'Alar, Selyv[57] fils de Sinoit, Gusc fils d'Achen;

à Nerth fils de Cadarn[58], Drudwas fils de Tryffin, Twrch fils de Perif, Twrch fils d'Anwas[59], Iona roi de France, Sel fils de Selgi, Teregut fils de Iaen, Sulyen fils de Iaen, Bratwen fils de Iaen[60], Cradawc fils de Iaen – c'étaient des hommes de Caer Dathal, de la famille d'Arthur du côté de son père;

à Dirmyg fils de Caw, Iustig fils de Caw, Etmyg fils de Caw, Angawdd fils de Caw, Ovan fils de Caw, Kelin fils de Caw, Connyn fils de Caw, Mabsant fils de Caw, Gwyngat fils de Caw, Llwybr fils de Caw, Coch fils de Caw, Meilic fils de Caw, Kynwal fils de Caw, Ardwyad fils de Caw, Ergyryad fils de Caw,

Neb fils de Caw, Gildas fils de Caw [61], Calcas fils de Caw, Hueil fils de Caw – qui ne prêta jamais hommage à aucun seigneur;

à Samson Vinsych, Taliesin le chef des bardes, Manawydan fils de Llyr, Llary fils de Casnar Wledic, Sberin fils de Flergant [62] roi d'Armorique, Saranhon fils de Glythwyr, Llawr fils d'Erw, Anynnacg fils de Menw fils de Teirgwaedd, Gwynn fils de Nwyvre et Fflam fils de Nwyvre;

à Gereint fils d'Erbin [63], Ermit fils d'Erbin, Dyvel fils d'Erbin, Gwynn fils d'Ermit, Kyndrwyn fils d'Ermit, Hyveidd Unlenn [64], Eiddon Vawrvrydic, Rheidwn Arwy, Gormant fils de Ricca [65] – l'un des frères d'Arthur du côté de sa mère –, Pennhynef [66] de Cornouailles son père;

à Llawvrodet le Barbu, Nodawl à la Barbe Coupée [67], Berth fils de Cado, Rheidwn fils de Beli, Iscouan Hael, Yscawin fils de Panon, Morvran fils de Tegid [68] – personne n'osa le toucher de son arme à la bataille de Camlan [69] tellement il était laid, tout le monde croyait que c'était un démon venu à la rescousse, il était couvert de poils semblables à ceux d'un cerf –, Sandde à la forme d'un ange – personne ne le frappa de sa lance à Camlan, à cause de sa beauté, tout le monde croyait qu'il était un ange venu en renfort –, Kynwyl Sant [70] – l'un des trois hommes qui s'échappèrent de la bataille de Camlan, c'est lui qui fut le dernier à quitter Arthur, sur son cheval Hengroen;

à Uchdryt fils d'Erim, Eus fils d'Erim, Henwas Edeinawc fils d'Erim, Henbeddestyr fils d'Erim, Scilti Pieds Légers [71] fils d'Erim – ces trois hommes avaient chacun un don spécial : jamais personne ne put courir aussi vite que Henbeddestyr, à pied ni à cheval; aucun quadrupède ne put jamais accompagner Henwas Edeinawc sur la longueur d'un billon, et à plus forte raison plus loin; enfin Scilti Pieds Légers, lorsqu'il marchait à bonne allure pour une mission de son seigneur, ne cherchait pas le meilleur chemin par où passer, mais s'il rencontrait des bois, il marchait sur la cime des arbres, et s'il rencontrait des collines, il marchait sur l'extrémité des roseaux, et jamais une fois dans sa vie il ne fit plier un roseau sous son pied, sans parler de le casser, tellement il était léger;

à Teithi Hen [72] fils de Gwynhan – dont le royaume fut envahi par la mer, mais qui échappa lui-même de justesse, et s'en fut trouver Arthur – son couteau avait une propriété particulière : depuis qu'il était arrivé ici, aucun manche ne restait dessus, et

cela fit croître chez lui le malaise et l'angoisse tant qu'il vécut, si bien qu'il en mourut –, et Carnedyr fils de Govynyon Hen, Gwenwynwyn fils de Nav – le plus grand champion d'Arthur –, Llygadrudd Emys [73] et Gwrbothu Hen les oncles d'Arthur, frères de sa mère;

à Culvanawyd [74] fils de Goryon, Llenlleawc [75] l'Irlandais de Pentir Gamon, Dyvnwal Moel [76], Dunard [77] roi du Nord, Teirnon Twrv Bliant, Tegvan Gloff, Tegyr Talgellawc, Gwrdival fils d'Ebrei, Morgant Hael, Gwystyl [78] fils de Nwython, Rhun fils de Nwython, Llwydeu fils de Nwython, Gwydre fils de Llwydeu par Gwenabwy fille de Caw sa mère – ce fut Hueil, son oncle, qui le frappa, et c'est la raison pour laquelle il y eut de la dissension entre Arthur et Hueil, c'était à cause de cette blessure;

à Drem fils de Dremidyt [79] – qui voyait de Kelliwig [80] en Cornouailles jusqu'à Penn Blathaon chez les Pictes [81] le moucheron se lever avec le soleil –, Eidoel fils de Ner, Glwydyn Saer [82] – qui construisit Ehangwen [83], la grande salle d'Arthur –, Kynyr Keinvarvawc [84] – on disait que Kei était son fils; il avait dit à sa femme : « Si ton fils tient de moi, femme, son cœur sera toujours froid; jamais il n'y aura de chaleur dans ses mains. Il aura une autre particularité : si c'est mon fils, il sera entêté; une autre particularité encore : lorsqu'il portera un fardeau, petit ou grand, on ne le verra jamais ni par-devant ni par-derrière; autre particularité encore : personne ne supportera l'eau et le feu aussi bien que lui; autre particularité : il n'y aura pas de serviteur ni d'officier comme lui »;

à Vieux Serviteur, Vieux Visage, Vieux Compagnon [85], Gallgoyc – un autre [serviteur] : dans la ville où il allait, même s'il y avait cent maisons, si jamais quelque chose venait à lui manquer, il n'aurait pas laissé le sommeil fermer les yeux de quiconque, tant qu'il aurait été là –, Berwynn fils de Kerenhyr [86], Paris roi de France – d'où le nom de Kaer Baris (« ville de Paris ») –, Osla au Grand Couteau [87] – qui portait « Bronllavyn Verllydan [88] » – quand Arthur et ses troupes arrivaient devant un courant d'eau, on cherchait un endroit resserré, on jetait par-dessus le couteau dans son fourreau c'était un pont suffisant pour les troupes des Trois Îles de Bretagne et pour ses Trois Presqu'îles [89] et pour leurs prises de guerre [90] –, Gwydawc fils de Menestyr – qui tua Kei, et qu'Arthur tua à son tour en même temps que ses frères, pour venger Kei –, Garanwyn fils de Kei, Amren fils de Bedwyr, Eli,

Myr et Rheu Rwyddyrys, Rhun Ruddwern, Eli et Trachmyr les premiers veneurs d'Arthur, Llwydeu fils de Kelcoed, Hunabwy fils de Gwryon, Gwynn Godyvron, Gweir Dathar Wenidawc [91], Gweir fils de Cadellin au Front d'Argent, et Gweir Gwrhyd Enwir [92], Gweir Gwyn Paladyr [93] – les oncles d'Arthur, frères de sa mère, les fils de Llwch Llawwynnyawc venant de l'autre côté de la mer Tyrrhénienne [94];

à Llenlleawc l'Irlandais – noble prince [95] de Bretagne –, Cas fils de Saidi, Gwrvan Gwallt Avwyn, Gwilenhen [96] roi de France, Gwittart [97] fils d'Aed roi d'Irlande, Garselid l'Irlandais, Panawr Penbagat, Atleudor fils de Nav, Gwynn Hyvar maire [98] de Cornouailles et de Domnonée – l'un des neuf qui ourdirent la bataille de Camlan –, Kelli et Cuel, Gilla Goeshydd [99] – il sautait d'un seul bond trois cents billons, c'était le meilleur sauteur d'Irlande;

à Sol (« Talon »), Gwadyn Ossol (« Semelle ») et Gwadyn Oddeith (« Semelle de Brasier ») – Sol pouvait rester debout un jour entier sur le même pied; Gwadyn Ossol, même lorsqu'il se tenait au sommet de la plus haute montagne du monde, cette montagne n'était pas plus qu'un vallon plat à ses pieds; Gwadyn Oddeith, lorsqu'elle rencontrait un objet dur, la plante de ses pieds projetait autant d'étincelles que la masse de métal chauffée à blanc lorsqu'on la retire de la forge; c'est lui qui préparait et aplanissait la route pour Arthur –, Hir Erwm et Hir Atrwm [100] – le jour où ils venaient loger, on mobilisait trois cantrefs pour leurs besoins; ils mangeaient jusqu'à nones et buvaient jusqu'à la nuit; quand ils allaient se coucher, ils avaient tellement faim qu'ils mangeaient la tête de petits insectes [101], comme s'ils n'avaient jamais rien mangé; lorsqu'ils participaient à un repas, ils ne laissaient derrière eux ni gras ni maigre, ni chaud ni froid, ni aigre ni doux (ni cuit ni cru [102]), ni frais ni salé;

à Huarwar fils de Halwn [103] – qui demanda à Arthur, en cadeau de vassalité, de le rassasier; ce fut l'un des trois principaux fléaux de Cornouailles et de Domnonée lorsqu'on rassembla de quoi le rassasier; on n'obtenait jamais un sourire de lui, sauf lorsqu'il était rempli –, Gwarae Gwallt Eurin [104], les deux chiots de Gast Rymhi – Gwydrut et Gwyden Astrus [105] –, Sugyn fils de Sucnedut – qui aspirait l'eau de toute une baie, où il y aurait eu place pour trois cents navires, et n'y laissait que le sable sec; il avait une fièvre de poitrine [106] rouge –, Cachamwri servi-

teur d'Arthur – si on lui montrait une grange, quand bien même elle aurait pu contenir trente charrues, il la battait avec un fléau de fer au point que les planches, les solives et les bardeaux des cloisons ne valaient pas mieux que la poussière d'avoine sur le sol d'une grange [107] –, Llwng, Dygyvlwng, Anoeth Veiddawc [108], Hir Eiddyl et Hir Amren – qui étaient deux serviteurs d'Arthur, < et Gwevyl fils de Gwastad – le jour où il était triste, il laissait tomber l'une de ses lèvres jusqu'à son nombril, et l'autre était un capuchon sur sa tête [109] > ;

à Uchdryt Varv Draws (« à la Barbe de Travers ») – qui dressait sa barbe rousse, hérissée, aussi loin que les cinquante [110] poutres de la grande salle d'Arthur –, Elidyr le guide, Yskyrdav et Yscurdydd – qui étaient deux serviteurs de Gwenhwyvar; leurs pieds étaient aussi rapides que leur pensée, dans l'exécution des commissions;

à Brys fils de Bryssethach [111] – du vallon de Rhedynawc Du [112] en Bretagne –, à Gruddlwyn Gorr, à Bwlch, Kyvwlch et Sevwlch – fils de Cleddyv Kyvwlch, et petits-fils de Cleddyv Divwlch [113] : leurs boucliers étaient les trois Blancs-blancs, leurs trois lances étaient les trois Pique-piques, leurs trois épées étaient les trois Coupe-coupes; leurs trois chiens étaient Glas, Gleissig et Gleissad; leurs trois chevaux, Call, Cuall et Cavall [114]; leurs trois femmes, Hwyr Dyddwg, Drwg Dyddwg, Llwyr Dyddwg [115]; leurs trois petits-fils, Och, Garym et Diaspad [116]; leurs trois filles, Lluched, Neved et Eissiwed [117]; leurs trois servantes, Drwg, Gwaeth et Gwaethav Oll [118];

à Eheubryd fils [119] de Kyvwlch, Gorascwrn fils de Nerth [120], Gwaedan fils de Kynvelyn Keudawt, Pwyll [121] Moitié d'Homme, Dwnn Diessic le Prince, Eiladyr fils de Penn Llarcan, Kynedyr Wyllt [122] fils de Hettwn Front d'Argent, Sawyl Tête Haute [123], Gwalchmei [124] fils de Gwyar, Gwalhaved fils de Gwyar, Gwrhyr Gwalstawd Ieithoedd [125] – qui savait toutes les langues –, Kethtrwm le prêtre, Clust fils de Clustveinat [126] – si on l'enterrait sous terre à une profondeur de sept coudées, il pouvait entendre une fourmi quitter son trou le matin à cinquante milles de distance;

à Medyr fils de Methredydd [127] – qui, de Kelliwig en Cornouailles, pouvait atteindre un roitelet à Esgeir Oervel en Irlande en visant exactement au travers de ses deux pattes –, Gwiawn Œil-de-Chat – qui pouvait toucher le coin de l'œil d'un mou-

cheron sans endommager l'œil –, Ol fils d'Olwydd [128] – sept années avant sa naissance, on avait volé les cochons de son père; lorsqu'il devint un homme adulte, il retrouva leur piste et il les ramena chez lui , en sept troupeaux –, Bedwini l'évêque [129] – qui bénissait le boire et le manger pour l'amour des filles des seigneurs à torques d'or [130] de cette île;

(Kulhwch demanda aussi son cadeau) à Gwenhwyvar – la première des dames de cette île –, Gwenhwyvach [131] sa sœur, Rathtyen fille d'Unic Clememyl, Kelemon fille de Kei, Tangwen fille de Gweir Dathar Wenidawc, Gwen Alarch (« Cygne Blanc ») fille de Kynwal Canhwch, Eurneid fille de Clydno Eiddin [132], Enevawc fille de Bedwyr, Enrydreg fille de Tutuathar, Gwenwledyr fille de Gwaredur Kyrvach, Erdudvyl fille de Tryffin, Eurolwyn < fille de Gwdolwyn Gorr [133] >, Teleri fille de Peul, Indeg [134] fille d'Arwy Hir, Morvydd fille d'Urien de Rheged [135], Gwenllian Deg – la majestueuse jeune fille –, Creiddylad fille de Lludd Llaw Ereint [136] – la jeune fille qui eut la plus grande gloire dans les Trois Îles de Bretagne et dans ses trois Presqu'îles : c'est pour elle que Gwythyr fils de Greidawl et Gwynn fils de Nudd se battent chaque année aux Calendes de mai, jusqu'au jour du Jugement –, Ellylw fille de Neol Kynn Croc – celle-là vécut trois vies d'homme –, Essyllt Vinwen et Essyllt Vyngul [137].

C'est à toutes ces personnes-là que Kulhwch fils de Kilydd demanda son cadeau.

[La quête de la fille du Géant]

Arthur dit :

« Prince, de ma vie je n'ai entendu parler de la jeune fille que tu as nommée, ni de ses parents. J'accepte volontiers d'envoyer des messagers à sa recherche [138]. »

Pendant une année à partir de ce soir-là, les messagers circulèrent partout.

Au bout de l'an, les voilà qui rentrent sans avoir rien trouvé.

Le jeune seigneur dit :

« Tout le monde a eu son cadeau, mais j'en suis encore privé. Je vais m'en aller, en emportant ton honneur avec moi.

– Prince, dit Kei, tu as pour Arthur des reproches [139] excessifs. Accompagne-nous dans le voyage, nous ne nous séparerons

pas de toi avant que tu ne reconnaisses qu'elle n'existe nulle part au monde, ou avant que nous ne l'ayons retrouvée. »

Sur ces mots, Kei se leva. Kei avait un don merveilleux : il pouvait retenir son souffle sous l'eau pendant neuf nuits et neuf jours. Aucun médecin ne pouvait guérir un coup d'épée donné par Kei. Kei était doté d'une faculté extraordinaire : il devenait aussi haut que l'arbre le plus haut de la forêt, quand il lui plaisait. Il avait encore un autre don : quand la pluie était la plus forte, tout ce qu'il tenait en main restait sec, sur un empan au-dessus et au-dessous de sa main, par la force de son pouvoir [140] ; et cela servait de petit bois pour allumer un feu lorsque ses compagnons souffraient particulièrement du froid.

Arthur appela aussi Bedwyr, qui ne refusa jamais de participer à une mission pour laquelle Kei partait. Sa particularité, c'était qu'il n'y avait personne d'aussi beau [141] que lui dans cette île, excepté Arthur et Drych fils de Kibdar. Et encore ceci : bien qu'il n'eût qu'une main, trois combattants n'auraient pas ensanglanté le champ de bataille plus vite que lui. Il avait encore une autre force : sa lance provoquait d'abord une blessure, et ensuite neuf trous en se retirant.

Arthur appela aussi Kynddelic le guide : « Accompagne le prince dans cette mission. » Il était aussi bon guide [142] dans un pays qu'il n'avait encore jamais vu que dans le sien propre.

Arthur appela aussi Gwrhyr Gwalstawd Ieithoedd, qui connaissait toutes les langues.

Arthur appela aussi Gwalchmei fils de Gwyar, parce qu'il ne rentrait jamais chez lui sans rapporter ce qu'il était parti chercher. C'était le meilleur soldat à pied, et le meilleur soldat à cheval. Il était le neveu d'Arthur, fils de sa sœur et son cousin.

Arthur appela aussi Menw fils de Teirgwaedd; car s'ils allaient dans un pays d'infidèles, il pouvait jeter sur eux un charme magique grâce auquel ils ne seraient vus de personne, mais pourraient voir les autres.

[Custenhin le berger]

Ils voyagèrent jusqu'à une grande plaine dans laquelle ils virent un château fort, le plus grand du monde. Ils marchèrent toute la journée, mais quand ils pensèrent être arrivés à proximité du château, ils n'en étaient pas plus près qu'avant [143].

Quand ils arrivèrent tout de même dans le parc du château, voilà qu'ils aperçurent un grand troupeau de moutons, sans limites et sans fin; un berger vêtu d'un hoqueton de cuir gardait les moutons du haut d'une petite colline, il avait auprès de lui un dogue hirsute, qui était plus grand qu'un étalon vieux de neuf hivers. Il avait l'habitude de ne jamais laisser perdre un agneau, et encore moins une bête adulte. Aucune caravane ne passait près de lui sans subir de lui quelque outrage ou quelque dommage. Tout ce qu'il y avait de bois mort et de broussailles dans le champ, son souffle l'avait brûlé et consumé jusqu'à la terre proprement dite.

Kei dit :

« Gwrhyr Gwalstawd Ieithoedd, va parler à cet homme-là.

– Kei [répondit Gwrhyr], je n'ai promis d'y aller que si tu y allais toi-même.

– Allons-y tous les deux. »

Menw fils de Teirgwaedd leur dit :

« N'ayez pas d'appréhension pour y aller. Je vais jeter un charme sur le chien de telle sorte qu'il ne fasse de dommage à personne. »

Ils arrivèrent là où se tenait le berger.

« Tu es prospère, berger.

– Vous ne serez jamais plus prospères que moi.

– Par Dieu, puisque tu es le chef.

– Il n'y a d'autre mal qui me ronge que mon épouse [144]

– À qui sont les moutons que tu gardes, et à qui est ce château?

– < Vous avez l'esprit dérangé [145]. > Le monde entier sait que ce château appartient à Yspaddaden Chef des Géants.

– Et toi, qui es-tu?

– Custenhin [146] Amhynwyedic (« le Châtré [147]? »), et c'est à cause de mon épouse que j'ai été mutilé [148] par Yspaddaden Chef des Géants. Mais vous, qui êtes-vous?

– Nous sommes des envoyés d'Arthur, venus pour demander Olwen.

– Las, pauvres hommes, que Dieu vous protège : pour rien au monde ne faites cela. Jamais personne n'a fait cette demande qui ait pu retourner en vie. »

Le berger se leva pour partir. Comme il partait, Kulhwch lui

donna un anneau d'or. Il essaya de passer l'anneau à son doigt, mais il ne lui allait pas ; il le mit dans un doigt de son gant, rentra chez lui et donna le gant à son épouse. Elle retira l'anneau du gant :

« Homme, où as-tu trouvé cet anneau? Il ne t'arrive pas souvent de trouver pareille aubaine [149].

– Je suis allé sur la grève chercher des produits de la mer. J'ai vu alors un cadavre qui arrivait avec le début du reflux. Je n'ai jamais vu de corps aussi beau ; c'est sur son doigt que j'ai trouvé cet anneau.

– Holà, homme, puisque la mer ne supporte pas de garder en elle les trésors morts [150], montre-moi donc ce cadavre.

– Femme, celui à qui appartient ce corps, tu vas le voir très bientôt.

– Qui est cet homme? dit la femme.

– Kulhwch fils de Kilydd, fils de Kelyddon Wledic, par sa mère Goleudydd, fille d'Anlawdd Wledic ; il est venu demander la main d'Olwen. »

Elle fut partagée entre deux réactions : elle était heureuse que son neveu, le fils de sa sœur, fût venu jusqu'à elle ; mais elle était triste aussi, car elle n'avait jamais vu revenir en vie ceux qui partaient faire pareille demande.

Ils se dirigèrent vers la cour de Custenhin le berger. Sa femme les entendit arriver. Elle courut à leur rencontre pleine de joie. Kei s'empara d'un morceau de bois du bûcher, et, tandis qu'elle accourait pour les embrasser, Kei tendit une bûche entre ses bras : elle la comprima au point qu'elle en fit une misérable baguette. Kei lui dit :

« Femme, si c'était moi que tu avais serré comme cela, il serait désormais inutile [151] à quiconque de me démontrer son amour. C'est un mauvais amour que le tien! »

Ils entrèrent dans la maison et on les servit. Au bout d'un moment, quand chacun fut occupé, la femme ouvrit un tonneau qui était dans le coin de la cheminée [152], et il en surgit un jeune homme aux cheveux blonds, frisés. Gwrhyr dit :

« Il est dommage de cacher un homme aussi beau. Je suis sûr que ce n'est pas sa faute qui est ainsi punie. »

La femme répondit :

« Celui-ci n'est qu'un laissé-pour-compte, Yspaddaden Chef des Géants m'a tué vingt-trois fils, et je n'ai pas plus d'espoir pour celui-ci que pour les autres.

– Qu'il me tienne compagnie, dit Kei, et nous ne serons tués que tous les deux ensemble. »

Ils mangèrent. La femme dit :

« Pourquoi êtes-vous venus ici?

– Nous sommes venus demander la main d'Olwen.

– Au nom de Dieu, puisque personne ne vous a encore vus du château, rebroussez chemin.

– Dieu sait que nous ne nous en retournerons pas avant d'avoir vu la jeune fille. Est-ce qu'elle sort dans un endroit où l'on puisse la voir?

– Elle vient ici chaque samedi pour laver sa tête, et elle laisse toutes ses bagues dans le récipient où elle se lave. Elle ne revient jamais les chercher, ni elle, ni aucun envoyé.

– Viendra-t-elle ici si on le lui demande par un message?

– Dieu sait que je ne risquerai pas ma vie. Je ne veux pas tromper celui qui a confiance en moi. Si vous me jurez que vous ne lui ferez aucun mal, je lui passerai votre message.

– Nous le jurons » [dirent-ils].

[Olwen et son père Yspaddaden Chef des Géants]

Le message fut transmis. La jeune fille arriva, vêtue d'une chemise de soie rouge flambant, avec un collier d'or rouge autour du cou, couvert de perles précieuses et de pierres rouges [153]. Sa chevelure était plus blonde que la fleur du genêt; sa peau était plus blanche que l'écume de la vague; ses mains et ses doigts étaient plus blancs que les pousses du trèfle d'eau [154] au milieu du menu gravier dans une claire fontaine. Ni le regard du faucon après une mue, ni celui du tiercelet après trois mues n'étaient aussi beaux que le sien. Ses deux seins étaient plus blancs que la poitrine du cygne blanc. Ses pommettes étaient plus rouges que la digitale. Tous ceux qui la voyaient étaient pénétrés de son amour. Quatre trèfles blancs poussaient sur ses traces partout où elle passait. C'est pourquoi on l'appelait Olwen (« Trace Blanche »).

Elle entra dans la maison et s'assit auprès de Kulhwch, entre lui et le bout du banc [155]. Quand il la vit, il la reconnut. Il lui dit :

« Jeune fille, c'est toi dont je suis devenu amoureux. Accepteras-tu de venir avec moi?

– De peur qu'on ne nous le compte comme un péché, à tous

deux, je ne peux pas m'enfuir avec toi. Mon père m'a fait jurer que je ne partirais pas sans son accord, car il ne pourra vivre que jusqu'à ce que je parte avec un homme. Il y a cependant un conseil que je te donnerai, si tu l'acceptes : va me demander à mon père, et tout ce qu'il te demandera, promets-lui de le lui procurer; tu pourras ainsi m'obtenir moi-même. Mais si tu contestes quoi que ce soit, tu ne m'obtiendras pas, et tu auras de la chance si tu peux t'échapper de là vivant.

– Je lui promettrai tout, et je l'obtiendrai. »

Elle rentra chez elle. Ils se levèrent pour la suivre dans le château; ils tuèrent neuf portiers [156] gardant les neuf portes, sans qu'aucun n'ait pu crier, et ils tuèrent les neuf chiens de garde sans qu'aucun n'ait pu couiner. Ils marchèrent droit vers la grande salle.

« Salut à toi, Yspaddaden Chef des Géants, dirent-ils, au nom de Dieu et des hommes.

– Et vous, pourquoi venez-vous ici?

– Nous venons demander ta fille Olwen pour Kulhwch fils de Kilydd.

– Où sont mes serviteurs, ces manants, ces gens de rien? dit-il. Levez les fourches [157] sous mes deux sourcils pour que je puisse voir mon futur gendre. »

Cela fut exécuté.

« Revenez demain, je vous donnerai une réponse. »

Ils se levèrent pour sortir. Yspaddaden saisit alors l'un des trois javelots [158] empoisonnés qui étaient à côté de lui et il le lança dans leur dos. Mais Bedwyr attrapa le javelot, le renvoya aussitôt, et blessa Yspaddaden en traversant la rotule de son genou de part en part.

« Gendre maudit, et sans respect [159], je m'en trouverai d'autant plus gêné pour monter les côtes. Ce fer empoisonné m'a fait souffrir comme une piqûre de taon. Maudits soient le forgeron qui l'a produit et l'enclume sur laquelle on l'a fait, tellement c'est douloureux. »

Ils logèrent cette nuit-là chez Custenhin. Le jour suivant, en grande pompe, et après avoir peigné leurs cheveux avec un peigne de valeur, ils se rendirent à la grande salle du château. Ils dirent ces mots :

« Yspaddaden Chef des Géants, donne-nous ta fille en échange de sa dot et de son cadeau de noces [160], qui te revien-

dront à toi et à ses deux parentes. Si tu ne la donnes pas, c'est ta mort que tu obtiendras en échange.

– Ses quatre arrière-grand-mères et ses quatre arrière-grands-pères sont encore vivants, je suis obligé de tenir conseil avec eux.

– Qu'il en soit ainsi, dirent-ils, nous allons manger. »

Comme ils se levaient, il saisit le deuxième javelot qui était près de lui et le jeta dans leur dos. Mais Menw fils de Teirgwaedd l'attrapa au vol, le renvoya et le blessa au milieu de la poitrine, si bien qu'il ressortit dans le dos, à la taille.

« Gendre maudit, sans respect, ce dur fer m'a fait souffrir comme la morsure d'une grosse sangsue. Maudit soit le foyer où il a été fondu. Quand je monterai une pente escarpée, j'aurai la poitrine serrée, des maux d'estomac et de fréquentes nausées. »

Ils partirent manger. Le lendemain, troisième jour, ils reviennent à la cour et disent :

« Yspaddaden Chef des Géants, ne nous lance plus de javelot, ne cherche pas les blessures, les dommages et la mort.

– Où sont mes serviteurs? Levez les fourches – mes sourcils sont tombés devant les prunelles de mes yeux – pour que je puisse voir mon futur gendre. »

Ils se levèrent. Aussitôt il prit le troisième javelot empoisonné et le jeta dans leur dos. Kulhwch l'attrapa et le renvoya comme il le souhaitait; il l'atteignit dans la prunelle de l'œil, si bien que le javelot ressortit par-derrière la nuque.

« Maudit gendre sans respect, tant que je resterai en vie, le regard de mes yeux en sera amoindri. Quand j'irai contre le vent, mes yeux s'enflammeront, j'aurai des maux de tête et des vertiges au début de chaque lune. Maudit soit le foyer où on l'a fondu! Ce fer empoisonné m'a blessé comme la morsure d'un chien enragé. »

Ils s'en allèrent manger. Le lendemain, ils revinrent à la cour et dirent :

« Ne nous lance rien; ne cherche pas les ennuis, les blessures et la souffrance qui t'est échue maintenant, et qui sera pire encore si tu le cherches. Donne-nous ta fille.

– Où est celui dont on dit qu'il demande ma fille?

– C'est moi qui la demande, moi Kulhwch fils de Kilydd.

– Viens ici pour que nous puissions nous voir. »

On le fit asseoir sur une chaise, face à face avec lui.

[Yspaddaden fait la liste des objets à quérir [161]*]*

Yspaddaden Chef des Géants lui dit :

« Est-ce toi qui demandes ma fille?

– Oui, c'est moi.

– Je désire que tu me fasses le serment que tu ne feras pas autre chose que justice à mon égard.

– Je le promets.

– Quand j'aurai obtenu tout ce que je vais te demander, tu auras ma fille.

– Fais tes demandes.

– Je vais les faire. Vois-tu ce grand fourré là-bas?

– Oui, je le vois.

– Tu devras retirer toutes les racines de la terre et les brûler sur la surface du sol [162], de telle sorte que ce ne soit plus que du charbon, et la cendre en sera l'engrais. Tu devras le labourer et l'ensemencer de telle sorte qu'il soit mûr le lendemain matin, à l'heure qui précède la rosée. Ce sera le blé qui servira de nourriture et de boisson [163] pour les invités de tes noces, à toi et ma fille. Je veux que tout cela soit fait en un seul jour.

– Cela m'est facile de l'obtenir, même si tu crois le contraire.

– Quand bien même tu l'obtiendrais, il y a quelque chose que tu ne pourras pas obtenir. Il n'y a aucun laboureur qui puisse labourer ce terrain, et le préparer, si ce n'est Amaethon [164] fils de Don. Il ne viendra pas t'aider de son plein gré, et tu ne pourras pas le forcer.

– Cela m'est facile de l'obtenir, même si tu crois le contraire.

– Quand bien même tu l'obtiendrais, il y a quelque chose que tu ne pourras pas obtenir : c'est que Govannon [165] fils de Don vienne au bord du champ, pour nettoyer le fer. Il ne travaille de son plein gré que pour un roi légitime, et tu ne pourras pas le forcer.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même [166]... il te faudra les deux bœufs de Gwlwlyd Wineu [167], compagnons d'attelage [168], pour labourer correctement ce terrain broussailleux. Il ne les donnera pas de son plein gré, et tu ne pourras pas le forcer.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... je veux aussi le Jaune de Printemps et le Bœuf Tacheté [169], dans le même attelage.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Les deux bœufs cornus, dont l'un est de l'autre côté de la montagne Bannawc [170] et l'autre de ce côté-ci : il faudra les atteler ensemble à la même charrue. Ceux-ci, ce sont Nynhyaw et Peibyaw [171], que Dieu a transformés en bœufs pour leurs péchés.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Vois-tu cette terre retournée, toute rouge, là-bas?

– Je la vois.

– La première fois que je rencontrai la mère de cette jeune fille, on y sema neuf setiers de graine de lin; rien n'est encore sorti, ni blanc ni noir, et j'ai encore la mesure avec moi. Je veux que ce lin soit ressemé dans cette nouvelle terre là-bas, pour que ce soit lui qui fournisse le voile de linon blanc autour de la tête de ma fille, le jour de tes noces.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Il faudra un miel neuf fois plus doux que le miel du premier essaim, sans frelon ni guêpe dedans, pour préparer le *bragawd* (hydromel [172]) du festin.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Il faudra obtenir la cuve de Llwyr fils de Llwyrron, qui contient un *pennllad* [173], car il n'y a pas d'autre récipient au monde qui puisse contenir ce fort breuvage. Tu ne l'obtiendras pas avec son accord, et tu ne pourras pas la lui prendre de force.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Le plat de Gwyddneu Garanhir [174], même si le monde entier passait devant, par groupes de trois fois neuf hommes, chacun y trouverait à volonté toute la nourriture qu'il voudrait. Je veux manger dans ce plat la nuit où ma fille couchera avec toi. Il ne le donnera pas de son plein gré, et tu ne pourras l'obtenir par la force.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Il faudra avoir la corne de Gwlgawt Gododdin [175] pour nous verser à boire cette nuit-là. Il ne la donnera pas de plein gré, et tu ne pourras l'obtenir par la force.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... La harpe de Teirtu [176] pour nous divertir cette nuit-là. Sitôt qu'on le veut, elle fait de la musique

toute seule; et quand on le désire, elle se tait. Il ne la donnera pas de plein gré, et tu ne pourras pas l'obtenir de force.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Je veux avoir les oiseaux de Rhiannon [177], ceux qui réveillent les morts et qui endorment les vivants, pour me divertir cette nuit-là.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Il faudra le chaudron de Diwrnach l'Irlandais [178], l'intendant d'Odgar fils d'Aed, roi d'Irlande, pour cuire la nourriture des invités de la noce.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Je devrai me laver la tête et me raser la barbe. Je veux avoir la défense d'Yskithrwynn, le premier des sangliers [179], pour me raser. Je n'en tirerai aucun usage si elle n'est pas arrachée de sa tête quand il est encore vivant.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Il n'y a personne au monde qui puisse l'arracher de sa tête, si ce n'est Odgar fils d'Aed roi d'Irlande [180].

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Je ne me fierai à personne pour la garde de cette défense, si ce n'est à Caw [181], de Prydein. Il gouverne soixante cantrefs de Prydein. Il ne sortira pas de son royaume de son plein gré, et tu ne pourras l'amener par la force.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... j'ai besoin que l'on étende les poils de ma barbe pour me raser. Ils ne s'assoupliront jamais si l'on n'obtient pas le sang de la sorcière Gorddu, fille de la sorcière Gorwen, de Pennant Govud [182], dans les hauteurs de l'Enfer.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Ce sang n'est efficace que si on l'utilise chaud. Aucun récipient au monde ne peut garder la chaleur du liquide qu'on y met, excepté les bols de Gwiddolwyn Gorr [183] : ils conservent en eux la chaleur depuis le moment où on y met le liquide, à l'orient, jusqu'à ce qu'on arrive au couchant. Il ne te les donnera pas de son plein gré, et tu ne pourras pas le forcer.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Certains désireront du lait frais : il n'y a pas moyen de rassembler [184] du lait frais pour tout le monde si l'on n'a pas les bols de Rhinnon Barbe Raide. Dans ces bols,

jamais le liquide n'aigrit. Il ne les donnera à personne de son plein gré, et tu ne pourras pas le forcer.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Il n'y a aucun peigne ni aucuns ciseaux avec lesquels on puisse arranger mes cheveux, à cause de leur raideur, excepté le peigne et les ciseaux qui se trouvent entre les deux oreilles du Twrch Trwyth [185] fils de Tared Wledic. Il ne les donnera pas de son plein gré, et cetera.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... On ne peut chasser le Twrch Trwyth sans avoir Drudwyn, le chiot de Greid fils d'Eri.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Il n'y a pas de laisse qui puisse le retenir, excepté la laisse de Cors aux Cent Ongles.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Il n'y a pas de collier qui puisse tenir la laisse, si ce n'est le collier de Canhastyr aux Cent Mains.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Il faudra la chaîne de Kilydd Canhastyr pour rattacher le collier à la laisse.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Il n'y a aucun veneur au monde qui sache contrôler ce chien, si ce n'est Mabon fils de Modron [186], qui fut enlevé à sa mère à l'âge de trois nuits. On ne sait où il est, ni s'il est vivant ou mort.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Pour chasser le Twrch Trwyth, Mabon devra monter le Blanc à la Crinière Sombre, le cheval de Gweddw [187], qui est aussi rapide que la vague. Il ne le donnera pas de son plein gré, et cetera.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Comme on ne sait où il est, on ne retrouvera jamais Mabon avant d'avoir trouvé au préalable Eidoel [188] le fils d'Aer. Car il sera infatigable dans la recherche de Mabon ; c'est son cousin germain.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Garselid l'Irlandais, le premier chasseur d'Irlande : on ne pourra jamais chasser le Twrch Trwyth sans son aide.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Il faudra une laisse faite de la barbe de Dillus [189] le Barbu, car il n'y a que cela qui puisse retenir ces deux jeunes chiens [de Gast Rymhi], et on ne pourra l'utiliser que si on lui arrache des poils de sa barbe de son vivant, et si on les arrache avec des pinces de bois. Il ne laissera personne lui faire cela de son vivant. Mais la barbe ne servira à rien s'il est mort, car elle sera cassante.
– Cela m'est facile...
– Quand bien même... Il n'y a aucun veneur au monde qui puisse tenir ces deux chiens, si ce n'est Kynedyr Wyllt fils de Hettwn Glavyryawc [190]. Il est neuf fois plus sauvage que l'animal le plus sauvage de la montagne. Tu ne pourras jamais l'avoir, et tu n'auras pas ma fille non plus.
– Cela m'est facile...
– Quand bien même... On ne pourra chasser le Twrch Trwyth sans l'aide de Gwynn fils de Nudd [191], en qui Dieu a mis la puissance des démons d'Annwvyn, pour les empêcher de détruire ce monde. Là, on ne pourra pas se passer de lui.
– Cela m'est facile...
– Quand bien même... Dans la chasse au Twrch Trwyth, aucun cheval ne pourra porter Gwynn, si ce n'est le Noir, le cheval de Moro Oerveddawc [192].
– Cela m'est facile...
– Quand bien même... On ne pourra chasser le Twrch Trwyth avant l'arrivée de Gwilenhin [193], roi de France. Or il déteste quitter son royaume, il ne voudra jamais venir ici.
– Cela m'est facile...
– Quand bien même... On ne pourra chasser le Twrch Trwyth sans le fils d'Alun de Dyved. Il est habile à lâcher les chiens sur une piste.
– Cela m'est facile...
– Quand bien même... On ne pourra chasser le Twrch Trwyth avant d'avoir obtenu Aned et Aethlem. Ils sont aussi rapides que le souffle du vent; on ne les a jamais lâchés sur une piste qu'ils n'aient tué l'animal.
– Cela m'est facile...
– Quand bien même... Il faudra réunir Arthur et ses veneurs pour chasser le Twrch Trwyth. C'est un homme puissant, qui ne viendra pas t'aider, pour la raison qu'il est sous mon pouvoir.
– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Bwlch, Kyvwlch et Syvwlch, fils de Kilydd Kyvwlch, et petits-fils de Cleddyv Divwlch [194] : leurs boucliers sont les trois Blancs blancs, leurs trois lances sont les trois Pique-piques, leurs trois épées sont les trois Coupe-coupes; leurs trois chiens sont Glas, Gleissig et Gleissad; leurs trois chevaux, Call, Cuall et Cavall; leurs trois femmes, Hwyr Dyddwg, Drwg Dyddwg et Llwyr Dyddwg; leurs trois vieilles, Och, Garym et Diaspad; leurs trois filles, Lluched, Neved et Eissiwed; leurs trois servantes, Drwg, Gwaeth et Gwaethav Oll; quand les trois hommes sonnent du cor, et que tous les autres se mettent à crier, on n'entendrait même plus si le ciel tombait sur la terre [195].

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... On ne pourra tuer le Twrch Trwyth qu'avec l'épée d'Wrnach [196] le Géant. Il ne la donnera à personne en échange ni en cadeau, et tu ne pourras pas la lui prendre de force.

– Cela m'est facile...

– Quand bien même... Tu veilleras la nuit sans dormir, dans la quête de ces choses, et tu ne les trouveras pas, et tu n'auras pas ma fille.

– J'aurai des chevaux, et je voyagerai à cheval. Mon parent et mon seigneur Arthur me procurera tout cela. J'obtiendrai ta fille, et toi tu perdras la vie.

– Pars maintenant. Tu n'auras pas à fournir la nourriture et les vêtements de ma fille. Va chercher tout ce que j'ai dit, et quand cela sera réuni, tu auras ma fille. »

[L'épée d'Wrnach le Géant]

Ils marchèrent toute la journée jusqu'au soir, et voilà qu'ils aperçurent un château de pierres cimentées, le plus grand château du monde. Et voilà qu'un homme noir, plus grand que trois hommes de ce monde, sort du château. Ils lui adressèrent la parole :

« Homme, d'où viens-tu?

– Du château que vous voyez là.

– À qui appartient-il?

– Vous êtes des hommes dérangés. Il n'y a personne au monde qui ignore à qui appartient ce château. Il est à Wrnach le Géant.

– Quelle est la coutume à l'égard de l'hôte et de l'étranger qui descendent dans ce château?

– Ah, seigneur, Dieu vous garde! Aucun hôte n'est jamais reparti vivant de là. Et l'on n'y admet que celui qui apporte son art. »

Ils gagnèrent la grand-porte. Gwrhyr Gwalstawd Ieithoedd dit [197] :

« Y a-t-il un portier?

– Oui. Et toi, tu as perdu la tête, pourquoi poses-tu la question?

– Ouvre la porte.

– Je ne l'ouvrirai pas.

– Pourquoi ne pas l'ouvrir?

– Le couteau est entré dans la nourriture, la boisson est entrée dans la corne, la foule est entrée dans la grande salle d'Wrnach. On n'ouvrira à personne, sauf à l'artisan qui apporte son art. »

Kei dit :

« Portier, j'ai un art.

– Quel art as-tu?

– Je suis le meilleur polisseur [198] d'épées du monde.

– Je vais le dire à Wrnach le Géant, et je te rapporterai sa réponse. »

Le portier entra dans la salle. Wrnach le Géant lui dit :

« Y a-t-il du nouveau à la porte?

– Oui. Il y a une compagnie à la porte qui demande à entrer.

– Leur as-tu demandé s'ils avaient un art?

– Oui. Et l'un d'entre eux a répondu qu'il savait polir les épées.

– J'aurais besoin de celui-là. Il y a longtemps que je cherche quelqu'un pour nettoyer mon épée, et je ne le trouvais pas. Laisse entrer celui-là, puisqu'il a un art. »

Le portier revint ouvrir la porte et fit entrer seulement Kei. Ce dernier salua Wrnach le Géant. On lui avança une chaise. Wrnach lui dit :

« Homme, est-ce vrai ce que l'on dit de toi, que tu sais polir les épées?

– Oui, je le sais. »

On lui apporta l'épée. Kei prit sous son aisselle une pierre à aiguiser rayée [199].

« Que préfères-tu pour ton épée, une lame brillante ou une lame dépolie [200]?

– Fais ce qui te semble bon, comme tu ferais si elle était à toi. »

Kei nettoya la moitié de la première face, et la lui mit dans la main en disant :

« Est-ce que cela te plaît?

– Je préférerais à tout ce que j'ai dans mon royaume qu'elle fût comme cela dans son entier. Il est dommage qu'un homme comme toi soit sans compagnon.

– Oh, seigneur, j'ai bien un compagnon, mais il ne connaît pas cet art.

– Qui est-ce?

– Que le portier aille le chercher dehors, je lui dirai à quels signes il le reconnaîtra. Le fer de sa lance se détache de la hampe, et il tire du sang du vent avant de redescendre sur la hampe. »

La porte fut ouverte, et Bedwyr entra.

« Bedwyr est un homme plein de talents, dit Kei, bien qu'il ne connaisse pas mon art. »

Les hommes restés dehors eurent de grandes discussions : Kei et Bedwyr avaient pu entrer. Entra aussi un jeune homme qui les accompagnait – le fils unique de Custenhin le berger. Avec les compagnons qui s'attachaient à lui, il traversa les trois remparts comme si de rien n'était, et ils arrivèrent à l'intérieur du château. Ses compagnons disaient du fils de Custenhin : « C'est l'homme le meilleur (*goreu*). » Et depuis lors il fut appelé Goreu fils de Custenhin.

Ils se répandirent dans les différents logis, pour pouvoir tuer ceux qui s'occupaient des logis sans que le Géant ne s'en aperçût.

Quand l'épée fut arrangée, Kei la remit dans la main d'Wrnach le Géant, comme pour voir si le travail lui plaisait. Le Géant lui dit :

« Le travail est bon, il me satisfait.

– C'est ton fourreau qui a endommagé l'épée, dit Kei. Donne-le-moi pour que j'en retire les lames de bois, et que j'y mette des neuves. »

Il prit le fourreau d'une main, et l'épée de l'autre, et s'avança au-dessus du Géant comme s'il allait remettre l'épée dans le fourreau. Mais il abattit l'épée sur la tête du Géant et la trancha d'un coup. Puis ils pillèrent le château et emportèrent tous les trésors qui leur plaisaient.

Ils revinrent à la cour d'Arthur, au bout d'un an, le même jour, en rapportant avec eux l'épée d'Wrnach le Géant [201].

[La libération d'Eidoel fils d'Aer – Les animaux les plus anciens – La libération de Mabon fils de Modron]

Ils racontèrent à Arthur ce qui leur était arrivé. Arthur demanda :

« Qu'est-ce qu'il vaut mieux chercher d'abord de tout ce qui a été demandé?

– Il vaut mieux, dirent-ils, chercher Mabon fils de Modron, et on ne le trouvera pas si l'on n'a pas trouvé d'abord Eidoel fils d'Aer, son parent. »

Arthur et les guerriers de l'île de Bretagne partirent chercher Eidoel; ils atteignirent le faubourg de Caer Gliwi (« le château de Gliwi [202] »), là où Eidoel était emprisonné. Gliwi se dressa sur la tour du château et dit :

« Arthur, que viens-tu me réclamer, puisque tu ne me laisses pas tranquille sur cette butte rocailleuse? Je n'y trouve aucun profit ni aucun plaisir, il n'y pousse ni froment ni avoine; faut-il qu'en plus tu cherches à me faire du tort?

– Ce n'est pas pour te nuire que je suis venu ici, dit Arthur, mais pour chercher l'homme que tu tiens prisonnier.

– Je te donnerai ce prisonnier, et pourtant je n'étais disposé à le livrer à personne. En plus, je te donnerai mon aide et mon concours. »

Les hommes dirent à Arthur :

« Seigneur, rentre chez toi, tu ne peux pas te déplacer avec ton armée pour chercher des choses aussi menues que celles-là.

– Gwrhyr Gwalstawd Ieithoedd, dit Arthur, c'est à toi qu'il revient d'accomplir cette expédition. Tu connais toutes les langues, tu peux même parler avec certains oiseaux et avec certaines bêtes. Eidoel, il te revient d'accomplir cette quête, avec mes hommes, car tu es son cousin. Kei et Bedwyr, je crois que vous pouvez réussir toute mission dans laquelle vous partez. Faites donc pour moi cette expédition. »

Ils s'en furent sur la route, et atteignirent le Merle de Kilgwri [203]. Gwrhyr lui demanda :

« Au nom de Dieu, ne sais-tu rien de Mabon fils de Modron, qui fut enlevé à l'âge de trois nuits d'entre sa mère et le mur?

— Quand je suis arrivé ici pour la première fois, dit le Merle, il y avait ici une enclume de forgeron, et moi j'étais un jeune oisillon. L'enclume n'a jamais servi, sauf lorsque j'y plantais mon bec chaque soir. Aujourd'hui, il n'en reste pas même l'équivalent d'une noisette qui ne soit réduit en poudre. Dieu me punisse si j'ai jamais rien entendu à propos de celui que vous recherchez. Cependant, ce qu'il est juste de faire, et que je dois aux messagers d'Arthur, je le ferai. Il y a une race d'animaux que Dieu a formée avant moi. Je vais vous guider jusqu'à eux. »

Ils allèrent jusqu'à l'endroit où se trouvait le Cerf de Rhedynvre.

« Cerf de Rhedynvre [204], nous sommes venus vers toi, nous les messagers d'Arthur, parce que nous ne connaissons pas d'animal plus vieux que toi. Dis-nous, sais-tu quelque chose à propos de Mabon fils de Modron, qui fut enlevé à sa mère à l'âge de trois nuits? »

Le Cerf répondit : « Quand je suis arrivé ici pour la première fois, il n'y avait qu'une dague de chaque côté de ma tête, et il n'y avait pas d'autre arbre qu'un jeune plant de chêne, il s'est développé en un chêne à cent branches, et puis le chêne est tombé, et il n'en reste aujourd'hui qu'une souche pourrie, rougeâtre. Tout ce temps je suis resté ici, mais je n'ai jamais rien entendu au sujet de celui que vous demandez. Cependant, puisque vous êtes les messagers d'Arthur, je serai votre guide vers l'endroit où il y a des animaux que Dieu a formés avant moi. »

Ils allèrent jusqu'à l'endroit où se trouvait le Hibou de Cwm Cawlwyd [205].

« Hibou de Cwm Cawlwyd, nous sommes les messagers d'Arthur. Sais-tu quelque chose de Mabon fils de Modron, qui a été enlevé à sa mère à l'âge de trois nuits?

— Si je savais quelque chose je le dirais. Quand je suis arrivé ici pour la première fois, cette grande combe que vous voyez était une vallée boisée; il est arrivé un peuplement d'hommes, qui a ensuite disparu, et la forêt a repoussé une deuxième fois. Cette forêt-là est la troisième. Quant à moi, la base de mes ailes n'est plus maintenant qu'un moignon. Depuis ce temps jusqu'aujourd'hui, je n'ai rien entendu à propos de l'homme que vous demandez. Cependant je me ferai le guide des messagers d'Arthur jusqu'à l'animal le plus vieux de ce monde, et qui a le plus d'expérience, l'Aigle de Gwern Abwy [206]. »

Gwrhyr dit :

« Aigle de Gwern Abwy, nous sommes venus à toi, nous les messagers d'Arthur, pour te demander si tu sais quelque chose de Mabon fils de Modron, qui fut enlevé à sa mère à l'âge de trois nuits. »

L'Aigle répondit : « Je suis venu ici il y a bien longtemps, et quand je suis arrivé ici pour la première fois, j'avais une pierre du haut de laquelle je piquetais les étoiles chaque soir. À présent, elle n'est pas plus haute qu'un poing. Tout ce temps-là je suis resté ici, et je n'ai jamais rien entendu à propos de celui que vous demandez. Mais une fois que j'étais allé chercher ma nourriture jusqu'à l'étang de Llynn Llyw [207], j'enfonçai mes serres dans un saumon, en pensant trouver en lui de quoi manger pendant longtemps, mais il m'entraîna dans les profondeurs, et je lui échappai à grand-peine. Alors, avec toute ma parenté, nous l'avons ardemment chassé en essayant de le détruire, mais il m'envoya des messagers pour trouver un arrangement avec moi, et il vint lui-même devant moi, pour me livrer, de la chair de son dos, la prise de cinquante tridents. S'il ne sait pas quelque chose de celui que vous recherchez, je ne sais vraiment pas qui pourrait le savoir. Cependant je vais vous servir de guide jusqu'à lui. »

Ils se rendirent là où était le Saumon. L'Aigle lui dit :

« Saumon de Llynn Llyw, je suis venu te trouver avec les messagers d'Arthur pour te demander si tu sais quelque chose à propos de Mabon fils de Modron, qui fut enlevé à sa mère à l'âge de trois nuits.

– Tout ce que je sais, je vais le dire. À chaque marée, je remonte la rivière jusqu'à la courbure du rempart de Caer Loyw [208], et c'est là que j'ai trouvé une souffrance comme je n'en ai jamais trouvé de ma vie. Pour que vous me croyiez, que l'un d'entre vous vienne sur l'une de mes deux épaules. »

Kei et Gwrhyr Gwalstawd Ieithoedd montèrent sur les deux épaules du Saumon. Ils voyagèrent jusqu'à l'endroit où il n'y avait qu'un mur entre eux et le prisonnier : ils entendirent alors des plaintes et des gémissements venant de l'autre côté du mur. Gwrhyr dit :

« Qui est-ce qui se lamente dans cette maison de pierre?

– Hélas, celui qui est ici a lieu de se lamenter. C'est Mabon fils de Modron qui est ici en prison, personne n'a jamais été enfermé aussi douloureusement que moi dans une façon de prison, ni Lludd Llaw Ereint, ni Greid fils d'Eri [209].

– Crois-tu que l'on puisse obtenir ta libération contre de l'or, de l'argent ou un bien de ce monde, ou bien par le combat et le siège?

– Tout ce que l'on pourra obtenir de ma personne, c'est par le combat qu'on l'aura. »

Ils s'en retournèrent à l'endroit où se tenait Arthur. Ils lui apprirent où Mabon fils de Modron était emprisonné.

Arthur convoqua les guerriers de cette île, et marcha sur Caer Loyw, où Mabon était en prison. Kei et Bedwyr y allèrent sur les deux épaules du poisson. Pendant que les soldats d'Arthur attaquaient la cité, Kei défonça le mur et prit le prisonnier sur son dos – les soldats continuant à combattre pendant ce temps.

Arthur revint chez lui avec Mabon libéré.

[La chienne de Rhymhi – Les fourmis et les graines de lin[210] *– La barbe de Dillus le Barbu]*

Arthur dit alors :

« À présent, que vaut-il mieux chercher d'abord, de toutes les merveilles demandées?

– Il vaut mieux rechercher les deux chiots de la chienne de Rhymhi.

– Sait-on, dit Arthur, de quel côté elle se trouve?

– Elle se trouve à Aber Deu Gleddyv[211] », dit quelqu'un.

Arthur se rendit chez Tringad[212], à Aber Cleddyv, et lui demanda :

« As-tu entendu parler de cette chienne par ici? Quelle forme a-t-elle?

– Elle a la forme d'une louve, dit-il, et elle se déplace toujours avec ses deux petits. Elle a souvent tué mon bétail. Elle est en bas, dans une caverne au bord de l'Aber Cleddyv. »

Arthur partit en mer dans son navire, le *Prydwenn*, et il envoya une partie de ses guerriers par voie de terre, pour chasser la chienne, en l'encerclant ainsi, elle et ses deux chiots. Et Dieu les rendit à leur forme naturelle par amour d'Arthur.

L'armée d'Arthur se dispersa, un par un ou deux par deux.

Un jour que Gwythyr fils de Greidawl traversait une montagne, il entendit des plaintes et des cris pitoyables, c'était un

bruit terrible à entendre. Il se précipita sur les lieux, en y arrivant il dégaina son épée, et coupa la fourmilière au ras du sol, en délivrant ainsi les fourmis du feu. Elles lui dirent alors :

« Emporte avec toi la bénédiction de Dieu et la nôtre. Ce que personne n'aurait jamais pu faire pour toi, nous allons le faire. »

Après quoi elles revinrent en rapportant les neuf setiers de graine de lin qu'Yspaddaden Chef des Géants avait demandés à Kulhwch, exactement mesurés, sans qu'il n'y manque rien d'autre qu'un seul grain – d'ailleurs, la fourmi boiteuse apporta ce dernier avant la nuit.

Kei et Bedwyr étaient assis au sommet du Pumlumon [213], sur le Carn Gwylathyr, dans le vent le plus impétueux qui fût; en regardant autour d'eux, ils aperçurent une importante fumée vers le sud, très loin, et le vent ne pouvait pas la dévier. Kei dit alors :

« Par la main de mon compagnon, regarde là-bas, c'est un feu de guerrier. »

Ils se dépêchèrent d'aller vers la fumée, ils s'en rapprochèrent, puis observèrent à distance : c'était Dillus le Barbu qui faisait cuire un sanglier. C'était tout de même le plus grand guerrier qui ait jamais échappé à Arthur. Bedwyr dit alors à Kei :

« Est-ce que tu le connais?

– Oui, dit Kei, c'est Dillus [214] le Barbu, aucune laisse ne pourra retenir Drudwyn le chien de Greid fils d'Eri, si ce n'est une laisse faite avec les poils de barbe de l'homme que tu vois là-bas. On ne pourra les utiliser que si on les arrache de sa barbe de son vivant, avec des pinces de bois. Il ne laissera personne lui faire cela de son vivant. Car la barbe sera cassante s'il est mort.

– Quel doit être notre plan pour cela? dit Bedwyr.

– Laissons-le dévorer de la viande à satiété, dit Kei, après cela il dormira. »

Pendant qu'il mangeait, ils fabriquèrent des pinces de bois. Lorsque Kei sut de façon certaine qu'il dormait, il se mit à creuser un trou à ses pieds, le plus grand du monde, puis il le frappa d'un coup de poing avec une immense force, et l'enferma dans le trou jusqu'à ce qu'ils aient terminé de lui épiler toute la barbe avec les pinces de bois. Après quoi ils le tuèrent définitivement.

Ensuite ils rentrèrent tous les deux à Kelliwig en Cornouailles en rapportant une laisse faite de la barbe de Dillus le Barbu. Kei la remit dans la main d'Arthur, qui chanta alors cet *englyn* :

« Kei a fait une laisse
« Avec la barbe de Dillus fils d'Eurei
« S'il n'avait été malade, ç'eût été ta mort. »

Kei en fut irrité, et les guerriers de cette île eurent de la peine à rétablir la paix entre lui et Arthur. Par la suite, que ce fût pour prêter main-forte à Arthur ou parce qu'on tuait ses hommes, Kei ne se jeta plus dans le danger avec Arthur.

[Gwynn fils de Nudd et Gwythyr fils de Greidawl – Autres exploits – Le chaudron de Diwrnach l'Irlandais]

Arthur dit alors :

« À présent, que vaut-il mieux chercher d'abord, de toutes les merveilles demandées ?

– Il vaut mieux chercher Drudwyn le chien de Greid fils d'Eri. »

Peu de temps auparavant, Creiddylad fille de Lludd Llaw Ereint avait suivi Gwythyr fils de Greidawl, mais avant qu'il n'ait pu dormir avec elle, Gwynn fils de Nudd était venu la lui enlever, par la force. Gwythyr fils de Greidawl rassembla une armée et vint affronter Gwynn fils de Nudd, mais ce dernier triompha, et captura Greid fils d'Eri, Glinneu fils de Taran, Gwrgwst Letlwm et son fils Dyvnarth. Il fit encore d'autres prisonniers, Penn fils de Nethawc, Nwython [215] et son fils Kyledyr [216] Wyllt (« le Fou »); il tua Nwython, retira son cœur et força Kyledyr à manger le cœur de son père, c'est pour cela que Kyledyr devint fou.

Arthur apprit tout cela, se rendit dans le Nord, et fit venir à lui Gwynn fils de Nudd; il fit libérer les nobles de leur captivité, et il établit un accord de paix entre Gwynn fils de Nudd et Gwythyr fils de Greidawl. Aux termes de cet accord, la jeune fille devait rester dans la maison de son père sans qu'aucun des deux opposants ne jouisse d'elle; Gwynn et Gwythyr devaient s'affronter chaque année au jour des Calendes de mai [217], depuis ce temps jusqu'au jour du Jugement; celui des deux qui serait vainqueur le jour du Jugement dernier prendrait la jeune fille.

Après avoir réconcilié ces deux nobles, Arthur trouva Myngddwn (« Crinière Sombre »), le cheval de Gweddw, et la laisse de Cors aux Cent Ongles.

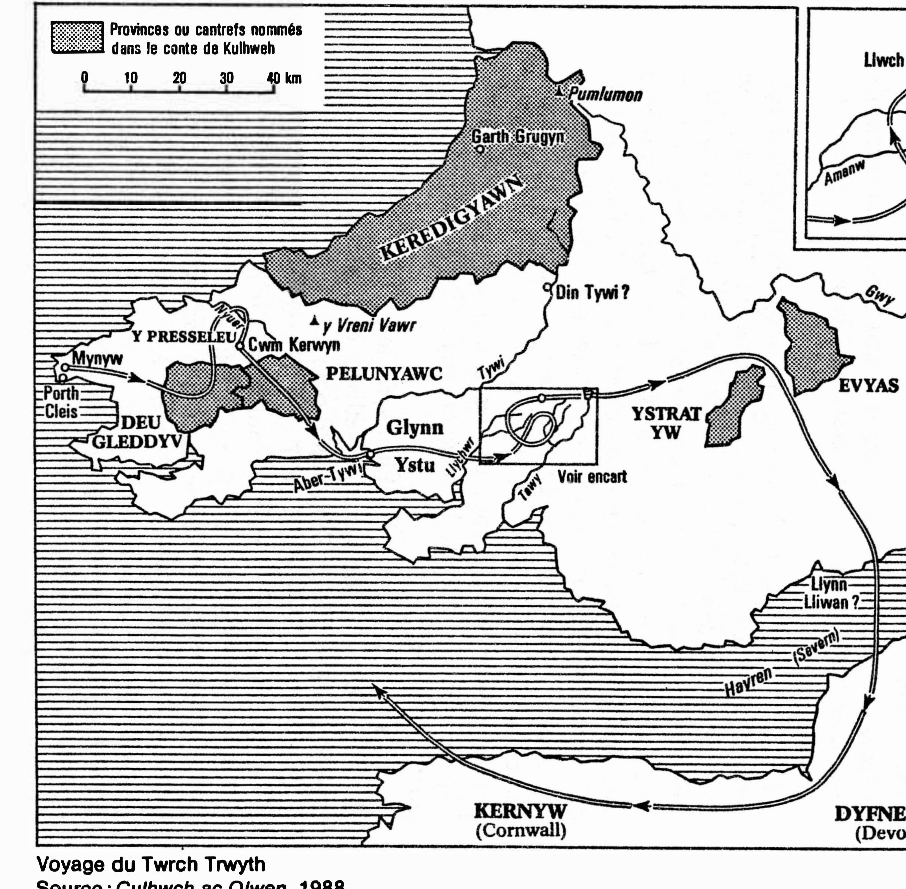
Ensuite, Arthur partit pour l'Armorique, accompagné de Mabon fils de Modron et de Gwarae Wallt Eurin (« aux Cheveux Dorés »), pour chercher les deux chiens de Glythvyr l'Armoricain.

Après les avoir obtenus, Arthur gagna l'ouest de l'Irlande pour chercher Gwrgi Severi, ainsi qu'Odgar fils d'Aed roi d'Irlande.

De là, Arthur alla au Nord [de la Grande-Bretagne], il prit avec lui Kyledyr le Fou, qui alla à la recherche d'Yskithrwynn le Premier des Sangliers. Mabon fils de Mellt [218] partit aussi dans cette chasse, avec les deux chiens de Glythvyr l'Armoricain, et avec Drudwyn, le chien de Greid fils d'Eri. Arthur lui-même participa à la poursuite, avec son chien Cavall [219]. Caw de Prydein monta sur Llamrei, la jument d'Arthur, et arriva le premier aux abois. Il prit alors une énorme hache, il marcha tout droit, vaillamment, vers le sanglier, et lui fendit la tête en deux. Caw prit la défense. Ce ne sont pas les chiens qu'avait demandés Yspaddaden qui tuèrent le sanglier, mais Cavall lui-même, le chien d'Arthur.

Après la mise à mort d'Yskithrwynn le Premier des Sangliers, Arthur rentra avec son armée à Kelliwig en Cornouailles. De là, il envoya Menw fils de Teirgwaedd pour voir si les trésors étaient bien entre les deux oreilles du Twrch Trwyth, parce qu'il aurait été trop méchant [220] d'aller le combattre s'il n'avait pas eu les bijoux. En tout cas, on était sûr qu'il était là : il venait de dévaster le tiers de l'Irlande. Menw partit à la recherche des bijoux : il les aperçut à Esgeir Oervel, en Irlande. Il se transforma en oiseau et descendit sur sa bauge. Il essaya d'attraper l'un des bijoux. Mais il ne saisit que l'un de ses crins. Le sanglier se leva avec férocité, et se secoua si bien qu'un peu de venin l'atteignit. Depuis lors, Menw ne fut jamais en bonne santé.

Ensuite Arthur envoya un messager à Odgar fils d'Aed roi d'Irlande, pour demander le chaudron de Diwrnach, son intendant. Odgar demanda à Diwrnach de le donner. Diwrnach répondit : « Dieu sait, quand bien même il lui suffirait de jeter un regard dessus, il ne l'obtiendrait pas. » Le messager d'Arthur revint d'Irlande avec ce refus.



Voyage du Twrch Trwyth
Source : *Culhwch ac Olwen*, 1988.

Arthur partit en expédition, avec une troupe réduite, sur son navire le *Prydwenn*; il arriva en Irlande, et gagna la maison de Diwrnach l'Irlandais. La troupe d'Odgar vit leur nombre; après avoir mangé et bu à satiété, Arthur leur demanda le chaudron. Diwrnach répondit que s'il le donnait à qui que ce soit, il le donnerait sur la parole d'Odgar roi d'Irlande.

Puisqu'on leur disait non, Bedwyr attaqua, s'empara du chaudron et le plaça sur le dos de Hygwydd, le valet d'Arthur (c'était le frère de Cachamwri, né de la même mère, lui aussi serviteur d'Arthur). Il avait pour fonction permanente de porter le chaudron d'Arthur et d'allumer le feu dessous. Llenlleawc l'Irlandais se saisit de Caledvwlch, lui fit faire une roue, et tua Diwrnach et toute sa compagnie. Les armées irlandaises arrivèrent pour leur livrer bataille.

Après les avoir toutes mises en fuite, Arthur et ses hommes rejoignirent leur bateau, sous leurs yeux, en emportant le chaudron rempli d'argent [221] irlandais. Ils descendirent dans la maison de Llwydeu fils de Kelcoed à Porth Kerddin [222] en Dyved. C'est là que se trouve encore la mesure du chaudron [223].

[La chasse au Twrch Trwyth – La Sorcière Très Noire]

Arthur rassembla tout ce qu'il y avait de guerriers dans les Trois Îles et les Trois Presqu'îles de Bretagne, dans la France, l'Armorique, la Normandie et le Pays de l'Été [224], et tout ce qu'il y avait comme chiens de choix et comme chevaux renommés. Puis il partit avec toute cette troupe en Irlande, où il y eut beaucoup d'effroi et de tremblement à son arrivée.

Quand il eut débarqué, les saints d'Irlande vinrent lui demander sa protection. Arthur la leur accorda, ils lui donnèrent en échange leur bénédiction. Les hommes d'Irlande vinrent le trouver en lui offrant un tribut de vivres [225].

Arthur alla à Esgeir Oervel, là où se trouvait le Twrch Trwyth, avec ses sept petits marcassins. On lâcha les chiens sur lui de tous les côtés. Les Irlandais le combattirent pendant toute cette journée jusqu'au soir, et cependant il dévasta un cinquième de l'Irlande.

Le lendemain, l'armée d'Arthur l'affronta, mais ils n'en tirèrent que des blessures, sans aucun bénéfice.

Le troisième jour, c'est Arthur lui-même qui le combattit, et cela dura pendant neuf nuits et neuf jours. Mais il ne tua que l'un de ses pourceaux.

Les hommes d'Arthur lui demandèrent quelle était l'histoire de ce sanglier. Il leur dit : « C'était un roi, mais Dieu l'a transformé en porc pour ses péchés. »

Arthur envoya Gwrhyr Gwalstawd Ieithoedd pour essayer de parler avec lui. Gwrhyr partit sous la forme d'un oiseau, descendit au-dessus de la bauge où il se trouvait avec ses sept petits cochons. Gwrhyr Gwalstawd Ieithoedd lui demanda :

« Au nom de Celui qui t'a mis sous cette forme, si vous pouvez parler, je demande que l'un d'entre vous vienne s'entretenir avec Arthur. »

La réponse lui vint de Grugyn Gwrych Ereint [226], dont les soies étaient comme des fils d'argent – on pouvait voir la route qu'il suivait à travers les bois et les champs, tellement sa fourrure brillait. Grugyn donna cette réponse :

« Par celui qui nous a mis sous cette forme, nous n'en ferons rien, et nous n'irons pas parler à Arthur. C'était assez de malheur, ce que Dieu nous a fait en nous transformant ainsi, sans que vous veniez vous battre avec nous.

– Je vous assure qu'Arthur se bat contre vous seulement pour obtenir le peigne, le rasoir et les ciseaux qui sont entre les deux oreilles du Twrch Trwyth [227].

– À moins de lui enlever d'abord la vie, dit Grugyn, on n'obtiendra pas ces bijoux. Demain matin, nous partirons d'ici, et nous irons dans le royaume d'Arthur, et nous y ferons autant de dommages que nous le pourrons. »

Ils partirent en mer en direction du Pays de Galles. Arthur s'embarqua dans le *Prydwenn* avec ses guerriers, ses chevaux et ses chiens, et en un clin d'œil il les aperçut. Le Twrch Trwyth aborda à Porth Cleis [228] en Dyved. Arthur navigua jusqu'à Mynyw [229] cette nuit-là.

Le lendemain, on apprit à Arthur qu'ils étaient passés. Il rattrapa le Twrch Trwyth au moment où il tuait le bétail de Kynnwas Kwrr-y-vagyl (« au Bâton Recourbé »); il avait déjà tué tout ce qu'il y avait d'hommes et d'animaux à Deu Gleddyv, avant l'arrivée d'Arthur.

Sitôt qu'Arthur fut là, le Twrch Trwyth repartit vers Presseleu [230]. Arthur le suivit jusque-là avec des troupes très impor-

tantes. Arthur envoya ses hommes à sa poursuite : Eli, Trachmyr [231] – qui tenait en sa main Drudwyn, le petit chien de Greid fils d'Eri –, Gwarthegyd [232] fils de Caw, dans un autre endroit – qui tenait à la main les deux chiens de Glythvyr l'Armoricain –, et Bedwyr – tenant à la main Cavall, le chien d'Arthur. Il rangea tous ses guerriers des deux côtés de la rivière Nyver [233]. Il vint en renfort, aussi, les trois fils de Cleddyv Divwlch, qui s'étaient fait une grande renommée en tuant Yskithrwynn le Premier des Sangliers.

Puis [le Twrch Trwyth] lança la marche en avant, à partir de Glynn Nyver, jusqu'à Cwm Kerwyn [234], où il s'arrêta pour résister aux abois. Là, il tua quatre guerriers d'Arthur, Gwarthegyd fils de Caw, Tarawc Allt Clwyd [235], Rheidwn fils d'Eli Adver et Ysgovan Hael. Après avoir tué ces hommes, il rendit les abois pour la deuxième fois au même endroit et tua Gwydre fils d'Arthur, Garselid l'Irlandais, Glew fils d'Yscawd et Yscavyn fils de Panon. Lui-même fut atteint de façon douloureuse.

Le lendemain matin, au début du jour, quelques hommes le rattrapèrent : il tua alors Huandaw, Gogigwr, Pen Pingon, les trois serviteurs de Glewlwyd Gavaelvawr, si bien que Dieu ne lui connaissait plus aucun serviteur en sa possession, excepté Llaesgemyn [236], dont personne ne fut jamais satisfait. Il tua beaucoup d'autres hommes du royaume en même temps, en particulier Gwlydyn Saer, le maître charpentier d'Arthur. Puis Arthur le rattrapa à Pelunyawc [237]; là, il tua Madawc fils de Teithyon, Gwyn fils de Tringad fils de Neved, et Eriryawn Pennloran. De là, il partit pour Aber Tywi. Là, il résista aux abois, et il tua Kynlas fils de Kynan et Gwilenhin roi de France. De là, il alla à Glynn Ystu [238], où les hommes et les chiens perdirent sa trace.

Arthur fit venir Gwynn fils de Nudd, et lui demanda s'il savait quelque chose du Twrch Trwyth. Il répondit qu'il ne savait rien. Tous les veneurs partirent alors à la chasse du sanglier, jusqu'à la vallée de la Llychwr. Grugyn Gwallt Ereint et Llwyddawc Govynnyad [239] dévalèrent à l'attaque et tuèrent les chasseurs si bien qu'il n'en réchappa qu'un homme vivant. Arthur arriva avec ses troupes à l'endroit où étaient Grugyn et Llwyddawc, et il lâcha sur eux tous les chiens qui avaient été nommés [par Yspaddaden]. Lorsqu'ils furent lâchés et qu'on entendit leurs abois, le Twrch Trwyth vint à leur secours. Depuis qu'ils avaient traversé la mer d'Irlande, ils ne s'étaient pas encore vus jusque-là. Alors

tous se précipitèrent sur lui, hommes et chiens. Mais il choisit de se déplacer, jusqu'à Mynydd Amanw [240]. Là, l'une de ses truies fut tuée. Ce fut un combat où l'on donnait une vie pour une vie. Twrch Llawin [241] fut tué aussi, ainsi qu'une autre de ses truies, nommée Gwys. De là, il partit vers la vallée d'Amanw, où Banw et Bennwic [242] furent tuées. Dès lors, il ne resta plus en vie, de tous ses pourceaux, que Grugyn Gwallt Ereint et Lwyddawc Govynnyad.

De là, ils partirent pour Llwch Ewin [243], où Arthur les rattrapa. Là, le Twrch Trwyth rendit les abois, et il tua Echel à la Forte Cuisse, Arwyli fils de Gwydawc Gwyr, et en plus beaucoup d'hommes et de chiens. De là, ils allèrent à Llwch Tawi [244]. Là Grugyn Gwrych Ereint se sépara d'eux, pour aller jusqu'à Din Tywi, puis jusqu'en Keredigiawn [245], poursuivi par Eli, Trachmyr et toute une foule avec eux. Arrivé à Garth Grugyn [246], il fut tué par le nombre, mais il tua lui-même Rhuddvyw Rys et beaucoup d'autres avec lui. Quant à Llwyddawc, il s'en alla jusqu'à Ystrad Yw [247], où il rencontra les hommes d'Armorique; c'est là qu'il tua Hir Peissawc [248] roi d'Armorique, et Llygadrudd Emys et Gwrbothu, les oncles d'Arthur, frères de sa mère; puis il fut tué lui aussi.

Le Twrch Trwyth partit alors dans la région entre la Tawe et l'Evyas [249]. Arthur mobilisa la Cornouailles et le Devon pour venir contre lui jusqu'à l'estuaire de la Severn [250]; il dit aux guerriers de cette île les mots suivants :

« Le Twrch Trwyth a tué un grand nombre de mes hommes. Par la vaillance qui est mienne, ce n'est pas de mon vivant qu'il ira en Cornouailles. Je ne vais pas le poursuivre plus longtemps, mais je vais m'opposer à lui dans une lutte à mort. Quant à vous, faites ce que vous devez faire. »

Exécutant ce plan, il dépêcha une brigade de cavaliers à Evyas, avec tous les chiens de l'île. Lui, il retourna jusqu'à la Severn, pour lui barrer la route avec tous les soldats chevronnés de l'île, afin de le pousser de force dans la Severn. Mabon fils de Modron, monté sur le Blanc à la Crinière Sombre, le cheval de Gweddw, accompagna Arthur jusqu'à la Severn; Goreu fils de Custenhin et Menw fils de Teirgwaedd l'accompagnèrent entre le Llyn Lliwan [251] et l'estuaire de la Gwy.

Arthur tomba sur lui avec tous les guerriers de Bretagne. Osla au Grand Couteau, Manawydan fils de Llyr, Cachamwri le servi-

teur d'Arthur et Gwyngelli se rapprochèrent de lui, et le cernèrent. Ils se saisirent d'abord de ses pattes, et le plongèrent dans la Severn, si bien qu'il fut complètement recouvert par l'eau. Mabon fils de Modron éperonna son étalon d'un côté, et enleva le rasoir ; de l'autre côté, arriva Kyledyr le Fou, montant un autre étalon dans la Severn, et il enleva les ciseaux. Mais avant qu'on n'ait pu lui retirer le peigne, le sanglier toucha la terre de ses pattes, et sitôt qu'il eut pied, personne ne put le suivre, ni chien, ni cheval, ni homme, avant qu'il ne fût arrivé en Cornouailles.

On eut plus de mal à sauver les deux hommes de la noyade, qu'ils n'en avaient eu à enlever les trésors au sanglier. Lorsque l'on retirait Cachamwri de l'eau, deux meules de moulin l'entraînaient dans l'abîme. Tandis qu'Osla au Grand Couteau courait à la poursuite du sanglier, son couteau tomba du fourreau et se perdit, et ensuite son fourreau était rempli d'eau, et quand on essayait de le retirer de l'eau, le fourreau plein d'eau l'entraînait vers le fond.

Arthur et ses troupes rattrapèrent le sanglier en Cornouailles. Tout le mal qu'ils avaient eu avec lui n'était qu'un jeu comparé à la peine qu'ils eurent à lui enlever le peigne. Après bien des difficultés, on lui retira le peigne. Puis on le pourchassa hors de Cornouailles, et on le repoussa directement dans la mer. On ne sut jamais ensuite où il était allé, avec Aned et Aethlem.

Puis Arthur rentra à Kelliwig en Cornouailles pour se baigner et se délasser.

Arthur dit :

« Reste-t-il encore une merveille à quérir ? »

L'un de ses hommes lui dit :

« Oui, le sang de la Sorcière Très Noire, fille de la Sorcière Très Blanche, de Pennant Govud dans les hauteurs de l'Enfer. »

Arthur partit du côté du nord, et arriva à l'endroit où se trouvait la caverne de la sorcière. Gwynn fils de Nudd et Gwythyr fils de Greidawl lui conseillèrent d'envoyer Cachamwri et son frère Hygwydd pour combattre la sorcière.

Lorsqu'ils entrèrent dans la caverne, la sorcière les attaqua la première, elle attrapa Hygwydd par les cheveux et le jeta par terre au-dessous d'elle. Alors Cachamwri l'attrapa à son tour par les cheveux et la tira par terre de dessus Hygwydd. Elle se retourna contre Cachamwri, elle les roua de coups et les désarma tous les deux, et elle les jeta dehors criant et gémissant.

Arthur s'irrita de voir que ses deux serviteurs avaient manqué d'être tués, et il voulut attaquer la caverne. Mais Gwynn et Gwythyr lui dirent :

« Il n'est pas convenable, et il n'est pas agréable pour nous, de te voir en train de te crêper les cheveux avec une sorcière. Envoie Hir Amren et Hir Eiddyl à la caverne. »

Ils y allèrent. Si les deux premiers avaient eu des ennuis sérieux, ces deux-là eurent des ennuis bien pires. Dieu seul sait si aucun des quatre aurait pu sortir, mais ils furent évacués tous les quatre sur Llamrei, la jument d'Arthur.

Alors Arthur se précipita à la porte de la caverne, et, de la porte, il frappa la sorcière avec Carnwenhan son couteau, et il la coupa par le milieu, si bien qu'elle ressemblait à deux bassins. Caw de Prydein prit le sang de la sorcière et l'emporta avec lui.

[La mort d'Yspaddaden – Kulhwch épouse Olwen]

Kulhwch dès lors partit avec Goreu fils de Custenhin et tous ceux qui voulaient du mal à Yspaddaden Chef des Géants [252], pour apporter les merveilles à sa cour.

Caw de Prydein se mit à lui raser la barbe [au Géant] en enlevant tout, peau et chair jusqu'à l'os, avec les deux oreilles en entier. Kulhwch lui dit :

« Homme, es-tu rasé ?

– Je le suis, répondit-il.

– Est-ce que ta fille est mienne à présent ?

– Elle est tienne, dit le Géant. Et tu n'as pas à m'en remercier, mais tu dois remercier Arthur, qui te l'a procurée. S'il n'avait tenu qu'à moi, tu ne l'aurais jamais eue. Il est grand temps maintenant de me retirer la vie. »

Goreu fils de Custenhin se saisit alors de lui par les cheveux, et le jeta derrière lui sur le fumier, il lui coupa la tête et la planta sur un pieu, en haut du rempart. Puis il prit possession du château et de son territoire.

Cette nuit-là, Kulhwch dormit avec Olwen. Elle fut sa seule épouse tant qu'elle vécut. Les armées d'Arthur se dispersèrent, chacun retournant dans son pays.

C'est ainsi que Kulhwch obtint la main d'Olwen, la fille d'Yspaddaden Chef des Géants.

LE SONGE DE MAXEN

« Le songe de Maxen » raconte d'abord une histoire d'amour : c'est un rêve de voyage, puis un voyage réel, à la recherche d'une Galloise particulièrement belle, nommée Elen. Celui qui fait l'expérience du rêve, puis de la passion et de la quête amoureuse, c'est l'empereur de Rome lui-même, Maxen (Maximus). Après cette histoire d'amour, somme toute vite conclue, Maxen, qui est resté trop longtemps en Bretagne, doit revenir à Rome pour reconquérir l'Empire. Il ne peut reprendre Rome qu'avec l'aide des frères de sa femme, Kynan et Addeon. Sur le chemin du retour, Kynan préfère s'installer en Armorique, et il colonise ce pays avec ses Bretons.

L'histoire comporte beaucoup d'éléments appartenant aux traditions semi-légendaires du Pays de Galles. Il y a quelques faits historiques à peu près établis concernant Maximus.

Gildas (VIe siècle) rapporte que les soldats de Maximus le proclamèrent empereur en 383, alors qu'il était en Bretagne. Il passa en France avec ses soldats, tua l'un des empereurs (Gratien) et mit l'autre en fuite (Valentinien). Mais l'aventure se termina sans gloire en 388, près d'Aquilée : vaincu par les armées de Valentinien et de Théodose, Maximus fut capturé et tué, ainsi que son fils Victor. D'après Gildas, c'est à cause de lui que la Bretagne, privée de soldats, aurait été exposée aux attaques des Scots et des Pictes.

Plus tard, l'histoire dite de Nennius (début IXe siècle ?) dédouble Maximus (il y aurait eu aussi un Maximianus), et précise le territoire originellement imparti aux soldats bretons. La même tradition sera reprise et amplifiée par Geoffroy de Monmouth. Geoffroy brode sur le thème des femmes de colons : Conan Meriadec (= Kynan) aurait demandé à Donatus, comte de Cornouailles, de lui envoyer sa

fille comme épouse, ainsi qu'un certain nombre de femmes pour ses soldats. Les onze mille vierges (comme dans la légende de sainte Ursule), malheureusement, périssent durant la traversée...

Il est certain en tout cas que l'Armorique a été colonisée par des Bretons à partir du IVe siècle (et même avant, si l'on prend en compte les légionnaires bretons qui devaient garder les côtes de l'Empire romain). La forme légendaire que prend cette colonisation n'est qu'une déformation partielle de la réalité : il est sûr que le point de départ de cette colonisation est militaire, et tient aux déplacements de légionnaires d'un point à l'autre de l'Empire romain.

Dans l'histoire de Maxen et d'Elen, d'autre part, on a peut-être la version populaire (et légendaire) d'un fait historique : alors que Gildas et les chroniques postérieures critiquent Maxen pour avoir enlevé ses soldats à la Bretagne, Maxen est ici présenté de façon tout à fait positive, comme un empereur qui tient son rang, et comme un homme qui veut aller jusqu'au bout de sa passion. On critique la politique romaine consistant à déposer les empereurs qui résident au loin. La valeur militaire suprême appartient en fait aux soldats gallois, qui à eux seuls reprennent la ville de Rome.

Et le rêve dans tout cela? C'est un thème relativement banal : l'empereur s'est épris d'une femme qu'il a vue en songe, au terme d'un voyage qui a commencé par une partie de chasse réelle, et qui s'est prolongé par un parcours dans l'imaginaire. Sitôt terminé, le rêve révèle ses limites : l'empereur ne veut plus vivre qu'en rêve, pour revoir celle qu'il aime. Il envoie des messagers pour retrouver sa bien-aimée. Au deuxième essai, les messagers parviendront à destination, reconnaissant à chaque étape les différentes phases du rêve de Maxen. Il ne reste plus qu'à refaire le parcours en nommant chaque étape, et l'empereur pourra se retrouver dans les bras de celle qu'il aime, Elen Lwyddawc, de Caernarvon.

L'empereur usurpateur, parti de Bretagne par ambition, a été transformé en un empereur légitime, venant en Bretagne par amour. Quant à Elen, c'était peut-être un personnage légendaire gallois ; en tout cas, elle a été repensée sur le modèle de l'impératrice Hélène, mère de Constantin. C'est l'occasion pour le rédacteur d'insérer un certain nombre de traditions relatives aux noms de lieux (les trois Kaer et les routes construits pour Elen, « la Chaire de Maxen », etc.).

Le conte, qui doit remonter au XIIe siècle, a été conservé dans trois manuscrits (le Livre Blanc, le Livre Rouge et Peniarth 16, qui a

une lacune finale). D'après Brynley Roberts, il semble avoir été écrit dans un style proche de celui des contes oraux. C'est donc un style écrit imitant le style oral. L'histoire d'amour du début est nettement inspirée par un thème de conte populaire international; le reste de l'histoire dépend beaucoup plus des traditions légendaires propres au Pays de Galles. On pourrait critiquer ce conte pour son manque d'unité, mais cela tient vraisemblablement à sa nature ambiguë, à mi-chemin entre l'écrit et l'oral.

BIBLIOGRAPHIE

BREWER, George - JONES, Bedwyr Lewis : « Popular Tale Motifs and Historical Tradition », *Medium Aevum*, XLIV, 1975, 23 s.

FLEURIOT, Léon : *Les Origines de la Bretagne*, Paris, Payot, 1980.

ROBERTS, Brynley F. : *Studies on Middle Welsh Literature*, Lewiston, Edwin Mellen Press, 1992 (cf. p. 47-49).

STEVENS, C.E. : « Magnus Maximus in British History », *Études Celtiques*, III, 1938, 86-94.

WILLIAMS, Ifor : *Breuddwyd Maxen*, gyda rhagymadrodd, nodiadau a geirfa lawn, Bangor, rééd. 1920. (Édition du texte; introduction en gallois, mais notes en anglais.)

Voici le songe de Maxen [1].

Le prince Maxen était empereur de Rome; c'était le plus beau, le plus sage et le meilleur empereur qui eût jamais existé.

Comme il avait réuni un jour plusieurs rois, il dit à ses amis : « Demain je désire aller à la chasse. » Le lendemain matin, il partit avec sa suite et il atteignit la vallée d'une rivière qui descend vers Rome. Il chassa dans cette vallée jusqu'à l'heure de midi. Il avait avec lui trente-deux rois, tous rois couronnés et lui prêtant allégeance. Ce n'était pas pour le plaisir de la chasse que l'empereur allait chasser aussi loin, mais pour tenir le rang de celui qui était empereur sur tant de rois.

Le soleil était arrivé en haut du ciel au-dessus de leurs têtes, la chaleur était grande, et l'envie de dormir le prit. Ses valets lui construisirent un abri contre le soleil en disposant leurs boucliers autour de lui, sur des hampes de lance. Au-dessus de sa tête, ils placèrent un bouclier parsemé de rivets dorés [2]. Ainsi Maxen s'endormit. Et alors il eut un songe : dans cette vision, il se vit marcher en remontant la vallée jusqu'au fond. Il arrivait à la montagne la plus élevée du monde, il avait l'impression qu'elle était aussi haute que le ciel. Quand il eut traversé la montagne, il se vit avancer de l'autre côté de la montagne, dans les régions les plus belles et les plus plates qu'on eût jamais vues. Il vit de grandes rivières descendre de la montagne jusqu'à la mer, et il suivait ces rivières jusqu'aux embouchures [3].

Si longtemps qu'il eût voyagé ainsi, il finit par arriver à l'estuaire du fleuve le plus grand qu'on ait jamais vu; il pouvait voir sur l'estuaire une ville importante, et dans la ville une cita-

delle, et dans la citadelle de nombreuses tours, grandes et multicolores. Il y avait dans l'estuaire une flotte, la plus grande que l'on ait jamais vue. Il vit au milieu de cette flotte un navire bien plus grand et plus beau que tous les autres; à ce qu'il voyait du navire au-dessus de la mer, ses bordages étaient alternativement dorés ou argentés. Il vit une passerelle faite d'un os de baleine [4], reliant le navire à la terre. Il lui sembla qu'il empruntait la passerelle pour entrer dans le navire. La voile fut levée, et le navire partit sur la mer et l'océan.

Il arriva dans la plus belle île du monde. Après avoir parcouru toute l'île d'un rivage à l'autre, jusqu'aux bords extrêmes de l'île, il trouva des combes, un précipice, des rochers escarpés, et une terre rude mais luxuriante [5], comme il n'en avait encore jamais vu. De là, il aperçut en mer, en face de ce terrain verdoyant, une île; et entre lui et cette île, il vit un pays dont la plaine était aussi vaste que la mer, dont la montagne était aussi vaste que la forêt [6]. De cette montagne il voyait descendre une rivière qui traversait le pays jusqu'à la mer.

Dans l'estuaire de la rivière, il vit une cité la plus belle qu'on ait jamais vue. Les portes en étaient ouvertes : il entra dans la cité. Il vit une belle salle [7] construite au milieu de la cité : son toit [8] lui paraissait être tout en or; ses murs lui semblaient être faits de pierres brillantes, tout aussi précieuses. Les portes de la salle lui paraissaient être en or. Il vit dans la salle des couches [9] dorées et des tables d'argent, et sur la couche qui lui faisait face, il vit deux jeunes gens aux cheveux châtains, qui jouaient aux échecs. C'était un échiquier d'argent, avec des pions d'or. Les deux jeunes gens portaient un vêtement de paile tout noir, leurs chevelures étaient retenues par des diadèmes [10] d'or rouge, décorés de pierres lumineuses et très précieuses : c'étaient des rubis [11] et des gemmes alternés, ainsi que des pierres impériales [12]. Ils portaient aux pieds des brodequins de cordouan neuf, fermés par des plaques d'or rouge.

Au pied du pilier central, il vit un homme aux cheveux gris blanchissants, assis dans un fauteuil d'ivoire qui était orné de deux aigles d'or rouge. Il portait des bracelets d'or autour des bras, de nombreuses bagues sur les mains, un torque d'or autour du cou et un diadème d'or pour retenir ses cheveux. Il avait l'air superbe. Il avait devant lui un échiquier d'or avec les pièces du jeu d'échecs, il tenait à la main une baguette d'or et des scies [13]

d'acier, et il était en train de tailler des pions du jeu d'échecs. Devant lui, il vit une jeune fille assise dans un fauteuil d'or rouge. Pas plus qu'on ne peut regarder le soleil quand il est le plus brillant, on ne pouvait la regarder à cause de sa beauté. Elle portait des tuniques de soie blanche, avec des broches d'or rouge sur son cœur, et un surcot de paile doré ; sur la tête elle portait un diadème d'or rouge, avec des rubis et des gemmes alternant avec des perles et des pierres impériales ; elle avait une ceinture d'or rouge. C'était l'être humain le plus agréable qui fût à regarder.

La jeune fille se leva de sa chaise pour venir le trouver. Il l'embrassa et ils allèrent s'asseoir tous les deux dans le fauteuil d'or. Le fauteuil était aussi spacieux pour eux deux qu'il l'avait été pour la jeune fille seule. Tandis qu'il entourait de ses bras le cou de la jeune fille et qu'ils étaient joue contre joue, la force des chiens tirant sur leurs laisses, le bruit des boucliers qui se heurtent et des lances qui s'entrechoquent, le henissement des chevaux et leurs piétinements [14], tout cela réveilla l'empereur.

Lorsqu'il fut réveillé, il n'avait plus d'énergie, de force ni de vie à cause de la jeune fille qu'il avait vue en songe. Rien en lui, plus une seule articulation, ni même la base d'un ongle [15] (sans parler des membres plus grands), qui ne fût rempli d'amour pour la jeune fille.

Les courtisans lui dirent : « Seigneur, il est plus que temps, pour toi, de prendre ton repas. » Mais il monta sur son palefroi, avec l'air de l'homme le plus triste du monde, et il s'en retourna à Rome.

Toute la semaine se passa de la même façon. Lorsque la cour allait boire le vin et l'hydromel dans les coupes d'or, il ne voulait rejoindre aucun d'entre eux. Lorsqu'ils venaient écouter de la musique et des histoires amusantes, il ne venait pas avec eux. Il ne désirait rien d'autre que dormir, et aussi souvent qu'il s'endormait, il voyait toujours durant son sommeil la femme qu'il aimait le plus ; lorsqu'il ne dormait pas, il ne s'occupait plus [16] de cette femme, car il ne savait pas du tout en quel endroit elle se trouvait.

Un valet de chambre lui dit un jour – et, tout valet de chambre qu'il fût, c'était le roi de Romanie :

« Seigneur, tous tes hommes te critiquent.

– Pourquoi me critiquent-ils? dit l'empereur.

– Parce qu'ils ne reçoivent de toi ni mission ni réponse [17],

comme les soldats en reçoivent habituellement de leur seigneur. Voilà la raison de ces reproches qui te sont faits.

— Eh bien, mon garçon, dit l'empereur, fais venir auprès de moi les sages de Rome [18], et je leur dirai pourquoi je suis triste. »

Les sages de Rome furent amenés auprès de l'empereur, qui leur dit :

« Sages de Rome, j'ai eu un songe, et dans ce songe j'ai vu une jeune fille. À cause d'elle je n'ai plus de force, de vigueur ni de vie.

— Seigneur, dirent-ils, puisque tu as bien voulu nous consulter [19], nous te donnerons un conseil. Le voici : envoie pendant trois ans des messagers dans les trois parties du monde [20], pour rechercher la dame de ton rêve. Comme tu ne sais quel est le jour ou la nuit où arrivera la bonne nouvelle, cet espoir va te maintenir. »

Les messagers partirent donc pendant un an pour sillonner le monde et chercher des informations sur la dame du songe. Lorsqu'ils revinrent au bout d'un an, ils ne savaient rien de plus que le jour où ils étaient partis. L'empereur devint alors très triste, car il pensait qu'il n'aurait jamais de nouvelles de la femme qu'il aimait le plus. Le roi de Romanie dit alors à l'empereur.

« Seigneur, dit-il, va chasser sur le parcours qu'il t'a semblé suivre [lorsque tu as eu ce songe [21]], que ce soit vers l'orient ou vers l'occident. »

L'empereur partit alors à la chasse et alla jusqu'au bord de la rivière :

« Voilà l'endroit où j'étais lorsque j'ai eu ce songe; je me voyais marcher [22] en direction de la source de la rivière, vers l'occident. »

Treize hommes partirent alors comme messagers de l'empereur. Ils virent devant eux une grande montagne qui leur semblait toucher le ciel. Voici comment les messagers étaient arrangés dans leur expédition : chacun d'eux portait une manche [23] sur son manteau, par-devant, pour signaler leur qualité de messagers, afin qu'on ne leur fît point de mal s'ils devaient traverser quelque pays en guerre. Sitôt qu'ils eurent franchi cette montagne, ils trouvèrent de grandes plaines traversées par de grands fleuves. « Voici le pays que notre seigneur a vu », dirent-ils.

Ils suivirent les rivières jusqu'à leurs embouchures, ils arri-

vèrent au fleuve principal qui rejoignait la mer, et ils trouvèrent à l'estuaire du fleuve une grande cité, dans la cité une grande citadelle, et dans la citadelle de grandes tours de couleurs variées. Dans l'estuaire, ils virent la flotte la plus grande du monde, parmi laquelle se trouvait un vaisseau plus grand que tous les autres. « Voici encore, dirent-ils, ce que notre seigneur a vu en songe. »

Ils entrèrent dans le grand navire et partirent en mer. Ils allèrent jusqu'à l'île de Bretagne. Ils y abordèrent et allèrent jusqu'aux montagnes d'Eryri [24]. « Voici encore, dirent-ils, le pays verdoyant qu'a vu notre seigneur. »

Ils continuèrent leur voyage et virent en face d'eux l'île de Môn, et aussi le pays d'Arvon [25]. « Voici le pays que notre seigneur a vu dans son sommeil. »

Ils aperçurent Aber Seint [26] et la citadelle à l'estuaire de la rivière. Ils virent que les portes de la citadelle étaient ouvertes. Ils y entrèrent. Ils aperçurent le grand hall à l'intérieur du fort. « Voici, dirent-ils, le grand hall que notre seigneur a vu dans son sommeil. »

Ils allèrent à la grande salle et virent les deux jeunes gens qui jouaient aux échecs sur une couche d'or. Ils virent l'homme aux cheveux gris et blancs au pied de la colonne, assis dans un fauteuil d'ivoire, en train de tailler des pions de jeu d'échecs. Et ils virent la jeune fille assise sur une chaise d'or rouge. Les messagers tombèrent à genoux devant elle :

« Impératrice de Rome, salut à toi!

– Seigneurs, dit la jeune fille, vous me paraissez avoir l'aspect de gentilshommes, et vous portez des insignes de messagers. Qu'est-ce que c'est que cette façon de me railler?

– Princesse, nous ne cherchons aucunement à te rallier. Mais l'empereur de Rome t'a vue en songe, et à cause de toi il n'a plus de vie ni d'existence. Nous te donnons le choix, princesse, soit de venir avec nous pour devenir l'impératrice de Rome, soit d'attendre ici l'empereur qui viendra te prendre pour femme.

– Seigneurs, dit la jeune fille, je ne mettrai pas en doute ce que vous me dites, mais je ne veux pas trop y croire. Au moins, si c'est moi que l'empereur aime, qu'il vienne me chercher ici. »

Les messagers revinrent en voyageant de nuit comme de jour. Lorsque leurs chevaux avaient une défaillance, ils en achetaient d'autres tout frais.

Quand ils furent arrivés à Rome, ils saluèrent l'empereur et demandèrent leur récompense. Elle leur fut donnée exactement comme ils la stipulèrent.

« Nous allons te guider, seigneur, dirent-ils, sur mer et sur terre, jusqu'à l'endroit où se trouve la femme que tu aimes par-dessus tout. Nous connaissons son nom, sa famille et son extraction. »

Et, sans délai, l'empereur partit avec son armée, guidé par ses messagers. Ils traversèrent la mer et l'océan jusqu'à l'île de Bretagne. Maxen conquit toute l'île sur Beli fils de Manogan [27] et ses fils, et il les repoussa à la mer. L'empereur fit route vers l'Arvon, et il reconnut le pays qu'il avait vu en songe. En apercevant la citadelle d'Aber Seint, il dit : « Voyez là-bas la citadelle où j'ai vu la femme que j'aime le plus. » Il se rendit à la citadelle, puis à la grande salle et il y trouva Kynan, fils d'Eudav et Addeon fils d'Eudav en train de jouer aux échecs; il vit leur père Eudav [28] fils de Caradawc assis dans un fauteuil d'ivoire, en train de tailler des pions de jeu d'échecs. La jeune fille qu'il avait vue en songe, il la vit assise sur une chaise d'or.

« Impératrice de Rome, lui dit-il, salut à toi! »

L'empereur la prit dans ses bras, et il dormit avec elle cette nuit-là.

Le lendemain matin, la jeune fille lui demanda son présent de noces [29], car il l'avait eue vierge, et il lui demanda de dire ce qu'elle voulait. Elle demanda l'île de Bretagne pour son père, depuis la Manche [30] jusqu'à la mer d'Irlande, avec ses trois îles, en tant que fief reçu de l'impératrice de Rome [31]. Elle demanda aussi que l'on construisît pour elle trois citadelles en Bretagne, à l'endroit de son choix. Elle décida de se faire construire la forteresse la plus élevée en Arvon [32], et on y apporta de la terre de Rome afin qu'il fût plus sain pour l'empereur d'y dormir, de s'y asseoir et de s'y déplacer. Puis on construisit deux autres forteresses pour elle, Caer Lleon [33] et Caer Vyrddin [34].

Un jour, l'empereur alla chasser à Caer Vyrddin, et il s'avança jusqu'au sommet du Breni Vawr [35]. L'empereur fit tendre un pavillon, et, de ce fait, cet emplacement s'appelle aujourd'hui encore « la Chaire de Maxen ». D'ailleurs, c'est parce que la forteresse avait été construite par une myriade (*myrdd*) d'hommes qu'elle fut appelée Caer Vyrddin.

Puis Elen conçut l'idée de faire des routes principales, d'une

citadelle à l'autre, à travers toute l'île de Bretagne, et ces routes furent ouvertes. On les a appelées les routes d'Elen Lwyddawc [36], parce qu'elle était originaire de l'île de Bretagne et que les habitants de l'île n'auraient jamais rassemblé d'aussi grandes armées si ce n'avait été pour elle.

L'empereur séjourna dans cette île pendant sept ans. En ce temps-là, les habitants de Rome avaient cette coutume que si l'un de leurs empereurs restait séjourner dans d'autres pays au-delà de sept ans, il devait rester dans sa conquête et ne pouvait plus rentrer à Rome. Ils créèrent donc un nouvel empereur, qui envoya une lettre de menaces à Maxen. Elle comprenait seulement les mots suivants : « Si jamais tu reviens, oui, si tu reviens à Rome... »

C'est à Caer Lleon que Maxen reçut la lettre, avec les nouvelles [du changement]. Il envoya à son tour une lettre à celui qui se disait l'empereur de Rome. Cette lettre elle-même ne contenait que les mots suivants : « Si jamais je vais à Rome, oui, si j'y vais... »

Puis Maxen se mit en marche avec ses troupes en direction de Rome; il soumit la France et la Bourgogne, et tous les pays jusqu'à Rome, et il s'installa pour assiéger la ville de Rome. L'empereur attendit un an devant la ville; au bout d'un an, il n'était pas plus près de la prendre qu'au premier jour.

Les frères d'Elen Lwyddawc arrivèrent à leur tour de l'île de Bretagne, avec une petite armée. Mais cette petite armée était faite de combattants qui l'auraient emporté sur des Romains deux fois plus nombreux. On apprit à l'empereur que cette troupe était arrivée et avait installé ses pavillons à côté de son armée. Jamais personne n'avait vu une armée plus belle, mieux équipée, ni des enseignes plus belles, malgré leur petit nombre.

Elen vint regarder cette troupe et reconnut les enseignes de ses frères. Kynan et Addeon, les fils d'Eudav, allèrent rendre visite à l'empereur, qui leur fit bon accueil et les embrassa. Puis ils observèrent les guerriers romains qui assiégeaient la ville, et Kynan dit à son frère : « Nous allons essayer de combattre la ville d'une manière plus rusée que cela. »

Pendant la nuit, ils mesurèrent la hauteur des remparts, et ils envoyèrent leurs charpentiers dans les forêts pour leur fabriquer des échelles, une pour quatre hommes. Toutes les échelles furent prêtes. Or, chaque jour, les deux empereurs prenaient leur repas à

midi, et, des deux côtés, ils s'arrêtaient de combattre jusqu'à ce que chacun d'eux eût terminé de manger. Ce jour-là, les Bretons prirent leur repas de bonne heure et burent au point d'être euphoriques [37]. Tandis que les deux empereurs prenaient leur repas, les Bretons s'approchèrent de la ville et installèrent leurs échelles; sans retard ils franchirent les remparts et pénétrèrent dans la ville.

Le nouvel empereur n'eut pas le temps [38] de s'armer : les Bretons étaient déjà arrivés pour le tuer, lui et beaucoup d'autres avec lui. Pendant trois nuits et trois jours, ils soumirent à leur pouvoir les hommes qui étaient dans la ville et ils conquirent la citadelle, tandis que d'autres détachements bretons gardaient la cité pour en interdire l'accès à tout homme des armées de Maxen, jusqu'à ce qu'ils aient achevé de tout réduire à leur merci [39].

Maxen dit alors à Elen Lwyddawc :

« Je suis très étonné, princesse, que tes frères n'aient pas soumis cette ville pour mon compte.

– Seigneur empereur, dit-elle mes frères sont les garçons les plus avisés du monde : va toi-même leur demander la ville. Si ce sont bien eux qui l'ont en leur pouvoir, ils te la donneront avec plaisir. »

L'empereur vint alors avec Elen demander la ville. Les frères répondirent à l'empereur que la prise de Rome et la remise de la cité à l'empereur étaient le fait des seuls Bretons. Puis les portes de la cité furent ouvertes, et l'empereur s'assit sur son trône, et tous les habitants de Rome vinrent lui prêter hommage.

L'empereur dit alors à Kynan et Addeon :

« Seigneurs, j'ai retrouvé l'intégralité de mon empire; je vous donne cette armée pour conquérir toute contrée du monde qu'il vous plaira de prendre. »

Les deux frères partirent et conquirent des royaumes, des châteaux, des cités où ils tuaient tous les hommes et ne laissaient en vie que les femmes. Ils continuèrent ainsi jusqu'à ce que les jeunes gens qui étaient partis avec eux fussent devenus des hommes grisonnants, tellement ils avaient passé de temps à ces conquêtes [40].

Kynan dit alors à son frère Addeon :

« Que préfères-tu, dit-il, rester dans ce pays, ou rentrer dans le pays d'où tu es issu? »

Addeon décida de rentrer dans son pays, ainsi que beaucoup de guerriers avec lui.

Kynan [41], quant à lui, demeura sur place avec le reste des guerriers, et ils s'installèrent. Ils décidèrent de couper la langue des femmes, de peur qu'elles ne corrompissent leur langue. Du fait que les femmes avaient été réduites au silence (*taw-*), les hommes de Bretagne Armorique (*Llydaw*) furent appelés *Lleddaw* (« Demi-muets [42] »). Puis cette nation issue de l'île de Bretagne [43] s'est multipliée et elle continue encore aujourd'hui.

Ce conte s'intitule « Le songe du prince Maxen, empereur de Rome ». C'est ici qu'il prend fin.

LE CONTE DE LLUDD ET DE LLEUELYS

*Ce conte présente une tradition manuscrite plus compliquée que les autres. D'une part, en effet, les premiers paragraphes sont parallèles à un passage (chap. 53) de l'*Historia Regum Britanniae *de Geoffroy de Monmouth (qui date de 1160 environ). D'autre part, l'ensemble du conte a été introduit dans certaines traductions galloises de cette œuvre latine : le* Brut y Brenhinedd *du manuscrit Llanstephan 1 (vers 1225) et d'une vingtaine d'autres manuscrits. On se trouve donc devant deux versions du conte : celle des manuscrits des* Mabinogion *(texte complet dans le Livre Rouge de Hergest, et lacunaire dans le Livre Blanc de Rhydderch) et celle des* Bruts *gallois. Les deux versions sont très proches l'une de l'autre. On ne peut décider laquelle a précédé l'autre : même si c'est le texte du Livre Rouge qui paraît représenter la première version, il faut de toute façon reconnaître que le passage introductif est traduit de l'*Historia Regum Britanniae. *Tout le conte ressemble, d'ailleurs, à une collection de traditions anciennes dans le style de celles que recueillait Geoffroy. Mais le conte a pu, dans son contenu essentiel, précéder l'ouvrage de Geoffroy de Monmouth (c'est d'ailleurs ce que montre l'allusion qui y est faite dans un poème gallois du XIe siècle).*

Deux frères règnent sur les royaumes de France et de Bretagne. C'est le roi de Bretagne qui installe son frère en France (on pense aux Plantagenêts), et c'est le roi de France qui, par ses conseils, va permettre au roi de Bretagne de surmonter trois fléaux nationaux. Le reste du conte est consacré aux trois fléaux, qui sont d'abord décrits succinctement, puis font l'objet d'un « diagnostic » de Lleuelys, et reçoivent enfin les traitements appropriés, selon les prescriptions de Lludd.

Le thème des deux rois, manifestement complémentaires, a suggéré à Dumézil une comparaison avec les rois mythologiques irlandais Nuadu et Lug, qui se distinguent l'un par sa force, l'autre par son intelligence (*Mitra Varuna*, p. 188). Ce sont deux formes du pouvoir royal. Les trois fléaux dont il est question pourraient bien représenter, en négatif, les trois fonctions de la société indo-européenne, comme on va voir.

Les Corannyeit sont présentés comme une race monstrueuse : c'est une nation étrangère, dotée de pouvoirs surnaturels. On ne peut l'exterminer parce que ses membres ont connaissance de tout ce qui se dit. Peut-être le démon de la corne, qui transforme toute parole en parole de haine, est-il de la même race : dans ce cas, les Corannyeit se caractériseraient comme ceux qui déforment la vértité. Leur pouvoir de tout connaître de ce qui se dit est manifestement usurpé : c'est une science réservée au roi, comme on l'a vu pour le roi magicien Math. Leur nom (dérivé de *corr*, « nain ») les apparente aux *Korrigan* ou *Kornandon* de l'Armorique. Le traitement qui leur sera appliqué fait penser aux médecines magiques de l'Antiquité : en écrasant certains vers dans de l'eau, et en les aspergeant de cette eau, on les empoisonnera. Il y a certainement eu identification du latin *uermes* (« vers ») et du gallois *gormes* (« fléau ») : on traite donc le mal par le mal...

Le deuxième fléau, c'est le cri qui tue les embryons, qui frappe de folie les enfants et qui énerve les hommes, le soir du 1er mai. Il est poussé par un dragon indigène, aux prises avec un dragon étranger. Le récit est parallèle à ce qui se trouve dans l'épisode de Merlin, dans l'*Historia Brittonum* et dans l'*Historia Regum Britanniae* : un combat de dragons a lieu sous terre, et il faut creuser la terre pour le vérifier. L'image du dragon est tellement fréquente pour les guerriers, dans les poèmes héroïques gallois, qu'il n'est pas besoin d'insister sur le caractère de « deuxième fonction » de ce combat de dragons. On ne doit pas oublier que le Pays de Galles a encore aujourd'hui un dragon rouge pour emblème. Le traitement appliqué aux dragons fait appel à un stratagème : on cache un baquet d'hydromel sous un tissu de soie, les deux animaux se laissent tomber sur le tissu, et doivent absorber la liqueur enivrante. Les Triades permettent de mettre en relation ce qui est dit dans le conte et ce que nous savons de la légende de Merlin : les dragons qui ont été ensevelis par Lludd dans les monts Eryri seront plus tard dégagés du sol par le roi Vortigern, sur les instructions de Merlin. Cela permet de

mieux comprendre comment Lludd intervient ici en tant que protecteur de son royaume.

Le troisième fléau consiste dans la disparition des réserves de nourriture et de boisson (il concerne donc bien la troisième fonction dumézilienne). Là encore, une ruse sera nécessaire pour déjouer la magie du voleur, qui endort les gardes avant d'entrer. Lludd finit par le maîtriser, et le réduit à l'obéissance.

*Ifor Williams s'est demandé si ce conte n'était pas né à la suite de la rédaction de l'*Historia Brittonum, *pour expliquer notamment pourquoi il y avait deux dragons enterrés à Dinas Emrys, dans les monts Eryri. Il est néanmoins visible que le début du conte, dans sa rédaction définitive, est étroitement dépendant de l'*Historia Regum Britanniae *et ne pourrait être antérieur à la composition de ce texte. Le motif du* gormes, *du fléau public représenté soit par un envahisseur étranger, soit par un animal monstrueux, semble être le vrai ressort de ce texte : on doit montrer comment un bon roi (ici dédoublé entre un roi sage, Lleuelys, et un roi fort, Lludd) est celui qui débarrasse son pays du* gormes *étranger. Or les Saxons ont été désignés à toute époque comme un tel fléau. C'est donc tout au long de l'histoire galloise que le conte pourrait trouver ses motivations profondes, aussi bien avant Nennius qu'après Geoffroy. Autrement dit, si la rédaction définitive est postérieure à l'*Historia Regum Britanniae, *elle reprend un thème de légende royale qui était très ancien.*

BIBLIOGRAPHIE

CHOTZEN, Theodore M. : « Le Livre de Gautier d'Oxford, l'Historia Regum Britanniae, les " Bruts " gallois et l'épisode de Lludd et de Llevelys », *Études Celtiques,* IV, 1945, 221-254.

VISSER, G.J. : « Cyfranc Lludd a Llefelys », *Études Celtiques,* I, 1936, 261-271. (Donne le texte du ms. Llanstephan 1.)

WILLIAMS, Ifor : *Cyfranc Lludd a Llevelys,* Bangor, Jarvis and Foster, 1910. (Édition du texte du Livre Rouge.)

Voici le conte de Lludd et de Lleuelys.

Beli le Grand fils de Manogan [1] eut trois fils, Lludd, Caswallawn et Nynniaw; d'après le conte [2], il eut aussi un quatrième fils, nommé Lleuelys [3]. Après la mort de Beli, le pouvoir passa à son fils aîné Lludd, qui gouverna le pays avec prospérité. Il restaura les murailles de Londres et entoura la cité de tours innombrables. Puis il ordonna aux habitants de la cité de construire des maisons de telle sorte qu'on ne pût en trouver d'aussi luxueuses [4] dans les royaumes. C'était en même temps un bon guerrier, et il donnait généreusement et abondamment à boire et à manger à tous ceux qui le sollicitaient. Bien qu'il possédât de nombreux forts et de nombreuses villes, c'était Londres qu'il aimait plus que toute autre; c'est là qu'il demeurait durant la plus grande partie de l'année. C'est pourquoi on l'appela Kaer Lludd, et plus tard Kaer Lundein. Quand un peuple étranger fut arrivé, la ville s'appela Llundein, ou encore Llwndrys [5].

De tous ses frères, c'était Lleuelys que Lludd aimait le plus, car c'était un homme sage et prudent. Quand Lleuelys apprit la mort du roi de France, qui ne laissait d'autre héritier qu'une fille, à laquelle il léguait son royaume, il vint trouver son frère Lludd pour lui demander conseil et appui. Ce n'était pas surtout pour son propre avantage, mais pour chercher à augmenter l'honneur, la noblesse et la distinction de sa famille, si jamais il pouvait aller dans le royaume de France pour demander cette jeune fille en mariage.

Son frère lui exprima aussitôt son accord, et trouva son idée excellente. On prépara des navires remplis de chevaliers en

armes, et ils partirent pour la France. Quand ils furent descendus à terre, ils envoyèrent des émissaires pour expliquer aux nobles de France le sens de la mission qu'ils étaient venus accomplir. Par décision des nobles et des princes de France, la jeune fille fut accordée à Lleuelys, ainsi que la couronne du royaume. Après quoi, il gouverna le pays avec sagesse, prudence et bonheur [6] tant que dura sa vie.

Quelque temps ayant passé, trois fléaux s'abattirent sur l'île de Bretagne comme on n'en avait jamais vu dans les époques précédentes [7].

Le premier fléau, ce fut quand arriva une sorte de peuplement que l'on appelait les Corannyeit [8]. Leur perception était si fine qu'il n'y avait pas une conversation sur la surface de l'île, si bas que l'on parlât, qu'ils n'entendissent, à partir du moment où le vent l'avait emportée. Pour cette raison, on ne pouvait leur faire aucun dommage.

Le deuxième fléau, c'était un cri qui était poussé la nuit des Calendes de mai, chaque année, au-dessus de chaque foyer de l'île de Bretagne. Ce cri transperçait le cœur de chacun, et il les terrorisait au point que les hommes perdaient leurs couleurs et leurs forces, et les femmes perdaient leur grossesse ; les fils et les filles perdaient la raison, et tous les animaux, les arbres, la terre et les eaux devenaient stériles.

Le troisième fléau, c'était que, si grandes que fussent les réserves et les provisions que l'on mettait de côté dans les résidences royales, même si l'on avait mis en réserve une année de nourriture et de boisson, on n'en retrouvait rien du tout, sauf les reliefs de ce qui avait été consommé la nuit précédente.

< Assurément le premier fléau était manifeste et évident [9]. > Mais pour les deux derniers fléaux, personne n'en connaissait la cause. Aussi avait-on plus d'espoir de se débarrasser du premier que de l'un des deux autres. Le roi Lludd eut beaucoup d'inquiétude et de souci, parce qu'il ne savait par quel moyen il pourrait se débarrasser de ces fléaux. Il fit venir auprès de lui tous les nobles du royaume et leur demanda leur avis sur ce qu'ils devaient faire contre ces fléaux.

Sur le conseil des nobles, Lludd fils de Beli alla trouver son frère Lleuelys, roi de France, pour le consulter, car c'était un homme sage et très avisé. Ils firent préparer une flotte, secrètement et sans bruit, de peur que la raison de cette expédition ne

fût connue de cette race, ni de personne en dehors du roi et de ses conseillers. Lorsqu'ils furent prêts, Lludd et tous ceux qu'il avait choisis pour l'accompagner entrèrent dans leurs vaisseaux et ils fendirent les flots en direction de la France.

Lorsque la nouvelle parvint jusqu'à Lleuelys, comme il ne savait pas la raison de cette expédition navale, il partit lui-même à la rencontre de son frère, avec une flotte de taille importante. En apercevant cela, Lludd fit arrêter tous ses vaisseaux sur la mer, à l'exception d'un seul dans lequel il alla à la rencontre de son frère. Ce dernier aussi fit avancer un seul navire à la rencontre de son frère [10]. Lorsqu'ils furent réunis, ils s'embrassèrent et se congratulèrent l'un l'autre dans une fraternelle affection. Lludd expliqua à son frère la raison de son voyage, et Lleuelys lui apprit qu'il connaissait lui-même la raison de sa venue dans ces régions [11].

Puis ils se consultèrent pour parler de leurs affaires autrement, de façon que le vent ne pût emporter leurs paroles, et que les Corranyeit ne pussent apprendre ce qu'ils se disaient. Lleuelys fit fabriquer une longue corne en bronze [12], et c'est à travers cette corne qu'ils se parlaient. Mais toute parole que disait l'un d'entre eux à travers la corne n'arrivait [13] à l'autre que sous la forme d'une parole hostile et haineuse. Quand Lleuelys eut observé cela, et compris qu'il y avait un démon [14] qui les gênait en troublant l'intérieur de la corne, il fit mettre du vin dans la corne pour la laver, et le démon en fut chassé par la vertu du vin.

Quand leur conversation ne fut plus troublée, Lleuelys dit à son frère qu'il allait lui donner certains vers de terre [15] dont il devrait conserver une partie en vie, pour la reproduction, si jamais il arrivait que le même fléau revînt de nouveau ; il prendrait tous les autres vers, et les écraserait dans l'eau. Il l'assurait que cette eau serait excellente pour détruire la race des Coraynnyeit. En effet, lorsqu'il serait rentré dans son royaume, il devrait convoquer tous les habitants au même endroit, son peuple et le peuple des Corannyeit dans la même réunion, sous prétexte de faire la paix entre eux. Et lorsqu'ils seraient tous rassemblés, il prendrait cette eau merveilleuse et en jetterait sur tout le monde également. Il l'assurait que cette eau serait un poison pour la race des Corannyeit, mais qu'elle ne tuerait et n'incommoderait personne de son propre peuple.

« Le deuxième fléau qui frappe ton royaume, dit-il, c'est un

dragon. Il y a un autre dragon, d'origine étrangère, qui se bat avec lui et qui cherche à le vaincre [16]. C'est pour cela, dit-il, que votre dragon pousse un cri effroyable < de fureur [17] >. Et voici comment tu pourras connaître de tout cela. Lorsque tu seras rentré, fais mesurer l'île en longueur et en largeur; là où tu trouveras le centre exact de l'île, fais creuser à cet endroit. Puis fais placer dans ce fossé un baquet rempli du meilleur hydromel que l'on puisse faire, avec un tissu de paile pour couvrir le baquet. Puis tu resteras monter la garde toi-même, en personne. Tu verras alors les dragons se battre sous forme d'animaux horribles. À la fin, ils prendront la forme de dragons dans le ciel; et en dernier lieu, lorsqu'ils seront fatigués de ce combat terrible et farouche, ils tomberont sur le tissu sous la forme de deux porcelets; ils s'enfonceront dans le tissu, en l'entraînant jusqu'au fond du baquet, et ils boiront entièrement l'hydromel, après quoi ils dormiront. Aussitôt tu les envelopperas dans le tissu et tu les enterreras dans un coffre de pierre, à l'endroit le mieux fortifié de ton royaume, et tu les cacheras sous terre. Aussi longtemps qu'ils resteront enfermés dans ce lieu fortifié, aucun fléau étranger n'atteindra l'île de Bretagne [18].

« La raison du troisième fléau, dit-il, c'est un puissant magicien qui dérobe ta nourriture, ta boisson, et toutes tes réserves. Il a une magie très efficace [19] et il a le pouvoir d'endormir tout homme. Par conséquent, tu dois surveiller toi-même, en personne, tes victuailles et tes provisions [20]. Pour éviter de céder au sommeil, tu devras avoir un baquet d'eau auprès de toi : lorsque le sommeil te gagnera, tu n'auras qu'à entrer dans le baquet. »

Lludd s'en retourna ensuite dans son royaume; sans retard il convoqua tous ceux de son peuple, et tous les Corannyeit, sans exception. Comme Lleuelys le lui avait recommandé, il écrasa les vers dans l'eau, et jeta de cette eau sur tout le monde, uniformément. Aussitôt toute la nation des Corannyeit fut anéantie, sans aucun dommage pour les Bretons.

Quelque temps après, Lludd fit mesurer l'île en longueur et en largeur. C'est à Oxford [21] qu'il trouva le point central de l'île, et c'est là qu'il fit creuser la terre; dans le fossé, il fit mettre un baquet rempli du meilleur hydromel que l'on pût fabriquer, avec un tissu de paile pour le recouvrir. Et il resta monter la garde lui-même, cette nuit-là. Tandis qu'il était là, il vit les dragons se battre, et lorsqu'ils furent fatigués et épuisés, ils descen-

dirent sur le tissu et l'entraînèrent avec eux au fond du baquet. Quand ils eurent bu l'hydromel, ils s'endormirent, et, pendant leur sommeil, Lludd les enveloppa dans le tissu, et il les cacha dans un coffre de pierre dans l'endroit le plus reculé qu'il trouva dans les montagnes d'Eryri – depuis cela, l'endroit s'est appelé Dinas Emreis [22], mais il s'appelait auparavant Dinas Ffaraon Dandde. Ce fut l'un des trois chefs guerriers qui eurent le cœur brisé par la surprise [23].

C'est ainsi que prit fin le cri tempêtueux qui opprimait le royaume.

Après avoir terminé cela, le roi Lludd fit préparer un festin de grande taille. Lorsque ce fut prêt, il fit placer auprès de lui un baquet plein d'eau froide, et il monta la garde lui-même, en personne. Comme il était là, armé de pied en cap, voici qu'il entend, à la troisième veille de la nuit, plusieurs airs agréables et des musiques de toutes sortes, tandis que le sommeil s'imposait à lui peu à peu. Alors, pour ne pas être gagné par le sommeil et volé de ses provisions, il entra dans l'eau froide plusieurs fois. À la fin, voici qu'entre un homme de très grande taille, portant des armes lourdes et solides, ainsi qu'un panier, et, comme il en avait pris l'habitude, il mit dans son panier toutes les provisions et les réserves de nourriture et de boisson, et se prépara à partir avec tout cela. Lludd n'avait jamais rien vu d'aussi étonnant que ce panier où pouvaient prendre place autant de choses.

Le roi Lludd se précipita sur ses traces et lui cria ces mots :

« Attends, attends, dit-il, même si tu m'as jusqu'ici causé de nombreux dommages et de nombreuses pertes, tu ne le feras plus désormais, à moins que tu ne prouves par ta vaillance que tu es plus fort et plus courageux que moi. »

Aussitôt l'autre posa son panier par terre, et l'attendit. Ce fut entre eux un combat acharné, au point que des étincelles s'envolaient de leurs armes. À la fin, Lludd le maîtrisa. La fortune trouva bon de donner la victoire [24] à Lludd et de jeter à terre le fléau. Sitôt vaincu par la force et la vaillance, le magicien demanda grâce.

« Comment pourrais-je te faire grâce, lui dit le roi, après tous les dommages et insultes que tu m'as fait subir?

– Toutes les pertes que j'ai pu te causer, dit l'autre, je les réparerai, en te rendant en aussi bon état tout ce que j'ai volé. Je ne recommencerai plus pareil méfait : je te serai fidèle, désormais. »

Le roi accepta de lui cette promesse.

C'est ainsi que Lludd débarrassa l'île de Bretagne des trois fléaux. Dès lors, jusqu'à la fin de sa vie, Lludd fils de Beli gouverna l'île de Bretagne dans la paix et la prospérité.

Ce conte s'intitule « Le conte de Lludd et de Lleuelys », et c'est ici qu'il se termine.

LE SONGE DE RHONABWY

Texte tardif, appartenant à un genre littéraire très travaillé, « Le songe de Rhonabwy » mérite aussi l'attention comme l'un des derniers témoins d'une tradition arthurienne propre au Pays de Galles.

C'est par le style surtout que ce conte se distingue des autres. Il est difficile de ne pas relever, en de nombreux endroits, les ornements de l'écriture, dans les descriptions parallèles, les développements symétriques. Aussi le colophon, qui assure que ce conte ne peut être su sans livre, est à comprendre dans plusieurs sens. Sans doute, l'abondance et la précision des descriptions sont bien éloignées du style traditionnel des contes gallois : cette précision d'inventaire ne semble possible que par écrit. Certes, « Le songe de Rhonabwy » pourrait très bien être mémorisé par un conteur exercé, mais c'est dans le choix du style que ce conte est livresque : plusieurs passages sont comparables à des modèles rhétoriques appelés areithiau, *sortes de compositions en prose servant de modèle de description, de démonstration, de narration, etc.*

D'un autre côté, le conte comporte si peu d'action, entre des descriptions aussi nombreuses, qu'on s'interroge sur les intentions de l'auteur. N'a-t-il pas voulu parodier les romans de chevalerie, qui commençaient à se répandre pour la lecture privée ?

Le genre adopté est bien sûr un genre qui invite à la description : ce sont des visions, des images successives qui s'imposent à l'esprit du dormeur. Le genre du « Songe » est cependant une porte ouverte à la critique satirique d'une légende idéale, qui se trouve confrontée avec les dures réalités de la vie. Ce contraste est bien souligné dans la mise en scène du rêve : Rhonabwy est un petit noble gallois sans

envergure, on le fait échouer dans un endroit sordide, au fond de la campagne du Powys. Cette mise en scène dépréciative est un thème satirique caractéristique de visions comme La vision de Mac Conglinne *en Irlande (où c'est un étudiant famélique qui a des visions – mais ces visions se limitent à la description de superbes victuailles). Le contraste entre un passé idéalisé et une réalité présente très prosaïque est souligné, dans le corps même de la vision, par une réflexion d'Arthur, qui trouve malheureux que l'île de Bretagne soit maintenant confiée à des hommes aussi abjects, après avoir été gardée par de si grands héros.*

L'auteur du « Songe de Rhonabwy » est donc un lettré averti, en accord avec les courants littéraires de l'Europe de son temps. L'œuvre ne peut guère être antérieure à 1300 environ Les princes de Powys évoqués au début du conte sont du milieu du XII*e siècle et le rêve évoque des personnages arthuriens inventés par Geoffroy de Monmouth (1138), comme Cadwr comte de Cornouailles ou Howel fils d'Emyr d'Armorique. Le choix des bords de la Severn comme site de la bataille du mont Badon a été inspiré aussi par Geoffroy. Les réalités décrites, notamment les armures et l'emploi des écussons, conduisent Mary Giffin à le dater de 1300 environ.*

Il est conservé dans un manuscrit unique, le Livre Rouge de Hergest. A-t-il été autrefois présent dans le Livre Blanc, dont on a perdu plusieurs cahiers ? Toujours est-il que, dans le Livre Rouge, « Breuddwyd Rhonabwy » est à part : il ne figure pas dans la série des contes traditionnels, mais il est associé à des contes traduits du latin, puisqu'il se trouve entre « L'histoire des sept sages de Rome » et « La prophétie de la sibylle ».

Le conte hérite des traditions arthuriennes galloises. Ainsi sont cités deux noms de bataille fameux, le mont Badon et Camlan. Ils se présentent dans un ordre que contredit la chronologie, mais qu'importe, nous sommes dans l'univers du songe. La bataille du mont Badon, cette victoire d'Arthur sur les Saxons, était devenue le mythe de l'insurrection nationale galloise. C'est cette bataille que l'on prépare dans la première partie de la vision – arrivée des troupes et des guerriers, décrits chacun à leur tour –, et c'est peut-être cette même bataille qui se déroule durant la partie d'échecs entre Arthur et Owein, bien qu'elle soit transposée symboliquement dans un combat entre corbeaux et guerriers.

D'une certaine façon, c'est la réalité psychique d'un rêve qui nous est décrite : les images se succèdent avec une sorte de fuite devant

toute action, tout événement. Il ne se présente pas de vrai combat, mais seulement des messagers pour dire ce qui se passe ailleurs, hors du champ de vision. Et, astuce suprême du rêve, la vraie bataille fait l'objet de transferts symboliques, comme nous l'avons dit : Arthur joue sa bataille sur un échiquier; l'ennemi saxon est transformé en une volée de corbeaux. Pendant ce temps, la réalité de l'action nous est occultée par des descriptions de chevaliers magnifiques, parés de belles armes et décorés d'écussons comme pour parader dans un tournoi.

Les corbeaux d'Owein fils d'Urien sont un thème fréquent chez les poètes gallois : ils symbolisent la guerre. L'auteur a repris ce thème de façon originale en imaginant un combat entre hommes et corbeaux, qui a pu s'inspirer de la mythologie classique. D'autre part, il n'est pas impossible que cette vision de Rhonabwy ait été, au départ, une vision d'Arthur, prévenu de la victoire du mont Badon par une sorte de rêve prémonitoire où figuraient des corbeaux. Le thème international de la partie d'échecs se surajoute à cette symbolique animale.

Le dernier non-événement du songe est la trêve demandée par Osla, et la délibération du conseil à ce propos. Astucieusement, l'auteur fait décider que la trêve est accordée et que les bardes seront payés « à l'heure de la trêve » – on ne dit pas si c'est le début ou la fin. Ainsi, la présence réelle des bardes est opportunément rappelée peu avant la fin du récit. C'est, pour l'auteur, une façon discrète de se recommander aux bons souvenirs du mécène qui doit lire sa production.

Arthur n'a pas fait grand-chose durant ce rêve, en dehors d'écraser les pions du jeu d'échecs : il ne paraît capable que d'observer l'étiquette de sa cour. Il faut souligner aussi, parmi les éléments de la satire, cette image assez négative de l'« empereur » Arthur. Parodie des romans de chevalerie, « Le songe de Rhonabwy » est aussi, plus précisément, une satire du mythe arthurien qui pouvait nourrir les appétits d'indépendance dans le Pays de Galles aux XIIe et XIIIe siècles. La satire s'appuie sur plusieurs procédés littéraires qui montrent une grande maîtrise du style écrit et une connaissance des littératures voisines de cette époque. Bien que très différent des contes de tradition orale, « Le songe de Rhonabwy » est certainement une composition de qualité qui occupe une place originale dans l'histoire de la littérature galloise.

BIBLIOGRAPHIE

CARSON, J. Angela : « The Structure and Meaning of the Dream of Rhonabwy », *Philological Quarterly*, 53, 1974, 289-303.

GIFFIN, Mary : « The Date of the Dream of Rhonabwy », *Transactions of the Honourable Society of Cymmrodorion*, 1958, 33-40.

JONES, Dafydd Glyn : « Breuddwyd Rhonabwy », in : *Y Traddodiad Rhyddiaith yn yr Oesoedd Canol*, ed. G. Bowen, 1974, 176-195. (D. G. Jones a écrit une thèse B. Phil à Oxford sur ce sujet, 1966.)

LLOYD-MORGAN, J. Ceridwen : « Breuddwyd Rhonabwy and Later Arthurian Literature », in : *The Arthur of the Welsh*, ed. R. Bromwich, A.O.H. Jarman, Brynley F. Roberts, 1991, 182-208.

RICHARDS, Melville, ed. : *Breudwyt Ronabwy*, Caerdydd, 1948. (Édition du texte avec introduction et notes.)

SLOTKIN, Edgar : « The Fabula, Story and Text of Breuddwyd Rhonabwy », *Cambridge Medieval Celtic Studies*, 18 (1989), 89-111.

Madawc fils de Maredudd [1] dominait le Powys dans son entier, c'est-à-dire de Porfordd jusqu'à Gwavan [2], au sommet d'Arwystli. Il avait alors un frère, qui ne tenait pas le même rang : c'était Iorwerth fils de Maredudd. Ce dernier conçut beaucoup d'amertume et de tristesse en voyant les honneurs et les richesses dévolus à son frère, tandis qu'il restait sans rien. Il rechercha ses compagnons et ses frères de lait, et tint conseil avec eux sur ce qu'il devait faire dans cette situation. Ils furent d'avis d'envoyer quelques-uns d'entre eux demander pour lui de quoi tenir son rang.

Madawc lui offrit d'être son sénéchal (*penteulu* [3]), avec les mêmes avantages que les siens, avec chevaux, armes et honneurs. Mais Iorwerth refusa et partit en Angleterre vivre de brigandage, en tuant les hommes, en brûlant les maisons et en faisant des captifs.

Madawc tint conseil avec les nobles de Powys. Ils décidèrent de réquisitionner cent hommes par commote dans tout le Powys pour le rechercher. Et la plaine de Powys, depuis Aber Ceirawc [4] à Hallictwn [5], jusqu'à Rhyd Wilvre [6] sur l'Evyrnwy [7], comptait autant pour eux que les trois meilleurs commotes du Powys. Il ne donnerait pas de fief pour service militaire [8] en Powys, s'il ne le donnait pas dans cette plaine. Ces guerriers se répartirent dans cette plaine jusqu'à Dillystwn Trevan [9].

Un homme participa à cette recherche, qui s'appelait Rhonabwy. Avec Kynnwric Vrychgoch, de Mawdwy, et Cadwgawn Vras, de Moelvre en Kynlleith, Rhonabwy s'en fut loger [10] dans la maison de Heilyn Goch fils de Cadwgawn fils d'Iddon.

Quand ils arrivèrent devant la maison, ils trouvèrent une vieille salle toute noire, au pignon droit, d'où sortait une fumée considérable. En y entrant, ils virent que le sol était inégal et plein de trous; là où il y avait un monticule, c'était à peine si l'on pouvait tenir debout, tellement le sol était glissant à cause des excréments et de l'urine du bétail. Là où il y avait un trou, on enfonçait jusqu'à la cheville dans un mélange d'eau et d'urine animale. Sur le sol, il y avait beaucoup de branches de houx dont le bétail avait mangé les jeunes pousses.

Quand ils arrivèrent au foyer de la maison, ils trouvèrent des places poussiéreuses et nues, et, d'un côté, une vieille entretenant un feu. Lorsqu'elle avait froid, elle jetait au feu toute la balle qu'elle avait dans son tablier, si bien qu'il était difficile de supporter cette fumée lorsqu'elle entrait dans les narines. De l'autre côté, on avait placé une peau de veau jaune. Celui d'entre eux qui aurait pu s'installer sur cette peau aurait eu la plus grande des chances.

Sitôt assis, ils demandèrent à la vieille où se trouvaient les habitants de la maison, mais elle ne leur répondit que par des invectives désobligeantes. Puis les habitants de la maison rentrèrent, un homme roux, à moitié chauve, et frisé pour le reste, portant sur le dos une charge de bois sec, et une femme petite, maigre et pâle, portant un fardeau sous le bras. Ils saluèrent fraîchement les soldats. La femme alluma un feu de branchages et se mit à faire la cuisine. Elle leur apporta à manger, un pain d'orge, du fromage et du lait étendu d'eau [11]. Puis le vent et la pluie reprirent avec une telle force qu'il n'était pas facile de sortir même pour satisfaire un besoin. Comme le voyage avait été pénible, ils se sentirent fatigués et allèrent dormir.

Le bat-flanc [12] était garni seulement d'une paille en miettes, poussiéreuse, pleine de puces, avec des bouts de branches qui en ressortaient en de multiples endroits; le veau avait brouté la paille au-dessus du chevet et au bas des pieds; on étendit une couverture [13] rouge pâle, rêche, élimée, trouée, et, par-dessus, un drap percé de larges trous, et couvert de puces [14], et un oreiller à moitié vide, avec une taie très sale. Ils allèrent dormir. Le sommeil s'abattit lourdement sur les deux compagnons de Rhonabwy, après tous les tracas subis, les puces et l'inconfort. Quant à Rhonabwy, comme il ne pouvait ni dormir ni se reposer, il pensa qu'il lui serait moins pénible d'aller dormir sur le banc, sur la peau de veau jaune. C'est là qu'il s'endormit.

Sitôt que le sommeil ferma ses yeux, il lui vint une vision : il se voyait marchant avec ses compagnons à travers la plaine d'Argyngroec [15]. Sa pensée et son sens de l'orientation [16] lui disaient qu'ils allaient vers Rhyd y Groes (« le gué de la Croix [17] »), sur la Severn.

Tandis qu'il voyageait, il entendit un bruit – comme il n'en avait jamais entendu de semblable. Il regarda derrière lui et vit un jeune homme blond, frisé, la barbe fraîchement rasée, monté sur un cheval jaune. Le cheval était vert depuis le haut des pattes avant et le devant des pattes arrière jusqu'en bas. Le cavalier avait une tunique de paile jaune, cousue avec un fil vert. Il avait sur le genou une épée à poignée d'or, avec un fourreau de cuir de Cordoue, neuf, et un baudrier de cuir de biche, avec boucle dorée. Il portait, par-dessus, un manteau de paile jaune cousu avec un fil de soie vert, et les bords du manteau étaient verts. Ce qu'il y avait de vert sur le cavalier et son cheval était aussi vert que le feuillage du sapin, et le jaune était aussi jaune que la fleur du genêt.

Le cavalier leur parut si féroce qu'ils prirent peur et commencèrent à s'enfuir. Le cavalier les poursuivit. Quand son cheval expulsait son souffle, les hommes s'éloignaient de lui, et lorsqu'il inspirait, cela rapprochait les hommes jusqu'à son poitrail. Lorsqu'il les rattrapa, ils implorèrent sa protection :

« Je vous la donne volontiers, n'ayez pas peur de moi.

– Seigneur, puisque tu nous as donné ta protection, nous diras-tu qui tu es? demanda Rhonabwy.

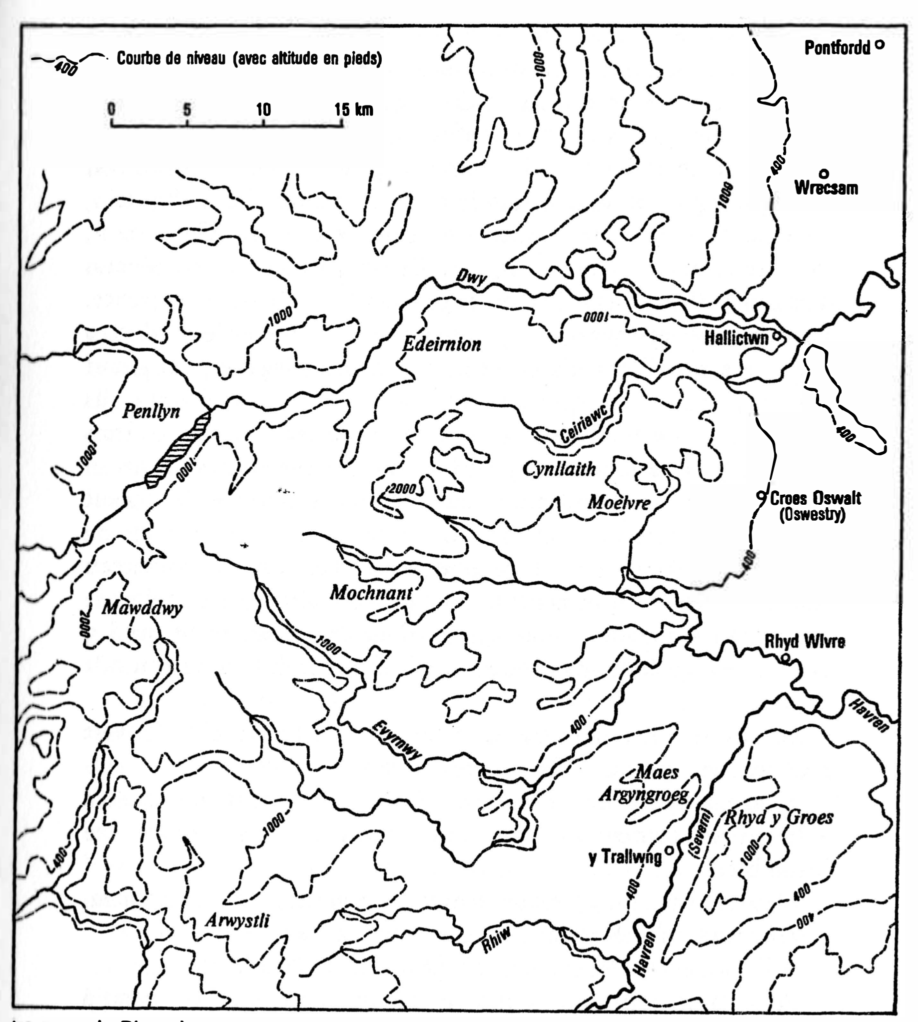
– Je ne vous cacherai pas mon nom et ma lignée : Iddawc [18] fils de Mynyo. Mais ce n'est pas mon nom que l'on entend le plus souvent, mais mon surnom.

– Veux-tu nous dire quel est ton surnom?

– Volontiers. On m'appelle Iddawc Cordd Brydein (« Discorde de Bretagne [19] »).

– Oh, seigneur, dit Rhonabwy, pour quelle raison es-tu ainsi appelé?

– Je vais te le dire. J'ai été l'un des messagers entre Arthur et son neveu Medrawt à la bataille de Camlan [20]. J'étais un jeune homme présomptueux et, par envie de bataille, je semai la discorde entre eux. Voici le genre de trouble que je créai. L'empe-



Le pays de Rhonabwy
(d'après Melville Richards, *Breudwyt Ronabwy*, p. XLVI)

reur Arthur m'envoya expliquer à Medrawt qu'il était son père nourricier et son oncle, et qu'il lui demandait la paix pour éviter le trépas des fils de princes et de seigneurs de l'île de Bretagne. Chaque fois qu'Arthur me confiait le message le plus beau, je répétais ce message sous la forme la plus odieuse à Medrawt. C'est pourquoi on m'a donné le nom d'Iddawc Cordd Brydein, car c'est ainsi que fut ourdie la bataille de Camlan. Cependant, trois nuits avant la fin de la bataille de Camlan, je me séparai d'eux et j'allai à Llech Las, en pays picte [21], pour faire pénitence. J'y suis resté sept années en pénitence, et j'ai obtenu le pardon. »

Sur ces entrefaites, ils entendirent un bruit encore plus grand que le premier. Lorsqu'ils tournèrent la tête vers le bruit, ils virent un jeune homme aux cheveux entre roux et blond, sans barbe et sans moustaches, ayant l'air d'un noble et monté sur un grand cheval. Le cheval était jaune depuis le garrot et le devant des pattes arrière jusqu'en bas. L'homme avait un vêtement de paile rouge, cousu avec de la soie jaune : les bords du manteau étaient jaunes. Ce qui était jaune dans son vêtement et celui de son cheval était aussi jaune que la fleur du genêt, et ce qu'il y avait de rouge était aussi rouge que le sang le plus rouge qui pût exister.

Le cavalier les rattrapa et demanda à Iddawc s'il pouvait prendre une partie [22] de ces petits hommes avec lui.

« La part qu'il me convient de donner, je la donnerai, ce sera d'être leur compagnon de route comme nous l'avons été ensemble. »

C'est ce que fut quelque temps le cavalier, puis il s'écarta.

« Iddawc, dit Rhonabwy, qui était ce cavalier?

– Rhwawn [23] Pebyr, fils de Deorthach Wledic. »

Puis ils traversèrent la grande plaine d'Argyngroec jusqu'à Rhyd y Groes, sur la Severn. À un mille du gué, ils virent les campements [24] et les pavillons, et un grand rassemblement de troupes.

En arrivant sur la rive du gué, ils aperçurent Arthur, assis dans une prairie [25] plate, en aval du gué; il avait avec lui d'un côté l'évêque Bedwin, de l'autre Gwarthegyd fils de Caw [26]. Un grand jeune homme châtain se tenait debout devant eux, la main sur son épée au fourreau, couvert d'une tunique et d'un chapeau de paile noir; son visage était aussi blanc que l'os d'ivoire, et ses sourcils aussi noirs que le jais. Ce que l'on pouvait voir de ses

poignets, entre les manches et les gants, était plus blanc que le lis, et plus gros que la cheville d'un guerrier.

Iddawc arriva avec eux devant Arthur et il le salua.

« Dieu te donne le bien, dit Arthur. Iddawc, de quel côté as-tu trouvé ces petits hommes?

– Je les ai trouvés au nord, sur le chemin, seigneur. »

L'empereur alors esquissa un sourire [27].

« Seigneur, demanda Iddawc, pourquoi ris-tu?

– Iddawc, dit Arthur, je ne ris pas, mais je trouve pitoyable que ce soient des hommes aussi abjects que ceux-là qui gardent cette île, alors qu'il y a eu des hommes si valeureux pour la garder jadis [28]. »

Puis Iddawc dit :

« Rhonabwy, vois-tu l'anneau avec une pierre, à la main de l'empereur?

– Oui, je la vois.

– Une des vertus de cette pierre, dit-il, c'est qu'elle t'assure la mémoire de ce que tu as vu ce soir. Si tu n'avais pas regardé cette pierre, aucun souvenir ne te serait resté de tout cela. »

Rhonabwy vit ensuite une troupe arriver du côté du gué.

« Iddawc, dit-il, à qui est cette troupe, là-bas?

– Ce sont les compagnons de Rhwawn Pebyr, fils de Deorthach Wledic. Ces hommes-là reçoivent gratuitement, pour l'honneur, l'hydromel et le *bragawd* [29], et ils peuvent courtiser les filles des seigneurs de l'île de Bretagne sans qu'on ne puisse le leur reprocher. Ils ont tous ces droits parce que, dans tout engagement décisif, ils sont présents sur le front et à l'arrière. »

Aucun cheval ni guerrier de cette troupe ne portait d'autre couleur que le rouge : ils étaient aussi rouges que le sang; et quand l'un des cavaliers s'écartait de la troupe, il ressemblait à une colonne de feu s'élevant dans l'air. La troupe installa ses pavillons en amont du gué.

Ils virent ensuite une autre troupe se diriger vers le gué. Depuis le pommeau de selle jusqu'en haut, les chevaux étaient blancs comme le lis, et de là jusqu'en bas, ils étaient noirs comme le jais.

Ils virent soudain un cavalier se détacher en tête : il éperonna son cheval pour passer le gué, si bien que l'eau éclaboussa Arthur à la tête, ainsi que l'évêque et ceux qui étaient en réunion avec eux; ils furent aussi mouillés que si on les avait retirés de l'eau.

Comme il tournait bride, le serviteur qui se tenait devant Arthur frappa son cheval sur les naseaux avec son épée restée au fourreau. S'il avait frappé avec le fer nu, il eût été surprenant qu'il n'eût pas meurtri gravement la chair et l'os. Le cavalier dégaina à moitié son épée et lui demanda :

« Pourquoi as-tu frappé mon cheval, est-ce pour m'insulter ou pour m'avertir ?

– Tu avais besoin de cet avertissement [30]. Quelle folie t'a poussé à conduire ton cheval si sottement que l'eau du gué a éclaboussé Arthur, ainsi que l'évêque consacré et leurs conseillers, au point qu'ils ont été aussi mouillés que si on les avait tirés de l'eau ?

– Je prendrai cela pour un avertissement. »

Et il tourna les rênes de son cheval pour revenir vers sa troupe.

« Iddawc, dit Rhonabwy, qui est ce cavalier aux cheveux châtains ?

– C'est le jeune homme le plus accompli et le plus sage qui ait été formé dans ce royaume, Addaon fils de Telyessin [31].

– Qui est celui qui a frappé son cheval ?

– C'est un serviteur ardent et tenace, Elffin fils de Gwyddno [32]. »

Puis un homme fier et beau, au langage abondant et hardi, déclara qu'il s'étonnait qu'on pût loger une armée aussi grande dans un lieu aussi étroit, et qu'il trouvait encore plus étrange que fussent présents ici à cette heure tous ceux qui avaient promis d'être à la bataille de Badon [33] vers l'heure de midi, pour affronter Osla au Grand Couteau.

« Que choisis-tu, de partir ou de rester ?

– Moi, je vais partir.

– Tu as raison, dit Arthur. Nous allons partir ensemble. »

« Iddawc, dit Rhonabwy, quel est l'homme aux cheveux châtains qui a parlé à Arthur avec une telle rudesse ?

– C'est quelqu'un qui a le droit de lui parler aussi hardiment qu'il le souhaite : c'est Caradawc Vreichvras (« aux Gros Bras »), fils de Llyr Marini [34], le principal conseiller d'entre ses cousins. »

Puis Iddawc prit Rhonabwy en croupe, et toute cette armée immense s'ébranla vers Kevyn Digoll [35], chaque bataillon étant rangé à sa place. Après être arrivés au milieu du gué sur la Severn, Iddawc tourna bride en sens inverse, et Rhonabwy vit la vallée de la Severn : deux troupes arrivaient très pacifiquement vers le gué.

Il arrivait d'abord une troupe d'un blanc éclatant, où chacun portait un manteau de paile blanc; les chevaux avaient l'avant des pattes arrière et le haut des pattes avant noirs, mais le reste était gris pâle. Leurs enseignes étaient toutes blanches, sauf le sommet qui était tout noir.

« Iddawc, dit Rhonabwy, quelle est cette troupe toute blanche, là-bas?

– Ceux-ci sont les hommes de Norvège [36], leur chef est March fils de Meirchion [37]. C'est un cousin d'Arthur. »

Puis ils virent une troupe où chacun était entièrement habillé de noir, sauf les bordures des manteaux qui étaient blanches, et les chevaux, qui étaient blancs pour les pattes avant et à partir du genou des pattes arrière. Leurs enseignes étaient toutes noires, mais le haut en était blanc.

« Iddawc, dit Rhonabwy, quelle est cette troupe toute noire, là-bas?

– Ce sont les Danois [38], leur chef est Edern [39] fils de Nudd. »

Lorsqu'ils rattrapèrent l'armée, Arthur et sa puissante troupe avaient mis pied à terre au-dessous de Caer Vaddon [40]. Il pouvait voir qu'Iddawc et lui suivaient la même route qu'Arthur.

Après être descendu de cheval, il entendit un grand tumulte et du remue-ménage dans l'armée : ceux qui étaient sur les franges de la colonne se retrouvaient au centre l'instant suivant, et ceux qui étaient au centre se retrouvaient aux franges. Puis il vit arriver un cavalier portant cotte de mailles, lui et son cheval, avec des mailles aussi blanches que le lis le plus blanc, et des rivets aussi rouges que le sang le plus rouge. Il chevauchait au milieu de l'armée.

« Iddawc, dit Rhonabwy, est-ce que l'armée s'enfuit devant moi [41]?

– L'empereur Arthur n'a jamais pris la fuite, et si quelqu'un t'entendait dire pareille chose, tu serais un homme mort. Non, le cavalier que tu vois là-bas, c'est Kei. Kei est le plus beau cavalier qui soit à la cour d'Arthur. Ceux qui sont sur les franges se pressent pour apercevoir Kei sur son cheval, et ceux qui sont au centre s'enfuient vers les franges de peur d'être écrasés par son cheval. Voilà pourquoi il y a ce tumulte dans l'armée. »

Puis ils entendirent appeler Cadwr [42], comte de Cornouailles. Il se leva, tenant à la main l'épée d'Arthur. L'épée portait l'image de deux serpents en or, et quand on la dégainait, on

croyait voir deux flammes de feu sortir de la gueule des serpents. C'était si terrifiant qu'il n'était pas facile d'en supporter la vue. Puis l'armée ralentit sa marche, et le vacarme cessa. Le comte retourna dans son pavillon.

« Iddawc, dit Rhonabwy, qui est l'homme qui portait l'épée d'Arthur?

– Cadwr, comte de Cornouailles, celui qui a le privilège de revêtir le roi de son armure les jours de combat et de bataille. »

Ensuite, ils entendirent appeler Eiryn Wych Amheibyn [43], serviteur d'Arthur, un homme roux, rude, peu avenant, à la moustache rousse, aux cheveux hérissés. Il arriva sur un grand cheval roux, dont la crinière était partagée en deux de chaque côté de l'encolure, et qui portait un coffre important et travaillé. Le grand serviteur roux mit pied à terre devant Arthur et retira du coffre une chaise dorée et un manteau de paile damassé à carreaux [44]. Il étendit le manteau devant Arthur; il y avait une pomme d'or à chaque coin. Dessus, il posa la chaise, qui était si grande que trois guerriers en armes auraient pu s'y asseoir. Le manteau s'appelait le Gwenn (« le Blanc »). L'une de ses propriétés, c'était que l'homme qui s'y trouvait placé n'était vu de personne mais pouvait voir tout le monde. Aucune couleur ne pouvait durablement se distinguer sur le manteau, hormis sa propre couleur.

Arthur prit place sur ce manteau, avec Owein fils d'Urien [45] debout devant lui.

« Owein, dit Arthur, veux-tu jouer aux échecs?

– Volontiers, seigneur », dit Owein.

Le serviteur roux leur apporta le jeu d'échecs, qui avait des cavaliers d'or et un échiquier d'argent. Ils commencèrent à jouer.

Au moment où ils étaient le plus absorbés par leur jeu, penchés au-dessus de l'échiquier, ils virent sortir quelqu'un d'un pavillon blanc, au toit rouge, sur lequel se voyait une image de serpent noir, avec des yeux rouges, venimeux, et une langue rouge feu. C'était un jeune écuyer aux cheveux blonds frisés, aux yeux bleus, à la barbe naissante, revêtu d'une tunique et d'un surcot de paile jaune, avec des houseaux [46] d'un drap fin, vert-jaune, et au bout des houseaux, des brodequins de cuir de Cordoue, tacheté, fermés autour des chevilles par des agrafes dorées.

Il portait une lourde épée à poignée d'or, à trois rainures [47], un fourreau de cuir de Cordoue noir, dont la bouterolle était d'or rouge raffiné.

Il se dirigea vers l'endroit où l'empereur était en train de jouer aux échecs avec Owein. Le jeune homme adressa son salut à Owein, qui trouva étrange que cet écuyer le saluât et ne saluât pas l'empereur.

Arthur devina ce que pensait Owein et lui dit :

« Ne t'étonne pas si l'écuyer ne salue que toi à présent. Il m'a salué tout à l'heure. Et c'est à toi qu'il a affaire. »

L'écuyer dit alors à Owein :

« Seigneur, est-ce avec ta permission que les petits valets et les écuyers de l'empereur harcèlent, persécutent et fatiguent tes corbeaux? Si ce n'est pas avec ta permission, demande à l'empereur de les en empêcher.

– Seigneur, dit Owein à Arthur, tu as entendu ce qu'a dit l'écuyer. S'il te plaît, interdis-leur de toucher à mes corbeaux.

– Continue de jouer », dit Arthur.

Puis l'écuyer retourna dans son pavillon.

Ils terminèrent la partie, et en commencèrent une autre. Ils en étaient au milieu de cette nouvelle partie lorsque arriva un jeune homme en rouge, aux cheveux châtains, plutôt crêpus, l'œil vif, bien découplé, la barbe rasée. Il sortait d'un pavillon tout jaune, surmonté d'une image de lion toute rouge. Il portait une tunique de paile jaune qui allait jusqu'aux chevilles, et qui avait été cousue avec un fil de soie rouge. Il portait des houseaux de bougran [48] blanc, fort tendre, et au bout des houseaux, deux brodequins de cordouan noir, avec des boucles dorées. Il avait à la main une épée grande et lourde, à trois rainures, un fourreau de peau de cerf rouge, avec une bouterolle dorée.

Il se dirigea là où Arthur et Owein jouaient aux échecs. Il salua Owein, qui fut irrité qu'on ne saluât que lui, mais Arthur ne s'en irrita pas plus que la première fois.

L'écuyer dit à Owein :

« Est-ce contre ton gré que les écuyers de l'empereur s'occupent à blesser tes corbeaux, à en tuer certains, à tracasser les autres? Si c'est contre ta volonté, prie-le de les en empêcher!

– Seigneur, dit Owein, retiens tes hommes, s'il te plaît.

– Continue de jouer », dit l'empereur.

Puis l'écuyer s'en retourna vers son pavillon.

Cette partie s'acheva, et l'on en commença une autre. Comme ils en étaient au premier mouvement sur l'échiquier, ils virent à quelque distance un pavillon jaune tacheté, le plus grand qu'on ait jamais vu, surmonté d'une image d'aigle en or, avec une pierre précieuse sur la tête de l'aigle. Ils virent venir du pavillon un jeune écuyer aux cheveux blonds et vigoureux, bien rangés, il portait un manteau de paile vert, avec une agrafe d'or sur l'épaule droite, aussi grosse que le doigt du milieu d'un guerrier. Il portait des houseaux de fin Totnes [49] et des chaussures de cordouan tacheté, avec des boucles d'or. Le jeune homme avait l'air noble, avec un visage blanc, des pommettes rouges et de grands yeux de faucon. Il tenait à la main une lance épaisse, jaune moucheté, avec un fer nouvellement aiguisé, et, accroché à la hampe, un étendard éclatant.

Le jeune homme arriva d'un pas rapide, avec énergie et fureur, à l'endroit où Arthur et Owein jouaient aux échecs. Ils virent qu'il était rempli de fureur. Néanmoins, il salua Owein et lui dit que les principaux de ses corbeaux avaient été tués, « et tous ceux qui n'ont pas été tués ont été blessés ou meurtris au point qu'ils ne peuvent soulever leurs ailes à une brasse au-dessus du sol.

– Seigneur, dit Owein, arrête tes hommes.

– Continue de jouer, dit l'autre, s'il te plaît. »

Alors Owein dit à l'écuyer :

« Vas-y, et là où tu verras le combat le plus acharné, lève ton étendard. Et qu'il en soit comme il plaît à Dieu... »

L'écuyer partit alors là où l'on combattait les corbeaux avec le plus d'acharnement, et il leva l'étendard. Quand il fut levé, ils s'élevèrent dans l'air avec colère, énergie et passion, pour faire entrer le vent sous leurs ailes et pour se débarrasser de leur fatigue. Après avoir repris leur force et leur vaillance, ils descendirent derechef en piqué, pleins de colère et d'entrain, sur les têtes des hommes qui leur avaient causé auparavant de la colère, de la douleur et des pertes. Aux uns ils enlevaient la tête, à d'autres les yeux, ou les oreilles ou les bras. Et ils les enlevaient en l'air. Ce fut un grand tumulte dans l'air, avec les battements d'ailes et les croassements des corbeaux excités, et il y avait un autre vacarme, avec les gémissements des hommes qui étaient blessés, mutilés ou tués. Arthur et Owein trouvèrent ce bruit horrible [50], tandis qu'ils étaient penchés au-dessus de l'échiquier.

Ils aperçurent ensuite un cavalier qui venait à eux sur un che-

val gris pommelé. Le cheval avait une robe d'une couleur merveilleuse, gris pommelé, sa patte avant droite était toute rouge, et du haut des pattes jusqu'au milieu des sabots, il était jaune. Le cavalier et son cheval étaient équipés d'une lourde armure étrangère. Le manteau [51] du cheval était de sendal rouge du pommeau jusqu'à la tête, il était de sendal [52] jaune depuis l'arçon de la selle jusqu'en bas. Le jeune homme avait sur le genou une grande épée à poignée d'or, avec un seul tranchant, et un fourreau neuf, tout vert, avec une bouterolle en laiton d'Espagne. Le ceinturon de l'épée était en cuir irlandais [53] noir ; il portait des plaques dorées, et une boucle d'os d'ivoire avec un ardillon noir. Le cavalier portait un heaume doré, avec des pierres précieuses aux grandes vertus, le tout surmonté d'un léopard rouge-jaune, avec deux pierres rouges dans la tête, si bien que tout guerrier, si endurci que fût son cœur, aurait eu peur de regarder le visage du léopard, sans parler du visage du guerrier. Il avait à la main une lance à la hampe verte, lourde et longue, dont le bout, à partir de la main, était tout rougi du sang des corbeaux, mêlé à leurs plumes.

Le cavalier se rendit là où Arthur et Owein étaient occupés à jouer aux échecs. Ils sentirent qu'il était épuisé, irrité, découragé. L'écuyer salua Arthur et annonça que les corbeaux d'Owein étaient en train de tuer ses petits valets et ses écuyers.

Arthur regarda Owein et lui dit :

« Arrête tes corbeaux.

– Seigneur, dit Owein, continue de jouer. »

Et ils continuèrent leur jeu. Le cavalier retourna dans la bataille, où les corbeaux n'avaient aucun frein à leur action.

Après avoir joué quelque temps, ils entendirent un grand tumulte, des gémissements, le croassement des corbeaux qui emportaient en l'air des hommes entiers, les dépeçaient [54], et les lâchaient par terre en morceaux.

Au même moment, ils virent arriver un cavalier sur un cheval blanc pâle, dont la patte avant gauche était toute noire jusqu'au milieu du sabot. Le cavalier et son cheval étaient revêtus d'une grande armure lourde et verte. Il portait une cotte de paile damassé jaune, avec des franges vertes. Le manteau du cheval était tout noir avec des franges jaunes. Le jeune homme avait au genou une épée longue et lourde, à trois rainures, avec un fourreau de cuir rouge, repoussé, un ceinturon de peau de cerf, d'un rouge neuf, portant de nombreuses plaques d'or et une boucle

d'os de baleine avec un ardillon tout noir. Le cavalier portait un heaume doré serti de pierres de saphir au pouvoir merveilleux. Le heaume était surmonté d'un lion rouge-jaune dont la langue, rouge flamme, sortait de la tête sur un pied de long. Ses yeux étaient rouges et empoisonnés. Le cavalier tenait à la main une grosse lance à hampe de frêne, dont le fer avait été fraîchement ensanglanté, et qui avait des rivets d'argent.

Le jeune homme salua l'empereur :

« Seigneur, dit-il, maintenant se réalise le massacre de tes écuyers et de tes petits serviteurs et des fils des nobles de l'île de Bretagne, si bien qu'il ne sera pas facile de défendre cette île à partir d'aujourd'hui.

– Owein, dit Arthur, arrête tes corbeaux.

– Continue de jouer », dit Owein.

Cette partie s'acheva et ils en commencèrent une autre. Comme ils allaient terminer la partie, ils entendirent un grand tumulte, le gémissement d'hommes en armes, le croassement des corbeaux et leurs battements d'ailes dans les airs, tandis qu'ils lâchaient toutes leurs armes par terre et qu'ils précipitaient hommes et chevaux sur le sol, en morceaux.

Ils virent alors un cavalier sur un cheval aux sabots noirs, à la tête haute, le haut de la patte arrière gauche tout rouge, et la patte avant droite toute blanche jusqu'au milieu du sabot. Le cavalier et son cheval étaient revêtus d'une armure jaune mouchetée, décorée de laiton d'Espagne. Ils portaient, lui et son cheval, des manteaux à moitié noirs et à moitié blancs, les franges étant de pourpre dorée. Par-dessus le manteau, une épée à poignée d'or, brillante, à trois rainures; le ceinturon était d'un tissu d'or jaune, sa boucle toute noire était faite de l'arcade sourcilière d'un morse, avec un ardillon d'or jaune. Sur sa tête, il portait un heaume éclatant de laiton jaune, avec des pierres de cristal brillantes. Au sommet du heaume, un oiseau griffon, avec une pierre au pouvoir merveilleux dans la tête. Il avait à la main une lance de bois *llin* [55], avec une hampe ronde, fraîchement peinte d'azur bleu; la lance avait un fer neuf, ensanglanté, fixé avec des rivets d'argent fin.

Le cavalier arriva près d'Arthur l'air furieux et lui dit que les corbeaux avaient achevé de tuer son armée et les fils des nobles de cette île, et il lui demanda de faire retenir les corbeaux par Owein.

Arthur demanda à Owein d'arrêter les corbeaux. Puis il écrasa les cavaliers d'or qui étaient sur l'échiquier, au point de les réduire en poudre. Owein demanda à Gwers, fils de Rheged [56], d'abaisser sa bannière. Puis tout se calma et s'apaisa.

Rhonabwy demanda alors à Iddawc qui étaient les trois personnages qui étaient d'abord venus voir Owein pour lui dire que l'on tuait ses corbeaux. Iddawc lui dit :

« Des hommes qui s'irritaient de voir infliger des pertes à Owein, car ils sont ses compagnons, et princes comme lui : Selyv fils de Kynan Garwyn [57] de Powys, Gwgawn Gleddyvrudd [58], et Gwres fils de Rheged, l'homme qui porte sa bannière aux jours de bataille et de combat.

– Et qui étaient, dit Rhonabwy, les trois hommes qui vinrent ensuite trouver Arthur pour lui dire que les corbeaux avaient entrepris de tuer ses hommes?

– Ce sont les hommes les plus nobles et les plus vaillants, dit Iddawc, et qui trouvent particulièrement odieux qu'Arthur subisse la moindre perte : Blathaon fils de Mwrheth [59], Rhwawn Pebyr fils de Deorthach Wledic, et Heveidd Unllenn [60]. »

À ce moment arrivèrent vingt-quatre chevaliers envoyés auprès d'Arthur par Ossa [61] au Grand Couteau, pour demander une trêve d'un mois et demi. Arthur alors se leva pour aller prendre conseil.

Il se rendit à quelque distance, là où se trouvait un grand homme aux cheveux châtains frisés. C'est là que l'on conduisit ses conseillers : Bedwin [62] l'évêque, Gwarthegyd fils de Caw, March fils de Meirchiawn, Caradawc Vreichvras, Gwalchmei fils de Gwyar, Edern fils de Nudd, Rhwawn Pebyr fils de Deorthach Wledic, Riogan fils du roi d'Irlande [63], Gwenwynwyn fils de Nav, Howel fils d'Emyr d'Armorique [64], Guillaume fils du roi de France, Daned fils d'Oth, Goreu fils de Custenhin, Mabon fils de Modron, Peredur à la Longue Lance [65], Heveidd Unlenn (« au Manteau Unique »), Twrch fils de Perif, Nerth fils de Cadarn, Gobrw fils d'Echel à la Forte Cuisse, Gweir fils de Gwestel [66], Adwy fils de Gereint, Drustan fils de Tallwch [67], Moryen Manawc [68], G[a]ranwen fils de Llyvr, Llacheu [69] fils d'Arthur, Llawvrodet le Barbu, Cadwr comte de Cornouailles, Morvran fils de Tegid, Ryawd fils de Morgant [70], Dyvyr fils d'Alun de Dyved, Gwryr Gwalstod Ieithoedd (« l'Interprète de Langues »), Addaon fils de Telyessin, Llary

fils de Casnar Wledic, Ffleudur l'Enflammé, Greidyal Galldovydd (« qui réduit les ennemis [71] »), Gilbert fils de Catgyffro [72], Menw fils de Teirgwaedd, Gyrthmwl Wledic [73], Cawrdal fils de Caradawc Vreichvras [74], Gildas fils de Caw, Cadyrieith fils de Seidi [75], et beaucoup de Norvégiens et de Danois, et beaucoup de Grecs. Un groupe nombreux se trouva réuni pour ce conseil.

« Iddawc, dit Rhonabwy, qui est l'homme châtain autour duquel on s'est réuni tout à l'heure?

– C'est Rhun, fils de Maelgwn Gwynedd [76], un homme dont c'est le privilège que chacun prenne conseil auprès de lui.

– Pour quelle raison un garçon aussi jeune que Cadyrieith fils de Seidi a été admis dans la réunion d'hommes aussi nobles que ceux-là?

– Parce qu'il n'y avait personne en Bretagne pour avoir un avis plus sûr que le sien. »

Ensuite arrivèrent des bardes pour chanter un chant à Arthur. Le seul qui connût ce chant était Cadyrieith lui-même, mais c'était une louange à la gloire d'Arthur.

Puis arrivèrent vingt-quatre ânes, chargés d'or et d'argent, chacun accompagné d'un homme fatigué; ils apportaient à Arthur l'hommage des Îles Grecques. Cadyrieith fils de Seidi demanda alors d'accorder une trêve à Osla au Grand Couteau, pour la période d'un mois et quinze nuits, et de donner aux bardes les ânes qui étaient venus rendre hommage, ainsi que tout ce qu'ils portaient, en lieu et place de récompense pour leur patience. Et c'est à l'heure de la trêve qu'on leur paierait leurs chants. Cet avis fut celui que l'on retint.

« Rhonabwy, dit Iddawc, n'aurait-il pas été injuste d'empêcher de venir au conseil du seigneur un jeune homme capable de donner un avis aussi complet que celui-ci? »

Puis Kei se leva et dit :

« Que tous ceux qui veulent suivre Arthur soient ce soir en Cornouailles; que ceux qui ne le veulent pas soient comptés parmi les ennemis d'Arthur jusqu'à l'heure de la trêve. »

L'ampleur de ce vacarme réveilla Rhonabwy, qui se retrouva sur la peau de veau jaune, après avoir dormi trois jours et trois nuits.

Cette histoire s'appelle « Le songe de Rhonabwy » et voici pourquoi personne, ni barde ni conteur, ne sait le « Songe » sans livre : c'est à cause du nombre de couleurs des chevaux (ils sont de couleurs variées et riches), des armes et de leurs accessoires, des manteaux précieux et des pierres pleines de vertus.



LES TROIS ROMANS

Owein, ou Le conte de la dame à la fontaine
L'histoire de Peredur fils d'Evrawc
Le conte de Gereint fils d'Erbin



OWEIN,
OU LE CONTE DE LA DAME
À LA FONTAINE

« Owein » ou plutôt « Le conte de la dame à la fontaine », comme les deux autres romans arthuriens gallois, pose un problème spécifique, du fait de sa similitude avec un roman de Chrétien de Troyes. On est sûr que les romans gallois sont de dates distinctes, et ils posent chacun un problème particulier.

Le roman de Chrétien de Troyes correspondant à « Owein », Yvain ou Le Chevalier au Lion, *est connu par des manuscrits plus anciens, et sa composition (1170-1175) est certainement antérieure à celle d'« Owein » (vers 1200-1225). Après l'enthousiasme de précurseurs comme La Villemarqué, éblouis par la découverte du texte gallois et tentés de lui attribuer la paternité de toutes les versions non celtiques du même conte, on a connu les réactions hypercritiques de Bruce ou de Foerster, considérant le gallois comme une traduction déformée du roman de Chrétien de Troyes. Certaines comparaisons terme à terme, comme celles de Greiner ou de Zenker, sont viciées par des a priori touchant ce que devait être l'intrigue initiale. On se range aujourd'hui à la théorie d'une source commune, mais les romanistes y voient plutôt une source française (cf. J. Frappier ou Loomis), tandis que les celtisants reconnaissent l'indépendance du texte gallois en envisageant que la source commune soit galloise ou bretonne (R.L. Thomson).*

Les critères littéraires ne permettent guère de déterminer si « Owein » est une traduction : à cette époque, la prose galloise est essentiellement faite de traductions, et cela imprègne même la syntaxe et le style des textes non traduits. En un mot, le style écrit s'est conformé au style de traduction. Le style narratif d'« Owein », linéaire et unitaire, paraît être à la fois original et dans la ligne des

Quatre Branches. Nous n'irons pas jusqu'à dire, comme J. Loth, que le style des romans gallois est supérieur à celui de Chrétien de Troyes : moins verbeux, plus nerveux, il n'admet aucune des digressions qui font le charme du roman français. Certains épisodes sont même racontés assez sèchement, et avec une certaine imprécision. Mais, dans l'ensemble, le récit est clair et avance régulièrement.

Plusieurs épisodes sont présentés en parallèle. C'est évident au début : Kynon raconte d'abord son aventure, au passé, et Owein va revivre cette aventure au présent. Confrontés aux mêmes épreuves, ils n'obtiennent cependant pas le même résultat. Ce sont des démonstrations implicites : la valeur héroïque d'Owein étant supérieure à celle de Kynon, il était inévitable qu'Owein fût vainqueur là où Kynon avait été vaincu. Beaucoup d'autres épisodes se répondent de la même façon. Les railleries de Kei contre Owein sont punies de façon magistrale lorsque Kei doit affronter Owein en champ clos. L'auteur gallois a donc su maîtriser habilement la composition de l'ensemble.

On a beaucoup insisté sur la présence de « thèmes celtiques », notamment la fontaine merveilleuse ou l'homme des bois. Cette fontaine, que Chrétien place à Brocéliande, est le point par lequel le héros s'évade dans un monde surnaturel. On a comparé les aventures de Cúchulainn, soit dans le conte de « La maladie de langueur de Cúchulainn », soit dans « La cour faite à Emer ». Mais le royaume que se taille Owein autour de la fontaine fonctionne selon les mécanismes de la société médiévale.

De l'ensemble du conte se dégage une morale à plusieurs niveaux. Concernant les femmes, le message est clair : elles ne sont rien sans un mari qui soit assez fort pour défendre leur royaume. Les valeurs de la société féodale ne sont jamais remises en question. Luned n'a d'ailleurs aucune peine à convaincre sa maîtresse de se remarier au plus tôt. Soit dit en passant, la dame de la fontaine est remarquablement effacée, et c'est sa servante Luned qui tient le premier rôle. Owein et Luned entretiennent une amitié amoureuse qui ne sera jamais démentie. On comprend dès lors qu'Owein ait vite oublié son épouse, sitôt revenu à la cour d'Arthur.

Car nos héros arthuriens sont assez instables : Owein est partagé entre la dame de la fontaine et l'empereur Arthur. C'est d'ailleurs cette profonde frustration qui caractérise le héros arthurien. Après avoir réussi dans toutes ses conquêtes, Owein s'aperçoit qu'il ne sait pas où trouver le bonheur. Au lieu d'aller implorer le pardon de sa dame, il se retire au désert, pour essayer de se retrouver. Il devient

l'« homme sauvage » en harmonie avec la nature, comme on en trouve plusieurs dans les légendes celtiques. Les épreuves rencontrées par Owein durant sa période d'expiation obéissent aussi à la rigueur d'une démonstration. L'association d'Owein avec le lion, qui achève la période de vie sauvage ou érémitique, marque un point culminant dans le récit. Elle semble signifier une réconciliation du héros avec le monde qui l'entoure, en tout cas elle annonce la prochaine victoire du héros sur tous les obstacles.

Les épisodes caractéristiques des légendes arthuriennes n'ont rien perdu de leur sel pour le lecteur moderne. Des guerriers avides d'aventures, de découvertes et de conquêtes; des châtelains hospitaliers, qu'il convient d'aider par les armes si besoin est; des ennemis plus ou moins monstrueux, plus ou moins repoussants; des jeunes filles belles et serviables, bien souvent en danger : tout est prêt pour les démonstrations de vaillance, de courtoisie, de fidélité. Grâce à une narration pointilliste, on peut suivre pas à pas la mise en application de la morale féodale : respect de la parole donnée, engagement total dans le combat, observance des « étiquettes » dans la vie de cour, etc. Le conte d'« Owein » est certainement une « tranche de vie » médiévale très savoureuse.

BIBLIOGRAPHIE

BROWN, Arthur C. L. : *Iwain, A Study in the Origins of Arthurian Romance,* Harvard, 1903.

BROWN, Arthur C. L. : « The Knight of the Lion », *Proceedings of the Modern language Association*, XX, 1905, 673-706.

BRUCE, J. D. : *The Evolution of Arthurian Romance*, Göttingen-Baltimore, 1923 (2 vol.).

FRAPPIER, J. : *Le Roman breton : Yvain ou le Chevalier au Lion*, Paris, 1952.

LOOMIS, R. S. : *Arthurian Tradition and Chrétien de Troyes*, New York, 1949.

THOMSON, Robert L. : *Owein or Chwedyl Iarlles y Ffynnawn,* Dublin Institute for Advanced Studies, 1968. (Édition du texte avec des notes et une importante introduction.)

L'empereur Arthur était à Caer Lleon sur la Wysc [1]. Il était assis un jour dans sa chambre, en compagnie d'Owein [2] fils d'Urien, de Kynon [3] fils de Klydno et de Kei fils de Kyner; Gwenhwyvar [4] et ses servantes cousaient devant la fenêtre. Bien que la chose ait été dite, il n'y avait aucun portier à la cour d'Arthur. Cependant Glewlwyd Gavaelvawr (« à la Grande Prise ») faisait office de portier [5] pour recevoir les hôtes et les étrangers, pour les honorer d'un bon accueil [6] et pour leur indiquer les coutumes et l'étiquette de la cour : à celui qui devait aller à la grande salle ou à la chambre, il le lui disait; à celui qui devait aller directement au logis des hôtes [7], il le lui disait. Au milieu de la chambre, l'empereur Arthur était assis sur un tas de joncs verts [8], enveloppé dans un manteau de paile jaune et rouge, avec un coussin recouvert de paile rouge sous son coude.

Or Arthur prit la parole :

« Hommes, si vous ne vous moquiez pas de moi, je voudrais dormir en attendant mon repas : vous pouvez converser entre vous, et demander à Kei un pichet d'hydromel et des morceaux de viande cuite. »

Puis l'empereur s'endormit.

Kynon fils de Klydno demanda à Kei ce qu'Arthur leur avait promis.

« Mais je veux d'abord entendre les bonnes conversations qui m'ont été promises, dit Kei.

– Homme, dit Kynon, il vaudrait mieux que tu exécutes d'abord la promesse d'Arthur; ensuite, nous te divertirons, avec les meilleures histoires que nous connaissions. »

Kei alla à la cuisine et au cellier [9], et revint avec un pichet rempli d'hydromel, un gobelet d'or et une poignée de brochettes portant des morceaux de viande cuite. Ils prirent les morceaux de viande, et se mirent à boire de l'hydromel.

« À présent, dit Kei, c'est à vous de me payer avec de bonnes histoires.

– Kynon, dit Owein, raconte une histoire pour le payer.

– Dieu sait, dit Kynon, tu es plus vieux que moi, et tu es meilleur conteur, car tu as vu davantage de faits étranges ; c'est à toi de raconter une histoire.

– Commence donc toi-même, dit Owein, avec l'histoire la plus étrange que tu connaisses.

– Je vais le faire, dit Kynon.

[Le récit de Kynon]

« J'étais le fils unique de mes parents, j'étais fougueux et plein d'arrogance. Je ne pouvais croire qu'il existât sur terre aucun exploit qui dépassât mes forces. Lorsque j'eus achevé de l'emporter dans toutes les rencontres [10] qui se présentaient dans mon pays, je m'équipai, et je partis pour les extrémités du monde et le désert ; à la fin, je tombai sur la vallée la plus belle du monde ; elle était plantée d'arbres, tous de la même hauteur ; une rivière rapide courait tout le long de la vallée, ainsi qu'une route au bord de la rivière. Je marchai sur la route jusqu'à midi, et je continuai de l'autre côté [de la rivière] jusqu'à l'heure de nones [11]. J'arrivai alors dans un grand champ, au bout duquel je voyais un grand château brillant, situé à proximité de l'océan.

« Comme je me dirigeais vers le château, voilà que je rencontre deux garçons blonds et frisés. Ils portaient sur la tête un diadème d'or, ils avaient une tunique de paile jaune, et deux brodequins de cordouan neuf, fermés par des boucles d'or autour du cou-de-pied. Ils portaient à la main un arc d'ivoire, avec une corde faite d'un nerf de cerf, des flèches dont la tige était en os de baleine [12], empennée avec des plumes de paon et pourvue d'une pointe en or. Ils avaient des couteaux à lame dorée, avec des manches en os de baleine ; ils étaient plantés dans chacune des deux cibles, tandis qu'ils visaient leurs couteaux avec leurs flèches [13].

« À peu de distance de là, je vis un homme blond frisé, dans

la force de l'âge, la barbe fraîchement rasée. Il portait une tunique et un manteau de paile jaune, avec un ruban de fil d'or décorant son manteau; il portait aux pieds des brodequins de cordouan multicolore, fermés par deux boutons en or. Quand je le vis, je m'approchai de lui et le saluai; mais il était si bien élevé [14] qu'il m'avait déjà salué avant que je n'aie pu dire un mot. Il m'accompagna jusqu'au château.

« Il n'y avait aucun habitant [15], hormis ceux de la grande salle. Là se trouvaient vingt-quatre jeunes filles en train de broder du tissu de soie devant la fenêtre. Je peux te le dire, Kei, je crois que la plus laide d'entre elles était encore plus belle que la plus belle jeune fille que tu aies jamais vue dans l'île de Bretagne. La moins jolie [16] était encore plus jolie que Gwenhwyvar, la femme d'Arthur, quand elle est dans tout son éclat, le jour de Noël ou le jour de Pâques, à la grand-messe.

« Elles se levèrent à mon arrivée; six d'entre elles prirent mon cheval et me déchaussèrent [17]; six autres prirent mes armes et les nettoyèrent à la meule [18], si bien qu'elles furent aussi blanches que la chose la plus blanche; six autres mirent des nappes sur les tables et préparèrent un repas; et les six dernières me retirèrent mon habit souillé par le voyage [19] et me firent enfiler d'autres vêtements, c'est-à-dire une chemise et des braies de bliaut [20], une tunique, un surcot et un manteau de paile jaune, ce dernier décoré d'un large orfroi [21]. Puis elles disposèrent de nombreux coussins couverts d'un bliaut rouge au-dessous de moi et autour de moi. Je m'assis. Les six jeunes filles qui avaient emmené mon cheval s'occupèrent parfaitement de tout son harnais [22], aussi bien qu'auraient fait les meilleurs écuyers de l'île de Bretagne.

« Puis arrivent des bassins d'argent remplis d'eau pour se laver, et des serviettes de bliaut, les unes blanches, les autres vertes. Nous nous lavâmes les mains, puis l'homme dont j'ai parlé tout à l'heure alla s'asseoir à table, je fus placé à côté de lui, et toutes les femmes s'assirent après moi, au-dessous de moi, sauf celles qui faisaient le service. La table était en argent, les nappes étaient de bliaut, et il n'y avait pas un seul récipient dans le service de table qui ne fût en or, en argent ou en corne de buffle. Notre repas nous fut servi et tu peux être sûr, Kei, que je n'avais jamais vu ni goûté de ma vie aucune nourriture ni aucune boisson qui ne fût présente à ce moment, sauf que tout était mieux préparé que partout ailleurs.

« On arriva à la moitié du repas sans que l'homme ni les jeunes filles ne m'eussent dit un mot. Lorsque l'homme pensa que je préférerais parler plutôt que manger, il me demanda quel était le but de mon voyage et qui j'étais. Je lui répondis qu'il était grand temps pour moi de trouver quelqu'un à qui parler, et que cette cour n'avait pas d'autre défaut que le manque de conversation [23]. " Seigneur, dit l'homme, nous t'aurions parlé depuis belle lurette si cela n'avait pas troublé ton repas ; à présent nous allons causer ensemble."

« Alors, je lui expliquai qui j'étais et quel était le but de mon voyage. Je lui dis que je cherchais quelqu'un qui pût me vaincre, à moins que ce ne fût moi qui le vainquisse. L'homme me regarda et sourit, en disant : " Si cela ne devait pas te conduire, à mon sens, à de trop grands déboires, je t'indiquerais ce que tu cherches. " Cela me mit dans la tristesse et l'amertume. L'homme s'en aperçut et dit : " Puisque tu préfères que je te dise ce qui va te nuire plutôt que ce qui va te servir, je vais te le dire. Reste dormir ici ce soir, dit-il, tu te lèveras tôt demain matin, tu prendras la route que tu as suivie le long de la rivière là-haut [24], jusqu'à ce que tu arrives au bois que tu as traversé. À peu de distance du bois, tu trouveras une autre route partant sur la droite. Tu la suivras jusqu'à une grande clairière occupée par un champ, au milieu duquel se trouvera un tertre. Au sommet du tertre, tu verras un grand homme noir, aussi grand que deux hommes de ce monde. Il n'a qu'un seul pied, et un seul œil au centre [25] du front. Il a une massue de fer, et tu peux être sûr qu'elle pèse autant que peuvent porter deux hommes de ce monde, quels qu'ils soient. Il est le garde [26] de cette forêt. Tu verras mille animaux sauvages en train de paître autour de lui. Demande-lui le chemin pour sortir de la clairière : il sera brusque envers toi, mais il te montrera tout de même le chemin pour trouver ce que tu cherches. "

« Cette nuit-ci me parut longue. Le lendemain matin, je me levai, m'habillai, montai sur mon cheval et suivis le chemin qui longe la rivière jusqu'au bois, puis la route de côté dont l'homme m'avait parlé, jusqu'à la clairière. Quand j'y fus, le nombre d'animaux sauvages que je vis me parut au moins trois fois plus grand que ce qu'avait dit l'homme. L'homme noir était là, assis au sommet du tertre. L'homme m'avait dit qu'il était grand : il était bien plus grand encore qu'il n'avait dit. Et la massue de fer

que l'homme disait peser la charge de deux hommes, il m'apparut de façon évidente, Kei, qu'elle n'aurait pu être soulevée que par quatre hommes. Cette massue était dans la main de l'homme noir.

« Je le saluai, mais il me répondit de façon brusque. Je lui demandai quel pouvoir il avait sur ces animaux. " Je vais te le montrer, petit homme ", dit-il. Il prit sa massue à la main et il en frappa un grand coup sur un cerf, qui brama de façon aiguë. Répondant à ce brame, il arriva une multitude d'animaux sauvages aussi nombreux que les étoiles du ciel, si bien que j'avais à peine la place de rester dans la clairière avec eux : c'étaient des serpents, des vipères, et toutes sortes d'animaux. Puis il leur jeta un regard et leur ordonna d'aller paître. Ils inclinèrent la tête devant lui dans un geste d'hommage comme des hommes obéissants feraient à l'égard de leur seigneur. Et il me dit alors : " Est-ce que tu vois maintenant, petit homme, le pouvoir que j'ai sur ces animaux-là ? "

« Puis je lui demandai le chemin. Il me répondit avec rudesse, mais il me demanda tout de même en quel endroit je voulais aller. Je lui expliquai quel genre d'homme j'étais et ce que je recherchais. Il me donna les indications : " Prends le chemin vers le haut de la clairière, et monte la falaise jusqu'au sommet. Là-haut, tu verras un vallon ressemblant à une grande vallée, et au centre du vallon, tu verras un grand arbre, dont les branches sont plus vertes que le sapin le plus vert. Sous cet arbre, il y a une fontaine, au bord de la fontaine, il y a une grande dalle, et sur cette dalle, un bassin d'argent retenu par une chaîne d'or, si bien qu'on ne peut l'enlever [27]. Prends le bassin, et verse son contenu d'eau sur la dalle. Tu entendras alors un grand coup de tonnerre, si fort que la terre et le ciel te paraîtront ébranlés [28]. Après ce coup de tonnerre arrivera une averse très froide : tu auras de la peine à en réchapper vivant ; ce sera de la grêle. Après l'averse, ce sera l'embellie. Il n'y aura plus dans l'arbre une seule feuille que l'averse n'ait achevé d'emporter. Ensuite une volée d'oiseaux viendra se poser sur l'arbre, tu n'as jamais entendu dans ton pays une musique aussi belle que leur chant. Lorsque tu auras le plus de plaisir à l'écouter, tu entendras venir à toi, depuis la vallée, de grands sanglots et de grands gémissements. Ensuite tu verras un cavalier monté sur un cheval tout noir, vêtu d'un habit de paile tout noir, et portant sur sa lance un étendard de bliaut tout noir.

Il t'attaquera en fonçant aussi vite qu'il pourra. Si tu prends la fuite, il te rattrapera; si tu l'attends sur ton cheval, il te mettra à pied. Si tu ne trouves pas là les ennuis que tu recherches, il ne faut plus en chercher tant que tu seras vivant. »

« Je pris le chemin indiqué et arrivai au sommet de la falaise. Là, je vis tout ce que m'avait annoncé l'homme noir. J'allai auprès de l'arbre, je vis la fontaine sous l'arbre, avec la dalle de marbre et le bassin d'argent attaché à sa chaîne. Je pris le bassin et versai son contenu d'eau sur la dalle. Voici qu'arrive alors un coup de tonnerre bien plus fort que ce qu'avait dit l'homme noir. Après le coup de tonnerre, ce fut l'averse. Je suis tout à fait certain, Kei, qu'aucun homme ni aucun animal surpris par cette averse ne lui aurait échappé vivant, car pas un seul grêlon n'aurait pu être arrêté par la peau ni par la chair, avant de toucher l'os. Je tournai la croupe de mon cheval face à l'averse, je mis le pied [29] de mon bouclier devant sa tête et sa crinière, et je plaçai la visière [30] sur ma tête. C'est ainsi que je pus supporter l'averse.

« Au moment où mon âme commençait à désirer quitter ce corps, l'averse cessa [31]. Je regardai l'arbre : il n'avait plus une feuille. Puis le beau temps revint. Et voici que les oiseaux se posent sur l'arbre et se mettent à chanter. Il me paraît évident, Kei, que je n'ai jamais entendu, de ma vie, ni avant ni après, une musique aussi belle que celle-ci. Au moment où j'avais le plus de plaisir à écouter les oiseaux chanter, des bruits de sanglots me parvinrent, venant de la vallée, et l'on me disait : « Chevalier, qu'est-ce que tu me voulais? Qu'est-ce que je t'ai fait, pour que tu me fasses, à moi et à mon royaume, ce que tu m'as fait aujourd'hui? Ne sais-tu pas que cette averse d'aujourd'hui n'a laissé en vie aucun homme ni aucun animal en mon royaume, de tous ceux qu'elle a surpris dehors? »

« Alors arriva un chevalier monté sur un cheval tout noir, vêtu d'un habit de paile tout noir et portant sur sa lance une enseigne de bliaut toute noire. Nous nous affrontâmes, et bien que ce fût difficile, il ne mit pas longtemps à me jeter à terre. Puis le chevalier passa le bout de sa lance à travers les rênes de mon cheval, et il s'en alla en emmenant les deux chevaux et en me laissant là. L'homme noir ne me fit pas l'honneur de me faire prisonnier, et il ne me dépouilla pas non plus de mes armes.

« Je m'en retournai par le chemin que j'avais pris pour venir.

Lorsque j'arrivai à la clairière, l'homme noir s'y trouvait et je te l'avoue, Kei, il est étrange que je n'aie pas fondu de honte [32], tellement il m'accabla de ses railleries. J'arrivai le soir au château où j'avais passé la nuit précédente. On m'accueillit avec plus d'empressement ce soir-là que la nuit précédente, on me régala encore mieux, et j'eus toutes les conversations que je pouvais désirer avec les hommes et les jeunes filles. Personne ne me parla de mon expédition à la fontaine. Quant à moi, je n'en parlai [33] à personne. Je restai là pour la nuit.

« Lorsque je me levai le lendemain matin, un palefroi brun foncé, avec une crinière toute rouge, aussi rouge que la pourpre [34], m'attendait complètement harnaché. Après avoir revêtu mon armure, je leur laissai ma bénédiction et revins dans ma propre cour. Ce cheval, je l'ai encore dans l'étable là-bas, et, entre moi et Dieu, Kei, je ne l'échangerais pas pour le meilleur palefroi de l'île de Bretagne.

« Dieu sait, Kei, que jamais personne n'a confessé le récit d'un échec aussi cuisant que celui-là. Il me paraît tout de même très étrange que je n'aie jamais entendu personne, ni avant, ni après, qui connût rien de cette histoire, si ce n'est ce que j'en dis. Pourtant l'objet de cette aventure est dans le royaume de l'empereur Arthur, sans que personne ne tombe dessus.

[Owein à la conquête du royaume de la fontaine]

– Hommes, dit Owein, ne serait-il pas convenable de partir pour essayer de tomber sur cet endroit?

– Par la main de mon compagnon, dit Kei, ta langue a souvent dit ce que tes actes ne feraient pas.

– Dieu sait, dit Gwenhwyfar, tu ferais mieux d'être pendu, Kei, plutôt que de dire des paroles aussi blessantes à un homme comme Owein.

– Par la main de mon compagnon, noble dame, dit Kei, tu n'as pas plus dit pour la louange d'Owein que ce que j'ai dit moi-même. »

À ce moment, Arthur se réveilla et demanda s'il avait un peu dormi.

« Oui, seigneur, dit Owein, un certain temps.

– Est-il temps pour nous d'aller à table?

– Oui, seigneur, c'est l'heure », dit Owein.

Alors on sonna du cor pour le lavement des mains, et l'empereur alla manger avec toute sa cour.

Lorsque le repas fut terminé, Owein disparut, alla dans son logis et prépara son cheval et ses armes.

Le lendemain, lorsqu'il vit poindre le jour, il revêtit son armure, monta sur son cheval et s'en alla vers les extrémités du monde et les montagnes désolées. À la fin, il tomba sur la vallée que lui avait signalée Kynon, et il sut sans aucun doute que c'était bien elle. Il remonta la vallée le long de la rivière, et passant de l'autre côté de la rivière, il marcha jusqu'au vallon ; il traversa le vallon jusqu'à ce qu'il vît le château et il s'y rendit. Il vit les deux jeunes gens tirer à l'arc sur leurs couteaux, à l'endroit où Kynon les avait vus ; l'homme blond à qui appartenait le château se tenait debout auprès d'eux. Lorsque Owein allait le saluer, l'homme blond salua Owein, et le précéda pour le conduire au château. Là, il vit la chambre, il y entra et trouva les jeunes filles en train de broder du paile jaune, assises sur des chaises dorées. Owein trouva leur beauté et leur charme bien supérieurs à ce que lui avait dit Kynon. Elles se levèrent pour le servir comme elles avaient servi Kynon. Owein apprécia la chère davantage que ne l'avait fait Kynon. Au milieu du repas, l'homme blond demanda à Owein quel était le but de son voyage. Owein lui apprit tout de son voyage : « Je souhaiterais me mesurer au chevalier qui garde la fontaine », dit-il. L'homme blond sourit, mais il était gêné pour révéler à Owein cette aventure, comme il l'avait été à l'égard de Kynon. Pourtant, il expliqua tout à Owein à ce sujet. Et ils allèrent dormir.

Le lendemain matin, les jeunes filles avaient préparé le cheval d'Owein, et il partit jusqu'à la clairière où se trouvait l'homme noir. Owein trouva sa taille plus grande que ne l'avait dit Kynon. Owein demanda le chemin à l'homme noir, et l'autre le lui indiqua. Owein suivit le chemin qu'avait pris Kynon, jusqu'à ce qu'il arrivât auprès de l'arbre vert. Là, il vit la fontaine, avec la dalle et le bassin. Owein prit le bassin, et avec lui versa de l'eau sur la dalle. Voici qu'arrive alors le tonnerre, et après le tonnerre, l'averse, beaucoup plus importants que ce qu'avait dit Kynon. Après l'averse, le ciel s'éclaircit. Lorsque Owein regarda l'arbre, il ne lui restait plus une feuille. Puis voici les oiseaux qui se posent sur l'arbre et chantent. Et lorsque Owein trouvait le plus de plaisir à écouter leur chant, il vit arriver un cavalier du

côté de la vallée. Owein alla à sa rencontre, et l'affronta rudement; ils brisèrent leurs deux lances, puis dégainèrent leur épée et les affilèrent l'une contre l'autre [35].

Owein donna au chevalier un coup qui traversa le heaume, la coiffe de maille et le bonnet bourguignon [36], puis la peau, la chair et l'os, si bien que la cervelle fut lésée. Le chevalier noir reconnut alors qu'il avait reçu un coup mortel, il tourna bride et s'enfuit.

Owein le poursuivit, mais il n'arrivait pas à le frapper de son épée, bien qu'il ne fût pas loin de lui. Owein vit alors un grand château éclatant. Ils arrivèrent à la porte, on laissa rentrer le chevalier noir, mais on lâcha la herse [37] sur Owein. Elle passa juste derrière le pommeau arrière [38] de sa selle, et coupa son cheval en deux moitiés, en détachant aussi les mollettes d'éperons [39] de ses talons; la herse tomba à terre, en rejetant dehors une partie du cheval et les mollettes d'éperons , tandis qu'Owein était enfermé entre les deux portes avec l'autre partie du cheval. La porte intérieure avait été fermée de telle sorte qu'Owein ne pouvait sortir de là.

Owein était bien embarrassé. Tandis qu'il se trouvait dans cette situation, il vit, à travers la jointure de la porte, une rue qui lui faisait face, et deux rangées de maisons de chaque côté de la rue. Il aperçut une jeune fille aux cheveux blonds frisés, portant un diadème d'or, un habit de paile jaune et deux brodequins de cordouan tacheté. Elle se dirigeait vers la grande porte. Elle lui demanda d'ouvrir.

« Dieu sait, noble dame, répondit Owein, qu'on ne peut t'ouvrir d'où je suis, pas plus que tu ne peux me délivrer d'où tu es.

— Dieu sait, dit la jeune fille, ce serait bien malheureux qu'on ne puisse te délivrer; il serait juste qu'une femme te vînt en aide [40]. Dieu sait que je n'ai vu de ma vie un garçon plus gentil que toi envers une femme. Si tu avais une amie, tu serais le meilleur des amis; si tu avais une maîtresse, tu serais le meilleur des amants. C'est pourquoi, dit-elle, je vais faire tout ce que je pourrai pour te libérer. Prends cet anneau, mets-le à ton doigt, rentre la pierre à l'intérieur de ta main et referme le poing sur la pierre : tant que tu la cacheras, elle te cachera toi aussi. Lorsqu'ils y penseront, là-bas [41], ils viendront te chercher pour te mettre à mort, à cause de l'homme [que tu as blessé]. Comme ils ne te verront

pas, ils se mettront en colère. Moi, je serai là-bas sur ce montoir, en train de t'attendre. Tu me verras, bien que je ne puisse te voir. Tu t'approcheras de moi et mettras la main sur mon épaule : je saurai alors que tu es arrivé jusqu'à moi. Ensuite, tu me suivras là où j'irai. »

Puis elle quitta Owein et s'en alla.

Owein fit tout ce que la jeune fille lui avait demandé. Puis les hommes de la cour vinrent chercher Owein pour le mettre à mort. Mais lorsqu'ils entrèrent, ils ne virent rien d'autre que la moitié du cheval, ce qui les mit en colère. Owein passa parmi eux sans être vu, s'approcha de la jeune fille et mit la main sur son épaule. Elle prit le départ, suivie par Owein, et ils arrivèrent à la porte d'une chambre [42] grande et très décorée. La jeune fille ouvrit, entra et ils refermèrent la chambre derrière eux.

Owein considéra la chambre : il n'y avait pas un clou qui ne fût décoré de couleurs précieuses, il n'y avait pas un panneau qui ne fût sculpté et doré, chacun avec un motif différent. La jeune fille alluma un feu de charbon, prit un bassin d'argent plein d'eau et, une serviette de bliaut blanc sur l'épaule, elle offrit à Owein de l'eau pour se laver. Elle disposa devant lui une table d'argent, dorée en surface, recouverte d'une nappe de bliaut jaune, et elle lui apporta à souper. Owein en était sûr, il y avait là en abondance toutes les nourritures qu'il avait jamais vues, mais elles étaient mieux préparées que partout ailleurs. Il n'avait jamais vu une telle abondance de mets ou de boissons comme ceux qui étaient présentés là, et on ne le servait que dans de la vaisselle d'or ou d'argent. Owein mangea et but jusqu'à une heure avancée après nones [43].

Voici qu'ils entendirent alors des éclats de voix dans le château. Owein demanda à la jeune fille : « Quelle est cette clameur? – On donne l'extrême-onction au seigneur du château », dit la jeune fille.

Owein alla dormir; la jeune fille lui avait préparé un lit d'une qualité digne d'Arthur : il était couvert d'écarlate, de petit gris [44], de paile, de sendal [45], et de bliaut.

À minuit, ils entendirent des cris aigus. « Quelle est cette nouvelle clameur? demanda Owein. – Le seigneur qui possédait le château vient de mourir », dit la jeune fille.

Peu après le lever du jour, ils entendirent des cris d'une violence indescriptible. Owein demanda à la jeune fille : « Que

signifie cette clameur? – On porte au cimetière [46] le corps du seigneur qui était le maître du château. »

Owein se leva, s'habilla et ouvrit la fenêtre de la chambre. Il ne voyait pas de limites ni de fin à la foule qui remplissait les rues, tous étant armés de pied en cap, avec un grand nombre de femmes à pied ou à cheval, tandis que tous les hommes d'Église de la ville chantaient. Owein eut l'impression que le ciel résonnait, tellement il y avait de bruit, avec les cris, les sonneries de cor et le chant des hommes d'Église. Au milieu de cette foule, il vit la bière couverte d'un tissu de bliaut blanc, entourée de gros cierges allumés, en grand nombre. Parmi ceux qui portaient la bière, aucun n'était d'un rang inférieur à celui de baron fieffé. Owein était sûr qu'il n'avait jamais vu une telle profusion de paile, de soie et de sendal.

À la suite de cette foule, il voyait s'avancer une femme blonde, aux cheveux répandus sur les épaules; les mèches étaient tachées du sang de plusieurs blessures. Elle portait un habit de paile jaune qui avait été déchiré, et elle avait aux pieds des brodequins de cordouan bigarré. Il était surprenant que le bout de ses doigts ne fût pas meurtri, tellement elle frappait ses mains avec violence l'une contre l'autre. Owein comprit clairement qu'il n'aurait jamais vu une femme aussi belle qu'elle, si elle avait été dans son état normal. Ses cris étaient plus aigus que ceux des autres, dans la foule, et couvraient même le son des cors. Quand il vit cette femme, il s'enflamma d'amour pour elle au point qu'il en était rempli en tout point de son corps.

Owein demanda à la jeune fille qui était cette femme.

« Dieu sait, dit la jeune fille, c'est une femme dont on peut dire qu'elle est la plus belle, la plus fidèle, la plus généreuse, la plus sage et la plus noble. Celle-là, c'est ma maîtresse, on l'appelle la dame [47] de la fontaine. C'est la femme de celui que tu as tué hier.

– Dieu le voit en moi, dit Owein, c'est elle la femme que j'aime le plus au monde.

– Dieu sait, dit la jeune fille, qu'elle ne t'aime pas du tout [48]. »

Puis la jeune fille se leva, alluma un feu de charbon, remplit d'eau un chaudron, le mit à chauffer, prit une serviette de bliaut blanc, la plaça autour du cou d'Owein, prit un bol d'ivoire et un bassin d'argent, le remplit d'eau chaude et lava la tête d'Owein.

Puis elle ouvrit un coffret, en retira un rasoir à manche d'ivoire dont la lame avait deux stries dorées, et elle lui rasa la barbe ; elle lui sécha la tête et le cou avec la serviette. Puis elle dressa la table devant Owein et lui apporta à souper. Owein était certain qu'il n'avait jamais reçu un souper aussi bon, ni servi aussi largement. Quand il eut terminé de manger, la jeune fille prépara le lit : « Viens dormir ici, lui dit-elle, je vais parler d'amour à ta place [49]. »

Owein alla dormir. La jeune fille referma la porte de la chambre et s'en alla vers le château.

Quand elle arriva, tout n'était que chagrin et soucis. La dame s'était retirée dans sa chambre et ne pouvait voir personne, tellement elle était affligée. Luned alla la trouver et la salua, mais la dame ne fit aucune réponse. La jeune fille s'irrita et dit :

« Qu'est-ce qui te prend de ne répondre à personne aujourd'hui ?

– Luned, dit la dame, comment peux-tu avoir le front de te montrer [50], quand tu n'es pas venue me voir dans la douleur qui était mienne ? Je t'ai rendue riche. C'était mal de ta part.

– Dieu sait, dit Luned, je croyais que tu avais plus de bon sens que cela. Il vaudrait mieux pour toi essayer de profiter du départ de ce noble seigneur, plutôt que te soucier de ce que tu ne pourras jamais retrouver.

– Entre moi et Dieu, dit la dame, je ne pourrais jamais remplacer mon seigneur par aucun autre homme.

– Si, tu pourrais prendre pour mari un homme aussi bon que lui ou même meilleur.

– Entre moi et Dieu, dit la dame, s'il ne me répugnait de faire exécuter celle que j'ai élevée, je te ferais mettre à mort pour m'avoir jugée capable [51] d'une chose aussi déloyale que celle-là. Mais je vais te faire exiler.

– Je suis heureuse, dit Luned, que tu le fasses uniquement parce que je t'ai dit quel était ton intérêt, lorsque tu ne pouvais le voir toi-même. Honte à celle d'entre nous qui la première enverra un message à l'autre, que ce soit moi pour demander une invitation, ou toi pour m'inviter. »

Puis Luned s'en alla. La dame se leva et alla jusqu'à la porte de la chambre, à la suite de Luned. Elle toussa assez fort. Luned se retourna pour la regarder, et la dame lui fit un signe. Luned revint auprès d'elle.

« Entre moi et Dieu, dit la dame à Luned, tu as un mauvais caractère, mais puisque c'est mon intérêt dont tu avais commencé à me parler, explique-moi comment cela serait possible.

– Je vais te l'expliquer, dit-elle. Tu sais que l'on ne peut maintenir ton royaume que par les prouesses et les faits d'armes. Tu dois donc chercher rapidement quelqu'un qui le défendra.

– Comment le pourrai-je? dit la dame.

– Je vais te le dire, dit Luned. Si tu ne peux défendre la fontaine, tu ne peux défendre ton royaume. Seul un homme de l'armée d'Arthur pourra défendre la fontaine. Je vais moi-même aller à la cour d'Arthur, dit Luned, honte sur moi si j'en reviens sans ramener un preux qui gardera la fontaine aussi bien ou même mieux que l'homme qui l'a gardée jusqu'ici.

– C'est difficile, dit la dame, mais pars tout de même essayer de faire ce que tu dis. »

Luned partit en faisant semblant d'aller à la cour d'Arthur, et elle alla rejoindre Owein dans la chambre. Elle resta là avec Owein jusqu'à ce que le temps fût venu où elle aurait dû revenir de la cour d'Arthur. Alors, elle s'habilla et alla rendre visite à la dame, laquelle fut très heureuse de la revoir.

« As-tu des nouvelles de la cour d'Arthur? demanda la dame.

– Les meilleures nouvelles possibles, ma dame, dit-elle. J'ai obtenu ce que je cherchais. À quel moment veux-tu que je te montre le seigneur qui est venu avec moi?

– Amène-le demain vers midi, dit-elle, pour que nous nous voyions. Je ferai fermer [52] la maison à ce moment-là. »

Et elle rentra chez elle.

Le lendemain, vers midi, Owein revêtit une tunique, un surcot et un manteau de paile jaune, avec un large orfroi de fil d'or, deux brodequins de cordouan bigarré, dont la fermeture était une figure de lion en or. Ils arrivèrent dans la chambre de la dame, qui les accueillit avec joie. Elle regarda Owein attentivement :

« Luned, dit-elle, ce seigneur-là n'a pas l'air de quelqu'un qui a voyagé.

– Quel mal y a-t-il à cela, ma dame? dit Luned.

– Entre moi et Dieu, dit la dame, [je jurerais [53] que] c'est bien cet homme-là, et personne d'autre, qui a enlevé la vie du corps de mon seigneur.

– Tant mieux pour toi, ma dame, s'il n'avait pas été plus fort

que lui, il ne lui aurait pas enlevé la vie. On n'y peut plus rien, maintenant que c'est fait.

– Rentrez chez vous, dit la dame, je vais prendre conseil. »

La dame fit convoquer tout le royaume dans une réunion le lendemain; elle leur dit que le comté était vacant, et qu'on ne pouvait le défendre qu'à cheval, avec des armes et des prouesses. « Voici le choix que je vous donne : ou bien l'un d'entre vous me prendra pour femme, ou bien vous me permettrez de prendre ailleurs un mari qui puisse défendre le royaume. »

Ils décidèrent de lui permettre de prendre un mari à l'extérieur. Alors elle fit venir les évêques et les archevêques de sa cour pour célébrer son mariage avec Owein. Et tous les vassaux du comté prêtèrent hommage à Owein.

Owein, quant à lui, garda la fontaine avec la lance et l'épée, voici comment : tout cavalier qui venait là, Owein le jetait à terre et lui faisait payer une rançon pour sa valeur. Puis il partageait l'argent avec les barons et les chevaliers, si bien que ses vassaux l'aimaient plus que tout être au monde. Il continua ainsi pendant trois ans.

[Expédition d'Arthur à la recherche d'Owein]

Un jour que Gwalchmei se promenait avec l'empereur Arthur, il regarda Arthur et le trouva triste et affligé. Gwalchmei eut beaucoup de peine de voir Arthur dans cette condition. Il l'interrogea :

« Seigneur, dit-il, que t'arrive-t-il?

– Entre moi et Dieu, Gwalchmei, dit Arthur, j'éprouve du regret pour Owein, que j'ai perdu il y a au moins trois ans. Si une quatrième année passe sans que je le voie, mon âme ne demeurera plus dans mon corps. Je sais de façon sûre que c'est à cause du récit de Kynon fils de Klydno que nous avons perdu Owein.

– Tu n'as pas besoin, dit Gwalchmei, de mobiliser tout ton royaume pour cela : tu pourras, avec tes hommes, venger Owein s'il a été tué, ou le libérer s'il est en prison, et le ramener avec toi s'il est vivant. »

On s'en tint à ce qu'avait dit Gwalchmei.

Arthur et les hommes de sa mesnie s'équipèrent pour aller à la recherche d'Owein. Ils étaient au nombre de trois mille, sans

compter le petit personnel. Kynon fils de Klydno leur servit de guide.

Arthur arriva au château où Kynon avait séjourné, et lorsqu'ils y arrivèrent, les deux garçons lançaient des flèches au même endroit, et l'homme blond se tenait auprès d'eux. Quand il vit Arthur, il le salua et l'invita au château. Bien qu'ils fussent très nombreux, on ne le fit pas sentir [54] dans le château. Les jeunes filles se levèrent pour les servir; ils auraient trouvé à redire dans tout autre service, comparé à celui de ces jeunes filles. Le service des palefreniers, ce soir-là, ne fut pas moins bon qu'il n'était pour Arthur dans sa propre cour.

Le lendemain matin, Arthur prit le départ, guidé par Kynon fils de Klydno; ils atteignirent l'endroit où se trouvait l'homme noir. Sa taille parut bien plus haute à Arthur que ce qu'on lui avait dit. Ils allèrent jusqu'au sommet de la falaise, puis dans le vallon jusqu'auprès de l'arbre vert, si bien qu'ils virent la fontaine, le bassin et la dalle. Kei vint alors auprès d'Arthur et lui dit : « Seigneur, dit-il, je connais bien les conditions de cette aventure, et je souhaite qu'on me laisse verser de l'eau sur la dalle et affronter la première épreuve qui viendra. » Arthur lui donna la permission.

Kei jeta un bassin d'eau sur la dalle et aussitôt survint le tonnerre, et après le tonnerre l'averse. Ils n'avaient jamais entendu un coup de tonnerre et senti une averse semblables à ceux-là; l'averse tua beaucoup de monde dans le petit personnel qui suivait l'expédition d'Arthur. Lorsque l'averse se fut arrêtée, le ciel s'éclaircit, et ils ne virent plus une seule feuille dans l'arbre. Les oiseaux se posèrent dessus, ils auraient juré qu'ils n'avaient jamais entendu de musique aussi belle que le chant de ces oiseaux.

Puis ils virent arriver un chevalier monté sur un cheval tout noir, vêtu d'un habit de paile tout noir, et qui avançait à vive allure. Kei lui fit front et lutta contre lui. La bataille fut brève, Kei fut jeté à terre. Puis le chevalier dressa un pavillon pour y passer la nuit, et Arthur et ses troupes en firent autant.

Lorsqu'ils se levèrent le lendemain matin, la lance du chevalier portait une enseigne annonçant la bataille. Kei vint auprès d'Arthur et lui dit : « Seigneur, dit-il, c'est de façon malhonnête que j'ai été jeté à terre hier. Me permets-tu d'aller encore aujourd'hui combattre le chevalier? – Je te le permets », dit Arthur.

Kei partit affronter le chevalier ; le chevalier le jeta à terre sur-le-champ, le regarda et le frappa au front avec la douille de sa lance, si bien qu'il brisa son heaume, sa coiffe de maille, sa peau et sa chair jusqu'à l'os, sur une largeur égale à celle du bout de sa lance.

Puis les guerriers d'Arthur allèrent chacun leur tour combattre le chevalier, si bien qu'ils furent tous jetés à terre par lui, à l'exception d'Arthur et de Gwalchmei.

Arthur revêtit son armure pour aller se battre contre le chevalier. « Las, seigneur, dit Gwalchmei, laisse-moi aller le premier à la rencontre du chevalier. » Arthur le lui permit. Il alla donc se battre contre le chevalier, avec, autour de lui et autour de son cheval, une cape [55] de paile que lui avait offerte la fille du comte d'Anjou. C'est pourquoi personne, dans l'armée, ne le reconnut.

Ils partirent à l'attaque l'un de l'autre, et luttèrent toute la journée jusqu'au soir, mais aucun d'eux n'était près de jeter l'autre à terre. Le lendemain, ils retournèrent au combat munis de lances éprouvées. Mais aucun des deux ne l'emporta sur l'autre.

Le troisième jour, ils allèrent se battre munis, chacun, d'une grosse lance, solide et épaisse. Ils s'enflammèrent de fureur, et firent assaut l'un contre l'autre pendant la moitié de la journée ; et puis chacun d'eux donna un tel coup à l'autre, que les sangles de leurs chevaux se brisèrent et qu'ils glissèrent chacun derrière la croupe de leur cheval, jusqu'à terre. Ils se relevèrent aussitôt, tirèrent leurs épées et s'escrimèrent. Tous ceux qui les regardaient étaient persuadés qu'ils n'avaient jamais vu deux hommes aussi vaillants ni aussi forts. Et s'il avait fait nuit noire, elle aurait été illuminée comme en plein jour par les étincelles sortant de leurs armes.

Puis le chevalier donna à Gwalchmei un coup si fort qu'il fit tourner son heaume sur son visage, de sorte que le chevalier vit que c'était Gwalchmei.

Owein dit alors :

« Seigneur Gwalchmei, je ne t'avais pas reconnu à cause de ta cape, tu es mon cousin germain. Tiens, prends mon épée et mes armes !

– C'est toi, Owein, qui es le vainqueur, dit Gwalchmei, c'est toi qui l'as emporté ; prends mon épée. »

Arthur, qui les regardait, vint auprès d'eux.

« Seigneur, dit Gwalchmei, voici qu'Owein vient de me battre, et il ne veut pas me prendre mes armes.

– Seigneur, dit Owein, c'est lui qui m'a vaincu, et il ne veut pas de mon épée.

– Donnez-moi vos épées, dit Arthur, dans ces conditions aucun d'entre vous n'aura vaincu l'autre. »

Owein alla embrasser l'empereur Arthur, et ils se donnèrent l'accolade. Toute l'armée accourut auprès d'eux dans la hâte et le tumulte, pour voir Owein en train de l'embrasser. Il y eut presque des cadavres, sous la pression de cette foule. Cette nuit-là, chacun alla dormir dans son pavillon.

Le lendemain, l'empereur Arthur souhaita s'en aller.

« Seigneur, dit Owein, tu ne dois pas faire comme cela. Il y a trois ans aujourd'hui que je t'ai quitté, seigneur, et cet endroit-là m'appartient. Durant toute cette période jusqu'aujourd'hui, j'ai préparé un festin pour toi, car je savais que tu viendrais me chercher. Tu vas venir chez moi pour te délasser, avec tes hommes, et vous prendrez un bain. »

Ils se rendirent tous ensemble au château de la dame de la fontaine. Le festin, qui avait été préparé pendant trois ans, fut consommé en un trimestre; ils n'avaient jamais trouvé un festin plus agréable ni meilleur que celui-là.

Puis Arthur souhaita partir et envoya des messagers à la dame pour lui demander de laisser Owein partir avec lui, afin de le montrer, pendant un trimestre, aux seigneurs et aux dames de l'île de Bretagne.

La dame le lui accorda, bien que cela lui fût pénible. Owein partit donc avec Arthur pour l'île de Bretagne.

Quand il fut arrivé au milieu de son peuple et de ses compagnons de banquet, il resta pendant trois ans, au lieu de trois mois.

[Épreuves d'Owein au désert]

Un jour qu'Owein était en train de manger à table, dans la cour de l'empereur Arthur à Caer Lleon sur la Wysc, il arriva une jeune fille montée sur un cheval bai, avec une crinière frisée qui tombait jusqu'à terre [56]. Elle portait un habit de paile jaune. Les freins et ce que l'on voyait de la selle étaient tout en or. Elle alla devant Owein, et prit la bague qu'il avait au doigt, en disant :

« C'est ainsi que l'on fait au menteur, au traître sans parole. Honte sur ta barbe! » Puis elle tourna bride et partit. Aussitôt le souvenir de son voyage revint à Owein, et il fut envahi de chagrin. Lorsque le repas fut terminé, il se retira dans son logis, et il eut l'esprit tourmenté pendant toute la nuit.

Le lendemain, lorsqu'il fut levé, il ne se rendit pas à la cour d'Arthur mais partit pour les extrémités du monde et les montagnes désolées. Et il erra ainsi, si longtemps que tous ses vêtements étaient usés, et son corps aussi s'usait, pour ainsi dire; il lui poussa de longs poils par tout le corps. Il frayait avec les animaux sauvages, il se nourrissait en leur compagnie, si bien qu'ils étaient devenus ses familiers. Mais il devint si faible qu'il ne pouvait plus les suivre. Il descendit de la montagne dans le vallon et gagna un parc, le plus beau du monde. Il appartenait à une comtesse veuve.

Un jour, la comtesse sortit se promener avec ses suivantes, au bord d'un étang qui était dans son parc. Arrivées à la hauteur du milieu de l'étang, elles virent une forme d'homme, ou son apparence, et elles en eurent plus ou moins peur. Mais elles s'approchèrent de lui cependant, le touchèrent et l'examinèrent attentivement. Elles virent que ses veines [57] palpitaient, tandis qu'il gémissait à cause du soleil. La comtesse rentra au manoir, prit une fiole remplie d'un onguent précieux et le mit dans la main de l'une de ses servantes :

« Emporte cela, lui dit-elle, prends avec toi ce cheval et ces vêtements, et place-les auprès de l'homme de tout à l'heure. Tu le frotteras avec cet onguent en remontant vers le cœur, et s'il y a encore de la vie en lui, il se lèvera grâce à cet onguent. Observe bien tout ce qu'il fera. »

La jeune fille y alla et lui appliqua la totalité de l'onguent. Elle laissa le cheval et les vêtements auprès de lui, se retira et s'éloigna un peu; elle se cacha et le surveilla. Au bout d'un moment, elle le vit se gratter les bras, se lever et regarder son corps; il éprouva une grande honte quand il vit combien son aspect était horrible. Il aperçut le cheval et les vêtements à côté de lui; il se traîna pour attraper les vêtements, il les tira de la selle jusqu'à lui, et les revêtit. Il monta à grand-peine sur le cheval. La jeune fille alors se montra et le salua. Il fut heureux de la rencontrer et lui demanda quel domaine et quel endroit étaient ceux-ci.

« Dieu sait, dit la jeune fille, ce manoir, là-bas, appartient à une comtesse veuve. Quand le seigneur, son mari, est mort, il lui a laissé deux comtés, et ce soir elle n'a plus en sa possession que cette maison-là. Un jeune comte lui a tout pris, en dehors de cela, parce qu'elle ne voulait pas devenir sa femme.

– C'est bien malheureux », dit Owein.

Il se rendit au manoir avec la jeune fille.

Il descendit dans le manoir; elle le conduisit dans une chambre agréable, lui alluma un feu et le laissa. Puis elle alla trouver la comtesse et lui remit la fiole.

« Jeune fille, dit la comtesse, où est parti tout l'onguent?

– Il est perdu à présent, comtesse, dit-elle.

– Jeune fille, dit la comtesse, il m'est difficile de te blâmer; tout de même, je n'ai pas de chance [58] d'avoir dépensé la valeur de cent quarante livres d'un onguent précieux pour un homme dont je ne sais qui il est. Sers-le néanmoins, ma fille, de façon qu'il ne lui manque rien. »

La jeune fille exécuta ses ordres; elle lui fournit à manger, à boire, du feu, un lit et un bain, jusqu'à ce qu'il fût guéri. Les poils tombèrent par mèches mêlées de peau. Cela dura trois mois, sa peau fut ensuite encore plus blanche qu'auparavant.

Un jour, Owein entendit du tumulte dans le manoir, de grands préparatifs, et le bruit d'armes qu'on apporte. Owein demanda à la jeune fille :

« Quel est ce tumulte? dit-il.

– Le comte dont je t'ai parlé, dit-elle, va venir au manoir avec une grande armée, pour anéantir [59] cette dame. »

Owein lui demanda :

« La comtesse a-t-elle un cheval et des armes?

– Oui, répondit la fille, et le meilleurs du monde.

– Pourrais-tu aller demander à la comtesse, dit Owein, de me prêter un cheval et des armes, pour que je puisse aller en éclaireur observer l'armée?

– J'y vais volontiers », dit la jeune fille.

Elle alla trouver la comtesse et lui répéta toute la conversation. La comtesse éclata de rire et dit :

« Entre moi et Dieu, je lui donnerai un cheval et des armes pour la vie [60], il n'en aura jamais eu de meilleurs en sa possession. Il me plaît qu'il les prenne lui, plutôt qu'elles ne soient prises demain par mes ennemis, et contre ma volonté. Mais je me demande ce qu'il veut en faire. »

On lui amena un cheval gascon noir, achevé, portant une selle de hêtre, ainsi qu'une armure complète pour un guerrier et un cheval. Il revêtit son armure, monta sur le cheval et partit, avec deux écuyers parfaitement équipés d'armes et de chevaux.

Lorsqu'ils furent à proximité de l'armée du comte, ils n'en virent ni les limites, ni la fin. Owein demanda aux écuyers dans quelle brigade se trouvait le comte.

« Dans la brigade, dirent-ils, où il y a ces quatre étendards jaunes. Il y en a deux devant lui et deux derrière lui.

— Bon, dit Owein, rentrez au manoir et attendez-moi à la porte. »

Ils s'en retournèrent. Owein s'avança entre les deux brigades de tête [61] pour rencontrer le comte. Et il l'enleva de sa selle, le mit entre lui et son pommeau de selle, tourna les brides de son cheval et rentra au manoir.

Malgré tous les ennuis qu'il rencontra, il réussit à emporter le comte jusqu'à la porte du manoir, où l'attendaient les écuyers. Ils entrèrent, et Owein remit le comte à la comtesse, en cadeau, en lui disant : « Tiens, voici une compensation pour l'onguent efficace [62] que j'ai reçu de toi. »

L'armée installa ses pavillons autour du manoir. Pour avoir la vie sauve, le comte rendit à la dame ses deux comtés; et pour être libéré, il donna à son tour la moitié de son propre royaume, et tout ce qu'il avait d'or, d'argent, de bijoux, en laissant des otages en garantie.

Owein s'en alla; la comtesse et tous ses sujets [63] l'invitaient à rester, mais Owein ne voulait que partir vers les extrémités du monde et le désert.

Comme il faisait route, il entendit un cri de détresse dans les bois, puis un deuxième, puis un troisième. Il y alla et vit une colline pierreuse, escarpée, au milieu du bois et, sur le flanc de la colline, un rocher gris. Ce rocher avait une fente dans laquelle se trouvaient un serpent, et un lion tout blanc à côté de lui. Lorsque le lion cherchait à s'en aller, le serpent s'élançait sur lui et le mordait [64], et l'autre poussait un cri de douleur.

Owein dégaina son épée et s'approcha du rocher. Au moment où le serpent sortait du rocher, Owein le frappa de son épée si bien qu'il retomba par terre en deux morceaux.

Il sécha son épée et reprit sa route. Or il s'aperçut que le lion le suivait, et jouait autour de lui comme un lévrier qu'il aurait

élevé lui-même. Ils marchèrent ensemble toute la journée jusqu'au soir.

Quand Owein sentit qu'il était temps de se reposer, il mit pied à terre, et lâcha son cheval dans une prairie plane et bocageuse pour y paître. Il alluma un feu. Quand le feu fut prêt, le lion avait apporté assez de bois pour l'entretenir pendant trois nuits. Puis le lion disparut. Bientôt il revint en rapportant un gros chevreuil, magnifique; il le jeta devant Owein et alla s'étendre de l'autre côté du feu. Owein prit le chevreuil, le dépouilla et plaça des morceaux de sa chair sur des broches, autour du feu. Il donna tout le reste du chevreuil à manger au lion.

Tandis qu'il faisait tout cela, Owein entendit un grand gémissement, puis un deuxième, et un troisième, tout près de lui. Owein demanda à voix haute si c'était un homme de ce monde qui gémissait.

« Oui, en vérité, dit la voix.

— Qui es-tu? dit Owein.

— Dieu sait, dit-elle, je suis Luned, la suivante de la dame de la fontaine.

— Que fais-tu ici? demanda Owein.

— Je suis captive, dit-elle, à cause d'un jeune homme qui est venu de la cour de l'empereur pour demander la dame en mariage, et qui est resté quelque temps avec elle. Puis il est reparti vivre à la cour d'Arthur et il n'est jamais revenu. C'était un ami pour moi, celui que j'aimais le plus au monde. Deux valets de la chambre de la dame se sont gaussés [65] de lui devant moi, et l'ont appelé traître et menteur. Je leur ai répondu qu'ils seraient incapables à eux deux de l'affronter lui seul. C'est pour cela qu'ils m'ont enfermée dans ce réceptacle de pierre [66], en disant que je serais mise à mort s'il ne venait pas me défendre au jour fixé. Le terme n'est pas plus loin qu'après-demain et je n'ai personne pour aller le chercher; c'est Owein fils d'Urien.

— Es-tu certaine, dit l'autre, que ce jeune homme viendrait te défendre s'il savait tout cela?

— J'en suis sûre, entre moi et Dieu », dit-elle.

Lorsque les morceaux de viande furent assez cuits, Owein les partagea en deux moitiés, entre lui et la jeune fille. Ils mangèrent, puis ils prolongèrent la conversation jusqu'au lendemain.

Le lendemain, Owein demanda à la jeune fille s'il y avait un

endroit où il pourrait recevoir un repas, et un accueil souriant, ce soir-là.

« Oui, seigneur, dit-elle, va de l'autre côté du gué, suis la route qui longe la rivière; au bout d'un moment tu verras un grand château flanqué de nombreuses tours. Le comte à qui appartient le château est le meilleur du monde pour donner à manger. Tu pourras y rester ce soir. »

Jamais aucun garde n'avait aussi bien veillé sur son maître que ne le fit le lion pour Owein cette nuit-là.

Puis Owein apprêta son cheval, s'en alla de l'autre côté du gué et arriva en vue du château. Il y entra, on l'accueillit avec honneur, on soigna parfaitement son cheval, en mettant devant lui assez de nourriture. Le lion alla s'étendre dans l'écurie du cheval si bien que personne de la cour n'aurait osé s'approcher du cheval à cause de lui. Owein était convaincu qu'il n'avait jamais vu un aussi bon service [67] que dans cet endroit. Mais ils étaient tous aussi tristes que s'ils avaient eu la mort en eux. Ils allèrent manger, le comte s'assit à côté d'Owein, et la fille unique du comte s'assit de l'autre côté. Owein était persuadé qu'il n'avait jamais vu une jeune fille plus parfaite que celle-ci. Le lion vint se placer sous la table entre les pieds d'Owein, qui lui donna une partie de toutes les nourritures qu'on lui servait. Owein ne trouvait d'autre défaut à cet endroit que la tristesse des habitants.

Au milieu du repas, le comte souhaita la bienvenue à Owein :

« Il était temps de te montrer enjoué [68], dit Owein.

– Dieu sait que ce n'est pas à cause de toi que nous sommes tristes, mais c'est qu'il est arrivé matière à s'attrister et à s'affliger.

– De quoi s'agit-il? demanda Owein.

– J'ai deux fils, qui étaient allés hier chasser dans la montagne. Il s'y trouve un monstre qui tue les hommes et les dévore. Il a attrapé mes fils, et j'ai rendez-vous avec lui demain, pour lui livrer cette jeune fille, sinon il tuera mes fils en ma présence. Il a une figure humaine, mais il n'est pas moins grand qu'un géant.

– En vérité, dit Owein, cela est bien malheureux. Que choisiras-tu de faire?

– Dieu sait qu'il est plus digne de moi de laisser mourir mes fils, qu'il a pris malgré moi, plutôt que de lui livrer ma fille pour qu'il la souille et la tue, avec mon consentement. »

Ils parlèrent ensuite d'autres choses. Owein resta au château cette nuit-là.

Le lendemain, ils entendirent un bruit d'une force indescriptible. C'était le géant qui arrivait, apportant les deux fils avec lui. Le comte voulait lui interdire l'accès au château et abandonner ses deux fils. Owein revêtit ses armes et sortit pour se mesurer à lui, avec le lion derrière lui. Lorsque le géant vit Owein revêtu de ses armes, il l'attaqua et se battit contre lui. Le lion combattait bien mieux contre le géant que ne le faisait Owein.

« Entre moi et Dieu, dit le géant à Owein, il ne me serait pas difficile de lutter contre toi, s'il n'y avait pas cet animal auprès de toi. »

Alors Owein repoussa le lion jusqu'au château, ferma la porte sur lui et s'en revint reprendre le combat contre le géant. Quand il sentit qu'Owein était en danger, le lion poussa un rugissement ; il monta jusqu'à la grande salle du comte, de la grande salle il monta jusqu'au donjon [69], et du donjon il sauta jusqu'à côté d'Owein. Le lion donna un coup de patte sur l'épaule du géant, si fort que sa patte le fendit jusqu'à la jointure des jambes, et l'on voyait toutes ses entrailles couler à l'extérieur. Le géant tomba mort.

Owein ramena au comte ses deux fils. Le comte invita Owein à rester, mais celui-ci voulait uniquement s'en retourner dans la prairie où se trouvait Luned.

Là, il vit qu'on avait allumé un grand feu ; deux valets châtains et frisés amenaient la jeune fille pour la jeter dans le feu. Owein demanda ce qu'ils voulaient à la jeune fille. Ils lui répétèrent exactement ce que lui avait appris la jeune fille la nuit précédente.

« Et Owein lui a fait défaut, dirent-ils, c'est pourquoi nous allons la brûler.

– Dieu sait, dit Owein, c'était un brave chevalier ; s'il l'avait su, cela m'étonnerait qu'il ne fût pas venu défendre la jeune fille. Si vous m'acceptiez à sa place, je serais prêt à vous affronter.

– Nous l'acceptons, dirent-ils, par celui qui nous a créés. »

Ils arrivèrent pour se défaire d'Owein. Owein se trouva en situation critique avec les deux valets, mais le lion vint en renfort et, à eux deux, ils l'emportèrent sur les valets. Cependant ces derniers dirent :

« Seigneur, nous étions convenus de ne nous battre qu'avec toi seul ; il nous est plus difficile de lutter contre cet animal-là que contre toi. »

Alors Owein mit le lion dans la prison où la jeune fille avait été enfermée, il fit un mur de pierre contre la porte et il alla reprendre le combat contre les deux hommes. Mais sa force ne lui était pas encore revenue, et les deux valets l'emportaient sur lui, tandis que le lion ne cessait de rugir à cause du danger que courait Owein. Le lion, à la fin, brisa le mur et s'échappa. Il eut bientôt tué l'un des valets, et l'autre aussitôt après. C'est ainsi qu'ils sauvèrent Luned du bûcher.

Puis Owein revint en compagnie de Luned au pays de la dame de la fontaine. Quand il repartit de là, il emmena la dame avec lui à la cour d'Arthur. Elle resta sa femme tant qu'elle vécut.

Plus tard, il prit la route de la cour du Noir Oppresseur (*y Du Traws*[70]). (Le lion ne quitta pas Owein avant qu'il n'ait vaincu le Noir Oppresseur.)

Lorsqu'il entra dans la cour du Noir Oppresseur, il gagna la grande salle et y trouva vingt-quatre femmes, les plus belles que l'on ait jamais vues, mais leurs vêtements ne valaient même pas, en tout, vingt-quatre sous d'argent. Elles étaient aussi tristes que la mort.

Owein leur demanda la raison de leur tristesse. Elles lui apprirent qu'elles étaient filles de comtes, et qu'elles étaient venues là, chacune, avec l'homme qu'elles aimaient le plus : « Lorsque nous sommes venues ici, nous avons été bien accueillies et honorées, et l'on nous a enivrées. Après quoi, le diable qui possède cette cour est venu, il a tué tous nos maris, et nous a pris nos chevaux, nos vêtements, notre or et notre argent. Les corps de nos maris sont encore dans la même maison que nous, avec beaucoup d'autres cadavres. Voilà, seigneur, la raison de notre tristesse. Et nous regrettons que tu sois venu, de peur qu'il ne t'arrive malheur. »

Owein les trouva bien malheureuses, et il sortit en reconnaissance.

Il vit venir à lui un chevalier qui le reçut avec hospitalité et affection, comme s'il était son frère. C'était le Noir Oppresseur.

« Dieu sait, dit Owein, que ce n'est pas pour ton bon accueil que je suis venu ici.

– Dieu sait, dit l'autre, que tu ne l'aurais pas reçu. »

Sur-le-champ, ils s'affrontèrent et se battirent avec acharne-

ment. À la fin, Owein le maîtrisa et lui attacha les mains dans le dos. Le Noir Oppresseur demanda grâce à Owein en lui disant :

« Seigneur Owein, il était prédit que tu viendrais ici pour me soumettre, tu es venu et tu m'as soumis. Je me suis conduit ici en pillard, et ma maison était un repaire de brigand. Si tu me laisses la vie sauve, je serai désormais un hospitalier [71] et je tiendrai dans cette maison un logis d'hôtes, qu'ils soient forts ou faibles, tant que je serai en vie, pour le salut de ton âme. »

Owein accepta cela. Il resta chez lui cette nuit-là.

Le lendemain, il emmena les vingt-quatre femmes avec leurs chevaux, leurs vêtements et tout ce qu'elles avaient apporté de biens et de bijoux. Il se rendit avec elles à la cour d'Arthur.

Si Arthur avait été heureux la première fois, lorsqu'il l'avait perdu, il fut bien plus heureux cette fois-ci. Quant à ces femmes, celles qui voulaient rester à la cour d'Arthur furent admises et celles qui voulaient partir purent s'en aller.

Owein resta désormais à la cour d'Arthur comme chef des troupes [72], très aimé d'Arthur, jusqu'au jour où il rentra auprès de ses vassaux, c'est-à-dire les trois cents épées de Kynverching [73] et la troupe des corbeaux [74]. Partout où Owein allait en leur compagnie, il emportait la victoire.

Ce conte s'appelle « Le conte de la dame à la fontaine ».

L'HISTOIRE DE PEREDUR FILS D'EVRAWC

Des trois « romans » arthuriens gallois, « Peredur » est celui qui a suscité certainement le plus grand nombre d'études philologiques, sans doute parce qu'on y trouve le Graal, ici sous la forme d'un plat supportant une tête coupée et baignant dans son sang. Que peut-on dire de la structure du texte, quand les savants ne sont pas d'accord sur la composition : les uns estiment que le début et la fin sont inspirés de Chrétien de Troyes, d'autres pensent que c'est seulement la fin (l'épisode du château des Merveilles), etc. On doit reconnaître dans ce récit de nombreuses traces du travail de traduction. Néanmoins, le dernier épisode, si souvent considéré comme une imitation de Chrétien de Troyes, est certainement le mieux écrit, et le plus proche du style très pur des Quatre Branches.

Tel qu'il est, le conte de « Peredur » a tout de même son unité. Notre héros est le type même du guerrier : son éducation est difficile, dans la mesure où sa mère avait voulu l'écarter du danger des armes, mais son parcours initiatique n'en est que plus exemplaire. Ses oncles maternels s'en chargent. Le reste de ses aventures montre que le héros, d'une nature invincible au combat, est néanmoins tendre avec les femmes, puisque plusieurs d'entre elles seront, successivement, « sa préférée » (une expression galloise qui se sert du superlatif pour renvoyer à l'amour passion). Mais il n'est pas question pour lui de s'attacher à une héritière apportant des domaines : bien des fois, il conclut son séjour en disant : « Je ne suis pas venu ici pour prendre femme. » Seule l'impératrice de Constantinople semble avoir pu le retenir pendant quatorze ans, mais cela était peut-être la fin du conte dans un état primitif. Autrement dit, Peredur est plus un

guerrier qu'un souverain, et il n'est pas question pour lui de s'attacher à un domaine, mais de prouver sa vaillance.

D'ailleurs Peredur part en errance avant même d'avoir été reconnu chevalier : la première errance est suscitée par l'insulte de Kei, une autre par le refus d'amour d'Angharad, une autre par le message de la jeune fille noire... Errances qui permettent, on le sait, d'aligner les aventures les unes après les autres pour la plus grande gloire du héros. Ce schéma classique du roman arthurien se fonde sur quelques ressorts psychologiques qui caractérisent le héros principal : c'est un chevalier désintéressé, mais avide de gloire, vaillant, mais tout de même sujet à des faiblesses comme l'ivresse, la colère, la rêverie.

Les éléments merveilleux interviennent, en quelque sorte, pour marquer la limite du pouvoir et du savoir du héros : il y a des obstacles qu'il ne peut surmonter qu'avec des objets magiques, ou en demandant conseil. Quant aux apparitions de la lance et du plat portant une tête coupée (un ancêtre du Graal), elles restent, d'un bout à l'autre du récit, des mystères : on ne saura jamais de quoi il s'agit. Les interprétations chrétiennes (la lance de Longin le centurion, le plat supportant la tête de saint Jean-Baptiste) ne sont pas explicitement données, et l'on peut, avec Jean Marx et d'autres, voir dans la tête coupée un reste de croyances païennes celtiques.

On doit noter que la première apparition de ces merveilles se produit dans le château de l'oncle qui doit apprendre à Peredur le métier des armes. Nous pourrions donc supposer que la lance ensanglantée et la tête coupée font partie d'un rituel initiatique réservé aux guerriers. De même la tête coupée de Bran, dieu de la guerre, suffisait à contenter ses compagnons pendant de nombreuses années. D'autres thèmes celtiques (chaudron d'abondance, de résurrection) se sont ensuite substitués à celui de la tête coupée dans l'évolution de la légende du Graal.

BIBLIOGRAPHIE

FRAPPIER, Jean : *Le Roman breton : Perceval ou le Conte du Graal*, Paris, 1953.

GOETINCK, Glenys Witchard : *Historia Peredur vab Efrawc*, Caerdydd, Gwasg Prifysgol Cymru, 1976. (Édition du texte du Livre Blanc, introduction et notes.)

GOETINCK, Glenys Witchard : *Peredur, A Study of Welsh Tradition in the Grail Legends*, Univ. of Wales Press, Cardiff, 1975.

MARX, Jean : « Le Cortège du Château des Merveilles dans le roman gallois de Peredur », *Études Celtiques*, IX, 1, 1960, 92-105.
MARX, Jean : « Observations sur la structure du roman gallois de Peredur », *Études Celtiques*, X, 1, 1962, 88-108.
WILLIAMS, Mary : *Essai sur la composition du roman gallois de Peredur*, Paris, 1909.

Le comte Evrawc [1] possédait un comté dans le Nord; il avait sept fils. Evrawc ne tirait pas sa subsistance du produit de son fief, mais, pour l'essentiel, des tournois, des combats et des guerres. Et comme il arrive souvent à qui poursuit une carrière de guerrier, il fut tué, lui et six de ses fils. Le septième s'appelait Peredur : c'était le plus jeune des sept. Il n'avait pas encore l'âge d'aller au combat, sinon il aurait été tué comme son père et ses frères.

Il avait pour mère une femme intelligente et sage. Elle réfléchit à son fils et à son fief. Elle décida de fuir avec lui dans le désert et la solitude en fuyant le monde habité. Elle n'emmena, pour toute compagnie, que des femmes, ou des jeunes gens, ou des hommes sans force et sans violence, qui n'avaient ni le pouvoir ni l'envie de se battre ni de guerroyer. Personne n'osait parler de chevaux ou d'armes là où le garçon pouvait entendre. Chaque jour il allait jouer dans la grande forêt et jetait des fléchettes de houx.

Un jour, il observa des chèvres qu'il menait paître pour sa mère, et deux biches [2] venues auprès des chèvres. Le garçon s'arrêta, étonné de voir que ces deux animaux n'avaient pas de cornes alors que chacune des chèvres en avait. Il crut que ces animaux étaient restés perdus pendant longtemps et qu'ils avaient perdu leurs cornes de ce fait. Puis il ramena tous les animaux dans un abri destiné aux chèvres au bout de la forêt, et, par sa force et sa rapidité, il y poussa aussi les biches [3]. Puis il rentra à la maison :

« Ma mère, dit-il, j'ai vu une chose étrange, tout près d'ici.

Deux de tes chèvres sont devenues sauvages, et ont perdu leurs cornes d'être restées trop longtemps à l'état sauvage dans les bois. On n'a jamais eu autant de peine que j'en ai eu pour les faire rentrer. »

Tous se levèrent pour aller voir. Quand ils virent les biches, ils admirèrent beaucoup qu'on ait eu assez de force et de rapidité pour les rattraper et les maîtriser.

Un jour, ils virent passer trois chevaliers sur le chemin cavalier, à l'orée de la forêt. C'étaient Gwalchmei fils de Gwyar, Gweir fils de Gwestyl, et Owein fils d'Urien, qui fermait la marche. Ils étaient partis à la poursuite du chevalier qui avait partagé les pommes à la cour d'Arthur [4].

« Ma mère, dit-il, qui sont ceux-là?

– Des anges, mon fils, répondit-elle.

– Je veux être un ange et aller avec eux », dit Peredur.

Il alla jusqu'au chemin, à la rencontre des chevaliers.

« Dis-moi, mon ami, lui dit Owein [5], as-tu vu un chevalier passer ici hier ou aujourd'hui?

– Je ne sais pas ce que c'est qu'un chevalier, dit-il.

– C'est la même chose que moi, dit Owein.

– Si tu me disais tout ce que je voudrais te demander, je te dirais à mon tour ce que tu me demandes.

– Je suis d'accord.

– Qu'est-ce que cela? demanda-t-il en montrant la selle.

– Une selle », dit Owein.

Peredur demanda le nom de chaque objet, ce qu'on voulait et ce qu'on pouvait en faire. Owein lui apprit le nom de chaque chose et tout ce à quoi on l'employait.

« Va de l'avant, lui dit Peredur, j'ai vu la sorte d'homme que tu demandais, et je vais te suivre désormais comme un chevalier. »

Puis Peredur retourna auprès de sa mère et de ses gens.

« Mère, dit-il, ce ne sont pas des anges, mais des chevaliers adoubés [6]. »

Elle tomba en pâmoison. Peredur gagna l'endroit où se trouvaient les chevaux qui charroyaient le bois de chauffe, et qui leur apportaient la nourriture et la boisson du monde habité. Il prit un cheval gris pommelé, squelettique, qui lui paraissait être le plus fort. En guise de selle, il attacha sur lui un panier, et ainsi de suite, il réussit à contrefaire tous les équipements qu'il avait

vus sur Owein. Puis il revint auprès de sa mère : la comtesse reprenait alors ses esprits.

« Bon, dit-elle, tu souhaites partir?

– Oui, dit-il.

– Attends que je te donne quelques conseils, avant que tu ne partes.

– Donne-les vite, dit-il, je vais attendre.

– Va jusqu'à la cour d'Arthur, dit-elle, c'est là que sont les guerriers les meilleurs, les plus généreux et les plus vaillants. Si tu vois une église, récite ta prière en te tournant vers elle. Si tu vois à boire et à manger et que tu en aies besoin, prends-le toi-même au cas où l'on n'aurait pas pensé ou voulu t'en donner. Si tu entends un cri, vas-y, le cri d'une femme est le plus distinct du monde. Si tu vois un beau bijou, prends-le et donne-le à un autre, c'est ainsi que tu te rendras célèbre. Si tu vois une belle femme, courtise-la. Quand bien même elle ne voudrait pas de toi, cela fera de toi un homme meilleur et plus énergique qu'avant [7]. »

Il prit la route en emportant une poignée de fléchettes acérées. Il marcha pendant deux jours et deux nuits dans le désert et la désolation, sans boire ni manger. Puis il arriva à un grand bois sauvage, et, l'ayant pénétré assez loin, il trouva une clairière cultivée, dans laquelle se trouvait un pavillon; le prenant pour une église, il récita sa prière tourné vers le pavillon. Puis il y alla. La porte était ouverte; sur une chaise d'or près de la porte se tenait assise une jeune fille accomplie, aux cheveux châtains; elle avait sur le front un diadème doré, décoré de pierres très lumineuses, et elle avait à la main une grosse bague en or.

Peredur descendit de cheval et entra. La jeune fille lui fit bon accueil et le salua. Devant le pavillon, il vit une table, deux pichets remplis de vin, deux miches de pain blanc et des morceaux de viande de porcelet.

« Ma mère m'a dit, dit Peredur, de prendre à boire et à manger là où j'en trouverais.

– Mets-toi donc à table, seigneur, dit-elle, tu es le bienvenu. »

Peredur se mit à table, prit pour lui la moitié de la nourriture et de la boisson, et laissa l'autre moitié à la jeune fille. Lorsqu'il eut terminé de manger, il se leva et s'approcha de la jeune fille.

« Ma mère m'a dit, dit-il, de prendre les beaux bijoux partout où j'en verrais.

– Prends-les donc, mon ami, dit-elle. Ce n'est pas moi qui t'en empêcherai. »

Peredur prit sa bague, puis s'agenouilla et donna un baiser à la jeune fille. Il prit ensuite son cheval et repartit sur la route.

Plus tard, le chevalier à qui appartenait le pavillon revint : c'était l'Orgueilleux de la Clairière. Il aperçut les traces du cheval :

« Dis-moi, dit-il à la jeune fille, qui est venu ici après moi?

– Un homme d'aspect étrange, seigneur », dit-elle. Et elle lui décrivit l'aspect de Peredur et sa façon de voyager.

« Dis-moi, a-t-il couché avec toi?

– Non, par ma foi, dit-elle.

– Par ma foi, je ne te crois pas et tant que je ne l'aurai pas retrouvé pour venger ma colère et ma honte, tu ne pourras pas passer deux nuits de suite au même endroit. »

Puis le chevalier se leva et partit à la recherche de Peredur.

Peredur, quant à lui, fit route jusqu'à la cour d'Arthur.

Avant lui, cependant, un autre chevalier se présenta à la cour et donna une grosse bague en or au portier pour qu'il lui gardât son cheval. Il alla directement à la grande salle où se trouvaient Arthur et ses guerriers, Gwenhwyvar et ses suivantes, au moment où un valet de la chambre apportait une fiole à Gwenhwyvar. Le chevalier arracha la fiole des mains de Gwenhwyvar et répandit le liquide qu'elle contenait sur le visage et la poitrine de Gwenhwyvar, en lui donnant une gifle violente. « S'il y a quelqu'un qui désire me reprendre cette fiole, dit-il, et venger l'offense faite à Gwenhwyvar, qu'il vienne me chercher sur le pré, je l'attendrai là. » Puis le chevalier reprit son cheval et gagna la prairie.

Alors, chacun baissa les yeux, de peur qu'on ne lui demandât d'aller venger l'offense faite à Gwenhwyvar. Ils pensaient que personne n'aurait osé commettre pareil forfait sans avoir grandes vaillance et force, ou des pouvoirs magiques tels qu'il était impossible de se venger de lui.

Là-dessus, Peredur entra dans la grande salle, monté sur un cheval gris pommelé, squelettique, avec un équipement bricolé et inadapté. Kei était alors debout au milieu de la grande salle.

« Dis-moi, dit Peredur, toi le grand, où est Arthur?

– Qu'est-ce que tu veux à Arthur? dit Kei.

– Ma mère m'a dit d'aller trouver Arthur pour être fait chevalier adoubé.

– Par ma foi, dit Kei, tu es venu avec un cheval et des armes qui ne font pas du tout l'affaire. »

Les gens de la cour l'aperçurent, et se mirent à le railler et à lui lancer de petits bâtons; ils étaient bien contents qu'il fût arrivé un homme de ce genre pour qu'on oubliât l'autre affaire.

Or, à ce moment, entra le nain qui était venu un an auparavant à la cour d'Arthur, avec sa naine, pour demander le droit de séjourner à la cour. Ils l'avaient obtenu à la condition de ne pas dire un mot à personne pendant la durée d'un an.

Lorsque le nain aperçut Peredur, « Ah, dit-il, bienvenue à toi, beau Peredur, fils d'Evrawc, éminent guerrier et fleur de la chevalerie!

– Dieu sait, mon garçon, dit Kei, c'est bien mal trouvé : tu es resté muet pendant un an à la cour d'Arthur, où tu pouvais choisir ton interlocuteur et ton commensal, et voici qu'en présence de l'empereur et de sa cour, tu appelles ce genre d'homme un éminent guerrier et la fleur de la chevalerie! »

Et il lui donna une telle gifle qu'il tomba par terre la tête la première, à demi mort.

Puis voici la naine qui arrive : « Ah, dit-elle, bienvenue à toi, beau Peredur fils d'Evrawc, fleur des guerriers et lumière de la chevalerie!

– Eh bien, jeune fille, dit Kei, c'est bien mal visé, tu es restée muette pendant un an à la cour d'Arthur sans dire un mot à personne, et maintenant, en présence d'Arthur et de ses guerriers, tu appelles ce genre d'homme la fleur des guerriers et la lumière de la chevalerie! »

Il lui donna un coup de pied si fort qu'elle perdit connaissance.

« Toi, le grand, dit alors Peredur, dis-moi où est Arthur.

– Tais-toi, dit Kei. Va chercher le chevalier qui vient de partir dans le pré, enlève-lui la fiole, bats-le, prends son cheval et ses armes. Après cela tu pourras être ordonné chevalier.

– Le grand, je vais faire tout cela », dit Peredur.

Il tourna les brides de son cheval et sortit dans le pré. Lorsqu'il y arriva, le chevalier était en train de se promener à cheval, avec beaucoup d'arrogance du fait de sa force et de son courage.

« Dis-moi, dit le chevalier, n'as-tu vu personne venir de la cour à ma recherche?

— L'homme grand, là-bas, m'a demandé de te battre et de te prendre la fiole, le cheval et les armes pour mon compte.

— Tais-toi, dit le chevalier. Retourne à la cour et demande de ma part à Arthur de venir, lui ou un autre, pour se battre avec moi; s'il ne vient personne assez tôt, je n'attendrai plus.

— Par ma foi, dit Peredur, tu peux choisir si c'est avec ou sans ton accord, en tout cas je veux le cheval, les armes et la fiole. »

Le chevalier en colère l'attaqua et, avec la douille de sa lance, passant entre l'écu et le cou, son bras lui assena un grand coup douloureux.

« Mon garçon, dit Peredur, les valets de ma mère ne jouaient pas comme cela avec moi. Mais je vais jouer avec toi de cette façon, moi aussi. »

Il le visa avec une fléchette pointue et l'atteignit à l'œil, si bien que la pointe ressortit dans la nuque, et qu'il tomba par terre, raide mort.

« Dieu sait, dit Owein fils d'Urien à Kei, tu as fait un mauvais coup à ce fou en l'envoyant au chevalier. À présent, de deux choses l'une, ou bien il a été désarçonné, ou bien il a été tué. S'il a été jeté à terre, le chevalier l'aura compté comme un homme tendre [8], et ce sera une honte éternelle pour Arthur et sa cour. S'il a été tué, Arthur encourra le même déshonneur, et en plus le péché en retombera sur toi [9]. Je ne puis garder la face si je ne vais pas tout de suite m'enquérir du sort qui lui est échu. »

Owein se rendit dans le pré; quand il y arriva, Peredur était en train de traîner le cadavre derrière lui à travers le pré.

« Seigneur, dit Owein, attends. Je vais retirer ses armes.

— Cette tunique de fer, dit Peredur, ne se détachera jamais de lui. Elle fait partie de lui. »

Owein dépouilla l'homme de ses armes et de ses vêtements.

« Voici pour toi, ami, dit-il, un cheval et des armes meilleurs que les précédents. Prends-les donc, je t'en prie, et viens avec moi trouver Arthur, tu seras ordonné chevalier.

— Je ne pourrais garder mon honneur, dit Peredur, si j'y allais. Apporte de ma part la fiole à Gwenhwyvar, et dis à Arthur qu'en tout lieu où j'irai, je serai son vassal. Si je puis lui être utile ou le servir, je le ferai. Dis-lui que je ne retournerai jamais à la cour avant de me rencontrer avec le grand qui s'y trouve, pour venger l'outrage qu'il a fait au nain et à la naine. »

Puis Owein revint à la cour et raconta l'histoire à Arthur, à Gwenhwyvar et à tous les membres de la mesnie, ainsi que la menace lancée contre Kei.

Peredur, lui, reprit la route. Tandis qu'il voyageait, il rencontra un chevalier :

« De quel endroit viens-tu? lui demanda le chevalier.

– D'où je viens? De la cour d'Arthur, dit-il.

– Es-tu un vassal d'Arthur?

– Oui, par ma foi, dit-il.

– C'est l'endroit idéal pour te réclamer d'Arthur.

– Pourquoi? demanda Peredur.

– Je vais te le dire. J'ai toujours été un brigand et un pillard contre Arthur, et tous ceux de ses vassaux que j'ai rencontrés, je les ai tués. »

On n'attendit pas plus longtemps : ils se donnèrent l'assaut; et ce ne fut pas long. Peredur le frappa si fort qu'il le renversa par terre, derrière la croupe de son cheval. Le chevalier demanda grâce :

« Tu obtiendras ta grâce, lui dit Peredur, à condition de me jurer d'aller à la cour d'Arthur et de lui dire que c'est moi qui t'ai désarçonné, en son honneur et pour son service. Dis-lui que je ne foulerai pas le sol de sa cour avant de m'être rencontré avec le grand qui s'y trouve, pour venger l'outrage fait au nain et à la naine. »

Le chevalier jura qu'il le ferait, partit pour la cour d'Arthur et leur raconta toute son histoire, et la menace contre Kei.

Peredur, lui, continua sa route. En une seule semaine, il rencontra seize chevaliers et les désarçonna tous. Ils arrivèrent à la cour d'Arthur avec le même message que le premier, et avec la même menace contre Kei. Arthur et sa cour blâmèrent Kei, ce qui le rendit très soucieux.

Peredur continua de voyager; il arriva devant un grand bois sauvage, le long duquel il y avait un étang; de l'autre côté de l'étang, il y avait une grande cour, entourée de superbes remparts. Au bord de l'étang, un homme aux cheveux gris et blancs était assis sur un coussin de paile. Il était vêtu d'un habit de paile. Des garçons pêchaient dans une barque, sur l'étang.

Quand l'homme aux cheveux blancs vit arriver Peredur, il se

leva et regagna le château ; il était boiteux. Peredur entra dans la cour, dont la porte était ouverte, et il se rendit à la grande salle. Il y trouva l'homme aux cheveux blancs, assis sur un coussin de paile devant un grand feu qui commençait à brûler. À l'arrivée de Peredur, tous les habitants se levèrent, l'aidèrent à descendre et le déchaussèrent. L'homme, frappant de la main sur le bord de son coussin, invita le jeune homme à venir s'y asseoir. Assis l'un près de l'autre, ils discutèrent ensemble ; quand ce fut l'heure, on dressa les tables et on alla manger. À table, il fut placé à côté de l'homme. Lorsque le repas fut terminé, l'homme demanda à Peredur s'il savait bien l'art de l'épée [10].

« Non, mais je ne vois pas ce que j'ignorerais, si je pouvais l'apprendre [11].

– Quiconque saurait jouer du bâton et du bouclier, dit l'autre, saurait aussi l'art de l'épée. »

L'homme aux cheveux blancs avait deux fils, l'un blond, l'autre châtain. « Levez-vous, mes garçons, leur dit-il, pour faire l'exercice avec les bâtons et les boucliers. » Les deux garçons y allèrent.

« Dis-moi, mon ami, dit l'homme, lequel des deux garçons joue le mieux ?

– À mon avis, dit Peredur, le blond aurait pu depuis longtemps faire couler le sang du garçon châtain, s'il l'avait voulu.

– Prends donc le bâton et le bouclier du garçon châtain, mon ami, et fais couler le sang du garçon blond, si tu le peux. »

Peredur se leva, prit le bâton et la targe, leva le bras sur le blond [et le frappa si fort] qu'un sourcil lui tomba sur l'œil, tandis que son sang coulait à flots.

« Bien, mon ami, dit l'homme, va t'asseoir à présent. Tu seras le meilleur de cette île dans l'art de l'épée. Je suis ton oncle, le frère de ta mère, c'est avec moi que tu vas apprendre cette fois-ci les bonnes manières et l'étiquette. Abandonne désormais la langue de ta mère, je vais être ton professeur et te transformerai en un parfait chevalier [12]. À partir de maintenant, voici ce que tu feras : même si tu vois quelque chose qui t'étonne, ne pose pas de question à son sujet si tu ne sais comment te l'expliquer. Ce n'est pas toi qui en seras blâmé, mais moi, puisque je suis ton professeur. »

Puis ils reçurent différents honneurs et services [13], et, lorsque ce fut l'heure, ils allèrent dormir.

Le jour suivant, Peredur se leva, prit son cheval et s'en alla après avoir pris congé de son oncle. Il arriva dans un grand bois, au bout duquel il trouva une prairie toute plane; au-delà de la prairie s'élevait un grand château et une cour complète.

Peredur se dirigea vers le château, trouva la porte ouverte et entra dans la grande salle. Il y trouva un bel homme aux cheveux gris et blancs, assis sur le côté, entouré de nombreux jeunes gens. Chacun se leva à l'arrivée du jeune homme, et ils le servirent avec courtoisie. Il fut placé à côté de l'homme qui commandait le château, et ils se parlèrent. Lorsque arriva l'heure d'aller manger, il fut encore assis à table à côté de lui. Lorsqu'ils eurent bu et mangé aussi longtemps qu'ils le voulaient, le seigneur lui demanda s'il savait l'art de l'épée :

« Si j'avais pu l'apprendre, dit Peredur, je suis sûr que je le saurais. »

Il y avait, sur le sol de la grande salle, un grand pilier [14] de fer aussi gros qu'un guerrier.

« Prends cette épée-là, dit l'homme à Peredur, et frappe ce pilier de fer. »

Peredur se leva, frappa le pilier et en fit deux morceaux, tandis que son épée aussi se brisait en deux.

« Réunis les morceaux et assemble-les. »

Peredur réunit les morceaux, et ils s'assemblèrent pour reformer un tout comme avant.

Il donna un deuxième coup et brisa en deux le pilier et l'épée, et, comme avant, ils se reformèrent en entier.

Il donna un troisième coup, et brisa le pilier en deux, et son épée de même.

« Rassemble les morceaux, et reforme le tout. »

Pour la troisième fois, Peredur rassembla les morceaux, mais ni le pilier ni l'épée ne reformaient un tout.

« Bien, mon garçon, dit-il, va t'asseoir, Dieu te bénisse. Tu es le meilleur du royaume dans l'art de l'épée. Tu as déjà acquis les deux tiers de ta vaillance, le dernier tiers n'a pas encore été atteint : lorsque tu l'auras en entier, personne ne pourra plus te vaincre. Moi, je suis l'un de tes oncles, un frère de ta mère, et le frère de celui chez qui tu étais hier soir. »

Peredur s'assit à côté de son oncle, et ils discutèrent. Puis il vit deux jeunes gens entrer dans la grande salle puis dans la

chambre, portant une lance d'une taille indescriptible; trois ruisseaux {de sang} la parcouraient tout au long, de la pointe jusqu'à terre. Lorsque les gens de la cour virent cela, tous se mirent à crier et à gémir si fort que c'était insupportable. Mais l'homme n'interrompit pas pour autant sa conversation avec Peredur; il ne lui apprit pas ce que c'était, et l'autre ne lui posa pas de question.

Après un moment de silence, ensuite, voici deux jeunes filles qui entrent avec un grand plat, sur lequel il y avait une tête d'homme et du sang en abondance. Chacun se mit alors à crier et gémir au point qu'il était pénible de rester dans la même maison. À la fin, ils s'arrêtèrent, et restèrent à table pour boire aussi longtemps qu'ils le voulurent. Puis on prépara une chambre pour Peredur et ils allèrent se coucher.

Le lendemain matin, Peredur se leva et, ayant pris congé de son oncle, il prit la route. Arrivant à un bois, il entendit un cri lointain, venant de l'intérieur du bois. Il se dirigea dans la direction du cri, et trouva une belle femme aux cheveux châtains, auprès d'un cheval sellé; elle avait entre les bras le cadavre d'un homme et essayait de le mettre sur la selle, mais le cadavre retombait par terre, et à chaque fois elle poussait un cri.

« Dis-moi, ma sœur, dit-il, pourquoi cries-tu ainsi?

– Hélas, maudit [15] Peredur, dit-elle, tu ne m'as guère secourue jusqu'ici dans mon infortune [16].

– Pourquoi serais-je maudit? dit-il.

– Parce que tu as causé le trépas de ta mère : lorsque tu es parti contre son gré, elle a senti une grande douleur bondir en elle, et elle en est morte. Et puisque tu as causé sa mort, tu es excommunié. Le nain et la naine que tu as vus à la cour d'Arthur, c'étaient les nains de ton père et de ta mère, moi je suis ta sœur de lait et celui-là était mon mari; il a été tué par le chevalier qui habite dans ce bois. Ne t'approche pas de lui, de peur d'être tué.

– Ma sœur, tu as tort de me blâmer, dit-il. Je suis resté si longtemps parmi vous qu'il me sera difficile de le vaincre; si j'étais resté plus longtemps, je n'aurai pas pu le vaincre. Quant à toi, arrête de gémir, la délivrance est plus proche de toi qu'elle n'a été. Je vais enterrer ton mari, puis j'irai avec toi trouver le chevalier, et si je peux te venger, je le ferai. »

Après avoir enterré le mort, ils allèrent à la clairière où le chevalier chevauchait son cheval. Aussitôt, le chevalier demanda à Peredur de quel endroit il venait.

« D'où je viens? De la cour d'Arthur.

– Es-tu un vassal d'Arthur?

– Oui, par ma foi.

– C'est l'endroit idéal pour toi pour te réclamer d'Arthur. »

Sans attendre, ils se donnèrent l'assaut, et aussitôt Peredur désarçonna le chevalier. Ce dernier demanda grâce.

« Tu obtiendras ta grâce à condition de prendre cette femme pour épouse. Tout le bien que tu peux faire à une femme, tu le lui feras, pour avoir tué son mari qui était innocent. Et tu iras à la cour d'Arthur, et tu lui diras que c'est moi qui t'ai jeté à terre, pour son honneur et son service. Tu lui diras aussi que je n'irai pas à la cour avant de m'être rencontré avec le grand qui s'y trouve, pour venger l'outrage infligé au nain et à la fille. »

Peredur reçut des garanties du chevalier pour son serment; l'autre installa la femme sur un cheval, et l'équipa pour voyager avec lui. Il partit pour la cour d'Arthur; il rapporta toute l'histoire à Arthur, ainsi que la menace contre Kei. Kei fut blâmé par Arthur et sa cour, pour avoir rendu sauvage [17] un homme aussi bon que Peredur, en l'écartant ainsi de la cour d'Arthur.

« Ce jeune homme ne reviendra jamais à la cour, dit Owein. Kei ne s'en ira pas non plus.

– Par ma foi, dit Arthur, je vais le rechercher dans les déserts de l'île de Bretagne jusqu'à ce que je le trouve. Après, que chacun d'eux fasse subir à l'autre le pire traitement possible. »

Peredur voyageait de son côté, et il arriva dans un grand bois désert : il ne voyait aucune trace d'homme ni d'animal, seulement des buissons et des herbes. Au bout du bois, il vit un grand château couvert de lierre, flanqué de grosses tours nombreuses; près de la porte, les herbes étaient plus hautes qu'ailleurs. < Avec le bout de sa lance, il frappa à la porte [18]. > Voici qu'un jeune homme mince, aux cheveux blonds et roux, apparut sur le créneau au-dessus de lui :

« Choisis, seigneur, dit-il, ou bien c'est moi qui t'ouvrirai la porte, ou bien j'irai dire au maître que tu es à la porte.

– Va dire que je suis ici, et si l'on accepte que j'entre, j'entrerai. »

L'écuyer revint très vite et lui ouvrit la porte. Peredur se rendit

à la grande salle. Il y trouva dix-huit garçons minces et roux, de la même taille, de la même forme, du même âge et vêtus de la même façon que le jeune homme qui lui avait ouvert la porte. Ils étaient bien élevés et faisaient bien le service. Ils le firent descendre de cheval, le déchaussèrent et le menèrent s'asseoir pour parler.

Puis cinq jeunes filles arrivèrent de la chambre dans la grande salle. En regardant celle qui commandait, il était convaincu qu'il n'avait jamais vu un visage aussi beau. Elle portait un vieil habit de paile troué, qui avait dû être beau. Là où l'on voyait sa peau, à travers, elle paraissait plus blanche que la farine la plus blanche. Ses cheveux et ses sourcils étaient plus noirs que le jais; les pommettes de ses joues étaient plus rouges que la chose la plus rouge [19]. La jeune fille salua Peredur, l'embrassa et s'assit à côté de lui.

Bientôt après, il vit entrer deux nonnes, l'une portant un flacon plein de vin, l'autre six miches de pain blanc.

« Ma dame, dirent-elles, Dieu le sait, notre couvent n'a eu, ce soir, que la même quantité de nourriture et de boisson [20]. »

Puis ils allèrent manger. Peredur remarqua que la jeune fille avait envie de lui donner plus qu'aux autres.

« Eh, ma sœur, lui dit-il, c'est moi qui partagerai la nourriture et la boisson.

– Non, mon âme, dit-elle.

– Honte sur ma barbe, dit-il, s'il en est autrement. »

Peredur prit le pain et donna à chacun également; de même il mesura la boisson avec une fiole.

Lorsque le repas fut terminé, « J'aurais aimé, dit Peredur, avoir un endroit tranquille pour dormir ».

On lui prépara une chambre et il alla dormir.

« Voici ce que nous te conseillons, sœur, dirent les jeunes gens à la fille.

– Qu'est-ce que c'est? dit-elle.

– Va trouver le jeune homme dans la chambre à côté, propose-toi à lui de la façon qu'il lui plaira, soit comme épouse, soit comme concubine.

– Voilà une chose qui ne me convient pas, dit-elle. Moi qui n'ai jamais eu affaire à un homme, me proposer moi-même à lui pour être sa maîtresse, je ne le pourrai à aucun prix.

– Nous en donnons notre foi à Dieu, dirent-ils, si tu ne le fais pas, nous t'abandonnerons ici à tes ennemis [21]. »

Alors la jeune fille se releva en répandant des larmes, et elle se rendit à la chambre. Au bruit de la porte qui s'ouvrait, Peredur se réveilla. La jeune fille avait des larmes qui coulaient sur ses joues.

« Dis-moi, ma sœur, dit Peredur, pourquoi pleures-tu?

– Je vais te le dire, seigneur, dit-elle. C'était mon père qui avait cette cour, ainsi que le plus beau comté du monde. Or le fils d'un autre comte lui demanda ma main. Je n'avais pas envie de m'unir à lui, et mon père ne m'aurait pas donnée contre mon gré, ni à lui ni à personne. Mon père n'avait pas d'autre enfant que moi. Après la mort de mon père, le domaine passa entre mes mains. J'avais encore moins envie de le voir ici. Mais il me fit la guerre et s'empara de mon domaine, à l'exception de cette seule maison; grâce à la vaillance des hommes que tu as vus – ce sont mes frères de lait – et grâce aux fortifications de la maison, on ne pouvait nous prendre aussi longtemps que duraient les vivres; mais ils se sont épuisés; les nonnes que tu as vues ont continué à nous nourrir, car elles se déplacent librement dans le royaume, mais elles n'ont plus ni à boire ni à manger, et le comte doit venir dès ce soir avec toutes ses troupes pour s'emparer de ce lieu. S'il me trouve ici, je serai condamnée, au minimum, à être livrée aux valets d'écurie. Je suis venue me proposer à toi, seigneur, sous la forme qui te conviendra, pour que tu sois notre défenseur et que tu nous sauves d'ici ou que tu nous défendes sur place.

– Va dormir, ma sœur, dit-il. Je ne te quitterai pas sans avoir fait cela [22]. »

La jeune fille se retira et alla dormir.

Le lendemain matin, la jeune fille se leva, alla trouver Peredur et le salua.

« Dieu te donne le bien, mon âme. As-tu des nouvelles?

– Rien que du bien, seigneur, du moment que tu es en bonne santé. Le comte et toutes ses troupes se sont installés devant la maison, on n'a jamais vu nulle part autant de pavillons et de chevaliers qui s'interpellent pour aller au combat.

– Eh bien, dit Peredur, que l'on prépare mon cheval, je vais me lever. »

Son cheval fut préparé, il se leva et gagna le pré. Un chevalier s'y trouvait, chevauchant son cheval, et arborant une enseigne de combat. Peredur le renversa par terre par-dessus la croupe de son cheval. Et il renversa beaucoup d'autres guerriers ce jour-là.

À l'heure de none, vers la fin de la journée, un éminent chevalier se présenta pour lutter contre lui; il le jeta à terre. L'autre demanda grâce.

« Qui es-tu? demanda Peredur.

– Dieu sait, dit-il, le chef de l'armée du comte.

– Que possèdes-tu du domaine de la comtesse?

– En vérité, le tiers.

– Eh bien, dit-il, rends-lui intégralement le tiers de son domaine, avec tout le produit que tu en as tiré, et apporte-lui à boire et à manger pour cent personnes, avec cent chevaux et cent armures; tu seras son prisonnier mais tu ne seras pas condamné à mort. »

Tout cela fut apporté sans retard. La jeune fille fut heureuse et contente ce soir-là : elle avait récupéré le tiers de son domaine, elle avait à sa cour abondance de chevaux et d'armures, de nourriture et de boisson. Ils eurent ce soir-là des réjouissances, aussi longtemps qu'ils voulurent, puis ils allèrent se coucher.

Le lendemain matin, Peredur gagna le pré et jeta à terre tous les guerriers qui l'affrontèrent. À la fin de la journée, se présenta un chevalier éminent et fier, qu'il jeta à terre. L'autre demanda grâce :

« Qui es-tu? demanda Peredur.

– L'intendant.

– Qu'est-ce que tu détiens du domaine de la jeune fille?

– Un tiers, répondit-il.

– [Tu devras] rendre le tiers de son domaine à la jeune fille avec tout le produit que tu en as tiré, lui apporter à boire et à manger pour deux cents hommes, ainsi que leurs chevaux et leurs armures, et tu resteras son prisonnier. »

Tout cela fut apporté sans retard.

Le troisième jour, Peredur se rendit dans le pré et il renversa davantage encore de chevaliers. À la fin, le comte vint se battre contre lui, et il le désarçonna. Le comte lui demanda grâce :

« Qui es-tu? demanda Peredur.

– Je ne le cacherai pas, dit-il, je suis le comte.

– Bon, dit Peredur, [tu devras] rendre tout son domaine à la jeune fille et lui donner aussi ton propre comté, en supplément; lui apporter à manger et à boire pour trois cents hommes, ainsi que leurs chevaux et leurs armures; et tu resteras en son pouvoir. »

Ensuite, pendant trois semaines, Peredur imposa le tribut et obtint la soumission générale à l'égard de la jeune fille. Après l'avoir installée et assurée sur son domaine, Peredur lui dit :

« Avec ta permission, je vais repartir.

– Est-ce vraiment ce que tu souhaites, mon frère?

– Oui, par ma foi. N'avait été l'amour que je te porte, je ne serais plus ici depuis longtemps.

– Mon âme, dit-elle, qui es-tu?

– Peredur fils d'Evrawc, du Nord. S'il t'arrive une épreuve ou une difficulté, fais-le-moi savoir, je viendrai te défendre si je le peux. »

Puis Peredur partit. Loin de là, il rencontra une cavalière montée sur un cheval très maigre et couvert de sueur. Elle le salua :

« D'où viens-tu, ma sœur? » dit Peredur.

Elle lui apprit dans quelle condition elle se trouvait et quel était le sens de son voyage. C'était la femme de l'Orgueilleux de la Clairière.

« Oui, dit Peredur, je suis le chevalier à cause duquel tu as reçu cette épreuve; celui qui te l'a imposée s'en repentira. »

Là-dessus arriva un chevalier qui demanda à Peredur s'il avait vu tel chevalier qu'il recherchait.

« Tais-toi, dit Peredur, je suis celui que tu cherches, et, par ma foi [23], la jeune fille est innocente pour ce qui me concerne. »

Ils se battirent cependant; Peredur jeta à terre le chevalier qui demanda grâce :

« Tu auras la vie sauve, si tu reviens sur ton chemin en proclamant que la jeune fille s'est révélée innocente, et que je t'ai désarçonné pour venger son honneur. »

Le chevalier prêta serment dans ces termes, et Peredur reprit sa route.

Sur une montagne en face, il aperçut un château; il s'y rendit et frappa la porte avec sa lance. Un beau garçon châtain vint ouvrir la porte : il avait la taille et la corpulence d'un guerrier, mais l'âge d'un jeune garçon. Dans la grande salle, Peredur trouva une grande et belle femme assise sur une chaise, entourée de nombreuses servantes. La femme l'accueillit aimablement. Lorsqu'il fut l'heure, ils allèrent manger. Après le repas, elle lui dit :

« Tu ferais bien, seigneur, d'aller dormir ailleurs.
– Pourquoi ne puis-je pas dormir ici?
– Il y a ici, mon âme, dit-elle, neuf sorcières avec leur père et leur mère. Ce sont les neuf sorcières de Caer Loyw (Gloucester); au lever du jour elles auraient tôt fait de nous tuer si nous voulions nous échapper [24]. Elles ont réussi à prendre et à piller tout le royaume, à l'exception de cette maison.
– Bon, dit Peredur, je resterai ici ce soir, et s'il vient un danger, et que je puisse vous porter secours, je le ferai. Je ne ferai aucun dommage en tout cas. »

Ils allèrent se coucher.

Au lever du jour, Peredur entendit un cri, il se leva à la hâte, en chemise et en braies, l'épée autour du cou, et il sortit : il trouva une sorcière en train de battre le veilleur, qui criait. Peredur attaqua la sorcière et lui frappa la tête de son épée si bien que son casque et sa coiffe de maille furent aplatis comme une assiette [25].

« Fais-moi grâce, beau Peredur fils d'Evrawc, fais-moi grâce pour l'amour de Dieu [26].
– Comment sais-tu, sorcière, que je suis Peredur?
– Il est dans mon destin, j'en ai eu la vision, de souffrir une douloureuse épreuve de ton fait; quant à toi, tu dois me prendre un cheval et des armes. Tu resteras quelque temps avec moi pour que je t'apprenne à monter à cheval et à manier tes armes [27].
– Dans ces conditions, tu as la vie sauve, dit-il. Fais serment que tu ne feras jamais de tort au domaine de cette dame. »

Peredur prit des garanties pour ce serment et, ayant pris congé de la dame, il partit avec la sorcière pour la cour des sorcières. Il y resta trois semaines de suite, puis il prit le cheval et les armes de son choix et reprit la route.

À la fin du jour, il entra dans une vallée au bout de laquelle il atteignit la cellule d'un ermite. L'ermite le reçut avec joie, et il passa la nuit à cet endroit.

Le lendemain matin, il se leva, et en sortant, il vit qu'il était tombé de la neige la nuit précédente; un faucon sauvage venait de tuer un canard devant la cellule. Le bruit du cheval fit partir le faucon, et un corbeau se posa sur la chair de l'oiseau. Peredur s'arrêta pour considérer la noirceur du corbeau, la blancheur de la neige et la rougeur du sang : il pensa à la chevelure de la femme

qu'il aimait le plus au monde, qui était aussi noire que le jais ; il comparait sa peau à la blancheur de la neige, et la rougeur du sang sur la neige blanche aux deux pommettes rouges sur les joues de la femme qu'il aimait [28].

Or, Arthur et ses hommes étaient en train de chercher Peredur.

« Savez-vous, demanda Arthur, qui est ce chevalier avec une longue lance, qui s'est arrêté dans le vallon là-haut ?

– Seigneur, dit l'un des hommes, je vais savoir qui c'est. »

Le jeune écuyer se rendit auprès de Peredur et lui demanda ce qu'il faisait et qui il était. Comme Peredur était très occupé par la pensée de la femme qu'il aimait le plus, il ne répondit pas. L'autre leva sa lance contre lui, mais Peredur se retourna pour le renverser par-derrière la croupe de son cheval.

Vingt-quatre chevaliers vinrent le trouver l'un après l'autre, et il ne leur répondit pas davantage, mais leur fit à tous le même traitement en les jetant à terre par-dessus la croupe de leur cheval, d'un seul coup.

Puis Kei vint à son tour et lui parla d'un ton rogue et désagréable. Peredur le souleva de selle en lui mettant sa lance sous le menton, et il le jeta par terre à une grande distance, si bien qu'il se brisa un bras et une omoplate. < Il fit passer son cheval vingt et une fois sur son corps [29]. > Tandis que sa grande douleur lui avait fait perdre conscience, son cheval s'en retourna d'une allure fougueuse : lorsque toute la cour vit revenir le cheval sans son cavalier, ils se précipitèrent à l'endroit où avait eu lieu le combat. Ils crurent d'abord que Kei avait été tué. Mais ils s'aperçurent qu'il s'en sortirait sans dommage si l'on trouvait un médecin pour rabouter ses os et resserrer ses articulations.

Cependant Peredur n'avait pas quitté ses pensées bien qu'il vît une multitude s'agiter autour de Kei. On emporta Kei jusqu'à la tente d'Arthur, qui fit venir des médecins compétents auprès de lui. Arthur était mécontent que Kei eût subi ce revers, car il l'aimait beaucoup. Gwalchmei lui dit :

« On n'aurait pas dû tirer de façon discourtoise un chevalier des réflexions où il était plongé, car il peut se faire qu'il ait subi une perte, ou bien qu'il soit en train de songer à la femme qu'il aime le plus. C'est ce manque de courtoisie, peut-être, que partageait l'homme qui l'a rencontré la dernière fois. Si tu le permets, seigneur, je vais voir si le chevalier est sorti de sa songerie. S'il en est ainsi, je lui demanderai aimablement de venir te voir. »

Kei en fut irrité, et lança des paroles furieuses et envieuses : « Gwalchmei, je suis sûr que tu vas le ramener en tenant ses rênes. C'est peu de gloire et d'honneur pour toi, de maîtriser un chevalier épuisé qui s'est déjà fatigué au combat. C'est comme cela pourtant que tu as maîtrisé de nombreux guerriers ; tant que tu continueras avec tes paroles et ta langue mielleuses, il te suffira d'avoir pour armure une tunique de fin bliaut. Tu n'auras besoin de briser ni lance ni épée pour combattre le chevalier que tu trouveras dans cet état.

Gwalchmei dit alors à Kei :

« Tu pourrais parler plus aimablement si tu voulais. Ce n'est pas à moi que tu dois faire payer ta fureur et ta déception. En tout cas, je crois que je ramènerai le chevalier sans me casser un bras ni une épaule. »

Arthur dit à Gwalchmei :

« Tu parles comme un homme sage et de bon sens. Va, arme-toi correctement et choisis ton cheval. »

Gwalchmei s'équipa et s'en alla au pas de son cheval, comme par jeu, dans la direction de Peredur. Ce dernier, appuyé à la hampe de sa lance, poursuivait la même réflexion. Gwalchmei s'approcha de lui sans montrer aucune férocité, et il lui parla :

« Si j'étais sûr que cela te plût comme cela me plaît, je m'entretiendrais avec toi. En tout cas, je suis chargé d'un message d'Arthur à ton intention, pour te prier de venir le voir. Deux hommes sont déjà venus avant moi avec ce même message.

– C'est vrai, dit Peredur, et ils se sont conduits de façon hostile. Ils ont voulu se battre contre moi, et je ne le voulais pas, parce que je ne voulais pas être arraché aux pensées qui m'occupaient. J'étais en train de penser à la femme que j'aimais le plus. Ce souvenir m'est revenu quand je regardais la neige, le corbeau et les gouttes de sang du canard que le faucon avait tué sur la neige. Je me disais que la blancheur de sa peau était semblable à celle de la neige, la noirceur de ses cheveux et de ses sourcils à celle du corbeau, et les deux pommettes rouges de ses joues, semblables aux deux gouttes de sang. »

Gwalchmei dit : « Cette songerie était pleine de noblesse, il n'est pas étonnant que tu n'aies pas voulu en être distrait. »

Peredur dit : « Dis-moi, est-ce que Kei est à la cour d'Arthur ?

– Il y est, dit l'autre, c'est lui le chevalier qui s'est battu avec toi en dernier. Et il ne s'en est pas bien tiré, il s'est cassé le bras

droit et l'omoplate dans la chute que la poussée de ta lance lui a fait faire.

— Eh bien, dit Peredur, j'ai plaisir à commencer ainsi de venger le nain et la naine. »

Gwalchmei s'étonna de l'entendre parler du nain et de la naine. Il s'approcha de lui, l'embrassa et lui demanda quel était son nom [30].

« On m'appelle Peredur, fils d'Evrawc. Et toi, quel est ton nom ?

— On m'appelle Gwalchmei, dit l'autre.

— Je suis heureux de te voir, dit Peredur, j'ai entendu ta renommée de vaillance et de justice dans tous les pays où je suis passé. Je te prie de m'accorder ton amitié.

— Tu l'auras, par ma foi, et accorde-moi la tienne.

— Avec plaisir », dit Peredur.

Ils s'en allèrent, satisfaits et unis, auprès d'Arthur. Lorsque Kei apprit qu'il arrivait, il dit : « Je savais que Gwalchmei n'aurait pas besoin de se battre contre le chevalier. Il n'est pas étonnant qu'il connaisse la gloire, il fait plus avec de belles paroles que nous par la force de nos armes. »

Peredur et Gwalchmei allèrent jusqu'au campement de Gwalchmei pour ôter leurs armures. Peredur prit la même sorte de vêtements que Gwalchmei. Ils arrivèrent auprès d'Arthur en se tenant par la main, et ils le saluèrent.

« Voici, seigneur, dit Gwalchmei, celui que tu cherchais depuis un certain temps.

— Bienvenue à toi, seigneur, dit Arthur. Tu resteras auprès de moi. Si j'avais su jusqu'où iraient tes progrès, tu ne serais pas parti de ma cour comme tu l'as fait. Ceci, pourtant, avait été prédit par le nain et la naine que Kei a maltraités et que tu as vengés. »

Puis la reine et ses suivantes arrivèrent, et Peredur les salua. Elles furent aimables avec lui, et lui souhaitèrent la bienvenue. Arthur montrait beaucoup de respect et de révérence à Peredur. Ils revinrent à Caer Lleon.

La première nuit que Peredur passa à Caer Lleon, à la cour d'Arthur, il arriva qu'en se promenant dans le château, après le repas, il rencontra Angharad Law-Eurawc (« aux Mains d'Or ») :

« Par ma foi, ma sœur, dit Peredur, tu es une jeune fille ave-

nante et aimable. Je pourrais t'aimer plus que toute autre femme, si tu l'acceptais.

– Je fais pourtant serment, dit-elle, que je ne t'aimerai et ne te désirerai jamais, pour l'éternité.

– Je fais serment, quant à moi, dit Peredur, que je ne dirai plus un mot à un chrétien jusqu'à ce que tu admettes que tu m'aimes plus que tout autre homme. »

Le lendemain, Peredur partit et suivit la route principale sur l'arête d'une grande montagne. Au bout de la montagne, il trouva une vallée ronde, dont les bords étaient couverts de bois et de rochers, dont la partie plane était faite de prairies, avec des champs entre les prairies et les bois. Au milieu des bois, il vit de grandes maisons noires, de construction grossière.

Il mit pied à terre et conduisit son cheval vers le bois ; à quelque distance du bois, il vit que le chemin passait par un défilé, au bord d'une arête rocheuse ; à cet endroit dormait un lion attaché à une chaîne ; il y avait, au-dessous du lion, un précipice profond, énorme, rempli d'os humains et animaux.

Peredur tira son épée, frappa le lion et le fit tomber, suspendu à la chaîne au-dessus du précipice. D'un autre coup d'épée, il coupa la chaîne et fit tomber le lion au fond du précipice. Puis il conduisit son cheval par le défilé et arriva dans la vallée.

Il aperçut au milieu de la vallée un beau manoir, vers lequel il se dirigea. Dans la prairie devant le manoir, il vit un homme grand et grisonnant, assis ; il était plus grand que tous ceux qu'il avait vus de sa vie. Deux jeunes gens visaient avec des flèches les manches de leurs couteaux, faits en os de baleine. L'un des deux avait les cheveux châtains et l'autre les cheveux blonds.

Il s'avança jusqu'à l'homme grisonnant et le salua. L'autre lui dit :

« Honte sur la barbe de mon portier. »

Peredur comprit que son portier était le lion. L'homme grisonnant retourna ensuite au manoir, accompagné des jeunes gens, et Peredur les suivit. Il trouva l'endroit beau et magnifique. Ils allèrent dans la grande salle, où l'on venait de dresser les tables, et de les couvrir de nourritures et de boissons en abondance. Puis il vit sortir de la chambre une femme d'âge mur et une jeune : c'étaient les plus grandes femmes qu'il ait jamais vues.

Ils se lavèrent les mains et allèrent manger. L'homme grisonnant s'installa au haut bout de la table, la femme d'âge mûr

s'assit près de lui, Peredur et la jeune fille furent placés l'un à côté de l'autre, et les deux jeunes gens assurèrent le service.

La jeune fille considéra Peredur et prit un air triste. Il lui demanda la raison de sa tristesse :

« C'est toi, mon âme, que j'aime le plus de tous les hommes depuis la première fois que je t'ai vu. Il m'est pénible de voir qu'un jeune homme d'aspect aussi noble que toi doit être exécuté demain. As-tu vu les nombreuses maisons noires au milieu des bois? Ce sont tous les vassaux de mon père, cet homme-là aux cheveux grisonnants; ce sont tous des géants. Demain, ils se rassembleront contre toi et te tueront. Cette vallée s'appelle " la Vallée Ronde ".

– Hé, belle jeune fille, pourrais-tu faire en sorte que mon cheval et mes armes soient mis ce soir dans le même logis que moi?

– Je m'en occuperai volontiers, entre moi et Dieu, si je le puis. »

Lorsqu'il fut plus convenable de dormir que de boire, ils allèrent dormir. La jeune fille fit en sorte que le cheval et les armes de Peredur fussent apportés dans son logis.

Le lendemain, Peredur entendit les clameurs des hommes et des chevaux autour du manoir. Il se leva, mit son armure, revêtit son cheval de son armure et alla dans la prairie. Les deux femmes allèrent trouver l'homme aux cheveux grisonnants :

« Seigneur, dirent-elles, accepte que ce jeune homme prête serment de ne rien révéler de ce qu'il aura vu ici, nous nous portons garantes qu'il tiendra parole.

– Je ne l'accepte pas, par ma foi », dit l'homme grisonnant.

Peredur engagea le combat avec l'armée, et, vers la fin de la matinée [31], il en avait tué le tiers, sans subir aucun dommage.

La femme d'âge mûr dit alors :

« Le jeune homme a réussi à tuer une grande partie de ton armée. Donne-lui un sauf-conduit [32].

– Je ne le donnerai pas, par ma foi », dit-il.

Les deux femmes regardaient le combat du haut du créneau des remparts, Peredur rencontra le jeune homme blond et le tua.

« Seigneur, dit la jeune fille, accorde un sauf-conduit au jeune homme.

– Non, entre moi et Dieu. »

Peredur rencontra ensuite le jeune homme châtain et le tua.

« Tu aurais mieux fait de donner un sauf-conduit au jeune homme avant qu'il n'ait tué tes deux fils, tu auras du mal à lui échapper toi-même.

– Va, ma fille, implore le jeune homme de nous donner la vie sauve, bien que nous ne la lui ayons pas donnée. »

La jeune fille alla trouver Peredur et demanda la vie sauve pour son père et tous ceux de ses vassaux qui étaient encore en vie.

« Je te l'accorde, à condition que ton père et tous ceux qui sont à ses ordres aillent faire hommage à l'empereur Arthur, en lui disant que c'est Peredur, son vassal, qui lui a rendu ce service.

– Nous le ferons volontiers, entre moi et Dieu.

– Et vous devrez recevoir le baptême. J'enverrai un message à Arthur pour lui demander de te donner cette vallée, à toi et, après toi, à ta descendance pour toujours. »

Ils rentrèrent ensuite; l'homme grisonnant et la femme de haute taille saluèrent Peredur. L'homme lui dit :

« Depuis que je règne sur cette vallée, je n'ai jamais vu un chrétien en sortir vivant, sauf toi. Nous irons faire hommage à Arthur et recevoir la foi et le baptême. »

Peredur dit alors : « Je rends grâces à Dieu de n'avoir pas rompu le serment que j'avais fait à la femme que j'aimais le plus au monde, de ne pas dire un mot à un chrétien. »

Ils restèrent là cette nuit-là. Le lendemain matin, l'homme grisonnant partit avec tout son monde pour la cour d'Arthur; ils firent hommage à Arthur, et ce dernier les fit baptiser. L'homme grisonnant lui apprit que c'était Peredur qui l'avait vaincu, et Arthur remit la vallée à l'homme grisonnant, et à ses guerriers, pour la tenir en fief sous son autorité, comme l'avait demandé Peredur. Ayant pris congé d'Arthur, l'homme grisonnant repartit vers la Vallée Ronde.

Peredur, lui, reprit la route le lendemain matin, à travers un grand désert, sans rencontrer âme qui vive. À la fin il trouva une petite habitation, très pauvre : là se tenait un serpent [33] allongé sur un anneau d'or, qui n'avait laissé subsister aucune habitation humaine à sept milles alentour.

Peredur s'avança là où il entendait que se tenait le serpent, et il se battit contre lui avec fureur, violence et frénésie; à la fin, il le tua et prit son anneau.

Il passa ainsi beaucoup de temps dans cette errance, sans dire un mot à aucun chrétien, si bien qu'il perdit sa couleur et sa forme, tellement il regrettait la cour d'Arthur et la femme qu'il aimait plus que toutes, ainsi que ses compagnons.

Puis il revint à la cour d'Arthur. En chemin, il croisa les hommes de la cour qui se rendaient à une mission, avec Kei à leur tête. Peredur les reconnut tous, mais aucun ne le reconnut.

« D'où viens-tu, seigneur? » demanda Kei ; il répéta deux fois sa question, et Peredur ne répondait pas.

Kei le piqua de sa lance à travers la cuisse, mais Peredur, craignant d'être contraint de parler et de manquer à son serment, le laissa passer sans se venger de lui. Gwalchmei dit alors :

« Entre moi et Dieu, Kei, tu as eu tort de blesser un jeune homme comme celui-là parce qu'il ne pouvait pas parler [34]. »

Et il retourna à la cour d'Arthur :

« Princesse, dit-il à Gwenhwyvar, vois-tu quelle mauvaise blessure Kei a infligée à ce jeune homme parce qu'il ne pouvait pas parler? Pour l'amour de Dieu, et pour moi, fais-le soigner par tes médecins, qu'il soit guéri lors de mon retour, je te rembourserai les soins. »

Avant que les guerriers ne fussent rentrés de leur mission, il arriva un chevalier sur le pré qui bordait la cour d'Arthur : il demandait un adversaire de combat. On le lui fournit, il le désarçonna. Pendant huit jours, il désarçonna chaque jour un chevalier. Un jour qu'Arthur et sa cour allaient à l'église, ils virent que le chevalier arborait une enseigne de combat.

« Mes guerriers, dit Arthur, par la virilité de mes hommes, je ne m'en irai pas avant d'avoir pris mon cheval et mes armes pour jeter à terre ce jeunot. »

Les valets allèrent chercher le cheval et les armes d'Arthur. Peredur les rencontra, prit le cheval et les armes, et se rendit sur le pré. En le voyant arriver pour rencontrer le chevalier, tous montèrent sur les toits, les collines et les lieux élevés pour observer le combat.

Peredur fit un signe de la main au chevalier pour lui offrir de donner le premier assaut. Le chevalier l'attaqua mais ne put le faire bouger de sa place. Peredur, à son tour, éperonna son cheval et l'attaqua avec fureur, violence, âcreté, rage et ardeur ; il lui décocha sous la bouche un coup sec et venimeux, violent et cuisant, fort et martial ; il le souleva de selle et l'envoya tomber à une grande distance.

Puis il revint, rendit aux valets le cheval et les armes et gagna la cour à pied. Peredur fut alors appelé « le Jeune Homme Muet ».

Angharad aux Mains d'Or eut une entrevue avec lui :

« Entre moi et Dieu, seigneur, j'ai pris pitié de toi, que tu ne puisses parler. Et si tu avais pu parler je t'aurais aimé plus que tout autre homme. Par ma foi, même si tu ne le peux, je t'aimerai plus que tout autre.

– Dieu te le rende, ma sœur. Par ma foi, je te donne mon amour. »

Alors on sut que c'était Peredur. Il renoua son amitié avec Gwalchmei, Owein fils d'Urien et tous ceux de la cour. Et il resta demeurer à la cour d'Arthur.

*

Arthur était à Caer Lleon sur la Wysg. Il partit à la chasse avec Peredur. Celui-ci lâcha le chien sur la trace d'un cerf; le chien tua le cerf dans un endroit désert. À quelque distance de là, Peredur vit un indice de lieu habité, et il alla dans cette direction.

Il vit une grande salle, et, à la porte, trois valets chauves et menaçants qui jouaient aux échecs. Une fois entré, il vit trois jeunes filles installées sur une couche, revêtues d'habits d'or comme il sied à des nobles. Il alla s'asseoir auprès d'elles sur la couche; l'une des jeunes filles le regarda longuement et se mit à pleurer. Peredur lui demanda pourquoi elle pleurait :

« Parce que je regrette qu'un garçon aussi beau que toi soit exécuté.

– Qui pourrait me mettre à mort?

– S'il n'était pas périlleux pour toi de rester ici, je te le dirais.

– Si grand que soit pour moi le danger de rester, je vais t'écouter.

– C'est notre père qui est le maître de cette cour, et il tue tous ceux qui y entrent sans sa permission.

– Quel genre d'homme est votre père, pour qu'il exécute ainsi tout le monde?

– C'est un homme qui exerce la violence et l'oppression sur ses voisins, et il ne fait réparation à personne autour de lui. »

Il vit alors les valets se lever et débarrasser l'échiquier de ses

cavaliers. Il entendit un grand bruit et il vit entrer un grand homme noir qui n'avait qu'un œil. Les jeunes filles se levèrent à sa rencontre et lui retirèrent ses vêtements. Il alla s'asseoir. Quand il retrouva ses sens et son calme, il aperçut Peredur et demanda qui était ce chevalier.

« Seigneur, dit l'une des filles, c'est le plus beau et le plus noble jeune homme que tu aies jamais vu, au nom de Dieu et au nom de ta noblesse, montre-lui de la mansuétude.

– Je serai bon envers lui à cause de toi; je lui laisse la vie sauve pour cette nuit. »

Peredur s'approcha d'eux autour du feu, prit à manger et à boire, et discuta avec les jeunes filles. Quand il fut un peu ivre, Peredur dit à l'homme :

« Je m'étonne de la force que tu prétends avoir. Qui t'a enlevé ton œil?

– L'une de mes habitudes, c'est de ne laisser en vie aucun de ceux qui me poseraient cette question – ni en grâce, ni contre rançon.

– Seigneur, dit la jeune fille, même s'il te dit des paroles vaines et des propos d'ivrogne, tu dois tenir la parole que tu as proférée tout à l'heure et que tu m'as donnée.

– Je le ferai volontiers, pour l'amour de toi. Je lui laisse la vie sauve pour cette nuit. »

Là-dessus, la nuit passa. Le lendemain, l'homme noir se leva, revêtit son armure et ordonna à Peredur :

« Homme, lève-toi pour subir la mort. »

Peredur lui répondit :

« Tu dois choisir, homme noir, si tu veux te battre avec moi : ou bien enlever tes armes, ou bien me donner d'autres armes pour lutter avec toi.

– Homme, serait-ce que tu pourrais te battre si tu avais des armes? Prends les armes que tu veux. »

La jeune fille apporta à Peredur des armes qui lui plurent, et il alla combattre l'homme noir jusqu'à ce qu'il fût obligé de lui demander grâce.

« Homme noir, tu auras la vie sauve à condition de me dire qui tu es, et qui t'a enlevé ton œil.

– Seigneur, je vais te le dire; c'est en me battant avec le Monstre Noir du Tertre [35]. Il y a une colline qu'on appelle la Colline Douloureuse [36], sur laquelle il y a un tertre; dans le tertre

se trouve un monstre, et dans la queue du monstre, il y a une pierre. La vertu de cette pierre, c'est que celui qui la tient en main, a dans l'autre main autant d'or qu'il en souhaite. C'est en combattant ce monstre que j'ai perdu mon œil. Mon nom est le Noir Oppresseur (*y Du Trahawc*[37]). On m'a appelé ainsi parce que je n'ai laissé personne autour de moi sans l'opprimer et je n'ai fait de réparation à personne.

— Eh bien, dit Peredur, à quelle distance se trouve la colline dont tu parles?

— Je vais te compter les étapes jusque-là, et je te dirai à quelle distance cela se trouve. Le jour où tu partiras d'ici, tu arriveras à la cour des fils du roi des Souffrances.

— Pourquoi les appelle-t-on ainsi?

— Un monstre aquatique les tue chaque jour une fois. Lorsque tu t'en iras de là, tu iras jusqu'à la cour de la comtesse des Exploits.

— Quels sont ces exploits qui entrent dans son nom?

— Elle a une armée de trois cents hommes. À tout étranger qui arrive à la cour, on raconte les exploits de cette armée. Car les trois cents guerriers sont assis auprès de leur dame, et ce n'est pas pour manquer de respect aux hôtes, mais pour qu'on raconte les exploits de l'armée. Le soir où tu t'en iras de là, tu iras jusqu'à la Colline Douloureuse : là, ils ont trois cents pavillons autour de la colline pour surveiller le monstre.

— Puisque tu as sévi aussi longtemps, je t'empêcherai de continuer. »

Et Peredur lui donna la mort.

La jeune fille qui lui avait parlé la première lui dit alors : « Si tu étais pauvre en arrivant ici, tu seras riche désormais, grâce au trésor de l'homme noir que tu viens de tuer. Tu vois toutes les filles avenantes qu'il y a dans cette cour, tu pourras aimer celle qui te plaît.

— Ma dame, je ne suis pas parti de mon pays pour chercher femme. Mais les aimables garçons que je vois ici peuvent s'unir à vous, chacun à chacune comme ils voudront. Je ne veux rien de votre richesse, je n'en ai pas besoin. »

Puis Peredur reprit la route et arriva à la cour des fils du roi des Souffrances. Dans cette cour, il ne vit que des femmes. Elles se levèrent à son arrivée et lui firent bon accueil.

Au début de leur conversation, il vit arriver un cheval sellé portant un cadavre ; l'une des femmes se leva, retira le cadavre de la selle, et le baigna dans une cuve remplie d'eau chaude, en bas de la porte ; elle l'oignit d'une huile précieuse. L'homme se releva vivant, se rendit auprès de Peredur et lui souhaita la bienvenue d'un air souriant. Deux autres hommes entrèrent de même, couchés sur leurs selles, et la jeune fille leur appliqua le même traitement. Peredur demanda au seigneur pourquoi il en était ainsi. Ils répondirent qu'il y avait un monstre, dans une caverne, qui les tuait chaque jour. Là-dessus, la nuit passa.

Le lendemain, les jeunes gens se levèrent pour partir. Peredur leur demanda de le laisser venir avec eux, par amour pour leurs femmes. Ils refusèrent : « Si tu étais tué ici, il n'y aurait rien qui te rendît à la vie. » Ils s'en allèrent, mais Peredur partit sur leurs traces.

Quand ils eurent disparu de sa vue, Peredur rencontra une femme assise sur un monticule – la plus belle femme qu'il eût jamais vue :

« Je sais quel est ton but. Tu veux te battre avec le monstre, et il va te tuer, non pas grâce à sa force, mais par ses ruses. Il a une caverne, un pilier de pierre en défend la porte, et il observe tous ceux qui rentrent sans qu'on puisse le voir. Caché dans l'ombre du pilier, il tue chacun avec une pierre de lance [38] empoisonnée. Si tu fais serment de m'aimer plus que toute autre femme, je te donnerai une pierre avec laquelle tu le verras quand tu rentreras, et lui, il ne te verra pas.

– Je t'en fais le serment, par ma foi, dit Peredur. Depuis que je t'ai vue, je suis amoureux de toi. En quel endroit pourrai-je te chercher ?

– Lorsque tu viendras me chercher, va du côté de l'Inde. »

La jeune fille disparut après avoir remis la pierre à Peredur.

Il poursuivit son chemin vers la vallée d'une rivière : les bords de la vallée étaient boisés, et il y avait des prairies de chaque côté de la rivière. D'un côté de la rivière, il vit un troupeau de moutons blancs, et de l'autre, un troupeau de moutons noirs. Lorsque l'un des moutons blancs bêlait, l'un des moutons noirs passait de l'autre côté et devenait blanc ; lorsqu'un mouton noir bêlait, un mouton blanc passait de l'autre côté et devenait noir. Il vit au bord de la rivière un grand arbre, dont une moitié brûlait depuis la racine jusqu'à la cime, et dont l'autre moitié avait un feuillage verdoyant.

Un peu plus haut, il vit un jeune homme assis sur un monticule, et deux lévriers, avec poitrine blanche et dos tacheté, tenus en laisse, reposant près de lui. Il était convaincu qu'il n'avait jamais vu un jeune homme aussi majestueux. Dans le bois, en face, il entendit des chiens de chasse qui levaient des cerfs. Il salua le jeune homme, qui lui rendit son salut. Peredur voyait trois chemins partir du monticule, deux grands et un petit. Il demanda où conduisaient ces trois chemins.

« L'une de ces routes conduit à ma cour, et je te conseille de choisir, soit d'aller directement à la cour, auprès de ma femme, soit d'attendre ici avec moi. Tu verras les chiens jaunes forcer les cerfs fatigués à sortir du bois dans la plaine et tu verras les meilleurs lévriers que tu aies jamais vus, et les plus vaillants chasseurs de cerfs – tu les verras tuer les cerfs au bord de l'eau près de nous. Lorsqu'il sera l'heure d'aller manger, mon valet m'amènera mon cheval et tu seras le bienvenu ce soir chez moi.

– Dieu te le rende; mais je ne resterai pas ici, je continuerai mon chemin.

– Le deuxième chemin conduit à la prochaine ville; là tu pourras trouver de la nourriture et de la boisson à acheter. Le chemin qui est plus petit que les autres mène à la caverne du monstre.

– Avec ta permission, jeune homme, je me rendrai de ce côté. »

Peredur partit dans la direction de la caverne; il prit la pierre dans la main gauche et sa lance dans la main droite. En entrant, il aperçut le monstre, le transperça de sa lance et lui coupa la tête.

Quand il sortit de la caverne, il trouva à l'entrée les trois compagnons. Ils le saluèrent et lui dirent qu'il avait été annoncé qu'il viendrait tuer ce fléau. Peredur donna la tête du monstre aux trois jeunes gens, et ils lui offrirent de prendre pour femme celle qu'il choisirait de leurs trois sœurs, avec en plus la moitié de leur royaume.

« Je ne suis pas venu ici pour prendre femme; si j'avais voulu une épouse, peut-être aurais-je souhaité prendre plutôt l'une de vos sœurs. »

Puis Peredur reprit la route. Il entendit du bruit derrière lui; il se retourna et vit un homme monté sur un cheval roux, et por-

tant une armure rouge. L'homme vint jusqu'à sa hauteur et le salua au nom de Dieu et des hommes. Peredur, à son tour, le salua aimablement.

« Seigneur, je suis venu te trouver avec une requête.

– Que demandes-tu? dit Peredur.

– Que tu me prennes comme vassal.

– Qui serait mon vassal, si j'accepte?

– Je ne te cacherai pas mon nom. Je m'appelle Etlym à l'Épée Rouge, comte de la côte d'Orient.

– Je suis surpris que tu t'offres comme vassal à un homme qui n'a pas un domaine plus grand que le tien. Je ne possède qu'un comté comme toi. Mais puisque tu juges bon de devenir mon vassal, je t'accepte avec joie! »

Puis ils se rendirent à la cour de la comtesse, où on leur fit bon accueil. On leur apprit que ce n'était pas pour leur manquer de respect qu'on les plaçait au-dessous des hommes de la cour, mais que c'était la coutume de cette cour. Seul celui qui renverserait ses trois cents guerriers pourrait s'asseoir à table à côté de la comtesse, et elle l'aimerait plus que tout autre.

Lorsque Peredur eut jeté à terre les trois cents guerriers de la cour, et qu'il se fut assis auprès d'elle, [elle dit :]

« Je remercie Dieu d'avoir [auprès de moi] un garçon aussi beau et aussi vaillant, bien que je n'aie pas eu celui que j'aimais plus que tous.

– Qui était celui que tu aimais plus que tous?

– Par ma foi, c'était Etlym à l'Épée Rouge, et je ne l'ai jamais vu.

– Dieu sait, dit-il, Etlym est mon compagnon, le voici. C'est à cause de lui que je suis venu jouer ce tour à tes guerriers, et il aurait pu le faire mieux que moi, s'il avait voulu. Je te donne à lui.

– Que Dieu te remercie, beau jeune homme, je vais prendre pour époux l'homme que j'aime le plus. »

Cette nuit-là, Etlym et la comtesse dormirent ensemble.

Le lendemain, Peredur s'apprêta à partir pour la Colline Douloureuse.

« Par ton bras, seigneur, je vais partir avec toi », dit Etlym.

Ils firent route jusqu'à l'endroit d'où ils voyaient la colline et les pavillons.

« Va trouver ces hommes, dit Peredur, et ordonne-leur de venir me faire hommage. »

Etlym se rendit auprès d'eux et leur dit :

« Venez rendre hommage à mon seigneur.

– Qui est ton seigneur? dirent-ils.

– Mon seigneur est Peredur à la Longue Lance, dit Etlym.

– S'il était permis de tuer un messager, tu ne serais pas revenu vivant auprès de ton seigneur, pour avoir formulé une demande aussi exagérée à des rois, des comtes et des barons. Aller faire hommage à ton seigneur! »

Etlym revint auprès de Peredur. Ce dernier lui demanda de retourner leur parler, et de leur donner le choix, soit de lui faire hommage, soit de se battre avec lui. Ils choisirent de se battre.

Peredur jeta à terre les propriétaires de cent pavillons, ce jour-là; le lendemain, il jeta à terre les propriétaires de cent autres pavillons; la troisième centaine décida de faire hommage à Peredur.

Celui-ci leur demanda ce qu'ils faisaient là. Ils lui dirent qu'ils gardaient le monstre jusqu'à ce qu'il mourût. « Alors nous nous battrons pour la pierre, et celui d'entre nous qui sera le plus fort aura la pierre.

– Attendez-moi ici, je vais rencontrer le monstre.

– Non, seigneur, dirent-ils, allons plutôt ensemble lutter contre lui.

– Eh bien, dit Peredur, je ne le veux pas. Si le monstre est tué, je n'aurais pas plus de gloire que chacun d'entre vous. »

Il alla là où était le monstre, le tua et revint parmi eux.

« Comptez le temps que vous êtes restés ici, et je vous le paierai en or », dit Peredur.

Il leur paya ce que chacun disait lui être dû, et il ne leur demanda rien d'autre que de se reconnaître ses vassaux. Puis il dit à Etlym :

« Tu vas aller retrouver la femme que tu aimes le plus; moi, je vais suivre mon chemin en te récompensant d'être devenu mon vassal. »

Et il donna la pierre à Etlym.

« Dieu te le rende, et qu'il aplanisse ton chemin. »

Peredur reprit la route. Il arriva dans la vallée d'une rivière, la plus belle qu'il ait jamais vue; il vit de nombreux pavillons de

toutes couleurs. Mais il trouva plus étrange de voir autant de moulins à vent et de moulins à eau. Il rencontra un grand homme châtain qui avait l'air d'un artisan. Peredur lui demanda qui il était.

« Je suis le maître meunier de tous ces moulins.

— Pourrais-tu me loger? dit Peredur.

— Certainement, avec plaisir », dit l'autre.

Il alla chez le meunier et trouva un beau logis agréable. Peredur lui demanda de lui prêter de l'argent pour acheter de la nourriture et de la boisson pour lui et pour la maisonnée; il le lui rendrait avant de s'en aller. Il demanda au meunier pourquoi il y avait cette foule assemblée.

« De deux choses l'une, ou bien tu viens de loin, ou bien tu es demeuré. Il y a ici la grande impératrice de Constantinople, qui ne veut prendre pour époux que l'homme le plus courageux, car elle n'a aucun besoin de richesses. On ne pouvait apporter la nourriture nécessaire à tant de milliers de gens, c'est pourquoi il y a autant de moulins. »

Ce soir-là, ils eurent du bon temps.

Le lendemain, Peredur se leva, mit son armure et prépara son cheval pour aller au tournoi. Au milieu des pavillons, il y en avait un qui était le plus beau qu'il ait jamais vu : une jolie jeune fille passait la tête par la fenêtre de ce pavillon. Il n'avait jamais vu une fille plus jolie. Elle portait un habit de paile d'or. Il resta regarder la fille depuis le matin jusqu'à midi et de midi jusqu'à l'heure de none. À ce moment-là, le tournoi était fini. Il revint à son logis. Il retira son armure, et demanda au meunier de lui prêter de l'argent. La femme du meunier s'irrita contre Peredur, mais le meunier lui donna tout de même son prêt.

Le lendemain, il se conduisit de la même façon qu'il avait fait le jour précédent. Et ce soir-là, il revint à son logis et emprunta encore de l'argent au meunier.

Le troisième jour, tandis qu'il était de nouveau au même endroit, contemplant la jeune fille, il reçut un grand coup entre l'épaule et la nuque, avec le manche d'une cognée. Il vit derrière lui le meunier, qui lui dit :

« Choisis de deux choses l'une, dit le meunier, tu t'en iras ailleurs ou tu iras au tournoi. »

Peredur fit un sourire au meunier et alla au tournoi. Tous ceux qu'il affronta ce jour-là, il les renversa par terre, et tous ceux

qu'il renversa, il les envoya en cadeau à l'impératrice; leurs chevaux et leurs armes, il en fit cadeau à la meunière en attendant de lui rembourser son emprunt. Peredur continua de jouter au tournoi jusqu'à ce qu'il ait renversé tout le monde. Tous ceux qu'il renversa, il les envoya dans la prison de l'impératrice et il donna leurs chevaux et leurs armes à la meunière, en attendant de lui rembourser l'emprunt.

L'impératrice envoya un message au chevalier du Moulin lui demandant de venir lui rendre visite. Il répondit par un refus la première fois, ainsi que la deuxième. La troisième fois, elle envoya cent chevaliers pour lui demander de venir la voir, et s'il ne voulait pas venir de bon gré, elle leur ordonna de l'amener de force. Ils vinrent délivrer leur message de la part de l'impératrice. Il leur joua un bon tour : il les fit ligoter comme des chevreuils [39] et jeter dans le chenal du moulin.

L'impératrice consulta un sage qui faisait partie de ses conseillers. Il lui dit : « Je vais lui porter ton message. » Il alla voir Peredur, le salua et lui demanda, pour l'amour de sa bien-aimée, de venir voir l'impératrice.

Peredur accepta de venir avec le meunier. Une fois entré dans le pavillon, il s'assit au premier endroit venu, et elle s'assit à côté de lui. Ils eurent un bref entretien. Puis Peredur prit congé et rentra dans son logis.

Le lendemain, il revint la voir; quand il entra dans le pavillon, toutes les places avaient été arrangées avec autant de soin l'une que l'autre, parce qu'ils ne savaient pas où il irait s'asseoir. Peredur s'assit à côté de l'impératrice, et ils parlèrent amicalement.

Tandis qu'ils se parlaient, ils virent entrer un homme noir portant à la main un gobelet d'or, rempli de vin. Il tomba à genoux devant l'impératrice et lui demanda de ne le donner qu'à celui qui viendrait se battre avec lui pour l'obtenir. Elle regarda Peredur :

« Princesse, dit-il, donne-moi ce gobelet. »

Il but le vin et donna le gobelet à la meunière.

Puis arriva un homme noir encore plus grand, qui avait à la main un ongle de monstre en forme de gobelet, rempli de vin. Il le donna à l'impératrice en lui demandant de ne le donner qu'à celui qui se battrait avec lui.

« Princesse, dit Peredur, donne-le-moi. »

Elle le donna à Peredur. Peredur but le vin et donna le gobelet à la meunière.

Puis arriva un homme roux et frisé encore plus grand que les précédents. Il avait à la main un gobelet de cristal rempli de vin. Il tomba à genoux, donna le gobelet à l'impératrice en lui demandant de ne le donner qu'à celui qui se battrait contre lui pour l'obtenir.

Elle le donna à Peredur, qui l'envoya à la meunière.

Ce soir-là, il rentra à son logis.

Le lendemain, il mit son armure, équipa son cheval et se rendit sur le pré. Peredur tua les trois hommes et ensuite se rendit au pavillon. Elle lui dit :

« Beau Peredur, souviens-toi du serment que tu m'as fait quand je t'ai donné la pierre, quand tu as tué le monstre.

– Princesse, dit-il, tu dis vrai, je m'en souviens bien. »

Peredur régna pendant quatorze ans avec l'impératrice, d'après l'histoire [40].

*

Arthur était à Caer Lleon sur la Wysg, sa cour principale. Au milieu de la grande salle, quatre hommes étaient assis sur un drap de paile : Owein fils d'Urien, Gwalchmei fils de Gwyar, Hywel fils d'Emyr d'Armorique et Peredur à la Longue Lance.

Soudain ils virent entrer une jeune fille brune et frisée [42], montée sur une mule jaune, et tenant à la main des lanières rugueuses pour faire avancer la mule. Elle avait un aspect désagréable et repoussant. Son visage et ses mains étaient plus noirs que le fer le plus noir qui ait jamais été poissé. Le plus laid, ce n'était pas la couleur, mais la forme de son corps. Elle avait des joues très hautes, un visage aux chairs pendantes, un nez court avec de larges narines, l'un de ses yeux était vert-gris, étincelant, l'autre était noir comme le jais, et profondément enfoncé dans sa tête. Ses dents étaient longues et jaunes, plus jaunes que les fleurs du genêt ; son ventre commençait au sternum et remontait plus haut que son menton. Sa colonne vertébrale était courbée comme une crosse. Ses deux cuisses étaient larges, osseuses, et au-dessous, tout était mince, sauf les pieds et les genoux qui étaient gros.

Elle salua Arthur et tous les gens de sa cour, excepté Peredur à qui elle adressa des paroles furibondes et hostiles :

« Peredur, je ne te salue pas, car tu ne le mérites pas. La fortune a été aveugle lorsqu'elle t'a donné les talents et la gloire. Lorsque tu es venu à la cour du roi boiteux, tu as vu le jeune homme qui portait la lance aiguisée, celle dont la pointe portait une goutte de sang qui coulait en cascade jusqu'au poing du jeune homme. Tu as vu encore d'autres merveilles, mais tu n'as demandé ni leur sens ni leur cause. Si tu l'avais demandé, le roi aurait été guéri et son royaume aurait retrouvé la paix. Désormais ce sont des guerres et des combats, des chevaliers tués, des femmes réduites au veuvage, des jeunes filles sans moyen de subsistance, et tout cela à cause de toi. »

Puis elle dit à Arthur :

« Avec ta permission, seigneur, [je me retirerai]. Mon logis est loin d'ici, c'est le Château Orgueilleux. Je ne sais si tu en as entendu parler. Il s'y trouve cinq cent soixante-six chevaliers ordonnés, chacun avec la femme qu'il aime le plus. Quiconque désire gagner la gloire par les armes, la lutte et le combat, il la trouvera là s'il la mérite. Cependant celui qui veut atteindre le sommet de la gloire et de l'honneur, je sais où il y arriverait. Il y a un château sur une montagne visible de tous côtés, il s'y trouve une jeune fille; le château est assiégé : quiconque le délivrerait obtiendrait la gloire suprême. »

Sur ces mots, elle repartit.

Gwalchmei dit :

« Par ma foi, je ne dormirai pas d'un sommeil tranquille tant que je ne saurai pas si je peux délivrer la jeune fille. »

Beaucoup de guerriers d'Arthur furent d'accord avec lui. Peredur cependant était d'un autre avis :

« Par ma foi, je ne dormirai pas d'un sommeil tranquille tant que je ne saurai pas l'histoire et le sens de la lance dont parlait la fille noire. »

Tandis que chacun s'équipait, voici qu'arrive à la porte un chevalier de la taille et de la force d'un champion, monté sur un bon cheval et bien pourvu d'armure. Il entra, salua Arthur et tous ses guerriers à l'exception de Gwalchmei. Le chevalier avait à l'épaule un bouclier criblé d'or, avec une traverse d'émail bleu. Toute son armure était de la même couleur. Il dit à Gwalchmei :

« Tu as tué mon seigneur par tromperie et trahison et je le prouverai. »

Gwalchmei se leva :

« Voici, dit-il, mon gage contre toi [43], soit ici soit en tout lieu qu'il te plaira, que je ne suis ni un trompeur ni un traître.

– Je désire que notre combat ait lieu en présence de mon roi.

– C'est d'accord, dit Gwalchmei. Va, je te suis. »

Le chevalier s'en alla, et Gwalchmei se prépara. On lui proposa plusieurs armes, mais il ne voulut prendre que les siennes. Gwalchmei et Peredur revêtirent leurs armures et ils suivirent l'homme ensemble, à cause de leur amitié et de leur grande affection l'un pour l'autre. Ils ne se mirent pas en quête ensemble mais chacun de son côté [44].

Dans la jeunesse du jour, Gwalchmei arriva dans une vallée où il vit un château. Dans le château se trouvait une grande cour; il était flanqué de tours hautes et fières. Il vit un chevalier sortir par la porte pour aller chasser, monté sur un palefroi noir et brillant, aux larges narines, et fringant, allant d'un trot fier et régulier, vif, rapide et sûr. C'était le seigneur de la cour. Gwalchmei le salua.

« Dieu te donne le bien, seigneur. D'où viens-tu?

– D'où je viens? De la cour d'Arthur, dit-il.

– Es-tu un vassal d'Arthur?

– Oui, par ma foi, dit Gwalchmei.

– J'ai un bon conseil pour toi, dit le chevalier. Je te vois fatigué, épuisé. Va dans la cour et restes-y passer la nuit si cela te plaît.

– Oui, seigneur, et que Dieu te le rende.

– Voici un anneau qu'il faudra montrer au portier comme signe de reconnaissance; va dans cette tour, c'est l'une de mes sœurs qui s'y trouve. »

Gwalchmei se présenta à la porte, montra l'anneau et se rendit à la tour. Quand il entra, il vit un feu qui brûlait avec des flammes hautes et claires, sans fumée, et une jeune fille majestueuse et belle, assise sur une chaise auprès du feu. La jeune fille lui fit un bon accueil, lui souhaita la bienvenue et vint à sa rencontre. Il alla s'asseoir à côté d'elle. Ils prirent leur repas. Après manger, ils continuèrent une agréable conversation.

Soudain entra en face d'eux un bel homme grisonnant :

« Ah, vile putain! dit-il, si tu savais comme il te sied de jouer et d'être assise avec cet homme, tu ne le ferais pas. »

Il se retira aussitôt et partit.

« Seigneur, dit la jeune fille, si tu suivais mon conseil, tu fermerais la porte de peur que cet homme ne te prépare un piège. »

Gwalchmei se leva et, lorsqu'il arriva à la porte, l'homme était là avec une troupe de soixante guerriers tout armés, escaladant la tour. Gwalchmei prit un échiquier et les empêcha d'arriver jusqu'en haut, jusqu'au moment où le seigneur revint de la chasse.

« Que se passe-t-il? demanda-t-il.

– Une vilaine affaire, dit l'homme grisonnant. Cette misérable est restée toute la soirée à boire assise en compagnie de l'homme qui a tué votre père; c'est Gwalchmei fils de Gwyar.

– Arrêtez maintenant, dit le comte, je vais entrer. »

Le comte fut aimable avec Gwalchmei.

« Seigneur, dit-il, tu as eu tort de venir dans notre cour, si tu savais que tu avais tué notre père. Bien que nous ne puissions le venger, Dieu, lui, te punira pour cela.

– Mon ami, dit Gwalchmei, voici ce qu'il en est : je ne suis pas venu pour avouer ni pour nier que j'ai tué votre père, je suis chargé d'une mission pour Arthur et pour moi. Je te demande un délai d'un an, en attendant que je sois rentré de ma mission, et alors, par ma foi, je viendrai à cette cour pour avouer ou nier. »

Le délai fut volontiers accordé. Il passa la nuit à la cour. Le lendemain, il repartit et l'histoire ne raconte rien de plus au sujet de Gwalchmei à cet endroit.

Peredur continuait de voyager. Il circula à travers l'île, cherchant des nouvelles de la fille noire, et il n'en trouva pas. Il arriva dans une terre qu'il ne connaissait pas, dans la vallée d'une rivière. En arpentant cette vallée, il vit venir à sa rencontre un cavalier ayant un insigne de prêtre. Il lui demanda sa bénédiction.

« Malheureux, dit-il, tu n'as pas droit à la bénédiction, et elle ne te servirait à rien, pour avoir revêtu ton armure un jour aussi sacré que celui-ci.

– Quel est le jour d'aujourd'hui? demanda Peredur.

– C'est le vendredi de la Crucifixion [45].

– Ne me blâme pas, je ne le savais pas. Il y a un an aujourd'hui que j'ai quitté mon pays. »

Il descendit de cheval et mena son cheval à la main. Il suivit quelque temps la grand-route, et rencontra un chemin transversal. Il suivit ce chemin à travers le bois. De l'autre côté du

bois, il aperçut un château démantelé où il voyait des signes d'habitation. Il s'y rendit. À la porte du château, il rencontra le prêtre qu'il avait déjà vu, et lui demanda sa bénédiction.

« Dieu te bénisse, dit-il, il convient mieux de marcher ainsi. Tu resteras ce soir en ma compagnie. »

Peredur resta là cette nuit. Le lendemain, il voulut partir.

« Ce jour-ci n'est pas un jour où l'on peut voyager. Tu resteras avec moi aujourd'hui, demain et après-demain, je te donnerai les meilleures informations que je pourrai sur ce que tu recherches. »

Le quatrième jour, Peredur souhaita partir, et il pria le prêtre de lui donner des indications sur le château des Merveilles.

« Je vais te dire tout ce que je sais. Traverse cette montagne-là : de l'autre côté, il y a une rivière, et, dans la même vallée, une cour royale : c'est là que se trouvait le roi de Pâques. S'il y a un endroit où tu puisses avoir des nouvelles du château des Merveilles, c'est là. »

Il se mit en route et atteignit la vallée de la rivière. Il croisa une troupe de gens partant à la chasse, parmi lesquels il vit un homme de haut rang. Peredur le salua.

« Tu as le choix, seigneur, soit d'aller à la cour, soit de m'accompagner à la chasse. J'enverrai l'un de mes hommes pour te recommander à la fille que j'ai là-bas, pour que tu prennes à manger et à boire en attendant que je revienne de la chasse. Si ce que tu veux est dans la mesure de mes moyens, je te le procurerai volontiers. »

Le roi dépêcha un valet court et blond pour l'accompagner. Lorsqu'ils arrivèrent à la cour, la princesse venait de se lever et allait se laver. Peredur s'avança, elle lui fit bon accueil et le plaça près d'elle. Ils prirent leur repas. À toute chose que lui disait Peredur, elle riait aux éclats au point que toute la cour l'entendait. Le valet blond dit alors à la princesse :

« Par ma foi, dit-il, si tu as jamais eu un amant [46], c'est ce jeune homme qui l'a été, et s'il ne l'a pas été, tu as l'esprit et l'âme fixés sur lui. »

Le valet blond alla trouver le roi et lui dit qu'il croyait fermement que le jeune homme qu'il avait rencontré était l'amant de sa fille. « Et s'il n'est pas son amant, je crois qu'il le sera très bientôt si tu ne prends pas de précautions.

– Que me conseilles-tu, valet?

– Je te conseille d'envoyer des hommes vaillants pour le capturer, afin de savoir la vérité à ce sujet. »

Il envoya des guerriers pour arrêter Peredur et le mettre en prison.

La jeune fille alla trouver son père et lui demanda pourquoi il avait fait emprisonner le jeune homme qui venait de la cour d'Arthur.

« Dieu sait, dit-il, il ne sera pas libéré ce soir, ni demain, ni après-demain, il ne sortira jamais de l'endroit où il est. »

Elle ne protesta pas contre ce qu'avait dit le roi, et elle se rendit auprès du jeune homme.

« Trouves-tu désagréable d'être ici?

— J'aimerais autant ne pas y être, dit-il.

— Ton lit et ta situation ne seront pas plus mauvais que ceux du roi. Tu auras les meilleurs musiciens de la cour, à ton gré. Et si tu trouves plus plaisant que mon lit soit ici pour que nous parlions ensemble, je te l'accorderai volontiers.

— Je ne refuse pas cela. »

Il resta en prison cette nuit-là, et la jeune fille tint toutes ses promesses.

Le lendemain, Peredur entendit du vacarme dans la ville.

« Eh bien, belle fille, dit-il, quel est ce vacarme?

— L'armée du roi et ses forces entrent aujourd'hui dans la ville.

— Que veulent-ils donc?

— Il y a près d'ici un comte possédant deux comtés, qui est aussi puissant qu'un roi. Il doit y avoir un combat entre eux aujourd'hui.

— J'ai une requête à te faire, lui dit Peredur, procure-moi un cheval et des armes pour aller assister au combat. Je te donne ma parole que je reviendrai dans ma prison.

— D'accord, dit-elle, je te procurerai un cheval et des armes. »

Elle lui apporta un cheval et des armes; il avait une cotte d'armes toute rouge par-dessus son armure, et il mit à son épaule un bouclier jaune. Il alla assister au combat.

Tous les guerriers du comte qu'il rencontra ce jour-là, il les jeta à terre, et il revint dans sa prison.

Elle lui demanda les nouvelles, mais Peredur ne lui répondit pas un mot.

Elle alla interroger son père et lui demanda qui de ses hommes avait été le meilleur.

Il répondit qu'il ne le connaissait pas. « C'était un guerrier

avec une cotte rouge par-dessus son armure, et portant un bouclier jaune sur son épaule. »

Elle sourit, et revint trouver Peredur. Elle le traita avec grand respect ce soir-là.

Trois jours de suite, Peredur tua les gens du comte, et avant que personne n'eût pu savoir qui il était, il retournait à sa prison.

Le quatrième jour, Peredur tua le comte lui-même. La jeune fille vint trouver son père et lui demanda les nouvelles.

« Bonne nouvelle, dit le roi, le comte a été tué, et je vais avoir ses deux comtés.

– Sais-tu, seigneur, qui l'a tué?

– Je le sais, dit le roi : c'est le chevalier avec la cotte rouge et le bouclier jaune.

– Seigneur, dit-elle, je sais qui c'est.

– Au nom de Dieu, dit-il, qui est-ce?

– Seigneur, c'est le chevalier que tu retiens en prison. »

Il se rendit auprès de Peredur, le salua et lui dit qu'il lui revaudrait le service qu'il lui avait rendu, comme il le souhaiterait lui-même. Quand on alla manger, Peredur fut placé à côté du roi, et la jeune fille à côté de Peredur, de l'autre côté. Après manger, le roi dit à Peredur :

« Je te donne ma fille en mariage avec la moitié de mon royaume et je te remets les deux comtés comme cadeau de suzerain [47].

– Seigneur, Dieu te le rende. Je ne suis pas venu ici pour prendre femme.

– Que cherches-tu donc, seigneur?

– Je cherche des nouvelles du château des Merveilles.

– Le seigneur a des pensées plus élevées que ce que nous nous attendions à trouver, dit la jeune fille. Tu auras des informations sur le château des Merveilles, on te guidera à travers le royaume de mon père et tu auras de quoi payer ton voyage. Tu es, seigneur, l'homme que j'aime le plus au monde. »

Puis elle lui dit :

« Traverse cette montagne-là, tu verras un étang et, au milieu de l'étang, un château qui s'appelle le château des Merveilles. Nous ne savons rien de ces merveilles, sauf qu'on les appelle ainsi. »

Peredur partit vers ce château. La porte était ouverte, il se rendit dans la grande salle. Là, il vit un jeu d'échecs où les deux troupes jouaient l'une contre l'autre [48]. La troupe qu'il aidait perdait la partie, et la troupe ennemie poussait un cri de triomphe comme si ç'avaient été des hommes. Il se mit en colère, prit les cavaliers sur ses genoux et jeta l'échiquier dans l'étang.

Sur ces entrefaites, entra la fille noire :

« Je ne te souhaite pas la bienvenue [49]. Tu as plus souvent fait le mal que le bien.

– Que me veux-tu, fille noire? demanda Peredur.

– Tu as fait perdre son échiquier à l'impératrice, ce qu'elle n'aurait pas accepté même au prix de son empire.

– Y aurait-il moyen de retrouver l'échiquier?

– Oui, si tu allais à Caer Ysbidinongyl [50]. Là, un homme noir dévaste la plus grande partie du royaume de l'impératrice; en le tuant, tu retrouverais l'échiquier. Mais si tu vas là-bas, tu ne reviendras pas vivant.

– Ne veux-tu pas me guider jusque-là?

– Je vais te dire le chemin. »

Il alla jusqu'à Caer Ysbidinongyl et se battit contre l'homme noir. L'homme noir demanda grâce :

« Je te donne la vie sauve, dit Peredur. Mais fais revenir l'échiquier à l'endroit où il était quand je suis arrivé dans la grande salle. »

La fille noire arriva :

« Que la malédiction divine s'abatte sur toi, en retour de ta fatigue, pour avoir laissé en vie le fléau qui dévaste le royaume de l'impératrice.

– Je lui ai fait grâce de la vie, dit Peredur, pour qu'il fît revenir l'échiquier.

– L'échiquier n'est pas là où tu l'avais vu la première fois. Retourne le tuer. »

Peredur alla tuer l'homme noir.

Quand il entra dans la cour, la fille noire y était.

« Jeune fille, dit Peredur, où se trouve l'impératrice?

– Entre moi et Dieu, tu ne la verras pas maintenant si tu ne tues pas le fléau qui se trouve dans cette forêt-là.

– Quel est ce fléau?

– Il y a là un cerf aussi rapide que les oiseaux les plus vifs; il a une corne sur le front, aussi longue qu'une hampe de lance, et

aussi pointue que ce qu'il y a de plus pointu. Il se repaît des pousses d'arbres et de tout ce qu'il y a d'herbe [51] dans la forêt. Il tue tous les animaux qu'il y trouve, et ceux qu'il ne tue pas meurent de faim. Il y a pire encore, il vient chaque jour boire toute l'eau de l'étang aux poissons, et laisse les poissons à l'air, la plupart crèvent avant que l'eau n'y soit revenue.

– Jeune fille, dit Peredur, acceptes-tu de venir me montrer cet animal ?

– Non. Personne n'a osé aller à la forêt depuis un an. Mais il y a ici l'épagneul de l'impératrice, celui-ci lèvera le cerf et le rabattra vers toi. Le cerf, alors, t'attaquera. »

L'épagneul servit de guide à Peredur, leva le cerf et le rabattit vers l'endroit où était Peredur. Le cerf attaqua Peredur, qui le laissa passer avec tout son élan, et lui coupa la tête avec une épée.

Tandis qu'il considérait la tête coupée du cerf, il vit une cavalière venir à lui, et prendre le chien dans le manchon de sa cape ; elle mit la tête entre elle et son pommeau de selle, ainsi que le torque d'or rouge qu'il avait autour du cou.

« Seigneur, dit-elle, tu as agi de façon grossière en tuant le plus beau trésor qu'il y ait eu dans mon domaine.

– On me l'avait demandé. Y a-t-il moyen de regagner ton amitié ?

– Oui. Va sur le sommet de la montagne, tu y trouveras un buisson. Au pied du buisson, il y a une dalle – si tu demandes trois fois un adversaire à combattre, tu auras regagné mon amitié. »

Peredur s'y rendit, alla jusqu'au bord du buisson et demanda un adversaire à combattre. Alors surgit de sous la dalle un homme noir, monté sur un cheval squelettique, portant, lui et son cheval, une grande armure rouillée. Ils se battirent. Chaque fois que Peredur jetait l'homme noir par terre, il revenait d'un bond sur sa selle. Peredur descendit de cheval, dégaina l'épée, et alors l'homme noir disparut en emportant le cheval de Peredur avec le sien, sans que Peredur ne pût lui jeter un autre regard.

Peredur marcha tout le long de la montagne. De l'autre côté, dans une vallée de rivière, il vit un château vers lequel il se dirigea. Arrivé au château, il aperçut la grande salle, et, comme la porte était ouverte, il y entra. Il vit un homme grisonnant, boiteux, assis au fond de la grande salle, avec Gwalchmei à côté de lui ; il vit aussi son propre cheval dans la même écurie que celui

de Gwalchmei. Ils firent un accueil souriant à Peredur, qui alla s'asseoir de l'autre côté de l'homme grisonnant.

Puis arriva un jeune homme blond qui s'agenouilla devant Peredur et lui demanda son pardon.

« Seigneur, dit le jeune homme, c'est moi qui suis venu sous la forme de la jeune fille noire à la cour d'Arthur, et lorsque tu as jeté l'échiquier dans l'eau, lorsque tu as tué l'homme noir d'Ysbidinongyl, lorsque tu as tué le cerf, et lorsque tu t'es battu avec l'homme noir de la dalle. C'est moi qui suis venu avec la tête coupée ensanglantée sur le plat, et avec la lance, le long de laquelle il y avait un flot de sang allant de la pointe jusqu'à la poignée. La tête était celle de ton cousin, ce sont les sorcières de Caer Loyw qui l'avaient tué, et qui ont estropié ton oncle. Moi, je suis l'un de tes cousins, et il a été prédit que tu vengerais tous ces forfaits. »

Peredur et Gwalchmei décidèrent d'envoyer un message à Arthur et ses guerriers pour lui demander de venir combattre les sorcières.

Ils commencèrent à lutter contre elles. L'une d'elles voulut tuer un guerrier d'Arthur devant Peredur, qui l'en empêcha. Une deuxième fois, la sorcière voulut tuer un homme devant Peredur, et cette fois encore Peredur l'en empêcha. La troisième fois qu'elle voulut tuer un homme devant lui, Peredur tira son épée et frappa la sorcière sur le haut du casque, si bien qu'il fendit en deux le heaume, les autres protections et la tête. Elle jeta un cri et ordonna aux autres sorcières de fuir, en leur disant que c'était Peredur, l'homme qui avait appris l'équitation [52] avec elles et qui était désigné par le destin pour les tuer. Arthur et ses guerriers frappèrent alors sur les sorcières, et toutes les sorcières de Caer Loyw furent tuées.

C'est ainsi que l'on raconte l'histoire du château des Merveilles.

LE CONTE DE GEREINT FILS D'ERBIN

Avec « Gereint », on pourrait penser que l'on arrive à une traduction pure et simple d'un texte français : les témoignages patents d'une traduction sont là, comme le nom de l'un des personnages, Gwiffret Petit, qui est cité en français, à côté de sa version galloise, « le Petit Roi ». Les annotations de Joseph Loth s'attachent à déceler tous les indices qui vont dans ce sens. Cependant, ici encore, le roman de Chrétien de Troyes ne peut être le modèle unique de la version galloise, comme le montrent un certain nombre de divergences. Mieux : on peut certainement admettre, avec Mary Williams, que le roman correspondant de Chrétien est celui qui révèle le mieux ses sources galloises.

En situant la cour d'Arthur à Cardigan et le royaume d'Erbin à Destregalles (= Deheubarth, sud du Pays de Galles), Chrétien pourrait bien avoir été directement inspiré par une légende élaborée par un lettré gallois de la région de Cardigan, Bleddri ap Cadifor. C'est ce dernier qui est cité comme source dans nombre de romans français concernant la matière de Bretagne, sous les formes Breri, Bledhericus, etc. En examinant l'histoire de ce seigneur gallois qui a joué un rôle essentiel dans la diffusion des légendes galloises (et par conséquent dans la naissance des légendes arthuriennes françaises), on comprend mieux comment peu à peu toute l'Europe occidentale s'est passionnée pour la geste arthurienne et la matière de Bretagne.

Il peut paraître inutile de chercher à examiner les thèmes et l'organisation d'une traduction. Cependant, en supposant que c'est la traduction d'une traduction, et que le texte gallois peut avoir par endroits rétabli la cohérence du conte gallois original, établi dans la

tradition orale, notre démarche paraîtra mieux fondée qu'il ne le semblerait à première vue.

On perçoit par exemple les thèmes favoris d'un rédacteur, quel qu'il soit, à travers l'évocation fréquente de la « modération » nécessaire dans les plaisirs. On entend encore les sages conseils d'un vieil homme dans les recommandations du père de Gereint, qui voudrait lui faire abandonner les tournois inutiles pour qu'il se consacre à la défense de ses terres. Mais les principes aristocratiques ici défendus semblent être en évolution. D'une part, il est rappelé des principes de droit celtique : ainsi, Gereint déroge à son rang en voyageant seul. Et Edern ne peut se libérer avant d'avoir désigné des garants (meichiau). D'autre part, les règles féodales qui sont décrites semblent avoir été révisées en fonction de la montée en puissance de la dynastie anglo-normande : Gereint est attaché à la cour du monarque et ne peut la quitter sans son autorisation (comme les courtisans de Versailles), il ne veut recevoir sa femme que des mains de son suzerain (Arthur), il n'accepte de passer en justice que devant la cour du roi...

Parallèlement à la toute-puissance d'Arthur, le conte révèle, plus que les deux autres, des préoccupations économiques grandissantes dans la classe aristocratique. Ce sont, si je puis dire, les thèmes bourgeois : Gereint estime que l'on peut très bien se faire loger en ville plutôt que chez le seigneur du lieu et qu'il peut acheter ses provisions plutôt que de se faire entretenir ; il veille à dédommager les bourgeois qui le reçoivent (ce trait pourrait bien remonter jusqu'à Bleddri lui-même, qui, dépossédé d'une partie de ses domaines au profit de seigneurs anglo-normands, a dû compter avec le développement de la bourgeoisie dans les villes galloises). À travers le personnage du vieux comte Ynywl, dépossédé lui aussi de son comté, on pourrait voir en filigrane le drame de l'aristocratie traditionnelle au Pays de Galles peu à peu évincée par la monarchie anglo-normande.

Cela dit, tout le conte est essentiellement un « roman de chevalerie » dans le plein sens du terme : Gereint est à cheval d'un bout à l'autre du récit. Quand ce n'est pas pour les compétitions sportives (les tournois), c'est pour la reconnaissance de ses terres, ou pour la poursuite d'un chevalier, ou la quête de nouvelles aventures. Mais, tandis que Peredur réalisait ainsi un destin personnel et devait se qualifier comme chevalier, Gereint nous semble être beaucoup plus un roi qu'un guerrier.

Son entrée en scène le mène à la conquête d'un épervier et d'une femme, Enid, mais tout cela est provoqué par une injure à venger (une double injure, faite non seulement à Gereint, mais à la reine Gwenhwyvar) ; et derrière le tournoi de l'épervier, nous est contée, en parallèle, une autre conquête qui en donne le sens : la chasse au cerf blanc. Seul Arthur pouvait venir à bout de cet animal royal, et la tête en sera réservée à la nouvelle épouse de Gereint. En somme, en réparant l'injure faite à la reine, Gereint s'est ainsi qualifié comme futur roi, doté d'une femme et d'un trophée royal.

La suite du récit se développe avec une perfection remarquable, par l'opposition des âges et des vocations, par la combinaison des thèmes celtiques anciens et des thèmes courtois ou chevaleresques. Gereint accepte d'abord de remplacer son père comme roi de Cornouailles, en s'occupant d'arpenter ses terres et de renouer des liens de suzeraineté. Un drame psychologique se trame ensuite : abandon des tournois et autres exercices guerriers, mépris de la cour, détresse d'Enid, méprise de Gereint... Mais ce drame est peut-être une façon de « romancer » les rapports difficiles entre un roi et une reine, comme nous les trouvons par exemple dans « Pwyll ». La reine était la seule personne qui pût rappeler le roi à ses devoirs.

Dans les aventures et les épreuves qui suivent, les deux époux trouvent bien des souffrances et des blessures. Si Gereint choisit une vie sauvage et solitaire, il veut aussi l'imposer à sa femme. En plus de la solitude et de l'inconfort, il veut lui imposer de garder le silence et de tenir ses distances. Celle-ci mène une pénitence qui pourrait faire penser à celle de Rhiannon : elle sert de palefrenier à son mari, conduisant devant lui une douzaine de chevaux. Dans la « rédemption » qui suivra, curieusement, elle est admise à chevaucher le même cheval que son mari.

Nous ne pouvons discuter ici tous les épisodes. Le dernier est particulièrement remarquable : l'Enclos de Nuée est un endroit magique où se déroulent des jeux enchantés. On retrouve dans « Owein » l'idée d'un enchantement auquel la prouesse du chevalier doit mettre fin. Il est clair que les têtes coupées plantées sur des pieux conservent le souvenir d'un vieux mythe païen : un rituel guerrier qui est à moitié oublié, ou obscurci dans le conte. Comme on s'y attend, les principes de la chevalerie médiévale chrétienne doivent mettre fin à ce genre de rituel. Mais Gereint en aura été le dernier participant. Symboliquement d'ailleurs, il met aussi un terme à sa vie aventureuse, comme s'il tuait surtout sa propre passion des tournois. C'est

cette multiplicité de sens qui, je crois, rend la légende de Gereint particulièrement séduisante.

BIBLIOGRAPHIE

BROMWICH, Rochel : « Enit, Enide », *The Bulletin of the Board of Celtic Studies*, XVII, 1956-1958, 181-182.

LOOMIS, R.S. : « A Common Source for Erec and Gereint », *Medium Aevum*, XXVII, 175-178.

LUKMAN, N. : « The British General Gerontius in Mediaeval Epics », *Classica et Mediaevalia*, XII, 215-235.

MIDDLETON, Roger : Studies in the Textual Relationship of the Erec/Gereint Stories, Thèse Oxford, 1976.

MORGAN, C.P. : A Critical Edition of Chwedyl Gereint vab Erbin, Thèse Oxford.

SPAARNAY, Heinricus : « Zu *Erec-Gereint* », *Zeitschrift für romanische Philologie*, XLV, 1925, 53-69. (Repris dans *Zur Sprache und Literatur des Mittelalters...*, Groningen, 1961, 129-146.)

WILLIAMS, Mary : « More about Bleddri », *Études Celtiques*, II, 1948, 219-245.

Arthur avait coutume de tenir sa cour à Caer Lleon sur la Wysg. Il le fit sept fois de suite pour la fête de Pâques, cinq fois pour Noël. Une fois, donc, il tenait là sa cour, un dimanche de Pentecôte – car Caer Lleon était l'endroit le plus facile d'accès de tout son royaume, soit en venant par mer, soit en venant des terres. Il convoqua auprès de lui neuf rois couronnés, qui avaient été jusqu'alors ses vassaux, et, avec eux, des comtes et des barons; ceux-ci étaient ses invités à chaque fête principale [1], [tenus de venir] à moins qu'une grave nécessité ne les en empêchât.

Lorsqu'il tenait sa cour à Caer Lleon, treize églises étaient retenues à l'heure des messes : il y avait une église pour Arthur et ses invités, une autre pour Gwenhwyvar et les reines [2], une troisième pour l'intendant et les solliciteurs; une quatrième pour Odyar [3] le Franc et les autres officiers; les neuf autres églises étaient réparties entre les neuf armées commandées par Gwalchmei, car c'est lui qui, par l'éminence de sa gloire et de sa vaillance, par la noblesse de sa lignée, avait mérité de devenir leur chef. Aucune de ces églises n'aurait pu contenir plus que ce que nous venons de dire.

Le chef des portiers d'Arthur, c'était Glewlwyd à la Grande Poigne [4]; il ne vaquait à cet office que pour les trois fêtes principales. Il avait sept hommes à ses ordres, qui se partageaient l'année dans ce service : c'étaient Gryn, Penpighon, Llays Gymyn, Gogyvwlch, Gwrddnei aux Yeux de Chat, qui voyait pendant la nuit aussi bien que pendant le jour, Drem fils de

Dremhidid et Clust fils de Clustveinydd, qui étaient les guetteurs d'Arthur [5].

Le mardi de Pentecôte, tandis que l'empereur était assis au banquet, on vit entrer un grand jeune homme châtain, portant une tunique et un surcot de paile carrelé [6], ayant une épée à poignée d'or accrochée au cou et deux chaussures basses, faites de cordouan. Il alla se présenter devant Arthur.

« Salut à toi, seigneur, dit-il.

– Dieu te donne le bien, dit l'empereur. Sois le bienvenu. As-tu des nouvelles à nous apprendre ?

– Oui, seigneur, dit-il.

– Je ne te connais pas, dit Arthur.

– Je m'étonne que tu ne m'aies pas reconnu. Je suis l'un de tes forestiers [7], seigneur, dans la forêt de Dena [8] ; mon nom est Madawc fils de Twrgadarn.

– Apprends-nous tes nouvelles, dit Arthur.

– Je vais te les dire, seigneur, dit-il. J'ai vu dans la forêt un cerf comme je n'en ai jamais vu de ma vie.

– Qu'a-t-il de particulier, demanda Arthur, pour que tu n'en aies jamais vu de semblable ?

– Il est entièrement blanc, seigneur, et il ne se déplace avec aucun autre animal, par orgueil et fierté de sa royauté. C'est pour te demander des instructions, seigneur, que je suis venu ici. Quelle décision vas-tu prendre à son sujet ?

– Ce que j'ai de mieux à faire, dit Arthur, c'est d'aller le chasser demain, à la jeunesse du jour, et d'en informer chacun dès ce soir dans tous les logis, ainsi que Ryfuerys [9] » (c'était le maître veneur d'Arthur) « et Elivri » (c'était le chef des écuyers) « et tout le monde en général ».

Ils en restèrent à cette décision. Et Arthur fit partir le jeune homme en avance [10]. Gwenhwyvar lui dit alors :

« Seigneur, dit-elle, me permets-tu d'aller demain regarder et écouter la chasse au cerf dont le jeune homme a parlé ?

– Je te le permets volontiers, dit Arthur.

– J'irai donc », dit-elle.

Gwalchmei dit alors à Arthur :

« Seigneur, dit-il, est-ce que tu ne devrais pas autoriser celui sur qui tombera le cerf dans le terrain de chasse à lui couper la tête et à la donner à qui il voudra, à sa propre amie ou à celle de son compagnon, que ce soit un cavalier ou un piéton sur qui tombe le cerf ?

– Je le permets volontiers, dit Arthur. Et que soit blâmé l'intendant si tout le monde n'est pas prêt pour aller à la chasse dès demain matin. »

Ils passèrent la soirée en usant avec modération des divertissements, de la musique, des conversations, et d'un service abondant. Quand ce fut l'heure pour chacun d'eux d'aller dormir, ils y allèrent.

Le lendemain matin, lorsque vint le jour, ils se réveillèrent; Arthur appela les jeunes gens qui gardaient son lit, c'est-à-dire les quatre pages Cadyrieith [11] fils de Porthawr Gandwy, Ambren fils de Bedwyr, Amhar fils d'Arthur, et Goreu fils de Custennin. Ceux-ci arrivèrent auprès de lui, le saluèrent et l'habillèrent. Arthur s'étonna que Gwenhwyvar ne se fût pas réveillée, et qu'elle ne se retournât pas dans son lit. Les valets voulurent la réveiller :

« Ne la réveillez pas, dit Arthur, puisqu'elle préfère dormir plutôt que d'aller regarder la chasse. »

Puis Arthur s'en alla. Il entendit deux sonneries de cor, l'une venant du logis du maître veneur, l'autre du logis du chef des pages : ce fut le rassemblement général de toutes les troupes autour d'Arthur. Ils se mirent en marche en direction de la forêt; ils traversèrent la Wysg, quittèrent la route principale et s'avancèrent dans un pays élevé, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la forêt [12].

Après qu'Arthur eut quitté la cour, Gwenhwyvar se réveilla; elle appela ses suivantes et s'habilla.

« Jeunes filles, dit-elle, j'ai obtenu hier soir l'autorisation d'aller regarder la chasse. Que l'une d'entre vous aille à l'écurie et ramène ce qu'il y aura de chevaux, de ceux qu'il convient aux dames de monter. »

L'une des suivantes alla à l'écurie et n'y trouva que deux chevaux. Gwenhwyvar et l'une de ses suivantes montèrent sur les chevaux et traversèrent la Wysg. Elles suivirent les traces et la piste des hommes et des chevaux.

Tandis qu'elles avançaient ainsi, elles entendirent un grand bruit discordant; elles regardèrent en arrière et virent un cavalier monté sur un jeune cheval gris comme l'écorce du saule [13], d'une taille énorme. C'était un jeune écuyer châtain, aux jambes nues, à

l'air noble; il avait sur les genoux une épée à poignée d'or; il avait aux pieds des chaussures basses de cordouan; il portait une tunique et un surcot de paile, et par-dessus, il avait un manteau de pourpre bleue, avec une pomme d'or à chaque coin. L'allure de son cheval était fière et altière, vive et dégagée, rapide et régulière. Le cavalier rattrapa Gwenhwyvar et la salua :

« Dieu te fasse du bien, Gereint [14], répondit-elle, je t'ai reconnu tout à l'heure au premier regard. Sois le bienvenu. Mais pourquoi n'es-tu pas parti avec ton seigneur à la chasse?

– Parce que je ne me suis pas aperçu qu'il partait, dit-il.

– Moi-même, je me suis étonnée, dit-elle, qu'il ait pu partir sans m'avertir [15].

– Moi, princesse, je dormais, dit-il, si bien que je ne me suis pas rendu compte qu'il partait.

– Et tu es le meilleur jeune homme, dit-elle, dont je puisse faire ma compagnie, de tout le royaume. Il se peut que nous trouvions autant de plaisir qu'eux dans cette chasse. Car nous entendrons les cors sonner, et nous entendrons les chiens quand ils seront lâchés et qu'ils commenceront à lancer les abois. »

Ils allèrent au bord de la forêt, et s'arrêtèrent là.

« D'ici, dit-elle, nous entendrons quand on lâchera les chiens. »

À ce moment-là, ils entendirent du bruit, et regardèrent dans la direction d'où il venait : ils virent un nain monté sur un cheval haut et fort, aux larges naseaux, saccageant la terre [16], puissant et vif. Le nain tenait un fouet à la main. Ils virent près de lui une femme montée sur un cheval gris-blanc, parfait, qui avançait d'un pas fier et régulier. Elle avait un vêtement de paile d'or. Près d'elle, il y avait un chevalier monté sur un cheval de bataille, grand et crotté [17], lui et son cheval portant une lourde armure brillante. Ils étaient sûrs qu'ils n'avaient jamais vu un homme avec un cheval et une armure d'une taille aussi admirable. Ils étaient tous les trois très près l'un de l'autre.

« Gereint, dit Gwenhwyvar, connais-tu ce grand chevalier là-bas?

– Non, je ne le reconnais pas, dit-il, cette grande armure étrangère ne permet pas de voir son visage ni son physique.

– Va, jeune fille, dit Gwenhwyvar, demande au nain qui est le chevalier. »

La jeune fille alla à la rencontre du nain. Quand il la vit venir, le nain l'attendit. La jeune fille demanda au nain :

« Qui est le chevalier ? dit-elle.
– Je ne te le dirai pas, dit-il.
– Puisque tu es assez mal élevé pour ne pas me le dire, dit-elle, je vais le lui demander à lui-même.
– Non, tu ne le demanderas pas, par ma foi.
– Pourquoi ? demanda-t-elle.
– Parce que tu n'as pas la dignité de quelqu'un qui pourrait s'entretenir avec mon seigneur. »

Alors la jeune fille tourna la tête de son cheval en direction du chevalier. Mais le nain la frappa avec le fouet qu'il avait à la main, à travers le visage et les yeux, au point que le sang coula en abondance. Sous la douleur du coup, la jeune fille dut retourner auprès de Gwenhwyvar, en gémissant de souffrance.

« C'est horrible, ce que le nain t'a fait, dit Gereint. Je vais aller demander qui est le chevalier.
– Va ! » dit Gwenhwyvar.

Gereint alla trouver le nain et lui demanda :

« Qui est le chevalier ?
– Je ne te le dirai pas, dit le nain.
– Je le demanderai au chevalier lui-même, dit Gereint.
– Non, tu ne le demanderas pas, par ma foi, dit le nain, tu n'as pas la dignité d'un homme qui puisse prétendre à parler avec mon seigneur.
– Moi, je me suis déjà entretenu avec un homme d'un rang aussi élevé que le sien. »

Et Gereint tourna la tête de son cheval en direction du chevalier. L'autre le rattrapa et le frappa de la même façon qu'il avait frappé la jeune fille. Gereint porta la main à la poignée de son épée, puis réfléchit en lui-même et comprit qu'il ne trouverait pas sa vengeance en tuant le nain, puisqu'il offrait une proie facile au chevalier armé, lui qui n'avait pas d'armure. Il s'en retourna près de Gwenhwyvar.

« Tu as agi sagement et prudemment, dit-elle.
– Tout de même, princesse, dit-il, avec ta permission, je vais retourner le suivre ; il finira par arriver en un lieu habité où je pourrai trouver une armure, en prêt ou contre un gage, de telle sorte que je puisse me mesurer à lui.
– Va, dit-elle, et ne te frotte pas à lui avant que tu n'aies trouvé une bonne armure. J'aurai beaucoup d'inquiétude à ton sujet en attendant de recevoir de tes nouvelles.

– Si je suis encore vivant [demain] vers l'heure de nones, demain soir tu auras de mes nouvelles, si du moins j'en réchappe [18]. »

Puis il partit. L'itinéraire qu'ils suivirent, ce fut de descendre plus bas que la cour de Caer Lleon, puis de passer le gué sur la Wysg ; ils traversèrent un beau pays, plat, fructueux, élevé, et ils arrivèrent dans une ville-forte. À l'autre bout de la ville, ils virent des remparts et un château. Ils s'y rendirent. Tandis que le chevalier traversait la ville, les habitants de chaque maison se levaient pour le saluer et lui souhaiter la bienvenue.

Une fois entré dans la ville, Gereint regarda dans toutes les maisons pour voir s'il connaissait quelqu'un de ceux qu'il voyait, mais il ne reconnut personne et personne ne le reconnut, ce qui lui aurait permis de disposer d'une armure soit en prêt, soit sur gage. Pourtant, il voyait toutes les maisons pleines de gens, de chevaux et d'armures, et l'on astiquait les boucliers, et l'on aiguisait les épées, et l'on nettoyait les armures, et l'on ferrait les chevaux.

Le chevalier, la dame et le nain arrivèrent au château qui était dans la ville ; tous ceux du château leur firent bon accueil : sur les créneaux, au portail, partout, ils se tordaient le cou pour les saluer et leur faire des souhaits de bienvenue.

Gereint s'arrêta pour observer si le chevalier restait dans le château. Quand il sut de façon certaine que le chevalier y restait, il regarda autour de lui et aperçut, à une certaine distance de la ville, un vieux manoir ruiné, dont la grande salle avait un toit percé. Comme il ne connaissait personne dans la ville, il se dirigea vers ce vieux manoir.

Sitôt arrivé, il ne vit, pour ainsi dire, qu'une chambre [19], d'où descendait un pont de marbre. Sur cet escalier était assis un homme grisonnant, vêtu d'un vieil habit usé. Gereint le regarda longuement, attentivement. L'homme grisonnant lui dit :

« Jeune homme, dit-il, quelles sont tes pensées ?

– Je pensais, dit Gereint, que je ne savais pas où aller ce soir.

– Ne viendrais-tu pas ici, seigneur ? dit l'autre. Tu auras ce que tu pourras trouver de mieux.

– D'accord, dit-il, Dieu te le rende. »

Il s'avança dans la grande salle, précédé de l'homme grison-

nant. Là, il mit pied à terre, laissa son cheval, et monta à l'étage avec l'homme grisonnant. Là-haut, il vit une femme d'âge mûr, assise sur un coussin, vêtue d'un vieil habit de paile usé. Lorsqu'elle avait été dans sa pleine jeunesse, pensait-il, personne n'aurait pu trouver une femme plus belle. Auprès d'elle se trouvait une jeune fille vêtue d'une chemise et d'un manteau [20], plutôt vieux et commençant à s'user. Gereint en était sûr : jamais il n'avait vu une jeune fille dotée de tant de grâce, dans sa forme, sa figure et sa beauté.

L'homme grisonnant dit à la jeune fille :

« Ce soir, il n'y a que toi pour soigner le cheval du jeune homme.

– Je lui prodiguerai les meilleurs soins que je puisse donner, dit-elle, à lui et à son cheval. »

La jeune fille déchaussa le garçon, et ensuite elle rassasia son cheval de foin et de grain. Puis elle regagna la grande salle et revint à l'étage. L'homme grisonnant lui dit alors :

« Va à la ville : fais apporter ici les meilleures provisions que tu pourras trouver, à boire et à manger.

– Je le ferai avec plaisir, seigneur », répondit-elle.

Elle s'en alla à la ville. Quant à eux, ils discutèrent pendant qu'elle était partie. Bientôt elle revint accompagnée d'un valet qui portait sur son dos un flacon d'hydromel du commerce, et un quartier de jeune bœuf; la jeune fille avait entre les mains un morceau de pain blanc, ainsi qu'une miche de pain de froment [21] enveloppée dans son manteau; elle monta à l'étage.

« Je n'ai pas pu avoir de meilleures provisions que celles-là, je n'aurai pas obtenu crédit pour plus cher.

– C'est bien assez bon », dit Gereint.

Ils firent bouillir la viande. Lorsque la nourriture fut prête, ils allèrent s'asseoir : Gereint s'assit entre l'homme aux cheveux gris et sa femme, et la jeune fille assura le service. Ils mangèrent et burent. Le repas terminé, Gereint continua de parler avec l'homme aux cheveux gris et lui demanda s'il était le premier à avoir possédé la cour où il vivait.

« C'est moi en vérité, dit-il, qui l'ai fait construire. Et c'est moi qui possédais la ville et le château que tu as vus.

– Hélas, pauvre homme, dit Gereint, pourquoi les as-tu perdus?

– J'ai perdu en même temps un grand comté, dit-il, et voici

pourquoi : j'avais un neveu, le fils d'un frère, et j'avais pris en mon pouvoir son domaine en même temps que le mien. Lorsqu'il eut la force d'un adulte, il réclama son domaine : alors je retins ses terres sans les lui rendre. Il me fit la guerre et il a gagné la totalité de ce dont j'étais le maître.

– Seigneur, dit Gereint, pourrais-tu m'expliquer quelle est l'expédition du chevalier qui est arrivé tout à l'heure au château, avec la cavalière et le nain? Et pourquoi tous ces préparatifs que j'ai vus, et ces armes que l'on remet en état?

– Je vais te le dire : on prépare les joutes que le jeune comte offrira demain. Voici comment : on place deux fourches dans un pré, par là; sur les deux fourches, on met une barre d'argent, et sur la barre d'argent, un épervier. Un tournoi est organisé pour gagner l'épervier. La foule que tu as vue dans la ville, hommes, chevaux, tous équipés d'armures, tous sont venus pour le tournoi. Chaque guerrier est accompagné de la femme qu'il aime le plus. Car seuls peuvent combattre pour le prix de l'épervier les hommes qui ont avec eux la femme qu'ils aiment le plus. Le chevalier que tu as vu a déjà gagné l'épervier deux années [de suite]; s'il le gagne une troisième fois, on le lui enverra chaque année désormais, et il n'aura même plus à venir ici : on l'appellera désormais " le chevalier de l'Épervier ".

– Noble homme, dit Gereint, quel conseil peux-tu me donner à propos de ce chevalier, après l'outrage que son nain m'a fait et qu'il a fait à la suivante de Gwenhwyvar, femme d'Arthur? » Et il fit le récit de cet outrage à l'homme aux cheveux gris.

« Il m'est difficile de te donner un conseil, car tu n'as ni femme ni amie dont tu puisses te réclamer pour aller l'affronter [22]. L'armure que j'avais ici, celle-là tu pourrais la prendre, ainsi que mon cheval, si tu le trouves meilleur que le tien.

– Seigneur, Dieu te le rende, dit-il, mon propre cheval me paraît assez bon, car j'y suis habitué; ton armure me suffit. Et ne me permettrais-tu pas, seigneur, de me réclamer de celle-ci, qui est ta fille, dans la rencontre de demain? Si je réchappe du tournoi, ma foi et mon amour seront pour elle tant que je serai vivant; si je n'en réchappe pas, la jeune fille sera aussi intacte qu'auparavant.

– Je l'accepte volontiers, dit l'homme aux cheveux grisonnants. Puisque tu t'es arrêté à cette décision, il faut que ton cheval et ton armure soient prêts demain dès qu'il fera jour. Car

c'est à ce moment que le chevalier de l'Épervier fera une proclamation, en disant qu'il réclame l'épervier pour la femme qu'il aime le plus parce que c'est à elle que l'épervier doit revenir " car tu l'as obtenu l'année dernière et l'année précédente (dira-t-il [à sa femme]), et s'il y a quelqu'un pour te le contester aujourd'hui, par la force, je défendrai tes droits ". Aussi, dit l'homme grisonnant, tu devras être là dès qu'il fera jour, nous t'accompagnerons tous les trois. »

Ils s'en tinrent à ce plan, et à ce moment de la nuit ils allèrent dormir.

Ils se levèrent et s'habillèrent avant le jour. Quand le jour parut, ils étaient tous les quatre sur le talus du pré. Au même moment, le chevalier de l'Épervier faisait sa proclamation et demandait à sa bien-aimée d'aller prendre l'épervier.

« N'y va pas, dit Gereint, il y a ici une jeune fille qui est plus belle, plus accomplie et plus noble que toi, et qui a plus que toi le droit de le prendre.

– Si tu prétends demander l'épervier pour elle, viens combattre contre moi [23]. »

Gereint s'avança jusqu'au bout du pré, monté sur son cheval qui était, comme lui, couvert d'une armure lourde, rouillée, sans valeur, étrangère [24]. Ils se donnèrent l'assaut, et brisèrent une paire de lances, puis une deuxième, et une troisième. Ils les brisaient au fur et à mesure qu'on les leur apportait. Lorsque le comte et ses gens voyaient que le chevalier de l'Épervier avait le dessus, ils criaient de joie et de contentement, et l'homme aux cheveux gris et sa femme devenaient tristes.

L'homme grisonnant apportait à Gereint des lances à mesure qu'il les brisait, et le nain assurait le même service au chevalier de l'Épervier. Puis l'homme grisonnant vint auprès de Gereint :

« Seigneur, dit-il, vois-tu ici, c'est la lance que j'ai reçue en main lorsque j'ai été ordonné chevalier, depuis ce temps jusqu'aujourd'hui [25] je ne l'ai jamais brisée. Elle a un fer excellent, [prends-la [26]] puisque aucune autre lance ne t'a réussi. »

Gereint prit la lance en remerciant l'homme aux cheveux gris.

Puis le nain apporta une lance à son seigneur :

« Tiens, voici une lance qui la vaut bien, dit le nain ; souviens-toi qu'aucun chevalier ne t'a jamais résisté aussi longtemps que celui-là.

– Entre moi et Dieu, dit Gereint, à moins qu'une mort rapide ne m'emporte, il ne pourra profiter de ton aide. »

Et, partant d'une longue distance, il éperonna son cheval et attaqua l'autre en le prévenant. Il lui assena un coup vif et douloureux, cruel et fort dans le centre de son bouclier, si bien qu'il fendit le bouclier et brisa l'armure à l'endroit du coup, et qu'il cassa les sangles de sa selle ; l'autre se retrouva par terre avec sa selle, derrière la croupe de son cheval.

Gereint mit rapidement pied à terre, s'enflamma de fureur, dégaina l'épée et l'attaqua avec fureur et âcreté. De son côté, le chevalier se releva, et tira l'épée contre Gereint. Ils se battirent à l'épée, à pied, jusqu'à ce qu'ils eussent chacun réduit l'armure de l'autre en menus morceaux, et que la transpiration et le sang leur enlevassent la clarté des yeux. Lorsque Gereint était le plus fort, l'homme aux cheveux gris se réjouissait avec sa femme et sa fille, et lorsque le chevalier l'emportait, le comte et ses partisans se réjouissaient à leur tour.

Quand il vit que Gereint venait de recevoir un coup fort et douloureux, l'homme grisonnant s'approcha aussitôt de lui et lui dit :

« Seigneur, souviens-toi de l'outrage que tu as subi de la part du nain. N'est-ce pas pour te venger de cet outrage que tu es venu ici, et pour venger l'outrage fait à Gwenhwyvar, femme d'Arthur ? »

Il revint alors à l'esprit de Gereint tout ce que lui avait dit le nain. Il rassembla ses forces, leva son épée et frappa le chevalier sur le sommet du crâne, en brisant toutes les protections de sa tête, en coupant la chair et la peau et en entamant l'os, si bien que celui-ci tomba à genoux, jeta son épée et demanda grâce à Gereint :

« Mon arrogance coupable et ma fierté m'ont fait attendre trop tard pour demander grâce, mais si je n'ai pas un moment pour faire la paix avec Dieu à propos de mes péchés et pour parler avec des prêtres, je n'aurai que faire de ta grâce.

– Je te laisse la vie sauve à une condition, dit-il, c'est que tu ailles jusqu'à Gwenhwyvar la femme d'Arthur, pour lui donner satisfaction au sujet de l'outrage fait à sa suivante par ton nain. Pour moi, ce que je t'ai fait me suffit pour réparer l'outrage que j'ai subi de ta part et de la part de ton nain. Ne descends pas de cheval depuis le moment où tu partiras d'ici jusqu'à ce que tu arrives devant Gwenhwyvar pour lui donner satisfaction, comme on le jugera bon à la cour d'Arthur.

– Je ferai volontiers tout cela. Qui es-tu donc? demanda-t-il.
– Je suis Gereint fils d'Erbin. Dis-moi qui tu es toi-même.
– Je suis Edern fils de Nudd. »

On le remit sur son cheval et il s'en alla vers la cour d'Arthur, précédé [27] de la femme qu'il aimait le plus, et du nain, qui poussaient de grands gémissements.

Son histoire, jusqu'ici [28].

Puis le jeune comte et ses gens se rendirent auprès de Gereint, le saluèrent et l'invitèrent à venir avec eux au château.

« Je ne le souhaite pas, dit Gereint, j'irai ce soir là où j'étais hier soir.

– Si tu n'acceptes pas d'être invité, tu accepteras tout de même que je te fasse parvenir toutes les provisions que je pourrai à l'endroit où tu étais hier soir. Je te ferai préparer un bain pour que tu te débarrasses de ta fatigue et de ton épuisement.

– Dieu te le rende, dit Gereint. Moi, je rentre en mon logis. »

Ainsi, Gereint s'en alla avec le comte Ynywl, sa femme et sa fille. Quand ils arrivèrent à la chambre haute, les valets de chambre et les serviteurs du jeune comte étaient déjà dans la cour, ils réparaient tous les bâtiments, garnissaient les salles de paille et y préparaient des feux; en un temps assez court, le bain fut prêt. Gereint y entra, on lui lava la tête. Puis le jeune comte arriva avec quarante [29] chevaliers adoubés, regroupant à la fois ses vassaux et ceux qui avaient été invités au tournoi. Gereint sortit du bain, et le comte lui demanda de venir manger dans la grande salle.

« Où se trouve le comte Ynywl, sa femme et sa fille? demanda Gereint.

– Ils sont à l'étage là-haut, dit le valet de chambre du comte, ils revêtent les habits que le comte leur a fait livrer.

– Que la jeune fille ne revête rien d'autre que sa chemise et son manteau, dit-il, jusqu'à ce qu'elle aille à la cour d'Arthur où Gwenhwyvar l'habillera comme il lui plaira. »

La jeune fille ne s'habilla pas.

Puis tous se rendirent à la grande salle. Ils se lavèrent les mains, allèrent s'asseoir et manger. Voici comment ils s'assirent : le jeune comte était d'un côté de Gereint, ainsi que le comte Ynywl; de l'autre côté de Gereint, se trouvaient sa femme et sa

fille. Ensuite, chacun prit place selon son rang et sa dignité. Ils mangèrent, ils eurent un service abondant, avec profusion de mets variés. Et ils parlèrent : le jeune comte invita Gereint pour le lendemain.

« Je ne l'accepte pas, entre moi et Dieu, dit Gereint. Demain, j'irai avec cette jeune fille à la cour d'Arthur. Le comte Ynywl me semble avoir été suffisamment longtemps dans la pauvreté et les soucis [30]. C'est surtout pour augmenter ses moyens de subsistance que je dois partir.

– Seigneur, dit le jeune comte, ce n'est pas ma faute si Ynywl est privé de domaine.

– Par ma foi, dit Gereint, il ne restera pas privé de son domaine à moins qu'une mort rapide ne m'emporte.

– Seigneur, dit-il, pour le désaccord que j'ai eu avec Ynywl, je m'en remettrai volontiers à ton arbitrage, car tu seras impartial pour rendre à chacun de nous ses droits.

– Je ne demande pour lui, dit Gereint, que ce qui lui revient, et tous les détriments subis depuis qu'il a perdu son domaine jusqu'aujourd'hui.

– Je le lui rendrai volontiers, à cause de toi, dit-il.

– Eh bien, dit Gereint, que tous ceux qui, ici, devraient être ses vassaux lui fassent hommage sur-le-champ. »

Tous les hommes présents obéirent, et on en resta à cette convention de paix. On rendit à Ynywl son château, sa ville et son domaine, et tout ce qu'il avait perdu jusqu'au plus petit bijou.

Ynywl dit alors à Gereint :

« Seigneur, dit-il, la jeune fille dont tu t'es réclamé le jour du tournoi est prête à faire tes volontés, la voici en ton pouvoir.

– Je souhaite seulement, dit l'autre, que cette jeune fille reste dans l'état où elle est jusqu'à ce qu'elle soit à la cour d'Arthur ; je voudrais que Gwenhwyvar et Arthur soient ceux qui me la donneront. »

Le lendemain, ils prirent le départ pour la cour d'Arthur.

Le conte de Gereint [31] jusqu'ici.

Voici maintenant comment Arthur chassa le cerf.

Il fit diviser les hommes et les chiens en partis de chasse et on lâcha les chiens sur la piste du cerf. On lâcha en dernier le chien

favori d'Arthur, qui avait nom Cavall. Il se sépara de tous les autres chiens et força le cerf à obliquer sa route. La deuxième fois qu'il le fit obliquer, le cerf alla vers l'endroit où Arthur était posté. Arthur se trouva confronté au cerf et, avant que personne n'eût pu le mettre à mal, Arthur avait achevé de lui couper la tête. Alors on sonna du cor, pour faire savoir la mort du cerf, et tous se réunirent. Cadyrieith vint auprès d'Arthur et lui dit :

« Seigneur, dit-il, il y a là-bas Gwenhwyvar, sans autre compagnie qu'une jeune fille.

– Demande donc à Gildas fils de Caw et aux savants de toute l'île d'accompagner Gwenhwyvar pour le retour à la cour. »

Ils s'exécutèrent. Tous, en marchant, continuaient de parler de la tête du cerf, se demandant à qui elle serait donnée : l'un souhaitait qu'elle fût donnée à la femme qu'il aimait lui-même pardessus tout; un autre, à la femme qu'il aimait lui, par-dessus tout. Tous les guerriers de la cour et les chevaliers se disputaient âprement cette tête. Enfin, ils arrivèrent à la cour. Arthur et Gwenhwyvar apprirent la dispute au sujet de la tête, et Gwenhwyvar dit à Arthur :

« Seigneur, dit-elle, voici ce que je te conseille à propos de la tête du cerf : qu'on ne la donne pas avant que Gereint fils d'Erbin ne soit revenu de la mission à laquelle il s'est rendu. » Et elle raconta à Arthur le motif de cette mission.

« Que l'on fasse comme tu dis, je suis d'accord », dit Arthur.

On en resta à cette décision.

Le lendemain, Gwenhwyvar fit poster des guetteurs sur le rempart pour annoncer la venue de Gereint. Après midi, ils virent arriver un petit homme bossu, à cheval, suivi d'une femme, ou, à ce qu'ils croyaient, une jeune fille, elle aussi à cheval, et derrière elle un grand chevalier, voûté, la tête basse, l'air triste, vêtu d'une armure brisée et très éprouvée. Avant qu'ils ne fussent arrivés au portail, l'un des guetteurs alla trouver Gwenhwyvar et lui apprit quelle sorte d'hommes ils avaient vus et quel était leur aspect.

« Je ne sais pas qui ils sont, dit-il.

– Moi, je le sais, dit Gwenhwyvar. Voilà le chevalier que Gereint a suivi, je crois qu'il n'est pas venu ici de son plein gré. Si Gereint l'a défait, il a au moins vengé l'outrage fait à ma suivante. »

Puis le portier se présenta devant Gwenhwyvar :

« Princesse, dit-il, il y a à la porte un chevalier, personne n'a jamais vu un spectacle aussi désolant que lui. Il porte une armure brisée et très éprouvée, sur laquelle la couleur du sang l'emporte sur la couleur d'origine.

– Sais-tu qui il est ? demanda-t-elle.

– Oui, je le sais, dit-il. C'est Edern [32] fils de Nudd.

– Je ne l'avais pas reconnu. »

Gwenhwyvar, alors, alla vers le portail à sa rencontre. Quand il entra, Gwenhwyvar aurait souffert de regarder le spectacle qu'il offrait, s'il n'avait pas eu avec lui le nain qui était si mal élevé. Edern salua Gwenhwyvar :

« Dieu te donne le bien, répondit-elle.

– Princesse, je te transmets les bons souhaits de Gereint fils d'Erbin, le jeune homme le meilleur et le plus vaillant.

– Est-ce qu'il s'est mesuré à toi [33] ? demanda-t-elle.

– Oui, dit-il, et ce ne fut pas à mon avantage ; la faute n'en revient pas à lui, mais à moi, princesse. Gereint te fait transmettre son salut, et en même temps, il m'a imposé de venir jusqu'ici pour te donner réparation de la souffrance infligée par le nain à ta suivante. Quant à lui, tout ce qu'il m'a fait lui paraît être une expiation suffisante pour la peine qu'il avait subie, car il pensait que j'étais en danger de perdre la vie. Il m'a imposé d'une manière rude et forte, puissante et guerrière, de venir ici pour obéir à tes volontés, princesse.

– Eh bien, homme, en quel endroit s'est-il rendu maître de toi ?

– À l'endroit où ont lieu les joutes et les combats pour l'épervier, dans la ville qui s'appelle aujourd'hui Kaerdyff [34]. Il avait pour toute compagnie trois personnes assez pauvres et d'aspect ruiné : un homme grisonnant et vieillissant, une femme d'âge mûr et une jeune fille d'une beauté parfaite. Ils portaient des vêtements usés. C'est en se réclamant de l'amour de cette fille que Gereint s'est engagé dans le tournoi de l'épervier, en disant que cette jeune fille-là méritait l'épervier davantage que cette jeune femme-ci qui était avec moi. C'est pour cela que nous nous sommes battus. Et il m'a mis, princesse, dans l'état que tu vois.

– Homme, dit-elle, quand penses-tu que Gereint arrivera ici ?

– Il arrivera demain, je pense, princesse, avec son amie. »

Arthur alors s'approcha de lui. Il salua Arthur.

« Dieu te donne le bien », lui répondit Arthur.

Arthur le regarda longuement, et fut horrifié de le voir dans cette condition. Comme il croyait le reconnaître, il lui demanda :

« Ne serais-tu pas Edern fils de Nudd?

– C'est moi, seigneur, dit-il, tel que je suis après avoir subi une terrible épreuve et des blessures insupportables. » Et il raconta toute son aventure à Arthur.

« Eh bien, dit Arthur, d'après ce que j'entends, Gwenhwyvar devrait se montrer clémente à ton égard.

– La clémence que tu souhaites pour lui, seigneur, je la lui manifesterai, dit-elle, puisque c'est une honte aussi grande pour toi, seigneur, que l'on m'inflige un outrage à moi ou qu'on te l'inflige à toi.

– Voici ce qu'il y a de plus juste à faire dans ce cas, dit Arthur : il faut faire soigner cet homme par les médecins jusqu'à ce qu'on sache s'il peut survivre, et s'il survit, il devra faire réparation comme le décideront les plus nobles de la cour. Tu prendras des garants [35] pour cela. S'il meurt, la mort d'un homme aussi noble qu'Edern sera trop cher payer l'outrage fait à une jeune fille.

– Cela me paraît bon », dit Gwenhwyvar.

Arthur alors se porta garant [36] pour lui, ainsi que Caradawc fils de Llyr [37], Gwallawc fils de Llennawc [38], Owein fils de Nudd, Gwalchmei, et un nombre suffisant pour cette affaire. Arthur fit appeler Morgan Tud [39] – c'était le chef des médecins :

« Prends avec toi Edern fils de Nudd et fais-le soigner aussi bien que tu le ferais pour moi si j'étais blessé. Ne laisse entrer dans sa chambre personne qui le dérange – uniquement toi et ceux de tes disciples qui le soigneront.

– Je le ferai volontiers », dit Morgan Tud.

L'intendant demanda alors :

« En quel endroit est-il convenable d'envoyer son amie, seigneur?

– Confie-la à Gwenhwyvar et à ses suivantes », répondit-il.

Et l'intendant la confia à Gwenhwyvar.

Leur conte, jusqu'ici.

Le lendemain, Gereint arriva en vue de la cour. Gwenhwyvar avait posté des guetteurs sur les remparts pour éviter qu'il n'arrivât à l'improviste. Le guetteur vint trouver Gwenhwyvar et lui dit :

« Princesse, je crois que je vois arriver Gereint, avec une jeune fille. Il est à cheval et porte un habit de voyageur à pied. Mais la jeune fille, je la vois tout en blanc : c'est sans doute un habit de toile que j'ai vu sur elle.

– Femmes, préparez-vous toutes, dit Gwenhwyvar, nous allons à la rencontre de Gereint pour l'accueillir et lui souhaiter la bienvenue. »

Gwenhwyvar alla à la rencontre de Gereint et de son amie. Lorsqu'il la rejoignit, Gereint salua Gwenhwyvar.

« Dieu te donne le bien, dit-elle, sois le bienvenu, tu as fait une expédition réussie, fortunée, rapide et glorieuse. Que Dieu te récompense de m'avoir fait donner réparation d'une façon aussi ferme !

– Princesse, je désirais obtenir pour toi une réparation conforme à tes souhaits ; voici la jeune fille grâce à qui tu as pu être vengée [40] de ton outrage.

– Eh bien, dit Gwenhwyvar, qu'elle soitl a bienvenue ; il est juste que je lui fasse bon accueil. »

Ils entrèrent et descendirent de cheval. Gereint alla trouver Arthur et le salua.

« Dieu te donne le bien, dit Arthur, sois le bienvenu. Même si Edern fils de Nudd a subi de ta part des blessures et des peines, tu as mené une expédition réussie.

– Ce n'est pas ma faute, répondit Gereint, mais c'est à cause de l'arrogance d'Edern fils de Nudd, qui ne voulait pas se nommer [41]. Je ne pouvais pas le quitter avant de savoir qui il était, ou avant que l'un de nous deux n'eût vaincu l'autre.

– Homme, dit Arthur, où est la jeune fille dont j'ai entendu dire que tu te réclamais d'elle ?

– Elle vient de partir avec Gwenhwyvar dans sa chambre. »

Alors Arthur alla trouver la jeune fille. Arthur et ses compagnons et tous les gens de sa cour firent bon accueil à la jeune fille. Tous voyaient clairement que si la fortune de cette jeune fille avait été à la hauteur de sa beauté, ils n'auraient jamais vu de fille plus jolie [42] qu'elle.

Ce fut Arthur qui donna la jeune fille en mariage à Gereint. L'union [43] qu'il était coutume d'établir alors entre deux jeunes gens fut établie entre Gereint et la jeune fille. On lui donna à choisir entre tous les vêtements de Gwenhwyvar. Quand elle apparut ainsi vêtue, on la trouva majestueuse, avenante et par-

faite. Ils passèrent la journée et la soirée avec toutes sortes de musiques, avec une abondance de plats [44], une variété de boissons et un grand nombre de jeux. Et lorsqu'il fut temps pour eux d'aller dormir, ils y allèrent. On fit un lit pour Gereint et Enid dans la chambre même où se trouvait le lit d'Arthur et de Gwenhwyvar. Et ils dormirent ensemble pour la première fois cette nuit-là.

Le lendemain, Arthur donna satisfaction aux solliciteurs au nom de Gereint, en distribuant de riches présents. La jeune femme s'habitua à la cour. Elle se fit des amis, hommes et femmes, au point qu'elle était la jeune femme dont on parlait le plus dans l'île de Bretagne. Gwenhwyvar dit alors à Arthur :

« Tu as bien fait de ne donner à personne la tête du cerf avant que Gereint ne fût revenu. C'est maintenant le moment convenable de la remettre à Enid fille d'Ynywl, la jeune femme du plus grand renom, je ne vois pas qui pourrait la lui contester. Car la seule différence entre elle et toute autre fille tient à son amabilité, à sa douce compagnie. »

Cela fut approuvé de tous, et en particulier d'Arthur : on donna la tête du cerf à Enid. À partir de ce moment-là, sa renommée et le nombre de ses amies grandirent encore davantage.

Gereint dès lors rechercha les tournois et les combats difficiles. De chacun d'eux il revenait vainqueur. Il continua ainsi pendant un an, puis deux, puis trois, au point que sa gloire volait à travers toute la surface du royaume.

*

[Gereint retourne en Cornouailles]

Un jour, comme Arthur tenait sa cour à Caer Lleon sur la Wysg, le jour de la Pentecôte, voici qu'arrivèrent des messagers sages et réfléchis, pleins de science, et parlant net. Ils saluèrent Arthur :

« Dieu vous donne le bien, leur répondit Arthur. Soyez les bienvenus. D'où venez-vous ?

– D'où nous venons, seigneur ? De Cornouailles. Nous sommes les envoyés d'Erbin fils de Custenhin, ton oncle. C'est à toi qu'il adresse son message, en te congratulant comme doit le faire un oncle à l'égard de son neveu, et un vassal à l'égard de son seigneur. Il te fait dire qu'il s'est alourdi, et amorti, et qu'il

approche de la vieillesse. Ses voisins, qui le savent, ne respectent plus ses frontières et convoitent ses terres et son domaine. Il te prie, seigneur, de laisser son fils Gereint revenir auprès de lui pour garder son domaine et reconnaître ses frontières. Il lui fait dire qu'il ferait mieux d'employer la fleur de sa jeunesse et de sa force à défendre ses propres terres plutôt que dans des tournois inutiles – même s'il y trouve la gloire.

– Oui, dit Arthur, allez vous déchausser, prenez à manger et débarrassez-vous de votre fatigue. Avant de repartir vous aurez une réponse. »

Ils allèrent manger. Arthur réfléchit qu'il ne lui était pas facile de laisser Gereint partir loin de lui et quitter une cour où ils étaient ensemble. Il ne lui était pas facile, ni agréable, non plus, d'empêcher son cousin de garder son royaume et ses frontières, puisque son père ne pouvait plus les défendre. Gwenhwyvar et toutes les femmes et les filles de la cour n'avaient pas moins de souci et de mélancolie à l'idée que la jeune femme les quittât. Ils passèrent la journée et la soirée dans l'abondance de toutes choses. Arthur informa Gereint de la venue des messagers de Cornouailles et du contenu de leur message.

« Eh bien, dit Gereint, quoi qu'il en résulte d'heureux ou de malheureux pour moi, seigneur, j'accomplirai tes desseins à propos de ce message.

– Voici ce que je te conseille à ce sujet, dit Arthur. Bien qu'il m'en coûte que tu partes, va habiter ton domaine et garder ton territoire. Prends avec toi le nombre d'hommes que tu souhaites, et emmène comme escorte ceux que tu aimes le plus parmi mes fidèles, ainsi que parmi tes propres amis et tes compagnons d'armes [45].

– Dieu te le rende, je ferai ce que tu as dit, dit Gereint.

– Quel est ce bruit que j'entends de votre côté, dit Gwenhwyvar, est-il question d'une escorte pour accompagner Gereint jusque dans son pays?

– Oui, dit Arthur.

– Je dois donc penser, moi aussi, à donner des compagnes et à fournir des provisions à la dame qui demeure chez moi.

– Tu feras bien », dit Arthur.

Et ils allèrent dormir pour la nuit.

Le lendemain, les messagers reçurent leur congé : on leur avait dit que Gereint partirait derrière eux.

Deux jours après, Gereint partit. Voici ceux qu'il emmena avec lui : Gwalchmei, Rioganed [46] fils du roi d'Irlande, Ondyaw fils du duc de Bourgogne, Gwylim fils du roi de France, Howel fils d'Emyr d'Armorique, Elivry Anaw Kyrdd (« Richesse de Poésie »), Gwyn fils de Tringad (« Vaillant Combat »), Goreu fils de Custenhin, Gweir Gwrhyd Vawr, Garanhon fils de Glythmyr, Peredur fils d'Evrawc, Gwyn Llogell Gwyr, le juge de la cour d'Arthur, Dyvyr fils d'Alun de Dyved, Gwrei Gwalstawd Ieithoedd, Bedwyr fils de Bedrawd, Cawry fils de Gwryon, Kei fils de Kynyr, Odyar le Franc, échanson à la cour d'Arthur...

« ... et Edern fils de Nudd, dit Gereint, il peut monter à cheval d'après ce que j'ai su, je le voudrais dans mon escorte.

– Ah, même s'il est guéri, dit Arthur, il ne convient pas que tu emmènes cet homme avec toi tant que la paix ne sera pas faite entre lui et Gwenhwyvar.

– Gwenhwyvar pourrait lui permettre de partir avec moi en échange de cautions.

– Si elle lui permet de partir, qu'elle le fasse en le libérant de toute caution, car cet homme a reçu assez de peines et d'épreuves pour payer l'outrage fait par le nain à la jeune fille.

– Bon, dit Gwenhwyvar, ce que vous estimez juste en cette matière, toi, seigneur, et Gereint, je le ferai volontiers. »

Elle donna alors à Edern la permission de partir, en pleine liberté.

Beaucoup d'autres encore partirent pour accompagner Gereint. C'était la plus belle troupe qu'on ait jamais vue, quand ils prirent la route en direction de la Severn. Sur le rivage, de l'autre côté de la Severn, se trouvaient les meilleurs guerriers d'Erbin fils de Custenhin, sous la direction de son père nourricier ; ils étaient venus accueillir Gereint en manifestant leur joie, et sa mère avait envoyé plusieurs femmes de la cour pour accueillir sa femme, Enid fille d'Ynywl. Tous ceux de la cour de Cornouailles et du royaume entier menèrent grande liesse et réjouissance en accueillant Gereint, parce qu'ils l'aimaient beaucoup et qu'il avait recueilli beaucoup de gloire depuis qu'il les avait quittés ; aussi, parce qu'il avait l'intention de reconquérir son royaume et de défendre son territoire.

Ils se rendirent à la cour et ils y trouvèrent une belle et généreuse quantité de mets variés, de nombreuses boissons, un service

à profusion et différents jeux ou musiques. En l'honneur de Gereint, on avait invité tous les nobles du royaume ce soir-là, pour le leur faire rencontrer. Ils passèrent la journée et la soirée dans des réjouissances bien tempérées.

Le lendemain matin, à la jeunesse du jour, Erbin se leva et fit venir à lui Gereint et les nobles qui avaient été envoyés pour l'accompagner. Il dit à Gereint :

« Je suis devenu un homme alourdi et âgé. Tant que j'ai pu tenir le royaume pour toi et pour moi-même, je l'ai défendu. Toi, tu es un jeune homme, tu es dans la fleur de ta jeunesse et de ta force, défends désormais ton domaine.

– Eh bien, dit Gereint, s'il n'avait tenu qu'à moi, tu ne m'aurais pas remis le pouvoir sur ton royaume à cette heure, et tu ne m'aurais pas enlevé si tôt à la cour d'Arthur.

– Je le remets maintenant entre tes mains. Et reçois dès aujourd'hui l'hommage de tes vassaux. »

Gwalchmei dit alors :

« Il vaut mieux satisfaire aujourd'hui les solliciteurs. Tu recevras demain l'hommage de ton royaume. »

Les solliciteurs furent rassemblés en un endroit; Cadyrieith alla les trouver pour connaître leurs intentions et demander à chacun d'eux ce qu'il désirait. Les guerriers d'Arthur commencèrent à faire des dons, et les hommes de Cornouailles arrivèrent aussitôt pour faire aussi des cadeaux. La distribution ne dura pas longtemps, tellement ils étaient tous empressés à donner. Tous ceux qui étaient venus demander quelque chose s'en allèrent de là satisfaits. Ils passèrent la journée et la soirée dans des réjouissances bien tempérées.

Le lendemain, à la jeunesse du jour, Erbin demanda à Gereint d'envoyer des messagers aux seigneurs pour leur demander s'ils pouvaient venir lui prêter hommage et pour les interroger sur les griefs ou les torts [47] qu'ils pouvaient avoir à lui reprocher. Gereint envoya alors des messagers aux hommes de Cornouailles pour leur faire ces demandes. Ils répondirent qu'ils éprouvaient tous la joie et la fierté les plus complètes, que Gereint fût revenu pour recevoir leur hommage. Puis il reçut l'hommage de tous ceux qui étaient là. Et ils passèrent encore la troisième nuit ensemble.

Le lendemain, les hommes d'Arthur souhaitèrent partir :

« Il serait trop pénible que vous partiez si tôt. Restez avec moi

jusqu'à ce que j'aie fini de recevoir l'hommage de tous ceux de mes vassaux qui pourront venir jusqu'à moi. »

Ils restèrent jusqu'à ce qu'il eût fini. Puis ils se mirent en marche en direction de la cour d'Arthur. Gereint les raccompagna avec Enid jusqu'à Diganhwyr, où ils se séparèrent.

Puis Ondyaw fils du duc de Bourgogne dit à Gereint :

« Parcours d'abord les extrémités de ton royaume et inspecte attentivement et complètement les frontières de ton territoire ; s'il arrive une épreuve qui te paraît trop lourde, fais-le savoir à tes compagnons.

– Dieu te le rende, dit Gereint, je ferai comme tu dis. »

Puis Gereint parcourut les extrémités de son royaume avec des guides bien informés, choisis parmi les plus nobles du royaume ; et la borne [48] la plus éloignée qui lui fût montrée, il la garda en mémoire. Et, comme il avait l'habitude de faire quand il était à la cour d'Arthur, il se présentait aux tournois et se mesurait aux hommes les plus vaillants et les plus forts si bien qu'il fut célèbre dans cette contrée comme là où il avait séjourné auparavant. En plus il enrichissait sa cour, ses compagnons et ses nobles avec les meilleurs chevaux, les meilleures armes et les bijoux d'or les plus magnifiques et les plus beaux. Et il n'eut de cesse que sa gloire n'eût gagné toute la surface de son royaume.

Lorsqu'il sut que cela était atteint, il se mit à apprécier les loisirs et les plaisirs, car il n'y avait personne qu'il valait la peine de combattre [49]. Pendant quelque temps il ne fit qu'aimer sa femme, la tranquillité de la cour, la musique et les divertissements, en restant chez lui. Ensuite, il se plut dans la retraite de sa chambre, et dans la compagnie de son épouse, à tel point que rien d'autre ne lui était agréable, qu'il perdait l'affection de ses seigneurs, qu'il négligeait la chasse et les divertissements. Il perdait l'affection de tous les habitants de la cour : ils murmuraient, et se moquaient de lui sous cape, parce qu'il s'était séparé aussi complètement de leur compagnie pour l'amour d'une femme.

Ces bruits parvinrent jusqu'à Erbin. Après avoir appris cela, il en parla à Enid et lui demanda si c'était elle qui provoquait tout cela, et qui avait amené Gereint à délaisser sa mesnie et sa troupe.

« Non, ce n'est pas moi, par ma foi en Dieu, dit-elle, je ne déteste rien tant que cela. »

Elle ne savait que faire, car il lui était difficile de révéler cela à

Gereint, et il ne lui était pas plus facile d'entendre ce qu'elle entendait sans en avertir Gereint ; elle se fit beaucoup de soucis à ce sujet.

Un matin d'été, comme ils étaient au lit dans leur chambre vitrée, il était sur le côté du lit, tandis qu'elle ne dormait plus ; le soleil dardait ses rayons sur le lit, le drap ayant glissé découvrait sa poitrine et ses bras tandis qu'il dormait ; elle considéra la beauté et l'aspect étrange qu'il avait pris, et s'écria :

« Malheureuse de moi, dit-elle, si c'est par ma faute que ces bras et cette poitrine ont perdu la gloire et la vaillance si grandes qui étaient les leurs. »

En disant cela, elle versa d'abondantes larmes qui tombèrent sur sa poitrine. Ce fut l'une des choses qui le réveillèrent, avec les paroles qu'elle venait de prononcer. Et une autre pensée le tourmenta, c'était qu'elle eût parlé non pas par sollicitude à son égard, mais par l'envie d'aimer un autre homme et de se retirer loin de lui. Pour cette raison, il eut l'esprit agité [50], et il appela un écuyer :

« Fais vite préparer mon cheval, lui dit-il, ainsi que mon armure, et qu'ils soient bientôt prêts.

« Quant à toi, lève-toi, dit-il à Enid, habille-toi, fais préparer ton cheval et emporte l'habit le plus vil que tu possèdes pour monter à cheval. Honte sur moi, dit-il, si tu reviens ici avant d'avoir vérifié si j'ai perdu mes forces aussi complètement que tu le dis, et si tu trouves autant de loisir que tu souhaitais en avoir pour t'occuper librement de celui auquel tu pensais. »

Elle se leva et revêtit des habits négligés.

« Je ne sais rien de tes intentions, seigneur.

– Tu n'en sauras pas davantage pour l'instant », répondit-il.

Puis Gereint alla trouver Erbin :

« Seigneur, je dois partir pour une affaire, et je ne sais pas quand je rentrerai. Occupe-toi de ton royaume, seigneur, jusqu'à ce que je revienne.

– Je le ferai. Mais je trouve étrange que tu partes d'une façon aussi soudaine. Qui va t'accompagner dans ce voyage ? Car tu n'es pas quelqu'un à qui il convient de voyager seul [51] dans le pays d'Angleterre.

– Il n'y aura qu'une autre personne pour voyager avec moi.

– Que Dieu te conseille, mon fils, dit Erbin, car il y a beaucoup de gens qui t'en veulent [52] en Angleterre. »

[Attaque de quatre chevaliers, puis trois, puis cinq]

Gereint se rendit là où était son cheval, qui était couvert d'une armure lourde, brillante, étrangère. Il demanda à Enid de monter sur son cheval et d'aller devant lui, en prenant une grande avance :

« Quoi que tu voies et que tu entendes à mon propos, dit-il, ne te retourne pas, et si je ne te parle pas, ne me dis pas un mot non plus. »

Ils chevauchèrent en avant. Il ne voulut pas prendre la route la plus agréable ni la plus fréquentée, mais celle qui était la plus déserte, là où l'on était le plus sûr de rencontrer des voleurs, des brigands et des animaux enragés ou venimeux. Ils suivirent cette route principale et arrivèrent en vue d'un grand bois. Ils allèrent en direction du bois. Ils virent sortir du bois quatre chevaliers armés. Ces derniers les aperçurent, et l'un d'entre eux dit :

« Voici une bonne aubaine : nous allons prendre ces deux chevaux, ces armes et aussi cette femme. Nous les aurons sans aucun danger en affrontant cet unique chevalier, qui a la tête lourde, et l'air triste et amorti. »

Enid entendit cette conversation et, par peur de Gereint, elle ne sut que faire : le lui dire ou se taire? « La vengeance de Dieu sur moi, dit-elle, si je ne préfère pas être tuée de sa main plutôt que de la main de personne d'autre. Même s'il me tue, je vais lui en parler, de peur que la mort ne l'atteigne à l'improviste. »

Elle attendit Gereint et, quand il fut près d'elle :

« Seigneur, dit-elle, as-tu entendu ce que ces hommes ont dit de toi? »

Il releva son visage et la regarda d'un air courroucé :

« Tu n'avais rien d'autre à faire qu'à obéir à l'ordre qui t'avait été donné, c'est-à-dire te taire. À mon avis, ce n'est pas de la sollicitude que tu manifestes et ce n'est pas un avertissement [53]. Bien que tu souhaites voir ma mort et ma fin perpétrées par ces hommes, je ne ressens aucune frayeur. »

À ce moment, celui des hommes qui chevauchait en tête abaissa sa lance et attaqua Gereint. Ce dernier fit front, et non pas à la façon d'un homme mou. Il esquiva la charge en le laissant passer à côté de lui, et il attaqua à son tour le cavalier, en frappant sur le centre de son bouclier, si bien qu'il fendit son

bouclier, brisa son armure et enfonça dans l'adversaire une bonne coudée de sa lance ; il fut jeté à terre derrière la croupe de son cheval à une distance égale à la longueur de la lance de Gereint.

Le deuxième cavalier l'attaqua, rempli de colère par la mort de son compagnon ; en utilisant le même coup, Gereint le désarçonna et le tua comme l'autre. Le troisième l'attaqua et fut tué de même. Et il en fut ainsi pour le quatrième, qui fut tué aussi.

La jeune femme était triste et malheureuse tandis qu'elle regardait cela. Gereint descendit de cheval, retira leurs armures aux hommes tués et les attacha sur les selles, puis il attacha les chevaux entre eux en nouant leurs rênes, et remonta sur son cheval.

« Fais attention à ce que tu fais, dit-il, prends ces quatre chevaux et mène-les devant toi. Avance devant moi comme je te l'ai demandé tout à l'heure. Et ne me dis plus un mot jusqu'à ce que je te parle. J'en prends Dieu à témoin, dit-il, si tu ne fais pas cela, tu ne seras pas impunie.

– Je ferai mon possible pour obéir à tes ordres », dit-elle.

Ils traversèrent le bois. Quand ils en sortirent, ils trouvèrent une grande plaine au milieu de laquelle se trouvait un petit bois touffu et broussailleux. Il en venait trois cavaliers montés sur des chevaux bien équipés, couverts d'une armure de pied en cap, eux et leurs chevaux. Lorsqu'ils furent à proximité, elle put entendre leur conversation :

« Voilà qu'il nous arrive une bonne aubaine, et sans danger, disaient-ils, quatre chevaux et quatre armures. Nous les aurons pour rien, en dépit de ce chevalier triste et fatigué, là-bas. La jeune femme aussi sera en notre pouvoir. »

« C'est vrai, se dit-elle, mon mari est fatigué d'avoir affronté les guerriers tout à l'heure. Que la vengeance de Dieu tombe sur moi si je ne l'avertis pas. »

La jeune femme attendit que Gereint se rapprochât d'elle :

« Seigneur, dit-elle, n'entends-tu pas ce que ces hommes disent de toi ?

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

– Ils se disent entre eux qu'ils vont avoir pour rien toutes ces dépouilles.

– Entre moi et Dieu, dit-il, ce que je trouve le plus pénible, ce ne sont pas les paroles de ces hommes, mais c'est que tu ne te taises pas, et que tu n'obéisses pas à mes ordres.

– Seigneur, dit-elle, je ne voulais pas qu'on te surprît à l'improviste.

– Tais-toi désormais, ta sollicitude n'en est pas une pour moi. »

Là-dessus, l'un des cavaliers abaissa sa lance, chargea Gereint et lui envoya un coup bien visé, pensait-il – mais Gereint reçut le choc négligemment et le détourna de côté. Puis il l'attaqua à son tour et le frappa en plein milieu. Dans le choc que subirent l'homme et le cheval, le nombre de leurs pièces d'armure ne put empêcher que la pointe de la lance de Gereint ne sortît de l'autre côté, que le cavalier ne fût traversé par une partie de la hampe et qu'il ne fût jeté à terre derrière la croupe de son cheval, à une distance égale à la longueur de la lance et du bras de Gereint. Puis les deux autres chevaliers attaquèrent chacun leur tour et leur attaque ne fut pas plus heureuse que celle du premier.

La jeune femme, qui restait regarder cela, était partagée : d'un côté elle se faisait du souci, dans la crainte que Gereint ne fût blessé en affrontant ces hommes, et d'un autre côté elle était pleine de joie de le voir vaincre. Puis Gereint mit pied à terre, attacha les trois armures sur les trois selles, et lia les chevaux ensemble par les rênes, si bien qu'il avait désormais sept chevaux. Il monta sur son propre cheval, ordonna à la jeune femme de conduire les chevaux, et dit :

« Il ne me sert pas davantage de te parler que de me taire, puisque tu n'obéis pas à mes ordres.

– J'obéirai, seigneur, autant que je pourrai, mais je ne pourrai te cacher les paroles cruelles et violentes que j'entendrai prononcer contre toi par les bandes étrangères qui hantent le désert, comme celle-là.

– Entre moi et Dieu, dit-il, je ne crois pas à ta sollicitude; tais-toi désormais.

– Je me tairai, seigneur, aussi longtemps que je le pourrai. »

La jeune femme partit en menant les chevaux devant elle et en gardant la même avance. Après les broussailles, dont on a parlé plus haut, ils traversèrent un terrain dégagé, agréable et élevé, plaisant et uni, prospère. Ils aperçurent au loin un bois : mis à part le côté le plus proche, ils n'y voyaient ni fin ni limite. Ils se dirigèrent vers ce bois : ils en virent sortir cinq cavaliers à l'air farouche, violents et forts, montés sur des chevaux de bataille gros et solides, aux os épais, semant les mottes de terre, féroces,

les naseaux ouverts, tous pourvus d'une armure complète, eux et leurs chevaux. Quand ils furent arrivés à proximité les uns des autres, Enid entendit ce que se disaient les cavaliers :

« Vois-tu l'aubaine qui nous arrive là, gratuitement et sans peine, disaient-ils, tous ces chevaux et toutes ces armures que nous allons prendre, en plus de la femme, à ce chevalier solitaire, lent, amorti et plutôt triste, là-bas ? »

La jeune femme s'inquiéta beaucoup des paroles qu'elle avait entendues, et elle ne savait ce qu'elle devait faire. À la fin, elle décida de prévenir Gereint. Elle dirigea vers lui la tête de son cheval.

« Seigneur, dit-elle, si tu avais entendu les propos de ces cavaliers comme je les ai entendus, tu aurais plus d'inquiétude que tu n'en as. »

Gereint fit entendre un ricanement [54] irrité, méchant et amer, et dit :

« Je vois que tu enfreins toutes mes interdictions, dit-il, tu pourrais bientôt regretter cela. »

Aussitôt, les cavaliers les attaquèrent. Gereint remporta sur les cinq une victoire triomphale et superbe. Puis il plaça les cinq armures sur les cinq selles, et attacha entre eux, par les rênes, les douze chevaux, et les confia à Enid :

« Et je ne sais pas à quoi il sert que je te donne des ordres. Une dernière fois, pour servir d'avertissement, je te renouvelle la défense de parler [55]. »

La jeune femme s'en alla dans le bois en gardant la même avance comme le lui avait demandé Gereint. Lui-même, si la colère le lui avait permis, il eût trouvé pénible de forcer une jeune femme aussi noble à aller à reculons [56] pour conduire des chevaux.

Ils gagnèrent le bois, qui était grand et profond. La nuit les surprit dans le bois.

« Femme, dit-il, il ne nous servira à rien de continuer notre marche.

– Oui, seigneur, dit-elle, ce que tu voudras, je le ferai.

– Il vaut mieux que nous nous détournions à l'intérieur du bois pour nous reposer, et que nous attendions le jour pour reprendre la marche.

– Faisons comme cela, c'est d'accord », dit-elle.

Ils firent comme cela. Il descendit de cheval et l'aida à descendre à terre.

« Je ne pourrais pour rien au monde m'empêcher de dormir, dit-il, tellement je suis fatigué. Toi, surveille les chevaux et ne t'endors pas.

– Je ferai ainsi, seigneur », dit-elle.

Il dormit vêtu de son armure et passa ainsi le reste de la nuit. La nuit n'était pas longue en cette saison. Lorsqu'elle vit l'aube ramener la lumière, elle regarda autour d'elle pour voir s'il était réveillé : or il était justement en train de s'éveiller.

« Seigneur, dit-elle, j'aurais voulu te réveiller depuis longtemps [57]. »

Il garda le silence, par lassitude, parce qu'il ne lui avait pas demandé de parler. Puis il se leva et dit :

« Prends les chevaux, et marche en avant. Et garde ton avance comme tu l'as fait hier. »

[Un comte veut enlever Enid]

Le jour était déjà levé depuis quelque temps quand ils quittèrent le bois et arrivèrent dans une plaine assez nue. De chaque côté, ils voyaient des prairies et des faucheurs en train de couper les foins. Ils allèrent jusqu'à une rivière, devant eux ; il fit descendre les chevaux, qui burent de l'eau, après quoi ils remontèrent de la rivière sur une pente abrupte. Ils rencontrèrent alors un jeune homme assez mince, portant une serviette à son cou, avec une charge à l'intérieur, mais ils ne savaient pas ce que c'était. Il avait à la main une petite cruche bleue, sur laquelle il avait une timbale. Le jeune homme salua Gereint :

« Dieu te donne le bien, dit Gereint. De quel endroit viens-tu ?

– D'où je viens ? De la ville qui est là devant toi, dit-il. Seigneur, reprit-il, te serait-il désagréable que l'on te demande d'où tu viens ?

– Non, pas du tout, dit-il, c'est de ce bois là-bas que je viens.

– Ce n'est pas aujourd'hui que tu as pu traverser tout le bois.

– Non, dit Gereint, j'ai passé la nuit dans le bois.

– Je suppose, dit le garçon, que tu n'as pas eu ton confort là-bas cette nuit, et que tu n'as eu ni à boire ni à manger.

– Non, entre moi et Dieu, dit l'autre.

– Accepterais-tu de suivre mon conseil ? Ce serait de recevoir de moi ton repas.

– Quelle sorte de repas ? demanda Gereint.

– Le repas du matin que j'allais apporter aux moissonneurs, là-bas : c'est-à-dire du pain, de la viande et du vin. Si tu le veux, seigneur, ils n'en auront rien.

– Je le veux bien, dit-il ; que Dieu te le rende. »

Gereint mit pied à terre, et le garçon aida la jeune femme à descendre. Ils se lavèrent les mains et prirent leur repas ; le garçon leur coupa des tranches de pain, leur versa à boire et leur assura un service parfait. Lorsqu'ils eurent terminé, le jeune homme se leva et dit à Gereint :

« Seigneur, avec ta permission, je vais partir chercher à manger pour les faucheurs.

– Va d'abord à la ville, dit Gereint, et retiens pour moi un logis dans le meilleur endroit que tu connaisses, et le plus vaste pour recevoir des chevaux. Et prends pour toi le cheval qui te plaira, avec l'armure qu'il porte, pour prix de ton service et de tes présents.

– Dieu te le rende, dit le jeune homme, cela aurait pu payer un service beaucoup plus riche que ce que je vous ai offert. »

Il s'en alla à la ville, et réserva un logis, le meilleur et le plus agréable qu'il connût dans la ville. Puis il alla à la cour, avec son cheval et son armure. Il alla trouver le comte et lui raconta toute l'histoire.

« Je vais aller à la rencontre du chevalier, seigneur, pour lui indiquer où est son logis.

– D'accord, vas-y, dit le comte, il aurait trouvé ici bon accueil, s'il avait voulu. »

Le jeune homme alla à la rencontre de Gereint, et lui dit qu'il aurait pu être logé par le comte dans sa propre cour. Gereint ne voulut pas s'y rendre, mais préféra aller de son côté. Le jeune homme leur avait trouvé une chambre agréable, garnie de paille et de draps, avec un endroit assez vaste et plaisant pour ses chevaux, et des provisions en abondance.

Après qu'ils se furent déchaussés, Gereint dit à Enid :

« Va de l'autre côté de la chambre, et ne viens pas de ce côté-ci de la maison ; appelle à tes côtés la maîtresse de maison si tu veux.

– Seigneur, je ferai comme tu as dit », dit-elle.

Puis le maître de maison se présenta à Gereint et lui souhaita la bienvenue.

« Seigneur, demanda-t-il, as-tu pris ton repas ?

– Oui », répondit-il.

Le jeune homme lui demanda :

« Veux-tu à boire, ou quelque chose d'autre, avant que je ne reparte auprès du comte ?

– Oui, j'ai envie de boire en vérité », dit Gereint.

Le jeune homme alla en ville et leur rapporta à boire. Ils prirent à boire. Bientôt Gereint dit :

« Je ne peux m'empêcher de dormir.

– Eh bien, dit le jeune homme, pendant que tu dormiras, je vais voir le comte.

– D'accord, vas-y [58], dit Gereint, et reviens ici quand je t'ai dit de revenir [59]. »

Gereint s'endormit, et Enid fit de même.

Le jeune homme se rendit auprès du comte, qui lui demanda où était le logis du chevalier dont il lui avait parlé. Il le dit.

« Et je dois, dit-il, aller le servir sans tarder.

– Va, dit le comte, et transmets-lui mon salut. Dis-lui que j'irai le voir au plus tôt.

– Je le ferai », dit l'autre.

Le jeune homme arriva lorsqu'il était l'heure pour eux de se réveiller. Ils se levèrent et firent une promenade. Lorsqu'il fut temps pour eux de prendre de la nourriture, ils le firent, et le jeune homme assura leur service. Gereint demanda au maître de maison s'il avait des compagnons qu'il aurait souhaité inviter.

« Oui, dit l'autre.

– Amène-les ici, rassasie-les à mes frais de tout ce que l'on peut acheter de mieux dans la ville. »

Le maître de maison amena les meilleures personnes de ses connaissances, pour les rassasier et les combler aux frais de Gereint.

Là-dessus, le comte arriva pour rendre visite à Gereint, accompagné de onze chevaliers adoubés [60]. Gereint se leva et lui souhaita la bienvenue.

« Dieu te le rende », dit le comte.

Ils allèrent s'asseoir à table, chacun à la place qui convenait [61] à sa dignité. Le comte discuta avec Gereint et lui demanda quel était le but de son expédition.

« Je ne veux que voir des aventures et m'occuper des tâches qui me plairont. »

Le comte alors regarda Enid attentivement, fixement. Il en était sûr, il n'avait jamais vu une jeune femme plus belle ni plus

jolie ; elle occupa sa pensée et son cœur. Il demanda à Gereint :

« Me permettrais-tu d'aller parler à cette jeune femme, là-bas ? Je la trouve comme détachée de toi.

– Oui, volontiers », dit-il.

Il alla auprès de la jeune femme et lui dit :

« Jeune fille, tu n'as aucun plaisir à faire ce voyage en compagnie de l'homme qui est là-bas.

– Je ne trouve pas désagréable, dit-elle, de suivre la même route que lui.

– Tu n'as aucun serviteur ni aucune suivante pour te servir, dit-il.

– Oui, dit-elle, j'ai plus de plaisir à suivre cet homme qu'à disposer de serviteurs et de suivantes.

– J'ai un bon plan pour toi, dit-il, je remettrai mon comté en ton pouvoir si tu restes avec moi.

– Je ne le veux pas, entre moi et Dieu, dit-elle, j'ai déjà donné ma foi à l'homme qui est là et je ne lui serai pas infidèle.

– Tu as tort, dit-il. Si je le tue, je t'aurai à moi aussi longtemps que je voudrai de toi, et lorsque je ne voudrai plus de toi, je te chasserai. Mais si tu le fais de bon gré, pour l'amour de moi, il y aura entre nous une alliance insoluble, éternelle, aussi longtemps que nous vivrons. »

Elle réfléchit à ce qu'il avait dit, et décida en elle-même de lui faire croire qu'il obtenait ce qu'il demandait.

« Voici ce qu'il y a de mieux à faire pour toi, seigneur, dit-elle, pour ne pas m'attirer une faute excessive. Viens ici demain pour me capturer, comme si je ne savais rien de cela.

– Je le ferai », dit-il.

Puis il se leva, prit congé et s'en alla avec ses hommes.

Elle ne parla pas à Gereint de sa conversation avec le comte, de peur d'augmenter sa colère, son inquiétude et son agitation. Ils allèrent se coucher quand ce fut l'heure.

Elle dormit un peu au début de la nuit. Puis, vers minuit, elle se réveilla et prépara les armes de Gereint en les rassemblant pour qu'elles fussent prêtes à être revêtues. Ensuite, pleine de crainte et de terreur, elle alla au bord du lit de Gereint et à voix basse, doucement, elle lui dit :

« Seigneur, dit-elle, réveille-toi, habille-toi, voici la conversation que le comte a eue avec moi, seigneur, et voici quels sont ses desseins à mon égard. » Et elle raconta à Gereint toute leur conversation.

Bien qu'il fût irrité contre elle, il accepta l'avertissement et s'habilla. Elle alluma une chandelle pour l'éclairer tandis qu'il s'habillait :

« Laisse là la chandelle, lui dit-il, et demande au maître de maison de venir ici. »

Elle y alla, et le maître de maison se présenta devant lui. Gereint demanda à ce dernier :

« Sais-tu à peu près combien je te dois?

– Je crois que tu me dois assez peu, seigneur, dit-il.

– Quelle que soit la somme due, prends les onze chevaux et les onze armures.

– Dieu te le rende, seigneur, dit l'autre, je n'ai pas dépensé pour toi la valeur d'une seule des armures.

– Peu importe, dit Gereint, tu n'en seras que plus riche. Homme, peux-tu me guider pour sortir de la ville?

– Je te guiderai volontiers, dit-il. De quel côté as-tu l'intention d'aller?

– Je voudrais partir du côté opposé à celui duquel nous sommes venus. »

Le maître du logis guida Gereint aussi loin qu'il eut besoin d'être guidé. Puis Gereint demanda à la jeune femme de prendre de l'avance : elle le fit et se mit en marche, tandis que le guide rentrait chez lui.

Il était à peine rentré qu'il se produisit autour de la maison le plus grand vacarme qu'on ait jamais entendu. Il regarda dehors et vit quatre-vingts chevaliers tout armés, encerclant la maison. Le Comte Brun[62] était à leur tête.

« Où est le chevalier qui était là? demanda le comte.

– Par ta main, dit l'autre, il est loin d'ici, il y a déjà longtemps qu'il est parti.

– Pourquoi, vilain, l'as-tu laissé partir sans me prévenir? dit le comte.

– Seigneur, dit-il, tu ne m'avais pas commandé de le faire; si tu m'en avais donné l'ordre, je ne l'aurais pas laissé partir.

– De quel côté crois-tu qu'il est parti?

– Je l'ignore, dit-il, je sais seulement qu'il a pris la grand-rue. »

Ils tournèrent la bride de leurs chevaux vers la grand-rue. Là, ils virent les traces des chevaux, et les suivirent jusqu'à la grand-route.

Or, la jeune femme, voyant que le jour se levait [63], regarda derrière elle et aperçut du brouillard et une grande nuée qui se rapprochait de plus en plus. Elle s'inquiéta de cela, et devina que c'était le comte qui la poursuivait avec sa troupe. Soudain elle vit un cavalier apparaître hors de la nuée. « Par ma foi, se dit-elle, je l'avertirai, même s'il me tue. Je préfère être tuée de sa main plutôt que de le voir être tué par surprise. »

« Seigneur, dit-elle, ne vois-tu pas cet homme [64] qui te poursuit, avec beaucoup d'autres guerriers ?

– Je le vois, dit-il, et bien que l'on te commande le silence, tu ne te tairas jamais. Ne me parle plus. »

Puis il se retourna contre le cavalier et, au premier choc, il le jeta à terre sous les pattes de son cheval. Tant que durèrent les quatre-vingts chevaliers, il les jeta tous à terre, un par un, du premier coup. Ils arrivaient l'un après l'autre, par ordre de valeur, mis à part le comte.

Le comte l'affronta le dernier de tous ; ils brisèrent une lance, puis une autre. Puis Gereint se retourna contre lui et le frappa avec une lance dans le centre de son bouclier, si bien qu'il fendit le bouclier, et brisa toute l'armure à cet endroit, et que l'autre fut jeté à terre derrière la croupe de son cheval, et qu'il fut en péril de perdre la vie. Gereint s'approcha de lui. Au bruit du cheval, le comte se ranima :

« Seigneur, dit-il à Gereint, fais-moi grâce. »

Gereint lui fit grâce. Avec la dureté de la terre sur laquelle ils avaient été jetés et la violence des coups qu'ils avaient reçus, aucun d'entre eux ne quitta Gereint sans avoir fait une chute périlleuse et douloureuse, cuisante et blessante, écrasante et dure.

[Gwiffret le Petit]

Gereint repartit sur la grand-route qu'il avait suivie. La jeune femme garda son avance. Ils virent auprès d'eux la plus jolie vallée qu'on ait jamais vue, avec une importante rivière courant au fond ; ils voyaient la rivière enjambée par un pont, vers lequel allait la grand-route ; au-dessus du pont, de l'autre côté de la rivière, ils virent une ville forte, la plus jolie qu'on ait jamais vue.

Tandis qu'il se dirigeait vers le pont, il vit venir de son côté, sortant d'un petit taillis touffu, un homme monté sur un gros et grand cheval, à l'allure régulière, docile et fier.

« Chevalier, lui dit Gereint, de quel endroit viens-tu ?

– D'où je viens ? dit l'autre. De la vallée en contrebas.

– Homme, dit Gereint, peux-tu me dire à qui est cette belle vallée et cette ville forte, là-bas ?

– Je te le dirai volontiers, dit l'autre. Les Français l'appellent *Gwiffret Petit* [65] et les Gallois *Y Brenhin Bychan* (« le Petit Roi »).

– Est-ce que je vais passer le pont là-bas, dit Gereint, et suivre la route qui passe en bas de la ville ?

– Non, ne va pas sur la terre [66] de l'autre côté du pont, dit le chevalier, si tu ne veux pas avoir à te mesurer à lui. Car c'est sa coutume, aucun chevalier ne vient sur ses terres sans qu'il ne se mesure à lui.

– Entre moi et Dieu, dit Gereint, je prendrai cette route, malgré lui.

– Si tu fais ainsi, dit le chevalier, je crains fort que tu ne trouves la honte et l'outrage. »

Farouche, courageux et courroucé, Gereint suivit la route qu'il avait voulu prendre auparavant. Il ne prit pas la route qui allait du pont à la ville, mais celle qui gagnait l'arête du terrain difficile, escarpé, solide, élevé, et visible de loin.

Tandis qu'il marchait ainsi, il vit derrière lui un chevalier sur un cheval de combat fort et solide, au pas ferme, aux larges sabots, au vaste poitrail. Il n'avait jamais vu d'homme aussi petit que celui qu'il voyait sur le cheval. Homme et cheval portaient des armures complètes. Lorsqu'il atteignit Gereint, il lui dit :

« Dis-moi, seigneur, dit-il, est-ce par ignorance ou par arrogance que tu voudrais me faire perdre mes prérogatives et manquer à mes coutumes ?

– Non, dit Gereint, je ne savais pas que la route était fermée à qui que ce fût.

– Puisque tu ne le savais pas, dit l'autre, viens avec moi dans ma cour pour me donner réparation.

– Non, je n'irai pas, par ma foi, dit-il. Je n'irais pas même dans la cour de ton seigneur [67] à moins que ce ne fût Arthur.

– Par le bras d'Arthur, dit-il, je veux avoir de toi réparation. Ou c'est moi qui subirai une cuisante défaite. »

Sans retard, ils se donnèrent l'assaut. L'un de ses écuyers venait lui fournir des lances à mesure qu'il les brisait. Chacun d'eux donnait à l'autre des coups durs et cuisants, si bien que les

boucliers perdirent toute leur couleur. Gereint trouvait malaisé [68] de se battre avec lui, à cause de sa petitesse, de la difficulté qu'il y avait à le fixer des yeux, et de la dureté des coups qu'il donnait de son côté. Ils n'aboutirent à rien de cette façon ; les chevaux tombaient à genoux.

À la fin, Gereint le jeta à terre, tête la première. Puis ils continuèrent le combat à pied en ferraillant l'un contre l'autre. Ils se donnaient des coups rapides et furieux, violents et douloureux, forts et amers. Ils percèrent les heaumes, cassèrent les hampes de lances, froissèrent les armures, si bien que leurs yeux étaient obscurcis par le sang et la transpiration.

À la fin, Gereint se fâcha, rappela ses forces et, courroucé, furieux, farouche, rapide, cruel, violent, il leva son épée et lui appliqua sur le plat de la tête un coup mortel et cuisant, venimeux, aigu, amer et horrible, au point qu'il traversa toute l'armure de la tête, la peau, la chair et fit une plaie dans l'os. L'épée du Petit Roi fut projetée de sa main jusqu'à l'extrémité du champ, et il implora alors, au nom de Dieu, la merci de Gereint et sa grâce.

« Ta conduite n'a pas été courtoise et tu n'as pas été mesuré, dit Gereint, [cependant] tu auras la vie sauve à condition de devenir mon allié, de ne plus m'attaquer, et de me tirer d'affaire si tu apprends qu'il m'arrive une épreuve.

– Je te promets tout cela, seigneur, bien volontiers », et Gereint reçut son serment dans ces termes. « Quant à toi, seigneur, dit-il, veux-tu venir avec moi dans ma cour, là-bas, pour te débarrasser de ta fatigue et de ta lassitude ?

– Non, je n'irai pas, entre moi et Dieu », répondit-il.

Gwiffret Petit aperçut alors Enid, là où elle était. Il lui fut pénible de voir un si grand nombre d'épreuves infligées à une personne aussi noble qu'elle. Il dit alors à Gereint :

« Seigneur, tu as tort de ne pas accepter le délassement, et les réconforts [69] ; si tu rencontres une difficulté dans l'état où tu es, il ne te sera pas facile de la surmonter. »

[Rencontre avec les chevaliers d'Arthur]

Gereint ne voulait que continuer son voyage. Il monta sur son cheval, cruel et inflexible. La jeune femme conserva son avance, et ils marchèrent vers un bois qu'ils voyaient devant eux. La cha-

leur était intense sur les armures, tandis que la transpiration et le sang collaient à la peau. Quand ils furent arrivés dans le bois, il s'arrêta sous un arbre à l'abri de la chaleur, et la douleur lui revint en mémoire, bien plus forte que lorsqu'il l'avait reçue d'abord. La jeune femme s'arrêta sous un autre arbre.

Soudain ils entendirent des cors et un mouvement de troupe. La raison de tout cela, c'était qu'Arthur et sa cour étaient descendus dans le bois. Gereint se demanda alors de quel côté il irait pour les éviter.

À ce moment, un homme à pied les repéra : c'était un serviteur de l'intendant. Il alla dire à l'intendant qu'il avait vu un homme de tel et tel aspect dans le bois. L'intendant fit alors seller son cheval, prit sa lance et son bouclier, et se rendit là où était Gereint.

« Chevalier, dit-il, que fais-tu ici?

– Je me suis arrêté sous un arbre au frais, pour m'abriter de la trop grande chaleur.

– Quel est le but de ton expédition, et qui es-tu?

– Je veux chercher les aventures et courir les chemins.

– Eh bien, dit Kei, viens avec moi pour rencontrer Arthur qui est ici tout près.

– Non, je n'irai pas, entre moi et Dieu, dit Gereint.

– Il te faudra venir », dit Kei.

Gereint le reconnut, mais Kei ne reconnut pas Gereint. Kei l'attaqua du mieux qu'il pût. Gereint s'irrita et le frappa avec la douille de sa lance sous le menton [70], en le précipitant à terre la tête la première, mais il ne voulut pas lui faire plus de mal que cela.

Furieux et terrifié, Kei se releva, monta sur son cheval et rentra dans son logis. Puis il se rendit, comme en se promenant, au pavillon de Gwalchmei :

« Homme, dit-il à Gwalchmei, j'ai entendu dire par l'un des serviteurs qu'on a vu dans le bois, là-bas, un chevalier blessé, portant une armure bien mal en point. Tu ferais bien d'aller voir si c'est vrai.

– Peu m'importe d'y aller, dit Gwalchmei.

– Allons, prends ton cheval, dit Kei, et une partie de tes armes, j'ai appris qu'il n'est pas accueillant [71] pour ceux qui viennent le voir. »

Gwalchmei prit sa lance et son bouclier, monta sur son cheval et se rendit là où était Gereint :

« Chevalier, dit-il, quel est le but de ton expédition?

– Je me rends à mes affaires et cherche les aventures.

– Peux-tu me dire qui tu es, ou venir avec moi pour rencontrer Arthur, qui est ici tout près?

– Je ne te dirai pas mon nom, et je n'irai pas rencontrer Arthur. »

Et il reconnut Gwalchmei, mais Gwalchmei ne le reconnut pas.

« On ne pourra pas dire de moi, dit Gwalchmei, que je t'ai laissé aller sans savoir qui tu étais. »

Il l'attaqua à la lance et heurta son bouclier si bien que sa lance fut brisée en miettes et que les chevaux furent front contre front. Il le regarda alors attentivement et le reconnut :

« Las, Gereint, dit-il, est-ce toi qui es ici?

– Non, je ne suis pas Gereint, dit l'autre.

– Gereint, entre moi et Dieu, dit-il, c'est là une expédition mal avisée et malheureuse. »

Il regarda autour de lui et aperçut Enid : il la salua et fut aimable avec elle.

« Gereint, dit Gwalchmei, viens rencontrer Arthur, c'est ton seigneur et ton cousin.

– Non, je n'irai pas, dit-il, je ne suis pas en état de rencontrer personne. »

À ce moment-là arriva l'un des pages qui venait rejoindre Gwalchmei pour avoir des nouvelles. Gwalchmei l'envoya à Arthur pour lui apprendre que Gereint était là, blessé, qu'il ne voulait pas venir le rencontrer, et que c'était pitié de voir l'état dans lequel il était. Tout cela était dit à voix basse entre lui et le page, sans que Gereint ne l'entendît. « Et demande à Arthur, dit-il, de déplacer son pavillon près de la route, car il n'ira pas le voir de bon gré et il ne serait pas commode de le forcer dans la condition où il est. »

L'écuyer alla trouver Arthur et lui rapporta tout cela. Arthur déplaça son pavillon jusqu'au bord de la route.

La jeune femme commença à se réjouir en son âme. Gwalchmei, par ruse, entraîna Gereint à suivre la route jusqu'à l'endroit où Arthur faisait installer son pavillon, et où ses écuyers dressaient un [autre] pavillon, au bord de la route.

« Seigneur, dit Gereint, salut à toi!

– Dieu te donne le bien, dit Arthur, qui es-tu?

– C'est Gereint que voici, dit Gwalchmei, mais de son plein gré il ne t'aurait pas rencontré aujourd'hui.

– Eh bien, dit Arthur, il n'est pas dans son bon sens. »

Puis Enid arriva devant Arthur et lui présenta ses souhaits.

« Dieu te donne le bien, lui dit Arthur. Que quelqu'un la fasse descendre de cheval. »

L'un des écuyers l'aida à descendre.

« Las, Enid, dit-il, quel genre d'expédition est celle-ci?

– Je ne sais, seigneur, dit-elle, mais il est de mon devoir de suivre la même route que lui.

– Seigneur, dit Gereint, nous allons nous en aller, avec ta permission.

– Où iriez-vous? demanda Arthur. Tu ne peux pas partir maintenant, à moins que tu ne veuilles achever ta perte.

– Il me m'a pas permis de l'inviter, dit Gwalchmei.

– Il me le permettra, à moi, dit Arthur. De plus, il ne partira pas d'ici jusqu'à ce qu'il soit guéri.

– J'aurais préféré, seigneur, dit Gereint, que tu me laissasses poursuivre ma route.

– Je ne te le permettrai pas, entre moi et Dieu », dit-il.

Il fit alors appeler la jeune fille pour s'occuper d'Enid et l'amener au pavillon de la chambre de Gwenhwyvar. Celle-ci l'accueillit avec plaisir, ainsi que toutes les autres femmes; elles la débarrassèrent de son habit de cavalière et lui donnèrent un autre vêtement. Puis elle appela Cadyrieith et lui demanda de dresser un pavillon pour Gereint et ses médecins, et elle le chargea de fournir en abondance tout ce qu'on lui demanderait. Kadyrieith exécuta tout ce qui lui avait été prescrit, et il amena auprès de Gereint le médecin Morgan Tud et ses disciples.

Arthur et ses troupes restèrent là près d'un mois, pour soigner Gereint. Lorsque son corps se fut raffermi, Gereint alla trouver Arthur et lui demanda la permission d'aller son chemin.

« Je ne sais si tu es bien guéri, à présent.

– Je le suis en vérité, seigneur, dit Gereint.

– Ce n'est pas toi que je croirai en cette matière mais les médecins qui se sont occupés de toi. »

Il fit venir les médecins et leur demanda si cela était vrai.

« C'est vrai », dit Morgan Tud.

Le lendemain, Arthur lui donna congé de partir. Gereint partit terminer son voyage. Le même jour, Arthur quitta cet endroit.

[Les trois géants – Le comte Limwris – Le Petit Roi]

Gereint demanda à Enid de marcher devant lui et de garder son avance comme elle avait fait auparavant. Elle se mit en marche et suivit la grand-route. Tandis qu'ils chevauchaient ainsi, ils entendirent un cri, le plus véhément qui fût, tout près d'eux.

« Arrête-toi ici, lui dit-il, et attends-moi. Je vais aller voir la raison de ce cri.

– Je t'obéirai », dit-elle.

Il s'en alla et atteignit la clairière qui était près de la route. Là, il vit deux chevaux, l'un portant une selle d'homme, l'autre une selle de femme ; il y avait un chevalier, couvert de son armure, étendu mort, et il vit au-dessus du chevalier une jeune femme vêtue d'un habit de cavalière, qui gémissait.

« Dame, lui dit Gereint, que t'est-il arrivé?

– Je venais d'arriver ici avec l'homme que j'aimais le plus, et aussitôt trois grands géants sont venus à nous, et sans respecter aucune loi à son égard, ils l'ont tué.

– De quel côté sont-ils partis? demanda Gereint.

– Par là, sur la grand-route », dit-elle.

Il retourna voir Enid :

« Va trouver cette dame qui est là-bas, et attends-moi là si je reviens [72]. »

Elle trouva pénible qu'il lui demandât cela. Cependant elle alla auprès de la jeune femme ; cela lui faisait mal de l'entendre. Elle était sûre que Gereint ne reviendrait jamais.

Quant à lui, il partit à la poursuite des géants, et il les rattrapa. Chacun d'eux était plus grand que trois hommes, et avait une grosse massue sur l'épaule.

Gereint partit à l'assaut de l'un d'entre eux et le transperça en plein milieu avec sa lance. Il retira sa lance du corps et transperça ensuite le deuxième d'entre eux. Mais le troisième se retourna contre lui et le frappa avec sa massue, si bien qu'il fendit son bouclier, entama son épaule et rouvrit toutes ses blessures, au point qu'il perdait tout son sang. Alors il tira son épée, l'attaqua et lui donna un coup vif, aigu, cruel, violent, vaillant sur le sommet du crâne, si bien qu'il lui fendit la tête et le cou jusqu'aux épaules, et qu'il tomba raide mort.

Il laissa les morts sur place et revint à l'endroit où était Enid. Quand il vit enfin Enid, il tomba de son cheval par terre, mort. Enid poussa un cri horrible, aigu, violent et perçant, elle alla le rejoindre là où il était tombé et se pencha au-dessus de lui.

Répondant à ce cri, arriva aussitôt le comte Limwris, avec la troupe qui l'accompagnait : ils étaient en train de voyager sur cette route, et à cause du cri, ils se détournèrent de leur chemin. Le comte dit à Enid :

« Dame, que t'est-il arrivé?

– Noble seigneur, dit-elle, on a tué l'homme que j'ai aimé et que j'aimerai le plus de ma vie.

– Que t'est-il arrivé à toi? demanda-t-il à l'autre.

– On a tué l'homme que j'aimais le plus, dit-elle aussi.

– Qui les a tués? demanda-t-il.

– Les géants, dit celle-ci, ont tué l'homme que j'aimais le plus. L'autre chevalier est parti à leur poursuite et il en est revenu dans l'état que tu vois, en perdant son sang à l'excès. Je crois, dit-elle, qu'il ne les a pas quittés sans en avoir tué quelques-uns, ou peut-être la totalité. »

Le comte fit enterrer le chevalier qui avait été laissé pour mort. Mais il pensait qu'il restait encore un peu de vie en Gereint, et il le fit transporter avec lui [à sa cour [73]], dans le creux de son bouclier et sur une civière, pour voir s'il survivrait. Les deux femmes le suivirent à la cour.

Quand ils furent arrivés, Gereint fut placé sur une civière, sur la table de devant dans la grande salle. Tous retirèrent leurs habits. Le comte pria Enid de retirer son vêtement et de revêtir un autre habit.

« Je ne le veux pas, entre moi et Dieu, dit-elle.

– Ma dame, dit-il, ne sois pas aussi triste.

– Il est bien difficile de me conseiller là-dessus, dit-elle.

– Je vais faire en sorte, dit-il, que tu n'auras plus besoin d'être triste, que le chevalier là-bas soit vivant ou mort. C'est ici un riche comté, tu l'auras en ta possession et moi avec, dit-il. Sois donc heureuse et enjouée désormais [74].

– Non, j'en prends Dieu à témoin, je ne serai plus heureuse, dit-elle, tant que je vivrai.

– Viens manger, dit-il.

– Non, je n'irai pas, entre moi et Dieu, dit-elle.

– Tu viendras, entre moi et Dieu. »

Et il l'amena de force à la table et lui demanda de manger de façon insistante.

« Non, je ne mangerai pas, j'en prends Dieu à témoin, jusqu'à ce que mange l'homme qui est sur la civière là-bas.

– Tu ne pourras pas tenir cette parole, dit le comte, l'homme là-bas est pour ainsi dire mort.

– Je vais essayer de la tenir », dit-elle.

Il lui tendit une coupe pleine :

« Bois le contenu de cette coupe, dit-il, cela changera tes façons de voir.

– Honte sur moi, dit-elle, si je bois quoi que ce soit avant qu'il ne boive lui-même.

– Eh bien, dit le comte, je ne suis pas plus avancé d'être aimable à ton égard que si je suis désagréable. »

Et il lui donna une gifle.

Alors elle poussa un grand cri aigu et perçant, et elle conçut une douleur bien plus grande alors qu'auparavant : elle comprenait que si Gereint avait été encore vivant, elle n'aurait pas reçu une telle gifle.

Or, à ce moment-là, Gereint se ranima au bruit du cri ; il se dressa sur son séant, prit son épée dans le creux de son bouclier et s'élança en direction du comte. Il lui assena un coup furieux, aigu, venimeux, perçant, violent, sauvage sur le sommet de la tête et le fendit en entier, la table seule arrêtant son épée. Alors tous quittèrent les tables et s'enfuirent dehors. Ce n'était pas de l'homme vivant qu'ils avaient le plus peur, mais de voir un mort se lever pour les tuer.

Gereint regarda alors Enid, et il conçut une double douleur, d'abord de constater qu'Enid avait perdu sa couleur et son aspect, et d'autre part de comprendre qu'elle avait toujours été parfaite.

« Ma dame, dit-il, sais-tu où sont nos chevaux ?

– Je sais où est allé le tien, dit-elle, mais je ne sais où est allé l'autre. C'est dans cette maison-là que ton cheval se trouve. »

Il alla chercher son cheval dans cette maison, il monta dessus, souleva Enid de terre pour la prendre avec lui entre son pommeau de selle et lui. Puis il s'en alla.

Tandis qu'ils voyageaient ainsi, entre deux haies, et que la nuit commençait à l'emporter sur le jour, voilà qu'ils virent derrière eux, entre eux et le ciel, des hampes de lances ; ils entendirent le bruit des chevaux et le vacarme d'une troupe.

« J'entends venir derrière nous, dit-il, je vais te mettre derrière la haie. »

Et il la déposa.

Aussitôt voici qu'un chevalier se dirige vers lui, en baissant sa lance.

Quand elle vit cela, Enid dit :

« Seigneur, quelle gloire pourrais-tu tirer d'avoir tué un mort, qui que tu sois ?

– Las, mon Dieu, dit-il, est-ce donc Gereint qui est là ?

– Oui, entre moi et Dieu. Et qui es-tu toi-même ?

– Le Petit Roi, dit-il, qui vient à ton secours. Car j'ai entendu que tu étais dans l'épreuve. Mais si tu avais écouté mon conseil, tu n'aurais pas rencontré ce que tu as trouvé comme difficulté.

– On ne peut rien, dit Gereint, contre la volonté de Dieu.

– Oui, dit le Petit Roi, j'ai un bon conseil pour toi à présent : venir avec moi à la cour que possède le mari de l'une de mes sœurs et qui est près d'ici, pour te faire soigner par les meilleurs médecins que l'on trouvera dans le royaume.

– D'accord, allons-y », dit Gereint.

On donna à Enid le cheval de l'un des écuyers du Petit Roi. Et ils gagnèrent la cour du baron, où ils furent accueillis avec le sourire. Ils furent l'objet de soins et de sollicitude.

Le lendemain, on alla chercher les médecins qui pouvaient se trouver, et en peu de temps ils arrivèrent. Gereint fut soigné là jusqu'à ce qu'il fût guéri. Pendant qu'on était occupé à le soigner, le Petit Roi fit réparer son armure si bien qu'elle fut en aussi bon état qu'elle avait jamais été.

Ils restèrent là pendant un mois et demi [75]. Puis le Petit Roi dit à Gereint :

« Nous allons maintenant aller dans ma propre cour pour prendre du repos et du plaisir.

– Si tu le veux bien, dit Gereint, nous voudrions voyager encore un jour ; après quoi nous reviendrons.

– D'accord, dit le Petit Roi, pars de ton côté. »

[L'Enclos de Nuée]

Et à la jeunesse du jour, ils prirent la route. Enid voyagea plus heureuse et plus contente en leur compagnie ce jour-là qu'elle ne l'avait fait auparavant. Ils suivirent la grand-route, et elle se

sépara en deux : sur l'une des deux branches, ils virent marcher un voyageur qui venait vers eux.

Gwiffret demanda au voyageur d'où il venait.

« D'où je viens ? D'avoir vaqué à mes affaires dans le pays.

– Dis-moi, dit Gereint, quelle est pour moi la meilleure route de ces deux-là ?

– Il vaut mieux pour toi que tu suives celle-ci, dit-il. Si tu prenais celle-là, tu n'en reviendrais jamais. Plus bas, il y a l'Enclos de Nuée [76], où il se passe des jeux enchantés. De tous les hommes qui y sont allés, aucun n'est jamais revenu. Là est la cour du comte Owein [77]. Il ne laisse personne prendre logis dans la ville, et n'admet que ceux qui vont loger dans sa cour.

– Entre moi et Dieu, dit Gereint, nous prendrons la route vers le bas. »

Ils prirent cette route et arrivèrent à la ville. Ils réservèrent un logis dans l'endroit de la ville qui leur parut le plus beau et le plus plaisant. Tandis qu'ils s'occupaient de cela, voici qu'un jeune homme vint à eux et les salua.

« Dieu te donne le bien, lui dirent-ils.

– Nobles seigneurs, quelles sont vos intentions ?

– Retenir un logis, dirent-ils, pour passer la nuit.

– Le seigneur de cette ville n'a pas coutume de laisser aucun homme de qualité y loger, sauf ceux qui viennent chez lui dans sa cour. Venez vous aussi à la cour.

– D'accord, nous y allons », dit Gereint.

Et ils suivirent l'écuyer ; on leur fit bon accueil à la cour. Le comte vint à leur rencontre dans la grande salle. Il ordonna de préparer les tables, ils se lavèrent les mains et allèrent s'asseoir. Voici comment ils s'assirent : Gereint était assis d'un côté du comte, et Enid était assise de l'autre côté. À côté d'Enid, était assis le Petit Roi, et à côté de Gereint, la comtesse. Ensuite, chacun s'assit selon son rang.

À ce moment, Gereint songea aux jeux, et pensa qu'il n'aurait pas le moyen d'y participer, et il ne mangeait pas à cause de cette idée. Le comte, qui regardait Gereint, réfléchit et pensa que c'était la peur d'aller aux jeux qui l'empêchait de manger, et il regrettait que ces jeux se fissent depuis toujours, quand ce n'eût été que par crainte de perdre un homme aussi bon que Gereint. Si Gereint lui demandait de

les faire cesser, il aurait été heureux de les faire cesser à jamais. Le comte lui dit alors :

« À quoi penses-tu, seigneur, puisque tu ne veux pas manger? Si tu hésites à participer aux jeux, tu auras la permission de ne pas y aller, et tu obtiendras même que personne ne s'y présente plus jamais, en ton honneur.

– Dieu te le rende, dit Gereint, tout ce que je veux c'est me rendre aux jeux, et obtenir les informations pour y participer.

– Si c'est cela que tu préfères, je te les donnerai volontiers.

– C'est ce que je préfère, en vérité. »

Puis ils mangèrent, recevant une quantité de mets et une multiplicité de boissons.

Lorsqu'ils eurent terminé le repas, ils se levèrent. Gereint fit demander son cheval et son armure. Il la revêtit, et revêtit son cheval de la sienne.

Toute la compagnie se rendit au bord de l'enclos. La haie qu'ils voyaient n'était pas plus basse que l'horizon le plus élevé qu'ils voyaient dans le ciel. Sur chaque pieu de la haie, il y avait une tête d'homme, sauf sur deux pieux. Ces pieux étaient très nombreux dans la haie, et à l'intérieur [78].

Le Petit Roi dit alors :

« Quelqu'un pourra-t-il accompagner le seigneur, ou ira-t-il seul?

– Personne ne pourra l'accompagner, dit le comte Owein.

– De quel côté entre-t-on ici? demanda Gereint.

– Je ne sais pas, dit Owein, mais prends le côté qui te paraît le plus facile. »

Hardiment, sans hésiter, Gereint pénétra dans la nuée. Quand il en sortit, il arriva dans un grand verger, au milieu duquel était un espace dégagé. Dans cet espace se trouvait un pavillon de paile, au sommet rouge. Il vit que la porte en était ouverte. En face de la porte du pavillon, il y avait un pommier. Sur l'une des branches du pommier, il y avait un grand cor [79].

Il descendit de cheval et entra dans le pavillon. Il ne s'y trouvait qu'une jeune femme, assise sur une chaise dorée. Elle avait en face d'elle une chaise vide, argentée. Gereint s'assit sur la chaise vide.

« Seigneur, dit la jeune femme, je ne te conseille pas de t'asseoir sur cette chaise-ci.

– Pourquoi? demanda Gereint.

– Celui à qui appartient cette chaise ne supporterait pas qu'un autre s'en servît jamais.

– Peu m'importe, dit Gereint, qu'il lui déplaise qu'on s'assoie sur sa chaise. »

Aussitôt ils entendirent un grand vacarme à côté du pavillon. Gereint regarda quelle était la raison de ce bruit. Il vit dehors un chevalier monté sur un cheval de combat, aux larges naseaux, furieux, l'air farouche, les os forts; homme et cheval portaient une cotte d'armes coupée en deux, sous laquelle se trouvait une armure complète.

« Dis-moi, seigneur, dit-il à Gereint, qui t'a demandé de t'asseoir là?

– C'est moi-même, dit l'autre.

– Tu as eu tort de me faire un outrage et un affront aussi grands, lève-toi d'ici, pour me donner réparation de ton comportement discourtois [80]. »

Gereint se leva, et sans tarder ils allèrent se livrer combat. Ils brisèrent une paire de lances, puis une deuxième, puis une troisième. Chacun d'eux donnait à l'autre des coups durs et amers, rapides et violents. À la fin, Gereint se mit en colère, et partit à l'attaque en éperonnant son cheval. Il le frappa au centre de son bouclier au point qu'il le fendit, que le bout de sa lance entra dans son armure, que toutes les sangles se brisèrent, et qu'il tomba par terre, la tête la première, derrière la croupe de son cheval, à une distance égale à la longueur de la lance de Gereint et de son bras.

« Las, seigneur, dit-il, fais-moi grâce, tu auras tout ce que tu veux.

– Tout ce que je veux, dit Gereint, c'est qu'il n'y ait plus jamais ici ces jeux, ni l'Enclos de Nuée, ni la magie et la sorcellerie qu'il y a eu.

– J'accepte de bon cœur, seigneur.

– Fais donc disparaître la nuée de cet endroit, dit-il.

– Sonne du cor qui est là-bas, répondit-il; à l'heure où tu en sonneras, le nuage disparaîtra. Tant qu'un chevalier n'aurait pas sonné de ce cor, après m'avoir vaincu, la nuée ne serait jamais partie d'ici. »

Cependant Enid était triste et inquiète, là où elle était, car elle se faisait du souci pour Gereint. À ce moment, Gereint arriva et sonna du cor : aussitôt qu'il en tira un son, la nuée disparut.

La compagnie se rassembla et chacun d'eux fit la paix avec les autres. Ce soir-là, le comte invita Gereint et le Petit Roi.

Le lendemain matin, ils se séparèrent, et Gereint partit pour son propre royaume. Et il y régna désormais dans la prospérité, entretenant sa vaillance et son courage, pour sa gloire et sa renommée et celles d'Enid, à partir de ce jour-là.

L'HISTOIRE DE TALIESIN



Taliesin est une figure complexe. D'une part, c'est un poète historique qui a sans doute vécu au VI*e siècle et dont nous avons conservé une douzaine de poèmes authentiques, édités par Ifor Williams. D'autre part, c'est un poète légendaire, et même mythique dans la mesure où il représente l'archétype du poète gallois. Cette légende, nous en avons des témoignages fragmentaires de date ancienne, dans quelques poèmes du Livre de Taliesin (le manuscrit du* XIV*e siècle où sont conservés, entre autres, les poèmes du Taliesin historique).*

*Les poèmes du Taliesin historique sont des louanges au roi de Powys, Kynan Garwyn, et à Urien roi de Rheged (un royaume breton correspondant au Cumberland). Taliesin est cité comme un contemporain d'Aneirin dans l'*Historia Brittonum *attribuée à Nennius, mais le passage est peu fiable : c'est une interpolation tardive, faisant partie d'un ensemble de traditions propres au nord de l'Angleterre et intégrées dans ce volume.*

Taliesin est donc aussi un personnage de légende, à qui l'on attribue plusieurs poèmes anciens (quinze poèmes du Livre de Taliesin), et dont l'histoire n'a été conservée que dans des manuscrits tardifs. Cette histoire (« Hanes Taliesin » ou « Chwedl Taliesin » ou « Ystoria Taliesin ») a d'abord été traduite par Lady Guest avec les Mabinogion. *Joseph Loth ne l'a pas retenue dans son recueil à cause de la date tardive des manuscrits. Nous avons traduit le texte édité récemment par Patrick K. Ford, d'après le manuscrit NLW 5276D – « La chronique des six âges du monde » d'Elis Gruffudd, un soldat gallois qui vécut longtemps dans la garnison anglaise de la ville de Calais, au début du* XVI*e siècle.*

Taliesin est l'archétype du poète celtique : ce poète mythique, parfois confondu avec Myrddin (Merlin), doit d'abord acquérir par la ruse les dons poétiques (qui incluent le don de prophétie et d'autres pouvoirs magiques). Bien des thèmes de ce premier épisode sont communs avec la légende irlandaise (et en particulier l'histoire de Finn Mac Cumail) : l'inspiration poétique sort d'un chaudron, le poète s'identifie à un saumon, etc. On notera que l'initiation poétique est associée ici à un changement de nom et à une deuxième naissance. Mais, avant d'être avalé sous forme d'un grain de blé par Keridwen, Gwion Bach a tenté de lui échapper par un grand nombre de métamorphoses qui sont le thème de certains poèmes anciens (ainsi BT 22 : « J'ai été de nouveau transformé, j'ai été un jeune saumon gris, j'ai été un chien, j'ai été un cerf, j'ai été un chevreuil dans la montagne, j'ai été une borne, une corde, j'ai été une hache dans la main »).

Dans la deuxième partie de l'histoire, ce sont les rapports privilégiés du poète et du prince qui sont le principal centre d'intérêt. À Elffin qui l'a recueilli et l'a nourri, le poète va rendre ses bienfaits au centuple. Par sa voix, il rétablit la prospérité du prince, parce qu'il proclame sa justice. Elffin est confronté à un roi de Gwynedd auquel on a donné le nom du célèbre Maelgwn Gwynedd (le Maglocunus contre lequel tonnait Gildas). Elffin et Maelgwn sont en rivalité : ils confrontent leurs femmes, leurs bardes, et bientôt leurs chevaux. Mais c'est la supériorité du barde d'Elffin qui va, en définitive, assurer la victoire complète à son maître.

Cette deuxième partie est riche en citations poétiques : la plupart de ces poèmes sont connus par de nombreuses copies. Certains sont plus nettement religieux et font allusion à d'anciennes légendes apocryphes ou à des croyances populaires. Le dernier poème est même une esquisse de cosmogonie, à partir de sources bibliques et apocryphes. Dans le contenu, ces poèmes trahissent une forme populaire de christianisme, mais il n'y en a aucun qui puisse être considéré comme l'expression d'un paganisme préchrétien : si Taliesin garde quelque chose du druide antique, c'est uniquement dans ses pouvoirs supposés et dans son prestige social. Tout a été christianisé dans cette légende, hormis la trame principale : Taliesin est resté un magicien puissant, redouté des princes et consulté par eux.

L'histoire peut aussi être analysée comme le développement de

quelques thèmes de contes internationaux. Mais une telle analyse serait partiellement défaillante, étant donné que le personnage principal est destiné à représenter spécifiquement le modèle du poète gallois. C'est probablement pour cela que le scribe Elis Gruffudd a pris goût à l'histoire : il signale plusieurs fois qu'il ne peut croire à tel ou tel épisode merveilleux. Il n'en continue pas moins à recopier l'histoire.

Tout au long de l'histoire de la littérature galloise, Taliesin est resté un mythe de référence. Aussi est-il difficile, aujourd'hui, de revenir à une définition précise du personnage. Les philologues gallois de l'époque préscientifique, comme Edward Davies et Owen Pughe au début du XIX*e siècle, recherchaient des messages ésotériques et druidiques dans chaque poème de Taliesin. Avec l'arrivée des méthodes scientifiques, on en vient à des conceptions plus fiables : Thomas Stephens, le premier, isole deux groupes de poèmes, ceux du Taliesin historique et ceux qui appartiennent à la légende de Taliesin. Mais le Taliesin historique a été parfois malmené : J. Gwenogfryn Evans, auteur de l'édition diplomatique du Livre de Taliesin, soutient que celui-ci est un poète du* XII*e siècle. Le Taliesin légendaire, quant à lui, est mis en rapport avec ce que nous savons des druides antiques : John Morris-Jones estime que le récit des métamorphoses est l'expression d'une doctrine druidique relative à la transmigration des âmes... Ifor Williams a finalement dégagé très nettement les principaux traits de la légende de Taliesin en 1953. Ses conclusions ont été acceptées par tous. Mais il faut reconnaître que c'est une légende encore vivante, qui inspire les poètes gallois et qui fait rêver leurs lecteurs.*

Notre traduction a été établie d'après la version d'Elis Gruffudd éditée par Patrick Ford. Nous citerons aussi une version plus courte, qui développe surtout l'histoire de Gwion Bach (Peniarth 111, scribe John Jones de Gellilyfdy, 1607, édité par Patrick Ford en appendice).

BIBLIOGRAPHIE

FORD, Patrick K. : *Ystoria Taliesin*, edited with an introduction and notes, Univ. of Wales Press, Cardiff, 1992.

WILLIAMS, Ifor : *Chwedl Taliesin*, Gwasg Prifysgol Cymru, Caerdydd, 1957.

WILLIAMS, Ifor : *The Poems of Taliesin*, edited and annotated (English version by J.E. Caerwyn Williams), Dublin Institute for Advanced Studies, 1968.

WOOD, Juliette : « The Folklore Background of the Gwion Bach Section of Hanes Taliesin », *Bulletin of the Board of Celtic Studies,* XXXIV, 4, 1982, 621-634.

On attend la publication d'une thèse encore inédite portant sur le manuscrit du « Livre de Taliesin », par Marged HAYCOCK (Aberystwyth, 1983).

[Histoire de Gwion Bach]

Ci-après suit l'histoire de Gwion Bach [1], qui est très répandue au Pays de Galles.

À l'époque du début d'Arthur, il était un gentilhomme qui habitait dans la région appelée aujourd'hui Penllyn, et il avait nom Tegid Voel (« le Chauve ») – son patrimoine, comme l'histoire le montre, était arrosé par l'étang qu'on appelle aujourd'hui Llyn Tegid. L'histoire raconte qu'il avait une femme appelée Keridwen [2], qui, d'après le livre, était savante et compétente dans les trois arts, à savoir : magie, divination, sorcellerie. Le livre raconte aussi que Tegid et Keridwen avaient un héritier mâle, qui était très horrible de forme, d'aspect et de comportement; il avait nom Morvran, mais à cause de sa couleur sombre il fut appelé finalement Avangddu [3].

Sa vilaine couleur causait bien des soucis à sa mère, car elle voyait clairement que son fils n'avait pas moyen d'être accepté parmi les gentilshommes, à moins qu'il n'acquît des pouvoirs tout différents de ce que sa mine laissait attendre. Pour régler cette question, elle employa tout son esprit à examiner ses connaissances et à chercher de quelle façon elle pourrait le mieux le doter de l'inspiration prophétique, et le rendre capable de raconter le monde à venir.

Après avoir longtemps travaillé avec ses arts magiques [4], elle trouva un moyen de parvenir à cette sorte de connaissance par la vertu des plantes, par le travail et la ruse. Voici comment : il lui faudrait choisir et cueillir certaines plantes à certains jours de l'année, à certaines heures, les mettre dans un chaudron rempli

d'eau, mettre le chaudron sur le feu – un feu qu'il faudrait entretenir constamment afin que le chaudron bouillît nuit et jour pendant un an et un jour, temps au bout duquel elle verrait sauter du chaudron, en tout et pour tout, trois gouttes [5] chargées de toutes les vertus des plantes; quel que soit l'homme sur qui retomberaient ces trois gouttes, celui-là deviendrait très savant en de multiples sciences, et serait rempli de l'esprit prophétique. D'autre part, le suc de ces plantes – mis à part les trois gouttes dont il a été question – serait le plus violent poison qui pût exister au monde, il ferait exploser le chaudron en morceaux et se répandrait sur la surface de la terre.

En vérité cette histoire est contraire à la raison, à la foi et à la piété [6]. Néanmoins, la suite de l'histoire montre clairement qu'elle recueillit un grand nombre de plantes, qu'elle mit dans un chaudron plein d'eau, qu'elle plaça sur le feu. D'après l'histoire, elle choisit un vieil aveugle pour agiter le contenu et s'occuper du chaudron; seulement, l'histoire n'a pas transmis le nom de cet homme [7], pas plus qu'on ne connaît l'auteur de cette histoire. Mais on sait que le garçon qui lui servait de guide s'appelait Gwion Bach. Keridwen le chargea d'entretenir le feu sous le chaudron. Ainsi, chacun d'eux assura constamment son service, l'un en entretenant le feu, l'autre en agitant le contenu du chaudron, tandis que Keridwen le maintenait plein d'eau et de plantes pendant la durée d'un an et un jour.

Alors, Keridwen amena son fils à côté du chaudron pour qu'il reçût les gouttes quand viendrait le moment où elles sauteraient du chaudron. Puis, en attendant, elle posa son séant par terre et tomba endormie juste à l'instant où les trois gouttes chargées de puissance sautèrent du chaudron. Mais elles retombèrent sur Gwion Bach, qui avait poussé Morvran pour prendre sa place [8].

Au même moment, le chaudron fit entendre un rugissement, et il explosa sous l'action violente du poison. Keridwen se réveilla aussitôt comme une folle. Gwion s'en aperçut, et il était maintenant tellement savant qu'il voyait clairement qu'avec une nature aussi venimeuse, elle allait chercher à le tuer sitôt qu'elle saurait qu'il avait supplanté son fils pour recevoir les gouttes magiques.

Dès que Keridwen revint de son égarement, elle s'en fut trouver son fils, qui lui expliqua par un long récit comment Gwion

avait réussi à l'évincer de l'endroit où elle l'avait placé. À cette nouvelle, elle sortit de sa maison en courant comme une démente à la poursuite de Gwion Bach. Comme le raconte l'histoire, elle le vit courir très vite sous la forme d'un lièvre : elle se transforma alors en une levrette noire et le poursuivit sans relâche.

À la fin, après une longue poursuite sous différentes formes [9], elle fut si acharnée qu'il fut obligé de se réfugier dans une grange où il y avait un grand tas de blé vanné; il se changea en un grain de blé au milieu des autres. Alors, Keridwen se transforma en une poule noire à queue courte [10], comme dit l'histoire, [et picora tout le blé] si bien qu'elle avala Gwion dans son ventre, où elle le porta pendant neuf mois, jusqu'au moment où elle lui donna naissance.

Mais quand elle put le regarder après sa venue au monde, il y eut deux choses qu'elle trouva au-dessus de ses forces : lui porter un dommage corporel de sa propre main, ou supporter que [11] personne lui fît du mal en sa présence. Finalement, elle le fit placer dans un coracle, ou dans un sac de cuir qu'elle avait fait fabriquer, aussi imperméable au-dessus qu'au-dessous [12]. Elle y fit mettre son rejeton, et le fit partir sur l'étang, comme le disent certains des livres; mais d'autres disent que c'est sur une rivière qu'il fut lâché, et d'autres que ce fut sur la mer. On l'y retrouva bien longtemps après, comme le montrera cet ouvrage lorsque le temps viendra [13] [...].

Histoire de la découverte de Taliesin

À l'époque où Maelgwn Gwynedd tenait sa cour dans le château de Degannwy [14], un saint homme nommé Kybi [15] vivait dans l'île de Môn (Anglesey). D'autre part, à la même époque, vivait un riche écuyer, près de Caer Ddegannwy, qui s'appelait Gwyddno Garanhir [16], d'après ce que raconte l'histoire. D'après l'écrit, il possédait une pêcherie [17] sur la rive de la Conwy, à proximité de la mer, pêcherie dans laquelle on trouvait, chaque 1er novembre [18] au soir, une quantité de saumons équivalant à la valeur de dix livres.

L'histoire raconte que Gwyddno avait un fils nommé Elffin, fils de Gwyddno, qui servait à la cour du roi Maelgwn. C'était un homme noble et généreux, très aimé de ses compagnons, mais dissipé et prodigue comme sont la plupart des hommes de cour.

Tant que Gwyddno conserva ses biens, Elffin ne manqua pas d'argent à dépenser avec ses compagnons, mais lorsque sa richesse commença à diminuer, Gwyddno s'arrêta de fournir de l'argent à son fils. Il se plaignit à ses compagnons de ne plus pouvoir garder ses relations avec eux désormais, comme il avait eu l'habitude de faire jusque-là, parce que son père était tombé dans la gêne.

Cependant il chargea quelques courtisans d'aller demander pour lui du poisson à la pêcherie, le soir du 1er novembre. C'est ce qu'ils firent, et Gwyddno leur accorda l'objet de leur requête. Lorsque le jour et l'heure furent arrivés, Elffin emmena avec lui certains de ses serviteurs et vint arranger et surveiller la pêcherie, qu'il garda depuis la haute mer jusqu'à la basse mer. Puis Elffin et ses gens entrèrent dans les « bras » de la pêcherie, mais ils n'y trouvèrent pas même la queue d'un petit saumon [19], alors que ses parois étaient habituellement remplies ce soir-là. Cependant l'histoire dit qu'il ne trouva rien à cet instant-là, en dehors d'une sorte d'ombre noire au fond de la nasse. De ce fait, il inclina la tête vers le sol, et il se mit à accuser son mauvais destin, en disant, le visage tourné vers sa demeure, qu'il était l'homme le plus malchanceux et le plus infortuné du monde. Puis il lui vint l'idée de se retourner pour voir ce qu'il y avait dans la nasse. Il y trouva un coracle, ou un sac de peau couvert dessus et dessous. Avec un couteau, il coupa le cuir, qui fit apparaître le front d'un jeune enfant. Aussitôt qu'Elffin vit ce front, il s'écria : « Voici un *tal-iesin* » – c'est-à-dire un front blanc. À ces mots, le jeune garçon du coracle répondit : « Soit, que ce soit Tal-iesin. »

Or, d'après l'opinion de plusieurs, c'était l'âme de Gwion Bach, qui avait été dans le ventre de Keridwen, laquelle, après lui avoir donné naissance, l'avait fait jeter sur l'eau ou sur la mer comme il a été dit plus haut dans cet ouvrage, lorsqu'il fut enfermé dans le sac de cuir, et dériva [20] sur la mer depuis les débuts d'Arthur jusqu'à l'époque de Maelgwn, c'est-à-dire environ quarante ans.

Tout cela en vérité est éloigné de la raison et du bon sens, et cependant je suivrai l'histoire, qui raconte qu'Elffin prit le sac, le jeta sur le dos de l'un des chevaux dans un panier d'osier, où Taliesin chanta les *englyns* appelés « Consolation d'Elffin ». Voici ce qu'il chanta :

« Bel Elffin, arrête tes pleurs,
« Il ne sert à rien de former de faux espoirs,
« Dans la pêcherie de Gwyddno, on n'a jamais trouvé
« Rien d'aussi bien que ce soir[21]. »

et différentes autres strophes qu'il chanta pour divertir Elffin sur le chemin du retour. Rentré chez lui, Elffin confia sa trouvaille à son épouse, qui le nourrit avec tendresse et affection.

À partir de cette époque, la fortune d'Elffin se développa de plus en plus chaque jour, ainsi que son crédit et son prestige auprès du prince. Celui-ci, un peu plus tard, tenait cour ouverte dans le château de Degannwy, à l'époque de Noël : il recevait tous les nombreux nobles des deux ordres, spirituel et temporel, ainsi que de nombreux chevaliers et écuyers. Une discussion s'éleva entre eux sur la question suivante : y avait-il au monde un roi aussi puissant que Maelgwn, et à qui Dieu le Père du ciel eût donné autant de dons spirituels, lui qui était déjà le premier pour la beauté, la forme, la noblesse et la force, sans parler des pouvoirs de l'âme? En plus de tous ces dons, ils disaient que le Père lui avait donné une grâce exceptionnelle, qui dépassait toutes les autres : c'est à savoir la beauté, la forme, la conduite, la sagesse et la fidélité de la reine, vertus par lesquelles elle surpassait toutes les dames et filles nobles du royaume entier.

Ils se posaient aussi d'autres questions entre eux : qui avait des hommes plus vaillants, des chevaux plus rapides, qui avait des chevaux et des lévriers plus beaux et plus véloces, qui avait des bardes plus compétents et plus savants que Maelgwn – ses bardes étaient alors tenus en grande estime parmi les notables du royaume[22]. À l'époque, on ne nommait personne à ce poste (qui est aujourd'hui celui du héraut d'armes[23]), si ce n'était pas un homme instruit, non seulement dans le service des rois et des princes, mais aussi dans les généalogies, les armes et les hauts faits des rois et des princes, aussi bien des pays étrangers que des nobles de ce pays; ils devraient connaître en particulier l'histoire des principaux nobles. De plus, il leur était nécessaire d'être tout à fait capables de donner des réponses dans de multiples langues comme le latin, le français, le gallois et l'anglais, et en plus être un grand conteur, un bon historien et un artiste en poésie pour pouvoir composer des strophes en mètres poétiques dans chacune de ces langues. De cette sorte d'hommes, il y en avait vingt-

quatre à cette fête à la cour de Maelgwn; le principal s'appelait Heinin le Barde.

Lorsque chacun eut loué le roi et ses dons, il échut à Elffin de prendre la parole, et il dit :

« En vérité, personne ne se peut comparer à un roi, si ce n'est un roi. Mais s'il n'était pas le roi, je dirais que j'ai une femme qui par la chasteté de son corps est aussi honorable que toute dame de ce royaume. De plus, j'ai un barde qui est plus habile que tous les bardes du roi. »

Certains de ses compagnons rapportèrent au roi les vantardises d'Elffin, et le roi ordonna de le jeter dans une prison fortifiée s'il ne pouvait pas donner une preuve formelle de la fidélité de sa femme et de la science de son barde. Elffin fut donc emmené dans une tour du château, on lui mit les pieds dans les fers. Certains disent qu'on lui mit des fers en argent, parce qu'il était issu de la famille du roi.

D'après le conte, le roi chargea son fils Rhun de mettre à l'épreuve la fidélité de la femme d'Elffin. Or, comme le dit l'auteur, Rhun était l'homme le plus lubrique qui pût exister au monde. Aucune femme ni même aucune fille ne restait irréprochable sitôt qu'il pouvait s'entretenir un moment avec elles.

Tandis que Rhun se hâtait d'arriver au château d'Elffin avec la ferme intention de séduire sa femme, Taliesin fit un long discours à sa maîtresse et lui expliqua comment le roi avait fait enfermer son seigneur et maître dans une prison, et comment Rhun arrivait maintenant en toute hâte pour attenter à sa chasteté. Il conseilla donc à sa maîtresse de déguiser l'une des filles de cuisine avec ses propres vêtements, ce que la noble dame fit de bon cœur et avec un certain luxe; elle lui décora les doigts de toutes les plus belles bagues qui lui appartenaient, à elle ou à son mari. Taliesin demanda à sa maîtresse de placer la fille à sa place, à table, pour souper dans sa chambre, pendant que Taliesin rendait la fille semblable à sa maîtresse, et la maîtresse semblable à la fille.

Et comme ils étaient assis à souper dans leurs plus beaux atours, ainsi qu'il a été dit plus haut, Rhun arriva tout à coup au château d'Elffin. Il fut bien accueilli car tous les serviteurs le connaissaient parfaitement. Ils s'empressèrent de le conduire à la chambre de leur maîtresse. La fille déguisée en dame se leva de table et le reçut aimablement. Puis elle se rassit à table accompa-

gnée de Rhun, qui se mit à la taquiner avec des mots grivois tandis qu'elle gardait sa contenance, comme aurait fait sa maîtresse.

D'après l'histoire, la fille devint tellement saoule qu'elle s'endormit, car Rhun avait mis dans son verre une poudre qui la plongea dans un sommeil si lourd (si l'on peut se fier à l'histoire) qu'elle ne sentit pas qu'il coupait son petit doigt où était la chevalière d'Elffin, celle qu'il avait envoyée à sa femme en signe de reconnaissance quelque temps auparavant. Il put donc faire tout ce qui lui plaisait avec la fille, après quoi il se rendit à la cour avec le bout de doigt et la bague, pour les remettre au roi. Avec cela il prouva au roi qu'il avait réussi à souiller sa vertu, puisqu'il avait pu couper son doigt en partant sans même la tirer de son sommeil.

Le roi conçut beaucoup de joie à cette nouvelle [24]. Il fit venir ses conseillers et leur raconta toute l'affaire du début à la fin, et il envoya chercher Elffin dans sa prison pour le blâmer de sa vantardise. Il lui parla en ces termes :

« Elffin, sache et apprends que ce serait pure folie, pour tout homme au monde, de faire confiance à une femme pour la pureté de son corps au-delà de l'espace où il peut la surveiller lui-même. Pour que tu sois assuré que ta femme a brisé sa fidélité au mariage, la nuit dernière, regarde son doigt qui en est la preuve, ainsi que ta chevalière sur le doigt, car celui qui a couché avec elle le lui a coupé alors qu'elle dormait, de façon que tu ne puisses nier qu'elle n'ait manqué à la fidélité. »

Elffin répondit alors en ces termes :

« Avec votre permission, ô roi prestigieux, je ne puis sans doute en aucune façon nier que ce soit mon anneau, car un grand nombre de personnes le reconnaissent. Cependant je déclare solennellement que le doigt sur lequel se trouve l'anneau n'a jamais appartenu à la main de ma femme, car il présente trois particularités dont aucune n'a jamais pu se voir sur aucun des doigts de ma femme. Tout d'abord, avec la permission de votre grâce, où que soit ma femme à cette heure, assise, debout ou couchée, cet anneau ne pourrait même pas tenir à son pouce : or vous pouvez voir qu'il serait difficile de pousser l'anneau par-dessus l'articulation de ce petit doigt qui a été coupé. La deuxième certitude, c'est que ma femme n'a jamais laissé passer un samedi, depuis que je la connais, sans soigner ses ongles avant d'aller au lit. Et vous pouvez voir clairement que l'ongle de ce

doigt n'a pas été coupé depuis un mois. La troisième chose, c'est qu'il est évident que la main dont on a coupé le doigt a pétri de la pâte de pain de seigle dans les trois jours précédents, et j'assure à votre bonté que ma femme n'a jamais pétri de la pâte à pain de seigle depuis qu'elle est ma femme. »

L'histoire raconte que le roi fut encore plus irrité contre Elffin pour l'avoir contredit aussi vigoureusement à propos de la fidélité de sa femme. Le roi ordonna de le reconduire en prison, disant qu'il n'obtiendrait pas sa libération avant d'avoir donné les preuves de ce dont il s'était vanté, aussi bien pour la science de son barde que pour la fidélité de sa femme.

Femme et barde étaient alors, tous deux, dans le château d'Elffin : Taliesin racontait à sa maîtresse comment Elffin avait été emprisonné à cause d'eux. Puis il la réconforta en lui assurant qu'il irait à la cour de Maelgwn pour libérer son maître. Elle lui demanda comment il s'y prendrait. Il parla de cette manière :

« Je vais aller à pied, j'arriverai au porche
« Je gagnerai le hall et je chanterai mon poème,
« Je réciterai mon ode, je mettrai en échec les bardes du baron,
« Devant leur chef, je ferai une requête et je les vaincrai.

« Quand viendra l'heure des joutes en présence des seigneurs,
« Quand tous les poètes seront convoqués pour produire un poème correct et harmonieux,
« Dans la cour des nobles [25] rejetons, dans le festin avec Gwion,
« Certains se sont transformés sous l'effet des chagrins, des douleurs.

« Qu'ils fassent taire leur langage désagréable,
« Ou ce sera de pis en pis, comme fit Arthur, le chef des nobles,
« Avec ses longues lames rougies du sang des nobles, exploit du roi contre ses ennemis;
« Le sang des nobles coulera, à la bataille de la frontière loin du Nord.

« Que Maelgwn de Gwynedd n'ait plus ni grâce ni figure,
« Mais que soient punies à la fin l'injustice, la violence et l'arrogance,
« À cause du forfait de Rhun, son rejeton, que ses terres soient dévastées;
« Que la vie soit brève et que la punition soit longue pour Maelgwn. »

Après cela, il prit congé de sa maîtresse et s'en alla à la cour de Maelgwn, qui s'était revêtu de tous ses ornements royaux pour

aller dîner dans le grand hall, comme c'était l'habitude des rois et des princes à chaque fête principale de l'année, à cette époque. Aussitôt que Taliesin entra dans la grand-salle, il vit là où il allait s'asseoir : dans un coin désert, éloigné de l'endroit où les bardes et les ménestrels devaient faire leurs prestations et assurer leur service auprès du roi – c'est l'habitude, encore aujourd'hui, de crier « largesse » aux grandes fêtes, mais cela se dit en français maintenant [26].

Arriva le moment où les bardes et les hérauts entrèrent pour crier « largesse », et pour souhaiter force et pouvoir au roi. Ils passèrent à côté de l'endroit où Taliesin s'était recroquevillé. Il étendit sa lèvre derrière eux, et la fit sonner avec son doigt en produisant des « blub, blub [27] ». Les bardes n'y prêtèrent pas attention en passant devant lui, et ils continuèrent à avancer jusque devant le roi. Ils lui firent un geste d'hommage comme c'était leur devoir de le faire, mais sans lâcher une seule parole : ils étiraient leurs lèvres, et raillaient le roi en produisant des « blub, blub » avec leurs lèvres et leurs doigts, comme ils avaient vu faire au jeune homme auparavant.

Ce spectacle remplit le roi d'étonnement et de surprise : il pensa en lui-même qu'ils s'étaient enivrés en buvant trop de vin *gwirawd* [28]. Aussi, il ordonna à l'un des seigneurs qui servaient à sa table d'aller les trouver et de leur demander de reprendre leurs esprits, de prendre conscience du lieu où ils se trouvaient, de ce qu'ils devaient faire et de ce qu'ils étaient en train de faire. Le seigneur exécuta ces ordres, mais ils n'en continuèrent pas moins à faire leurs pitreries. Il leur envoya le seigneur une deuxième fois, et une troisième, pour leur demander de sortir de la grand-salle. À la fin, le roi chargea l'un de ses écuyers de donner un coup à leur chef, celui qui s'appelait Heinin le Barde.

L'écuyer prit un plat et lui en frappa la tête, si bien que le barde tomba assis sur ses fesses. Il se releva à genoux et demanda grâce au roi, en sollicitant la permission de lui montrer que cette défaillance ne leur venait ni d'un défaut de savoir, ni de l'ivresse, mais qu'elle était due au pouvoir magique de quelque esprit qui se trouvait dans la grand-salle.

Heinin parla ainsi : « Ô glorieux roi, que votre grâce apprenne que si nous nous trouvons muets et incapables de parler, semblables à des ivrognes, ce n'est pas par l'effet cuisant d'un excès de boisson, mais c'est par le pouvoir d'un esprit qui se trouve assis dans le coin là-bas, sous les traits d'un petit homme. »

Le roi ordonna à un écuyer d'aller le chercher : il alla dans le coin où Taliesin était assis et l'amena devant le roi, qui lui demanda ce qu'il était et d'où il venait. Taliesin donna au roi une réponse en vers :

« Je suis le principal barde, et le barde ordinaire d'Elffin;
« Mon pays d'origine est celui des Chérubins [29]. »

Puis le roi lui demanda comment il s'appelait; voici ce qu'il dit en réponse :

« Jehan le devin [30] m'a appelé Merlin [31];
« Mais désormais tous les rois m'appelleront Taliesin. »

Le roi lui demanda alors où il avait vécu; il raconta son histoire au roi comme le dit la suite de l'ouvrage :

« J'ai été avec mon Seigneur dans les hauteurs
« Lorsque Lucifer est tombé dans les infernales profondeurs;
« J'ai porté une bannière devant Alexandre [32]
« Et je sais le nom des étoiles, du Nord à l'Autan;
« J'ai été avec le " tétragramme [33] " dans la cité de Gwydion,
« J'ai été à Chanaan lorsque Absalon fut tué,
« J'ai apporté les graines à la terre de la vallée d'Ébron,
« J'ai été dans la cour des nobles avant la naissance de Gwydion.
« J'ai été " quadrangle [34] " pour Élie et Énoch,
« J'ai été chef des gardes pendant la construction de la tour de Nemrod,
« J'ai été au sommet de la croix du fils de Dieu, le Dieu miséricordieux,
« J'ai été pendant trois périodes dans la prison d'Arianrhod,
« J'ai été dans l'arche avec Noé et Alpha,
« J'ai vu l'anéantissement de Sodome et Gomorrhe,
« J'ai été en Afrique avant la construction de Rome,
« Je suis venu à Rome pour retrouver les réfugiés de Troie.
« J'ai été avec mon Seigneur dans la crèche avec le bœuf et l'âne;
« J'ai raffermi Moïse avec l'eau du Jourdain,
« J'ai été sur la nuée avec Marie-Madeleine [35].
« J'ai reçu l'inspiration poétique du chaudron de Keridwen,
« J'ai été harpiste et poète pour les légions [36] de Norvège,
« J'ai été sur la Colline Blanche, à la cour de Kynvelin (Cunobelinus)
« Mais attaché aux fers et aux chaînes pendant un an et un jour;
« J'ai fait connaître la Trinité dans le pays,

« Et j'ai suscité des missionnaires;
« Je resterai jusqu'au jour du Jugement sur la face de la terre.
« Personne ne sait si mon corps est chair ou poisson,
« J'ai été à peine neuf mois dans la matrice de Keridwen la sorcière,
« J'étais auparavant Gwion Bach, mais je suis désormais Taliesin. »

L'histoire raconte que ce poème surprit beaucoup le roi et sa cour. Aussitôt il chanta un autre poème pour expliquer au roi pourquoi il était venu et ce qu'il venait chercher, comme le montre le poème suivant, dans cet ouvrage :

« Je suis en train de concourir dans l'enclos des bardes [37],
« Peut-être je pourrai garder la face,
« Je dirai une prophétie à ceux qui m'écouteront,
« Je recherche l'objet perdu qu'il faut retrouver,
« Elffin, qu'il faut retirer à sa punition à Caer Ddeganwy.

« Mon seigneur va se libérer des entraves et des chaînes,
« Chaire de Caer Ddeganwy [38], siège de mon orgueil.
« C'est un poème de plus de trois cents poèmes [39] que je peux chanter,
« Il ne mérite ni lance, ni pierre, ni anneau,
« Il ne doit y avoir autour de moi aucun barde qui ne le connaisse.

« Elffin, fils de Gwyddno, à cause de sa façon de parler,
« Est sous treize verrous pour avoir donné son avis à son seigneur.
« Moi je suis Taliesin, le premier des bardes d'Occident,
« Je délivrerai Elffin de ses entraves dorées. »

Après cela, comme le raconte l'écrit, il chanta un poème de secours; aussitôt, dit-on, il s'éleva un vent de tempête, au point que le roi et sa cour croyaient que le château allait leur tomber sur la tête. Le roi fit donc sortir en vitesse Elffin de la prison, et il le fit amener devant Taliesin. Alors, dit-on, il chanta un poème afin de faire s'ouvrir les chaînes qu'il avait aux pieds, ce qui me paraît vraiment difficile à croire comme une histoire vraie. Cependant je poursuivrai l'histoire avec tous les poèmes que j'ai trouvés dans le même ouvrage. Taliesin chanta ensuite un poème de pause [40], intitulé « Les interrogations des bardes », dont le texte suit ci-après :

« Quel est le premier homme que fit l'Alpha,
« Quelle est la plus belle langue, que créa Noé?

« Quelle nourriture, quelle boisson, qui a un sage vêtement [41]?
« Qui a lancé une dénégation de frontière [42] de royaume?
« Pourquoi la pierre est-elle dure,
« Pourquoi la ronce a-t-elle des épines acérées,
« Qu'est-ce qui est dur comme la pierre et salé comme le sel?
« Pourquoi le nez a-t-il une arête, pourquoi la roue est-elle ronde?
« Pourquoi la langue parle-t-elle plus que tout autre organe? »

Après quoi, il fit le poème appelé « Questions aux bardes », qui commence comme ceci :

« Si tu es un barde farouche, d'inspiration batailleuse,
« Ne sois pas toi-même querelleur à la cour de ton roi;
« À moins que tu ne connaisses les noms de Rimin et de Ramin,
« Les noms de Rimiad et de Ramiad,
« Et le nom de ton grand-père avant qu'il ne fût baptisé.

« Le nom de la levure, celui de l'élément,
« Le nom de ta nation et celui de la région.
« Bardes envieux [43] dessus, bardes envieux dessous –
« Mon ami est dessous, sous les chaînes d'Arianrhod.
« Vous ne pouvez pas comprendre avec certitude
« Ce que chante ma bouche, ni séparer avec sûreté
« Le mensonge de la vérité.

« Petits poètes du pays, pourquoi n'êtes-vous pas en fuite?
« Le barde qui ne pourra me réduire au silence,
« Il n'aura de répit qu'en allant dans la tombe,
« Sous le sable et le gravier. Mais celui qui m'écoutera, Dieu l'écoutera. »

Après cela vient le poème intitulé « Le fiel des bardes » :

« Les clercs [44] ont de mauvaises habitudes,
« Leur louange est un chant impie,
« Ils pratiquent toujours le mensonge,
« Ils brocardent les hommes de bien,
« Ils déchirent les femmes mariées,
« Ils déshonorent les honnêtes filles de Marie,
« Ils passent inutilement leur temps et leur vie,
« Ils s'enivrent pendant la nuit, et dorment pendant le jour,
« Ils haïssent l'église et fréquentent la taverne,
« Ils sillonnent tous les bourgs et villages du pays,

« Jamais ils ne donnent la charité ni le logis,
« Ils ne pratiquent ni le psautier ni la prière,
« Ils ne respectent ni les fêtes, ni les dimanches,
« Ils ne jeûnent ni pour les vigiles ni pour les quatre-temps.
« Les oiseaux volent, les poissons nagent,
« Les abeilles butinent, les vers se tortillent,
« Tous les êtres se meuvent pour chercher leur subsistance,
« Sauf les clercs, les voleurs paresseux et les vains Juifs.
« Je ne réprouve pas votre métier de poète,
« Puisque Dieu l'a protégé des mauvais reproches;
« Mais [je critique seulement] celui qui le pratique dans le mauvais sens, en blasphémant le Christ et son service. »

Quand Taliesin eut libéré son maître de sa prison, et prouvé la chasteté de sa maîtresse, et quand il eut réduit les bardes au silence, au point qu'aucun d'entre eux n'osait plus dire un mot, il demanda à Elffin de faire un pari avec le roi en soutenant qu'il avait un cheval plus vif et plus rapide que tous les chevaux du roi. C'est ce que fit Elffin. On décida du jour, de l'heure et de l'endroit – cela se passa à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui Morfa Rhiannedd (« le marais [45] des Filles »). Le roi vint avec sa cour, en amenant vingt-quatre des chevaux les plus rapides qui étaient en sa possession. Puis on détermina par un long discours les conditions de la course et la place des chevaux pour courir.

Taliesin arriva avec vingt-quatre baguettes de houx noircies au feu. Il les donna au garçon qui montait le cheval de son maître, pour qu'il les mît sous sa ceinture. Il lui commanda de laisser tous les chevaux du roi passer devant lui; quand il aurait été dépassé par tous ces chevaux l'un après l'autre, il prendrait l'une des baguettes et en donnerait un coup sur l'arrière-train du cheval devant lui, puis il lâcherait cette baguette par terre, prendrait une autre baguette et ferait ainsi pour chacun des chevaux afin de pouvoir les dépasser; il commanda expressément au cavalier d'observer sans faute l'endroit où son cheval broncherait, et de jeter son chapeau sur cet endroit pour en garder mémoire.

Le jeune homme exécuta entièrement ces instructions, il donna des coups de baguette à chacun des chevaux du roi, et il jeta son chapeau par terre là où son cheval avait bronché. Quand son cheval eut gagné la course, Taliesin amena son maître à l'endroit où il avait bronché. Là, il demanda à Elffin de mettre des hommes à l'ouvrage pour creuser un trou. Quand ils eurent creusé la terre

jusqu'à une certaine profondeur, ils trouvèrent un gros chaudron rempli d'or. Taliesin dit alors : « Elffin, voici pour vous la récompense et le prix, pour m'avoir tiré de la pêcherie et pour m'avoir nourri jusqu'aujourd'hui. » À cet endroit il y a aujourd'hui un étang que l'on appelle encore, à cause de cela, Y Pyllbair (« le Trou du Chaudron »).

Ensuite le roi fit venir devant lui Taliesin, et il lui demanda ce qu'il savait du début de la race humaine. Taliesin composa alors le poème ci-après, que l'on appelle aujourd'hui l'une des quatre colonnes de poésie [46]. Il commence comme ceci :

« C'est le Dieu de l'Univers [47] qui a créé, dans la vallée de l'Ébron,
« Avec ses blanches mains la forme parfaite d'Adam.
« Il a créé, brillamment, dans la cour du Paradis,
« La belle *femina*, tirée d'une côte gauche.
« Ils ont gardé le verger pendant sept heures,
« Jusqu'à la querelle provoquée par le tentateur acharné, Satan.
« De là, ils furent chassés dans le froid et le gel,
« Ils allèrent mener leur vie en ce bas-monde.
« Ils mirent au monde dans la douleur des fils et des filles,
« Pour prendre possession du pays d'Asie.
« Dix fois dix huit elle souffrit [48],
« Portant une progéniture mêlée de mâles et de femelles.
« Puis, sans secret, elle conçut Abel,
« Et Caïn, sans le cacher, l'impardonnable.
« À Adam et à son épouse, fut donnée une bêche
« Pour casser la terre et avoir du pain.
« On leur donna du froment clair et blanc pour ensemencer les labours,
« Et nourrir tous les hommes jusqu'au grand Jour.
« Un messager angélique envoyé par Dieu, le Père très haut,
« Apporta à Ève la graine prête à croître.
« Elle cacha le dixième du cadeau,
« Et n'ensemença pas tous les champs labourés.
« Et l'on récolta du seigle noir au lieu du bon froment,
« Ce qui montre que le vol éloigne la prospérité.
« À cause de cela, chacun doit donner sa dîme,
« À Dieu en premier, d'une main mauvaise, dit Saturne.
« Du vin rouge de sinople, qui fut planté par un jour de soleil,
« Et du vin d'Albe, planté par une nuit de lune croissante;
« Du froment de vraie noblesse, et du vin rouge de grande distinction,
« Fut fait le corps délicat du Christ, fils de l'Alpha;
« La chair est faite de l'hostie, le sang est fait de vin,
« Ce sont les mots de la Trinité qui les ont consacrés

« Raphaël donna tous les livres cachés de l'œuvre d'Emmanuel
« Pour les remettre à Adam.
« Quand il fut dans l'écume, au-dessus des deux mâchoires [d'Adam],
« Jeûnant dans l'eau du Jourdain.
« Moïse aussi trouva dans l'eau du Jourdain
« La vertu magique des trois éminentes baguettes [49].
« Samson trouva dans la tour de Babylone
« Tous les arts du pays d'Asie.
« Et j'ai trouvé moi-même dans mes chants de merveilles [50]
« Tous les arts d'Europe et d'Afrique.
« Moi, je peux marcher soit vers la maison, soit en toute liberté,
« Avec un tribut ou avec le sort, jusqu'au dernier jour.
« Hélas, mon Dieu! quelle malheureuse prophétie pour les descendants de la race troyenne,
« Elle se réalisera dans d'horribles gémissements.
« Un serpent à chaînes, arrogant et cruel,
« Venant de Sarmanie avec des ailes dorées,
« Soumettra l'Angleterre et l'Écosse,
« Depuis le rivage de la mer de Norvège jusqu'à la Severn.
« Dès lors, les Bretons seront comme les prisonniers des Saxons,
« Décorés de titres étrangers.
« Ils loueront le seigneur des Saxons, ils emprunteront leur langue,
« Et ils perdront leurs terres, sauf la sauvage Cambrie.
« Jusqu'à ce qu'il arrive, après une longue pénitence,
« Une sorte de monde où les deux prétentions seront à égalité.
« Alors les Brittons retrouveront leur terre et leur couronne,
« Et le peuple des étrangers disparaîtra.
« Les paroles de l'ange, la paix et la guerre,
« Seront alors révélées à la Bretagne. »

Après cela, il fit pour le roi diverses prophéties concernant le monde à venir : suivent ci-après tous ceux de ses poèmes que j'ai trouvés par écrit. [... [51]]



NOTES

LISTE DES ABRÉVIATIONS

AL : *Ancient Laws and Institutes of Wales*, éd. Aneurin OWEN, 1841.
Ancient Laws : cf. *AL*.
BBC : *The Black Book of Carmarthen*, éd. J. Gwenogvryn EVANS, Pwllheli, 1906. Cf. A. O. H. JARMAN, *Ltyfr Du Caerfyrddin*, Caerdydd, 1982.
BBCS : *The Bulletin of the Board of Celtic Studies*, Cardiff, 1924 →.
BT: *The Book of Taliesin*, éd. J. Gwenogvryn EVANS, Llanbedrog, 1910.
C.An. : *Canu Aneirin* [Chants d'Aneirin], éd. Ifor WILLIAMS, Caerdydd, 1938.
CMCS : *Cambridge Medieval Celtic Studies*, Cambridge, 1981 →.
C.Tal. : *Canu Taliesin* [Chants de Taliesin], éd. Ifor WILLIAMS, Caerdydd, 1960.
GDG : *Gwaith Dafydd ap Gwilym* [Œuvre de D. ap. Gw.], éd. Thomas PARRY, Caerdydd, 1952.
Geir. Pryf. Cym : *Geiriadur Prifysgol Cymru* [Dictionnaire de l'Université de Galles], 1952 →.
HRB : *Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth. Cf. l'édition d'Edmond FARAL, *La légende arthurienne*, Paris, 1929 (t. III).
L.B. : Livre Blanc de Rhydderch. Voir l'édition citée p. 22.
L.R. : Livre Rouge de Hergest. Voir l'édition citée p. 22.
Ll. Bleg. : *Llyfr Blegywryd* [Le Code de Blegywryd], éd. Stephen J. WILLIAMS, J. Enoch POWELL, Caerdydd, 1942.
MA : *The Myvyrian Archaelogy of Wales*, éd. Owen JONES (Myvyr), Edward WILLIAMS (Iolo Morganwg), William Owen PUGHE (Idrison), 3e édition, Denbigh, 1870.
Mab : Texte des *Mabinogion*.
NLW : The National Library of Wales, Aberystwyth.
PKM : *Pedeir Keinc y Mabinogi* [Les Quatre Branches du Mabinogi], éd. Ifor WILLIAMS, Caerdydd, 1930.
RC : *Revue Celtique*, Paris, 1870-1934.
Trans. Hon. Soc. Cymmr. : *Transactions of the Honourable Society of Cymmrodorion*, London, →.
TYP : *Trioedd Ynys Prydein* [Les Triades de l'Île de Bretagne], éd. Rachel BROMWICH, Cardiff, 1961.
VSB : *Vitae Sanctorum Britanniae et Genealogiae*, éd. A. W. WADE-EVANS, Cardiff, 1944.
ZCP : *Zeitschrift für Celtische Philologie*, Halle, 1897 →.

LES QUATRE BRANCHES DU *MABINOGI*

I. Pwyll, prince de Dyved

1. *Pendeuic Dyuet*. Le Dyved (gall. mod. *Dyfed*) est au sud-ouest du Pays de Galles et tient son nom du peuple des Demetae; sa capitale était Moridunum (Caerfyrddin, Carmarthen). – *Pendefig*, « chef principal », formé sur un dérivé superlatif du nom de la tête (**penno-tam-īko-*). Le gallois n'a pas conservé le nom indo-européen du roi, **rēg-s*, et lui a substitué divers équivalents, comme celui-ci, ou encore *gwledig*, « qui a la royauté », *breenhin*, « le privilégié ».

Le nom de Pwyll est allégorique : il signifie « Bon Sens », « Prévoyance ».

2. Unité territoriale du Pays de Galles au Moyen Âge : un *cantref* regroupe en principe cent *tref* (cent fermes, ou cent hameaux); il est divisé en deux commotes (gall. *cwmwd*).

3. Ce sont les couleurs caractérisant les animaux de l'Autre Monde, dans les légendes celtiques.

4. Le cas est évoqué dans les Lois galloises : « Si un homme va chasser, voit un gibier et appelle ses chiens à la curée, et si une meute lâchée arrive ensuite et le tue [le gibier], les chiens qui étaient là les premiers doivent avoir le gibier, sauf si celui qui a lâché sa meute [le second] est le roi », Damweiniau Colan, 22.23 (*Ancient Laws of Wales*, IV.1.19).

5. En accord avec les lois médiévales galloises, Pwyll propose de payer le « prix de l'honneur » (l'amende pour outrage subi), calculé en fonction de la dignité de l'outragé.

6. *Annwfn*, l'Autre Monde. C'est un comp. **ande-dubno-*, « monde d'en-bas », comme nous l'avons montré (*Études Celtiques*, XVI, 1979, 144). Voir aussi P. Sims-Williams, *Mélanges Eric Hamp*, 1990, 57-81.

7. *Kedymdeithas*, « alliance » (alliance active), terme dérivé de *kedymdeith*, « ami, compagnon ». Jusqu'à présent, il n'a été question que de *kerennydd*, « amitié », un traité de paix ou de non-agression.

8. *Hundyeu*, les « maisons de sommeil », probablement la maison d'hôte, *yspytty*, là où l'on doit conduire les étrangers à leur arrivée.

9. Étoffe de soie.

10. Loth : « Tu as mis la main sur un allié solide. »

11. On a souvent fait observer que ce deuxième épisode est introduit par la même phrase que le premier (cf. Seán Ó Coileáin, *Studia Celtica*, XII-XIII, 1977-1978, 78-82). Les deux histoires ont un développement parallèle.

12. *Gorsedd*, **wor-sedo-*, littéralement « le haut siège »; désigne la colline associée aux

rites royaux (cf. la Troisième Branche). L'inauguration du nouveau roi se faisait sur une colline en Irlande – généralement dans le site funéraire de la dynastie. Le folklore international, lui aussi, associe le pouvoir royal à une colline. Sur les implications sémantiques du mot, cf. l'article de Patrick Sims-Williams cité plus haut, n. 6 *Gorsedd* a été employé à partir du XVIIIe siècle pour désigner les réunions de néo-druides ; le terme a été adopté en Bretagne (avec la chose) au début du XXe siècle, ce qui a donné lieu à une pièce satirique écrite par Jakez Riou (*Gorsedd Digor*, 1924).

13. Gall. *gwas*, « valet, jeune homme », mais, plus loin, *mackwyf*, « page » (emprunt à l'irl. *mac coém*, « gentil garçon »).

14. Figure de souveraineté, dont le nom dérive du mot « royauté », **rigantona* (cf. **rigant-* dans bret. *rouant-elez*, « royaume ») : Rhiannon donne la royauté à celui qui l'épouse. Le cas se reproduira dans la Troisième Branche avec Manawyddan.

15. Eveydd ou Hyveidd est un nom qui se retrouve dans les autres branches et dans « Kulhwch » (autres surnoms : Efeydd le Long, Efeydd au Manteau Unique).

16. Mot à mot « lui centième cavalier », donc avec quatre-vingt-dix-neuf cavaliers.

17. Ce nom de Gwawl pourrait être le correspondant phonétique du nom de la pierre de souveraineté irlandaise, à Tara : la pierre de Fál rugissait sous les pieds de celui qui devait être roi.

18. Exactement, « lui centième chevalier », c'est-à-dire avec quatre-vingt-dix-neuf chevaliers.

19. *Lloppaneu* : « bottes » ou « chaussures » frustes.

20. C'est le gall. *gware broch yg got* (= mod. *chwarae broch yng ghot*). Le « jeu » est plutôt un mauvais tour destiné à attraper Gwawl. Avec raison, Ifor Williams compare l'usage de capturer les blaireaux en adaptant un sac à l'entrée de leurs terriers. L'image d'attraper dans un sac se retrouve en breton : bret. *sac'ha* signifie « attraper dans un sac » et « tromper, attraper » ; de plus, un amoureux éconduit est dit « avoir eu un sac », *ennez en eus bet eür zac'h* (F. Joncour, « Vieilles coutumes bretonnes », *Bull. Soc. Arch. Finistère*, LXVII, 1940, 103) ; on dit parfois *sac'h poellou* « sac à lacets » (?), ce qui présente une coïncidence étrange avec le nom de Pwyll.

21. Gages, sécurité : gall. *cedernid* ; plus loin, Gwawl doit désigner des garants (*meicheu*, pl. de *mach*).

22. Pour un commentaire juridique de ce passage, voir Dafydd Walters. « The General Features of Archaic European Suretyship », *Lawyers and Laymen, Studies in the History of Law presented to Prof. Dafydd Jenkins*, Cardiff, 1986, 92 s. (105-6). Il y a ici un double système de garanties : on doit obtenir des cautions (*mach*, pl. *meichieu*) de Gwawl, qui sont en quelque sorte de riches amis qui vont payer son amende à sa place. Dans une époque plus ancienne, ces « cautions » étaient de véritables otages.

23. Nom conservé dans la colline de Prescelly, Co. Pembroke.

24. Sens général incertain. J. Loth a choisi de corriger le texte en rajoutant une négation : « Nous ne savons si tu vivras aussi vieux. » Les Jones traduisent : « We know that you are not of an age with some of the men of this country. »

25. Cette phrase, donnée uniquement dans le Livre Rouge de Hergest, est une explication : le mot que vient d'employer la femme, *taerwn*, « accusons sous serment », renvoie à l'emploi du serment dans les procédures judiciaires, soit pour accuser, soit pour dénier une accusation. Chaque partie en présence doit réunir un grand nombre d'hommes libres pour jurer dans le même sens. Rhiannon renonce plus tard à la procédure de l'*ymdaeru* (opposer serments contre serments). Mais ce sont d'autres termes qui sont employés dans les textes de lois : par ex. l'*asach*, ou acquittement par l'effet du serment de trois cents personnes, ou la *diheurad*, ou acquittement.

Il s'agit d'un thème du folklore international : voir l'étude de Juliette Wood, « The Calumniated Wife in Medieval Welsh Literature », *Cambridge Medieval Celtic Studies*, 10, Winter 1985, 25-38.

26. Elle préfère donc l'application des lois ecclésiastiques à celle des lois civiles. Le droit indigène comportait le risque d'une condamnation à mort. Les textes des deux droits nous sont conservés; pour le droit ecclésiastique, on utilisait une somme d'extraits canoniques d'origine irlandaise (« Canones Hibernniei » et « Collectio Canonum »), ainsi que différents pénitentiels attribués à Saint Colomban, Saint Winniau, etc.

27. Le Gwent est la province du sud-est du Pays de Galles; il tire son nom de la ville romaine de Venta Silurum (= Caerwent). L'un des cantrefs de cette province s'appelait Gwent-Is-Coed, « le Gwent au-dessous ou au sud de la Forêt ».

28. *Teirnon*, dérivé en *-on* du nom du « seigneur », *tiern* (**tigerno-*). Son surnom signifie « Bruit des Flots » (on doit corriger *Vliant* en *Lliant*), comme l'ont reconnu Rhys, Loth et Ifor Williams. I. Williams suggérait que le surnom venait du phénomène de mascaret qui se forme sur les rivières du Gwent, la Wye et la Severn.

29. Épithète signifiant « à la chevelure dorée ».

30. Le texte dit : remerciements et aumône.

31. La visite circulaire, *cylch*, consistait pour le suzerain à se faire entretenir, avec un nombre déterminé d'accompagnateurs, chez ses différents vassaux, pour une période donnée, durant les mois d'hiver. Cette institution tomba en désuétude après le XII[e] siècle.

32. « Tonnerre de Dyfed ».

33. *Pryderi* signifie « souci », cf. bret. *preder*, « souci ». On a récemment trouvé le correspondant gaulois, *Priterios*, dans une inscription latine de Camargue : cf. Michel Gayraud, « La Borne romaine du mas de Carrelet en Camargue », Les Inscriptions latines de Gaule Narbonnaise, Actes de la table ronde de Nîmes, 25-26 mai 1987, 1987 (50-60 = *École Antique de Nîmes, Bulletin,* N.S. n° 20, 1989).

34. La plupart des enfants nobles étaient élevés dans des familles différentes de la leur. Cf. n. 35 ci-dessous.

35. On peut s'étonner que Pwyll se sépare de son fils aussitôt qu'il l'a retrouvé, mais c'était l'usage d'envoyer les enfants nobles dans une autre famille pour être élevés. Cf. F. Kerlouégan, « La Mise en nourriture dans les pays celtiques », *Études Celtiques*, XII, 1969, 101s. On a un traité juridique irlandais intitulé *Cáin Iarráith*, stipulant exactement les sommes dues par la famille d'origine.

36. Anglais « Cardigan ».

II. Le Mabinogi de Branwen

1. Bran-le-Béni, *Bendigeid-Uran* : l'épithète de « Béni » est réservée dans l'histoire légendaire galloise à quatre rois fondateurs, Bran, Gwrthefyr, Cadwallawn et Cadwaladr. Ce sont des héros martyrs, qui ont donné leur vie pour le royaume de Bretagne, d'après Glenys Goetinck, « The Blessed Heroes », *Studia Celtica*, XX-XXI, 1986, 87-109. Pour deux d'entre eux, au moins, on sait que leur tombeau est un talisman protégeant le pays.

Le nom de *Bran* est identique à celui du grand corbeau (irl. *bran*, qui est aussi nom propre [cf. la légende du « Voyage de Bran »], gall. *bran*, bret. *bran*, pl. *brini*); cet animal est traditionnellement la figuration de la divinité de la guerre chez les Celtes. L'élément *Brano-* est fréquent dans la toponymie gauloise (*Branouicus, Branodunum* en Grande-Bretagne, etc.). La sœur de Bran, *Branwen*, serait appelée du même nom suivi de l'adj. *gwyn*, fém. *gwen*, « blanc » et « saint, sacré », une épithète comparable à celle de son frère en quelque sorte. Mais il existe une variante, *Bronwen*, PKM 32.26, qui signifie « Sein(s) blanc(s) » et que l'on considère souvent comme le nom d'origine : ainsi R. Bromwich, *Studia Celtica*, XIV-XV, 1980, 62, et *TYP*, 287. Ce nom est devenu celui de la servante d'Iseult, Branhuien, dans la légende de Tristan.

Llyr est très certainement une personnification de la mer; on a pu comparer le patronyme du dieu irl. Manannan Mac Lír (cf. J. Vendryes, *Études Celtiques*, VI, 239). C'est aussi le nom de plusieurs personnages de la légende galloise : l'*Historia Regum Britanniae* de Geof-

froy de Monmouth a fait connaître la légende des trois filles du roi Lir, le « King Lear » de Shakespeare.

L'hypothèse récente de John Koch, faisant remonter la légende de Bran aux aventures du chef celte Brennos, au IIIe siècle av. J.-C., est excitante mais indémontrable; le même archétype de héros guerrier devait inévitablement se retrouver plusieurs fois, avec des noms comparables. Il y a donc le général Brennos qui conduit des envahisseurs celtes en Grèce en 279-278 av. J.-C.; et un autre chef gaulois du même nom, Brennus, pille Rome en 390 av. J.-C.

2. *Ardyrchawc o goron Lundein* : l'adj. *ardyrchawc* (mod. *ardderchog*) signifie normalement « remarquable, excellent ». Cf. v. irl. *airdirc*, « célèbre ». Le mot doit avoir ici un sens propre de l'étymologie : « glorieux, admirable ».

3. Harlech, anc. *Hardd-lech*, « Jolie Pierre ». L'Ardudwy est un « commote » au nord-est de la baie de Cardigan.

4. Evnyssyen a un nom formé comme un composé négatif de Nissyen (le nom de son frère). Cf. peut-être gall. *efnys*, « hostile », irl. *amnas*, « violent » (Vendryes, *ZCP*, IX, 289; Loth, *RC*, XXXIII, 411).

5. *Penardun : pen hardd-un*, « tête de belle » (?). Mais I. Williams pense que le nom devait être Garddun au départ. On se demande si elle n'était pas la sœur de Beli le Grand plutôt que sa fille (R. Bromwich).

Beli Mawr, Beli le Grand est en bonne place dans les généalogies légendaires des rois bretons. On l'a comparé tantôt à celt. **Belgios*, ou Bolgios (T.F. O'Rahilly), tantôt au nom de dieu Belenos / Belinos. Il semble avoir été associé à Bran : dans *Erec et Enide*, le roi nain des antipodes, Bilis, a pour frère le géant Brien (= Bran). J. Koch a fait observer qu'un certain Bolgios avait précédé Brennos en Macédoine.

En tout cas, le nom de son père, Mynogan, vient d'une erreur de lecture dans les Histoires en latin : un personnage qui était *Adminius Cynobellini Britannorum regis filius*, dans Suétone, déformé en *Minocynobelinus* dans Orose, est devenu *Bellinus filius Minocanni* dans l'Histoire de Nennius, comme l'a montré Zimmer. Voir l'étude de P. Sims-Williams citée plus bas, n. 33.

6. La base du bouclier : ici notée par le mot *swch*, « soc » (ce n'est pas l'umbo, comme le pensait Loth). La même coutume se retrouve dans les textes médiévaux traduits du français, par ex. l'*Histoire de Charlemagne* (« ils avaient leurs boucliers sur le dos, avec la queue – *losgwrn* – en l'air comme c'était l'usage des parlementaires en période de guerre », *Ystoria de Carolo Magno*, 7).

7. Matholwch : var. *Mallollwch* (Peniarth 6); cette variante plus ancienne est sans doute la meilleure; c'est celle que citent le plus souvent les poètes médiévaux.

8. Île des Forts, *Ynys y Kedeirn*, autre nom de *Prydein* ou « Grande-Bretagne ».

9. *Tryded prif-rieni* : l'une des trois principales dames ou reines. *Rieni* est sans doute un anc. pl. de *rhiain*, « femme, fille » (de **rigant-*, « reine »). Dans quelques poèmes archaïques, *riein* signifie encore « reine » (ex. *Canu y Tywyssogion BBCS*, V, 130); cf. encore le *rhiaingylch*, dans les Lois. Le gall. mod. ne connaît plus *rhieni* que comme pl. d'un autre mot, au sens de « parents, ancêtres » (**pro-genes-*). D'ailleurs la correction de Loth (*riein*, I.386 = fille au sg.) permettrait une solution élégante, puisque l'on attend généralement un singulier dans ce type de construction.

L'apparente homonymie de *rhiain* « jeune fille », avec *rhieni*, « parents », a servi d'argument pour parler du « matriarcat » des anciens Celtes, notamment dans une étude de Zimmer de 1911, qui ne craignait pas d'ailleurs d'invoquer comme autre argument le prétendu « dévergondage » des femmes celtes (voir J. Vendryes, *RC*, XXXII, 232 s.).

10. *Aberffraw*, « Estuaire de la Ffraw »; site d'un camp romain de l'île d'Anglesey; c'était la résidence principale des rois de Gwynedd, depuis Maelgwn Gwynedd au VIe siècle. Cf. F. Lynch, *Prehistoric Anglesey*, 1970, 231 s.; G.R. Jones, « The Site of Llys Aberffraw », *Transactions of the Anglesey Antiquarian Society*, 1957, 1-4; « Multiple Estates and Early Settlement », *in* P.-H. Sawyer ed., *Medieval Settlement*, London, 1976, 15-40.

11. *Ac nys gadwn*, « et je ne l'aurais pas laissé faire », ou « quand même je ne le permettrais pas » (J. Loth); « and we will not let him go » (Gwyn Jones, Thomas Jones, qui dans la phrase précédente comprennent : *y'm waret*, « à mon avantage », « ce n'est pas à mon avantage qu'il parte de façon hostile »).

12. *Wynebwerth*, mot à mot « prix du visage », correspond au v.bret. *enepuuerth*, au v. irl. *enech lóg (lóg enech)*. Le cas est traité en détail dans les Lois galloises (Version de Gwynedd) : « Pour tout dommage infligé à un cheval (*anaf ar varch*), est dû un tiers de sa valeur totale, y compris pour les oreilles et la queue. Quiconque coupera le crin de la queue d'un cheval devra placer le cheval dans un lieu où il ne sera pas vu, et devra donner un autre cheval à la place au propriétaire; et qu'il garde le cheval, sans le faire travailler, jusqu'à ce que sa queue ait repoussé dans son état le meilleur » (*Ancient Laws*..., I, 264-265). Mais en plus de ce dédommagement il faut payer une amende pour l'outrage, l'atteinte à l'honneur (*wynebwerth*), et cette amende est calculée en fonction de la dignité de l'outragé. Voici quelques estimations de référence : « L'outrage (*sarhaed*) au roi d'Aberffraw se paie ainsi : cent vaches pour chacun des cantrefs qui sont en son pouvoir, une baguette d'or aussi longue que lui, et aussi grosse que son petit doigt, un plat d'or aussi large que son visage et aussi épais que l'ongle d'un cultivateur qui a cultivé depuis sept ans; on ne paie en or qu'au roi d'Aberffraw » (*Ancient Laws*, I, 6). D'après la Version du Dyfed : « L'outrage au roi vaut cent vaches, une baguette d'argent allant du sol jusqu'à la bouche du roi lorsqu'il est assis dans sa chaire, et aussi grosse que son majeur, avec trois rayons par-dessus et trois autres par-dessous, aussi gros que la baguette elle-même, et une fiole d'or qui contiendra la boisson du roi et un plat d'or par-dessus, aussi large que le visage du roi, et la fiole et le plat seront aussi épais que l'ongle d'un cultivateur qui aurait cultivé pendant sept ans, ou qu'une coquille d'œuf d'oie » (*Ancient Laws*..., I, 346).

13. Talebolion est le nom d'un cantref (plus exactement, *cwmwd*) de l'île de Môn (Anglesey). L'histoire qui est rapportée ici est un essai d'explication du nom : c'est une étymologie fausse d'après Ifor Williams, qui analyse le nom comme Tal-y-Bolion, « le Front des Collines ».

14. Le thème de la maison de fer, destinée à piéger les ennemis, vient certainement de la littérature irlandaise. On le trouve en particulier dans la légende de « L'ivresse des Ulates » (*Mesca Ulad*), version du Livre de Leinster (dans le fragment conservé de l'autre version, celle du Livre de la Vache Brune, il est question aussi d'une maison piégée, mais elle n'est pas en fer). La Deuxième Branche comporte d'autres thèmes communs avec la littérature épique irlandaise : par ex. le chaudron de résurrection, ou encore le procédé narratif consistant à présenter le rapport du guetteur comme une suite de devinettes, qui doivent être résolues par une personne compétente (cf. Togail Bruidne Da Derga; sur ce thème particulier, cf. James Carney, *Studies in Irish Literature and History*, Dublin, 1955, 305 s.; P. Sims-Williams, « The Riddling Treatment of the " Watchman Device "... », *Studia Celtica*, XII/XIII, 1977-1978, 83-117).

15. Menai désigne le détroit entre la côte de Bangor et l'île d'Anglesey. Aber Menai est l'embouchure méridionale du détroit.

16. « Coracle » : gall. *cwrwgl*, embarcation ronde, faite de cuir et d'osier. On en expose plusieurs au Musée ethnographique de Saint-Fagan, près de Cardiff. Une barque comparable est encore utilisée par les pêcheurs irlandais, le *curach*, constitué d'une toile goudronnée sur une armature en bois; il a cependant une forme effilée, mieux adaptée à la navigation en mer.

17. L'Arvon est au sens propre la région qui fait face à l'île de Môn (Anglesey), la petite plaine côtière allant de Bangor à Caernarfon (= Caer yn Arvon, la forteresse en Arvon), angl. Carnarvon. Caer Seint est le nom de la forteresse d'époque romaine, tout près de Carnarvon, qui constituait l'ancienne cité avant la construction du château normand de Carnarvon. Seint est la forme galloise du nom antique *Segontium*.

18. Caradawc ou Cradawc, nom de plusieurs héros légendaires, entre autres Caradawc Vreichvras (« aux Gros Bras »), fils de Llyr, ancêtre de nombreux princes de Morgannwg. Comme Caradawc fils de Bran a été chargé de la défense de l'île de Bretagne, d'après la légende de Branwen, on a très tôt supposé qu'il était identique au Caratacus fils de Cunobeli-

nus qui fut vaincu par Aelius Plautus en 43 apr. J.-C. Il fut ensuite trahi par la reine des Brigantii, Cartismandua, et termina sa vie prisonnier de Rome (Tacite, *Annales*, XII, 33-7; Dion Cassius, LX, 20). Bien entendu, cette identification entre un personnage de légende et un personnage historique n'est pas fiable, mais elle a été faite par les Gallois dès le XVIIe siècle.

19. *Kynueissat* = *cynweissiad*, angl. « chief officer, steward ». Comp. de *cynt-*, « principal », et de *gwas*, « serviteur, soldat ». Il y a une triade des trois *kynweissiad* de l'île de Bretagne (*TYP*, n° 13), où l'on retrouve le nom de Caradawc fils de Bran.

20. *Cerd arwest* désigne probablement tous ceux qui jouent d'un instrument à corde : harpe (*telyn*), luth (*crwth*)... Il convenait d'éviter que leurs instruments ne fussent endommagés par l'eau comme c'est le cas dans une anecdote se rapportant à Maelgwn : il avait forcé ses harpistes à passer la rivière Conwy à la nage, et leurs instruments n'étaient plus utilisables ensuite. Mais les poètes étaient toujours capables de chanter des poèmes, ce qui montre leur supériorité (*MA*, 318).

21. Llinnon doit être la contamination de deux noms de rivières irlandaises, la Life (Liffey), qui passe à Dublin, et la Seanann (Shannon), qui traverse la plaine centrale.

22. Écueils : *maen sugyn*, apparemment « pierres de succion ». On comprend généralement « pierres aimantées », ce qui ne convient guère puisque les navires étaient en bois. Je suppose que c'est une « merveille » qui est issue d'un souvenir de lecture. D'après César, Cassivellaunus avait empêché le passage de la Tamise en plantant des épieux ou des broches (*sudes*), qui étaient invisibles sous l'eau (*B.G.*, V,18; « ripa autem erat acutis sudibus praefixis munita, ejusdemque generis sub aqua defixae sudes flumine tegebantur »). *Sudes* a pu inspirer l'exp. gall. *maen sugyn*.

23. Littéralement « que celui qui est tête (*penn*) soit pont ». Expression traditionnelle; elle fait allusion de façon générale au rôle du chef (l'un des sens de *penn*, « tête ») et de façon plus spéciale au dernier avatar de Bran, dont la tête coupée continue de parler un certain temps, et servira pour toujours de talisman protecteur à la cité de Londres.

24. En suivant l'interprétation d'Ifor Williams qui revient au sens étymologique de *haeddu*, « atteindre; arriver à » (dans l'emploi courant : « mériter »).

25. *L'englyn* est une brève strophe de trois vers. Elle est utilisée dans la poésie élégiaque (cycle de Llywarch Hen). Elle semble avoir été particulièrement utilisée, comme ici, pour les passages poétiques des légendes.

Dans cette strophe, l'écrasement des guerriers est comparé à l'écrasement des grains donnant la farine, une métaphore extrêmement répandue aussi en Irlande (ex. « L'aventure des fils de Maelshuthain »).

26. *Morddwyd Tyllyon*, « Cuisse Transpercée » (*tyllion*, pl. de *twll*, « percé; trou »). On peut se demander si ce n'est pas une épithète pour Bran, car il va être atteint bientôt d'une blessure mortelle (Mac Cana, citant un poème de Taliesin : « J'ai été avec Bran en Irlande, J'ai vu quand le " Cuisses-trouées " a été blessé »). Gruffydd au contraire assimilait ce personnage à Gwern lui-même, qui aurait survécu à ses brûlures.

27. *Gwern gyngwch uiwch Vorddwyt Tyllion,* passage difficile. I. Williams a suggéré de couper *Gwern gwn,* « chiens de Gwern », *gwchuiwch*, « faites attention... ».

28. *Gwales* est peut-être l'île de Grassholm, au large du comté de Pembroke.

29. *Aber Henvelen* : probablement la baie de Bristol.

30. *Pendaran* est écrit, par erreur, *Pendarar* dans les deux manuscrits. C'est probablement le même personnage qui est présenté comme un seigneur de Dyved dans la Première Branche.

31. *Ysbydawt urdaul benn* peut aussi se traduire : « l'hospitalité de la noble tête » en rapportant l'adj. *urddawl*, « honoré, noble », au mot *penn*. Bien que le mot vienne du lat. *hospes, hospit-is*, « hôte », *ysbydd-awt* comporte un *-d-* spirant.

32. Le titre qui est donné ici est plutôt un « incipit », formé des premiers mots de cet épisode du conte (*Y gwyr a gychwynnwys o Iwerdon*).

33. Le conteur a inséré ici quelques traditions concernant l'origine des cinq provinces

d'Irlande. Sur ces éléments, cf. P. Sims-Williams, dans *History and Heroic Tale, a Symposium*, Odense Universitetsforlag, 1985, 97 s. (104) et *Festschrift James Carney*, 1989, 412 s. (420).

34. Le conteur donne le nom des différents épisodes – ce qui est une indication précieuse sur la façon dont le conte est mémorisé. Les différents éléments devaient pouvoir être dissociés les uns des autres, dans des récitations plus ou moins longues. Le premier épisode est la gifle donnée à Branwen, *Paluawt Branwen*; la triade à laquelle il est fait allusion ensuite n'a pas été conservée.

35. *Yspadaut Bran*, titre d'un épisode du conte : probablement à distinguer d'*Ysbydaut* (dérivé de *ysbyd*, pl. de *osb*, « hôte »), « hospitalité ». On a proposé d'y voir un comp. *ysb* + *addawd*, « salle des invités ». Il semble plutôt que ce soit une allusion à la blessure reçue par Bran, qui pourrait être une castration (si la comparaison avec Bron, le roi pêcheur des romans arthuriens, est juste), cf. gr. *spadôn*, « eunuque ». Il y a peut-être, en effet, identité entre Bran et le personnage surnommé *Morddwyd Tyllion*, « Cuisse Trouée ». Voir aussi la note 252, p. 380, concernant le géant Yspaddaden.

III. Manawydan fils de Llyr

1. « L'un des trois princes impuissants », cf. la triade *TYP* n° 8. *Lleddf*, souvent traduit « faible, malheureux, déshérité », est à prendre au sens propre, « impuissant ». D'ailleurs, Pryderi va reprocher à son oncle son indolence, son manque d'ambition et de combativité.

2. C'est la traduction des Jones. I. Williams suggère de rajouter un mot (*waeth*, « pire ») et traduit : « Si tu avais déjà eu envie d'un royaume, tu en aurais peut-être obtenu un pire que celui-ci. »

3. Gall. *dewred*, « vaillance ». Avec délicatesse, Pryderi commence par définir sa mère comme une « femme de conversation » (*ymdidanwreic*).

4. Gall. *gwrogaeth* (dérivé de *gwr*, « homme ») : serment de fidélité de l'homme lige à son suzerain.

5. Gall. *cyfanheddach*, « plus peuplé, plus habité ». I. Williams suppose ici le sens « plus prospère », ce qui ne paraît pas nécessaire.

6. *Anrhydedd* (ms. *anryded*), « honneur, dignité ». C'est peut-être une allusion aux cérémonies d'inauguration royale (Pryderi serait donc maintenant roi de Dyved). Plusieurs traducteurs ont proposé le sens de « cérémonies » (les Jones, P. Ford). Mot à mot : « C'est d'elle [la capitale] que procédait toute dignité. »

7. *Preid ac anrheith*, deux termes désignant le bétail comme « proie » ou objet de rapt.

8. Mot à mot, « d'essaims ». Il s'agit du miel sauvage, déjà évoqué plus haut parmi les objets de cueillette dont profitent nos « prédateurs ».

9. Sans doute Hereford (I. Williams).

10. Ce personnage a déjà été nommé dans la Deuxième Branche. *Llassar* désigne la couleur bleu *azur*, et son étymologie est la même que celle du v. fr. *lazur*, *lazuré*, d'origine arabe. *Calch* semble avoir été abstrait du comp. *eur-galch*, « sorte d'alliage, laiton »; cf. lat. *orichalcum*, souvent écrit *aurichalcum* (d'où v. fr. *orjal*).

11. Gall. *tayawc*, « paysan possédant une maison », « vilain ».

12. Gall. *cordwal*. Nous le traduirons ailleurs par « cordouan », terme vieux français qui est à l'origine du mot *cordonnier*. Cordoue était réputée pour la qualité de ses cuirs.

13. La triade des fabricants de chaussures de cuir doré se retrouvera citée dans la Quatrième Branche. Le cuir doré était un produit de luxe réservé à l'aristocratie.

14. Littéralement « il cassait les abois ». La ruse du sanglier consiste à alterner les moments de retraite, pendant lesquels la meute court et aboie moins, et des moments de résistance pendant lesquels il est « aux abois », entouré de chiens aboyants.

15. Phrase omise dans L.B. (L. R. a tenté d'améliorer le texte du L.B.) Le texte traduit est celui de Peniarth 6, *Ny welsam ni y gaer honn* (yma eiryoet).

16. Cette chasse est la seule qu'il puisse pratiquer, ayant perdu la meute de chiens.

17. Gall. *bore glas,* « matin gris ».

18. Gall. *eliw-lu*, « troupe d'inondation », « armée d'invasion », « fléau irrésistible ». *Eliw, elif* est certainement un emprunt au lat. *eluuies*, « inondation ».

19. *Gorsedd Arberth*. La colline appelée *gorsedd*, « siège », n'est pas seulement le théâtre des cérémonies d'inauguration royale (cf. la Première Branche), mais c'est aussi le lieu où se rend la justice, où l'on exécute les sentences. Cela, néanmoins, pourrait être une réinterprétation tardive du lieu ancien de culte royal. Dans le monde féodal, les « Justices » étaient un signe concret de la puissance seigneuriale.

Le vol était habituellement puni par la pendaison. Cependant, les petits vols (jusqu'à cent sous) pouvaient être rachetés, le voleur étant vendu comme esclave pour sept livres (cf. le prix proposé pour la souris, plus loin). Il devait aussi payer une amende de trois livres en plus de la restitution (*Ancient Laws*..., I, 252).

20. « Train d'évêque » : *rwtter escob*, de l'angl. *router*, « caravane », « ensemble de personnes en route ». Les bêtes de somme (gall. *swmer*, v. fr. *sommier*) sont bien entendu chargées de tous les bagages.

21. *Mabinogi Mynweir a Mynord*, deux composés dont un seul est connu : *mynweir*, « collier » de bête de somme, *Myn-ord* est peut-être lui aussi composé de *myn (*moni-)*, « cou », avec *ordd*, « marteau »; c'est une création ad hoc. La peine imposée à Rhiannon fait écho à la pénitence qu'elle a subie dans la Première Branche : une nouvelle fois, elle a été réduite à servir d'animal domestique. Mais cet aspect du conte n'a pas été développé.

IV. Math fils de Mathonwy

1. Le Gwynedd est la partie nord-ouest du Pays de Galles. Son nom est tiré de la tribu des Venedoti. Il comprend, approximativement, l'île d'Anglesey (Môn), les comtés de Camarvon, de Merioneth, et une partie des comtés de Denbigh et de Flint (jusqu'aux rivières Dee, à l'est, et Dyfi). Morgannwg est le Glanmorgan (mais ce district ne comptait que quatre cantrefs au Moyen Âge). Keredigiawn (mod. Ceredigion) est le Cardigan; Ystrad Tywi, « vallée de la Tywi », représente le comté de Carmarthen.

2. Cela peut être comparé à l'office de *troedawc*, porte-pieds, qui est défini dans les Lois galloises comme ceci : « Il doit tenir les pieds du roi [au chaud] dans son giron depuis le moment où il s'assoit à table jusqu'au moment où il va se coucher; il doit gratter le roi, et pendant tout ce temps, il doit garder le roi de tout danger » (*Ancient Laws of Wales*, I, 62).

3. *Goewin* : forme incertaine, les manuscrits ont tantôt Goewin, tantôt Goewyn. Dol Pebin, « la Prairie de Pebyn », est resté dans la toponymie (Dol Bebi, nom de ferme dans la vallée de Nantlle).

4. Malgré ce que dit Loth, Caer Dathl n'existe plus dans la toponymie, et l'on a beaucoup écrit pour tenter de le localiser. John Rhys croyait le retrouver à Pen y Gaer, dans la vallée de la Conwy, ce qui ne convient pas puisqu'il s'agit d'un lieu situé en Arvon. D'après les déplacements successifs de Gwydion, Ifor Williams déduit que Caer Dathyl devait être quelque part entre Tregarth et Pennarth (Clynnog) : Pendinas, en Llanddeiniolen, est un site défensif important, mais il n'est pas qualifié de « kaer ». Ifor Williams propose donc la localisation à Tre 'r Ceuri, « l'Habitat des Géants », un fort préhistorique dans l'Eiff.

5. Sur la coutume du *cylch*, voir la note 31, p. 357.

6. Gilvaethwy et Gwydion étant associés durant la suite du conte (pendant tout le premier épisode), Ifor Williams a rétabli ici le nom de Gwydion – les deux manuscrits ont, à sa place, le nom d'Eveydd (*aevyd*, Livre Blanc), nom énigmatique, que certains ont rapproché du nom de dieu gaulois Ogmios.

La Quatrième Branche fait une large place aux enfants de Don, qui sont comparables aux « enfants de la déesse Danu » en Irlande : il s'agit d'une famille mythologique que Dumézil a très bien reconstituée (voir Bibliographie). Parmi les enfants de Don, on citera Amaethon, le cultivateur, Govannon, le forgeron (cf. l'irl. Goibniu), Eveydd, Gwydion le magicien, Gilvaethwy le violent, et leur sœur Aranrhod.

7. Précision importante car il y a un lien plus fort avec les neveux fils de la sœur; cf. E. Benveniste, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris, 1969, I, p. 238 s.

8. Gwydion, l'un des principaux magiciens, est plusieurs fois nommé dans les poèmes du Livre de Taliesin relatifs au poète magicien légendaire (Cat Godeu, Kadeir Kerritwen...). Taliesin reconnaît même avoir été créé par Gwydion (*BT*, 26,1 : « C'est Gwydion qui m'a formé, le grand maître des Bretons »). D'après ces poèmes, Gwydion serait intervenu dans plusieurs épisodes comme la « bataille des arbres », lorsque les arbres et les brins d'herbe ont marché en avant comme des soldats, ou la bataille de Nant Ffrangcon. Mais nous n'avons pas conservé les contes correspondants.

9. Ce don de perception merveilleuse est aussi celui qui est attribué à la race des Corranyeit, dans le conte de « Lludd et Lleuelys ».

10. Powys, région du nord-est du Pays de Galles (du lat. *Pagenses*; cf. les Pagi d'Armorique, devenus v. bret. *Pou* : dans Poher, Porhoët, etc.).

11. Littéralement, « Partie Sud » (cf. irl. *Deiscert*), en latin celtique « Dextralis Britanniae » (car les Celtes ont le même mot pour le sud et la droite). En fait, *Deheubarth* est un terme géographique qui n'apparaît qu'à partir du XIe siècle quand les intérêts du Dyfed et du Gwent semblent associés (cf. Wendy Davies, *Wales in the Early Middle Ages*, Leicester, 1982, 108). Il n'y a jamais eu d'unité politique ou administrative nommée Deheubarth.

12. La prédilection des Celtes insulaires pour la viande de porc est bien connue. D'après un conte irlandais ancien, on élève un superbe cochon chez Mac Dathó en prévision d'un festin rassemblant tous les Ulates (cf. « L'histoire du cochon de Mac Dathó »).

L'écrivain breton Léon Le Berre (ou Abalor, de son nom bardique) s'était amusé à écrire une étude sur « Le Porc dans la Légende dorée des Celtes » dans la revue *An Oaled (Le Foyer breton)*, 4e année, t. VI (1930), p. 209-215, p. 295-299 : il n'eut aucun mal à trouver un grand nombre de références positives à cet animal à travers les littératures celtiques. Ici même, on trouvera le modèle porcin omniprésent dans le conte de « Kulhwch ».

13. Gall. *bannerhob (banerob)*, est employé aujourd'hui encore pour une flèche de lard ou la moitié d'une échine. *Hob* et *hwch* étaient apparemment synonymes, d'après ce texte : d'où notre traduction par « cochon » et « porc ». On doit néanmoins remarquer que *hwch*, qui signifiait porc en général, a été réservé à la femelle en gallois moderne (en bret., au contraire, *an houc'h* désigne le verrat). D'autre part, *hob* n'est pas connu en dehors de ce texte et des dictionnaires qui le citent (la plupart d'ailleurs ont projeté sur *hob* le sens moderne de *hwch*, « truie »).

14. L'expression galloise est exactement : « [J'irai] en mon douzième. »

15. Cf. Pentre Rhuddlan, près de Llandysul, dans le sud du Ceredigion.

16. Gall. *pencerdd*, le plus haut grade des poètes. Ses droits et devoirs sont fixés dans les différents codes de lois. Ce texte est l'un des rares témoignages assurant que les poètes gallois étaient aussi chargés de garder en mémoire les contes traditionnels. Le poète était aussi *kyfarwydd*, « conteur » (ce mot a aussi implicitement le sens de « guide, personne informée » : **kom-are-wid-*, « qui connaît tout en avance »).

17. Les manuscrits portent *lawn da*, « pleine de bien »; T. J. Morgan a suggéré la correction *iawn da*, « tout à fait bonne » (*BBCS*, IX, 126), ce qui ne modifie pas le sens de la phrase.

18. Ici le conte emploie un terme dialectal, *madalch*, désignant certaines espèces de champignons (morille, bolet, agaric) en Carnarvon.

19. Nom de la région montagneuse centrale (les Pumlumon).

20. Deux noms de districts : Ceri est un petit *cwmwd* au sud-est du comté de Montgomery; Arwystli est un cantref plus important, entre Ceri et les monts de Pumlumon.

21. Cf. le nom de lieu Llanrhaeadr ym Mochnant, sur le nord du comté de Montgomery.

22. Partie occidentale du comté de Denbigh. Il subsiste un lieu-dit Mochtref dans la paroisse de Llandrillo, près de Bau Colwyn.

23. District séparant Bangor de la vallée de la Conwy. C'est la région montagneuse de l'Eryri.

24. « La Soue de Gwryon. » D'après I. Williams, le nom est resté attaché à une ferme et à un étang près de Tregarth (à proximité de Bangor) : *Crwrion*, écrit *Cororion* (autrefois *Creweryon*). I. Williams suppose que *Gwryon* pourrait être la déformation locale de *Gwydion*. Le rhotacisme serait plus acceptable en partant de la forme *Gwyddion* (que l'on peut supposer pour certains textes). Cf. M. Richards, *BBCS*, XVIII, 180.

25. C'est-à-dire en Arllechwedd.

26. Ce toponyme est devenu Pennarth, nom d'une ferme entre Clynnog et Llanllyfni.

27. En suivant la correction de J. Loth (les deux manuscrits ont *yguelei* / *ygwelei*, « il voyait », il faut rétablir *y(n)guely*, « dans le lit »).

28. *Maenawr* (gall. mod. *maenor*) désigne une division territoriale intermédiaire entre le *tref* et le *cwmwd*. En principe, un *maenawr* comprend quatre trefs et un *cwmwd* comprend douze *maynaur* et deux trefs (= cinquante trefs, la moitié d'un « cantref ») (cf. *Ancient Laws*, I, 186). Sans aucun rapport avec « manoir », gall. *maenawr* semble associé à une demeure seigneuriale et à une propriété importante. C'est certainement un dérivé de *maen*, « pierre ».
Coed Alun est situé entre Caernarfon et la rivière Alun.

29. Nantcall, écrit sur les cartes *Nant Cyll*, noms de fermes près de Pant Glas, dans la trouée qui permet de passer d'Arfon en Eifionydd.

30. Aujourd'hui Dolbenmaen, sur la route entre Bryncir et Porthmadog.

31. C'est le nom d'une longue grève qui a été coupée de la mer par la digue de Porthmadog.

32. « Le Gué Jaune », *Y Felenrhyd*. Aujourd'hui apocopé en Lenthryd. Nom de ferme dans les environs de Maentwrog.

33. I. Williams propose de comprendre *y deulu* comme *y ddeulu*, « les deux armées ». Effectivement, la proposition de Pryderi aura l'effet d'épargner les effusions de sang pour les deux armées à la fois. L'autre traduction (*ei ddeulu*, « son armée ») est moins satisfaisante.

34. Le duel (*gornest*) est pourtant repoussé par les Lois galloises comme une injustice (ce serait une coutume du code ancien de Dyfnwal Moelmud, abrogé par Hywel Dda) ; cf. *Ancient Laws*, II, 622 ; l'expression galloise employée ici est *dodi y gorf*, « placer son corps ».

35. « Dit Gwydion » : restitution d'I. Williams.

36. On suppose que ce toponyme est aujourd'hui Maen Twrog, mais J. Loth était d'un avis différent. Il s'agit peut-être d'un nom de saint (Mwrog ou Twrog, avec des préfixes et suffixes hypocoristiques). Peut-être y a-t-il eu erreur de copiste, *tyurauc* devenant *tyuiauc* (hypothèse d'I. Williams).

37. Le texte gallois pourrait être ironique : « puisque vous êtes en liaison, en association (*rwymedigaeth*) ». Les trois transformations animales qui suivent ont été élucidées par G. Dumézil (voir Bibliographie). On peut citer un parallèle dans la « matière de Bretagne » : d'après le Livre de Caradoc, Eliavres aurait été puni en étant contraint à s'accoupler à une laie, à une jument et à une levrette ; il aurait ainsi engendré un sanglier, un cheval et un lévrier. Cf. Gaston Paris, *Romania*, XXVIII, 1899, 217.

38. Gall. *crynllwdyn da*, « un beau petit d'animal ».

39. Gall. *crubothon*, hapax : *pothon* signifie « gueule du loup », le premier élément est inconnu.

40. Gall. *cenryssedat* : sens incertain.

41. Ces trois noms propres sont formés à partir de noms d'animaux (*bleidd*, « loup », *hydd*, « cerf », *hwch*, « porc »). Le deuxième élément est d'analyse incertaine : peut-être s'agit-il d'un adj. *dwn* correspondant à l'irl. *donn*, « noble » (I. Williams).

42. Gall. *kerennyd*, mod. *cerennydd*, « alliance, amitié » (dérivé du nom de l'ami ou du parent, **karant-io-*).

43. *Aran-rhod* ou *Arian-rhod* : son nom signifie peut-être « la Roue d'Argent » (idée de John Rhys), ou peut-être doit-on comparer le toponyme *Argentoratum*, « le Fort d'Argent », nom antique de Strasbourg (idée de W.J. Gruffydd). Mais le nom est écrit le plus souvent *Aranrhod*, si bien qu'on n'est pas sûr de la nature du premier élément. A l'appui de l'étymologie de John Rhys, I. Williams cite un autre nom de fille, *Eur-olwyn*, « Roue d'Or ».

Nous avons préféré garder l'orthographe la plus répandue dans les Mabinogion : *Aranrhod*. On notera que d'après certaines traditions, connues par des poètes du XVᵉ et du XVIᵉ siècle, Aranrhod avait réellement succédé à Goewin comme « porte-pieds » de Math (cf. les poètes Lewis Môn et Tudur Aled, cités par W.J. Gruffydd, *Math uab Mathonwy*, 193 s.).

44. Dylan Eil Ton, « Dylan fils de la Vague ». Ce personnage mythologique est très mal connu. Les poètes emploient parfois *dylan* comme un nom commun signifiant « mer, océan ». Gofannon est le grand « Forgeron », correspondant à l'irl. *Goibniu* (l'un des Tuatha Dé Danann dans « La deuxième bataille de Mag Tuired »).

Les Triades ont conservé seulement les « trois coups heureux » (*mad cyflafan*).

45. *Caer Aranrhot*, devenu Caer Anrhad (à l'époque d'Edward Lhuyd), auj. Tregarandrag, nom d'une série de rochers à environ un mille au large de Dinas Dinlle.

46. Gall. *mi a dynghaf dyghet idaw*, littéralement « je lui fais destiner une destinée ».

47. L'estuaire de la Menai, c'est-à-dire l'entrée du détroit, en face de Caernarvon.

48. Gall. *delysc a moruyal. Delysc* est une algue comestible (irl. *duileasc*, angl. *dulse*). *Moruyal* désigne les laminaires.

49. Gall. *ys llaw gyffes y medrwys y Lleu ef.* D'où les trois élements de son nom.

50. En fait, signifierait « Dieu te maudisse » d'après I. Williams.

51. On a remarqué que le correspondant irlandais de Lleu, Lug, a une épithète assez comparable (*Lám-fhada*, « à la main longue »). Malgré les variations orthographiques (*Lleu*, *Llew*), il nous a paru préférable de généraliser la graphie la plus proche de l'étymologie, *Lleu* (de **Lugu-*).

Lleu signifie « brillant, lumineux » : cf. *goleu*, nom commun signifiant « lumière », et *lleudir*, « terrain parsemé d'arbres » (cf. lat. *lucus*). On s'est demandé ce que signifiait *Lleu* dans la bouche d'Aranrhod : ce serait le « petit » (cf. le préfixe *llaw-* de **laghu-*) pour J. Loth, mais I. Williams a préféré le « clair » (le blond). Une histoire semblable explique le nom de Finn (= le Blond) en Irlande.

52. Triade déjà signalée dans « Le Mabinogi de Manawydan ».

53. Fortification protohistorique faite de terrassements, au bord de la mer, à environ cinq milles de Caernarfon. Elle a été à moitié grignotée par la mer. *Din-Lleu* est l'équivalent exact du gaulois *Lugu-dunum* (Lyon, Loudun, Leyde...) car le gall. *din* (dans les toponymes uniquement) représente un ancien **dūno-*, « fort ». Comme il n'était plus compris, on a recomposé le nom propre avec son dérivé *dinas*, « fort » (auj. « ville »).

54. W.J. Gruffydd croyait devoir corriger en Brynn Aereu. Mais Bryn Aryen, « Colline Verglacée », est un toponyme possible : bien plus, le poème des « Tombes », dans le Livre Noir de Carmarthen, le mentionne (sous la forme *Brin aren*; var. *Bryn arien*). I. Williams y voyait la colline appelée maintenant Bryn Beddau, sur le bord de la mer entre Clynnog et Dinas Dinlleu.

55. Ce toponyme n'a pas été conservé. La ruse de Gwydion consiste à s'éloigner assez de Caer Aranrhod pour que l'on croie qu'il arrive d'une autre direction, de Morgannwg par exemple.

56. Gall. *uot yn borth it*, « te soutenir », « être ton support ».

57. On notera d'abord que le sort jeté par Aranrhod ne peut être surmonté : Math et Gwydion ne peuvent créer une femme normale, semblable aux créatures de Dieu. D'autre part, ils doivent conjuguer leurs efforts pour susciter cet être nouveau.

58. Cette création magique est évoquée aussi dans un poème du Livre de Taliesin (Cad Goddeu) : « Je n'ai été formé ni de père ni de mère, mais à partir de neuf éléments, de fruits,

de digitales, de fleurs, de fleurs des bois, de fleur d'ortie, de l'eau de la neuvième vague, Math m'a suscité, Gwydion m'a suscité. »

59. Gall. *asswynaw*, « susciter, évoquer ». Ailleurs, signifie « prononcer, invoquer, prévenir » (de *swyn*, emprunt au lat. *signum*).

60. W.J. Gruffydd a fait observer qu'une héroïne irlandaise portant le nom de « fleur », Bláthnat, a connu le même destin : elle trompe son mari Cú Roí avec Cú Chulainn, et elle va jusqu'à aider son amant à tuer Cú Roí. Plus tard, le poète attaché à son mari, Ferchertne, se venge d'elle en la précipitant du haut d'une falaise.

61. Ou Eifionydd, Eifonydd. Le district de Dunoding (= le pays de Donat) a été partagé en deux cantrefs, Eifionydd et Ardudwy.

62. Aujourd'hui, Tomen y Mur, près de Trawsfynydd. Site d'un camp fortifié romain.

63. Gronw le Fort, le Vaillant. Sur cette épithète *Pebr*, et sa variante *Pefr*, cf. J. Vendryes, *RC*, XLVIII, 406.

64. Région située entre Edeirnion à l'est et Ardudwy à l'ouest, autour de Llyn y Bala.

65. Aujourd'hui Cwm Cynfal (à l'est de Llan Ffestiniog).

66. Gall. *ysmalawch gariad*, « amour importun, excessif ». J. Loth traduisait : « en plaisantant », à cause du sens moderne de *ysmala* (« amusant »). W. Salesbury le traduisait au XVIe siècle par « homely, familiar ».

67. C'est le sens précis de *arberth*, « sacrifice, offrande ». Les autres traducteurs ont traduit simplement : « pendant la messe ».

68. Gall. *cromglwyd*, désigne la charpente d'un toit, voûtée (*crom*).

69. Aujourd'hui Bryn Cyfergyd.

70. Cette remarque naïve semble indiquer que la jeune femme hésite à employer le mot. Y avait-il des tabous de langage interdisant aux femmes certains mots?

71. Gall. *mab eillt*. Voir *RC*, XXXIX, 64-65 : « laboureur attaché à la terre, vilain ».

72. Aujourd'hui, « Nanlla », le haut de la vallée qui part de Benygroes, Llanllyfni (I. Williams).

73. La truie guide Gwydion, dans cet épisode, alors qu'il avait détourné des porcs dans un épisode précédent. Le secours des animaux intervient plusieurs fois dans les contes gallois, en particulier dans « Kulhwch » (les informations données par les animaux les plus anciens).

74. Leur souvenir est conservé dans le toponyme *Bala-deu-lyn*, « Bala des deux vallées ».

75. Il y a incertitude sur la lecture exacte de *gorduwrych*, « sombres et agités » (Loth) : deux adjectifs, *gorddu*, « très noir », et *brych*, « tacheté »; ou *(g)wrych*, « rameaux, branchages »?

76. Mot à mot « des fleurs de Lleu » (*blodeu*, « fleurs »), c'est-à-dire de sa jeunesse. On a corrigé parfois en *aelodeu* (« cela vient des membres de Lleu »).

77. Ce vers est très controversé. Le texte des manuscrits est incompréhensible dans la deuxième phrase, *nys mwy tawd naw*, « ce n'est pas davantage que fond neuf »? Loth a pensé au verbe dérivé de *mwyd*, « mou », il lit *mwytawd* comme un seul mot, « a amolli » : « que la pluie ne peut plus mouiller, n'a pas amolli ». Vendryes, *RC*, XLIII, 428, suggère de corriger en remplaçant *naw* par *tes*, « chaleur » : « que la pluie n'humecte pas, que la chaleur ne dissout pas davantage ». Ifor Williams a proposé de supprimer la deuxième négation, et de restituer *nawes*, « eau, écoulement », à la place de *naw*.

78. Ici aussi le sens est controversé. *Mirein modur* (L.B. : *medur*) *ymywet*, à première vue, signifierait « beau seigneur de beuverie » (*ym+yfed*, « fait de banqueter »). Ifor Williams a comparé le dernier mot à *nyfed*, « sanctuaire », ou *einyfed* composé du même.

79. Tout cet épisode est difficile à interpréter : Lleu était-il vraiment mort? Il semble avoir fait une descente aux enfers, dont les effets sont aussi ceux d'une initiation. La descente aux enfers est l'initiation indispensable à sa future dignité de roi.

80. Ici le conteur omet une phrase, d'après I. Williams : « et pour cette raison ce lac s'appelle aujourd'hui le " lac des Jeunes Filles " (*Llyn y Morynyon*) ».

81. Dafydd ap Gwilym a fait écho à cette tradition dans un poème intitulé « A la chouette » : « Gwydion le fils de Don sur la Conwy – Math n'avait pas une baguette magique plus grande – me fit passer de la joie à la pénitence que tu vois, par sa magie, lui qui sort de la famille du soleil au brûlant éclat, parce que l'on m'a convaincue d'avoir aimé le beau et grand Gronwy, fils de Pevr à la longue couronne, le seigneur de Penllyn » (W.J. Gruffydd, *Math*..., p. 253). Mais ce poème n'est pas retenu par Thomas Parry parmi les œuvres authentiques de Dafydd ap Gwilym.

82. Ce refus fait écho au dévouement de Pryderi qui se sacrifie pour son peuple, au début de ce conte.

83. Cette tirade des trois « armées déloyales » est conservée dans les textes; cf. R. Bromwich, *TYP*, n° 30 : « Les trois armées déloyales de l'île de Bretagne : [d'abord] celle de Goronwy Pefr (le Brillant), de Penllyn, qui refusa de recevoir la lance empoisonnée de Lleu à la Main Agile, sur la pierre de Goronwy, à la source de la Cynfael » (Goronwy est une variante de Gronwy, Gronw).

84. L'épisode est parallèle à l'exécution de Balor par Lug, comme l'a montré W.J. Gruffydd. Françoise Bader a suggéré aussi de comparer l'exécution du cyclope Polyphème par Ulysse. La pierre dont il est question ici est un motif destiné à rehausser la force du coup et la solidité de l'arme. On ne peut pas ne pas penser à la « lance de pierre » (*llechwayw*) qu'utilise Yspaddaden contre son futur gendre Kulhwch : cette arme se retourne d'ailleurs contre l'expéditeur.

85. Frank Ward a cru retrouver cette pierre en 1934 et a raconté sa quête (*BBCS*, VII, 352-353).

LES AUTRES CONTES

Kulhwch et Olwen

1. *Gwledig*, épithète signifiant « prince » (dérivé de *gwlad*, **wlati-*, « royaume »). Kilydd et Kyleddon : noms connus par d'autres textes. Kilydd veut dire le « compagnon », Kyleddon (Livre Rouge : Kelyddon) est connu aussi par le toponyme Coed Celyddon, Silua Caledonii, où se situe l'une des batailles d'Arthur (Nennius, *Historia Brittonum*, § 56).

2. Littéralement « Lumière du Jour ».

3. Un « Anblaud roi de Bretagne » est cité comme grand-père maternel de saint Illtud (dans sa *Vie* latine). Le *Brut Dingestow* présente Amlawdd Wledig comme le grand-père maternel du roi Arthur : il s'agit bien du même personnage, grâce auquel Kulhwch est apparenté à Arthur.

4. Gall. *gwylldawc*, dérivé de *gwyllt*, « sauvage » et « fou furieux ». Appliqué notamment à des héros légendaires qui ont fui la société, comme Myrddin Wyllt (« Merlin le Sauvage »); cf. le héros irl. *Suibne Geilt*.

5. Le nom de *Kulhwch* comporte le mot gall. *hwch* (apparenté à bret. *houc'h*, lat. *sus*) « cochon » (mod. « truie »), précédé de ce qui pourrait être l'adj. *cul*, « mince »; mais on a aussi proposé d'y voir un ancien nom indo-européen du sanglier (E. Hamp, *ZCP*, 41, 1986, 157-158). Le narrateur devait manifestement avoir une autre interprétation, « porcherie », cf. angl. *kil(n)*; Dafydd ap Gwilym emploie le mot *kul* dans ce sens, *GDG*, 421, 5; mais c'est probablement une étymologie populaire du nom de Kulhwch.

6. Gall. *athro*, « professeur ». Il s'agit d'un lettré attaché à la cour, dont on ne peut préciser la qualité (barde? ecclésiastique? juriste?).

7. Nom signalé dans les généalogies des saints gallois. Une église lui était consacrée : Llandoged, près de Llanrwst (région de Denbigh).

8. « Tailler les cheveux » est un geste par lequel on reconnaît une parenté; la coutume est

signalée à propos d'un fils que le roi Guorthigern avait eu de sa propre fille. Saint Germain, qui l'avait recueilli, lui confia un rasoir, des ciseaux et un peigne, et, sur ses instructions, l'enfant alla trouver son père véritable en lui disant : « Tu es mon père, tonds ma tête et taille ma chevelure (" Pater meus es, capud meum tonde et comam capitis mei ") », Nennius, *Historia Brittonum*, § 39.

9. Gall. *cyfarws* (*cyfarwys*) – d'une racine signifiant « reconnaître » (***kom-are-wid-tu-*) – désigne le cadeau reçu par un vassal lorsqu'il fait allégeance. Le cadeau peut aussi être fait à une certaine date : Emrys Wledig distribue ainsi différents cadeaux à ses vassaux le jour de la Pentecôte (*Brut Dingestow*, 129, 6-10), aux uns des terres, aux autres des métaux précieux, des chevaux, des habits de luxe.

10. Description comportant plusieurs termes techniques difficiles. *Ays* est le bouclier; *loring* est un umbo, le mot vient du v. angl. *laerig*, « bosse de bouclier ».

11. Ici, le texte a deux mots successifs, *gwarthafleu*, « étriers », et *sangnarwy*, dont le sens est encore contesté (cf. *RC*, XXXIV, 409 : adj. de couleur emprunté au lat. *sanguinarius*; *Trans. Cymmrodorion*, 1919-20, 60 : emprunt au v. fr. « sang norois », « épée norvégienne »; *BBCS*, XIII, 17-19 : *-rwy*, « liens », + *sengi*, « fouler aux pieds », il s'agirait des étrivières, courroies retenant les étriers). L'absence de coordination laisse penser que l'un des deux mots est une glose interpolée.

12. Le Livre Rouge donne *y danaw*, « sous lui », au lieu de *arnaw*, « sur lui », si bien qu'on est alors obligé de comprendre *blewyn*, « cheveu », au sens métaphorique de « brin d'herbe » (Loth : « pas un brin d'herbe ne pliait sous lui »).

13. Le portier est l'un des officiers de la cour du roi – mais il ne fait pas partie des vingt-quatre principaux officiers d'après le Llyfr Blegywryd (= le code de Dyved). C'est manifestement un seigneur de haut rang qui détient cette charge à la cour d'Arthur, et il délègue ses fonctions à des subalternes (*raclouyieit*) la plupart du temps. Dans le roman d' « Owein », (l'Yvain gallois), il est dit : « Bien qu'on ait dit qu'il y avait un portier à la cour d'Arthur, ce n'est pas vrai, mais Glewlwyt Gavaelvawr avait le titre de portier pour recevoir les hôtes et les étrangers et leur faire honneur. Il leur apprenait les usages de la cour, il leur expliquait comment trouver la grande salle ou la chambre du roi, ou les logis » (cf. p. 212).

14. Mot à mot « fils d'un roi de royauté légitime », *mab brenhin gwlat teithiawc*, avec le sens d'origine de *gwlat*, « pouvoir royal » (sens courant : « royaume », « pays »).

15. Même thème dans la légende irlandaise de « La seconde bataille de Moyturra » : Lug ne peut entrer à la cour royale de Tara s'il n'est pas compétent dans un art quelconque, or il se révèle compétent dans tous les arts, d'où le surnom de « Samildánach », parfois traduit par « Polytechnicien » (voir Ch. Guyonvarc'h, *Textes mythologiques irlandais*, p. 51, § 54 s.). Le thème du dialogue avec le portier est réutilisé un peu plus tard, lorsque Kei arrive à la forteresse de Wrnach Gawr. D'autre part, il existe un poème du Livre Noir de Carmarthen, commençant par *Pa Gur yw y Porthaur*, « Quel homme est le portier? », où l'on suppose qu'Arthur rentre chez lui et déclare au portier le nom de ceux qui l'accompagnent.

16. Gall. *anterth*, du lat. *ante tertiam*, autre nom de l'office de prime.

17. Gall. *diaspad*, désigne un cri aux effets magiques. Cf. le deuxième fléau rapporté dans *Cyfranc Lludd a Llevelys*; et le cri « au-dessus de l'Enfer » que l'on pousse dans la procédure de contestation de propriété, *Llyfr Iorwerth*, § 85 (comparaison faite par M.-L. Sjoestedt-Jonval, *Dieux et héros des Celtes*, p. 87).

18. *Anghleuach*, leçon du Livre Blanc; Livre Rouge : *angheuach*, « plus mortels » (?).

19. C'est-à-dire Land's End, l'extrémité occidentale de la Cornouailles anglaise, très proche du château de Celliwig (Tintagel) où doit se passer cette scène.

20. Il y a une erreur géographique : Dinsol est le nom du mont Saint-Michel de Cornwall, d'après la *Vita Sancti Cadoci*. Or le Nord (Gogledd) est généralement une façon de désigner les anciens royaumes brittoniques du nord de l'Angleterre (Ystrad Clud, Gododdin, Rheged...).

21. Esgeir Oervel, « la Côte de Froidure », depuis longtemps identifié comme étant Ses-

cenn Uairbeoil (« le Marais du Froid Débouché »), un marais situé près de Newcastle dans le Wicklow. P. Sims-Williams, « The Irish Geography of Culhwch ac Olwen » (*Mélanges James Carney*, 1989, 412-426) note que le toponyme Uairbél devait désigner le défilé entre deux collines au sud de Dublin (Little Sugar Loaf et Bray Head), c'est-à-dire un repère connu de tous les marins.

22. A la grande prise, à la forte poigne.

23. Tout ce discours rhétorique appartient à un genre assez bien représenté dans la littérature galloise; cf. en particulier le poème du Livre Noir dont les strophes commencent par *Mi a wum...*, « J'ai été ». On a aussi comparé le discours de Cú Roí dans la légende irlandaise du « Festin de Bricriu » (parallèle évalué par P. Sims-Williams, *BBCS*, XXIX, 600 s.). Les noms de lieu ici nommés se retrouvent dans un poème consacré aux conquêtes d'Alexandre (Livre de Taliesin, 51, 10); voir M. Haycock, *CMCS*, 13, 1987, 13. Les différents noms de lieu sont choisis pour leur exotisme; certains, très allitératifs, paraissent être inventés.

24. Littéralement « animal noir », « monstre noir ». Un géant de ce nom est ressuscité par saint Malo (Vie ancienne, *RC*, VI, 384).

25. Attesté aussi dans une triade, *TYP* n° 52.

26. Loth coupait les phrases entre *Nevenhyr* et *Naw Naut*, « neuf protections », qu'il comprenait comme signifiant « neuf rois ». J. Lloyd-Jones corrige le texte sur la foi d'un poème de Prydydd y Moch (*Newenhyr naw nant*, « N. aux neuf vallées »), *BBCS*, XIV, 35 s. *Nevenhyr*, de **Namanto-rix* (« roi des ennemis »), est aussi le nom d'un saint breton, sous la forme *Neventer* (Plouneventer, J. Loth, « Noms des saints... », *Revue Celtique*, XXX, 1909, 151).

27. *Anghengaeth idaw* : Loth a compris « soient à son service ». Ifor Williams, commentant un emploi du mot par Dafydd ap Gwilym, *Dafydd ap Gwilym a'i Gyfoeswyr*, 173, suppose une menace du « pire châtiment » (« le pire châtiment à lui »); le *Geiriadur Prifysgol Cymru* traduit par « injunction », d'où notre traduction (= « injonction à lui [d'obéir] »). Composé de *angen*, « nécessité, obligation », et de *caeth*, « captif, asservi », littéralement « obligation serrée, étroite ».

28. *Cret*, « crédit, capital de confiance ». Ici le Livre Rouge a *clot*, « renommée ».

29. Exactement la vérité ou la justice de Dieu. L'expression existe aussi en Irlande, *fír nDé*, ce qui s'applique à un serment solennel.

30. *Edling* (R. *teyrn*), *gwrthrychyat teyrnas* : c'est en fait le premier mot qui est une glose, *edling*, « prince royal, dauphin » (du v. angl. *aetheling*). *Gwrthrychyat*, « l'héritier présomptif », attendu, a été élucidé par T. Charles-Edwards, *Celtica*, IX, (1971), 221-231.

31. Liste d'objets associés à Arthur; ce sont les « regalia », les talismans du prince auxquels s'attache, magiquement, son pouvoir (v. Patrick Ford, *BBCS*, XXX, 1983, 268 s.). Plus loin, le navire d'Arthur est appelé Prydwen. Le manteau est appelé Gwenn dans « Le songe de Rhonabwy ». Ce manteau rendait invisible, d'après le texte des « Treize trésors de l'île de Bretagne » (*Études Celtiques*, X, 1963, 442 s.).

Caled-vwlch, « Dure-Entaille », a longtemps été considéré comme un calque de l'irl. *Caladbolg*, même sens, qui est aussi un nom d'épée dans la *Táin Bó Cuailnge* du Livre de Leinster (éd. C. O'Rahilly, l. 4720). En fait, il n'est pas nécessaire de supposer un emprunt, ce type de nom était assez naturel pour une épée. Caled-vwlch correspond à Caliburnus dans l'*Historia Regum Britannie* de Geoffroy de Monmouth, mot qui devient Excalibur dans les romans français.

Ron-gomynyat signifie « le Briseur (*-gomynyat*) de Lances (*rhon*) ». Les deux mss. ont une leçon fautive, *Rongomyant*. *Wyneb Gwrthucher* signifie « le Visage du Soir ». *Carnwenhan* semble signifier « au petit manche blanc », mais le *-nh-* pourrait représenter *-nt-* plutôt que *-nd-* et *carn* pourrait signifier la « corne » (nom de matière).

Enfin la femme d'Arthur, la fameuse Gueniëvre, tire son nom du gall. *Gwenhwyfar*, correspondant à l'irl. *Findabair* (**find-shiabair*, « magicienne blanche »), nom de la fille de la reine Medb. La forme qui apparaît dans Geoffroy de Monmouth, *Guenhumara*, repose sur une fausse lecture du v. gall. *Guenhuiuar*; J. Vendryes, *Études Celtiques*, V (1949) 34. Gwenhwyfar est mentionnée encore dans la Vie de Gildas par Caradog, et dans les Triades.

32. C'est-à-dire « est-ce que tu me le jures par la vérité de Dieu? » (cf. plus haut n. 29, p. 369).

33. Littéralement « d'obtenir pour moi Olwen ».

34. Suit une liste d'environ 260 noms, incluant même des noms d'animaux ou des noms burlesques. Pour la plupart, il s'agit de personnages semi-historiques, connus par les généalogies, ou de personnages légendaires empruntés à diverses traditions. Il nous est impossible de donner un commentaire détaillé de chaque nom : nous ne pourrons que signaler les plus intéressants. La liste qui est donnée dans « Le songe de Rhonabwy » semble avoir été partiellement inspirée par celle-ci.

35. *Gall-dovydd* ou *gall-ovydd*, « qui soumet les ennemis » (cf. la triade *TYP* n° 19, qui cite justement Greidawl).

36. Tathal à la claire traîtrise (?) : probablement celui qui a donné son nom à Caer Dathal, Caer Dathyl en Arvon.

37. Cinq noms de héros irlandais : Cnychwr mab Nes est Conchobar mac Nessa, roi des Ulates; Cubert mab Daere représente Curoi mac Dairi (dont il existe une *marwnad*, élégie funèbre, dans le Livre de Taliesin); Fercos mab Poch est Fergus mac Roig, un héros ulate célèbre pour sa virilité; Lluber Beuthach doit être Loegaire Buadach; Conull Bernach est Conall Cernach, autre héros ulate. Sur ces noms, voir en dernier lieu P. Sims-Williams, « The Significance of the Irish Personal Names in Culhwch ac Olwen », *BBCS*, XXIX (1982), 607-610; « The Evidence for Irish Literary Influence on Early Medieval Welsh Literature », *Ireland and Medieval Europe*, ed. D. Whitelock, 1982, 235-257.

38. Voir plus loin n. 191, p. 378.

39. Restitution de Melville Richards d'après le témoignage d'autres sources (Triades, généalogies).

40. Cité dans la triade *TYP* n° 9 (les trois princes de la cour d'Arthur).

41. Cité dans la triade *TYP* n° 3 (les trois princes brillants de l'île de Bretagne). Ruvawn est un emprunt au lat. *Rōmānus*.

42. Mynawg, « noble », « prince ». Cf. le nom. v. bret. *Morgen Munuc* (Loth, Chrestomathie, 152).

43. Kimin dans les mss.; mais cf. *TYP* n° 73, *Dalldaf eil Cvnyn Kof.* Cunin Kof est l'un des petits-fils de Brychan Brycheiniog d'après les généalogies galloises.

44. *Ardwyat kat* = le soutien, le protecteur des bataillons.

45. Au bâton pointu (*cwr*, « pointe », *bagl*, « bâton »).

46. Au gras bétail (*bras*, « gras », *gwartheg*, « bétail »).

47. *Ewin-gath*, « aux ongles de chat ».

48. Nom d'agent de *gofyn*, « demander, supplier » : le « suppliant ».

49. Personnages désignés par des sobriquets : *canhastyr* = *can* + *astyr*, « cent prises »; *canhastr* dans les Lois s'applique au receleur de biens volés; *canllaw*, « aux cent mains », *cant-ewin*, « aux cent griffes ».

50. Drust au poing de fer (*Drust* + *dwrn*). *Drust* est un nom d'origine picte, le dérivé *Drustan* explique le nom de Tristan (gall. *Drystan*).

51. = Llwch à la main qui frappe (*Llaw- fynnyawc*).

52. *Anwas Edeinawg*, « le Turbulent Ailé ».

53. Nous transposons avec Septime le nom gallois *Seithved*, « septième ».

54. Peut-être la transposition du nom d'Achille, bien qu'il y ait eu un personnage gallois de ce nom (cf. *TYP* 325-6).

55. A la tête aveugle. Figure dans les Triades, *TYP* n° 26, mais avec le nom de Dallwyr Dallpen dans la plupart des mss.

56. « Menu fils de Trois Cris »; c'est un magicien capable de se transformer en oiseau, comme le montre la suite du conte.

57. Emprunt au lat. *Salomō*; cf. bret. *Salaun*.

58. « Force fils de Fort. »

59. *Twrch*, « sanglier ». Il s'agit peut-être au départ de sangliers célèbres, dont le nom s'est glissé ici par erreur.

60. On trouve Siaun et Bratwen parmi les fils de Iaen dans les généalogies. D'après ce qu'on peut reconstituer, ils seraient apparentés à Arthur du côté de leur père.

61. Ces dix-neuf fils de Caw ne correspondent pas tous aux vingt fils de Caw dénombrés dans les généalogies. Le plus célèbre est saint Gildas, historien du VIe siècle. Hueil le fils aîné est nommé Cuillus dans les Vies de saint Gildas; la *Vie* écrite par Caradog de Llancarfan dit aussi qu'il n'obéissait à aucun roi, pas même à Arthur.

62. Loth a suggéré de comparer le nom d'Alain Fergant, duc de Bretagne, contemporain de Guillaume le Conquérant. Il a eu un fils, Brian, dont le nom est ici devenu Sberin.

63. Héros de l'un des trois romans arthuriens gallois, Chwedl Gereint vab Erbin (cf. Loth, *Mab.*, II, 121-185). Un poème du Livre Noir rapporte sa vaillance à la bataille de Llongborth; il apparaît aussi dans les Triades parmi les trois « voyageurs en mer » (Llynghesawg), et comme éponyme de la ville de Cardigan (anciennement Din Gereint, « Fort de Gereint »). Gereint semble associé principalement au Devon et au Cornwall.

64. Hyveidd au Manteau Unique; cf. Heveydd le Vieux, dans la Première Branche du *Mabinogi*.

65. On a tenté de comparer le personnage cornique Gorlois, époux d'Igerna. Rica pourrait être comparable au nom relevé sur une pierre inscrite du xe siècle, à Penzance : *Regis Ricati Crux* (Macalister, *Corpus Inscriptionum Insularum Celticarum*, II, 181).

66. Mot signifiant « chef de seigneurs ». Cf. la triade *TYP* n° 1, « les trois pennhyneif », installés par Arthur dans chacune de ses trois résidences (Mynyw, Penn Ryoned, Kelliwig).

67. *Varf trwch*; mais les deux mss. ont *Varyf twrch*, « à la barbe de sanglier ».

68. Morvran, « Corbeau de mer »; cf. triades *TYP* n° 24, 41. Son père Tegid Voel (le chauve) a donné son nom au Llyn Tegid (lac de Bala, dans le Snowdon); cf. « L'histoire de Taliesin », p. 337.

69. Bataille où Arthur trouva la mort, en 537 d'après les *Annales Cambriae*. Le site de Camlan n'a pas pu être identifié; d'après Geoffroy de Monmouth, ce serait le nom de la rivière Camel ou Camblanus, en Cornouailles.

70. Kynwyl le Saint : c'est le saint patron de deux endroits du Dyved, Cynwyl Gaeo et Cynwyl Elfed.

71. Nom inspiré par le héros irlandais du cycle ossianique appelé Caoilte cos-luath, « aux Pieds Rapides ».

72. La légende du royaume submergé de Teithi Hen, entre le Pays de Galles et l'Irlande, est attestée aussi dans une triade en latin, éditée par Thomas Jones, *BBCS*, XII (1948), 79-83 : « Regnum Thewthy hen mab Guinnan brenin Kaer Rihog, istum regnum uocabatur tunc Heneys Teithy Hen, que fuit inter Meneuiam (= Pembroke, " Mynyw ") et Hyberniam. Nullus ex ea hominum siue iumentorum euasit nisi Theithy Hen solus cum equo suo, postea cunctis diebus uite sue infirmus fuit pro timore. »

73. « Œil-rouge, l'étalon », nom de fantaisie.

74. « Fine alène », « fine pointe ». Nom connu par ailleurs; cf. *TYP* n° 80.

75. Llenlleawc se retrouve dans les « Englynyon y Clyweit », qui s'inspirent du conte de Kulhwch. Comparé à Lluchlleawc (Poème des « Prises de l'Autre Monde », Preiddeu Annwfn), par Marget Haycock, *Studia Celtica*, XVIII-XIX, 70. Pentir Gamon, le toponyme associé, semble représenter le nom irl. de Wexford, Loch Garman.

76. Ou Dyfnwal Moelmud (D. « Chauve et Taciturne »), prince cité dans les généalogies, à qui l'on attribue l'arpentage de l'île de Bretagne dans certaines lois galloises. Geoffroy de Monmouth est le premier à prétendre qu'il aurait été l'auteur d'un code de lois (*HRB*, II,

17). Le nom, qui représente **Dumno-ualo-* (« qui gouverne le monde »), correspond à l'irl. *Domnall*.

77. C'est l'un des premiers princes de la colonie irlandaise établie en Écosse : Domangart, chef des Dál Riada.

78. *Gwystyl* = « otage ».

79. « Vision fils de l'observateur », nom de fantaisie.

80. Kelliwig, le nom d'un château d'Arthur en Cornouailles : apparemment situé près de Land's End.

81. En Bretagne (*Prydein*), d'après les mss., à corriger en *Prydyn*, « Pictes » (le correspondant de l'irl. *Cruithen*). L'identification du promontoire désigné par Penn Blathaon n'est pas assurée.

82. « Le charpentier »; il sera de nouveau nommé à la fin du conte.

83. « Spacieuse et claire. »

84. « A la Belle Barbe. » Kynyr est de nouveau cité comme le père de Kei dans une triade (*TYP*, n° 21). C'est le vieux nom celtique *Cuno-rix*, « Roi des Chiens ».

85. = Henwas, Henwyneb, Hengedymdeith.

86. *Berwynn* = **Barro-uindo-*, « à la cime blanche »; *Cerenhyr* = le roi des parents, **Caranto-rix*.

87. Osla Kyllellvawr. Cf. *Offa Kyllellvawr vrenin Lloegr* dans les généalogies (le roi anglo-saxon Offa).

88. « Lame enflée, courte et large. »

89. Dès l'*Historia Brittonum* de Nennius, on évoque l'expression courante « la Bretagne et ses trois îles » : « tres magnas insulas habet, insula Gueith (Wight), Eubonia uel Manau (Man), ... Orch (Orkneys). Sic in proverbio dicitur antiquo, quando de iudicibus et regibus sermo fit, " iudicauit Brittaniam cum tribus insulis " » – attention, en latin celtique *iudicare* signifie « gouverner, dominer ».

Les « trois îles » de Bretagne apparaissent comme étant, en fait, les trois royaumes de l'île, Angleterre, Pays de Galles, Écosse; cf. les « Noms de l'île de Bretagne » (*TYP*, 228 s.), *Teir Ynys Prydein : Lloegr a Chymry a'r Alban*. Tripartition traditionnelle qui inspira le nom des trois fils de Brutus dans l'*Histoire* légendaire de Geoffroy : Locrinus, Camber, Albanactus.

90. C'est-à-dire essentiellement le bétail conquis sur l'ennemi.

91. Cf. Gueiryd Adar Wenydyawc (*Brut Dingestow*), « qui donne à manger aux oiseaux » (en tuant des ennemis).

92. Gweir de Fausse Vaillance.

93. Gweir à la Lance Blanche.

94. Mor Terwyn, du lat. Tyrrhenum, est en fait un nom de lieu exotique dont l'emplacement n'est pas bien précis. Cf. P. Sims Williams, *Mélanges James Carney*, p. 419 s.

95. *Ardyrchawc*, ici et au début de la Deuxième Branche, doit être un titre, une dignité. Il n'est pas exclu que ce soit un comp. de **torkāko-*, « qui porte un torque »; cf. *eurtyrchawc*, « qui a un torque d'or », équivalent de « seigneur ».

96. Certainement une erreur pour Gwilim, Guillaume le Conquérant.

97. Serait le vieux français Withard (Guitard), d'après P. Sims-Williams.

98. Maer, l'un des officiers de la cour du roi; il gère les exploitations dépendant directement des résidences royales.

99. « À la jambe de cerf. » *Gilla* est emprunté à l'irl. *gilla*, « serviteur, écuyer ».

100. Englynion y Clyweit : Lluerwm, Hirattrwm.

101. *Pryved*, vers ou insectes.

102. Addition du Livre Rouge.

103. Var. *aflawn*, « non plein », Livre Rouge. *Hu-arwar* = « Facile à contenter ».

104. Variante du nom *Gwri Gwallt Euryn*, « à la Chevelure Dorée », le premier nom de Pryderi (Première Branche du Mabinogi).

105. *Gast Rymhi*, « la chienne de Rymhi »; ces deux animaux ne sont pas à leur place : ils seront cités plus loin parmi les *anoetheu*, les objets merveilleux difficiles à obtenir.

106. Cf. Loth (estomac en pierres rouges) et les Jones (a red breast fever). *Bron-llech* aurait pu être un composé parallèle à irl. *brollach*, « poitrine » (bron+lech), mais on attendrait plutôt **bronlle*.

107. Le Livre Rouge ajoute : « dans le tas des épis de blé ».

108. *An(n)oeth Veiddawc* : le « sot insolent ».

109. Personnage omis dans le Livre Blanc.

110. Quarante-huit, d'après le Livre Rouge.

111. Cf. Briscethach cité parmi les ancêtres de saint Cadoc (*VSB*, 118, ch. 46).

112. « Fougeraie Noire »; cf. bret. *redenec*, « fougeraie ».

113. Noms fantaisistes : *bwlch* est une entaille (dans la lame d'une épée), *Cleddyv Divwlch* et *Cleddyv Cyvwlch* signifient « épée sans entaille », « épée avec entaille ».

114. *Glas*, « gris »; *gleissig* et *gleissad* en sont des dérivés. *Call*, « rusé », *cuall* « rapide », *cavall*, « cheval ».

115. « Apporte trop tard », « Apporte mal » et « Apporte tout ».

116. « Hélas », « Clameur » et « Cri ».

117. *Lluched*, « éclair »; *Eissiwed*, « besoin, misère ».

118. « Mauvaise », « Pire encore » et « La Pire de toutes ».

119. Pour ce personnage et les deux suivants, les deux mss. portent *merch*, « fille », au lieu de *mab*, « fils ».

120. « Gros-os fils de Force. »

121. D'après les Jones, *pwyll* est ici nom commun, glosant *ceudawd*, « pensée »; il n'y aurait alors qu'un seul personnage, Kynvelyn « à l'intelligence d'une moitié d'homme ». Le Livre Blanc a Keudawc au lieu de Keudawt.

122. Les mss. ont *Kyvedyr*. Kynedyr le Sauvage; c'est aussi un nom de saint; cf. *Lann-Cinitir*, Livre de Llandâv.

123. Est cité parmi les « trois arrogants de Bretagne », *TYP* n° 23.

124. Nom gallois courant au Moyen Âge : le « faucon de la plaine » (**ualkos magesos*); cf. Jackson, *Language and History in Early Britain*, 449 n. A servi à transposer le nom de Gauvain (Geoffroy : Gwalgwinus, Gwalguainus), dans les traductions galloises de l'*Historia Regum Britannie*. Sa mère Gwyar est, dans les sources galloises, la sœur d'Arthur.

125. « Gwrhyr Interprète de Langues. » Son surnom est aussi un nom commun, *gwalstawd*, « truchement, interprète », emprunté au v. angl. *wealhstod*, même sens. Il est le porte-parole de Kulhwch auprès des animaux les plus anciens du monde, et auprès du Twrch Trwyth.

126. « Oreille fils d'Écouteur. »

127. « Visée fils de Pointeur. »

128. « Trace fils de Pisteur » (?). Ces personnages au nom fantaisiste font partie du thème international de la quête d'objets merveilleux : on doit pour cette quête bénéficier des compétences d'un certain nombre de personnages qui ont des dons spéciaux (Aarne-Thompson, 513 A, « Six Go through the World »).

129. Cité comme « premier évêque » (archévêque?) de Kelliwig en Cornouailles, triade *TYP* n° 1.

130. « Seigneurs à torques d'or » : *eurtyrchogyon*. Le terme se retrouve dans la poésie archaïque (Canu Aneirin). E. Campanile a récemment suggéré que le mot celtique ait été **torko-* et non **tork*ʷ*o-* : le gall. *torch* serait un mot indigène et non un emprunt au lat. *torques*, qui de toute façon désigne le fameux collier des Celtes, et qui a pu subir en latin l'influence du verbe *torqueo*, « tordre ».

131. Une tradition galloise rapporte que c'est une gifle de Gwenhwyvach à sa sœur Gwenhwyvar qui causa la bataille de Camlan, fatale au roi Arthur (*TYP* n° 53, 84).

132. Le père de Kynon qui sera cité plus loin, et qui est l'un des chefs des Gododdin.

133. *Eurolwyn*, « Roue d'Or ». Le nom du père est omis dans le Livre Blanc. Le même nom reparaît sans doute dans Grudlwyn Gorr et Guidolwyn Gorr, plus loin, avec *Corr* signifiant « nain » (cf. bret. *korr*, *Le Corre*, et *kornandon*, *korrigan*, etc.).

134. L'une des trois maîtresses d'Arthur (*TYP* n° 57).

135. Urien roi de Rheged (= Cumbria) est attesté par les annales et les chroniques. Plusieurs des poèmes de Taliesin lui sont adressés. Morvydd avait un frère jumeau, Owein, dont il est question aussi dans le même corpus poétique.

136. Lludd Llaw Ereint, « Lludd à la main d'argent », a été comparé à Nuadu à la main d'argent de la mythologie irlandaise (cf. la « Deuxième Bataille de Moyturra », Ch. Guyonvarc'h, *Textes mythologiques irlandais*, 47, § 11, 49, § 33...). Lludd représenterait **Nudd* (cf. le père de Gwyn). *Nudd et Nuadu ont un correspondant dans le théonyme brittonique ancien *Nodons* (pour **Noudons*), un dieu dont on a fouillé le sanctuaire à Lydney Park, Gloucester, sur la Severn. Voir en dernier lieu John Carey, « Nodons in Britain and Ireland », *ZCP*, 40, 1984, 1-22.
La bataille des deux prétendants le jour du 1ᵉʳ mai est interprétée souvent comme le combat des deux saisons, hiver et été, au début d'une nouvelle année.

137. Esyllt, la forme galloise du nom d'Iseult (v. fr. Isolt, Iseut). Ici sont distinguées deux femmes de ce nom : l'une est surnommée Mynwen « à la nuque blanche », l'autre Myngul « à la nuque mince ».

138. Le Livre Rouge ajoute un long passage, qui fait double emploi avec la suite : « " Donne-moi le temps de la rechercher. – D'accord, dit le jeune homme, je te donne un an à partir de ce soir, jour pour jour ". Arthur expédia des messagers dans toutes les provinces de son territoire à la recherche de cette jeune fille. Au bout d'un an, les messagers revinrent trouver Arthur sans avoir trouvé trace ni nouvelle d'Olwen – on ne savait d'elle rien de plus qu'au premier jour. »

139. Le verbe gallois est plus fort : *gwarthau*, « invectiver ».

140. Les différents mots désignant le don merveilleux (le pouvoir magique) sont ici : *angerdd*, *kyneddyf*, *budd-* (cf. irl. *buad*).

141. *Kymryt*; var. *kyfret*, Livre Rouge : « aussi rapide ».

142. Littéralement « il n'était pas plus mauvais guide... ».

143. Livre Rouge, « que le matin ». Le même ms. ajoute : « et ils marchèrent un deuxième jour et un troisième, et c'est avec peine qu'ils parvinrent jusqu'à lui. »

144. Loth a compris : « mon bien ». Gall. *priawt* (du lat. *priuatus*) pouvait désigner les « biens personnels, privés » (cf. mod. *enw priod*, « nom propre »), « l'époux, l'épouse » (cf. bret. *pried*), et même les « organes sexuels », ce qui pourrait convenir ici.

145. Phrase omise dans le Livre Blanc.

146. Traduction galloise du nom lat. *Constantinus*.

147. Traduction hypothétique de cette épithète. Le Livre Rouge a un autre texte : *uab dyfnedic*, « fils de Dyfnedig ». *Ambynwyedic* n'était plus compris : il a pu subir l'influence de mots plus courants, comme *wyedic*, « mâle » (d'un faucon, *hebawc wyedic*), ou *hynwyf*, « gai, amoureux ». Cf. encore *hwyedic* épithète de Heledd, dans *Canu Llywarch Hen*. En fait, j'ai tenté de reconstituer **amdifynedic* à partir de la variante du Livre Rouge et du verbe *amdiu-*

wyn- qui suit. *Amdifyn-* serait le thème verbal observé dans l'irl. *im-di-ben-*, « circoncire »; cf. v.bret. *amdiuenetic*, gl. Caesar (traduit par « né par césarienne »).

Une autre possibilité est de restituer dans cette épithète exactement le verbe de la phrase suivante : *ambynwyedic* serait pour *amdyuwyn-edic*, « détérioré, altéré ».

148. Livre Blanc : *ry amdivwynwys*, « a sali, gâché, détérioré », peut-être même « a violé, pollué »; Livre Rouge : *rylygrwys*, « a détérioré, endommagé ». Le Livre Blanc répète *uym priawt*, si bien qu'on pourrait comprendre : « car Yspaddaden Pen Kawr a violé ma femme ». Le texte du Livre Rouge est bien éloigné : « car c'est à cause de ma femme qu'Ysbaddaden Pen Kawr mon frère (*vym brawt*) m'a fait ce dommage ».

149. *Dofod* est, au sens propre, l'objet perdu, sans propriétaire. Légalement, les « objets trouvés » et les épaves rejetées par la mer appartiennent au roi (*Ancient Laws*..., II, 116). Les épaves doivent être prises par le roi dans les trois jours, ensuite elles appartiennent à qui les prend. D'après le texte de loi, Llanstephan, 116 (p. 81), il est admis qu'on peut ramasser trois choses, une aiguille, un fer à cheval ou une pièce de monnaie (*keinawc*). Mais on évoque aussi le cas où deux hommes voyageant ensemble trouvent en même temps un *dofod* (*AL*, II, 48) : ils doivent le partager.

150. « Mort » (gall. *marw*) semble signifier ici « abandonné »; cf. *AL*, II, 258 : « Toute chose qui reste morte dans la mer pendant trois marées basses et trois marées hautes appartient au roi. »

151. Exactement *ny oruydei ar arall*, « il ne serait plus nécessaire à personne d'autre ».

152. « Fut occupé » : « fut retourné jouer » (Livre Rouge); – « tonneau » : « tonneau de pierre » (Livre Rouge). « Au coin de la cheminée » : plus exactement « devant la pierre de foyer » (*yn tal y pentan*).

153. La description d'Olwen, moins développée que celle de Kulhwch, comporte en tout cas beaucoup d'éléments traditionnels. On a comparé la description de Deirdre dans la légende irlandaise de l'exil des fils d'Uisnech; cf. aussi la description d'Etaín, au début de la « Destruction de l'Hôtel de Da Derga » (*RC*, XXII, p. 13-14) : on y retrouve les joues rouges comme la digitale, les flancs blancs comme l'écume de la mer.

154. Traduction incertaine de *kanawon* (Livre Rouge : *kannawan*) *godrwyth*, « les pousses du trèfle des marais » (marsh trefoil, L. Menyanthes trifoliata). On a aussi proposé de comparer v. irl. *cennabán*, « cotonaster », *godrwyth* étant alors une épithète (« humide »).

155. *Talfeinc*. Olwen choisit donc de s'asseoir entre Kulhwch et le mur, à l'endroit qui est le plus noble – et aussi le plus tranquille.

156. L'édition du Livre Blanc par Gwenogfryn Evans porte ici *keithawr*, « geôlier » (Livre Rouge : *porthawr*, « portier »), mais on a montré que les deux mss. avaient en fait la même lecture *porthawr* (Th. Jones, *BBCS*, XII, 85).

157. On peut comparer le géant Balor, opposé à Lug dans la « Deuxième Bataille de Moyturra » (Ch. Guyonvarc'h, *Textes mythologiques irlandais*, p. 57, § 133 s.). Balor a de plus un œil dont le regard est mortel pour ceux qu'il atteint.

158. Le gallois dit exactement : « lance de pierre », *llechwayw*. Ce mot ne se trouve qu'ici et dans « Peredur ». Comme l'a fait remarquer Loth (*Mab.*, I, 297), les Irlandais employaient aussi un projectile de pierre, jeté à la main (ou peut-être avec une tablette) : c'est le *lia láimhe*, « la pierre de main » (on notera que l'arme favorite de Cú Chulainn est justement la pierre lancée avec une petite planchette).

Il est sûr que le mot n'est plus compris du conteur, qui évoque plus loin le « fer » qui a blessé Yspaddaden. On a tenté de corriger *llechwayw* en *lluchwayw*, « lance d'éclair » (Jackson, *A Celtic Miscellany*, 316), mais cela n'est pas nécessaire.

159. *Anwar*, « impie », s'applique exactement au fils qui ne s'occupe pas de ses vieux parents (sur *mab anwar*, = irl. *mac ingor*, cf. D. A. Binchy, *Celtica*, III, 229 s.).

160. Les deux mots employés, *agweddi* et *amobr*, sont bien connus par les Lois galloises. L'*amobr* est payé au seigneur lorsqu'un vassal marie sa fille; c'est aussi le nom donné à l'amende infligée à l'auteur d'un viol (amende payée au seigneur). L'*agweddi* (ou *egweddi*) est

une dot payée généralement par le mari à sa femme le lendemain des noces; cela représente un bien personnel de l'épouse, qu'elle peut conserver en cas de rupture (c'est dans bien des cas une part du bétail). Voir Morfydd Owen ed., *The Welsh Law of Women*, Cardiff, 1980.

161. Liste des *anoetheu*, ou objets merveilleux, doués d'une force magique, et très difficiles à obtenir. Il s'y mêle aussi des animaux et des héros. Pour la plupart, ces *anoetheu* doivent servir à préparer Yspaddaden pour les noces. Quarante objets de quête sont énumérés : la suite du récit devrait précisément raconter ces différentes quêtes, mais nous n'avons ce récit que pour dix éléments, et quatre autres sont simplement mentionnés comme ayant été obtenus.

162. Je traduis d'après les lectures de Thomas Jones, *BBCS*, XII, 1948, 85. Cette technique agricole ancienne est l'écobuage (ou essartage). Elle était encore courante en Bretagne au XIX[e] siècle (appelée *marreadur*, « défrichage avec la marre », en breton; le champ ainsi défriché est appelé *ceibiedig* plus loin, = « terre bêchée »).

163. Livre Rouge : « boisson achevée » (*lynn tymeredic*, une bière dont l'alcoolisation est achevée et stabilisée).

164. Amaethon, nom dérivé de *amaeth*, « laboureur » (cf. gaul. *ambactos*, « serviteur », qui est à l'origine de l'all. *Amt*, « fonctionnaire »). Personnage mal connu : il n'y a que deux autres références à lui dans les textes anciens : une allusion dans un poème du Livre de Taliesin (*Echrys Ynys*) et une introduction en prose au poème du Cat Goddeu, signalant que cette bataille avait été causée par une dispute entre Amaethon et son frère Gwydion. Sur la famille des enfants de Don, cf. G. Dumézil, « La Quatrième Branche du Mabinogi » (cité plus haut p. 98). Don est une déesse mère, que l'on a pu comparer à l'irl. *Danu* (gén. *Danand, Donann*), mère des principaux dieux de la mythologie irlandaise.

165. Le nom de Gofannon dérive du nom du forgeron (*gof*, thème *gofann-*); cf. le dieu irl. Goibniu, qui est le forgeron des Tuatha Dé Danann lors de la « Deuxième bataille de Moyturra ». Gofannon a été évoqué dans la Quatrième Branche à propos de la mort de Dylan Eil Ton. Il est nommé parmi des « magiciens » (avec Math le Vieux, etc.) dans un poème du Livre de Taliesin relatif au Taliesin légendaire.

166. À partir de là, les questions et réponses, qui reprennent toujours les mêmes formules, sont abrégées dans les manuscrits.

167. Cf. la triade *TYP* n° 45 : « Les trois principaux bœufs de l'île de Bretagne, le Jaune de Printemps, le Châtain, bœuf de Gwylwylyd, et le Bœuf Tacheté » (*Y Melyn Gwaianhwyn, a Gwineu Ych Gwylwylyd, a'r Ych Brych*). Dans *K O*, Gwineu semble être devenu le surnom du propriétaire; la variante *Gwlwlyd* n'a pas d'explication certaine (? *gwlf*, « entaille » + *-lydd*, suff. d'adjectif?). Dans la triade, le nom se traduirait par « doux et gentil » (*gwyl* + *gwylydd*).

168. *Kytpreinawc*, littéralement « qui prennent leur repas (*prein*, du lat. *prandium*) ensemble ».

169. = Melyn Gwaianhwyn, a'r Ych Brych : deux bœufs nommés dans la même triade que le précédent; cf. ci-dessus note 167.

170. Nom de montagne signifiant « cornu » (c'est aussi l'épithète des deux bœufs). Sans doute une montagne d'Écosse, dont le nom est resté dans un nom de rivière, Bannock Burn. C'est un plateau qui ferme le passage entre Stirling et Dumbarton (K. Jackson, *The Gododdin*, 5-6). On évoque fréquemment, dans la poésie galloise ancienne, le pays « au-delà du mont Bannawc », c'est-à-dire le pays picte.

L'histoire des deux bœufs cornus est évoquée plusieurs fois par les poètes gallois (cf. Dafydd ap Gwilym, 130,15) et elle est encore présente dans le folklore, à propos de la fondation de Llanddewivrewi (cf. E. R. Hencken, *Traditions of the Welsh Saints*, 1987, 66-67).

171. Noms de deux personnages historiques : ce sont les deux fils d'Erb, roi d'Ergyng (Archenfield), au VI[e] siècle. Pepiaw est nommé comme le grand-père de saint Dubricius (saint David) au début de la *Vie* de ce saint, *Livre de Landav*, p. 78 : « Quidam rex fuit Ercychi regionis, Pepiau nomine, clauorauc uocatus brittanice, latine uero spumosus. »

172. L'hydromel, *bragawd*, est un mot qui dérivé du nom du malt (*brag*, irl. *mraich*) ; il s'agit donc certainement d'une bière dont la fermentation est augmentée avec du miel. Le mot est passé en irlandais, où il est devenu *broccóit*. – Sur le « premier essaim », dans les lois irlandaises et galloises, cf. Th. Charles-Edwards et F. Kelly, *Bechbretha*, Dublin, 1983, p. 192.

173. *Penn-llad*, « la meilleure des boissons » (les Jones, et Bromwich-Evans) ; je préfère la traduction de Loth, supposant que c'est une unité de capacité. J. Davies signale aussi le sens de mesure : « alicubi Llâd est mensura quaedam », et continue : « Douze boisseaux d'avoine dans le *llâd*, et huit seulement de seigle et de froment : le *penllad* vaut deux *llad*, c'est une mesure double. »

174. Gwydneu Longue-Jambe, personnage légendaire, associé notamment à l'histoire d'une cité engloutie (« Boddi Maes Gwydneu », la submersion de la plaine de G., Livre Noir de Carmarthen). Son plat (ou corbeille, *mwys*, du lat. *mensa*), est cité parmi les treize trésors merveilleux de l'île de Bretagne : « Le plat de Gwydno, si l'on y mettait la portion d'un homme, on en retirait la nourriture de cent hommes quand on l'ouvrait. »

175. Gododdin, nom d'un peuple brittonique du nord de l'Angleterre, dont la résistance à l'invasion saxonne a été chantée dans une suite de poèmes héroïques, par le poète Aneirin. On retrouve effectivement le nom de Gwlgawt, sous la forme *Golyget*, dans *Canu Aneirin*, v. 369-370 (c'est l'échanson du prince Mynyddawc Mwynfawr).

176. On ne la retrouve que dans une allusion tardive du poète Dafydd ap Edmwnd (XVe siècle), « la harpe de Deirtud s'est tue » (avec la mort de son confrère en poésie Siôn Eos).

177. Cf. la fin de la Deuxième Branche. Les « oiseaux de Rhiannon » ont été omis dans le texte du Livre Rouge.

178. Cet objet figure dans « Les treize trésors de l'île de Bretagne » : « Le chaudron de Dyrnwch (ou Dyrnog) le Géant, lorsqu'on y mettait de la viande à cuire pour un lâche, il ne cuisait pas ; lorsqu'on y mettait de la viande à cuire pour un brave, il cuisait rapidement. » (On raconte la même chose du chaudron du Prince de l'Autre Monde, dans le poème *Preiddeu Annwfn*.) *Diwrnach* est une forme qui semble avoir été influencée par *Wrnach* (cf. plus loin l'épée d'Wrnach le Géant). Pour certains, Diwrnach l'Irlandais et Wrnach le Géant sont un seul et même personnage.

179. *Yskithr-wyn*, « Défense Blanche », *Pen-baedd*, « Chef des Sangliers ». Cet animal fait double emploi avec le Twrch Trwyth.

180. En fait, on verra que la chose sera exécutée par Caw de Bretagne. Les noms propres ont pu être intervertis entre cette injonction et la suivante.

181. Nom propre restitué : *y kadw* (Livre Blanc) *y gado* (Livre Rouge). Son nom Caw de Prydein a sans doute le sens de « Caw du Pays picte ». Il est question, dans la *Vie* de saint Cadog, d'un géant Caw, ayant régné en pays picte. C'est probablement le même personnage qui est cité comme le père de saint Gildas.

182. *Gorddu* = « Très Noire », *Gorwen* = « Très Blanche » ; *Pennant Govud*, « la vallée du Chagrin ».

183. Probablement identique aux personnages cités dans la liste des guerriers d'Arthur sous les noms Gwdolwyn Gorr et Grudlwyn Gorr.

184. Exactement « stocker, faire des provisions de », *arnaeth* (Livre Rouge), mais *arllaeth* (Livre Blanc).

185. Nom d'un sanglier, qui est un personnage essentiel de cette légende. Son nom, le « Porc Trwyth », est connu aussi dans les légendes irl., sous la forme Torc Tríath (« le Porc Souverain » ? ; *tríath* a lui-même les deux sens de sanglier et de roi). Le nom gallois hérité serait plutôt *Trwyd*, que l'on trouve dans plusieurs textes anciens, à partir du Gwarchan Cynfelyn ; de même dans la liste des « Mirabilia », à la fin de l'*Historia Brittonum* de Nennius : « quando venatus est porcum Troit, impressit Cabal, qui erat canis Arthuri militis, vestigium in lapide... »

On apprendra plus tard que le Twrch Trwyth est en fait un homme, un roi que Dieu a transformé en porc à cause de ses péchés. Il est donc normal qu'on puisse donner le nom de son père.

186. Maponos est un dieu celtique dont le culte est principalement connu parmi les officiers de l'armée d'occupation romaine dans le nord de l'Angleterre. Cf. Anne Ross, *Pagan Celtic Britain*, 368-370. On a quelques témoignages du même culte en Gaule, notamment sur la tablette magique de Chamalières. Le nom de sa mère, Modron, correspond exactement au nom de la Marne, **Matronā*, « la Mère par excellence, la Grande Mère » (*Maponos* signifiant « le Fils par excellence, le Grand Fils »). Sur le rapport probable avec *Mabinogi*, voir p. 13.

187. *Gwyn My(n)g-twn, march Gwedw* : nom d'un cheval légendaire, mentionné dans les « Triades des chevaux », *TYP* n° 46 A (*Myngrwn march Gwedw*).

188. La forme exacte de ce nom est incertaine, le moyen gallois ne distinguant pas, en général, entre *-d-* et sa variante spirante *-dd-*. C'est peut-être le même qu'Eidol, évêque ou comte de Caer (G)loyw (Gloucester) dans le *Brut Dingestow* (I. Foster).

189. Les deux mss. ont *Dissull varchawc*, « D. le cavalier ».

190. *Gwyllt*, « sauvage »; *clafyryawc, claforawc*, « lépreux ».

191. Personnage mythologique, représenté comme un prince de l'Autre Monde, ou comme le chasseur qui conduit les chiens de l'Autre Monde. On l'a parfois comparé à l'Irlandais Finn Mac Cumaill, le guerrier mercenaire, le héros principal du cycle ossianique. Sur la valeur négative du personnage dans la littérature galloise, cf. B. F. Roberts, *Llen Cymru*, XIII, 1980-1981, 283-289.

192. *Du march Moro Oeruedawc* : Moro porte le nom d'une couleur de cheval (« maure »). *Oerveddawc*, = *aer-veddawc*, « qui mène la bataille »? On trouve un *Du Moro* dans une triade de chevaux (*TYP* n° 44), et un *Du Moroed* dans un poème du Livre de Taliesin, *BT*, 48,10.

193. Probablement une allusion à Guillaume le Conquérant, qui se rendit à St. David's en 1081. (Cf. n. 96, p. 372.

194. Tout ce passage, rempli de noms fantaisistes, est emprunté à la liste des guerriers d'Arthur (plus haut p. 135 et n. 113, p. 373).

195. Sur cette crainte tout à fait celtique, et bien attestée chez les Gaulois comme chez les Irlandais, voir P.L. Henry, *Studia Celtica*, III (1968), 35 n.

196. Se retrouve peut-être dans le nom de cité *Cair Urnarc* (var. *Urnach*), dans la liste des cités de Grande-Bretagne donnée dans l'*Historia Brittonum*. La finale *-ach* n'indique pas nécessairement un mot emprunté à l'irlandais. On doit cependant comparer *Wrnach Gawr* au nom de *Diwrnach Wyddel*, « D. l'Irlandais ». Et le poème arthurien *Pa Gur* (dans le Livre Noir) évoque la « salle d'Awarnach » (cf. B.F. Roberts, *Astudiaethau ar yr Hengerdd*, 305).

197. On a ici un épisode parallèle à celui du début du conte, quand Kulhwch arrive au château d'Arthur.

198. *Yslipanwr*, du verbe *yslipanu*, « polir » (empr. au v. angl. *slīpan*, « aiguiser »; cf. all. *schleifen*, Th. Parry-Williams, *The English Element in Welsh*, 44 s.).

199. Gall. *agalen gleis. Agalen, bigolen* est la pierre à aiguiser. *Cleis* pourrait désigner une variété de pierre (Loth traduit par « marbre », à cause de *maen clais*, « marbre »).

200. Mot à mot « lame brillante ou lame sombre » (*grwmseit* pour *gwrm-seit*; cf. *guynseit, gurymseit* dans les Lois, *Llyfr Iorwerth*, 141/21, et la discussion du sens de *seit*, « lame », par D. Jenkins, *BBCS*, XXXV, 55 s.).

201. A partir de cette phrase, le Livre Rouge est le seul manuscrit conservé.

202. *Gliui* ms. : *Glini* Gwenogfryn Evans. Il s'agit probablement d'une forme ancienne du nom de Gloucester, *Glēuum*. On trouvera plus loin la forme courante en gallois moyen et moderne : *Caer Loyw* (mutation de *Gloyw*).

203. Le premier des six animaux les plus anciens (un thème du folklore international inté-

gré ici à la légende arthurienne). Comme il est normal, ces animaux sont localisés dans des sites connus. Cilgwri (« le Recoin de Gwri ») est, entre autres, le nom de la péninsule de Wirral. Mais voir aussi Melville Richards, « Arthurian Onomastics », *Trans. Hon. Soc. Cymmr.*, 1969, 251-64 (256).

204. « Colline de Fougère ». Il y a plusieurs identifications possibles. Rhys y voyait le lieu-dit « Dynvra », à Aberdaron, péninsule de Llyn ; M. Richards quant à lui pense à Farndon en Cheshire, dont le nom anglais (v. angl. *fearn-dun*) a peut-être calqué un toponyme brittonique.

205. Probablement au même endroit que le lac appelé Llyn Cawlwyd / Llyn Cowlyd, entre Capel Curig et Llanrwst, Carnarvon (J. Lloyd-Jones, *Enwau Lleoedd Sir Gaernarfon*, 1928, 93). – *Cuan* (gaul. *cauannus*, français de l'Ouest *chouan*) désigne plus exactement la « chouette », mais comme J. Loth, j'ai préféré traduire avec un masculin, « hibou ».

206. *Gwernabwy* est attesté comme nom d'homme, *Livre de Llandâv*, 166, 4 (*guernapui*). Le mot semble réinterprété comme un nom de lieu, avec *Gwern* au sens de « marais » (l'un des sens connus de *gwern*, normalement « aulne », « bouclier... »). Rhys a comparé le lieu-dit *Bodernabwy* près d'Aberdaron.

207. Il sera question plus loin de Llyn Lliwan, probablement le même étang. C'est un étang près de l'estuaire de la Severn, qui n'a pu être localisé.

208. Nom gallois de Gloucester (de *Gloyw*, représentant le nom de la ville latinisé en *Glevum* à l'époque de l'occupation romaine). Cf. plus haut n. 202.

209. On a une triade des « trois prisonniers éminents de l'île de Bretagne » (*TYP* n° 52), mais elle n'a en commun avec celle-ci que le nom de Mabon.

210. Thème international des « fourmis reconnaissantes ». W.J. Gruffydd a repéré une version assez proche (avec la fourmi boiteuse) dans un conte yougoslave (*Y Cymmrodor*, XLII, 132).

211. Le confluent des deux rivières appelées les « épées » (*cleddyv*), près de Milford Haven. *Deu Gleddyv* (« Deux Épées ») est aussi le nom du « commote » (district).

212. Cf. le nom propre de l'inscription de Llanybydder, Trenacatus (Nash-Williams, 102).

213. Massif montagneux à l'est du comté de Cardigan.

214. Les deux mss. ont *Dissull varchawc*, « D. le cavalier ».

215. Nom correspondant à l'irl. Nechtan, personnage mythologique qui pourrait se comparer à lat. Neptunus (G. Dumézil, *Celtica*, III).

216. Nom qui correspond à Culidori, dans une inscription chrétienne archaïque trouvée à Llangefni.

217. C'est au jour du 1er mai que commence l'année celtique.

218. Cette fois Mabon est dit fils de Mellt : « fils de l'Éclair ». Il n'y a aucun doute sur l'identité du personnage, il s'agit bien de Mabon fils de Modron, mais dénommé cette fois d'après le nom de son père. Cl. Sterckxs a comparé le nom de dieu gaulois Taranucnos, « fils du Tonnerre » (il y a aussi des dédicaces au « Tonnerre » divinisé, en gaulois : Taranus, Taranis). Cet élément incite à accepter l'hypothèse de Gruffydd d'après laquelle Mabon, Pryderi et Gwri ne faisaient qu'un au départ, dans les Quatre Branches du *Mabinogi* : Gwri est élevé par un personnage appelé Pendaran Dyfed (« Premier Tonnerre de Dyfed » ?), qui semble être un double de son père Pwyll. Voir Cl. Sterckxs, « Le Fils de Taranis : *Taranucnos : Mabon ab Mellt ? », *Ollodagos*, I, 21-27.

219. *Cavall* vient certainement du lat. *caballus*, « cheval ». Ailleurs, c'est le nom de l'un des chevaux d'Arthur.

220. On doit corriger la leçon du manuscrit *salwen*, en *salwet*, « si bas, si vil ».

221. Gall. *swllt*, du lat. *solidus* (« sou »), auj. « shilling ». Pouvait en moyen gallois désigner des trésors divers.

222. Le « Port du Sorbier ». Localisation inconnue, bien que Lady Guest ait suggéré Porth Mawr (près du cap de St. David's).

223. Peut-être l'explication du toponyme Pwll Crochan (« l'étang du Chaudron »).

224. Gall. *Gwlat yr Haf.* Cela traduisait l'angl. *Somerset.* Mais l'expression a pu désigner le sud de la Grande-Bretagne en général.

225. Gall. *bwyt-tal,* plus tard *dawn bwyd,* « don d'aliments », tribut dû au roi deux fois par an.

226. Grwych Ereint, « aux soies d'argent ». Grugyn est un nom de guerrier mentionné dans Canu Aneirin.

227. Yspaddaden n'avait pas mentionné de rasoir. Il est possible que deux histoires de sangliers aient été fondues ensemble : la « défense » d'Yskithrwyn Pen Baedd aurait donc remplacé le rasoir trouvé sur la tête du Twrch Trwyth, dans la liste des *anoetheu.*

228. Le port à l'estuaire de l'Alun, près de St. David's. C'est là que Gruffudd ap Cynan avait débarqué en 1081 avec des renforts destinés au prince Rhys ap Tewdwr.

229. Latinisé, *Meneuia,* nom de St. David's (ou, en gallois, *Ty Ddewi*).

230. Monts Preselly, en Pembroke.

231. Déjà mentionnés comme les « premiers veneurs d'Arthur ».

232. « Celui qui prend du bétail. »

233. = Nevern, qui partage le cantref de Cemais en deux parties.

234. Point culminant des monts Preselly.

235. *Allt Clwyd* (v. gall. *Alt Clud*), la falaise de la Clyde, était le fort principal du royaume breton de Strathclyde : maintenant Dumbarton.

236. On a eu plus haut ces quatre noms cités comme ceux des lieutenants de Glewlwyd Gavaelvawr, le remplaçant dans sa fonction de portier.

237. Aujourd'hui Peuliniog, à l'est du cantref Gwarthaf.

238. Zone boisée sur la rive droite de la rivière Gwendraeth Fawr.

239. Le « demandeur » (gall. mod. *gofyn*) ou, peut-être, le « frappeur » (= *gomyniat*?).

240. Cf. « Aman stream », un petit ruisseau tributaire de la Llychwr.

241. Peut-être un nom de rivière dans un état primitif du conte : le Twrch est un affluent de la Tawe.

242. *Gwys* et *Banw* (diminutif *Benwig*) signifient « truie ».

243. Localisation incertaine. On cite un « castellum Lluchewin », *Annales Cambriae,* 1205, 1208 (Llangadog Castle).

244. Ancien nom du lac Llyn y Fan Fawr, Brecon, d'où sort la rivière Tawe.

245. = Cardigan.

246. Il existait un château de Garth Grugyn (*Brut y Tywysogion*) : c'est maintenant Castle Hill, Llanilar.

247. Nom d'un commote au sud-est du royaume de Brycheiniog (Brecon).

248. Nom signifiant « à la Longue Robe ».

249. Nom d'un cantref situé entre Talgarth et Erging.

250. Gall. *Hafren,* de *Sabrina.*

251. Cité dans la liste des merveilles de l'île de Bretagne, à la fin de l'*Historia Brittonum* : l'estuaire de Linn Liuan comportait un phénomène de mascaret (courant de marée). On ne sait au juste à quel point de l'estuaire de la Severn devrait s'appliquer ce nom.

252. Pour Ch. Guyonvarc'h, *Yspaddaden* signifie « eunuque » (cf. gr. *spadôn,* « eunuque »), mais les philologues gallois le comprenaient au sens de « buisson, broussailles ».

1. La forme galloise correspond plutôt au lat. Maxentius qu'au lat. Maximus. Cf. aussi corn. *Massen* (*Beunans Meriasek*). La conservation du *x* dénonce une forme savante. Mais il n'y a pas de doute que le héros de ce conte, *Maxen*, a été inspiré par le personnage historique de Maximus et non par Maxentius (lequel, fils de l'empereur Maximianus, fut vaincu par Constantin en 312 et mourut noyé dans le Tibre au cours de sa fuite). Maximus est un légionnaire espagnol qui fut élu empereur par ses compagnons d'armes en 383. Il combattit contre les Pictes et les Scots, et passa sur le continent en emmenant de nombreux jeunes Bretons dans son armée pour s'emparer de l'empire. Il vainquit et tua Gratien, et mit en fuite son frère Valentinien. Mais, après avoir franchi les Alpes, il fut vaincu à son tour, à Aquilée, par Valentinien et Théodose. Il fut décapité, en même temps que son fils Victor qui avait été fait prisonnier lui aussi. D'ailleurs, on peut aussi trouver en gall. la variante *Maxim*; cf. les généalogies du ms. Harley 3859 : « Anthun map Maxim guletic, qui occidit Gratianum regem Romanorum » (« Antoine fils du Prince Maximus, qui tua Gratien le roi des Romains »).

2. *Taryan eur grwydr*, « une targe criblée d'or », où les clous et rivets sont si nombreux qu'ils donnent au bouclier l'aspect d'un crible.

3. *Mor rytyeu*, pl. de *mor-ryt* (*mor-rhyd*), « gué de mer ». Désigne l'embouchure d'une rivière, c'est-à-dire l'estuaire dans la mer (ainsi les toponymes modernes y Foryd, à Caernarfon et à l'estuaire de la Clwyd). Mais pour un estuaire plus large, le texte emploie le mot *aber*. On peut se demander si les *mor-rydieu* ne seraient pas seulement des confluents avec des rivières plus importantes.

4. Gall. *mor-vil*, « baleine », mot à mot « animal de mer » (*mor* + *mil*).

5. Gall. *amdyfrwys*, adj. de sens discuté. Probablement sans rapport avec *dwfr*, « eau » : mais J. Loth traduit (après Silvan Evans) « arrosé d'eau, traversé de nombreuses rivières ». Ifor Williams le rattache à *brwys*, « fertile, luxuriant, verdoyant » : le composé aurait le même sens.

6. Description imprécise, et qu'il m'a paru raisonnable de laisser en l'état. J. Loth a cherché à préciser : « un pays dont la plaine était aussi longue que la mer qui le bordait ; la montagne s'étendait autant que les bois ». C'est en fait un paysage de rêve, où mer et terre se confondent.

7. Gall. *neuadd*, « hall, grande salle du château » : dans les châteaux anciens, en bois, le *neuadd* constituait une construction à part.

8. Au lieu de toit (*toat*) et de portes (*doryeu*), le ms. Peniarth 16 a *peithyneu*, « tuiles », et *loryeu*, « sols ».

9. Gall. *lleithic*, emprunt au lat. *lectica*, « litière, lit ». Le mobilier princier s'inspirait de celui des anciens Romains : on mangeait couché dans les grands festins. Il en était de même en Irlande (les invités sont couchés sur des *imtha*, « lits »).

10. Gall. *rac-tal*, « ornement porté devant le front ».

11. Gall. *rud-em* (*rhudd* + *gem*), « gemme rouge, rubis ».

12. Gall. *amherodron mein* (où *amherawdr*, traité comme adj. épithète, est au pluriel, comme le substantif *mein*, pl. de *maen*, « pierre ») : « pierres impériales ». Nous ne savons de quoi il s'agit.

13. Gall. *llif*, signifie habituellement « scie », mais comme le mot vient du lat. *lima*, il peut avoir eu le sens de « lime » dans certains cas.

14. Gall. *pystylat*, verbe rare, signifie « écraser, piétiner ». I. Williams signale que le mot est encore employé dans le comté de Carmarthen : *paid a phystylat*, « don't be restless ».

15. Difficile à traduire : littéralement le « sein d'un ongle » (*mynnwes vn ewin*). J. Loth comprend : « n'importe quel point à l'intérieur de l'ongle » ; cf. « the middle of a single

nail » (Gwyn and Thomas Jones). Mais Tomas Wiliems (XVIIe siècle) traduit par *radix unguis*, « racine de l'ongle », ce qui est admis par le *Geiriadur Prifysgol Cymru* (« ? nail root, nail bed, base of the nail »).

16. Je suis ici le texte du manuscrit Peniarth 16 : *handenei* (= *handdenei*), « se souciait ». La leçon du Livre Rouge et du Livre Blanc, *handei*, est incompréhensible.

17. Gall. *atteb* signifie ordinairement « réponse ». On peut se demander si dans ce contexte, il ne signifie pas plutôt de « message, instruction » comme son correspondant irl. *aithesc*.

18. Un écrit médiéval très populaire était intitulé « Les contes des sept sages de Rome » (ou, dans d'autres versions, « Dolopathos ou Le roi et les sept sages »). Il en existait plusieurs versions en gallois (cf. Henry Lewis, *Chwedleu Seith Doethon Rufein*, Wrecsam, 1925). Dans la version la plus courante, le fils de l'empereur est faussement accusé de viol par sa belle-mère; les maîtres du jeune homme obtiennent le sursis d'un jour chacun, en racontant une histoire à l'empereur. Mais la belle-mère raconte à son tour une histoire pour obtenir qu'on le mette à mort le lendemain.

19. Plus précisément « puisque c'est à nous que tu as décidé de demander conseil ».

20. Les anciens se représentaient le monde comme ayant trois parties, cf. le préambule géographique dans l'*Histoire* d'Orose : « Maiores nostri orbem totius terrae oceani limbo circumsaeptum, triquadrum statuere eiusque tres partes Asiam, Europam et Africam uocauerunt » (Nos ancêtres ont décidé que le cercle de la terre, entouré par l'eau de l'Océan, était tripartite, et ils ont appelé ses trois parties l'Asie, l'Europe et l'Afrique).

21. Rajouté par le traducteur.

22. Moins précis, le texte gallois dit : « et je marchais ».

23. Les manches étaient détachables. Elles étaient parfois confiées comme des signes de reconnaissance.

24. Massif montagneux du nord-ouest du Pays de Galles (angl. *Snowdon*).

25. *Môn* = angl. *Anglesey*. *Arvon* (étymologiquement, le pays « en face de Môn ») = angl. *Carnarvon*.

26. Aber Seint, et plus souvent Caer Seint : c'est le site de la ville romaine de Segontium, à proximité de Caernarvon. Sur ce nom, cf. R.S. Loomis, *Wales and the Arthurian Legend*, 1-18.

27. Ce personnage légendaire est né d'une fausse lecture du texte de Suétone, où l'un des adversaires bretons de César est appelé « Adminio Cunobelini regis Britannorum filio ». Cf. Nennius, Bellinus fils de Minocannus. Bien entendu un tel personnage vivant à l'époque de César n'aurait jamais dû rencontrer Maximus.

28. Kynan, comme on verra, est identique à Conan Meriadec le colonisateur légendaire de l'Armorique. Adeon ou Addeon est mal connu. Eudaf, dans la version galloise de l'*Historia Regum Brittanie*, est la traduction d'Octauius (dux Wisseorum, i. e. Wessex); d'après Geoffroy, il aurait été roi de toute la Bretagne après le départ de Constantin pour Rome. Les apparentements sont différents dans Breuddwyd Maxen et dans l'*Historia Regum Britannie* : Kynan est le neveu d'Eudaf d'après Geoffroy, et donc le cousin d'Elen et non son frère.

29. Gall. *agweddi*, présent offert à la mariée le lendemain de ses noces; c'est le « prix de la virginité ». Le terme juridique exact était *cowyll*. *Agweddi* au sens propre est plutôt un douaire, un cadeau du père de la mariée au nouveau marié.

30. *Mor Rud* (Peniarth 16 : *Mor ud*). Il s'agit certainement de *Mor Udd*, la Manche. Cependant on a d'autres exemples ailleurs de la graphie *Mor Rudd* « mer rouge ». S'agit-il de la « mer du Nord »? Ifor Wiliams a tenté de comparer irl. *Irruadh*, « Norvège ».

31. Peniarth 16 : « fief reçu de l'empereur de Rome ».

32. C'est-à-dire la région de Caernarfon (angl. *Carnarvon*).

33. Il y a deux *Caer Lleon* à distinguer : sur la Wysc, Caer Lleon ar Wysc (lat. Isca Silurum), et au nord-est du Pays de Galles, Caer Lleon Gawr = Chester. Caer Lleon remonte à lat. *Castra legionum*, le camp des Légions.

34. *Caerfyrddin* (angl. Carmarthen), toponyme réinterprété. Myrddin, de **moridūnum*, était lui-même un toponyme avant de devenir le nom d'un prophète et magicien. L'étymologie par *myrdd*, « myriade », est tout à fait erronée.

35. Texte : *y Vreni Vawr*. Montagne située à quinze milles à vol d'oiseau au nord-ouest de Carmarthen (citée sous la forme Wrenne Fawr par Leland). Mais le scribe du Livre Rouge a corrigé ce mot en *Vrevi*, en l'assimilant à une montagne à proximité de Llanddewi-Vrevi (= l'église de David, du mont Brevi).

36. Plusieurs voies romaines du Pays de Galles sont appelées *Sarn Elen*, « chaussée d'Elen ». Son surnom de *Lluyddawc*, « qui a des armées », a été diversement expliqué. On a pensé qu'il s'agissait d'une ancienne déesse (John Rhys), associée à l'aube. C'est en tout cas, dans les traditions galloises, la mère de nombreux saints, et en particulier du roi Custennin (Constantin), devenu empereur de Bretagne en 407, et considéré comme un ancêtre d'Arthur. Il est évident que l'Elen galloise a été confondue, à un certain stade, avec sainte Hélène, la mère de l'empereur Constantin (= Custennin Fawr, Constantin le Grand, pour les Gallois).

John Rhys avait tenté de restituer la légende galloise originelle en supposant que « Le songe de Maxen » était la « romanisation » d'un conte gallois ancien où Elen était courtisée par Myrddin Emrys. Cela aurait expliqué l'insistance du conte sur Caerfyrddin; et les traditions locales qui survivent aujourd'hui à propos d'Elen dans le point le plus haut d'Eryri, qui porte le nom de Dinas Emrys (près de Beddgelert).

Mais Ifor Williams a montré (*Breuddwyd Maxen*, XVII-XX) que l'association du nom d'Elen avec cette région, et plus particulièrement avec l'Arvon, peut s'expliquer par le fait que son fils Constantin (l'empereur breton) avait été enterré à Caernarvon, d'après une tradition qui est déjà présente dans l'*Historia Brittonum* de Nennius : « Constantinus Constantini magni filius fuit et ibi moritur et sepulcrum illius monstratur iuxta urbem quae vocatur Cair Segeint, ut litterae quae sunt in lapide tumuli, ostendunt. »

37. Gall. *brwysg*, signifie à la fois « impétueux, énergique, euphorique » et « ivre ». C'est l'ivresse considérée sous ses aspects positifs. De nombreux textes gallois anciens font référence à la coutume d'enivrer les guerriers avant le combat, comme le chant des Gododdin.

38. Gall. *arfod* : littéralement « être avant ». Désigne le temps de préparation, l'occasion (de faire quelque chose), le fait d'être en avant (sur le front, en avant-garde).

39. « soumettre », « réduire » : gall. *gwastatau* (*gwastad-hau*), « aplanir, calmer, pacifier ».

40. Gildas, au VIe siècle, rapporte la tradition d'après laquelle « Maxime priva la Bretagne de ses forces militaires, de ses chefs – bien qu'ils fussent cruels, et de sa jeunesse vigoureuse qui suivit ses traces et ne revint pas ». Il expliquait le succès des incursions pictes et scotes par la diminution des effectifs militaires dans l'île.

41. Kynan (Cynan) est le héros Conan Mériadec des historiographes bretons armoricains. C'est à son nom qu'on associe la colonisation bretonne de l'Armorique. Sur ce personnage semi-légendaire, cf. Léon Fleuriot, *Les Origines de la Bretagne*, Paris, Payot, 1980 (p. 110 s., 122-123).

42. Cette légende se retrouve dans un manuscrit de l'*Historia Brittonum*, Corpus Christi n° 139, Cambridge : « Britones namque Armorici, qui ultra mare sunt cum Maximo tyranno hinc in expeditionem exiuntes, quoniam redire nequiverunt, occidentales partes Galliae solo tenus uastauerunt nec mingentes ad parietem vivere reliquerunt, acceptisque eorum uxoribus et filiabus in coniugium, omnes earum linguas amputauerunt, ne eorum successio maternam linguam disceret. Unde et nos illos uocamus in nostra lingua *Letewicion*, id est semi-tacentes, quoniam confuse loquuntur » (cité par F. Lot, *Nennius et l'Historia Brittonum*, p. 167 n.). « Les Bretons armoricains, qui sont outre-mer, étaient partis d'ici en expédition militaire avec le roi Maxime; comme ils ne voulaient pas rentrer, ils dévastèrent les parties occidentales de la Gaule jusqu'au sol, et ils ne laissèrent en vie aucun de " ceux qui pissent contre les murs ";

ayant pris leurs femmes et leurs filles pour épouses, ils les amputèrent toutes de la langue afin que leur progéniture n'apprît point la langue maternelle. C'est pourquoi nous les appellons *Lletewicion* dans notre langue, c'est-à-dire « à demi muets », parce qu'ils parlent de façon confuse. »

Cette étymologie populaire appliquée à *Llydaw*, « Armorique », ou *Llydewic*, « armoricain », est bien sûre tout à fait fausse. *Llydaw*, irl. *Letha*, latinisé *Litauia*, représente un ancien **(p)ltau-* sur la même racine que l'adj. *llydan*, bret. *ledan*, irl. *lethan*, « large ».

43. Le texte des mss. dit « l'île de Bretagne ». Il y aurait eu confusion, d'après Ifor Williams, entre *Prydein*, « Bretagne » (l'île), et *Brytaen* « Bretagne Armorique » (ce dernier mot apparaît dans la phrase précédente). Mais pour le mot *ieith*, je préfère la traduction d'Ifor Williams (« une nation ») à celle de Loth (« un mot »). Ifor Williams suggère de traduire : « Ensuite vinrent, et viennent encore ici, de Bretagne Armorique, des hommes parlant cette langue. » J. Loth : « C'est à la suite de cela que vint de l'île de Bretagne cette appellation fort usitée et qu'elle en vient encore. »

Le conte de Lludd et de Lleuelys

1. Sur ce nom voir « Le *Mabinogi* de Branwen », p. 61 et n. 5, p. 358. Nynniaw correspond à Nennius dans le texte latin de Geoffroy. Toute l'introduction est en effet la traduction d'un passage de l'*Historia Regum Britanniae*, chap. 53.

2. « D'après le conte », version des *Mabinogion* (« Mab. »); « d'après ce que disent certains des conteurs », version des *Bruts*. (Sur les *Bruts*, versions galloises de l'*Historia Regum Britanniae*, voir Brynley Roberts, *Brut y Brenhinedd Llanstephan Ms. 1 Version, Selections...*, Dublin Institute for Advanced Studies, 1971, et, du même, une étude de la version du Livre Rouge du même Brut y Brenhinedd, *Studia Celtica*, XII-XIII, 1977-1978, 147-186.)

3. Geoffroy ne parle pas d'un quatrième fils nommé Lleuelys (ou Llefelys, d'après J. Loth et la plupart des éditions et traductions). D'après Chotzen, *Études Celtiques*, IV, 2, 1948, p. 248 s., ce nom a pu inspirer le *Cligueillus* de Geoffroy, qui l'a substitué à Manogan comme père de Beli (Geoffroy aurait donc transformé le fils de Beli en son père). C'est à cause de ce rapprochement que j'ai conservé la graphie *Lleuelys*, ambiguë (on doit probablement lire *Llewelys* et non *Llefelys*). La comparaison proposée par Dumézil avec le couple irlandais Nuadu – Lug confirmerait la même lecture (*Lugu-* donne *Llyw, Llew-*).

4. *Cyfurd*, Mab.; *cymryt*, « de même forme, aussi beau », Bruts (nous citons, pour la version des Bruts, le texte de Llanstephan 1, publié dans *Études Celtiques*, I, 1936, 266 s.)

5. *Llundein* est la forme galloise courante, et vient du vieil anglais. *Llundrys* représente la forme romane. (Geoffroy donne : *Kaerlud, Kaerlundein, Lundene, Lundres* – avec de nombreuses variantes). L'étymologie de la forme la plus ancienne, lat. *Londinium*, est inconnue (cf. Rivet, *The Place-Names of Roman Britain*, 396 s., K. Jackson, *Language and History in Early Britain*, 308).

Ici se termine le passage traduit de l'*Historia Regum Britanniae*.

6. Ici s'arrête le fragment conservé dans le Livre Blanc.

7. Texte des Bruts (*nep or hen oessoed gynt*); le texte des Mab. semble corrompu (*neb o'r ynyssed gynt* : « aucune des îles autrefois »).

8. Llanstephan a ici *Coraneys*, mais *coranyeyt* dans le reste du texte. Ce nom est apparemment dérivé de *corr*, « nain » (bret. *korr*, idem); cf. bret. *kornandon* ou *korrigan*, désignant des nains surnaturels. Ils sont ici définis comme un peuplement, une race (*cenedyl*) : cf. le nom du géant en cornique et moyen breton, mbr. *enquelezr* (*ande* + *kenetlo-*).

John Rhys avait tenté de comparer *koranyeit* au nom de peuple de la Bretagne romaine, Coritani, ce qui ne paraît pas possible phonétiquement. En tout cas, les *koranyeit* sont mentionnés parmi les « trois fléaux de l'île de Bretagne », dans la triade n° 36 (*TYP*, p. 84-87); mais dans cette tradition, les deux autres « fléaux » ou « oppressions » sont les Pictes et les Saxons.

Le mot *gormes*, ici traduit par « fléau », dénote à l'origine l'oppression exercée par un

peuple ou un héros étranger, parfois aussi par un animal monstrueux (un monstre marin dans « Peredur », un dragon, le chat Palug dans la triade 26W, etc.). On s'est demandé si l'on pouvait le considérer comme à l'origine du terme latin celtique *ormesta*, equivalent de *excidium* dans le titre du livre de Gildas (*De excidio Britanniae*, cité parfois sous le titre *Ormesta Britanniae*), ainsi que pour l'*Histoire* d'Orose (*De Ormesta Mundi* dans de nombreux mss. d'origine insulaire). Ce terme latin est en fait plus proche du gall. moy. *armes*, « prophétie », d'après I. Williams qui doute d'une quelconque parenté entre *gormes* et *ormesta*.

9. Phrase omise dans la version des *Mab*.

10. Cette rencontre était peut-être le thème principal du conte, car le titre, *Cyfranc Lludd a Lleuelys*, pourrait aussi se traduire : « Rencontre de Lludd et de Lleuelys ».

11. On a dit le contraire quelques lignes plus haut. Il s'agit d'une incohérence inexplicable.

12. « En bronze » : détail omis dans les Bruts.

13. *Ny dodei*, Mab. (pl.q.pf. du verbe venir, équivalent de *dotboed*; I. Williams corrige en *doei*); *ni chaei*, « ne recevait », Peniarth 23.

14. Gall. *Kythreul* (du lat. *contrărius*), « démon, diable », Mab.; *kythreulyaeth*, « diablerie », Bruts (ici, lacune de Llanstephan 1, qui est comblée par Peniarth 23, cf. *Études Celtiques*, I, 1938, 268-269, note).

15. Gall. *pryued* : ce terme imprécis désigne aussi bien des vers, des insectes ou de petits mammifères.

16. Ce thème des deux dragons est inspiré par la légende de Merlin; cf. *Historia Regum Britanniae*, chap. 106-109, et auparavant Nennius, chap. 40-41.

Les dragons sont découverts précisément là où Lludd va les enterrer, c'est-à-dire dans les monts Eryri, là où Vortigern essaie de construire une forteresse particulièrement imprenable, mais dont la tour s'effondre immanquablement. Les devins consultés par le roi lui conseillent de sacrifier un enfant né sans père, et l'on découvre que le jeune Merlin (Ambrosius pour Nennius, Ambrosius Merlinus pour Geoffroy) remplit ces conditions. Mais il révèle au roi la véritable raison de l'instabilité du sol : la présence d'un étang souterrain, et de dragons enterrés sous l'étang (accord de Nennius et de Geoffroy). La découverte des deux dragons, prévue par Merlin, est l'occasion d'une prophétie, car le dragon rouge représente les Bretons, et le dragon blanc les Saxons. Mais le conte de Lludd et Lleuelys paraît être plus proche de la version de Nennius, qui a plusieurs détails parallèles (les deux vases contiennent un tissu roulé, *tentorium complicatum*, dans lequel se trouvent deux *uermes*, ou deux dragons, qui se disputent l'espace).

17. Ce détail est ajouté par la version des Bruts.

18. Cela est évoqué dans la triade des « trois enterrements » (*TYP* n° 37) : la tête de Bran-le-Béni, qui tant qu'elle fut enterrée sur la Colline Blanche à Londres, empêcha tout fléau d'entrer dans l'île; les os de Gwerthefyr le Béni, enterrés dans les principaux ports de l'île; et les dragons que Lludd fils de Beli enterra à Dinas Emrys, dans les monts Eryri.

Une triade plus développée nous apprend qui a déterré ces talismans, et les catastrophes qui en ont résulté : c'est Gwrtheyrn (Vortigern) le Mince qui a déterré les os de Gwerthefyr le Béni, et qui a déterré les dragons de Dinas Emrys; c'est Arthur qui a déterré la tête de Bran-le-Béni, parce qu'il ne lui paraissait pas convenable que cette île fût protégée par rien d'autre que par sa propre force (triade n° 37R).

19. Nous traduisons le texte du Livre Rouge, *tew yw y hut*; il est sûr que la variante des Bruts, *trwy y hut*, « au moyen de sa magie », est meilleure.

20. Ce dernier mot traduit *arlwyeu* (Bruts); la variante du Livre Rouge, *arwyleu*, « veillées funèbres », est incompréhensible.

21. En gallois, *Rhyd-ychen*, « le gué des Bœufs ».

22. « Ville d'Ambrosius ». Ce toponyme désigne un rocher de la vallée de Bedd Gelert, en Eryri (= Snowdon). Le nom d'Emrys, ici, est en accord avec la tradition qui veut que ces

dragons aient été redécouverts plus tard par Vortigern, sur les indications du prophète Merlinus Ambrosius (Geoffroy) ou Ambrosius, Emrys Guletic (Nennius). Accord, aussi, avec les triades n° 37 et 37R, qui situent ces dragons à Dinas Emreis, en Eryri.

23. Pour cette triade, voir déjà ce qui est dit de Caradawc dans « Le *Mabinogi* de Branwen », plus haut p. 74. On ne connaît rien sur Ffararon Dande (ou Dandde) : le « Pharaon enflammé? ».

24. « Trouva bon de », Mab.; « veilla à, pourvut à », Bruts (*racwelas*). Style des écrits traduits du latin. « Donner la victoire » est une traduction approximative : « La Fortune veilla à ce que la victoire échût à Lludd. »

Le songe de Rhonabwy

1. Madog fils de Maredudd, personnage historique, succéda à son père Maredudd comme prince de Powys, de 1132 jusqu'à sa mort en 1160. Il eut à résister constamment aux attaques de son puissant voisin, Owain prince de Gwynedd; c'est pourquoi il s'allia au roi d'Angleterre Henri II. Son frère Iorwerth Goch (I. le Roux) a été de ceux qui se sont partagés le Powys après 1160 (le pays fut divisé entre ses fils, son frère Iorwerth et son neveu Owain Cyfeiliog).

2. Porfordd est aujourd'hui Pulford, Flintshire : c'est le point le plus septentrional du Powys. Gwavan n'a pas pu être localisé avec certitude.

3. Le plus important des officiers de la cour du prince : c'est le chef de la garde personnelle ou de l'armée. D'après les textes de lois, il devait être fils du roi ou son neveu, ou homme de même rang.

4. Le confluent de la Ceirog avec la Dwy.

5. Auj. Halton (formes anciennes : Halcton, Halighton...).

6. Traduction galloise de *Wilferes-forde* dans le Hundred de Merset, d'après le Domesday Book (Lloyd, *History of Wales*, 195-196).

7. Rivière devenue *Vyrnwy* en anglais. Pour l'étymologie, cf. *BBCS*, VIII, 28-30.

8. La phrase entière est mal comprise par Loth, Ellis-Lloyd et les Jones. L'expression *da...ar teulu* fait référence aux biens donnés en échange du service militaire (*teulu* ici signifie « armée; service militaire »). La plaine étant située sur la frontière orientale, le prince avait avantage à y placer des combattants, plutôt que dans les hauteurs plus faciles à défendre.

9. Dudleston, à un mille et demi au sud-est d'Aber Ceiriog. *Trefan* provient d'une erreur de lecture pour *Treuan* = *Treian*, « Tiers ». (Gutun Owain l'appelle : *Llan Dudlyst yn y traean* vers 1500, nous apprend Owen, *The Description of Pembrokeshire*, IV, 654.) L'endroit est cité par Cynddelw dans ses *englynion* à Madog fab Maredudd.

10. Très exactement, il reçut son « billet de logement » pour aller chez Heilyn Goch (*ar ran* désigne le « logement » des soldats chez l'habitant).

11. Gall. *glas-twfyr llefrith*, de *glas*, « vert, gris, bleu », et *dwfr*, « eau », plus le nom du « lait doux », *llefrith*.

12. Gall. *tyle*, « bat-flanc », sorte de banquette, ou partie de sol surélevée servant de lit collectif dans les habitations campagnardes (on en trouve encore dans les chalets des Alpes). Cf. Iorwerth C. Peate, *The Welsh House*, 94-95.

13. Gall. *breckan*, « couverture de laine », colorée, sorte de plaid (empr. à l'irl. *brecán*, « objet multicolore », « plaid »).

14. J'admets la correction suggérée par Melville Richard : *trychwanawc* doit représenter *try-chweinawc*, « tout plein de puces ».

15. Plus tard Gungrog (Gungrog Fawr, Gungrog Fechan), près de Welshpool.

16. Tentative de traduction pour *gohen*, « inclination, penchant, tendance ».

17. Identifié avec Aberriw (Berriew), paroisse de Forden, par Lady Guest et J. Loth. Voir

J.E. Lloyd, *Trans. of the Honour. Soc. of Cymmrod.*, 1899-1900, 129-130, et Owen, *Pembrokeshire*, IV, 618-619, 649-650, qui préfère localiser ce gué à Buttington.

18. *Iddawc*, correspond au v. bret. *Iudoc.* Iolo Morganwg a inventé diverses « traditions » à son sujet : ce serait un saint, sous le nom modifié « Iddew Corn Brydain » (*MA*, 426 b, généalogies des saints) ; cf. *Iolo Manuscripts*, 123, et la troisième série des Triades (encore une invention de Iolo Morganwg!), *MA*, 403 a-b.

19. Gall. *cordd*, « agitation, barattage ».

20. Datée de 537 d'après les *Annales Cambriae* : « Gueith Cam Lann in qua Arthur et Medraut corruerunt ». Camlann (?**camboglanna*) serait dans le Nord, sur le Mur d'Hadrien, peut-être Birdoswald. Cf. K. Jackson, *Modern Philology*, XLIII, 56. Mais c'est incertain.

21. Le texte dit *ym Prydein*, « en Bretagne », mais cette notation paraît inutile : on corrige généralement en *ym Prydin*, « en Pays picte ». Llech Las (« Rocher Gris ») serait Glasgow d'après Lady Guest, mais il n'y a aucune preuve de cela.

22. Melville Richards suggère ici que *ran*, « part », implique une partie de la capture, ou de la rançon que l'on espère en tirer.

23. Nom équivalent à *Rhufawn*, l'emprunt au lat. *Romanus*. La forme abrégée *rhuon* est aussi un nom commun, « guerrier, champion ». Son épithète est *Pebr*, *Pybr*, « fort vigoureux ». Le nom du père est orthographié différemment ailleurs (*Drothach*, dans *Armes Prydein*, 12). C'est peut-être l'irl. *Durthach.*

24. Exactement, les « huttes » de soldats, considérées comme l'habitat traditionnel du soldat gallois en campagne, *lluesteu.*

25. Le mot *ynys* signifie à la fois une île et une prairie inondable (même chose pour l'irl. *inis*).

26. Ces deux personnages sont présents dans « Kulhwch et Olwen » (le premier sous la forme *Bitwini*).

27. Gall. *glas-owenu.* Le rédacteur est un lettré qui a le sens des nuances : il a déjà employé un composé en *glas-*, de sens atténuatif, dans *glass- (g)ressawu*, « accueillir du bout des lèvres, fraîchement ». On trouve couramment moy.gall. *glas-chwerthin*, « rire jaune ». Le breton connaît la même expression, *glas-c'hwerzin* ; voir Le Pelletier (s.v. *glas*), *Barzaz Breiz* p. 239, *o c'hoarzin-glaz outi*, « riant d'un rire verdâtre » ; Emault, *Glossaire moyen breton* (s.v. *glas*), p. 258, citant vannetais *blass-oarh*, « un sourire », *blass-hoarhein*, « rire du bout des dents, sourire ».

28. Dans cette phrase célèbre, « abjects » (Loth : « méprisables ») représente le mot gall. *baw*, « boue, fange », pris adjectivement. Nous avons hésité à traduire par « merdique », plus exact mais trop familier.

29. Bière alcoolisée avec du miel ; cf. p. 377, n. 172.

30. Les lois galloises autorisaient à frapper un homme pour l'avertir (*kynghori*, « donner un conseil ») : « Trois gifles sont autorisées, celle du seigneur sur son homme lige, lorsqu'il le corrige le jour du combat, celle du père sur son fils lorsqu'il le punit, et celle du chef de clan sur un parent, pour l'avertir » (*Llyfr Blegywryd*). Cf. encore *Ancient Laws*, II, 550, où l'on autorise le coup donné par un seigneur à son vassal, lorsqu'il le donne avec le plat de son épée (*a phaeled ei gledd*).

31. Présent dans trois triades (notamment *TYP* n° 7, les trois chefs-taureaux de l'île de Bretagne, qui étaient aussi fils de Bardes, et n° 25, les trois chefs de guerre, qui se sont vengés depuis leur tombe), mais sous la forme Avaon fils de Talyessin. Même forme dans les *Englynion y Clyweit* (*BBCS*, III, 12, v. 35). On lui attribue une série d'*englynion* religieux, intitulés « Conseil d'Addaon » (*cf. BBCS*, II, 120-121).

32. Gwyddno Garanhir (aux longs mollets) est un héros du nord de la Bretagne, et aussi du nord du Pays de Galles, où l'on raconte que son royaume aurait été submergé. Il aurait disposé d'une pêcherie, ou réserve de poissons, inépuisable (voir « L'histoire de Taliesin », p. 339), d'où la légende du « plat de Gwyddno » (voir « Kulhwch et Olwen », p. 144). Le nom est identique à celui du saint breton Goueznou.

Son fils Elphin intervient dans le concours de magie entre Taliesin et les bardes de Maelgwn Gwynedd.

33. Grande victoire du roi Arthur selon les textes historiques : Bède la date de 493, mais les *Annales Cambriae* la signalent en 516 (Bellum Badonis). La bataille est déjà signalée par Gildas (obsessio Badonici montis). La localisation est très contestée : cf. K. Jackson « The Site of Mount Badon » (*The Journal of Celtic Studies*, II, 1958, 152-155 : probablement Badbury Hill près de Faringdon, de l'autre côté de la vallée du Cheval Blanc). En tout cas, le rédacteur de *Breuddwyt Rhonabwy* semble bien adopter l'opinion de Geoffroy de Monmouth, qui identifiait le mont Badon à la ville de Bath.

34. C'est le Karadoc Brief-bras des romans français (roi de Vannes, d'après le Livre de Carados). On l'a déjà rencontré dans « Kulhwch et Olwen ». Bien que nommé dans les généalogies des princes de Morgannwg, ce héros est essentiellement une figure légendaire. Il apparaît associé à Arthur et Bedwin dans la triade *TYP* n° 1 (les trois trônes du peuple breton : Caradawc est défini comme le chef des nobles, *penn hyneif*).

Llyr Marini, ailleurs Llyr Merini, semble avoir tiré son épithète d'une glose, car Llyr est un nom poétique de la mer. C'est le même qui est cité comme père de Manawydan.

35. = Mod. *Cefn Digoll*, « la côte de Digoll », auj. Long Mountain, Montgomery (sur la rive de la Severn opposée à Welshpool). Il existe un retranchement protohistorique sur la colline, appelé Caer Digol (*Inv. Anc. Monuments of Montgomery*, 302).

36. *Llychlyn*, irl. *Lochlann*, « Norvège ».

37. C'est le roi Marc, époux d'Iseult, et oncle de Tristan. Le nom de son père vient du lat. Marcianus. Il apparaît dans les Triades (les trois chefs de flottes, *TYP*, n° 14). Voir la discussion de R. Bromwich, *TYP*, p. 443-448. Dans les folklores breton et gallois, c'est un roi aux oreilles de cheval (car *marc'h* signifie « cheval »), qui doit tuer tous ceux qui découvrent son secret.

La *Vie* de saint Paul Aurélien par le moine armoricain Wrmonoc fait référence au roi Marc, qui aurait été appelé aussi Conomore, et dont la cour était située à Caer Banhed (mais ce dernier lieu n'a pas été localisé; l'identification avec Conomore a pu être inspirée par l'inscription de Castle Dore en Cornouailles, DRUSTANUS (?) HIC IACIT, CUNOMORI FILIUS).

38. La couleur s'explique : leur nom en irlandais signifie « Gentils Noirs, Païens Noirs » (*Dubgint*). De même on opposait en irlandais les *Dubgall*, « Danois », et les *Findgall*, « Norvégiens ».

39. Déjà cité dans « Kulhwch et Olwen ».

40. Site supposé de la fameuse victoire du mont Badon, voir plus haut note 33.

41. Cette remarque humoristique a généralement été modifiée par les traducteurs modernes. Ma traduction suit tout simplement le texte, tel que Melville Richards l'a lui aussi interprété.

42. Ce personnage a été inventé par Geoffroy de Monmouth (c'est l'un des quatre personnages qui portent les épées d'Arthur lorsqu'il se rend à l'église) : « Cador dux Cornubie », *HRB*, IX, 1, etc.

43. Nom inconnu par ailleurs.

44. *Pali kaerawc*, paile portant des carreaux ou losanges obtenus par damassage (une technique de tissage).

45. C'est le nom d'un roi breton de l'âge héroïque : roi du royaume de Rheged (dans la Cumbria), il a résisté vaillamment aux invasions saxonnes, comme le rapportent des poèmes du poète Taliesin (le Taliesin historique). Mais Owein est aussi devenu un personnage de légende : cf. la légende d' « Owein ou Le conte de la dame à la fontaine » (qui relate une histoire parallèle à celle d'*Yvain*, de Chrétien de Troyes). Les corbeaux d'Owein, d'autre part, sont fréquemment cités par les poètes gallois (cf. M. Richards, *BBCS*, XIII, 1950, 136-137). Ces corbeaux, parfois considérés comme ceux de son père, Urien, sont de sinistre augure. Ils jouent ici le rôle d'une image symbolique : le combat des hommes d'Arthur contre les corbeaux d'Owein semble bien représenter le combat engagé dans la réalité contre l'ennemi. On

peut se demander quel a pu être le rôle de ces corbeaux dans la légende galloise avant « Le songe de Rhonabwy » : nous pensons que l'une des sources du conte était justement un rêve prémonitoire d'Arthur, voyant en songe un combat meurtrier entre ses hommes et les corbeaux d'Owein.

46. Surcot : vêtement de dessus (sur la cotte). Houseaux : protection des jambes, ou des mollets, montant plus haut que les « guêtres ».

47. On comprend parfois « à trois lames ».

48. Fr. *bougran*, angl. *buckram*, gall. *bwckran*, toile fine de lin ou de coton.

49. Une étoffe de laine produite dans la ville de Totnes, Devon.

50. Exactement « ils trouvèrent ce bruit aussi horrible l'un que l'autre ».

51. Gall. *cwnsallt*, désigne, pour le guerrier, le surcot ou cotte d'armes (vêtement fin porté par-dessus l'armure et orné de l'écusson distinctif). Chez le cheval, le même vêtement armorié était la « housse ».

52. Sorte de soie.

53. Gall. *ewerdonic* : on s'est demandé s'il ne s'agissait pas d'un « cuir d'Irlande » (idée de Gaidoz). Mais voir Th. Jones, *Y Llenor*, XXVII, 1949, 151-152, qui estime qu'il s'agit d'un cuir poilu.

54. Gall. *yscoluaethu*, var. de *ysglyfaethu*, attraper comme fait un oiseau de proie (le mot est dérivé de *ysgwfl*, sorte d'oiseau de proie; cf. bret. *skoul*, « milan »).

55. Gall. *llinwydd*, espèce de bois inconnue. Le plus souvent, désigne des rondins ébranchés. Ici, il ne peut s'agir que d'une essence particulière.

56. Ce nom sera répété plus loin sous la forme Gwres (= *gwres*, « chaleur »; le Rheged est le nom du royaume d'Owein ap Urien. On ne sait rien de ce Gwres/Gwers.

57. *Selyv* (du lat. Salomo), est nommé parmi les trois « chefs de batailles » de l'île de Bretagne (*TYP* n° 25). Cynan Garwyn (« au mollet blanc ») est l'objet du poème de Taliesin intitulé *Trawsganu Cynan Garwyn*, où sont énumérées toutes ses victoires. Il s'agit d'un personnage historique, qui a été prince de Powys au milieu du VIe siècle. Il est cité dans les généalogies et dans plusieurs Vies de saints (Buchedd Beuno; Vie de saint Cadog).

58. Gwgawn « à l'épée rouge », semble avoir été un roi de Ceredigion (IXe siècle?); cf. *TYP*, p. 389-390.

59. Le nom est cité, dans un manuscrit seulement, dans la triade des « dompteurs d'ennemis » (*TYP* n° 19). Un cap au nord de la Grande-Bretagne portait le nom de Penrhyn Blathaon (voir *TYP*, p. 233 s.). Le père de Blathaon, Mwrheth, a certainement le nom irlandais *Murchadh* (mod. Murphy).

60. Ce nom se rencontre aussi dans les Quatre Branches.

61. Plus haut appelé Osla, Ossa pourrait être une fausse lecture de Offa, nom d'un roi saxon du VIIIe siècle qui a laissé son nom à un talus de frontière entre le Pays de Galles et l'Angleterre (Offa's Dike).

62. Cette liste de quarante noms comprend neuf noms déjà cités dans le corps du récit; les autres, pour la plupart, ont été empruntés à la liste des guerriers d'Arthur dans Kulhwch et Olwen. On notera l'absence, ici, de Kei et de Bedwyr.

63. Riogoned, dans « Gereint ».

64. Cité dans « Gereint », et issu probablement de l'*Historia Regum Britannie* de Geoffroy de Monmouth. *Emyr* pourrait signifier « empereur » (voir *BBCS*, XI, 34-36).

65. Le héros du roman gallois intitulé *Peredur vab Efrawc* (le correspondant du Perceval, Percheviaus de Chrétien de Troyes).

66. Cité parfois parmi les trois couronnés de bataille, *TYP* n° 21. Le même personnage est cité dans « Peredur ».

67. Ms. *Dyrstan*. C'est Tristan, l'amant d'Yseult. Sa légende était bien connue au Pays de Galles. Cf. *BBCS*, V, 115-129.

68. = *Mynawc*, « noble, aimable ».

69. Souvent cité par les poètes, mais ignoré dans les contes. On le cite dans les triades *TYP* nos 4 et 91 (les trois hommes les mieux dotés, et les trois hommes sans peur). Voir *TYP*, 416 s.

70. Cité comme l'un des trois bardes vains (ou comiques?), *TYP* n° 12.

71. Greidyal est effectivement cité parmi les trois *galldofydd*, « ceux qui réduisent les ennemis » *TYP* n° 19).

72. Gilbert fils du « Tumulte de combat ». Catgyffro est sans doute, à l'origine, une épithète. Plusieurs « comtes de Clare » ayant le prénom de Gilbert, ont régné sur le Ceredigion au début du XIIe siècle. Faut-il lire, avec Loth, *Gilbert mab < Gilbert > Catgyffro?*

73. Personnage cité dans les Triades (*TYP* n° 1 : le « chef des nobles » à la cour d'Arthur de PennRhionedd); il apparaît aussi dans les « englynion des tombes » (voir *TYP*, 388-389).

74. Kawrdal est cité parmi les trois « premiers officiers », *cynweissiad, TYP* n° 13, c'est-à-dire les lieutenants.

75. *Kadr-ieith* = « à la belle élocution ». Cité dans « Gereint », et dans deux triades (*TYP* nos 9,75) où (mis à part l'une des triades) il reçoit un patronyme différent, mab Porthawr Gadw.

76. Personnage historique de la généalogie des princes de Gwynedd. Rhun disputa l'héritage de son père à un beau-frère, Elidir Mwynfawr, comme il est rappelé dans une version des Lois de Gwynedd (Le Livre Noir de Chirk, *ZCP*, XX, 75). Voir *TYP*, 501-503.

LES TROIS ROMANS

Owein, ou Le conte de la dame à la fontaine

1. C'est là qu'est située la cour d'Arthur dans les romans gallois postérieurs à Geoffroy; cf. *Historia Regum Britanniae*, chap. 156 : Arthur fixe sa cour à Caer Lleon, Urbs Legionum : « In Glamorgantia etenim super Oscam fluuium, non longe a Sabrino mari, amoeno situ locata, prae ceteris ciuitatibus diuitiarum copiis abundans, tantae solemnitati apta erat. » Auparavant sa cour était située à Kelli Wig, en Cornwall (cf. « Kulhwch »). Le titre d'empereur, donné à Arthur dans les contes tardifs (ainsi « Le songe de Rhonabwy »), lui est déjà conféré dans un poème du Livre Noir de Carmarthen, *BBC*, 72, 8-10. Comme gall. *amherawdr* a été emprunté directement au lat. *imperator*, il pourrait avoir gardé le sens militaire de « général en chef ».

2. Owein fils d'Urien : Owein (**Esu-genos*, « né du dieu Esus? » ou « bien-né ») est un personnage mythologique, un personnage historique – le fils du roi de Rheged Urien, au VIIe siècle (cf. R. Bromwich, *TYP*, 479-483), et un personnage légendaire, en association avec la légende du roi Arthur.

3. Héros gallois cité dans le poème d'Aneirin à la gloire des Gododdin (un peuple breton localisé dans le nord de l'Angleterre). Son père, Klydno, est associé à Edinbourg; il serait venu venger Elidir et combattre les hommes d'Arvon, commandés par Rhun fils de Maelgwn (un code de loi raconte cette histoire pour expliquer les privilèges de Gwynedd : le Livre Noir de Chirk, *ZCP*, XX, 75). Voir *TYP*, 309-310, 323-324, 501.

4. C'est-à-dire Guenièvre, dans les romans français de la Table Ronde. Gwenhwyfar a un nom apparenté à celui de Find-abair, la fille de Medb dans la Táin Bó Cuailnge. C'est la « Blanche Magicienne ».

5. Mot à mot « était sur le privilège (dignité) de portier ». L'allusion vise clairement des contes comme « Kulhwch et Olwen » (voir p. 127-128), où Glewlwyd assume nettement le titre et la fonction de portier.

6. Mot à mot « pour commencer à leur faire honneur ».

7. Certains hôtes sont admis à partager la vie de la cour, dans la grande salle (*neuadd*) ou dans la chambre du seigneur (*ystafell*); d'autres sont simplement hébergés dans un bâtiment spécial, *yspytty*, « maison d'hôtes », ici désigné seulement par *letty*, « logis ».

8. La « jonchée », souvent mentionnée dans les textes médiévaux; les héros irlandais se reposent parfois sur un lit de joncs verts (O'Curry, *On the Manners and Customs of the Early Irish*, II, 304).

9. Comme dans l'*Historia Regum Britanniae* (« Caius dapifer »), Kei est nettement l'intendant de la cour, celui qui a les clefs des réserves de bouche. C'est l'office de *distein* (du v. angl. *disc-thegn*, « qui sert les plats »), le troisième officier de la cour d'après les Lois galloises, un office qui est devenu l'un des plus importants au cours du Moyen Âge; cf. Dafydd Jenkins, *BBCS*, XXII, 127 (il devient l'équivalent du « sénéchal » ou du « juge »).

10. « Exploit », « rencontres », = gall. *cambwri*, « fait d'armes ». Les deux phrases construisent ce mot avec *gorfod ar*, « l'emporter (sur moi) ». La traduction littérale serait : « je ne pouvais croire qu'il y eût aucune bataille dont je ne fusse le vainqueur; lorsque j'eus terminé de vaincre dans toutes les batailles qui pouvaient survenir en mon pays... » On peut comprendre que Kynon cherche à prouver sa vaillance par tous les moyens, en courant les tournois ou en recherchant tous les affrontements possibles.

11. Environ trois heures de l'après-midi. « Après-midi » se dit « temps de none » en gall. (*prydnawn*) et en irl. (*tráthnóna*); cf. angl. *after-noon*.

12. Gall. *ascwrn morvil*, « os de baleine ». Plus exactement « os de morse », comme dans les pays scandinaves où ce matériau était très estimé.

13. Le Livre Rouge dit seulement : « et leurs manches en os de la baleine leur servaient de cibles ». J. Loth n'a pas compris ce passage. *Nod*, « marque », est employé ici au sens de « cible ».

14. Littéralement « son savoir était si bon ».

15. Littéralement « il n'y avait aucun endroit habité » (*cyuanhed*).

16. Gall. *hardd*, « joli », comme en français, fait référence au charme, au décor, au vêtement plutôt qu'à la beauté naturelle.

17. Gall. *diarchenu*, « déchausser » ou « déshabiller » ou « désarmer ». Mais ce troisième sens (choisi par R. L. Thomson) paraît incompatible avec le contexte suivant. Les Jones ont choisi comme moi (« enlever les bottes »). J. Loth emploie « déchausser » mais dans le sens médiéval, « déshabiller ».

18. R. L. Thomson a établi de façon certaine que *role* (hapax) devait désigner un instrument destiné à polir ou aiguiser les armes : une meule tournante (le mot gallois doit venir de l'angl. *roll*).

19. Littéralement « habit de fatigue », *lludded-wisc*.

20. Gall. *bliant*, angl. *bleaunt*, v. fr. *blialt, bliaut*. C'était d'abord une pièce de vêtement (tunique, tablier porté par-dessus l'armure), puis le sens s'est étendu au tissu employé.

21. Gall. *orffreis*, de l'angl. ou du v. fr. *orfrois*, lat. médiéval *auriphrygium*, « broderie de fil d'or ».

22. *A'y gorugant yn diwall o'e holl ystarn*, a été diversement compris. Sur la trad. Loth (« le débarrassèrent de tout son équipement »), voir E. Rowlands, *Llên Cymru*, VII, 118. Les Jones ont : « made its bedding without stint », « firent sa litière de façon irréprochable ». L'adj. *diwall* signifie normalement « pourvu de », « satisfait »; il s'emploie en cas de nourriture, si bien qu'un manuscrit a *prouant*, « provende, nourriture », au lieu de *ystarn*, pour lequel on doit accepter le sens de « harnais ».

23. Exactement « n'avait pas de défaut aussi grand que la médiocrité de ses causeurs ».

24. Le château étant au bord de l'océan, il est normal que Kynon remonte pour revenir sur ses pas.

25. Gall. *knewillyn*, « noyau, amande » et « centre, cœur ».

26. Livre Blanc : *coedwr*, « forestier »; Livre Rouge : *wtwart*, idem.

27. On a vu la même mise en scène dans le conte de « Manawydan ».

28. Exactement, le texte donne (Livre Blanc) *gurgrymhu*, « tordre, incliner », ou (Livre Rouge) *ergrynu*, « trembler » (ce qui est banal avec un coup de tonnerre).

29. Gall. *swch*, « partie inférieure, pointue d'un bouclier ».

30. Il baisse la visière de son heaume. Gall. *baryflenn*, mot à mot « couverture de la barbe », désigne la visière.

31. Cette phrase est omise dans le Livre Rouge (ainsi que dans la traduction de J. Loth).

32. Mot à mot « fondu en eau de fonte par la honte ».

33. Le texte gallois donne un verbe signifiant « faire allusion, mentionner » (*kyrbwyll*).

34. Exactement le murex, sorte de coquillage utilisé pour produire la couleur pourpre.

35. Traduction littérale de *ymgyfogi*, verbe composé, avec préf. réciproque, de *cyfogi*, « aiguiser ». Loth : « ils s'escrimèrent ».

36. Sous le heaume, les guerriers médiévaux portaient une autre protection, faite de mailles et de plaques de métal (gall. *penn-ffestin*, J. Loth : « cervelière »), et, par-dessous, un bonnet de drap épais (gall. *penngwch pwrquin*) ; Loth a sans doute tort d'y voir la « ventaille », protégeant le bas du visage : si le coup était allé jusque-là, le chevalier noir ne serait plus capable de monter à cheval ; Gaidoz pensait que *pwrquin* représentait la « bourguignotte », un casque relativement léger (*ZCP*, I, 37) ; il s'agit plutôt d'un drap bourguignon. R. L. Thomson, que nous suivons ici, envisage aussi, pour *pennffestin*, le sens de « paylet », c'est-à-dire une protection de mailles couvrant la tête et les épaules.

37. Littéralement, « la porte levable ».

38. Gall. *pardwgyl, perdwngyl* ; on le trouve en vieux gallois dans un autre sens (*partuncul*, glose lat. femorale).

39. Gall. *troelleu yr ysparduneu*, les « petites roues des éperons ». *Yspardun* est un emprunt au v. fr. (*esperon*) avec -d- inexpliqué. Voir Morgan Watkin, *La Civilisation française dans les Mabinogion*, 186 (ce livre n'est pas fiable, malheureusement, car l'auteur a cherché par tous les moyens à multiplier les mots moyen gallois pouvant venir du français).

40. Chrétien de Troyes raconte un épisode où Yvain vient en aide à la jeune fille.

41. Littéralement « lorsqu'il leur viendra à l'esprit, de cet endroit-là ». J. Loth : « lorsqu'ils seront revenus à eux » ; les Jones : « when they, of the castle, give heed ». Manifestement, les habitants du château savent qu'Owein a été capturé et ne se soucient pas de lui en premier lieu, mais de leur seigneur blessé.

42. Il s'agit ici d'une chambre à l'étage (*llofft*).

43. Littéralement « jusqu'à l'heure de none longue (ou tardive) ».

44. Sorte de fourrure (gall. moy. *gra*) ; c'est le « *gris* » de l'héraldique. Omis par J. Loth.

45. Étoffe de soie (gall. moy. *syndal*, v. fr. *cendal*) ; du grec *sindôn*, lui-même d'origine sémitique.

46. Signalons ici l'emploi du gall. *llann*, au sens de « cimetière » (sens toujours vivant en gall. mod.). *Llann* désignait au départ un établissement religieux, souvent monastique (il est composé avec un nom de saint dans la formation de nombreux noms de lieux : Llan-Dysilio, Llan-Fair, Llan-Ddewi, etc.).

47. En gallois, c'est plus exactement *iarlles*, « comtesse ». On notera qu'elle est dès le départ associée à sa terre par cette épithète de « dame de la fontaine » : elle représente le royaume à conquérir ou à défendre, pour les chevaliers assez courageux qui oseront à la fois surmonter des épreuves héroïques pour gagner sa main et son royaume. C'est un mythe celtique de la souveraineté qui est sous-jacent à cette histoire en quelque sorte banale de la vie féodale.

48. Littéralement « ni peu, ni pas ».

49. Cf. J. Loth : « Je vais faire la cour pour ton compte ». Mais le gall. moy. *gorderchu* pouvait aussi permettre la traduction : « je vais te faire l'amour ».

50. Traduction presque littérale du gallois *py wyneb yssydd arnat ti*. Cf. J. Loth : « quel honneur est le tien... ». Nous rejoignons R.L. Thomson (« How can you have the face (to come now), seeing that you didn't come... »). *Wyneb*, « visage », est aussi le siège de « l'honneur ».

51. Gall. *cyffelybu*, « comparer, juger digne ». J. Loth traduisait : « faire en ma présence des comparaisons aussi injustes » ; les Jones : « for suggesting to me a thing so disloyal as that ».

52. Littéralement « rendre privé » (gall. *ysgyfalhau*). La dame fait fermer sa maison à toute intrusion, toute visite inopinée ou indiscrète. J. Loth : « je ferai débarrasser la maison pour cet entretien particulier ». Les Jones vont plus loin : « I shall have the town emptied against that time » (probablement inexact : *tref* est l'unité d'habitation).

53. « Je jurerais » est rajouté par nous.

54. Ou encore « on ne posa pas de question dans le château ». Littéralement « ne fut pas sue l'histoire, la raison ». J'interprète : « il ne fut pas demandé de compte ». Il eût été normal de demander une explication devant une pareille invasion. Cf. J. Loth : « on ne s'apercevait pas de leur présence », traduction suivie par les Jones, et qui ne paraît pas vraisemblable.

55. Gall. *cwnsallt*, d'étymologie incertaine. Peut-être la « cotte d'armes », portant les armes du seigneur (J. Loth).

56. « Jusqu'à terre » : omis par le Livre Rouge.

57. Il n'y a pas à retenir la correction de Loth (*gwcbi* au lieu de *gwtbi*) et sa traduction : « il était couvert de teignes ».

58. J. Loth : « il était inutile pour moi ». Gall. *diryeit* signifie plutôt « infortuné, malchanceux ».

59. Gall. *difetha*, « anéantir, éliminer » (peut s'entendre au figuré : il veut réduire à néant la résistance de cette dame).

60. L'adv. *fyth* a peut-être une autre valeur : « je peux *toujours* lui donner un cheval et des armes ».

61. « Entre les deux brigades de tête », omis par le Livre Rouge.

62. Gall. *bendigedic*, littéralement « béni ». Ce mot doit signifier ici « curatif » comme c'est le cas parfois pour le doublet *bendigaid*.

63. « et tous ses sujets », omis par le Livre Rouge.

64. « et le mordait », addition du Livre Rouge.

65. Gall. *goganu*, « railler, moquer » ; J. Loth : « ont dit du mal de lui ».

66. On s'est interrogé sur la nature de ce *llestr maen*, « vaisseau de pierre ». J. Loth a cru y déceler une erreur de lecture sur un original français, car *chapele* en vieux français signifierait à la fois « lieu secret » et « vase ». Mais le sens de « lieu secret » n'est pas correctement attesté. Si le texte gallois est un peu étrange, il est possible d'y voir la corruption d'une formule galloise (R. L. Thomson propose : *lle yscymun*, « lieu répugnant »).

67. Le texte du Livre Blanc s'arrête à cet endroit.

68. Le gall. *llawen* a le double sens de « gai, enjoué » et « accueillant, hospitalier ».

69. Gall. *kaer*, désigne ici une partie de la forteresse : soit les remparts (J. Loth), soit le point culminant du château, c'est-à-dire le donjon.

70. Le « Noir Oppresseur », cf. le *Du Trahawc* (même sens) dans le roman de « Peredur ».

71. Allusion, semble-t-il, à l'ordre des chevaliers hospitaliers. En tout cas, il y avait beaucoup de logis d'hôtes (*yspyt-ty*) dans le Pays de Galles médiéval, soit dans les cours de princes, soit dans les monastères, soit même isolément.

72. L'office de *penteulu* (chef des armées) était considéré comme le plus puissant et le plus honorifique. Owein est donc nommé à un poste supérieur à celui de Kei.

73. *Kynverching* désigne, avec le suffixe anglo-saxon *-ing*, les « descendants de *Kynvarch* » (aïeul d'Owein).

74. Les corbeaux d'Owein, thème légendaire qui reparaît dans « Le songe de Rhonabwy ».

L'histoire de Peredur fils d'Evrawc

1. C'est un nom d'origine toponymique : le père de Peredur a le même nom que la ville d'York, Caer Evrawc (*Eburacum*, « le lieu planté d'ifs », ou « l'endroit des sangliers »). Certains ont suggéré de lire le nom de *Peredur* lui-même comme un ancien titre militaire, lat. *Praetor* (idée de Pokomy) ou *Protector*.

2. Loth parle de « chevreaux » : il s'agit en fait de « biches » (*ewig*).

3. On trouve un épisode similaire dans les exploits d'enfance de Cú Chulainn.

4. Allusion à une légende arthurienne perdue.

5. Dans Peniarth 14 (et Peniarth 7), l'interlocuteur n'est pas Owein, mais Gwalchmei. De même dans la version anglaise de la légende, *Sir Percyvelle of Galles* (Williams, 37). R. Bromwich estime que Gwalchmei, dont la douceur était légendaire, était présent dans cet épisode dans l'état le plus ancien (*TYP*, p. 374).

6. Dans tout le passage qui précède, *marchawc* a les deux sens de « cavalier » et de « chevalier ». Owein a dû parler non seulement de l'équipement du cavalier, mais aussi de l'ordre de chevalerie, puisque Peredur parle ici de « chevaliers ordonnés » (*urddawl*).

7. Traduction en partie suggérée par Mary Williams, *Essai...*, 38-39. Il est important de placer la ponctuation forte après « courtise-la » : sinon, la mère de Peredur l'encourage à molester ou importuner les jeunes filles. D'ailleurs Peniarth 14 a déplacé la subordonnée *kyn nyth vynho*, « quand bien même elle ne te voudrait pas », après la dernière phrase, « cela fera de toi un homme meilleur... ».

8. Gall. *gwr mwyn*. Les traducteurs ont généralement estimé que *mwyn* signifiait « noble, courtois » ; Owein supposerait que la honte, ce serait de compter un homme pareil parmi les membres de la cour... Cela paraît psychologiquement invraisemblable. Au contraire, si le chevalier a refusé un véritable combat avec un homme d'âge tendre, un enfant, ce sera une honte pour Arthur d'avoir mis en péril un jeune homme.

9. Variante du Livre Blanc; Livre Rouge : « sur lui-même » ; Peniarth 14. « sur nous ».

10. Littéralement « s'il savait bien frapper avec une épée » (*lladd a chleddyf*).

11. La réponse de Peredur est ambiguë. Elle comporte d'abord une réponse négative (*na wn*, « non, je ne sais pas »), omise par Loth, puis une affirmation positive (« je ne sais rien que je ne saurais pas, si on me l'enseignait »). Les Jones considèrent la deuxième négation comme explétive : « je ne le sais pas, (mais je sais) que je le saurais si on me l'apprenait ».

12. Littéralement « je t'ordonnerai chevalier ordonné ».

13. Expression volontairement obscure. Peredur est en train d'accomplir son initiation, son entrée dans le monde des hommes adultes : ce sont les oncles maternels qui s'en chargent. L'initiation masculine est liée à l'acquisition des techniques guerrières, au sang versé, au rejet du monde féminin. On peut estimer qu'il y a une sorte de censure, ici.

14. Gall. *ystyffwl* : J. Loth a compris « anneau ». Le sens moderne est « crampon », en Gwynedd. Mais on a des exemples du mot au sens de « pilier, colonne », par ex. *Canu Llywarch Hen*, III, 59 (éd. I. Williams, p. 147).

15. Gall. *yscymmun*, « excommunié ».

16. La traduction Loth est : « Peredur l'excommunié, s'écria-t-elle, peu de secours, ma souffrance au contraire vient de toi. » Les Jones : « small relief from my affliction did I ever get from thee ».

17. Gall. *gwylltiaw*, « effaroucher, faire fuir », ici « rendre sauvage », comme l'a bien vu J. Loth.

18. Phrase absente dans le Livre Blanc.

19. Peniarth 7 : « plus rouges que la digitale ».

20. Trad. Loth : « voilà tout ce qui restait de nourriture et de boisson dans notre couvent cette nuit ». Loth ne traduit pas *arall*. Il est clair que les nonnes ont partagé le reste des provisions en deux parties égales, l'une pour la cour, l'autre pour le couvent.

21. Le Livre Rouge ajoute : « pour user de toi comme ils voudront ».

22. Le Livre Rouge développe : « bien que je n'accepte pas ta proposition, je ne te quitterai pas avant d'avoir su ce que je peux faire pour vous avec (ma) force ».

23. Le Livre Rouge ajoute : « tu es injuste envers la jeune fille, toi et ta cour » (car elle est innocente, etc.).

24. Littéralement « nous serions plus près d'être tués que de nous échapper ».

25. Le Livre Rouge : « si bien qu'il fendit en deux son casque et sa coiffe de mailles, comme un plat sur sa tête ».

26. Littéralement « (donne) ta grâce [...] et celle de Dieu ».

27. Épisode qui a pu être comparé à celui de *Tochmarc Emire*, quand Cú Chulainn apprend le métier des armes chez une magicienne puissante, la *Scâthach* (« l'Ombrageuse »); voir Mary Williams, *Essai*..., 117 s.

28. Ce thème narratif est présent dans la légende irlandaise de « L'exil des fils d'Uisnech » (cf. R. Thurneysen, *Die irische Helden- und Königsage*, 324).

29. Addition du Livre Rouge.

30. Il y a ici une incohérence, relevée par J. Loth : le nain et la naine ont déjà appelé Peredur par son nom en présence de Gwalchmei.

31. Gall. *echwydd*, non pas le « soir », mais la fin de la matinée, quelque temps avant midi. Voir I. Williams, *Arymes Prydein*, p. 62 s. (corrige J. Vendryes, *Ét. Celt.*, I, 318s.). Dans les traductions, équivaut à lat. « hora tertia ».

32. Exactement « donne-lui la vie sauve », mais la demande implique aussi la liberté de partir.

33. Gall. *sarff*, « serpent » (sens étymologique), mais aussi « dragon », notamment dans l'emploi métaphorique et laudatif à l'adresse de guerriers (*C. An.*, 128, *C. Tal.*, 70).

34. Peniarth 7 : « parce qu'il ne pouvait pas te parler ».

35. *Pryf Du o'r Garn*, « la Bête Noire du Tumulus ».

36. *Y Cruc Galarus* = « le monticule des Épreuves, des Peines ».

37. Cf. un personnage comparable dans le dernier épisode d' « Owein ».

38. Gall. *llechwayw*, déjà rencontré dans le conte de « Kulhwch » (voir p. 141 et n. 158, p. 375).

39. Sur cette étrange coutume, voir H. Gaidoz, « La Crapaudine dans le Roman de Peredur », *ZCP*, VI, 181-187, et Ifor Williams, *BBCS*, IV, 135.

40. L'un des manuscrits s'arrête ici : Peniarth 7, avec la phrase : « Ainsi se terminent les progrès (*kynydd*) de Peredur fils d'Evrawc. » D'après Mary Williams, ce serait un témoignage sur un ancien état de la légende, qui se terminait ici. On doit en effet admettre que le récit du château des Merveilles, qui suit, pourrait constituer un conte à part. Thurneysen estimait que ce dernier passage était sans doute inspiré par Chrétien de Troyes. Jean Marx est de ceux qui estimaient, au contraire, que l'épisode qui va suivre est nécessaire à la structure de l'ensemble.

41. Ce personnage est caractéristique des romans arthuriens gallois postérieurs à Geoffroy de Monmouth. R. Bromwich estime (*TYP*, p. 407) que c'est une invention de Geoffroy, destinée à renforcer les liens d'Arthur avec l'Armorique.

42. C'est la « Demoiselle Hideuse », dans les romans français. Sur ce thème, cf. Glenys Goetinck, *ZCP*, XXX, 1967, 354 s., qui compare les figures de souveraineté.

43. Traduction littérale. Gwalchmei livre un gage (c'était le plus souvent un gant) en, signifiant qu'il est prêt à subir l'épreuve d'un duel pour faire triompher sa bonne foi.

44. Apparemment en contradiction avec la phrase précédente.

45. C'est-à-dire le Vendredi Saint. L'expression galloise ici est liturgique (*Dydd Gwener y Groglith*, « le vendredi de la célébration de la Croix »).

46. « Amant » : J. Loth avait choisi « mari » (gall. *gwr*).

47. Gall. *cyfarws*, cadeau donné par le suzerain à un nouveau vassal. Cf. n. 9, p. 368.

48. Cette « merveille » est présente dans la « Liste des merveilles de l'île de Bretagne », sous le nom de « l'échiquier de Gwenddoleu » (voir *Ét. Celt.*, X, 2, 1963, 453 s.).

49. Littéralement « le signe de croix de Dieu » (*croessaw Duw*).

50. Ce nom curieux a été rattaché au nom de personne roman Espinogre (John Rhys, *The Arthurian Legend*, 3).

51. Au lieu de gall. *gwellt*, « herbe », le Livre Rouge a l'erreur *gwell*, « meilleur ».

52. Ambiguïté du mot gall. *marchogaeth*, qui signifie normalement « fait de chevaucher » ; ici il est à prendre comme un dérivé abstrait de *marchawc*, mais ce pourrait être soit « l'art du cavalier » (équitation), soit « l'art du chevalier » (chevalerie). Les traducteurs précédents ont choisi ce dernier sens.

Le conte de Gereint fils d'Erbin

1. Les trois fêtes principales, *y teir gwyl arbennig*, d'après les Lois, sont Pâques, la Pentecôte et Noël (Llyfr Blegywryd, 5.21, note, etc.).

2. Plusieurs éléments de ce début sont inspirés par Geoffroy de Monmouth. Geoffroy insiste lui aussi sur les avantages du site de Caer Lleon (chap. 156), sur la séparation des hommes et des femmes dans les cérémonies de Caer Lleon (chap. 157). Mais il ne cite que deux églises en ce lieu, Saint-Jules-martyr et Saint-Aaron et son compagnon.

3. Godyar dans le Livre Blanc, c'est le même nom qui apparaît sous la forme *Otgar*, « fils d'Aed roi d'Irlande » (« Kulhwch »). Probablement du roman *Audagari* (d'où v. fr. Ogier) ; Sims-Williams, *BBCS*, XXIX, 605-606.

4. Glewlwyd Gafaelfawr ; ce portier a déjà été évoqué dans « Kulhwch et Olwen », p. 128 et dans « Owein », p. 212 ; la description donnée ici de ses fonctions se rapproche plutôt de celle que l'on trouve dans « Kulhwch ».

5. Ces noms sont en partie fantaisistes ; Drem, « regard », et Clust, « oreille, audition », ont déjà été rencontrés dans « Kulhwch » (liste des guerriers d'Arthur). Le même conte de « Kulhwch » donne une liste de quatre lieutenants de Glewlwyd où l'on retrouve deux des noms cités ici (Llaeskemyn, Penpingyon) ; le troisième, Gogigwr, a ici été mélangé avec Kyuwlch (« Kulhwch », trois ex.) ; le quatrième, Hu-andaw, « Bonne Écoute », a pu inspirer l'insertion de Clust.

6. Cf. « Le songe de Rhonabwy », n. 44, p. 388.

7. Se souvenir que les « forêts » font partie du domaine royal dans le monde anglo-normand : le roi en fait sa réserve de chasse.

8. La forêt de Dean, en anglais, au sud-est du Pays de Galles.

9. Ce nom rappelle « Reu Rwyddyrys », l'un des « maîtres veneurs » d'Arthur dans « Kulhwch ». Dans la même liste des maîtres veneurs d'Arthur, on trouve « Eli a Myr » et « Eli a Thrachmyr », qui ont pu par déformation produire le nom qui suit, Eliuri. Le maître veneur, *pen-kynydd*, est l'un des officiers de la cour d'après les Lois galloises. Mais il n'est pas question d'un chef des écuyers (*pen maccwyf*).

10. Un forestier doit préparer la chasse en relevant les traces des animaux, et orienter les chasseurs sur les bonnes pistes.

11. Sur *Kadyr-ieith* (« Beau Langage »), fils du Porthier de Gandwy (ou de Gadw, *TYP*, n° 9), cf. *TYP*, 291-292. Ambren fils de Bedwyr reparaît dans « Kulhwch » (Amren) ; Amhar, « Sans-Pareil », n'est pas autrement connu ; Goreu fils de Custennin est l'un des héros

de la quête de Kulhwch : il a reçu son nom (« le Meilleur ») dans la prise du château d'Wrnach le Géant.

12. « Ils traversèrent... arrivés à la forêt » : omis par le Livre Rouge.

13. *Helyg-lei*, « gris comme le saule », et non (J. Loth) « habitué à la chasse ».

14. Gereint fils d'Erbin : sur son nom, cf. *TYP*, p. 355-360. Son nom, *Gerontios, a été celui d'un général britto-romain qui conduisit des troupes bretonnes rebelles en Gaule en 407. Outre le conte de « Gereint », nous avons, à propos du personnage de la cour d'Arthur, un éloge funèbre dans le Livre Noir de Caerfyrddin. Il y a plusieurs indices de l'existence d'un Gereint historique à la fin du VIe siècle : cité dans le poème des Gododdin, il apparaît dans les généalogies de la dynastie de Domnonée (Devon). C'est probablement Geoffroy de Monmouth qui a fait de lui un cousin d'Arthur.

On a observé enfin des connexions entre Gereint et la Cornouailles : on y trouve le culte d'un saint Gerent, attesté dans la toponymie. Mais il y a aussi une localisation dans le sud du Pays de Galles, dont le roman français d'*Erec et Enide* se fait l'écho : Din Gereint (« le Fort de Gereint ») était l'ancien nom de Cardigan, où Arthur tient sa cour au début du conte de Chrétien de Troyes. Et le royaume du père d'Erec se nomme Destregales (« Droite de Galles »), qui est la traduction de Deheubarth, « le sud du Pays de Galles ». Mary Williams a supposé que la localisation à Cardigan était due au seigneur et conteur gallois Bleddri ap Cadifrog (*Ét. Celt.*, II).

La substitution du nom breton armoricain Erec (v. bret. *Weroc*, *Gueroc*, cf. Bro-Erec) à Gereint a souvent été expliquée par une influence armoricaine exercée sur Geoffroy de Monmouth, car il y avait plusieurs Bretons dans la région de Monmouth. L. Fleuriot a même supposé que Geoffroy était breton.

15. « Sans m'avertir » : le scribe du Livre Blanc a omis le mot *dirybud* dans *yn dirybud imi*.

16. Épithète traditionnelle d'un cheval, *maes-webyn*, « qui vide la plaine », semble faire allusion aux mottes de terres soulevées par les sabots du cheval au galop. D'où notre traduction, « saccageant la plaine » (J. Loth : « dévorant l'espace »).

17. Exactement « couvert de fumier ou de crottin » (*tomlyd*). J. Loth a compris autrement : « à la fiente abondante ».

18. Je crois possible de distinguer deux moments distincts, *erbyn pryd nawn*, « vers l'heure de nones » (demain), et *yuor-ucher*, « demain soir ». Les autres traducteurs ne voient ici qu'un seul complément de temps.

19. Gall. *lloft*, c'est-à-dire « pièce aménagée à l'étage »; le « pont » de marbre est dit « descendre en bas », c'est donc en fait un escalier avec arcade. Mais le Livre Rouge omet les mots « en bas », *ynwaeret*, d'où la trad. imprécise de J. Loth : « d'où partait un pont de marbre ».

20. *Crys a llenllιein*, « chemise et couverture ». *Llenllιein* est exactement un drap, une couverture de toile. Plus tard, Enid apparaît au guetteur de Kaer Llion comme vêtue d'un blanc *llιein-wisc*, « habit de toile ». Nous suivons ici Loth, qui a traduit « chemise et manteau » (cf. *llen*, manteau).

21. Texte du Livre Blanc assez abîmé : facs. col. 394, *ac ouuyt coesset*; Thomas Jones, *BBCS*, XII, 83, lit : *ac vn d[...] coesset*, mais une citation de John Davies, *Dict. Duplex* (1632), s. u. *bara coesed*, lui permet de compléter le texte : « ac un dorth goesed, *Hist. Gereint* » (*torth*, « miche »; *coesed*, « pain blanc »). Le Livre Rouge a seulement : *ac un goesed*.

22. J. Loth segmente les deux phrases autrement : « Il n'y a ici ni femme ni pucelle dont tu puisses te déclarer le champion. Tu irais te battre avec lui, que je t'offrirais les armes que je portais autrefois... » La proposition « tu irais te battre contre lui », *yd elut y ymwan ac ef*, n'est pas coordonnée avec la proposition précédente (qui a un verbe au même mode, même temps, même sujet) : cela peut être interprété en effet comme l'ellipse d'un mot subordonnant (*pei*, « si »). Cependant la phrase qui suit, avec thématisation de *arueu* (repris par *y rei hynny*, « celles-ci ») n'a pas du tout la texture d'une proposition principale précédée de subordonnée.

23. Cette phrase pourrait être dite indifféremment par l'un ou par l'autre des deux adversaires. Comme il y a changement d'interlocuteur par rapport à la phrase précédente (le pronom « tu » ne désigne plus la même personne), je pense qu'il y a aussi changement de locuteur (de même pour les Jones; mais J. Loth attribue cette phrase à Gereint).

24. Ce dernier adjectif, *estronawl*, « d'origine étrangère », apparaît ailleurs avec une valeur positive.

25. Le mot « aujourd'hui » a été omis dans le Livre Blanc.

26. Cet impératif est implicite dans le début de la phrase (« tiens, voici... »).

27. Gall. *yn y ulaen*, « devant lui », n'est pas traduit par J. Loth.

28. Cette remarque, ponctuant le conte en marquant la fin du premier épisode, s'applique bien sûr à l'histoire d'Edern ou du « chevalier à l'Épervier ». Cf. la formule latine commençant par *hucusque...*, « jusqu'ici », et qui sert de colophon à de nombreux textes didactiques médiévaux.

29. Exactement « trente-neuf », car le texte dit « lui, quarantième ».

30. Trad. J. Loth : « j'aurai assez à faire tant que le comte Ynywl sera dans la pauvreté et la misère ». Notre traduction se conforme à celle des Jones.

31. Dans ce colophon, le rédacteur emploie le mot *cyfranc* qui signifie à la fois « conte » et « rencontre ». Les deux sens sont possibles ici.

32. Edern, nom attesté au Pays de Galles et en Bretagne, du lat. *Aeternus.* C'est notamment le nom d'un saint breton, qui a laissé son nom à la paroisse d'Edern, près de Briec (Finistère). Curieusement, le Livre Blanc a substitué à Edern le nom d'Edwin dans le premier exemple; mais, dans la suite du texte, il l'appelle régulièrement Edern.

33. Littéralement « est-ce que vous êtes vus (rencontrés)? ».

34. Auj. *Caerdydd*, angl. Cardiff. C'est la « ville de la Taf », Caer-Dyv, du nom de la rivière qui l'arrose.

35. Gall. *meicheu*, sg. *mach*, cf. irl. *macc*, « caution, garant » : personnage se portant caution pour un autre.

36. Ici, emploi d'un autre terme juridique, *goruodawc* (gorfodog); c'est, proprement, un type de caution (*mach*) : le *mach goruodawc* ou *mach ar gyfraith* se porte garant de la comparution de l'accusé devant la cour de justice (*Geir. Prif. Cym.*, cf. *Ll. Bleg.*, 41,26, n.) D'après *Ancient Laws of Wales*, II, 1116, ce serait le garant requis en cas de crime, la caution pour dette étant le simple *mach*. (Dérivé de *gorfod*, « obligation; responsabilité ».)

37. Personnage déjà rencontré dans « Le songe de Rhonabwy » (p. 196, et n. 34, p. 388) : surnommé aussi Caradawc Vreichvras, « aux Gros Bras », fondateur de la dynastie de Morgannwg, parfois associé à la colonisation de l'Armorique.

38. Nommé par Nennius (*Hist. Brittonum*, 63) parmi les rois bretons ligués autour d'Urien Rheged contre le roi saxon Hussa; il est cité encore dans les *englynion* de la saga de Rheged (*Canu Llywarch Hen*, III, 39a), et dans deux poèmes du cycle historique de Taliesin (I. Williams, *Canu Taliesin*, XI : liste des batailles de Gwallawc, et XII : sorte d'éloge funèbre). Plusieurs indices conduisent à supposer qu'il avait son royaume dans l'Elmet, c'est-à-dire dans l'actuel Yorkshire (ainsi il a eu un fils Ceredic, sans doute identique au roi d'Elmet Ceredic qui fut chassé par Edwin au début du VIIe siècle). Voir la notice de *TYP*, 375-376.

39. Sur ce nom, voir l'étude capitale de Joseph Loth, *Revue Celtique*, XXXIII, 1912, 249-258 (et une note dans la même revue, XXXVII, 317). Ce personnage n'apparaît que dans ce texte, ici et dans un autre passage où Gereint lui-même a besoin d'un médecin. À l'endroit parallèle à l'autre passage, Chrétien de Troyes dit qu'Erec est soigné grâce à un onguent donné par Morgue, une sœur d'Arthur.

J. Loth a montré que gall. *tud*, ici, est un ancien terme désignant le « magicien »; cf. irl. *ban-tuath*, « sorcière ». Chrétien de Troyes, ne connaissant que des fées du sexe féminin, a transformé Morgan Tud (un homme) en Morgue ou Morgain la fée. (Les hypothèses de R.S.

Loomis, *Wales and the Arthurian Legend*, chap. VIII, rattachant Morgain à la Galloise Modron ou à l'Irlandaise Morrigan sont sans valeur.)

40. Lire *dy diwarthrudyaw* (Peniarth 6), plutôt que *dy warthrud* (Livre Blanc, Livre Rouge) qui conduit à un contresens (« à cause de qui tu as été outragée »).

41. Texte : *nad ymgystlynei*, « qui ne voulait pas se nommer ». *Cystlynu*, « s'allier ; affirmer, nommer (une prétention) » est un verbe dérivé de *cystlwn*, « parenté, alliance, affirmation, prétention », mais, au sens étymologique, « nom, dénomination » ; cf. irl. *com-shloinned*. J. Loth a traduit inexactement : « qui ne voulait pas avoir affaire à moi ».

42. Gall. *gwymp*, impliquant une beauté complète (rehaussée par les vêtements et les ornements). On a vu dans « Owein » que Gwenhwyvar, bien que déjà âgée, est encore *bardd* (« jolie ») grâce à ses atours. Le gallois a beaucoup d'adjectifs signifiant « beau », chacun avec une valeur particulière (*teg*, *prydferth*, etc.).

43. Gall. *rwym*, « lien ». La phrase est surprenante, dans la mesure où le droit médiéval gallois est encore très archaïque en ce qui concerne les différents types d'unions entre homme et femme. Cf. les neuf types d'union distingués dans les Lois (voir D. Jenkins, Morfydd E. Owen, ed. *The Welsh Law of Women*, Studies presented to Prof. D.A. Binchy, Cardiff, 1980, 23 s.).

En préférant recevoir sa future épouse des mains du suzerain (Arthur) plutôt que de son père, Gereint choisit une forme d'union supérieure, semble-t-il : le *priodas* plutôt que *l'agweddi*. Les deux unions sont des formes de mariage par « *rhodd ac estyn* » (don et remise). Mais nous ne pouvons dire si ce choix ne reflète pas l'évolution de la société aristocratique après la conquête anglo-normande et surtout l'écrasement des dynasties indépendantes du Pays de Galles, aux XIIe-XIIIe siècles.

44. Gall. *anrheg*, « présent », a ici le sens « plat (que l'on offre à table) ».

45. « Ainsi que parmi tes propres amis et tes compagnons d'armes » : *ac ath garant titheu ath gytuarchogyon*, mot à mot « et de tes propres amis et de tes co-chevaliers ». J. Loth comprenait *karant* comme un verbe conjugué : « et qui t'aiment, les chevaliers, tes compagnons d'armes ».

46. Plusieurs de ces noms sont bien connus : Gwalchmei, Kei, Bedwyr, Gwrhyr (ici Gwrei) Gwalstawd Ieithoedd, déjà rencontrés dans « Kulhwch et Olwen ». Cf. « Riogan, fils du roi d'Irlande », à la fin du « Songe de Rhonabwy » (p. 203 et n. 63, p. 389). Cette liste de guerriers d'Arthur a plusieurs noms en communs avec « Le songe de Rhonabwy » : « Gwilim fils du roi de France », « Howel fils d'Emyr d'Armonique », « Goreu fils de Custennin », « Dyvyr fils d'Alun de Dyved ». – D'autre part, on retrouve dans « Kulhwch et Olwen » les noms suivants : Gwyn fils de Tringad, Gweir Gwrhyd *Enwir*, Saranhon fils de Glythwyr (var. de Glythmyr? cf. Glythmyr Letewic ibid.), Odgar.

Ne peuvent être retrouvés ailleurs : Ond(r)yaw fils du duc de Bourgogne, Elivry Anaw Kyrdd, Gwyn Llogell Gwyr, Kawry fils de Gwryon.

47. Littéralement « sujets de colère, et dommages subis ».

48. C'est le seul exemple d'*amcan* au sens de « limite, frontière » d'après les dictionnaires ; ce mot signifie habituellement « but, cible » ; nous supposons que le sens concret du mot dans ce texte était « borne, repère de limite ».

49. J. Loth a compris *arfodd*, « un moment » ; nous préférons (avec les Jones) lire *arfod*, « combattre ».

50. « Et irrité », ajoute Peniarth 6.

51. Un roi ou un prince se doit d'avoir une nombreuse compagnie. L'ancien droit irlandais précise qu'un roi sans compagnie peut être déchu de ses prérogatives.

52. Littéralement « alors que beaucoup de gens [ont] une prétention sur toi (une plainte, un procès contre toi) en Angleterre ». Erbin fait allusion probablement à ses voisins d'Angleterre avec qui il a des conflits de frontières, J. Loth s'est trompé à cet endroit (« et puissent beaucoup de gens avoir recours à toi en Lloegyr »).

53. C'est-à-dire : ton avertissement n'est en pas un à mes yeux.

54. Gall. *glas-chwerthin*, « rire jaune » ou « ricanement ». J. Loth : « il sourit d'un air contraint ».

55. Littéralement « cette seule fois en manière d'avertissement je te (l') ordonne ».

56. « Aller à reculons » : sens probable de *diwrthbred* (Peniarth 6), contracté en *drwthbret* dans le Livre Blanc, remplacé par *drallawt*, « avoir des tribulations », dans le Livre Rouge. Cf. *dywrthbred* = *gwrthbred* dans *Geir. Pryf. Cym.*, « to retreat ».

57. Gall. *er meityn*; on peut se demander si l'expression ici a conservé son sens étymologique, « depuis le matin » (alors, le petit matin, avant l'aube?); mais c'est peu probable, étant donné que le sens de « matin » n'est attesté que dans le poème archaïque des Gododdin.

58. Le narrateur s'arrange pour faire parler le comte et Gereint de la même façon. Ils apparaissent peu à peu dans une complète rivalité : Gereint lui dispute un serviteur, puis les plaisirs de l'hospitalité (il refuse son invitation, et il invite d'autres personnes à sa place). On pressent peu à peu que cette rivalité doit s'étendre à la possession d'Enid.

59. « Quand je t'ai demandé de revenir » : ce membre de phrase est absent dans Peniarth 6. Il n'a pas été traduit par J. Loth, qui le considérait sans doute comme une naïveté. En fait, comme le montre la suite, Gereint a fixé une heure à laquelle il devait être réveillé.

60. Mot à mot « lui douzième chevalier adoubé ».

61. Les mss. divergent ici : *racdylyei*, Pen. 6 (déformé en *raclydiei*, Livre Blanc Facs.), *raculaenei*, Livre Rouge, mais le sens reste le même, « avoir la préséance ».

62. Gall. *yr iarll dwnn*. L'épithète « brun » est considérée comme un nom propre par J. Loth. Les Jones supposent que le nom propre est « Comte Brun ».

63. « Voyant que le jour se levait » : omis dans le Livre Blanc.

64. Livre Blanc : « je t'avertirai »; « ces hommes » (pl. au lieu du sg.).

65. *Gwiffert*, Livre Rouge; Pen. 6 : « les Français et les Anglais ». Le même ms. a *pedyt*, au lieu de *petit*, par analogie avec le mot gall. signifiant « fantassin ».

66. Texte difficile : *ar y dwr ef* (Livre Blanc), *ar y dwrr ef* (Livre Rouge), « sur son rempart » (= twr, « *rempart, tour* »?); nous suivons la leçon de Peniarth 6, *ar y tir*.

67. Selon le droit féodal anglo-normand, Gereint pourrait en appeler à la cour du suzerain. le sens est exactement : « Je n'irais pas même *devant* la cour de ton seigneur ».

68. Gall. *ambryduerth*, « non beau ».

69. Exactement, « des modérations et des agréments (plaisirs, réjouissances) ». Le rédacteur de « Gereint » est friand du mot « modération », qu'il emploie volontiers pour l'appliquer aux réjouissances de la cour seigneuriale. Mais ici il s'agit plutôt de la modération des épreuves. Dans le même registre, le rédacteur emploie parfois *cymedrol*, « mesuré », et *cyfartal*, « poli, convenable ».

70. « Sous le menton », omis par le Livre Blanc.

71. Gall, *diwrthgroch* (var. *diwrthgloch*), « accueillant, courtois », hapax. Antonyme de *gwrthgroch*, « discourtois », mieux attesté.

72. Gall. *or deuaf*, Peniarth 6; *yd deuarf* Livre Blanc, Livre Rouge (= « attends-moi là, que je revienne »).

73. « A sa cour », membre de phrase omis par le Livre Blanc.

74. L'offre du comte Limwris n'aurait rien eu de choquant si elle s'était adressée à l'autre jeune femme, qui est bien veuve. C'est précisément en négligeant ce détail (« qu'il soit mort ou vivant ») que Limwris fait preuve d'une présomption excessive.

75. « Une quinzaine de nuits et un mois », car en gallois on compte par nuits (une semaine = huit nuits, *wythnos*; une quinzaine = *pymthefnos*).

76. Correspond à « la joie de la Cour » (ou Cor, = Corne), dans *Erec et Enide*.

77. *Owein*, Livre Rouge, Peniarth 6, mais *Eywein*, dans le Livre Blanc (influence du fr. *Yvein*?).

78. Gall. « et à travers lui (l'enclos) » parce que *cae* a les deux sens de haie et d'enclos.

79. Le texte précise *corn canu* (cor à sonner), à distinguer de *corn yfed* (corne à boire).

80. Gall. *angbymendawd*, antonyme de *kymhendawd*, « courtoisie » (cf. bret. *kempenn*).

L'HISTOIRE DE TALIESIN

1. Plusieurs poètes changent de nom, comme Gwion Bach, lorsqu'ils reçoivent l'inspiration poétique : ainsi Deme devient Finn mac Cumail, Senchan Torpéist reçoit son surnom, etc. – *Gwion* a été rattaché au nom indo-européen du « poison » (lat. *uīrus*, etc.) par Éric Hamp, *Ériu* 29, 1978, 152-153 (*-on* est un suffixe caractéristique des noms divins).

2. Ifor Williams, *Chwedl Taliesin*, 1, signale que la forme ancienne de ce nom est *Cyrridfen* (comp. de *ben*, « femme », et d'un dérivé de *cwrr*, « tordu, bossu »).

3. Ms. : *Y Fagddu*, pour *Afagddu*. On pense (voir par ex. J. Vendryes, *Lexique étymologique de l'irlandais ancien*, sous *abac*) que le premier élément est certainement à rapprocher de *afanc/addanc*, « monstre marin » (un dérivé du nom de la rivière, **abona*, ici **aban-ko-*; cf. É. Hamp, *Études Celtiques*, 24, 1987, 185). C'est donc le « Monstre Noir ». – Le ms. Peniarth 111 signale aussi l'existence d'une fille de Keridwen et de Tegid, nommée Creirfyw, et qui était la plus belle fille de son temps.

4. Le ms. Peniarth 111 dit : « elle ordonna, selon les instructions des Livres de magie, de faire bouillir un chaudron d'inspiration et de connaissances pour son fils... ». Les livres de magie, *llyfrau Fferyllt*, sont appelés « Livres de Virgile », car le personnage de Virgile (par association peut-être avec la Sibylle) est devenu un modèle de poète magicien au Moyen Âge.

5. A partir d'ici, le ms. d'Elis Gruffudd présente une lacune (un feuillet a été perdu entre les f. 353v et 354r) : on a suivi le texte d'une copie qui a été effectuée en 1698-1699, lorsque le manuscrit était encore complet, par David Parry, secrétaire d'Edward Lhuyd (NLW 6209, 141-143).

6. Le ms. dit *santeiddrwydd*, « sainteté ».

7. Cet aveugle est nommé « Morda » dans le ms. Peniarth 111.

8. C'est aussi à l'occasion d'une substitution que Finn mac Cumail devient poète : son maître, le poète Finnéces, a capturé un saumon de l'étang de Feic, qu'il avait attendu pendant sept ans sur les bords de la rivière Boyne. Il charge le jeune homme de le cuire, mais de n'en rien manger. Pendant la cuisson, le jeune homme se brûle le pouce et le porte à sa bouche. Finnéces reconnaît à ce signe que le jeune homme est celui qui doit manger le saumon à sa place. Il lui donne alors son nouveau nom, Finn. Désormais, Finn pratique la divination en « rongeant son pouce » (voir le récit des « Exploits d'enfance de Finn Mac Cumail », trad. K. Meyer, *Ériu*, I, 1904, 180-190).

9. C'est le thème du poème où Taliesin raconte ses métamorphoses (*Book of Taliesin* 19.1-23.8; souvent cité d'après l'incipit, *Angar Kyfyndawt*) : « Une seconde fois j'ai été transformé, j'ai été un saumon bleu, j'ai été un chien, un cerf, un chevreuil dans la montagne; j'ai été une borne, une corde, une hache dans la main, j'ai été une cheville dans l'assemblage pendant un an et demi, j'ai été un coq, ... un étalon, ...un taureau... un bouc... » Le récit de ces métamorphoses est précédé, dans le même poème, de questions générales sur l'histoire du monde. Le même type de transformations est évoqué dans d'autres poèmes du même manuscrit, comme « Cad Goddeu » et « Canu y Meirch ».

On a cru pouvoir comparer un poème irlandais attribué au poète légendaire Aimirgen : « Je suis le vent qui souffle sur la mer, je suis la vague de l'abîme, je suis le taureau des sept batailles, je suis l'aigle sur le rocher, je suis une larme du soleil », etc. (cf. Alfred Nutt, *The Voyage of Bran*, II, 91). Il y a effectivement la même prétention à tout connaître : grâce à ses transformations successives, le poète peut prétendre avoir une expérience multiforme et une connaissance universelle. Les transformations animales successives sont d'ailleurs, dans la légende irlandaise, un moyen d'« expliquer » la survie miraculeuse de personnages très anciens, comme Fintan, ou bien les Deux Porchers.

10. Gall. *cwtta*, sens incertain.

11. Ici s'arrête la lacune du ms. d'Elis Gruffudd (voir plus haut n. 5, p. 401).

12. Ce coracle, ou sac de cuir, évoque plusieurs thèmes fréquents des littératures celtiques : d'abord, la punition qui consistait à lâcher quelqu'un sur un esquif partant à la dérive (cf. M. Byrne, « On the Punishment of Sending Adrift », *Ériu*, XI, 97-102, punition considérée comme un « jugement de Dieu »). – D'autre part, le sac en cuir complètement fermé doit évoquer la hutte sombre, sans lumière, où le poète irlandais devait se retirer pour composer un poème (voir O. Bergin, *Irish Bardic Poetry*, Dublin, 1970, p. 5 s.).

13. Ici Elis Gruffudd interrompt son récit avec d'autres histoires (p. 354-364), parce qu'il considère que l'épisode suivant doit se situer à l'époque de Maelgwn Gwynedd.

14. Degannwy, terme apparenté au nom du peuple brittonique Decantae. Le fort se situait à l'estuaire de la Conwy, de l'autre côté d'Aberconwy.

15. Le saint patron de Caer Gybi (Holyhead), dans l'île d'Anglesey.

16. Ce personnage, déjà cité dans « Kulhwch », aurait vu son royaume englouti par les eaux.

17. Gallois *cored*, « gord », sorte de vivier ouvert en amont pour retenir les poissons qui descendent la rivière. C'était le plus souvent un simple barrage fait de pieux très rapprochés les uns des autres.

18. D'après Peniarth 111, c'était au 1er mai que l'on recueillait le poisson de cette pêcherie. Le même manuscrit déclare que le coracle où était enfermé Taliesin avait été lâché sur l'eau un 29 avril, c'est-à-dire le jour précédent.

19. Gall. *gleisiad*, « jeune saumon », mot à mot « le bleu »; on sait que les Gallois et les Irlandais donnent différents noms au saumon selon son âge et son développement. C'est exactement le même terme qui revient dans le poème sur les métamorphoses de Taliesin (« Angar Kyfyndawt »).

20. Gall. *hwnttian*, sens incertain : « errer » – ou « parcourir en long et en large, chasser » (angl. *to hunt*).

21. La citation s'arrête ici dans la copie d'Elis Gruffudd. Nous donnons la suite du poème d'après le ms. de David Parry, NLW 6209 :

« Que personne ne médise de son lot, il ne connaît personne qui le soutienne, mais la prière de Gwyddno n'est pas restée vaine, Dieu ne brise pas sa promesse.

« Elffin, sèche tes joues, il ne te sied pas d'être triste; tu as cru n'avoir reçu aucun profit, il ne vaut rien de se tourmenter à l'excès; ne doute pas des miracles du Seigneur, bien que je sois petit, je suis puissant; de la mer et des monts, de l'océan et des rivières, Dieu peut tirer des biens pour le bienheureux.

« Elffin aux agréables manières, tes pensées sont indignes d'un guerrier, tu n'as pas besoin de te plaindre davantage, Dieu vaut mieux qu'une mauvaise prédiction. Bien que je sois chétif et petit, j'ai sur moi l'écume de la mer de Dylan, au jour du combat je ferai mieux pour toi que trois cents furieux.

« Elffin aux belles manières, ne sois pas déçu de ta prise, même si je suis faible au fond de mon sac, ma langue a une vertu merveilleuse. Tu ne dois pas être empli de frayeur aussi longtemps que je suis à tes côtés; si tu te souviens du nom de la Trinité, personne ne pourra te vaincre. »

22. Les trois avantages du prince constitueront bientôt les trois paris d'Elffin : avoir les meilleurs bardes, les meilleurs chevaux et la meilleure épouse. Ces trois éléments représentent, comme le fait observer Patrick Ford, les trois fonctions de la théorie dumézilienne.

23. Elis Gruffudd emploie un mot emprunté à l'anglais, *herawdis*. De nombreux textes tardifs définissent ce type de barde, *arwydd-bardd*, qui doit connaître l'histoire des princes bretons, la langue des Bretons (y compris celle des textes anciens) et conserver en mémoire les généalogies, les partages de terres et les armoiries. Cf. E.D. Jones, *Archeologia Cambrensis*, t. CXII, 1963, p. 1.

24. Cependant Elis Gruffudd a raconté auparavant dans sa chronique (f. 362-363) com-

ment la femme de Maelgwn avait perdu une bague que son mari lui avait donnée. Elle ne put apaiser sa colère même par l'intermédiaire de son frère l'évêque Asaph. Mais un pêcheur vint offrir au roi un gros saumon qu'il avait pêché : on y trouva la bague perdue, le roi regretta sa colère et offrit la bague à l'évêque avec des terres qui sont maintenant celles de saint Asaph.

25. *Meibion deuon*, « fils noble (= *deon*) » ou « fils du chef ».

26. Moyen anglais *lardies*, mod. *larges*, du français « largesse ».

27. *Ac a'i vys chware blerwm blerwm ar i weuyl* : « et avec son doigt, il joua " blerwm, blerwm " sur sa lèvre ».

28. Du lat. *uiratus*, « juteux »; ce mot désigne tantôt une variété de vin, tantôt une variété de bière.

29. Thème peut-être emprunté aux apocryphes de l'Ancien Testament, d'après lesquels Énoch comprend les mystères de l'univers grâce aux chants des Chérubins.

30. C'est-à-dire le Prophète : Jean l'apôtre et l'évangéliste, auteur de l'Apocalypse.

31. Gall. *Myrddin*. Ailleurs, Elis Gruffudd réaffirme l'identité de Taliesin et de Merlin (le même se serait appelé Merlin à l'époque d'Arthur et Taliesin à l'époque de Maelgwn Gwynedd). Les Triades nomment côte à côte Taliesin, Myrddin Emrys (Ambrosius) et Myrddin fils de Morfryn, ou Merfyn (ou Myrddin le Fou).

32. Alexandre le Grand est le thème de deux poèmes du Livre de Taliesin, dont l'un est consacré à sa légende médiévale : Alexandre aurait été sous la mer pour acquérir la connaissance de la magie, et il serait allé au-dessus du vent pour contempler les cieux.

33. Texte de Peniarth 111. La copie d'Elis Gruffudd dit : « j'ai été le tétragramme ».

34. Gall. *pedriog*, « carré, parfait ». Le sens ici est incertain. Élie et Énoch sont deux hommes qui ont miraculeusement survécu au Déluge, d'après l'Ancien Testament. Ils sont surnommés les « deux chagrins du royaume des cieux » dans la légende irlandaise, car ils doivent revenir sur terre pour souffrir le martyre lorsque arrivera l'Antéchrist à la fin des temps.

35. D'après la *Vie* galloise de sainte Marie-Madeleine, elle vécut vingt-quatre ans au désert sans nourriture, des anges venaient la distraire de leur chant sept heures par jour, et l'élevaient dans les airs.

36. Ou peut-être « j'ai été harpiste et poète pour Lleon de Norvège ».

37. Enclos des bardes : *culuerdd*, ou *culuardd*. Cependant, Culfardd semble avoir été aussi un autre nom de Heinin le Barde (= *Cul-fardd*, « maigre poète »?), d'après un texte du même manuscrit, f° 376 v.

38. Cf. le poème du Livre de Taliesin intitulé « Kadeir Taliesin » (« La chaire de Taliesin »).

39. C'est-à-dire : qui vaut plus de trois cents poèmes. Plusieurs poèmes du Livre de Taliesin ont, après leur titre, la notation : *.ccc. a tal*, « il en vaut trois cents ».

40. Gall. *gosteng*, « suite d'englynion » et « appel au silence ».

41. Sens incertain.

42. En supposant *ystre*, « frontière », au lieu de *ystryw*, « ruse ».

43. Variante : *gosgordd veirdd*, « poètes de compagnie ».

44. Gall. *cler*, désigne les poètes de bas étage, ménestrels itinérants.

45. Exactement « étang d'eau salée ».

46. C'était probablement un modèle métrique.

47. « *Panttion* », mot probablement issu d'une expression grecque (*ho theos tōn pantōn*, le dieu de tout l'univers).

48. Sens incertain.

49. D'après l'« Histoire d'Adam », un apocryphe de l'Ancien Testament, Adam fut

enterré dans la vallée de l'Hebron par son fils Seth, qui mit sous sa langue trois graines provenant de l'arbre du paradis. Il poussa trois baguettes identiques, qui furent recueillies par Moïse et qui lui conférèrent des pouvoirs surnaturels.

50. Ms. : *mars gyffyrau*, à corriger en *(ym) mardd gyfrau*, « dans mes paroles merveilleuses ». La deuxième partie du poème est une prophétie comme on en trouve plusieurs à date ancienne, dans le Livre de Taliesin (cf. « *Arymes Prydein* », par exemple).

51. Suivent ici seize poèmes attribués à Taliesin, puis une prophétie attribuée à Heinin le Barde.

INDEX DES NOMS PROPRES

On trouvera éventuellement, entre parenthèses, la forme du gallois moderne (en romain) ou la forme anglicisée (en italique).

INDEX DES TERMES GALLOIS REMARQUABLES

BIBLIOGRAPHIE ADDITIONNELLE

GÉNÉRAL

150-Jahre « Mabinogion » — Deutsch-Walisische Kulturbeziehungen, ed. Bernhard MAIER, Stefan ZIMMER, Niemeyer, Tübingen, 2001 (Actes d'un congrès réuni à Bonn en mai 1999 ; inclut dix contributions sur le recueil des Mabinogion ; plusieurs portent sur les rapports entre ces contes écrits et les contes du folklore).

RUSSELL, Paul : « Texts in Context : Recent Work on the Medieval Welsh Prose Tales », *Cambrian Medieval Celtic Studies*, 45, Summer 2003, p. 59-72 (recension, entre autres, du livre précédent).

HAMP, Eric P. : « Mabinogi and archaism », *Celtica* XXIII, 1999 (Essays in honour of J.P. Carney, ed. F. KELLY, M.O. RIORDAN), Dublin 1999, 96-112 (sur le mot *mabinogi*).

MYTHOLOGIE, FOLKLORE

GOETINCK, Glenys : « Celtic Mythology, Mediaeval Welsh Literature and Folklore », *Ollodagos* (Bruxelles), V, 1993, 161-181.

GOETINCK, Glenys : « The Wheel God in Mediaeval Welsh Literature », *Ollodagos* (Bruxelles), VII, 1994, 35-51.

ROBREAU, Bernard : « Hagiographie et Mabinogi », *Ollodagos* (Bruxelles), XV, 2001, 149-201.

QUATRE BRANCHES :

BREEZE, Andrew : *Medieval Welsh Literature*, Dublin, Four Courts Press, 1997, p. 74-79 (propose d'attribuer la composition des Quatre Branches à la princesse Gwenllian, fille de Gruffudd ap Cynan, épouse du dernier roi indépendant du sud du Pays de Galles, Gruffudd ap Rhys, morte en 1136).

DAVIES, Sioned : *The Four Branches of the Mabinogi, Pedeir Keinc y Mabinogi*, Llandysul, 1993.

WINWARD, Fiona : « Some aspects of the women in the Four Branches », *Cambrian Medieval Celtic Studies*, 34, Winter 1997, 77-105.

ITO-MORINO, S. : « The sense of ending in the *Four Branches of the Mabinogi* », *ZCP* 49-50, 1997, 341-348.

SUR PWYLL :

WOOD, Juliette : « The Calumniated Wife in Medieval Welsh Literature », *Cambridge Medieval Celtic Studies* 10, Winter 1985, 25-38.

SUR BRANWEN :

GOETINCK, Glenys : « Dioscuric and other elements in *Branwen* », *Ollodagos* (Bruxelles), VI, 1994, 219-254.

ZIMMER, Stefan : « *A uo penn bit pont* : aspects of leadership in Celtic and Indo-European », *ZCP* 53, 2003, 202-229.

SUR MATH :

LAMBERT, Pierre-Yves : « Magie et pouvoir dans la Quatrième Branche du *Mabinogi* », *Studia Celtica* (Cardiff), XXVIII, 1994, 97-107.

BLAIVE, Frédéric : « Le combat singulier arbitral entre Gwydion et Pryderi », *Ollodagos* (Bruxelles), V, 1993, 57-67.

STERCKX, Claude : « Lugus, Lugh, Lleu... : recherche en paternité », *Ollodagos* (Bruxelles), X, 1997, 5-54.

STERCKX, Claude : « Les malheurs conjugaux de Lleu et de Lugh », *Ollodagos* (Bruxelles), XII, 1999, 227-242.

MCKENNA, Catherine : « Revisiting *Math* : Kinship in the Fourth Branch of the *Mabinogi* », *Cambrian Medieval Celtic Studies*, 46, Winter 2003, 95-117.

SUR KULHWCH ET OLWEN :

FORD, Patrick K. : « A highly important pig », in *Celtic Language, Celtic Culture, A Festschrift for Eric P. Hamp*, ed. Ann T.E. MATONIS, Daniel F. MELIA, Ford and Bailie, Van Nuys (California), 1990, 292-304.

ZIMMER, Stefan : « Sprachliche Archaismen in *Culhwch ac Olwen* », *ZCP* 49-50, 1997, 1033-1053.

TROIS ROMANS

LLOYD-MORGAN, Ceridwen : « Medieval Welsh Tales or Romances ? A problem of genre and terminology », *Cambrian Medieval Celtic Studies*, 47, Summer 2004, p. 41-58.

SUR PEREDUR :

GOETINCK, Glenys : « Peredur... : upon reflection », *Études celtiques* XXV, 1988, 221-232.

LAMBERT, Pierre-Yves : « Le héros Peredur », *Ollodagos* (Bruxelles), VIII, 1995, 183-210.

GOETINCK, Glenys : « Peredur and the three functions », *ZCP* 47, 1995, 201-210.

DAVIES, Sioned – THOMAS, Peter Wynn, *Cannhwyll (y) Marchogyon, Cyd-destunoli 'Peredur* (La Lumière des Chevaliers : contextualisation de Peredur), Cardiff, Univ. of Wales Press, 2000.

BREEZE, Andrew : « *Peredur Son of Efrawg* and the wind-mills », *Celtica* XXXIV (In Memory of Brian Ó Cuív), Dublin, 2003, p. 58-64.

SUR GEREINT :

THOMSON, Robert L. : *Ystorya Gereint uab Erbin*, Dublin Institute, 1997 (Medieval and Modern Welsh Series, X). Première édition critique, commentaire linguistique approfondi.



LES QUATRE BRANCHES DU *MABINOGI*

LES AUTRES CONTES

LES TROIS ROMANS

L'HISTOIRE DE TALIESIN

